



HAL
open science

Cohen et le marxisme analytique

Fabien Tarrit

► **To cite this version:**

Fabien Tarrit. Cohen et le marxisme analytique: Genèse, portée et limites d'un essai de refondation du marxisme. Economies et finances. Université de Reims Champagne-Ardenne, 2006. Français. NNT: . tel-02021354

HAL Id: tel-02021354

<https://hal.science/tel-02021354>

Submitted on 15 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université de Reims Champagne-Ardenne
UFR de Sciences Économiques, Sociales et de Gestion

Cohen et le marxisme analytique. Genèse, portée et limites d'un essai de refondation du marxisme.

Thèse pour le doctorat nouveau régime en Sciences Économiques
(arrêté ministériel du 30 mars 1992)

Présentée et soutenue publiquement par
Fabien TARRIT
le 4 décembre 2006

Sous la direction de Gilles RASSELET

Membres du jury

M. Jacques BIDEZ, Professeur émérite à l'Université de Paris 10 Nanterre
Mme Annie L. COT, Professeur à l'Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne
M. Jérôme GAUTIER, Professeur à l'Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne
M. Bernard GERBIER, Professeur à l'Université Pierre Mendès France de Grenoble
M. Gilles RASSELET, Professeur à l'Université de Reims Champagne-Ardenne

Tome 1

Remerciements

Aucun travail ne s'accomplit dans la solitude. Cette remarque vaut tout particulièrement pour une thèse. Parmi les nombreuses personnes qui m'ont apporté leur aide au cours ce travail, je tiens à remercier tout particulièrement Gilles Rasselet, qui a dirigé cette thèse, pour le travail méticuleux qu'il a accompli et pour les conseils pertinents qu'il m'a fournis tout au long de ce travail.

Merci à l'ensemble des membres du jury pour avoir accepté de lire cette thèse et de participer à la soutenance.

Merci à mes parents, qui ont su m'accompagner au long de cet exercice, et dont le soutien me fut précieux.

Merci à toutes les personnes qui ont relu tout ou partie de cette thèse, et qui m'ont permis d'éliminer de nombreuses imperfections, en particulier Jean-Paul Domin, sachant que je reste seul responsable des erreurs qui persistent.

Merci à toutes les personnes avec qui j'ai eu des discussions individuelles qui m'ont permis de progresser dans mon travail, en particulier Gerald A. Cohen pour avoir accepté de me recevoir à Oxford, et pour l'échange électronique que nous avons entretenu, Erik O. Wright pour avoir accepté de me rencontrer, et pour l'échange électronique que nous avons entretenu, André Hervier pour m'avoir permis de découvrir les travaux de G.A. Cohen, Michael Lebowitz pour la qualité de ses commentaires, Martino Nieddu pour son soutien et ses conseils.

Merci à l'ensemble des personnes qui travaillent au bâtiment de recherche, en particulier le laboratoire OMI, pour m'avoir permis de bénéficier d'un cadre de travail favorable et pour m'avoir aidé financièrement à plusieurs reprises, au LAME et à tous ses membres pour la richesse des échanges que nous avons eus au cours des réunions de travail, à l'ensemble du personnel administratif de l'université de Reims pour m'avoir facilité le travail, en particulier Maryse Boulay et Gaëlle Delepierre, puis Virginie Clément, dont le travail est indispensable au fonctionnement du centre de recherches.

Merci au personnel administratif de l'université et au personnel de la bibliothèque universitaire de Reims, en particulier Dominique Masson, responsable du prêt entre bibliothèques, qui m'a permis d'avoir accès à des références importantes.

Merci au personnel de la Bibliothèque Nationale de France, de la Maison des Sciences de l'Homme, de la bibliothèque Cujas, de la bibliothèque Sainte-Geneviève, de la bibliothèque de l'université Paris 8, de la bibliothèque interuniversitaire de La Sorbonne, pour m'avoir permis d'avoir accès à une documentation sans laquelle cette thèse n'aurait pas pu être réalisée.

Merci à mes amis et à mes proches, qui ont dû supporter avec moi les difficultés d'un travail de thèse.

Merci à tous ceux qui n'apparaissent pas ici, et dont le soutien affectif, moral ou matériel me fut indispensable.

L'Université de Reims Champagne-Ardenne n'entend donner aucune approbation, ni aucune improbation, aux opinions émises dans cette thèse. Elles doivent être considérées comme propres à leur auteur.

SOMMAIRE

INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
PREMIÈRE PARTIE. UNE RELECTURE DE LA PRÉFACE DE 1859 POUR UNE ÉLABORATION ORIGINALE DU MATÉRIALISME HISTORIQUE	21
CHAPITRE 1. LE MATÉRIALISME HISTORIQUE ASSOCIÉ AUX MÉTHODES TRADITIONNELLES DE LA PHILOSOPHIE ET DE LA SCIENCE.....	24
CHAPITRE 2. UN RECOURS ORIGINAL À L'EXPLICATION FONCTIONNELLE.....	73
CHAPITRE 3. UN DÉTERMINISME TECHNOLOGIQUE	107
DEUXIÈME PARTIE. COHEN ET LE MARXISME ANALYTIQUE, UNE FILIAISON RÉELLE MAIS CONTROVERSÉE.....	145
CHAPITRE 4. COHEN FONDATEUR DU MARXISME ANALYTIQUE, UN CONSENSUS.....	148
CHAPITRE 5. LE MARXISME ANALYTIQUE, HÉTÉROGÉNÉITÉ ET CONTROVERSES MÉTHODOLOGIQUES AUTOUR DE COHEN.....	202
TROISIÈME PARTIE. UN GLISSEMENT PROGRESSIF DES PRIORITÉS DE COHEN DU MATÉRIALISME HISTORIQUE VERS LA PHILOSOPHIE POLITIQUE.....	284
CHAPITRE 6. UN ABANDON PROGRESSIF DU MATÉRIALISME HISTORIQUE .	288
CHAPITRE 7. UNE CONFRONTATION AVEC LES LIBERTARIENS AUTOUR DU CONCEPT DE PROPRIÉTÉ DE SOI.....	337
CHAPITRE 8. VERS LA PHILOSOPHIE POLITIQUE POST-UTILITARISTE :.....	379
CONCLUSION GÉNÉRALE.....	440

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Le programme de recherche théorique portant sur l'œuvre de Karl Marx (1818-1883) et de Friedrich Engels¹ (1820-1895) a connu une révolution scientifique avec la publication de *Karl Marx's Theory of History: A Defence*² en 1978. L'auteur de cet ouvrage, Gerald A. Cohen, philosophe de formation, est né en 1942. Anglais d'origine canadienne, il est issu d'un milieu populaire. La famille de sa mère, alors qu'elle avait 18 ans, a fui le régime stalinien en Ukraine pour émigrer au Canada en 1930. Dans un milieu petit-bourgeois lorsqu'elle était en Ukraine, elle a intégré le prolétariat canadien et fut une membre active du Parti communiste du Québec jusqu'en 1958. Le père de Cohen³ est d'origine canadienne. Doté d'un « *pedigree prolétarien irréprochable [...] sans aucun enseignement secondaire* » [Cohen, 2000b, p. 21], il appartenait à l'organisation nommée *United Jewish People's Order*, qui se présentait comme prosoviétique, antisioniste et antireligieuse, et qui dirigeait l'école Morris Winchewsky à Montréal, dans laquelle Cohen a reçu son éducation primaire. Dans son œuvre, il insiste sur le fait que sa pensée a été influencée par son éducation, tout en remarquant que « *le fait d'avoir été éduqué dans le sens d'une conviction n'est pas une bonne raison pour avoir cette conviction* » [*Idem*, p. 12]. En 1952, après que l'école primaire dont il était l'élève fut victime de la répression de la police québécoise⁴, il intègre une école

¹ Bien que certains auteurs estiment « *controversé [le] traitement de Marx et Engels comme de vrais jumeaux* » [Elster, 1980a, p. 121], nous nous inscrivons dans le cadre de l'hypothèse exprimée par Antonio Labriola [1975, p. 323], qui se considère « *tellement crétin qu'[il] ne voi[t] pas de différence* » entre Marx et Engels. Sans toutefois constituer une preuve, il est intéressant de noter que Marx écrit à Engels la chose suivante [1973, p. 32] : « *Tu sais 1. que tout chez moi vient très tard, et 2. que je marche toujours dans tes empreintes* ».

² Par souci de commodité, les citations issues de cet ouvrage sont tout au long de cette thèse signalées par *K*, à l'exception de celles qui apparaissent seulement dans l'introduction inédite de l'édition élargie publiée en 2000, signalées par *Ke*.

³ Sauf indication contraire, Cohen désigne Gerald A. Cohen tout au long de la présente thèse, tandis que J. Cohen fait référence à Joshua Cohen.

⁴ *Anti-Subversive Squad of the Province of Quebec Provincial Police* [Cohen, 2000b, p. 23].

publique protestante, puis il entre à l'université McGill à Montréal en 1958. De 1961 à 1963, il étudie à l'université d'Oxford en Angleterre, où il reçoit notamment l'enseignement d'Isaiah Berlin⁵ et de Gilbert Ryle. De 1963 à 1984, il enseigne à University College à Londres, avant d'obtenir une chaire à l'université d'Oxford⁶, en Théorie sociale et politique. C'est en janvier 1966, au retour d'un séjour d'enseignement à l'université McGill, qu'il a commencé à s'intéresser à la conception marxienne de l'histoire. En outre, il a eu des engagements inégaux auprès du Parti communiste du Québec, marqués par des désillusions (en particulier le discours de Khrouchtchev en 1956, les événements de Prague en 1968), qui n'ont pas été sans influence sur son engagement intellectuel. Il a également fréquenté, au cours des années 1960 et 1970, le Parti travailliste anglais. Il a ainsi été, dès son plus jeune âge, conduit à s'intéresser à l'œuvre de Marx. Ses travaux s'articulent principalement autour de deux centres d'intérêt, le matérialisme historique et la philosophie politique⁷, au sujet desquels il a écrit plusieurs dizaines d'articles et quatre ouvrages : deux principalement axés sur le matérialisme historique, *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, publié en 1978, et *History Labour and Freedom*, publié en 1988, et deux principalement axés sur la philosophie politique, *Self-ownership, Freedom and Equality*, publié en 1995 et *If You're an Egalitarian, How Come You're So Rich?*, publié en 1999. Tous se positionnent, à des degrés divers, en référence à un cadre d'analyse marxien, et sont à l'origine d'une relative effervescence. Leur ensemble forme une continuité, un programme de recherche évolutif engagé avec *Karl Marx's Theory of History : A Defence*.

Compte tenu des circonstances actuelles marquées, à l'aube du vingt-et-unième siècle, par le constat selon lequel l'actualité du marxisme ne va pas de soi, et est même fréquemment niée, nous pouvons nous demander quel intérêt présente une thèse portant, de manière indirecte, sur l'œuvre de Marx. L'actuelle génération de jeunes chercheurs n'a pas pris part au débat sur le marxisme qui a lieu au cours des années

⁵ Il a d'ailleurs participé à l'hommage qui lui a été rendu [1991a].

⁶ Il s'agit une première pour un auteur assimilé marxiste.

⁷ Pour autant, nous n'envisageons pas Cohen comme un auteur en philosophie politique, mais comme un auteur sur le marxisme ayant utilisé la philosophie politique.

1960 et 1970, et elle a connu la dislocation de l'Union soviétique et de sa zone d'influence, qui constitue à ce jour la seule forme politico-économique d'ampleur internationale à s'être explicitement revendiquée du marxisme. Bien que l'on puisse à juste titre s'interroger sur la légitimité d'une telle revendication, ce qui n'est pas notre préoccupation centrale dans cette thèse, la disparition de cet ensemble n'a pas été sans conséquence sur la perception du marxisme en tant qu'instrument de compréhension et d'action sur le monde, puisqu'il est, pour partie, discrédité. En témoigne, depuis les années 1990, une littérature relativement importante dans laquelle le marxisme est assimilé aux faits perpétrés en son nom⁸. Il s'agit donc d'un retrait naturel qui toutefois n'exclut pas l'éventualité d'un mouvement inverse à l'avenir.

Nous tâchons de nous détacher du contenu dogmatique parfois attribué au marxisme, pour le considérer du point de vue de la fonction qu'il se fixe, être une science, avec pour objectif l'étude du fonctionnement des sociétés, de leur évolution, de leurs contradictions, de leurs transformations. Nous l'envisageons dans sa mécanique globale⁹. Parler d'une relecture de l'œuvre de Marx n'a pas de sens sans avoir au préalable une idée de ce à quoi elle correspond. Certes, il ne serait pas judicieux, dans le cadre d'une introduction, d'engager une analyse longue, fastidieuse et contre-productive du marxisme, ni même du matérialisme historique¹⁰, d'autant que nous y

⁸ Voir COURTOIS Stéphane ed. (1997), *Le livre noir du communisme*, Robert Laffont, Paris ; FURET François (2003), *Le passé d'une illusion*, Livre de Poche, Paris. Sans néanmoins porter de jugement hâtif sur ces ouvrages, il apparaît qu'ils ne considèrent pas le marxisme sous son aspect scientifique, en tant qu'instrument de compréhension des contradictions concrètes, mais qu'ils l'envisagent plutôt comme un dogme, une idéologie figée et intemporelle, au même titre qu'il fut revendiqué comme héritage théorique pour des crimes perpétrés en son nom. Ils paraissent identifier l'essence à l'apparence, privilégier la subjectivité de l'observation à la rigueur scientifique.

⁹ « *Quelques défauts qu'ils puissent avoir, c'est l'avantage de mes écrits qu'ils constituent un tout artistique et je ne puis parvenir à ce résultat qu'avec ma façon de ne jamais les faire imprimer, tant que je ne les ai pas tout entiers devant moi* » [Marx, 1964, p. 148].

¹⁰ Nous employons indifféremment « matérialisme historique » et « conception matérialiste de l'histoire », et nous acceptons la remarque d'Étienne Balibar, selon qui « *dans l'expression*

revenons au cours du développement, mais il n'est pas inutile d'en restituer le contexte. La théorie de Marx n'est pas envisagée comme sortie *ex nihilo* d'un cerveau génial capable d'appréhender un mode social dans tous ses aspects, ce qu'exprime Engels [1957, p. 47] de la manière suivante.

Par son contenu, le socialisme moderne est, avant tout, le produit de la prise de conscience, d'une part, des oppositions de classes qui règnent dans la société moderne entre possédants et non-possédants, salariés et bourgeois, d'autre part, de l'anarchie qui règne dans la production. Mais, par sa forme théorique, il apparaît au début comme une continuation plus développée et qui se veut plus conséquente, des principes établis par les grands philosophes des lumières dans la France du XVIII^{ème} siècle. Comme toute théorie nouvelle, il a dû d'abord se rattacher au fonds d'idées préexistant, si profondément que ses racines plongent dans les faits économiques.

Nous suivons Cohen sur ce qui constitue la première phrase du premier chapitre de *Karl Marx's Theory of History: A Defence* [K, p. 1] : « D'après Lénine, les 'trois sources et parties composantes' du matérialisme historique sont la philosophie allemande, l'économie politique britannique, et le socialisme français ». Elle n'est pas non plus la simple addition de ces composantes ; elle les transcende, ce qui renvoie à l'approche de Karl Kautsky, pour qui le marxisme est « la synthèse de la pensée allemande, de la pensée française et de la pensée anglaise » [1977, p. 16]. La pensée allemande renvoie à la philosophie post-hégélienne. Pour Marx et Engels, les contributions des jeunes hégéliens, parmi lesquels Ludwig Feuerbach¹¹ (1804-1872), Max Stirner (1806-1856), Bruno Bauer (1809-1882), constituaient le meilleur résultat auquel pouvait alors parvenir la philosophie. La pensée française correspond surtout aux élaborations politiques des socialistes utopiques, dont Henri de Saint-Simon (1760-1825), Charles Fourier (1768-1830), Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865). La pensée anglaise se réfère aux avancées théoriques de l'école classique en économie politique, avec Adam Smith (1723-1790), David Ricardo (1772-1823), Robert Malthus (1766-1834)...

"matérialisme historique", "matérialisme" ne signifie rien d'autre que science, et l'expression est rigoureusement synonyme de "science de l'histoire" » [1996, p. 422].

¹¹ Engels admit [1946, p. 4] « une reconnaissance pleine et entière de l'influence qu'eut sur [eux] Feuerbach, plus que tout autre philosophe post-hégélien ».

Nous envisageons le marxisme comme un dépassement de ces courants, une interpénétration dialectique entre éléments théoriques de compréhension sociale et éléments pratiques de transformation sociale, qui se concentre dans la onzième et dernière thèse de Marx sur Feuerbach, qui énonce [1946, p. 53] que « *les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières ; mais ce qui importe, c'est de le transformer* »¹². Nous considérons cet énoncé comme celui qui concentre le plus clairement la philosophie de Marx, comme synthèse des éléments donnés ci-dessus. Par conséquent, la *praxis*, c'est-à-dire une correspondance entre théorie et pratique, développée par Marx dans sa critique des philosophies hégélienne et post-hégélienne, fait entièrement partie du marxisme ; elle peut se manifester par l'engagement politique des intellectuels marxistes, mais elle est surtout l'analyse concrète de situations concrètes, c'est-à-dire l'étude de catégories concrètes à l'aide d'instruments théoriques eux-mêmes issus de cette réalité concrète. Les marxistes n'envisagent pas la pratique intellectuelle abstraite du contexte social, historique et politique.

La présente thèse s'appuie sur les fondements épistémologiques de l'œuvre de Marx. Nous envisageons le marxisme comme une science sociale qui, paradoxalement, a pour but sa propre disparition puisque pour Marx [1978c, tome III, p. 196], « *toute la science serait superflue si l'apparence et l'essence des choses se confondaient* ». La vérité scientifique ne se juge pas à l'expérience quotidienne ; une description n'est pas une explication, et la science a pour but de dévoiler l'essence dissimulée par l'apparence. « *La façon de voir du bourgeois et de l'économiste vulgaire [...] provient de ce que, dans leur cervelle, ce n'est jamais que la forme phénoménale immédiate des rapports qui se reflète et non leur cohérence interne. D'ailleurs, si tel était le cas, qu'aurait-on encore besoin en général d'une science* » [Marx, 1981, p. 395] ? Par exemple, un salarié paraît récompensé de l'intégralité de son effort, ce qui est réfuté par Marx avec la théorie de la plus-value. Pourtant, de ce point de vue, la stabilité sociale suppose que les exploités n'aient pas conscience de leur exploitation. Ainsi, la contradiction entre réalité et apparence surgit dans un conflit social, dans l'inadéquation

¹² Sauf indication contraire, tout au long de cette thèse, les passages soulignés dans les citations le sont dans l'original.

entre la théorie, qui vise à produire des pensées en accord avec la réalité, et la pratique, qui a pour but de produire des réalités en accord avec la pensée. Alors, seule une révolution sociale est en mesure d'unifier pratique et théorie, et ainsi d'abolir la séparation entre réalité et apparence, ce qui conduirait à supprimer la nécessité d'une science sociale.

Depuis qu'il s'est constitué en tant que système de pensée, au cours de la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, le marxisme a toujours été, dans une mesure variable selon les périodes, lié au mouvement ouvrier, aux luttes pour la transformation sociale. Marx et Engels furent à l'origine de la fondation de l'Association internationale des travailleurs, aux côtés de Mikhaïl A. Bakounine (1814-1976), Ferdinand Lassalle (1825-1864), James Guillaume (1844-1916)... Celle-ci réalisa pour la première fois, de manière partielle, le passage de la classe ouvrière d'une classe en soi à une classe pour soi à l'échelle internationale, notamment avec la formation de syndicats. Le marxisme fut le courant majoritaire de l'Internationale ouvrière, qui marqua le tournant du vingtième siècle, avec notamment Karl Kautsky (1854-1938), Gheorgi Plekhanov (1856-1918), Nikolaï Boukharine (1888-1938). Il fut l'unique courant de l'Internationale communiste, fondée en soutien à la Révolution russe, avec Vladimir I. Lénine (1870-1924), Rosa Luxemburg (1871-1919), Karl Liebknecht (1871-1919)... Ces regroupements constituèrent un outil au service de la classe ouvrière, mais la confrontation entre théorie et pratique ne fut pas sans contradictions, si bien qu'à l'aube de la Première Guerre mondiale, l'Internationale ouvrière abandonna le mot d'ordre de révolution pour une conception mécaniste et téléologique selon laquelle l'avènement du communisme serait automatique, comme un processus naturel, transformant ainsi le mouvement du réel en une utopie, et évacuant la nécessité de compréhension et d'action sur le réel. L'Internationale communiste fut vaincue par son dogmatisme, et le marxisme fut figé en idéologie, transformé en son contraire et utilisé comme un instrument de domination. Leur faillite s'exprima notamment sous la forme d'une interprétation simple et schématique de l'œuvre de Marx. Étant conscient de tracer à traits grossiers plusieurs décennies d'histoire mondiale, il ne nous semble pas choquant d'affirmer qu'une telle fétichisation constitue un élément d'explication donnée à

l'identification souvent faite, à la fois entre la pratique politique de l'Union soviétique à partir du milieu des années 1920 et le marxisme, et entre la disparition de l'Union soviétique et l'échec du marxisme.

Paradoxalement, l'affaiblissement puis la disparition de ces deux Internationales dotées d'une influence massive, qui renvoient à l'absence d'une direction de rechange qui pût bénéficier d'une audience internationale de masse, ont ouvert un espace pour une pensée marxiste extérieure à celle professée par les dirigeants officiels. Ainsi, de nombreux auteurs s'en revendiquant en tant qu'héritage intellectuel se sont à divers degrés détachés de la bureaucratie de Moscou et de ses penseurs officiels. Outre les marxistes soviétiques opposés à la ligne officielle, notamment regroupés autour de Léon Trotsky, de nombreux intellectuels, majoritairement originaires d'Europe continentale, se sont élevés contre la forme dogmatique attribuée au marxisme, parmi lesquels on peut citer György Lukács, Karl Korsch¹³, Antonio Gramsci, l'école de Francfort – avec notamment Max Horkheimer, Theodor Adorno, Herbert Marcuse –, ou encore Louis Althusser et Jean-Paul Sartre qui, bien que liés au Parti communiste français, se détachèrent, sous des modes spécifiques, de la ligne officielle.

De toute évidence, jusqu'aux années 1970, la légitimité du marxisme était principalement revendiquée dans des limites géographiques allant du détroit de Béring aux plages européennes de l'océan Atlantique et de la mer Manche, et « *on constate [...] un fait curieux, l'absence d'un marxisme anglais* » [Elster, 1981, p. 745]. Le marxisme était relativement peu représenté dans le monde anglo-saxon, si l'on considère que la production intellectuelle en ce domaine resta circonscrite autour d'un certain nombre d'auteurs relativement isolés (Harry B. Acton, Isaiah Berlin, Edward P. Thompson, Perry Anderson...). Le marxisme a été marginalisé, voire même pourchassé, comme ce fut le cas avec le maccarthysme. « *S'il existe un seul professeur aux États-Unis qui enseigne l'économie politique et se dise socialiste, ce professeur est une aiguille que je n'ai pu trouver dans notre botte de foin universitaire* » [Sinclair, 1923,

¹³ « *En se déplaçant vers l'ouest, cette philosophie marxiste léniniste rencontrait le travail de Lukács, le mien et celui d'autres communistes 'occidentaux' qui formaient une tendance philosophique antagoniste dans l'IC elle-même* » [Korsch, 1964, p. 106].

p. 436]. Ces quelques mots d'un universitaire américain sont symptomatiques de cette relative absence, et ils donnent une indication sur la place historiquement occupée par le marxisme dans le monde intellectuel américain, et plus largement anglo-saxon. Pour Perry Anderson, l'Angleterre n'avait jamais produit de « *travail majeur en théorie marxiste* [bien que] *la classe ouvrière soit restée industriellement une des plus puissantes du monde* » [1980, p. 102]. L'analyse et la transformation de la structure sociale étant au cœur du marxisme, il peut paraître paradoxal que le pays où le capitalisme se développa le plus tôt n'ait donné naissance qu'à peu d'activités marxistes, qu'elles fussent pratiques ou intellectuelles. Il serait faux de dire que le marxisme n'a jamais occupé de place avant cette période, mais son existence politique correspondait à quelques groupes restreints, et son existence universitaire à quelques noyaux¹⁴. Il a bien existé une tentative de rapprochement entre pragmatisme et marxisme, notamment par l'intermédiaire de John Dewey dans les années 1930 [Gavin, 1988], mais elle resta marginale et non systématique. Les traditions philosophiques anglo-saxonnes, autour de la philosophie analytique, ont longtemps éloigné les intellectuels américains et britanniques du marxisme.

Il fallut attendre les années 1960, et surtout la fin des années 1970, qui se distingua par la « *réapparition éclatante* [du marxisme] *dans la vie intellectuelle américaine* » [Sayre, 1989, p. 7], si bien que « *les vingt dernières années ont été marquées aux États-Unis par un développement vigoureux du marxisme dans les différents domaines des sciences humaines et sociales* » [Dumasy, Rasselet, 1999, p. 77]. Deux écoles, essentiellement aux États-Unis, se sont dégagées pendant cette période comme étant influencées par le marxisme. D'une part, l'école dite de la structure sociale d'accumulation (SSA) est restée strictement limitée aux États-Unis, avec comme principaux représentants Samuel Bowles, Richard Edwards, David M. Gordon, David Kotz, Terrence McDonnough, Michael Reich, Thomas Weisskopf ; ses recherches ont porté sur le développement du capitalisme, sur l'activité économique à long terme, « *faisant jouer un rôle essentiel aux transformations institutionnelles qui ont*

¹⁴ Cohen et les marxistes analytiques ont émergé comme une tendance de ce marxisme universitaire.

ponctué l'histoire contemporaine des pays capitalistes développés » [Idem, p. 101]. Ses préoccupations rejoignent celles de l'école française de la régulation¹⁵, structurée par l'école parisienne (Robert Boyer, Michel Aglietta...), l'école grenobloise (Paul Boccara, Louis Fontvieille...) et l'école de la Suraccumulation (Gérard de Bernis, Bernard Gerbier...). Aux yeux de l'un de ses défenseurs, la théorie de la SSA est « *peut-être l'intégration la plus explicite des institutions politiques et idéologiques dans la théorie marxiste des crises* » [McDonnough, 1994, p. 73]. Elle s'est ouverte à d'autres influences théoriques, dont le keynésianisme et l'institutionnalisme¹⁶.

D'autre part, l'école du « marxisme analytique » se distingue en ce qu'elle n'envisage pas la théorie de Marx comme un outil d'analyse, mais comme un objet d'étude. Elle peut être résumée comme se composant d'une théorie de l'exploitation par John Roemer, et d'une théorie de l'histoire par G.A. Cohen, ce qui n'est pas sans rappeler un fait couramment admis, et qu'Engels fut le premier à énoncer, à savoir que Marx aurait fait deux découvertes, la plus-value et le matérialisme historique. Nous nous inscrivons en accord avec l'affirmation selon laquelle aucune coupure ne peut exister entre ces deux éléments, puisqu'en tant que produits d'une synthèse, ils se nourrissent mutuellement. Cohen fut le premier, dans ce qui allait devenir le marxisme analytique, à publier le résultat de ses recherches, avec *Karl Marx's Theory of History: A Defence*¹⁷ ; il allait réaliser un travail d'impulsion. Les autres auteurs majeurs de cette école sont notamment John Roemer, qui reconstruit la théorie économique marxienne, Jon Elster, qui initie le marxisme de choix rationnel, Erik O. Wright qui élabore une théorie des classes sociales. C'est dans ce contexte que s'inscrivent les travaux de Cohen. Cet ouvrage fut publié au début d'une période marquée par un fort regain du capitalisme comme système social, ainsi que de l'idéologie visant à le justifier. Ce phénomène a eu

¹⁵ La SSA a été présentée comme « l'école américaine de la régulation ».

¹⁶ Pour plus de précisions, voir Kotz, McDonnough, Reich, 1994.

¹⁷ Un an avant sa publication, il envisageait d'intituler cet ouvrage *Philosophical Defence of Karl Marx's Theory of History* (cf. Cohen, 1977, p. 22, n. 14), et une plaisanterie attribuée par Alan Carling à Ronald Dworkin consistait à le nommer *Karl Marx's Defence of History: A Theory*.

lieu essentiellement aux États-Unis et en Grande-Bretagne, au travers de leurs politiques économiques, alors que le marxisme occidental commençait à s'essouffler.

Il peut sembler étonnant de consacrer une thèse à un unique auteur, mais il apparaît que la spécificité du parcours de Cohen lui confère une singularité au sein du *corpus* marxiste. Son premier ouvrage a connu un retentissement majeur et il lui a accordé une autorité incontestable dans le monde universitaire. Pourtant, cette autorité n'a que faiblement franchi les frontières de l'univers académique anglo-saxon. Son œuvre est relativement méconnue en Europe continentale¹⁸. *Karl Marx's Theory of History: A Defence* invite le lecteur à s'interroger sur la théorie de Marx. Comme son titre l'indique, il a pour objet de présenter et de défendre la théorie marxienne de l'histoire. Dès sa sortie, il a suscité une réelle attention au sein de la communauté universitaire anglophone¹⁹.

Le livre de Cohen, Karl Marx's Theory of History : A Defence, établit un nouveau critère pour la philosophie marxiste. [...] Il est non seulement 'pertinent' – le marxisme n'a pas manqué de pertinence – mais également lucide, imaginatif et précis. L'auteur fait preuve d'une totale maîtrise des outils de l'analyse conceptuelle, d'une connaissance solide du corpus marxiste, et d'une grande imagination sociologique. [Elster, 1980a, p. 121]

Comme l'indique le titre, ce n'est pas la totalité du marxisme que Cohen cherche à défendre. Cette intention est confirmée dès la première phrase de l'avant-propos, qui énonce que « *ce livre défend le matérialisme historique* » [K, p. ix]. Il soutient, dans la dernière phrase du même ouvrage, que « les thèses de la théorie de la valeur travail ne sont pas présumées ou impliquées par les affirmations contenues dans ce livre »

¹⁸ En particulier, il n'est pas traduit en français ni en allemand. Dominique Lecourt [1983] avance trois raisons pour lesquelles il est passé quasiment inaperçu en France : l'évolution de l'audience relative de l'œuvre de Marx a été marquée par un affaiblissement en France et un renforcement dans les pays anglo-saxons, les marxistes français manquent d'ouverture à l'étranger, et le caractère propre du livre – la philosophie analytique, l'apparente rigidité de son orthodoxie et l'absence de référence à l'histoire des débats sur le marxisme – ne s'inscrit pas dans les préoccupations des intellectuels français de cette période.

¹⁹ Plusieurs dizaines de commentaires et critiques de l'ouvrage ont été publiés dans les mois ayant suivi sa parution – plus de 30 articles dans la première moitié des années 1980.

[Idem, p. 353] ; « à cette période, le matérialisme historique était la seule partie du marxisme à laquelle [il] croyai[t] » [1995a, p. 1].

Nous considérons que la conception matérialiste de l'histoire fonde la structure théorique de l'œuvre de Marx et, en comparaison notamment à la théorie économique, il a fait l'objet de relativement peu de travaux par Marx lui-même. Les premiers éléments apparaissent dans *L'idéologie allemande*, publié en 1845, certains figurent aussi dans le *Manifeste du parti communiste*, publié en 1848, et l'exposé le plus synthétique qu'il a écrit sur la question figure en pages 4 et 5 de la Préface de la *Contribution à la critique de l'économie politique* [1957], publiée pour la première fois en 1859. En épigraphe à *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, Cohen fait figurer ce passage²⁰, qu'il considère comme « l'énoncé le plus clair de la théorie du matérialisme historique » [1982a, p. 28], dont la signification, comme nous allons le constater par la suite, a pourtant fait l'objet de polémiques. Il s'est fixé pour but de démontrer qu'il est possible de construire et de défendre une théorie de l'histoire solide à partir de ces quelques lignes. Il ne nie pas que le matérialisme historique fut élaboré dès *L'idéologie allemande*, puisqu'il l'évoque comme « le document fondateur du matérialisme historique » [1984, p. 4], dans lequel Marx affirme notamment [1968a, p. 45] qu'« on peut distinguer les hommes des animaux par la conscience, par la religion, et par tout ce que l'on voudra. Eux-mêmes commencent à se distinguer des animaux dès qu'ils commencent à produire leurs moyens d'existence ». Toutefois, il estime [2000b, p. 69] que « Marx n'a présenté sa théorie de l'histoire de façon systématique qu'à un seul endroit : dans la Préface de 1859 à son livre *Contribution à la critique de l'économie politique* », et les extraits qu'il met en exergue, les six phrases constitutives selon lui du cœur du matérialisme historique, sont les suivantes, extraites de la Préface [Marx, 1957, pp. 4-5].

Les rapports de production correspondent à un degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles. [...]

À un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants. [...]

²⁰ Par commodité, nous le désignons par « Préface ».

De formes de développement des forces productives qu'ils étaient, ces rapports en deviennent des entraves. [...]

Alors s'ouvre une époque de révolution sociale. [...]

Une forme sociale ne disparaît jamais avant que soient développées toutes les forces productives qu'elle est assez large pour contenir. [...]

Jamais des rapports de production nouveaux et supérieurs ne s'y substituent avant que les conditions matérielles d'existence de ces rapports ne soient écloses dans le sein même de la vieille société.

Ces quelques énoncés sont ceux que Cohen a utilisés pour élaborer, sur la base d'une interprétation « *de la télégraphique Préface* » [Railton, 1986, p. 234], une argumentation en défense du matérialisme historique. Nous constatons au cours de notre développement qu'il est parvenu à la conclusion selon laquelle seule la Préface, et non *L'idéologie allemande*, présente une théorie de l'histoire valable, ce qui est cohérent avec la coupure épistémologique qu'il revendique.

Pour Marx, l'histoire est la conjonction de plusieurs énoncés. Elle est l'histoire du développement des forces productives, l'histoire de la lutte de classes, l'histoire d'hommes agissant selon leurs propres fins. Cohen a tenté de les articuler à l'aide des instruments qu'il se donne, afin de renouveler le débat sur le marxisme. Il pose des conditions précises à ce nouveau départ, à savoir « *deux contraintes : d'une part, ce qu'a écrit Marx et, d'autre part, ces normes de clarté et de rigueur qui distinguent la philosophie analytique du vingtième siècle* » [K, p. ix]. Des exigences de clarté et de rigueur étant celles auxquelles doit se soumettre tout chercheur, dans toute discipline, l'originalité de Cohen ne réside pas tant dans l'étude de l'œuvre de Marx, ni dans le recours à la philosophie analytique, qui représente le courant philosophique dominant en Grande-Bretagne, particulièrement à Oxford où il enseigne, que dans la conjonction de ces deux éléments. Ainsi, en plus d'être une relative nouveauté dans le monde anglo-saxon, *Karl Marx's Theory of History: A Defence* représente un défi majeur, en ce qu'il se fixe pour objectif d'associer le marxisme et la philosophie analytique. Une telle approche constitua un événement, comme en témoigne Jon Elster [1981, p. 746] :

Jusqu'à une date récente, le marxisme a-t-il résisté à l'analyse conceptuelle, ou faut-il croire que les philosophes analytiques se sont peu intéressés au marxisme ? Marxistes parfois par leur capacité politique, ils ne l'ont pas été en tant que philosophes professionnels. La publication du livre de G.A. Cohen, Karl Marx's

Theory of History: A Defence, vient de transformer complètement cet état de choses. Par les multiples vertus qu'il réunit, c'est sans doute le meilleur livre sur le matérialisme historique jamais écrit. Il aura très certainement une influence immense, non seulement pour ses nombreuses contributions substantielles, mais aussi par le niveau qu'il fixe pour la théorie marxiste et en dessous duquel on ne pourra plus se permettre de descendre. Il appartient au très faible nombre de livres qui transforment d'emblée le champ dans lequel ils apparaissent – et point n'est besoin de rappeler que le champ en question n'est pas des moindres.

Certains auteurs, à la suite d'Elster, ont évoqué une renaissance du marxisme en 1978, année de la parution de *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, considérant qu'il a disparu avec la mort de Friedrich Engels en 1895. Bien que nous ne partagions pas une telle affirmation, nous montrerons que cet ouvrage n'est pas un ouvrage sur le marxisme parmi d'autres, et qu'il marque une étape majeure dans l'évolution du *corpus* marxiste. Il a initié la constitution du marxisme analytique, c'est pourquoi nous jugeons que l'oeuvre de Cohen est indissociable de cette école de pensée, même si elle conserve une marge d'autonomie. À la sortie de cet ouvrage, le marxisme connaissait une crise relative. En termes politiques, cette crise prenait la forme d'hésitations dans les organisations politiques traditionnellement liées au marxisme, avec l'abandon progressif de nombre de catégories centrales du discours marxiste – lutte de classes, dictature du prolétariat... En termes théoriques, le marxisme faisait peu débat, voire de façon extrêmement marginale, aux États-Unis ou en Grande-Bretagne, ce qui est certainement lié à la faiblesse du mouvement ouvrier dans ces pays. Pourtant, l'ouvrage de Cohen ne porte pas les signes de cette crise. Il paraît écrit en abstraction de toute considération sur la situation politique, et il semble se situer hors de l'histoire théorique et politique, hors des conditions matérielles et idéologiques de production des théories. Il ne fait quasiment aucune référence aux débats ayant parcouru le marxisme depuis la fin du dix-neuvième siècle. C'est en ce sens que nous envisageons paradoxalement le livre de Cohen comme une expression de cette crise.

Il est possible d'évoquer une « refondation »²¹, en ce que Cohen a pour objectif de réorienter non pas le contenu de la théorie marxienne de l'histoire, mais son *corpus* méthodologique, et de lui donner une nouvelle fraîcheur, une légitimité dont l'héritage

²¹ « *Reconstruction sur des bases nouvelles* », Petit Larousse.

hégélien, notamment, l'aurait privé. L'exercice auquel il s'est livré est d'autant plus ambitieux que rares sont les défenseurs du matérialisme historique tel qu'il est présenté dans la Préface, « *un matérialisme historique à l'ancienne* » [K, p. x]²². Il l'envisage comme une théorie générale de l'histoire, ne visant pas à expliquer des faits historiques particuliers. Sa démarche vise avant tout à extraire les lois du mouvement qui déterminent le développement et la transition historiques, à dégager une structure conceptuelle permettant d'étudier le processus historique. Il nous a paru intéressant de saisir les tenants et les aboutissants de cette démarche qui a consisté, à un moment donné, à renouveler le marxisme à l'aide de nouveaux instruments, à l'envisager dans la dynamique de son développement et de ses conséquences sur l'œuvre de Marx. Il est vrai que la méthode dialectique de Marx, en particulier ses liens avec la philosophie de Hegel, reste l'un des aspects les plus controversés de cette œuvre, et certainement l'un des plus mal compris. Cohen et les marxistes analytiques se dégagent de cette polémique en étudiant un Marx non dialectique. Alors, et il est important d'insister sur ce point, nous ne nous intéressons pas seulement à un auteur ayant écrit sur le marxisme, mais à ce que son œuvre représente, en ce qu'elle a permis l'émergence d'une nouvelle approche du marxisme, qui a pris pour nom marxisme analytique, et à ses répercussions théoriques. La défense du matérialisme historique par Cohen participe, et même marque l'acte de naissance de ce courant, parfois qualifié de post-marxisme, de marxisme post-hégélien ou de marxisme post-althussérien. « *Il serait mal avisé d'exagérer l'importance d'un unique travail dans l'établissement d'un programme de recherche, mais il est largement accepté que la genèse du marxisme analytique puisse être attribuée à la publication de Karl Marx's Theory of History: A Defence par Cohen en 1978* » [Roberts, 1996, p. 1]. On peut y trouver un double intérêt.

D'une part, ce courant a étudié le marxisme sur une échelle d'une ampleur internationale, de manière relativement importante et organisée. Il a provoqué de nombreux débats et polémiques sur divers aspects du marxisme. D'autre part, il prétend établir une nouvelle norme pour la philosophie marxiste. En particulier, Elster se fixe

²² D'après ses co-marxistes analytiques Andrew Levine et Erik O. Wright [1980, p. 50], « *il fait exception à l'abandon répandu des thèses de la Préface de 1859* ».

pour but de lutter contre le laxisme qu'il attribue au marxisme, auquel il prête « *un hégélianisme superficiel, un scientisme naïf, un manque de falsifiabilité, et une forte préférence pour la supposition par rapport à l'argumentation* » [1986b, p. 13]. D'une manière plus générale, il s'agit d'un nouveau critère, et c'est là l'intérêt épistémologique de cette démarche, en ce qu'elle tente d'intégrer le marxisme dans un nouveau *corpus* méthodologique, qu'elle a pour but de fonder un nouveau type de marxisme. Ainsi, à partir de présuppositions philosophiques voulues idéologiquement neutres, Cohen a analysé des énoncés, les a interrogés exclusivement les uns des autres, et a effectué un travail rigoureux de clarification.

Nous nous demandons alors, en identifiant les contours spécifiques que Cohen attribue au matérialisme historique, et plus généralement au marxisme, si le but proclamé est atteint, à savoir faire reposer le marxisme sur des fondements méthodologiques stables²³. En reconstituant les éléments d'un débat qui transcende les frontières disciplinaires, nous interrogeons en quoi le travail de Cohen est précurseur, en quoi il est à l'origine du marxisme analytique. Il doit être réaffirmé qu'il conserve toute son originalité au sein de cette école, qui a pour spécificité de ne pas s'articuler autour d'un courant de pensée unifié. Nous nous demandons si cette tentative de renouveau du marxisme, à l'aide d'instruments méthodologiques lui étant étrangers, est légitime, si le marxisme lui-même n'est pas remis en cause par cette réorientation. Nous nous demandons, à travers le parcours intellectuel de Cohen, à travers l'évolution de sa défense du matérialisme historique, à travers sa relation à la philosophie analytique, ce que la démarche qu'il a initiée est en mesure d'apporter à la compréhension et au développement du marxisme. Fondamentalement, nous cherchons à savoir ce qu'il peut advenir du marxisme et de ses énoncés substantiels lorsqu'il est détaché de sa méthode. Nous serons alors en mesure de donner des éléments de réponse à l'alternative entre un renouveau du marxisme et son absorption dans le courant dominant par Cohen et, par voie de conséquence, par le marxisme analytique.

²³ À travers cet objectif, Cohen estime implicitement que les fondements méthodologiques traditionnellement attribués au marxisme ne sont pas stables.

Les résultats auxquels parvient cette thèse renvoient à une cohérence logique du parcours intellectuel de Cohen. Il a pour point de départ une défense de la conception marxienne de l'histoire à l'aide des outils de la philosophie analytique. Il est ainsi à l'origine de la constitution du marxisme analytique. Les débats au sein de cette école se sont articulés, dans un premier temps, mais de manière non exclusive, autour des travaux de Cohen, puis ont porté sur tous les aspects des sciences sociales. Cohen fut amené à revenir sur ses positions, sous diverses influences dont principalement le marxisme analytique, avec les mêmes outils de cohérence logique, ainsi que certains éléments empiriques. Cet abandon, qu'il envisage comme une absence de justification scientifique pour un futur socialiste, l'a rapproché de la philosophie politique. Ce n'est pas pour autant qu'il a abandonné l'œuvre de Marx puisqu'il fut tenté d'associer une thématique de philosophie politique – le concept de propriété de soi – à la théorie de Marx, en l'occurrence la question de l'exploitation. C'est en abandonnant le concept de propriété de soi que Cohen a définitivement réfuté l'œuvre de Marx pour se tourner vers la philosophie politique rawlsienne et post-rawlsienne, toujours dans le but de trouver une justification au socialisme. La dernière étape de son parcours intellectuel est une réfutation de la possibilité d'une justification rawlsienne du socialisme, pour renvoyer aux choix individuels, ce qu'il concrétise par un rapprochement avec la doctrine sociale chrétienne. Ainsi, les travaux de Cohen parviennent à un aboutissement apparemment contradictoire avec ses propositions initiales. Il ne nous semble pas opportun d'affirmer que les outils qu'il a utilisés conduisent nécessairement à un tel parcours, mais nous considérons que le mode sur lequel il les a utilisés est potentiellement porteur de tels résultats.

Ce déplacement vers les préoccupations morales n'a pas été propre à Cohen ; il a constitué une tendance du marxisme analytique. Roemer, Van Parijs, Bowles, J. Cohen, Steiner... ont contribué au débat en philosophie politique, en particulier à la discussion sur les travaux de Rawls. Un tel mouvement fait écho à un ensemble de controverses sur le statut explicatif de la justice sociale dans le marxisme [Geras, 1985]. Il renvoie aux trois sources du marxisme que Cohen mentionne au début de son ouvrage, en référence à Lénine : socialisme utopique, philosophie hégélienne et post-

hégélienne, et économie politique classique. De façon schématique, Marx en a extrait respectivement le combat pour le socialisme, la méthode dialectique et l'analyse critique du capitalisme, et il en a rejeté l'utopie, l'idéalisme et l'hypothèse d'autorégulation. Cohen nie en bloc l'emprunt à l'économie politique classique, puisqu'il rejette ses principales conclusions, il se présente comme anti-hégélien, et il préserve uniquement la référence au socialisme utopique. Ainsi les marxistes analytiques s'inscrivent dans la réémergence du débat entre socialisme utopique et socialisme scientifique, et ils défendent la nécessité d'une formulation utopique. Une telle position renvoie à leur rejet d'une autre source du marxisme, la méthode dialectique : pour eux, l'histoire ne produit pas elle-même les conditions de la résolution de ses propres contradictions et, pour cette raison, il est nécessaire d'avoir recours à des modèles articulant justice sociale et perspectives pour le futur, et de construire des « *recettes [...] pour les marmites de l'avenir* » [Marx, 1978a, tome I, p. 26].

L'originalité de cette thèse tient notamment à ce qu'elle aborde une thématique rarement étudiée hors de l'univers anglo-saxon. Outre celle de Stefano Bracaletti [2004] portant sur le débat entre explication fonctionnelle et individualisme méthodologique dans le marxisme analytique, nous n'avons répertorié aucune thèse soutenue en France sur cette thématique. En outre, rares sont les contributions en français sur Cohen et sur le marxisme analytique. Il s'agit de quelques articles²⁴ ou des parties d'ouvrages²⁵. Le numéro 7 de la revue *Actuel Marx*, en 1990, a été consacré au marxisme analytique²⁶, des articles sur le sujet apparaissent dans son numéro 19, en 1996²⁷, ainsi que deux entrées²⁸ dans le *Dictionnaire Marx Contemporain*, dirigé par Jacques Bidet et Eustache Kouvélakis. Par ailleurs, les travaux de Cohen et des marxistes analytiques ont rarement fait l'objet de traductions en français. Pour G.A. Cohen, John Roemer et Adam Przeworski, un seul article a été traduit [respectivement 1990d, 1993, 1986]. Deux

²⁴ Bidet, 1990 ; Dumasy, Rasselet, 1999 ; Fleurbaey, 1990 ; Hervier, 1995, 2002 ; Tarrit, 2006a.

²⁵ Bensaïd, 1995 ; Pouch, 2001 ; Sève, 2004 ; Tarrit, 2006c.

²⁶ Avec en particulier Brenner, 1990 ; Callinicos, 1990a ; Cohen, 1990d, Fleurbaey, 1990, Lock, 1990.

²⁷ Bertram, 1996 ; Graham, 1996.

²⁸ Bertram, 2001 ; Callinicos, 2001a.

articles ont été traduits pour Robert Brenner [1990, 1998] et Jon Elster, en plus d'avoir publié deux articles en français [1981, 1990a], a vu un de ses ouvrages traduit [1989a]. Philippe Van Parijs, étant francophone, a publié en français plusieurs articles [1978, 1982c, 1985, 1988] et un livre [1991]. Nous pouvons ajouter l'ouvrage dirigé par Bernard Chavance [1985], qui regroupe un ensemble de contributions des marxistes analytiques, mais la plupart d'entre elles sont en anglais.

Cette thèse est transversale, ses préoccupations traversent le champ des sciences sociales, et elle renvoie tant à des aspects économiques que philosophiques, sociologiques ou politiques. Ceci est lié à la fois à son objet et à sa nature de thèse d'histoire de la pensée. Nous l'envisageons comme une thèse d'économie en tant que science sociale, dans la mesure où nous ne considérons pas la science économique au sens où le propose Lionel Robbins [1947], pour qui elle est la science de l'allocation de ressources rares dans un environnement de besoins illimités. Nous nous référons à l'approche plus large de l'anthropologue Robbins Burling [1962], pour qui l'économie regroupe un vaste champ de connaissances, incluant l'étude des moyens matériels d'existence de l'homme, l'étude de la production, de la distribution et de la consommation de biens et de services, l'étude des systèmes d'échange, et l'étude de l'allocation des moyens rares à des fins alternatives. Notre approche s'inscrit dans cette définition, elle renvoie au mode de production des connaissances en économie, et elle se concentre sur la méthode, puisque nous partons du postulat selon lequel ce qui distingue l'hétérodoxie de l'orthodoxie en sciences sociales tient principalement à la méthode [Lawson, 2005]. Elle est hétérodoxe au sens où elle relativise les frontières disciplinaires et tend à mettre en cause la domination épistémologique revendiquée, au nom de la science économique, par l'approche néoclassique [Lee, Keen, 2004]. Elle n'a pas pour objet de démontrer la faiblesse explicative et prédictive du projet néoclassique, mais elle défend la position selon laquelle la fragmentation disciplinaire actuellement en cours tient à des présupposés méthodologiques qui renvoient à l'approche néoclassique, pour laquelle les éléments se définissent pour eux-mêmes plutôt que dans les rapports qu'ils entretiennent entre eux. C'est pourquoi, pour nous opposer à cette approche, nous avons choisi une posture radicale, au sens où nous interrogeons

les fondements méthodologiques des sciences sociales en général, et de la science économique en particulier, plutôt que leur contenu.

La présente thèse porte donc sur la méthode. Cela signifie qu'elle ne propose pas systématiquement une réponse directe aux arguments développés par les marxistes analytiques sur le contenu de la théorie de Marx, mais qu'elle se concentre sur les questions méthodologiques. Elle défend l'hypothèse selon laquelle la nature des méthodes mises en œuvre possède une influence explicative sur le contenu des propositions théoriques. En particulier, elle interroge le postulat selon lequel il est possible de traiter l'œuvre de Marx comme un objet à étudier plutôt que comme un outil pour l'analyse. Cohen et les marxistes analytiques ne se fixent pas pour objectif de tenir un discours sur les modèles dominants en sciences humaines et sociales ou sur la situation économique et sociale, mais de porter un regard critique sur le marxisme en tant qu'arme de la critique. Ils se demandent s'il mérite d'être conservé comme outil de la critique sociale, ou s'il doit être abandonné et remplacé par d'autres instruments. Néanmoins, la réponse à la question de savoir s'il est légitime de traiter le marxisme comme un objet d'étude ne permet pas de déterminer si le marxisme est un outil d'analyse performant. Nous nous opposons donc à l'énoncé selon lequel, si une analyse spécifique du marxisme conduit à la conclusion de son inefficacité en tant qu'outil scientifique, alors le marxisme doit être abandonné. Par conséquent, l'enjeu est le marxisme comme outil d'analyse, mais également les instruments utilisés pour l'étudier.

En utilisant des méthodes orthodoxes, les marxistes analytiques ont échoué dans leur défense du marxisme en tant qu'hétérodoxie, et l'enseignement *a priori* d'un tel résultat est qu'une étude du marxisme à l'aide des outils de l'orthodoxie conduit à un affaiblissement sensible de ses éléments conceptuels. Cohen et les marxistes analytiques parviennent donc à la conclusion selon laquelle le marxisme a échoué dans son objectif de compréhension et d'action sur le monde, ce à quoi nous proposons l'alternative suivante : soit il échoue effectivement, soit les outils utilisés pour l'analyser sont inadéquats. Notre objectif est de porter un regard critique sur Cohen et sur le marxisme analytique, d'apporter des éléments permettant de renforcer la plausibilité de l'hypothèse selon laquelle leur réfutation du marxisme ne tient pas tant à l'œuvre de

Marx elle-même qu'aux outils qu'ils ont mis en œuvre pour l'analyser. Il serait alors impossible de la défendre avec ces outils méthodologiques, mais Cohen et les marxistes analytiques n'ont pas réfuté le matérialisme dialectique, dont l'objet scientifique indirect de la thèse est de défendre la pertinence comme outil scientifique.

Les travaux de Cohen nous paraissent constituer le terrain adéquat pour se livrer à un tel exercice. À cet égard, notre propre cheminement intellectuel fut celui d'un détachement progressif. D'un accord global lors de la découverte de *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, nous nous sommes progressivement éloigné de son approche, au fil de la lecture des travaux de son auteur. Toutefois, il nous a paru que Cohen se singularise au sein du marxisme analytique par un accord initial avec Marx pour ensuite s'en détacher, alors que la majorité des autres auteurs (en particulier Elster, Przeworski, Van Parijs) nous paraissent avoir été sensiblement en désaccord avec lui dès leurs premiers travaux. C'est une des raisons pour lesquelles la troisième partie est spécifiquement axée sur l'approche de Cohen.

Nous n'inscrivons pas cette thèse dans une dichotomie entre normatif et positif, mais nous l'envisageons sur le mode dialectique, au sens où l'analyse qu'elle produit de l'œuvre de Cohen est porteuse de perspectives sur son évolution. Nous procédons donc de manière dialectique. Dans la première partie, nous reconstituons la reconstruction et la défense par Cohen du matérialisme historique dans son premier ouvrage, *Karl Marx's Theory of History: A Defence*. Dans la deuxième partie, nous envisageons cette œuvre au regard de l'une de ses répercussions majeures, la constitution du marxisme analytique, qui se distingue notamment par un détachement par rapport à l'œuvre de Marx. Dans la troisième partie, nous établissons les modalités de l'abandon par Cohen du matérialisme historique, comme du marxisme en général, pour se tourner vers des questions normatives. Nous envisageons cette évolution comme résultant des travaux du marxisme analytique.

PREMIÈRE PARTIE
UNE RELECTURE DE LA PRÉFACE DE 1859
POUR UNE ÉLABORATION ORIGINALE DU
MATÉRIALISME HISTORIQUE

Le talent, le style et l'influence de Cohen feront probablement de ce livre l'exposé en défense de Marx le plus largement lu parmi les philosophes, pour de nombreuses années. [Miller R., 1981, p. 91]

Le travail qu'a réalisé Cohen n'avait auparavant jamais été accompli de manière systématique. Il a renouvelé la façon de penser le marxisme. En remettant en cause le matérialisme dialectique, dans la continuité de la coupure épistémologique althussérienne, en attribuant au marxisme des méthodes traditionnelles, et de ce fait en atténuant les réticences de nombreux universitaires radicaux s'en étant écartés à cause du manque de rigueur qu'ils attribuaient à la méthode dialectique, il a ouvert au marxisme les portes du monde universitaire anglo-saxon. « *Cohen et ses condisciples ont traversé la frontière supposée infranchissable entre le marxisme et le courant académique en théorie sociale* » [Callinicos, 1987, p. 3]. *Karl Marx's Theory of History: A Defence* a reçu un accueil favorable parmi les universitaires anglo-saxons, en particulier ceux qui allaient devenir ses co-marxistes analytiques, dont Jon Elster [1981, p. 756] :

Par son livre vigoureux et rigoureux, dont chaque page mérite des commentaires passionnés, [Cohen] nous a fait entrer dans un paysage que nous ignorions. L'air qu'on y respire n'est plus l'atmosphère stagnante des interminables discussions scolastiques qui ont failli ruiner le marxisme. C'est l'air des montagnes ; il est raréfié, mais on y voit clair et loin.

Il nous paraît impossible d'analyser l'œuvre de Cohen sans garder à l'esprit que cet ouvrage a, intentionnellement ou non, provoqué une effervescence relativement importante. Il a conduit un certain nombre d'universitaires à se rassembler, en initiant dès 1979 les réunions du Groupe de Septembre¹, qui rassemble les auteurs qui allaient devenir les marxistes analytiques.

Toutefois, il n'est pas totalement apparu comme une surprise et il semblait être largement attendu, sinon espéré, et c'est sur un consensus plus que sur une évidence scientifique qu'il est reconnu comme le document fondateur du marxisme analytique. Cohen ne le présente pas explicitement comme tel : « *ce livre a reçu plus d'attention*

¹ Cette appellation tient au fait que les réunions se déroulent au mois de septembre, à l'exception de la dernière d'entre elles, qui a eu lieu en juin 2006, d'après une information qui nous a été gracieusement fournie par Philippe Van Parijs.

que ce dont il aurait fait l'objet dans d'autres circonstances, en raison de la coïncidence qui l'a vu paraître à un moment où d'autres universitaires marxistes s'engageaient également à travailler dans ce qui s'appelle dorénavant 'marxisme analytique' » [Ke, p. xvii]. Paru à une période où le marxisme était peu représenté dans le monde anglo-saxon, il reste aujourd'hui encore relativement méconnu en Europe continentale, malgré une édition élargie publiée en 2000. Son importance tient moins à ses propositions théoriques, qui ne sont pas neuves, qu'à la méthode utilisée pour les défendre : il n'utilise pas de vocabulaire spécifique, porte une attention particulière à la formulation des énoncés, et se fixe pour objectif d'écrire avec simplicité et clarté, ce qui est attesté par Alan Carling [1985, p. 408] :

La théorie de Marx comme un tout n'est pas strictement monolithique, et les parties robustes peuvent être sauvegardées en supprimant les défailtantes. Un tel énoncé est dorénavant soutenu avec force par les travaux de G.A. Cohen sur de vastes éléments du projet théorique de Marx.

La spécificité de l'ouvrage ne réside donc pas dans ses énoncés théoriques, mais elle est d'ordre épistémologique, notamment dans le fait que le travail de Cohen s'articule quasi-exclusivement autour de ces énoncés. L'objet de la première partie est donc de dégager l'originalité du livre de Cohen, et de présenter en quoi il s'agit d'un ouvrage majeur dans la tradition marxiste. Sa spécificité repose sur ses fondements épistémologiques : un recours aux méthodes de la philosophie analytique et du positivisme logique (chapitre 1). Les deuxième et troisième chapitres portent sur les deux principaux éléments autour desquels s'est articulée la controverse sur cet ouvrage. L'essentielle innovation méthodologique de Cohen est sa défense de l'explication fonctionnelle pour le matérialisme historique (chapitre 2). En termes de contenu, il a provoqué un débat autour de la question du déterminisme technologique, dont fut accusée la théorie telle qu'il la défend (chapitre 3).

CHAPITRE 1

LE MATÉRIALISME HISTORIQUE ASSOCIÉ AUX MÉTHODES TRADITIONNELLES DE LA PHILOSOPHIE ET DE LA SCIENCE

La principale nouveauté apportée par Cohen ne concerne pas tant le contenu scientifique qu'il attribue à la théorie que la méthode d'exposition avec laquelle il la présente. Il définit précisément les concepts qu'il en extrait, puis dégage les liens causaux qui les unissent en vue de constituer des catégories concrètes. Cela correspond aux méthodes anglo-saxonnes de la philosophie et de la science, à savoir philosophie analytique et positivisme logique. Il s'agit indéniablement d'une rupture avec l'énoncé traditionnel selon lequel les propositions théoriques de Marx sont indissociables de leur mode d'exposition. À cet égard, ce chapitre a pour objet de dégager l'originalité des fondements épistémologiques de l'œuvre de Cohen. D'une part, il procède à une innovation majeure en se livrant à une analyse sémantique approfondie des concepts du matérialisme historique, ce qui correspond aux normes de la philosophie analytique (section 1). D'autre part, l'articulation du matérialisme historique par des thèses, à savoir la Thèse du Développement et la Thèse de la Primauté, correspond aux normes du positivisme logique (section 2). Le positivisme logique est envisagé comme le corollaire de la philosophie analytique, et nous nous fondons sur l'hypothèse selon laquelle la philosophie analytique fonde le positivisme logique, plutôt que l'inverse. C'est pourquoi la première section contient une critique de la philosophie analytique, tandis que la seconde ne critique pas explicitement le positivisme logique.

SECTION 1. FRAGMENTATION ET APPROFONDISSEMENT DES CONCEPTS : UNE MARQUE DE LA PHILOSOPHIE ANALYTIQUE

« *L'accent est porté sur les concepts plus élémentaires de la théorie, ceux des forces et des rapports de production* » [K, p. x]. Préalablement à la présentation des thèses qu'il attribue au matérialisme historique, Cohen s'attache à définir les concepts qu'il extrait de la Préface, dans le cadre des contraintes qu'il s'est fixées². Il s'agit d'une innovation en ce que marxisme et philosophie analytique sont traditionnellement envisagés comme contradictoires. C'est pour cette raison qu'il lui a été rendu hommage, particulièrement au sein de l'univers intellectuel anglo-saxon, notamment par Jon Elster qui, nonobstant les nombreuses critiques qu'il a formulées et que nous traiterons ultérieurement [p. 208 et s.], fut élogieux [1989a, p. 12] :

La publication de Karl Marx's Theory of History par G.A. Cohen apparut comme une révélation. Du jour au lendemain, elle changea les normes de clarté et de rigueur que l'on était tenu de respecter pour écrire sur Marx et le marxisme.

John Roemer [1994a, p. ix] porta également un jugement favorable :

[Cohen] fait ce qui n'avait jamais été fait : définir le matérialisme historique comme un ensemble de théorèmes suivant un ensemble de postulats, et il soumet la validité des postulats et de leurs inférences à un examen rigoureux, ce qui est devenu la marque de la philosophie analytique.

Cette section a pour but de pénétrer au cœur des fondements de l'innovation épistémologique de Cohen. Dans la tradition analytique, il analyse le tout à partir de ses éléments constitutifs, considérés indépendamment les uns des autres. Nous suivons la démarche empruntée par son raisonnement en présentant la définition précise des concepts qu'il considère comme centraux pour le matérialisme historique (I). Cela nous conduit à une spécification rigoureuse des liens causaux du matérialisme historique, à savoir les thèses qu'il juge centrales : la Thèse du Développement selon laquelle les forces productives tendent à se développer à travers l'histoire, et la Thèse de la Primauté (des forces productives) selon laquelle la nature des rapports de production d'une société est expliquée par le niveau de développement de ses forces productives

² Respecter « ce qu'a écrit Marx et les normes de clarté et de rigueur qui distinguent la philosophie analytique du vingtième siècle » [Idem, p. ix].

(II). Enfin, nous dégagons un ensemble de limites pouvant être attribuées à la reconstruction de Cohen, d'un point de vue analytique (III).

I. Une analyse conceptuelle des forces productives, des rapports de production et de la superstructure comme catégories autonomes

Le travail réalisé par Cohen sur la Préface peut être envisagé comme une forme d'exégèse. Il a isolé un élément du *corpus* marxiste, le matérialisme historique, pour en faire une étude systématique, une analyse conceptuelle. À ce titre, nous pouvons remarquer qu'il n'accepte pas la totalité du contenu de l'œuvre de Marx, puisqu'il soutient par ailleurs [1979c, p. 338] que « *la théorie de la valeur travail n'est pas adaptée à l'accusation d'exploitation lancée contre les capitalistes* », qu'il n'envisage donc pas le *corpus* théorique marxien comme un ensemble cohérent. Il a ultérieurement présenté sa démarche analytique comme « *un exercice de désambiguïsation [des] énoncés traditionnels du matérialisme historique* » [1988, p. 109]³. À partir de l'affirmation selon laquelle l'utilisation de concepts généraux est un préalable à tout travail scientifique, il s'est attaché à définir spécifiquement, de manière autonome, chacun des concepts du matérialisme historique, tels qu'ils apparaissent dans la Préface. Il s'agit de « *production sociale* », de « *rapports de production* », de « *forces productives matérielles* », de « *structure économique* », de « *formes de conscience sociale* », de « *superstructure juridique et politique* », de « *base économique* », de « *rapports de propriété* », de « *modes de production* » [Marx, 1957, pp. 4-5]. Il les regroupe en trois catégories autonomes, qui sont trois composantes structurelles de la théorie, dont il dégage une structure hiérarchique [1982a, p. 28] : « *ces phrases [celles de la Préface] mentionnent trois ensembles, les forces productives, les rapports de production, et la superstructure, parmi lesquels certaines connexions explicatives sont affirmées* ».

³ Il finit toutefois par affirmer que *Karl Marx's Theory of History: A Defence* « *contient au moins autant d'ambiguïté qu'il n'en combat* » [1988, p. 109].

Il est clair que ces termes ne sauraient être envisagés comme du concret observable. En tant que diversité, celui-ci nécessite le recours à des abstractions pour pouvoir être pensé en tant que catégorie, une unité différenciée qui permette de rendre compte d'une réalité complexe. Pour Marx [1957, p. 164], « *il semble que ce soit la bonne méthode de commencer par le réel et le concret, qui constituent la condition préalable effective. [...] Cependant, à y regarder de plus près, on s'aperçoit que c'est là une erreur* ». C'est ainsi que, de même qu'une science est nécessaire pour décomposer un corps en ses cellules élémentaires, la société doit être étudiée à partir de ses « *forme[s] élémentaire[s]* » [Marx, 1978a, tome I, p. 51]⁴. Engels estime [1977, p. 79] que « *pour reconnaître ces détails, nous sommes obligés de les détacher de leur enchaînement naturel ou historique et de les étudier individuellement dans leurs qualités, leurs causes et leurs effets particuliers, etc.* ». C'est ainsi que, pour sa défense du matérialisme historique, Cohen revendique une démarche similaire, partant des concepts de la théorie qu'il juge élémentaires, et dont il estime que Marx ne donne pas de définition précise. Il semble indiquer qu'il s'agit d'une lacune, à laquelle il envisage de remédier en proposant une terminologie. L'enjeu de cette sous-section est d'exposer la solution proposée par Cohen. Nous analysons ces concepts un à un : des forces productives matérielles (I.1), des rapports de production sociaux (I.2) et une superstructure légale (I.3).

⁴ Pour Marx, la forme élémentaire de l'économie politique est la marchandise.

1.1. Des forces productives matérielles

Cohen attribue aux forces productives un rôle central dans la théorie de l'histoire de Marx⁵, au sens où leur développement joue le rôle de moteur de l'évolution historique, ce qui est énoncé dans la Thèse de la Primauté, que nous traiterons ultérieurement. Cohen définit les forces productives comme une composante matérielle (I.1.1), et il envisage leur développement sous un aspect quantitatif (I.1.2).

1.1.1. Définition et spécification

« *Seul ce qui contribue matériellement à l'activité productive au sens de Marx est une force productive* » [K, p. 34], c'est-à-dire que ce qui est utilisé à des fins de production est une force productive. Les forces productives sont alors restreintes à ce qui est utilisé pour produire, et une force productive se définit moins par ce qu'elle est que par sa contribution à la production. Cohen distingue notamment une activité productive d'une activité qui encourage la production⁶. Pour emprunter un exemple à Marcus Roberts [1996, p. 54], « *un mur est une force productive s'il sert à faire circuler l'eau pour alimenter une usine, mais il n'en est pas une s'il a pour fonction d'emprisonner des esclaves* ». Dans le second cas, le mur est nécessaire à la

⁵ Pour traduire *Produktivkräfte*, il utilise 'forces productives' plutôt que 'pouvoirs productifs', ce qu'il justifie de la manière suivante : « *Marx lui-même utilisait 'forces productives' [en français dans le texte] lorsqu'il écrivait en français, si bien que la traduction non littérale a une origine d'autorité. Même si 'forces productives' est une traduction moins littérale que 'pouvoirs productifs', ce dernier ne s'applique pas littéralement à tout ce que Marx désignait comme Produktivkräfte* » [K, p. 37]. Nous ne discutons pas cette distinction entre pouvoirs productifs et forces productives, analogue à celle entre capacité et aptitude, au sens où elle ne modifie pas notre présente argumentation, et nous employons indifféremment l'un et l'autre. Sur ce point, voir Therborn, 1976, p. 355.

⁶ Son interprétation s'oppose, entre autres, à celle de Vernon Venable [1945], pour qui tout ce qui facilite ou stimule le processus de production est une force productive, et à celle de Harry B. Acton [1955], selon qui les lois et la morale sont des moyens de production, et donc des forces productives.

production, mais ne contribue pas matériellement à la production, c'est pourquoi il n'est pas une force productive.

Une activité nécessaire à la production est une activité productive seulement si sa nécessité est fondée sur des faits physiques le concernant. [...] Si une activité est essentielle, alors son caractère essentiel n'en fait une activité productive que s'il est matériellement fondé. [K, p. 34]

Cohen met l'accent sur le caractère matériel des forces productives, qu'il oppose au caractère social des rapports de production. Il envisage les forces productives en tant qu'objet physique, et de ce fait reproduit des méthodes utilisées en sciences physiques. Au sein des forces productives matérielles, il distingue la dimension objective et la dimension subjective. La première correspond aux moyens de production, « *les ressources productives physiques* » [Cohen, 1982a, p. 29], qui se composent des instruments de production, *i.e.* « *ce avec quoi [les agents producteurs] travaillent* » [K, p. 32], et des matières premières, *i.e.* « *ce sur quoi ils travaillent* » [*Idem*], ce qui équivaut chez Marx au travail mort, et participe au processus de production en tant que capital constant⁷. La seconde est la force de travail – et non pas l'être humain qui en est doté –, elle est « *ce qui leur permet de travailler avec [les instruments de production] sur [les matières premières]* » [*Ibid.*]. La force de travail est la marchandise possédée par la classe prolétaire, elle la loue à la classe capitaliste. Il s'agit du travail vivant, qui participe au processus de production en tant que capital variable, et qui est à la source de la création de valeur. Cela correspond à la puissance physique des producteurs, mais aussi au niveau de technologie et au niveau de qualification.

⁷ Cohen envisage également les espaces comme des moyens de production, et les inclut dans la dimension objective des forces productives : « *L'espace mérite son appartenance à l'ensemble des forces productives. La propriété d'un espace confère certainement une position dans la structure économique* » [K, p. 51].

1.1.2. Le développement des forces productives, une notion quantitative

Cette distinction permet à Cohen d'affirmer que le développement des forces productives est avant tout une question de développement de la force de travail [K, p. 41] :

Le développement des forces productives correspond très largement à la croissance de la connaissance des moyens de contrôle et de transformation de la nature, et ceci est un développement de la force de travail.

Il précise cette affirmation en spécifiant « *que cette dimension subjective des forces productives est plus importante que la dimension objective [...] ; et dans la dimension la plus importante, la partie la plus apte au développement est le savoir* » [1982a, p. 29]. C'est ainsi qu'il envisage la science comme une force productive, à un point tel que le développement du savoir scientifique est au cœur du développement des forces productives. Celui-ci est la croissance du pouvoir productif, c'est-à-dire du degré de productivité, ce que Marx énonçait de la manière suivante [1978a, tome II, p. 9] :

Par augmentation de la force productive ou de la productivité du travail, nous entendons en général un changement dans ses procédés, abrégeant le temps socialement nécessaire à la production d'une marchandise, de telle sorte qu'une quantité moindre de travail acquière la force de produire plus de valeur d'usage.

Cohen calcule cette productivité par le quotient « *Taille du produit / Quantité de travail direct nécessaire à sa production* » [K, p. 56]. Elle est ici définie comme « *le maximum possible compte tenu des moyens et des connaissances existants, abstraction faite des contraintes sociales* » [idem]. Cohen estime que cette abstraction est nécessaire pour séparer le contenu matériel de la forme sociale. Il s'agit d'une grandeur matérielle, en ce que le développement des forces productives est mesuré par rapport à la « *quantité de travail nécessaire à la satisfaction des besoins incompressibles des producteurs immédiats* » [Cohen, 1982a, p. 29].

1.2. Des rapports de production sociaux

Aux côtés des forces productives, les rapports de production sont pour Cohen la deuxième composante analytique fondamentale du matérialisme historique. Il les définit comme l'élément social de la théorie (1.2.1), et il leur prête un rapport nécessaire avec les forces productives (1.2.2).

1.2.1. Définition et spécification

« *Les rapports de production sont SOIT des rapports de propriété par des personnes sur des forces productives ou sur des personnes SOIT des rapports présupposant de tels rapports de propriété* » [K, p. 34-35]⁸. Cohen opère une séparation stricte, ainsi que controversée, entre forces productives et rapports de production, puisqu'il affirme [*Idem*, p. 28] que « *seuls les rapports de production constituent la structure économique* ». Il considère les rapports de production comme des rapports de pouvoir situés au-dessus des personnes et des forces productives⁹. Il s'agit d'un rapport de subordination, dans lequel les producteurs produisent pour d'autres qui ne produisent pas pour eux-mêmes, et ils sont soumis à l'autorité de ces non-producteurs.

La distinction entre diverses formes de rapports de production apparaît alors dans le mode de réalisation du surplus, c'est-à-dire le mode de production des moyens d'existence. Dans le mode de production antique, les esclaves appartiennent à leurs maîtres, travaillent directement pour eux, et leur rémunération est la satisfaction directe de ses besoins essentiels (nourriture, boisson, logement) avec pour objectif la reproduction de leur force de travail. Le surplus est le reste de la richesse produite après satisfaction des besoins élémentaires des esclaves. Dans le mode de production féodal, il s'agit du processus inverse, en ce qu'il apparaît clairement que les serfs remettent aux seigneurs une partie de la richesse qu'ils ont produite. Dans le mode de production capitaliste, les prolétaires paraissent dotés d'une plus grande autonomie

⁸ Il précise par ailleurs que « *les rapports de production sont des rapports de pouvoir effectif sur les personnes et sur les forces productives, pas des rapports de propriété légale* » [K, p. 63].

⁹ Il est possible d'affirmer que les rapports ne sont pas au-dessus des individus, mais avant eux, ce qui toutefois ne modifie pas la structure argumentative de Cohen.

puisqu'ils sont propriétaires de leur force de travail. Le paradoxe est qu'un prolétaire a le droit de ne pas louer sa force de travail à un capitaliste particulier, mais il n'a pas le pouvoir de ne pas la louer à la classe capitaliste, s'il veut survivre, et c'est dans le cadre de ce processus que la plus-value est extraite. Par conséquent, bien qu'elle ne soit pas apparente, l'extraction de plus-value existe tout autant que dans les modes de production précédents ; le salaire semble être la rémunération totale du travail réalisé par le producteur, alors qu'il n'en est qu'une partie, correspondant au travail nécessaire¹⁰.

1.2.2. Une relation nécessaire entre rapports de production et forces productives

Dominique Lecourt [1983, p. 248] évoque un « *coup de tonnerre! Les forces productives ne font pas partie de la structure économique de la société* ». Les rapports de production sont envisagés comme des rapports de pouvoir économique sur les forces productives. Dans le système capitaliste utilisé comme illustration par Cohen, il les classe comme trois formes interdépendantes de pouvoir économique [1982a, p. 29], à savoir « *le pouvoir économique des capitalistes sur les moyens de production, le pouvoir économique limité mais réel des travailleurs sur leur force de travail, et le pouvoir économique que les travailleurs n'ont pas sur les moyens de production* ». Ainsi, ces rapports de production se manifestent dans des rapports de propriété légale, qui expriment le fait qu'il est quasiment impossible de produire hors du mode de production dominant, en l'occurrence capitaliste.

Toute production est appropriation de la nature par l'individu dans le cadre et par l'intermédiaire d'une forme de société déterminée. En ce sens, c'est une tautologie de dire que la propriété (appropriation) est une condition de la production. [Marx, 1957, p. 152]

Par conséquent, « *la structure économique d'une société est l'ensemble de ses rapports de production* » [K, p. 63], et elle diffère selon la nature du mode d'appropriation du surplus. Ainsi, l'appartenance de classe d'une personne s'établit par rapport à sa position objective dans les rapports de production. Cependant, il est important de noter

¹⁰ Nous pouvons préciser que, contrairement à l'esclavage et au servage, l'origine et le maintien du capitalisme ne repose pas fondamentalement sur la force militaire.

que si les rapports de production déterminent la classe en soi, ils ne disent rien de la classe pour soi, c'est-à-dire la conscience de classe¹¹.

Dans une structure économique stable, c'est-à-dire telle qu'elle permet le développement des forces productives, un type de rapport de production est dominant, et une forme sociale se définit par la nature de ces rapports de production. Le mode de production est le processus par lequel a lieu la production, dans le cadre d'une structure économique donnée¹². Les rapports de production constituent donc la forme d'une société donnée, le cadre social dans lequel a lieu un certain développement des forces productives matérielles. La structure économique joue le rôle d'une enveloppe dans laquelle peuvent se développer les forces productives. Cependant, Cohen envisage qu'il est possible, à des fins d'analyse, de débarrasser ces dernières de cette enveloppe et de les décrire et les étudier séparément. « *Il existe autant de types de structure économique que de genres de rapports entre les producteurs immédiats et les forces productives* » [K, p. 78]. Ces rapports sont le fondement de toute la société, sur lequel s'élève une superstructure.

1.3. La superstructure comme fondement de la stabilité du lien entre forces productives et rapports de production

Avec les forces productives et les rapports de production, la superstructure est la troisième composante de la théorie de l'histoire de Marx, telle que la présente Cohen. Il spécifie la superstructure comme essentiellement constituée de l'ordre légal (1.3.1), et il l'envisage dans son rapport avec la base économique (1.3.2).

¹¹ Une telle distinction n'apparaît pas chez Cohen.

¹² Cohen « *utilise "forme sociale" et "structure économique" de manière interchangeable* » [1984, p. 26].

1.3.1. Définition et spécification

Marx a rarement employé le terme de superstructure ailleurs que dans la Préface de 1859, où il évoque [1957, p. 4] une « *superstructure juridique et politique [qui] s'élève [sur] la base concrète [que] constitue la structure économique de la société* ». Pour Cohen [K, p. 45], « *la superstructure se compose d'institutions non économiques légales, politiques, religieuses et autres* ». Il rajoute, d'une part, que « *le caractère de la superstructure est largement expliqué par la nature de la structure économique* » [Idem, p. 217] et, d'autre part, que « *les institutions non économiques sont largement superstructurelles* » [Ibid.]. Selon lui, la superstructure, contrairement aux forces productives et aux rapports de production, ne se définit pas exclusivement en soi, mais dans son rapport avec la base économique¹³, en ce que celle-là est nécessaire à la stabilité de celle-ci ; nous étudions cet énoncé en détail dans la prochain sous-section.

Plus précisément, pour Cohen, la superstructure ne correspond pas à toutes les institutions non économiques, mais seulement à celles « *dont le caractère est expliqué par la structure économique* » [1984, p. 18]. Il remarque que la délimitation entre ce qui est superstructurel et ce qui ne l'est pas fait l'objet de controverse. À la question de savoir si « *la superstructure inclut l'idéologie [Cohen] suppose que non* » [K, p. 216] et qu'« *il est certainement faux d'affirmer que tout phénomène social non économique est superstructurel : par exemple, il est clair que pour Marx, la création artistique n'est pas en soi superstructurelle* » [1982a, p. 30]¹⁴. Pourtant, pour Marx [1968a, p. 50], « *la production des idées, des représentations et de la conscience est d'abord directement et intimement mêlée à l'activité matérielle et au commerce matériel des hommes, elle est le langage de la vie réelle* ». Dans *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, Cohen semble restreindre la superstructure à des rapports juridiques et il se résout à cette

¹³ Nous ne rejetons pas le recours au terme « infrastructure », au sens où nous reconnaissons l'analogie avec « superstructure ». Toutefois, nous privilégions l'expression « base économique » ou « structure économique », que nous employons indifféremment, dans la mesure où Marx et Engels n'ont jamais utilisé le terme « infrastructure » dans leur littérature.

¹⁴ D'ailleurs, il évoque séparément « *les soutiens idéologiques et superstructurels du vieil ordre* » [K, p. 293].

opinion en affirmant qu'il « *ne discuter[a] que l'ordre légal qui, sans controverse, appartient à la superstructure* » [1982a, p. 30]. Il précise que « *l'idéologie correspond aux formes de conscience [...] et la superstructure est institutionnelle* » [1984, p. 19]. Chez Marx et Engels, le concept de superstructure est général, au sens où il évoque tous les aspects sociaux exclus de la base économique, parmi lesquels les formes idéologiques.

La situation économique est la base, mais les divers éléments de la superstructure – les formes politiques de la lutte de classes et ses résultats, – les Constitutions établies une fois la bataille gagnée par la classe victorieuse, etc., – les formes juridiques, et même les reflets de toutes ces luttes réelles dans le cerveau des participants, théories politiques, juridiques, philosophiques, conceptions religieuses et leur développement ultérieur en systèmes dogmatiques, exercent également leur action sur le cours des luttes historiques et, dans beaucoup de cas, en déterminent de façon prépondérante la forme [Engels, 1961, p. 154].

1.3.2. Une division épistémologique entre base et superstructure

Cohen établit une coupure stricte entre base économique et superstructure, correspondant à une distinction entre rapports de production et rapports de propriété : « *les rapports de propriété sont tels qu'ils sont car ils permettent ainsi l'initiation ou le maintien des rapports de production (exigé par les forces productives)* » [K, p 232]. Le rapport entre base économique et superstructure n'est pas envisagé comme symétrique au rapport entre forces productives et rapports de production. Cette coupure consiste à séparer les pouvoirs, issus des rapports de production, des droits, qui naissent des rapports de propriété. Par exemple, un prolétaire a le *droit* de retirer sa force de travail du processus de production, contrairement à un esclave, mais il n'en a pas le *pouvoir* puisque seule sa force de travail lui permet d'acquérir des moyens de subsistance. C'est en cela que Cohen considère le prolétaire comme un esclave, non pas de droit, mais de fait. Cette séparation n'a rien à voir avec une indépendance, et elle est nécessaire à mettre en évidence le lien entre base économique et superstructure. « *Des droits ineffectifs et des pouvoirs illégitimes constituent une preuve de la distinction conceptuelle entre la base et la superstructure* » [Cohen, 1983e, p. 214]¹⁵.

¹⁵ Il est important de rappeler que Cohen spécifie que « *les activités mentales intègrent la production matérielle* » [Cohen, 1974a, p. 85] et donc il juge erroné de les définir comme

À travers cette présentation analytique, Cohen a constitué des frontières étanches mais non closes entre ces trois ensembles¹⁶, et ces frontières correspondent à une séparation entre forme sociale et contenu matériel. Les rapports sont donc considérés comme extérieurs aux forces qui les contraignent et qu'ils mettent en mouvement. Cohen semble exclure le fait qu'un élément puisse posséder à la fois des aspects de forces productives et de rapports de production, ce qui est inhabituel parmi les marxistes. Il s'est alors attaché, en se fondant sur cette présentation analytique, à démontrer que le matérialisme historique énonce que les structures légales – la superstructure – vivent ou meurent selon qu'elles soutiennent ou pas les rapports de production – la base économique – qui permettent le développement des forces productives. Une innovation majeure repose sur la séparation stricte qu'il opère entre forces productives et structure économique, qui correspond à une distinction entre contenu matériel et forme sociale.

II. Une distinction entre contenu matériel et forme sociale

Pour Marx [1927, p. 182], « *la forme n'a pas de valeur si elle n'est pas la forme du contenu* ». Il évoque un réseau d'oppositions entre matériel et social. « *De prime abord, tous les concepts fondamentaux de l'économie politique [...] ont un caractère matériel. Marx a montré que sous chacun d'eux se cache un rapport social de production* » [Roubine, 1978, p. 72]. L'interprétation « *analytiquement rigoureuse* » [Smith M., 1992, p. 267] proposée par Cohen de la distinction entre social et matériel a fourni le fondement d'une compréhension « *non traditionnelle* » [Idem] de la Préface, superstructurelles.

¹⁶ Tout en reconnaissant la forme de hiérarchisation opérée par Plekhanov, qui l'a visiblement inspiré, Cohen s'en écarte. Plekhanov distingue les niveaux suivants [1947, p. 71] :

« *État des forces productives ;*

Rapports économiques conditionnés par ces forces

Régime social-politique, édifié sur une "base économique" donnée ;

Psychologie de l'homme social, déterminée, en partie directement par l'économie, en partie par tout le régime social édifié sur elle ; Idéologies diverses qui reflètent cette psychologie ».

d'où son aspect controversé. Traditionnellement, la structure économique est envisagée comme une combinaison des forces productives et des rapports de production, mais « *Cohen récuse l'hypothèse commune selon laquelle Marx incluait les forces productives dans la structure économique* » [Roberts, 1996, p. 53]. Il différencie la forme sociale, c'est-à-dire l'ensemble des rapports de production, du contenu matériel, c'est-à-dire les forces productives. Cette distinction est d'une importance centrale dans sa lecture de l'œuvre de Marx, et elle a fait l'objet de commentaires relativement nombreux. Elle est dotée d'un caractère matérialiste (II.1), qui correspond à une opposition entre forme et contenu (II.2). Elle permet d'envisager l'hypothèse selon laquelle le contenu matériel est dissimulé par la forme sociale (II.3), et nous interrogeons en quoi cette distinction est à même de porter un projet révolutionnaire (II.4).

II.1. Forces productives mentales et matérielles

Dans la Préface, Marx [1957, p. 4] évoque « *des forces productives matérielles* », ce qui conduit Cohen à considérer les forces productives comme fondamentalement matérielles. Il envisage par ailleurs une objection qui pourrait éventuellement lui être faite, selon laquelle des forces productives *matérielles* s'opposeraient à des éléments *mentaux*, comme la science. Il serait possible que des forces *mentales* entrent en contradiction avec des forces *matérielles*, ce qui n'est pas adapté à une analyse de l'histoire en général, et au matérialisme historique en particulier, puisque l'opposition entre forces productives *matérielles* et *mentales* relève plus de la psychologie que de l'étude de l'histoire. Cohen rejette une telle objection, en affirmant [K, p. 47] que « *les forces productives mentales sont un sous-ensemble des forces productives matérielles* ».

Ainsi, comme nous l'avons vu précédemment, une force productive ne se définit pas par ce qu'elle est, mais d'abord par sa contribution à la production, ce qui permet à Cohen de définir les forces productives de façon neutre. La science, force productive *mentale*, et donc *matérielle* selon Cohen, est une force productive en ce qu'elle permet la mise en œuvre de nouvelles techniques de production, et elle est une force

productive *matérielle* en ce qu'elle contribue à la production¹⁷. C'est pourquoi Cohen soutient [*Idem*] qu'« *il n'est pas possible que le contraire de 'matériel' soit 'mental' [...], le contraire de 'matériel' [...] est 'social'* ». Cette distinction est nécessaire pour faire apparaître celle entre la forme et le contenu, et pour mettre en évidence que, d'une manière générale, tout élément de la société, et plus particulièrement la production de la vie *matérielle*, possède un double aspect, avec d'une part, un contenu *matériel*, celui d'un organisme, et d'autre part, une forme *sociale*, celle des rapports existant au sein de cet organisme. « *Cohen a soigneusement démontré que le point de départ de la sociologie historique de Marx n'est pas la distinction "matériel-idéal" qui pénètre la grande majorité de la théorie sociale bourgeoise, mais plutôt une distinction "matériel-social"* » [Smith M., 1992, p. 268]. Il est possible d'interpréter cette approche comme une réponse à Plamenatz [1963], pour qui les idées ne peuvent pas être déterminées par la structure sociale, puisque la conscience en fait partie.

II.2. Une opposition

Il s'agit de dégager la distinction entre le contenu et la forme d'une société, qui correspond, selon Cohen, à la distinction entre forces productives et rapports de production [K, p. 89] : « *les hommes et les forces productives constituent le contenu matériel [d'une société], contenu doté de rapports de production par une forme sociale* ». Les rapports de production, c'est-à-dire la structure économique, ne sont pas précisément la forme *sociale*, mais en sont la manifestation. Le contenu d'une société est sa nature, caractérisée par ses nécessités *matérielles* de production, ce qu'elle paraît être. Il s'agit d'un rapport entre l'homme et la nature, il est intemporel, tandis que sa forme est sa forme *sociale*, un mode *social* spécifique, un rapport entre les hommes, propre à une période déterminée. Il nous semble possible de dégager trois raisons à la séparation entre forces productives et rapports de production : d'abord une force productive est une force et non un rapport, ensuite les rapports de production

¹⁷ Notons qu'il n'est pas exclu que la science soit utilisée comme une entrave au progrès de la production, en tant qu'instrument de destruction, mais ce n'est pas son utilisation normale. La science participe donc, en tendance, au développement des forces productives.

correspondent à un certain stade de développement des forces productives, et enfin, les rapports de production sont économiques, ce qui n'est pas le cas des forces productives.

Une certaine interprétation de l'œuvre de Marx consiste à considérer les forces productives comme une composante de la structure économique. Or, Cohen explique la modification des rapports de propriété par la modification des rapports de production, qui reflètent le niveau de développement des forces productives. Ainsi, un changement de rapports de production qui permet un certain développement des forces productives conduit à une modification des rapports de propriété, en vue d'établir une correspondance entre droits et devoirs.

Un ensemble de problèmes surgit à partir du problème de délimitation d'une frontière entre forces productives et rapports de production. Un autre concerne la nature de la relation entre les forces et les rapports d'une part et la politique, la culture, le droit, etc. d'autre part (la question de la base et de la superstructure). Le troisième s'intéresse à la relation entre les forces productives et les rapports de production à proprement parler. [Callinicos, 1989, p. 7]

Nous nous intéressons ici au premier problème ; le deuxième et le troisième seront traités ultérieurement, à travers les questions de la primauté [p. 65 et s.] et de l'explication fonctionnelle [p. 77 et s.]. Les hommes et les forces productives ont à la fois des caractéristiques matérielles et sociales. En particulier, un moyen de production est un objet matériel, utile pour accomplir une tâche particulière – il est en cela une valeur d'usage – mais il ne prendra la forme de capital – c'est-à-dire un rapport social – que sous des conditions sociales particulières, celles qui caractérisent le mode de production capitaliste. Ainsi, tel moyen de production devient capital lorsqu'il est utilisé dans le but spécifique d'extraire une plus-value – il constitue alors une valeur –, puis de l'accumuler. Cohen fait apparaître ici un mouvement apparemment dialectique entre forme sociale et contenu matériel. Une force productive possède toujours un contenu matériel, alors qu'elle n'est une forme sociale que sous certaines circonstances. Pour emprunter un exemple à Marx, un « nègre » est un homme – son existence matérielle –, mais il n'est un esclave – sa forme sociale – que sous certains rapports sociaux. Être un esclave est une propriété de rapports de production particuliers, mais pas de l'homme, qui possède une existence matérielle propre en tant qu'être.

La définition des forces productives est neutre par rapport à la structure sociale. « *Dire qu'une population possède une certaine habileté ne dit rien directement sur le fait qu'elle se compose d'esclaves, de serfs ou de travailleurs salariés* » [Roberts, 1996, p. 53]. Par conséquent, elles sont matérielles, en ce qu'elles existent tant qu'une production a lieu, et quelle que soit la forme sociale dans laquelle elle est mise en œuvre ; elles ne sont pas sociales en soi, mais elles le deviennent en ce qu'elles constituent l'élément autour duquel s'articulent les rapports de production et en ce qu'elles sont déterminées par eux. Ainsi, le caractère matériel des forces productives n'exclut pas qu'elles soient aussi sociales. D'ailleurs, Marx a alternativement évoqué des « *forces productives matérielles* » [1957, p. 4] et des « *forces productives sociales* » [Marx, Engels, 1986, p. 71]. Sur ce point, l'énoncé de Cohen ne nous semble pas fondamentalement opposé à l'approche de Marx. Ainsi, les rapports existent et se définissent en ce qu'ils sont sociaux, alors que les forces productives sont matérielles et deviennent sociales. En résumé, la structure économique est le cadre social dans lequel les forces productives existent matériellement, c'est-à-dire se développent.

II.3. La forme sociale dissimulée par le contenu matériel

Nous pouvons envisager une description matérielle complète d'une société – une description 'socialement neutre' – de laquelle nous ne pouvons pas déduire la forme sociale. Elle apportera une information extensive, détaillant les capacités et les besoins matériels des personnes, leurs ressources et équipements disponibles, leur savoir scientifique. Mais les types de propriété, les distributions des droits et des devoirs, les rôles sociaux, ne seront pas mentionnés. [K, p. 94]

Le contenu d'une société est sa nature ; il est ce qu'il paraît être. Sa forme est sa forme sociale ; elle nécessite une science pour être étudiée, puisque la réalité de cette forme sociale est cachée par et confondue avec le contenu matériel. Une science doit donc permettre de dévoiler l'essence dissimulée par l'apparence¹⁸. Pour la problématique qui nous concerne, cette science est le marxisme, comme critique de l'économie politique. Dans le chapitre V de *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, intitulé « *Fétichisme* » [K, p. 115 et s.], Cohen insiste sur le fait que dans toute société divisée en classes, les

¹⁸ « *Toute science serait superflue si l'apparence et l'essence des choses se confondaient* » [Marx, 1978c, tome III, p. 196].

formes *sociales* sont dissimulées par le contenu *matériel* ; le marxisme a donc pour rôle de découvrir la substance de ces formes *sociales*. Le fétichisme correspond à une confusion entre l'apparence et l'essence. Il peut être associé à la marchandise, au travail, au capital, à l'argent. Cela revient à énoncer que dans le mode de production capitaliste, ces éléments sont fétichisés, c'est-à-dire investis d'un pouvoir qu'ils ne possèdent pas.

Le caractère mystique de la marchandise ne provient donc pas de sa valeur d'usage. Il ne provient pas davantage des caractères qui déterminent la valeur. D'abord, en effet, si variés que puissent être les travaux utiles ou les activités productives, c'est une vérité physiologique qu'ils sont avant tout des fonctions de l'organisme humain, et que toute fonction pareille, quels que soient son contenu et sa forme, est essentiellement une dépense du cerveau, des nerfs, des muscles, des organes, des sens, etc., de l'homme. [...] Dès que les hommes travaillent d'une manière quelconque les uns pour les autres, leur travail acquiert aussi une forme sociale. [Marx, 1978a, tome I, p. 84]

La marchandise n'est marchandise qu'en tant que produit d'un travail *social*. Elle est donc à la fois une valeur d'usage et une valeur, qui semblent se confondre, de même que le capital semble productif en soi, mais ce n'est le cas que par l'intermédiaire d'un processus de travail *matériel*. Une valeur ne peut donc être créée que parce qu'une certaine quantité de travail a été incorporée dans la marchandise produite. Une marchandise est valeur d'usage en tant que produit utile, de manière intemporelle, comme richesse *matérielle*, mais elle n'est valeur qu'en tant que marchandise, comme richesse *sociale*. En apparence, la valeur provient de la marchandise elle-même, alors qu'elle résulte du travail utilisé pour la produire, elle est à la fois une propriété *matérielle* et un rapport *social*. Les rapports sociaux apparaissent donc comme les propriétés des objets, alors qu'ils leur sont extérieurs, ils sont leur forme *sociale*. Le fétichisme atteint sa forme la plus aboutie avec l'intérêt, qui fait apparaître le capital comme générateur de revenus en soi.

C'est le capital porteur d'intérêt qui est le fétiche le plus parfait. Nous avons ici le point de départ originel du capital – en tant qu'argent – et la formule A - M - A' réduite à ses deux pôles A - A'. De l'argent qui crée de l'argent en quantité plus importante. C'est la formule générale et originelle du capital concentrée en un résumé absurde. [Marx, 1976a, tome III, p. 537]

Le fétichisme joue alors un rôle de superstructure idéologique nécessaire au maintien de la base économique.

II.4. Une distinction révolutionnaire ?

La distinction entre contenu matériel et forme sociale permet, d'après Cohen, « *de soutenir la critique révolutionnaire du capitalisme* » [K, p. 105]¹⁹. L'existence d'une identité entre forme et contenu conduirait à l'affirmation selon laquelle celle-là est aussi éternelle que celui-ci, et donc la croissance de la production physique (contenu *matériel*) est réalisée par l'investissement capitaliste (forme *sociale*), alors que le mode de production capitaliste n'est autre que la forme *sociale* dans laquelle se réalise la production, et donc cet investissement *matériel*. Il l'évoque à travers l'illusion marginaliste, entretenue par le fait que les travailleurs ne connaissent pas leur histoire : « *la confusion du contenu et de la forme soutient l'illusion réactionnaire que production physique et croissance matérielle ne peuvent être réalisées que par l'investissement capitaliste* » [Idem].

Par conséquent, cette distinction est révolutionnaire, selon Cohen, en ce qu'elle permet, à travers l'interaction entre forces productives éternelles et rapports de production transitoires, de considérer un mode de production spécifique, en l'occurrence capitaliste, comme une transition historique. Cette distinction correspond à celle entre processus de travail *matériel* et processus de production *sociale*. Le premier est une relation ahistorique entre l'homme et la nature, alors que chaque période historique spécifique possède sa propre forme *sociale*, celle que prennent les relations entre hommes. Il s'agit non seulement d'une distinction, mais aussi d'une contradiction, et elle est révolutionnaire en ce qu'elle spécifie les antagonismes spécifiques à chaque forme historique et permet de considérer un mode de production comme une transition historique. Par exemple, ce fut le cas du mode de production féodal en Europe occidentale. Il fut précédé par le mode de production antique, et le mode de production

¹⁹ Marx évoquait la méthode dialectique, « *sous son aspect rationnel* [comme essentiellement] *critique et révolutionnaire* » [1978a, tome I, p. 29]. Lukács caractérisait également la dialectique matérialiste comme « *une méthode critique et révolutionnaire* » [1960, p. 19].

capitaliste lui a succédé. « *Le mode d'exploitation féodal ou corporatif que l'industrie avait connu jusqu'alors ne suffisait plus à des besoins augmentant au fur et à mesure que s'ouvraient de nouveaux marchés* » [Marx, Engels, 1986, p. 55]. Ainsi, c'est en améliorant la productivité humaine dans une proportion sans précédent, en éliminant des barrières à la créativité humaine, en ouvrant la possibilité de l'émancipation humaine par rapport à la rareté, que le capitalisme a été progressiste, c'est-à-dire révolutionnaire. Il a ainsi créé les conditions matérielles au socialisme, et il en a également créé les conditions sociales puisqu'il a produit la classe capable de réaliser la transformation de la structure sociale vers le socialisme.

En résumé, la conjonction d'une phase de dépression pour le capitalisme et d'une compatibilité des forces productives avec une structure socialiste, conjointement avec l'existence d'une conscience et d'une organisation de classe, rend possible le socialisme. Une révolution socialiste aurait pour objet de mettre fin à ce fétichisme en supprimant la distinction entre valeur d'usage et valeur, et la condition du communisme est la conquête de la forme par la matière, la possibilité pour les forces productives de contrôler leurs propres moyens d'existence. Toutefois, les potentialités révolutionnaires de cette distinction ne sont pas exploitées par Cohen et les marxistes analytiques. Cohen rejette la théorie de la valeur travail et la loi de la baisse tendancielle du taux de profit, ce qui écarte l'hypothèse d'une phase durable de dépression du capitalisme ; il se situe aux côtés de Roemer, qui envisage la possibilité d'alternatives non socialistes au capitalisme, et il rejette l'existence d'une conscience de classe sur la base des travaux de Wright.

La séparation opérée par Cohen entre contenu matériel et forme sociale a pour rôle de spécifier un des fondements du contenu scientifique de l'approche marxienne. Elle se distingue de l'opposition entre phénomènes matériels et mentaux, et elle repose sur l'opposition entre forces productives et rapports de production. Elle se veut scientifique en ce qu'elle permet de dévoiler l'essence dissimulée derrière l'apparence, en l'occurrence la forme sociale spécifique d'un contenu matériel donné. C'est pourquoi Cohen la conçoit comme révolutionnaire, puisqu'elle permet d'affirmer que le capitalisme n'est pas responsable de la croissance économique moderne.

III. Les limites d'une élaboration analytique des concepts du matérialisme historique

La nouveauté apportée par Cohen repose en particulier sur une double distinction, d'une part entre forces productives matérielles et rapports de production sociaux, et d'autre part entre base économique et superstructure légale, à partir d'une spécification rigoureuse des éléments constitutifs de ces ensembles. La lecture analytique présentée par Cohen des concepts du matérialisme historique possède indéniablement l'avantage de la clarté d'exposition. Toutefois, nous sommes en droit de nous demander si la relative importance accordée à la rigueur analytique et à l'élégance de la présentation n'expose pas l'auteur à certaines difficultés, ou ne le conduit pas à des choix discutables. D'abord, les concepts ne sont pas étudiés dans la dynamique de leur développement (III.1). Ensuite, l'exemple des modes de coopération ébranle la distinction entre rapports de production et forces productives dégagée par Cohen (III.2). Enfin, la définition de la superstructure qu'il propose restreint le poids explicatif du matérialisme historique (III.3). Les critiques présentées dans cette sous-section portent sur un ensemble d'éléments sur lesquels les marxistes analytiques s'accordent globalement. Elles renvoient aux problèmes posés par l'approche analytique et, celle-ci étant un préalable épistémologique au positivisme logique, ce dernier ne sera pas exempté de telles difficultés.

III.1. Une lecture non dynamique des concepts

Alors que les concepts étudiés par Marx s'inscrivent dans le cadre de leur propre développement et dans le contexte qui les entoure, il nous paraît que Cohen propose une lecture statique, en étudiant les « *choses avant de pouvoir étudier les processus* » [Engels, 1946, p. 35], méthode jugée comme métaphysique par Hegel puis par Engels. Il procède de la sorte avec les forces productives (III.1.1), et une telle approche correspond paradoxalement à une fétichisation des concepts (III.1.2), ce qui rend son analyse – au moins partiellement – ahistorique (III.1.3).

III.1.1. Une définition arbitraire des forces productives

David Duquette [1992, p. 160] se demande si « Kraft [en allemand dans le texte] (*force ou pouvoir*) est une notion exclusivement non relationnelle et matérielle. Une réponse nécessite un peu plus d'analyse que celle fournie par Cohen car Kraft [*Idem*] n'est en aucun cas une simple notion définissable arbitrairement par stipulation ». À la lecture statique de Cohen, il est possible d'opposer une lecture dynamique des forces. La première est associée à la mécanique, où la force renvoie à des quantités fixes, à des propriétés non relationnelles, à l'image d'un corps au repos, tandis que la seconde renvoie à la notion de mouvement et nécessite des caractéristiques relationnelles. C'est indéniablement à la première de ces lectures que correspond l'approche de Cohen, avec un caractère exclusivement matériel des forces productives : « *une force [...] n'est pas une relation [...] mais plutôt une propriété d'un objet ou [...] un objet détenant cette propriété* » [K, p. 28]. À l'inverse, il est possible de défendre l'énoncé selon lequel les forces productives ne sont pas inertes et « *il existe de bonnes raisons pour considérer ces forces principalement comme dynamiques plutôt que statiques et donc relationnelles plutôt que non relationnelles* » [Duquette, 1992, p. 161]. Elles sont transformées, par les hommes, de potentialités naturelles en capacités pratiques, en vue d'être utilisées dans un travail productif.

III.1.2. Une fétichisation des concepts

La définition des forces productives proposée par Cohen porte sur le contenu sans référence à la forme. Or, il nous semble impossible de les définir sans référence à leurs caractéristiques sociales : « *les capacités humaines à procréer et à se procurer les moyens de subsistance [...] ne peuvent pas être conçues en abstraction d'autres formes d'interaction sociale humaine* » [*Idem*, p. 164]. En l'occurrence, il nous semble plausible d'affirmer que la force de travail, décrite par Cohen comme la composante subjective des forces productives matérielles, est sociale par nature, au sens où elle ne

peut pas être définie sans faire référence à ses traits sociaux²⁰. Les capacités productives seraient également des forces productives sociales.

Ainsi, la présentation par Cohen du concept de Produktivkräfte chez Marx comme non relationnel et « naturel » se trouve en tension avec le caractère social de la force de travail et de la force de travail reproductible. Cohen donne une définition des forces de production par stipulation (qui n'est nulle part chez Marx) qui, en réduisant leur intention à une utilisation directe sur le lieu de travail, rétrécit également leur signification informative, excluant des forces productives tout ce qui (re)produit les forces productives sur le lieu de travail. [Ibid., p. 165]

Les forces productives sont définies comme des choses, par rapport à leur contenu, sans référence à la forme et « *si, par la voie de la pensée, la forme sociale est extraite du capital, ce qui reste n'est pas une force productive mais un objet physique* » [Sayers, 1991, p. 151]. Les rapports de production sont envisagés comme des rapports de propriété plutôt que comme des rapports sociaux. Chez Marx, les concepts de forces productives et de rapports de production ne sont pas des éléments, mais des actions, des formes de relations humaines impliquant des individus réels. L'approche de Cohen, dont l'aspect mécanique renvoie aux auteurs de la deuxième Internationale (Kautsky, Plekhanov...), peut alors être critiquée pour avoir fétichisé les catégories de Marx, en l'occurrence les forces productives et les rapports de production. Ellen Meiskins Wood évoque à ce propos des « *discontinuités artificielles* » [1981, p. 75], une « *fausse dichotomie* » [Idem, p. 76], entre la configuration économique et les facteurs économiques et sociaux. En évacuant ces derniers, Cohen et associé à des approches du type de celle de Max Weber, qui propose une lecture strictement économique du capitalisme, alors qu'un mode de production est avant tout un phénomène social.

²⁰ Cette approche renvoie à une conception du type de celle défendue par Paul Boccara [1964, p. 1] qui évoque « *les forces productives humaines, non matérielles* ». La comparaison reste néanmoins limitée, au sens où, pour Boccara, les forces humaines ne sont pas matérielles, alors que les forces matérielles peuvent être sociales chez Cohen. Reste que, tout comme Cohen, Boccara procède à une catégorisation formelle des forces productives.

III.1.3. Une application à l'histoire générale de concepts spécifiques au capitalisme

Une conséquence de cette fétichisation est un ahistoricisme des concepts capitalistes universalisés, ce qui réduit la force empirique des concepts. Christopher Bertram évoque « *une extrapolation injustifiée de l'expérience du capitalisme* » [1990, p. 121]. Il est erroné de prétendre que les concepts utilisés pour l'analyse du capitalisme sont universels. La distinction entre matériel et social existe également chez Marx, elle correspond à celle entre production de valeurs d'usage et production de valeurs d'échange. Le processus de production est conçu comme un processus matériel, ce qui permet de dégager l'apparence formelle de la valeur d'échange, un phénomène purement social qui apparaît dans un rapport entre marchandises. Alors que la production de valeurs d'usage est le moment matériel, qu'elle peut être conçue de manière naturelle et transhistorique, l'échange de produits est toujours envisagé comme historiquement spécifique. Une valeur d'usage matérielle devient alors une valeur d'échange sociale en conséquence de la transformation du produit en marchandise.

Nous nous interrogeons alors sur la pertinence de la distinction entre valeur d'usage et valeur d'échange pour comprendre la distinction entre matériel et social comme catégories transhistoriques du matérialisme historique. Il semblerait que Cohen généralise à l'histoire en général les distinctions que Marx utilise pour le capitalisme. David Duquette s'interroge [1992, p. 170] : « *si le rapport explicatif entre valeur d'usage et valeur d'échange, qui réifie ce dernier, est propre au capitalisme, alors comment la généralisation d'une dynamique parallèle à des sociétés non capitalistes peut-elle être justifiée ?* ». Les forces productives constituent le fondement des rapports sociaux de production, et il nous semble incohérent d'interpréter de façon univoque le concept de force productive matérielle comme non sociale. Cohen ne parvient pas à restaurer l'application par Marx de la nature du conflit entre forces productives et rapports de production, c'est-à-dire le conflit entre le caractère socialisé de la production et le caractère privé de la propriété des moyens de production. Pour Ellen Meiskins Wood [1981, p. 73], « *la contradiction critique dans le capitalisme n'est pas entre forces techniques et rapports sociaux étroitement définis, mais entre deux principes sociaux potentiellement antagonistes : la forme individualiste, voire antisociale, de la propriété*

capitaliste et la forme hautement socialisée de la production capitaliste ». Le caractère dialectique de la conceptualisation de Marx conduit à percevoir le monde comme un ensemble de rapports dans lequel chaque élément se définit en vertu de son rapport aux autres.

III.2. L'hésitation des modes de coopération entre forces productives et rapports de production

La question de la définition des forces productives et des rapports de production se reflète directement dans celle des modes de coopération, en ce qu'ils posent des difficultés à la délimitation proposée par Cohen entre forces productives matérielles et rapports de production sociaux. Les modes de coopération peuvent être considérés à la fois comme des forces productives sociales (III.2.1) et comme des rapports de production matériels (III.2.2).

III.2.1. Des forces productives sociales

Envisagés comme des rapports de travail, les modes de coopération sont une composante indiscutable du processus de production. Ils constituent une difficulté pour le cadre théorique de Cohen, puisque la délimitation stricte qu'il opère entre forces productives et rapports de production rend difficile la classification des modes de coopération. D'après Milton Fisk [1982, p. 182], « *pour Marx, le développement technologique n'est pas un processus autonome, mais dépend de la coopération des producteurs* ». Le mode de coopération permet le développement des forces productives, en ce qu'il donne aux rapports de production les moyens d'assurer ce développement. Il est ainsi difficile de le qualifier comme une force productive ou comme un rapport de production, ce qui interroge la pertinence du modèle de Cohen. Alors qu'il définit strictement comme forces productives la force de travail et les moyens de production (technologie et matières premières), et exclut de cet ensemble les rapports de travail, Alex Callinicos [1987] remarque que l'approche de Cohen à ce sujet correspond mal à celle de Marx qui, dans *L'idéologie allemande*, considère le mode de coopération comme une force productive. Marx se réfère également au capital comme

une force productive, au caractère social des forces productives. La défense de Cohen est alors problématique, au sens où il est difficile de nier que la coopération, la division du travail constituent un pouvoir productif. « *Il s'agit non seulement d'augmenter les forces productives individuelles, mais de créer par le moyen de la coopération une force nouvelle ne fonctionnant que comme force collective* » [Marx, 1978a, tome II, p. 19]. Brenner envisage également [1990, p. 82] « *les forces productives (comprises au sens large comme incluant non seulement l'outillage mais aussi l'organisation de la production)* ». Leur développement ne s'opère pas de manière ahistorique, mais dans une structure sociale déterminée, et il est possible d'affirmer que la propension des rapports de production à développer les forces productives est fonction du degré de coopération.

III.2.2. Des rapports de production matériels

Il semble que l'approche de Cohen rend difficile la possibilité d'envisager la relation directe entre producteurs, et elle semble exclure les rapports de coopération de l'ensemble des forces productives. Cohen les envisage comme des rapports matériels de production.

Nous comprenons les 'rapports de travail' comme des rapports matériels de production distincts des rapports sociaux de production. [...] Il s'agit de rapports reliant les producteurs engagés dans la production matérielle, abstraction faite des droits et pouvoirs dont ils disposent réciproquement [K, p. 111].

Cohen définit la structure économique comme une somme de rapports de production, et les rapports de travail comme des rapports de production. Les rapports de travail sont donc inclus dans la structure économique et donc, en tant que rapports de production, sont sociaux. Or, pour Cohen, ce qui est social n'est pas matériel, et cela semble constituer une contradiction. Il précise toutefois que ce n'en est pas une en affirmant que « *malgré la Préface de Marx de 1859, tous les rapports de production n'appartiennent pas à la structure économique* » [Idem, p. 112]. Ainsi, il distingue des « *rapports sociaux de production* » [Ibid.], qui constituent effectivement la structure économique, et des « *rapports matériels de production* » [Ibid.], qui constituent les relations de travail et n'appartiennent pas à la structure économique.

Donc les rapports matériels de travail appartiennent, aux côtés des forces productives, au substrat de la structure économique. En dépit de la dernière affirmation, nous maintenons que les relations de travail elles-mêmes ne sont pas des forces productives. [...] De notre point de vue, la connaissance des modes d'organisation du travail est une force productive, une partie de la force de travail d'encadrement, mais les rapports établis lorsque cette connaissance est mise en œuvre ne sont pas des forces productives. Il est nécessaire de distinguer le projet pour un ensemble de rapports, des rapports eux-mêmes, et seul le premier est une force productive. [Ibid., p. 113]

Pour Cohen, un élément est social s'il attribue à des personnes des droits ou des pouvoirs sur d'autres personnes, et des forces productives sont non relationnelles, donc non sociales. De même, les rapports matériels de travail ne seraient pas sociaux car ils sont indépendants des rôles sociaux occupés par les individus dans le processus de production. Le problème reste entier, au sens où la coopération sur le lieu de travail suppose des droits et des pouvoirs, ce qui revient à affirmer que les rapports de coopération dépendent directement des rapports de production.

III.3. Une définition arbitraire de la superstructure

Sur les différentes formes de propriété, sur les conditions d'existence sociale s'élève toute une superstructure d'impressions, d'illusions, de façons de penser et de conceptions philosophiques particulières. La classe tout entière les crée et les forme sur la base de ces conditions matérielles et des rapports sociaux correspondants. [Marx, 1976b, p. 47]

Il nous semble traditionnellement admis qu'« *“idéologie” et “superstructure” étaient pour [Marx] largement interchangeables* » [Goldstick, Mills, 1989, p. 422]²¹. Or, nous avons constaté que pour Cohen, l'idéologie n'est pas superstructurelle, et la superstructure se restreint à l'appareil juridico-politique. L'existence de phénomènes n'appartenant ni à la base économique, ni à la superstructure, paraissent alors sérieusement limiter les ambitions du matérialisme historique, au sens où les consciences sociales seraient exclues. Or, pour être appliqué dans des sociétés dotées de libertés démocratiques relativement importantes, le droit nécessite une relative acceptation morale, et celle-ci

²¹ Nous tenons à remercier G.A. Cohen pour nous avoir indiqué cette référence.

repose notamment sur l'idéologie, c'est pourquoi nous nous inscrivons dans la coexistence de deux formes de superstructure : politico-juridique²² et idéologique.

En reformulant la proposition de Plekhanov [p. 39], nous pouvons distinguer, aux côtés de la base économique, un « *ordre politique et juridique qui lui correspond [et] des superstructures idéologiques qui couronnent l'édifice* » [Jakubowski, 1971, p. 96]. Par exemple, pour Alan Carling [1993, p. 43], la superstructure contient à la fois « *un moment d'idéologie [et] un moment d'autorité policière* ». D'une part, la superstructure juridico-politique est l'expression de rapports sociaux, et l'État a pour rôle de garantir l'exploitation de la classe dominée par la classe dominante, à la fois directement par l'établissement de rapports de propriété, et indirectement par la mise en œuvre d'un appareil de répression. D'autre part, les superstructures idéologiques correspondent à la légitimation de cette domination, elles visent à déterminer les motivations subjectives des individus. Ainsi, la superstructure dépend indirectement de la base matérielle et il est possible d'affirmer que sa composante politico-juridique occupe une place intermédiaire entre la base économique et sa composante idéologique. Elle a pour rôle de stabiliser la base économique, et sa composante idéologique vise à faire accepter à la fois la base économique et la composante politico-juridique. Une telle approche renvoie à celle d'Étienne Balibar, pour qui « *la formation sociale se présente comme constituée de différents niveaux [...]. Marx en énumère trois : base économique, superstructures juridique et politique, formes de la conscience sociale* » [1996, p. 425]. Il évoque les « *éléments qui appartiennent à toute structure sociale (une base économique, des formes juridiques et politiques, des formes idéologiques)* » [Idem]. De cette manière, Cohen élude le problème de l'intentionnalité des éléments idéologiques, ne se demandant pas s'ils existent de façon aléatoire, s'ils sont sélectionnés par la classe dominante. Nous constaterons que Cohen finit par résoudre le problème en faisant lui-même une sélection dans l'œuvre de Marx, et reconstruisant le matérialisme historique sur un fondement non matérialiste [p. 304 et s.].

À cette étape de son argumentation, en réalisant un travail méticuleux sur les textes, Cohen a posé le cadre conceptuel dans lequel il présente les thèses qu'il attribue

²² Il s'agit de la superstructure légale.

au matérialisme historique. Dans cette section, nous avons pu constater qu'il a défini de façon claire et rigoureuse les concepts qu'il considère centraux dans le matérialisme historique, à savoir les forces productives, les rapports de production et, dans une moindre mesure, la superstructure. Il a montré en quoi cette distinction n'est pas formelle, mais nécessaire selon lui à la détermination de modes de production spécifiques et à la compréhension de la trajectoire historique. Il a également dégagé une distinction majeure entre forme sociale et contenu matériel. Par ailleurs, il est important de noter qu'il définit essentiellement les éléments en soi, c'est-à-dire sans lien nécessaire et interne avec les rapports qu'ils entretiennent entre eux. Cela s'oppose à une approche dialectique, pour laquelle ces éléments n'existent pas en dehors des rapports qu'ils entretiennent mutuellement. Cohen décrit un contenu en abstraction de la forme dans laquelle il se développe. Les éléments d'analyse sont conceptuellement séparés, les rapports sont considérés comme extérieurs aux forces qui les contraignent et qu'ils mettent en mouvement, ce qui donne une image atomisée et fragmentée de la réalité concrète. Sur cet aspect, l'approche de Cohen ne correspond pas à l'orthodoxie marxienne, qui énonce l'existence d'un rapport nécessaire, interne et dialectique entre forces productives, rapports de production et superstructure, ce qui rend problématique la prétention de présenter la théorie de l'histoire de Marx. La forme sociale et le contenu matériel sont étudiés comme des opposés exclusifs, ce qui semble exclure toute interpénétration dialectique. La philosophie analytique fondant le positivisme logique, la section suivante, sur le positivisme logique, devra être comprise comme intégrant toutes les critiques adressées à la philosophie analytique.

SECTION 2. LE MATÉRIALISME HISTORIQUE ARTICULÉ PAR DES THÈSES : UNE MARQUE DU POSITIVISME LOGIQUE

En épigraphe à *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, figure, outre la Préface, la dernière phrase d'un conte pour enfants intitulé *The little boy and his house* [Bone, Adshead, 1936, p. 56] : « *Pour tout ce qu'ils ont dit, il dépend...tout dépend...tout dépend de là où vous vivez et de ce que vous avez à construire avec* ». Elle illustre,

selon Cohen, l'essence du matérialisme historique, en ce que « *les formes de société reflètent les possibilités et les contraintes matérielles* » [1983d, p. 229]. Ce livre relate l'histoire de personnes décidant de ne pas construire de maison car elles se plaisent là où elles vivent, et elles ne ressentent pas le besoin de changement ce qui, pour Cohen, est affirmé dans la Préface, selon laquelle « *l'humanité ne se pose jamais que des problèmes qu'elle peut résoudre* » [Marx, 1957, p. 4], c'est-à-dire que les actes des hommes ne dépendent pas d'idéaux, mais d'un contexte social et institutionnel déterminé. Après avoir défini les concepts du matérialisme historique, l'étape suivante de la démarche de Cohen est de les articuler en un ensemble de thèses. Jacques Bidet qualifie cette approche [1990, p. 54] de « *formulation positiviste de la théorie marxienne de l'histoire* ». Après avoir constaté que Cohen propose une définition exclusive de chaque catégorie en tant qu'objet, sans nécessaire considération ontologique, c'est-à-dire hors du cadre de leurs relations avec les autres catégories, voyons maintenant comment elles s'articulent pour former les thèses que défend l'auteur, à savoir la Thèse du Développement (I), selon laquelle « *les forces productives tendent à se développer à travers l'histoire* » [K, p. 134], et la Thèse de la Primauté (II), selon laquelle « *la nature des rapports de production d'une société s'explique par le niveau de développement de ses forces productives* » [Idem] ; les forces productives auraient donc la primauté explicative sur les rapports de production, et secondairement la base économique aurait la primauté explicative sur la superstructure. En d'autres termes, les forces productives sélectionnent les rapports de production leur permettant de se développer. Cohen n'évoque donc pas une méthode propre au marxisme, mais des thèses qu'il attribue au matérialisme historique²³.

²³ Nous tenons à réaffirmer que, contrairement à la précédente, cette section ne contient pas de passage explicitement critique, au sens où la conjonction entre, d'une part, les critiques de l'approche analytique formulées dans la section précédente et, d'autre part, l'affirmation du caractère indissociable de la philosophie analytique et du positivisme logique, nous autorisent à inférer que les critiques que nous avons formulées à l'égard de la philosophie analytique incorporent des critiques à l'égard du positivisme logique.

I. La Thèse du Développement

La Thèse du Développement constitue le fondement de l'articulation théorique de la défense par Cohen du matérialisme historique. Elle est au centre des polémiques autour de son œuvre, et il propose des éléments pour sa justification. D'abord, nous la définissons et nous précisons la manière dont elle est spécifiée (I.1). Nous dégagons ensuite les principaux éléments théoriques par lesquels Cohen la justifie – ils renvoient à la nature humaine – (I.2). Enfin, nous étudions dans quelle mesure les périodes de régression historique peuvent constituer des éléments de réfutation de cette Thèse (I.3).

I.1. Une élaboration analytique

Les hypothèses sur lesquels repose la Thèse du Développement s'appuient notamment sur une observation de l'histoire passée. Elle énonce donc une tendance des forces productives à se développer (I.1.1). Cette tendance, et non le développement lui-même, est présentée comme autonome (I.1.2).

I.1.1. Un développement transhistorique

Cohen évoque une « tendance *universelle au développement* [et] *il est dans la nature des forces de se développer* » [K, p. 135]. Le développement constituerait alors la variable indépendante dans l'explication du changement historique, et il existerait une pression interne, une tendance endogène, vers le progrès, dans une direction déterminée²⁴. Pour Joshua Cohen [1982, p. 255], cette approche se distingue notamment par « *son association du progrès avec le progrès matériel (d'où le*

²⁴ *A priori*, cela semble renvoyer à l'approche de Marx et Engels, selon qui « *le monde ne doit pas être considéré comme un complexe de choses achevées, mais comme un complexe de processus où les choses, en apparence stables, tout autant que leur reflet intellectuel dans notre cerveau, les idées passent par un changement ininterrompu de devenir et de dépérissement où finalement, malgré tous les hasards apparents et tous les retours momentanés en arrière, un développement progressif finit par se faire jour* » [Engels, 1946, p. 34]. Nous constaterons ultérieurement que l'identité entre les deux approches n'est pas évidente.

matérialisme *historique*), *qui est l'amélioration de la maîtrise de la nature par l'homme* ». Une telle approche correspond, d'après Marcus Roberts [1996, p. 81], à un « *marxisme de choix transhistorique* », une tendance qui se manifesterait tout au long de l'histoire, considérée comme un état permanent. Il a notamment été reproché à Cohen d'ignorer les différences essentielles entre les formes de société, et donc d'aboutir à une approche téléologique de l'histoire²⁵. Ainsi, le développement des forces productives correspondrait au cours de l'histoire humaine, d'un fait matériel et non social, et il possède un caractère ahistorique, tandis que les structures sociales sont transitoires. Notons que cette transhistoricité n'apparaît pas chez Marx, pour qui le développement des forces productives est à l'ordre du jour tant que l'humanité doit faire face à la contrainte de rareté. C'est pourquoi, afin de préciser ce point fondamental, selon lequel le développement des forces productives n'est pas le produit direct des caractéristiques des structures sociales, il a été nécessaire pour Cohen d'ajouter une clause d'autonomie à la tendance au développement des forces productives.

1.1.2. Une tendance autonome au développement

« *Il existe une tendance autonome au développement des forces productives* » [Cohen, Kymlicka, 1988, p. 172]. Cette autonomie ne correspond pas à une indépendance par rapport à la structure sociale, mais en dernière analyse, le changement social reste expliqué par des faits matériels. En réponse à la polémique initiée par Andrew Levine et Erik O. Wright [1980]²⁶, Cohen défend sa position en insistant sur le fait que l'autonomie ne s'applique pas au développement des forces productives, mais à la tendance des forces productives à se développer. Cohen a apporté cette nuance, notamment pour faire face aux remarques synthétisées par William Shaw [1986, p. 199-200] : « *Les critiques ont rejeté [la Thèse du Développement] parce qu'ils rejetaient l'idée selon laquelle le développement des forces*

²⁵ À cet égard, Cohen a rejeté la conception hégélienne de l'histoire [K, pp. 1-27], qui était la dernière grande philosophie téléologique de l'histoire.

²⁶ Leur critique porte notamment sur la question du déterminisme, et la parution de cet article a accordé à ces auteurs le droit de participer aux réunions du Groupe de Septembre.

productives est globalement autonome ». Il serait erroné d'affirmer que le développement des forces productives est autonome, au sens où l'intérêt d'agents économiques rationnels n'est pas l'efficacité mais le gain. Pour illustrer cette nuance, Cohen fait appel à une analogie naturaliste, selon laquelle un enfant a une tendance autonome à croître, mais ne croît pas de façon autonome²⁷. Cela signifie que les forces productives ne sauraient se développer sans l'aide d'acteurs humains, mais que ces acteurs ne font qu'accompagner, plutôt que provoquer, ce développement. Affirmer que le développement est autonome correspondrait à une approche métaphysique, et il n'est pas scientifiquement rigoureux d'évoquer un développement en soi. En revanche, une tendance autonome au développement revient à énoncer qu'il est dans la nature des forces productives de se développer, mais rien ne garantit que cette nature soit mise en œuvre. Il est clair que le développement des forces productives n'est pas autonome, puisqu'il a lieu dans des rapports sociaux déterminés, mais le fait d'évoquer une tendance autonome permet de soutenir que le progrès s'explique en termes matériels, et non sociaux : l'existence ou non d'un développement des forces productives à un moment donné ne tient donc pas spécifiquement à la nature des rapports de production. Cette autonomie permet à Cohen d'éviter la circularité, et elle est nécessaire à sa défense de l'explication fonctionnelle. Il s'agit d'une tendance propre à l'expansion, et non pas d'une indépendance entre le développement des forces productives matérielles et la structure sociale²⁸.

Ainsi, la conjonction entre l'attribution d'une autonomie à la tendance au développement et le caractère non social des forces productives protège Cohen contre deux types d'argument. D'une part, sans autonomie, les facteurs sociaux auraient une influence directement causale, et des structures sociales incompatibles bloqueraient le développement des forces productives, ce qui réfuterait la Thèse du Développement.

²⁷ Il est possible pour un enfant de ne pas croître – s'il est atteint de rachitisme – mais il s'agit dans ce cas d'un phénomène pathologique, de même qu'une guerre, destructrice de forces productives, est pathologique dans le développement social.

²⁸ Nous constaterons, avec la Thèse de la Primauté, le lien qui unit ces deux éléments [p. 65 et s.].

D'autre part, sans autonomie, il pourrait exister une circularité analytique entre forces productives et rapports de production. Or, nous constaterons que les forces productives ont une primauté explicative sur les rapports de production.

1.2. Un trait de l'humanité

La Thèse du Développement ne va pas de soi. C'est la raison pour laquelle, pour justifier l'énoncé selon lequel les forces productives tendent à se développer à travers l'histoire, Cohen le présente comme une caractéristique propre à l'humanité. Il dégage trois éléments universels justifiant cette Thèse : la *rareté* des ressources comme situation de l'homme face à l'histoire (1.2.1), et la *rationalité* et le *savoir* des hommes en tant qu'éléments propres à la nature humaine (1.2.2).

1.2.1. La rareté, un fait empirique : la situation de l'homme face à l'histoire

La situation historique²⁹ de l'humanité est une situation de rareté, ce qui pousse les hommes, pour satisfaire leurs besoins, à produire leurs moyens d'existence, et donc à faire ce qu'ils ne souhaitent pas faire, c'est-à-dire travailler. Cela les conduit à développer les forces productives, en augmentant continuellement leur pouvoir de transformation de l'environnement naturel. Néanmoins, il est important de noter qu'il ne s'agit pas d'un fait universel. La définition de Cohen exclut les environnements abondants, puisqu'« *il n'y a pas d'histoire lorsque la nature est inhabituellement généreuse* » [K, p. 24]. La rareté est donc associée à l'histoire, et aux sociétés organisées en classes. De plus, il ne s'agit pas de rareté absolue, mais d'une rareté historiquement variable, relative aux désirs et aux besoins socialement constitués des êtres humains. Cohen peut ainsi relativiser la tendance universelle au développement des forces productives.

²⁹ Elle est envisagée comme historique au sens où elle persiste tout au long de l'histoire, c'est-à-dire tant qu'existe une histoire.

1.2.2. La rationalité et le savoir, deux faits permanents sur la nature humaine

La tendance au développement des forces productives est envisagée par Cohen comme une qualité spécifique de la nature humaine, de l'homme en tant qu'espèce vivante. « *Le matérialisme historique semble s'appuyer sur la conception spécifiquement marxiste de ce que sont fondamentalement les hommes* » [1984, p. 3]. Dans *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, il attribue la qualité d'élément déterminant de la théorie marxienne de l'histoire à une anthropologie philosophique selon laquelle l'homme est un être productif par nature. Cette affirmation semble contradictoire avec celle traditionnellement soutenue par les marxistes, selon laquelle il n'existerait pas de nature humaine unique dans l'histoire, et si elle existe, elle n'est pas absolue mais relative à une structure sociale, à la fois transitoire et produite par l'histoire passée³⁰. À cet égard, il est paradoxal de constater que le matérialisme historique est né en opposition à des énoncés sur la nature humaine, caractérisés comme métaphysiques ou triviaux, au sens où le facteur explicatif, la nature humaine, est défini en termes de ce qu'il doit expliquer, le comportement humain. Pourtant, il existe selon Cohen des faits persistants à la nature humaine ; ils sont selon lui de deux ordres. D'une part, les êtres humains seraient *rationnels*, en ce qu'ils connaissent les moyens de satisfaire leurs besoins, et qu'ils sont disposés à les employer. En d'autres termes, ils utilisent des techniques plus efficaces, c'est-à-dire qui permettent le développement des forces productives. D'autre part, l'humanité dispose du *savoir* lui permettant de développer ces techniques, de découvrir de nouvelles ressources, de nouvelles capacités lui permettant d'augmenter la productivité, lui accordant ainsi plus de liberté pour pouvoir construire son environnement afin qu'il lui corresponde et satisfasse au mieux ses besoins.

Par conséquent, les hommes, parce qu'ils sont *rationnels* et *intelligents*³¹, sont disposés et capables d'employer et d'améliorer des moyens de production permettant le développement des forces productives, et il serait irrationnel de ne pas les utiliser. C'est

³⁰ Marx évoque « [sa] méthode analytique, dont le point de départ n'est pas l'"Homme", mais une période sociale définie en termes économiques » [1968c, p. 1546].

³¹ Cohen utilise indifféremment savoir et intelligence.

donc face à une contrainte historique de *rareté* que les hommes, étant par nature *rationnels*, utilisent leur *savoir* afin de faire face à cette situation en développant les forces productives – celles dont ils sont dotés ou les nouvelles qu'ils créent, et l'histoire humaine résulte à la fois de la rationalité individuelle et de la capacité des individus à réaliser leurs fins dans un milieu de rareté. Cette Thèse, en particulier la définition de la *rationalité* sur laquelle elle se fonde, a fait l'objet de nombreux débats, comme nous le verrons dans la deuxième partie. En résumé [K, p. 155, n. 1],

les forces productives régressent rarement. [...] Il existe une inertie dans la société humaine. [...] Les énoncés [de rationalité, de rareté et d'intelligence] ont un poids explicatif considérable. [...] Les forces productives progressent souvent. [...] Les forces productives tendent à se développer à travers l'histoire.

Compte tenu des éléments critiques que nous avons formulés précédemment, il nous paraît toujours possible d'affirmer que l'approche de Cohen, sur cet aspect précis, n'est pas éloignée de la conception de Marx [1978c, tome III, p. 199] :

La seule liberté possible est que l'homme social, les producteurs associés règlent rationnellement leurs échanges avec la nature, qu'ils la contrôlent ensemble au lieu d'être dominés par sa puissance aveugle et qu'ils accomplissent ces échanges en dépensant le minimum de force et dans les conditions les plus dignes, les plus conformes à leur nature humaine.

Toutefois, cette position exprimée par Marx nous semble plus d'ordre normatif que d'ordre descriptif³².

1.3. Les périodes de régression, contre-exemples ou contre-tendances ?

Pour Elster [1980a, p. 124], « *Cohen ne mentionne pas les raisons institutionnelles et psychologiques qui, dans de nombreuses périodes de l'histoire, ont empêché le progrès technique* ». De toute évidence, l'histoire de l'humanité n'est pas celle d'un développement continu des forces productives. Toutefois, un tel constat ne saurait seul constituer une réfutation de la Thèse du Développement, mais il conduit à la nécessité d'une spécification plus précise. C'est pourquoi nous interrogeons la mesure dans laquelle l'histoire permet de corroborer la Thèse du Développement (1.3.1), puis nous introduisons la notion de développement bloqué, énoncée par Joshua Cohen, selon laquelle les forces productives peuvent connaître de longues périodes d'absence

³² Des éléments de critique sur ce point seront développés dans le troisième chapitre.

de développement, ce qui pourrait constituer une réfutation à la défense de Cohen (I.3.2).

I.3.1. Le développement des forces productives, une donnée empirique ?

En réponse à Cohen qui évoque [K, p. 150] « *une donnée historique frappante : les sociétés remplacent rarement des forces productives supérieures par des forces productives inférieures* », Callinicos juge [1987, p. 60] que « *ce passage [l]’a toujours frappé comme étant tout à fait scandaleux* ». Il existe des exemples historiques de régression, comme les crises, les guerres³³, mais Cohen postule qu’ils sont soit marginaux, soit temporaires, et qu’ils constituent des exceptions. Il défend une tendance au progrès productif tout au long de l’histoire – il s’agit d’une tendance, au sens où ce progrès peut ne pas être régulier. Il soutient qu’il est techniquement impossible de régresser à des forces productives plus primitives, par exemple qu’il est aujourd’hui inconcevable de retourner à un niveau de civilisation préindustriel. L’histoire ne revient pas en arrière, et quand bien même il existe des exceptions, comme par exemple la décadence de Rome, une théorie en général, et une théorie de l’histoire en particulier, est à la recherche d’un critère de normalité. Des exceptions ne le remettent pas en cause. Les catastrophes naturelles ou les guerres seraient des cas pathologiques, alors qu’une théorie de l’histoire se propose de caractériser une société normale, c’est-à-dire équilibrée d’une part avec la nature, et d’autre part avec les autres sociétés.

Il s’agit d’une tendance de long terme à l’amélioration productive, sachant que la rationalité ne la favorise pas nécessairement. Cela revient à affiner le propos de Marx en affirmant que l’amélioration productive n’est introduite que si elle est dans l’intérêt des capitalistes et, plus généralement, de la classe dominante. Il est donc des cas où une société, face à des circonstances particulières, pourrait ne pas développer ses

³³ « *Dans [les] crises commerciales est détruit régulièrement une grande partie non seulement des produits fabriqués, mais même des forces productives déjà créées. [...] La société se trouve subitement ramenée à un état de barbarie momentanée* » [Marx, Engels, 1986, p. 63].

forces productives, d'où la notion de développement bloqué³⁴, mais il ne remettrait pas en cause une tendance globale.

1.3.2. La question du développement bloqué

Pour Joshua Cohen, l'existence de périodes d'arrêt ou de régression dans le processus de développement des forces productives correspond à une réfutation de la théorie marxiste de l'histoire telle que présentée par Cohen [1982, p. 268] :

Le fait que les individus ont un intérêt dans l'amélioration de leur situation matérielle, et sont suffisamment intelligents pour concevoir les moyens de la mettre en œuvre ne leur fournit pas pour autant un intérêt dans l'amélioration des forces de production.

Des conditions structurelles spécifiques doivent être établies pour prouver le lien de causalité entre rationalité et développement des forces productives. D'une part, rien ne garantit que les travailleurs, au cours de leur lutte, libèrent de nouvelles forces productives et, d'autre part, le développement des forces productives n'exclut pas la disparition d'une civilisation. D'une manière générale, l'intérêt qu'ont des individus ou des groupes d'individus à améliorer leur situation matérielle ne correspond au développement des forces productives que sous des conditions spécifiques. Il est inévitable que le développement productif affecte les groupes sociaux de manière différenciée, si bien qu'il se peut qu'une partie d'entre eux n'ait pas intérêt au développement des forces productives. Ainsi, des blocages dans le développement des forces productives peuvent être induits par un type particulier de rapports de production, ce qui peut conduire à des crises, voire à un nouveau rééquilibrage des rapports de production, permettant un certain développement des forces productives. Il est alors possible d'affirmer que la preuve empirique apportée par Cohen en défense de la Thèse du Développement est relativement faible, en regard, par exemple, à la Chine, dont les forces productives ont décliné ou stagné pendant cinq siècles, du quatorzième au dix-neuvième³⁵. Alex Callinicos [1987] estime que l'approche de Cohen exclut des

³⁴ Voir Cohen J., 1982, p. 266 et s.

³⁵ Une telle critique renvoie à l'analyse de Robert Brenner, que nous développons ultérieurement [p. 140 et s.].

changements historiques parmi les plus importants, ce qui renvoie à des « *stratagèmes d'immunisation* » [Popper, 1978, p. 49]³⁶, c'est-à-dire des contre-exemples empiriques ayant pour seul but d'éviter la réfutation.

II. La Thèse de la Primauté

La Thèse de Primauté³⁷ repose sur la Thèse du Développement. Elle constitue le cœur de l'argumentation de Cohen. Elle est exposée dans le chapitre phare de *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, « *La primauté des forces productives* » [K, p. 134 et s.], et énonce que la nature des rapports de production est expliquée par le niveau de développement des forces productives. En d'autres termes, ces dernières constituent la force motrice de l'histoire³⁸. En tant qu'élément *matériel*, elles s'inscrivent dans une continuité historique, et nécessitent une forme *sociale* spécifique pour constituer le cadre de leur développement. Il s'agit d'une asymétrie explicative, avec une primauté du *matériel* sur le *social*. La Thèse du Développement constitue le postulat sans lequel il n'aurait pas de sens de parler de primauté explicative des forces productives sur les rapports de production puisque si elles ne se développaient pas, il serait impossible de leur attribuer une primauté explicative. Nous atteignons ici le cœur de l'argumentation de Cohen. Cette Thèse met donc en évidence une interaction entre rapports de production et forces productives (II.1), dont la légitimité repose avant tout sur la cohérence logique (II.2).

³⁶ « Les réfutations empiriques pourraient toujours être esquivées. *Il était toujours possible d'immuniser une théorie contre la critique* » [Popper, 1978, pp. 40-41].

³⁷ Une primauté est également attribuée aux forces productives par William Shaw [1978], John McMurtry [1978] et Allen Wood [1981].

³⁸ Notons que l'attribution d'une cause unique à un phénomène est contraire à un raisonnement dialectique.

II.1. Un aller-retour entre forces et rapports

Cohen s'appuie sur la Préface et il interprète le passage selon lequel « *les rapports de production correspondent à degré déterminé de développement de leurs forces productives matérielles* » [Marx, 1957, p. 4] comme une affirmation selon laquelle les rapports de production sont tels qu'ils permettent le développement des forces productives, et donc ils sont expliqués par le niveau de ce développement. Ayant défini les forces productives et les rapports de production à partir de leurs propriétés, et non de leurs rapports, il vise à établir une détermination rigoureuse des rapports de production par le niveau de développement des forces productives. Cette interaction est asymétrique en ce que l'un des éléments prime sur l'autre, et il affirme que, les forces productives ont la primauté explicative sur les rapports de production. « *Dans leur ensemble les forces productives dominent les rapports de production, au même titre que l'environnement dans son ensemble domine le caractère d'une espèce animale* » [K, p. 165]³⁹. Il s'agit d'une correspondance, dans la mesure il existe des rapports de production correspondant à un certain niveau de développement des forces productives.

Toutefois, de même et puisque ce niveau détermine la nature des rapports de production, celle-ci conditionnent en retour celui-là. Cohen évoque [K, p. 138] un « *zigzag 'dialectique' entre forces et rapports* »⁴⁰. Ainsi, quand bien même le développement des forces productives soit la force motrice, les rapports de production conditionnent le sentier de développement des forces productives, à savoir sa forme – intensive ou extensive – et son rythme. Il en résulte que la lutte de classes, comme manifestation des rapports de production à un moment donné, « *n'est pas l'explication fondamentale du changement social* » [Idem, p. 148]. Cohen admettrait certainement que « *le développement historique ne se réduit pas à l'alternance monotone de correspondances et de discordances* » [Bensaïd, 1995, p. 64], mais le sens de la

³⁹ En d'autres termes, « *la nature des rapports de production s'explique par le niveau de développement des forces productives* » [Idem, p. 134].

⁴⁰ À comparer avec Lénine [1973, p. 262] : « *L'idéalisme objectif (et plus encore l'idéalisme absolu) s'est rapproché par zigzags (et culbutes) du matérialisme jusqu'à le toucher et s'est même en partie changé en lui* ».

causalité demeure orienté du niveau de développement des forces productives vers la nature des rapports de production. Cette asymétrie est selon Cohen justifiée par trois phrases de la Préface [Marx, 1957, p. 4].

À un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants. [...] De formes de développement des forces productives qu'ils étaient, ces rapports en deviennent des entraves. [...] Alors s'ouvre une époque de révolution sociale.

Les forces productives détiennent le pouvoir explicatif sur les rapports de production.

Une formation sociale ne disparaît jamais avant que ne soient développées toutes les forces productives qu'elle est assez large pour contenir, jamais des rapports de production nouveaux et supérieurs ne s'y substituent avant que les conditions d'existence matérielles de ces rapports soient écloses dans le sein même de la vieille société. [Idem, p. 5]

Ce passage peut être reformulé de la manière suivante : le niveau de développement des forces productives permet de déterminer quels sont les ensembles de rapports de production possibles et, parmi ceux-là, quels sont ceux qui permettent un développement supérieur. Ce rapport n'est pas unilatéral mais unidirectionnel, en ce que ceux-ci *correspondent*, en dernière analyse, à un niveau déterminé de développement des forces productives. Ainsi, seuls les rapports sociaux peuvent empêcher le développement matériel. Une révolution sociale ne consiste donc pas en une modification des forces productives matérielles, mais de la nature des rapports sociaux de production. En d'autres termes, la transformation de la forme permet la libération du contenu.

II.2. Une primauté à la cohérence logique

Bien que Levine et Wright caractérisent cette thèse de déterministe et mécaniste, bien qu'ils caractérisent la théorie de Cohen de partielle, ils portent, au même titre que Roemer et Elster, un jugement favorable sur *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, en ce que « *ses thèses et arguments sont [...] clairs et rigoureux* » [1980, p. 51]⁴¹. Ils reconstituent l'argumentation de Cohen, et ils la décomposent en cinq étapes comme autant de thèses, que nous reformulons de la manière suivante : correspondance, développement, contradiction, transformation, supériorité.

⁴¹ Nous nous inspirons largement de Levine, Wright, 1980, pp. 51-56.

➤ *Correspondance*

Un niveau donné de pouvoir productif est compatible seulement avec un ou plusieurs types particuliers de structure économique. [Levine, Wright, 1980, p. 52]

Le niveau de développement des forces productives correspond à la nature des rapports de production, d'une part, tant que les rapports permettent le développement des forces et, d'autre part, lorsque les forces permettent le maintien des rapports. Il s'agit d'une interaction, d'un type particulier de causalité, plutôt que d'une simple corrélation. La correspondance désigne des effets réciproques. D'une part, les forces productives permettent le renouvellement des rapports de production, dans la limite de leur correspondance. D'autre part, ceux-ci permettent le développement de celles-là, mais aussi le limitent en ce que seules certaines d'entre elles peuvent être développées au sein de ces rapports. Reste que des rapports donnés sont tels qu'ils sont parce qu'ils contribuent au développement des forces. Il s'agit d'énoncer que « *les structures sociales ont été propices au développement des forces productives* » [Cohen, Kymlicka, 1988, p. 172]. Il nous paraît donc plus juste de parler de *correspondance* que de *compatibilité* entre un certain niveau de développement des forces *matérielles* et une certaine forme de rapports *sociaux*. « *Aux forces productives développées au sein de la société capitaliste [...] doivent nécessairement correspondre des formes nouvelles d'appropriation de cette richesse* » [Marx, 1976a, tome III, p. 59]. Il nous semble également que le terme de *correspondance* est plus correct que celui d'*adéquation*, dans la mesure où la notion de correspondance ouvre un champ de possibles, alors que celle d'*adéquation* est univoque et implique une révolution « juste à temps ».

➤ *Développement*

Cette thèse, que nous avons étudiée précédemment, est nécessaire pour passer à l'étape suivante de l'argumentation. Elle crée la possibilité d'un paradoxe, ou d'une « *asymétrie* » [Levine, Wright, 1980, p. 54] avec la Thèse de la Correspondance, qui prend la forme de la Thèse de la Contradiction.

➤ *Contradiction*

Compte tenu des contraintes réciproques entre les forces et les rapports de production (Compatibilité), et de la tendance des forces productives à se développer (Développement), les forces productives se développeront jusqu'au point où elles ne seront plus compatibles (i.e. seront en contradiction) avec les rapports de production sous lesquels elles se sont précédemment développées. [Idem]

Il s'agit d'une contradiction inévitable, selon laquelle les forces sont nécessairement entravées par les rapports à un moment donné de leur développement. D'après Marx, elle est inévitable tant que persiste une société de classes : « *cet antagonisme entre les forces productives et les rapports sociaux de notre époque est un fait palpable, écrasant et indiscutable* » [Marx, 1856]. Dans le mode de production capitaliste en particulier, la concurrence est le ressort principal du développement et, en créant une contradiction entre une production de plus en plus socialisée et une détention privée de plus en plus concentrée des moyens de production, son mode de fonctionnement implique sa propre destruction.

Depuis des décennies, l'histoire de l'industrie et du commerce n'est plus autre chose que l'histoire de la révolte des forces productives modernes contre les rapports modernes de production, contre les rapports de propriété qui conditionnent l'existence de la bourgeoisie et sa domination. [...] Les forces productives dont elle dispose ne favorisent plus le développement de la civilisation bourgeoise et des rapports bourgeois de propriété ; au contraire, elles sont devenues trop puissantes pour ces rapports qui leur font alors obstacle ; et dès qu'elles triomphent de ces obstacles, elles précipitent dans le désordre la société bourgeoise tout entière et menacent l'existence de la propriété bourgeoise. Les rapports bourgeois sont devenus trop étroits pour contenir les richesses qu'ils créent. [Marx, Engels, 1986, pp. 62-63]

Le développement des forces productives comporte en son sein sa propre contradiction. Dans le mode de production capitaliste, il s'agit, pour Marx, de la baisse tendancielle du taux de profit, produit de l'augmentation de la composition organique du capital qui est le corollaire du développement des forces productives.

À mesure que [la production capitaliste] se développe, il se produit une diminution du capital variable par rapport au capital constant. [...] Donc, la tendance progressive à la baisse du taux de profit général est tout simplement une façon, propre au mode de production capitaliste, d'exprimer le progrès de la productivité sociale du travail. [Marx, 1978c, tome I, pp. 226-227]

Cette contradiction pourrait être résolue par une entrave des forces productives, permettant de restaurer une correspondance. Marx s'était ainsi posé la question [1976a, tome III, p. 59] : « *faut-il entraver les forces productives, par intervention de l'État, pour les rendre adéquates aux rapports de production, ou, au contraire, entraver les rapports de production pour les rendre adéquats aux forces productives ?* »

La première hypothèse se heurte à la Thèse du Développement – « *le retour à des forces productives plus primitives est souvent irréalisable techniquement* » [K, p. 155] – donc lorsque le développement des forces productives se heurte à la structure économique, protégée par une superstructure, seule une transformation des rapports de production peut résoudre cette contradiction. Celle-ci peut notamment s'exprimer à travers un antagonisme entre la science, source de développement, et l'idéologie, qui vise à maintenir les rapports, ce qui renvoie à la coupure épistémologique⁴². Le rôle de la science est de connaître la nature, au sens large, et par conséquent elle contribue au développement des forces productives, tandis que les hommes peuvent tendre à s'en écarter, notamment en lui recherchant des substituts idéologiques, qui représentent autant d'entraves à l'adaptation des rapports de production au développement des forces productives. La conjonction entre le Thèse du Développement et la Thèse de la Contradiction aboutit à la Thèse de la Transformation.

➤ *Transformation*

La révolution ne consiste pas en une modification des forces productives mais [...] en une transformation des rapports sociaux. [K, p. 150]

Levine et Wright interprètent cet énoncé de la manière suivante [1980, p. 54].

Quand les forces et les rapports de production sont incompatibles (comme ils le seront toujours tant que persiste la société de classes), les rapports se modifieront de telle sorte que la compatibilité entre les forces et les rapports de production soit restaurée.

⁴² Le concept de coupure épistémologique entre science et idéologie renvoie aux travaux de Gaston Bachelard [2003], et elle est admise par Cohen, pour qui « *la science n'est pas une idéologie, puisqu'un élément de définition de l'idéologie est son absence de scientificité. Il se peut que la science contienne des éléments idéologiques non scientifiques, mais c'est malgré eux qu'elle est science* » [K, p. 46].

Une illustration historique est le passage du féodalisme au capitalisme.

À un certain stade d'évolution de ces moyens de production et de circulation, les rapports dans le cadre desquels la société féodale produisait et échangeait ses produits, l'organisation sociale de l'agriculture et de la manufacture, en un mot les rapports féodaux de propriété, ne correspondaient plus au degré de développement déjà atteint par les forces productives. Ils entravaient la production au lieu de la stimuler. Ils se transformèrent en autant de chaînes. Il fallait briser ces chaînes. Elles furent brisées. [Marx, Engels, 1986, pp. 61-62]

Lorsque la nature des rapports de production empêche le développement des forces productives, la coexistence est structurellement instable. Cette instabilité constitue la condition matérielle du changement périodique, c'est-à-dire de la réorganisation de ces rapports vers une nouvelle structure sociale apte à surmonter le blocage temporaire de développement. Cela signifie que la contradiction est résolue en faveur des forces productives, qui exercent une pression exogène au changement.

Cohen s'est assez peu attardé sur les périodes de transformation et il a surtout étudié les périodes de fonctionnement stable des modes de production. Il semble plus s'intéresser aux états d'équilibre qu'aux processus de déséquilibre, et il estime qu'« *il est absurde de nier l'importance historique des périodes non transitionnelles* » [1983a, p. 122]. Cette approche renvoie à la causalité structurelle althussérienne, qui apporte une explication dans les modes de production, mais pas de la transition entre modes de production. Selon Althusser, « *il y a pour chaque mode de production, un temps et une histoire propres, scandés d'une façon spécifique, du développement des forces productives* » [1996, p. 284].

➤ *Supériorité*

Enfin, la Thèse de la Primauté serait incomplète sans que soient spécifiés quels types de rapports remplacent les anciens. « *En cas de révolution des rapports, les vieux rapports cessent d'exister car ils ne favorisent plus les forces, et les nouveaux rapports émergent car ils sont aptes à le faire* » [K, pp. 160-161]. Nous parvenons donc à la thèse que nous nommons Thèse de la Supériorité, obtenue par la conjonction de la Thèse du Développement et la Thèse de la Transformation.

Quand un ensemble donné de rapports de production devient une entrave au développement des forces productives et sont alors transformés, ils seront remplacés par des rapports de production fonctionnellement optimaux pour le développement des forces productives. [Levine, Wright, 1980, p. 55]

Il nous semble erroné d'associer un certain niveau de développement des forces productives à un ensemble déterminé de rapports de production. Chaque niveau de développement autorise plusieurs types de structures sociales pouvant lui correspondre, et les forces productives sont capables de choisir celle qui est la plus apte à le faire. En d'autres termes, elles sélectionnent un ensemble de rapports qui leur permettent un développement supérieur à partir du niveau déjà atteint, et elles rejettent les rapports inadéquats. Sur cet aspect, si l'on s'en tient à l'œuvre de Marx, nous considérons qu'il ne s'agit pas d'optimalité, comme le soutiennent Levine et Wright, ainsi que Joshua Cohen⁴³, mais simplement de supériorité. Pour Marx [1978c, tome III, p. 258], « *toute forme historique définie de ce procès continue à développer les bases matérielles et les formes sociales de celui-ci. Lorsqu'elle est parvenue à un certain degré de maturité, cette forme historique donnée est dépouillée pour faire place à une forme supérieure* ». De même, dans la Préface [1957, p. 5], il évoque des « *rapports de production nouveaux et supérieurs* », pas optimaux. C'est pourquoi nous parlons de supériorité plutôt que d'optimalité. La notion d'optimalité soutiendrait, tout comme celle d'adéquation, la nécessité d'une exactitude dans le temps historique. Or, il peut exister un décalage entre une crise politique et la maturité économique d'une société. La nature des rapports de production ne se transforme pas au moment précis où les forces productives cessent de leur être correspondre. Une société peut disposer du niveau de forces productives nécessaire pour à passer à un nouveau mode social d'organisation, sans pour autant que soient mis en œuvre les moyens politiques de réaliser cette transformation, et il est tout à fait possible que la structure sociale existante soit maintenue par la classe dominante alors qu'une alternative permettant un développement supérieur des forces productives est possible.

L'émergence du capitalisme n'était pas plus inévitable sous le féodalisme qu'un futur socialiste ne l'est aujourd'hui. En s'appuyant sur Marx et Engels, on peut

⁴³ Il évoque la nécessité d'une « *contribution optimale au progrès* » [1982, p. 254].

simplement affirmer que l'histoire s'est déroulée de telle manière que le pouvoir productif s'est libéré, et que le capitalisme a émergé comme mode de production à l'échelle mondiale, ce qui a créé un potentiel de développement propice à établir une société socialiste. Il s'agirait alors d'un parcours conditionné par un certain équilibre des forces sociales. Ainsi, s'il s'agit d'une primauté intentionnelle, soit les classes dominées imposent leur intention de libérer les forces productives, soit la classe dominante a intérêt à la transformation des rapports de production. En tout cas, la classe la plus apte à dominer la nouvelle structure a pour tâche historique d'organiser une révolution, et les forces productives ainsi libérées lui donnent le contrôle sur le surplus. Le changement ne s'opère pas avant que les deux conditions suivantes soient réunies : la structure économique existante empêche un niveau supérieur de développement, et les fondements économiques du pouvoir de classe permettent la mise en place d'une nouvelle structure économique mieux adaptée au développement des forces productives. Pourtant, Cohen se refuse à défendre une primauté intentionnelle : « *une compréhension incorrecte de l'argument lui prête l'exigence selon laquelle les agents qui introduisent de meilleures forces le font en vue de réduire leur charge de travail* » [Cohen, Kymlicka, 1988, p. 175], et donc « *l'impulsion du progrès se trouve à l'extérieur des rapports de production* » [Idem, p. 176], puisqu'il s'agit d'éléments sociaux, *i.e.* non constitutifs des rapports sociaux de production : la rationalité, la rareté et le savoir.

La Thèse de la Primauté est maintenant complète et peut être énoncée sous la forme d'un modèle déductif-nomologique :

Le niveau de développement des forces productives détermine quels rapports sont en mesure de permettre un développement supérieur des forces productives

ET les rapports de production qui le permettent existent pour cette raison

DONC le niveau de développement des forces productives explique la nature des rapports de production.

En d'autres termes, la *correspondance* entre forces productives et rapports de production permet le *développement* des forces productives qui, lorsqu'il est entravé par la *contradiction* entre forces et rapports, nécessite une *transformation* des rapports en des rapports en une forme *supérieure* afin de permettre le développement des forces,

ce qui traduit la *primauté* explicative des forces sur les rapports. De même, la base économique possède la primauté explicative sur la superstructure, et « *le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie social, politique et intellectuel en général* » [Marx, 1957, p. 4]. Par conséquent, le niveau de développement des forces productives explique la nature des rapports de production, qui explique la nature de la superstructure. Autrement dit, « *la quantité de forces productives accessibles aux hommes détermine l'ordre social* » [Marx, Engels, 1968, p. 58]. Les forces productives jouent le rôle de force motrice en ce que leur évolution endogène détermine la nature et l'évolution des rapports de production.

Cohen propose une élaboration du matérialisme historique à partir du contenu originel de la Préface, en lui attribuant la Thèse de la Primauté, selon laquelle le passage d'une forme sociale à une autre est gouverné par la croissance du pouvoir productif. Il reste exclu d'envisager le rapport entre forces productives et rapports de production d'une façon mécanique. Contrairement à Hegel et à Marx, pour qui tous les rapports sont internes, Cohen définit préalablement les éléments constitutifs afin de dégager les rapports qui existent entre eux, c'est-à-dire de façon externe. Chez Marx, le capital n'est pas une chose, mais un rapport social déterminé. Il nous semble que l'argumentation de Cohen s'appuie sur la cohérence logique plutôt que sur les rapports réels⁴⁴. Il est donc possible d'affirmer qu'il reproduit les fondements de la philosophie analytique dans la théorie marxiste, dans la même logique que Wittgenstein restreignait la réflexion philosophique à l'analyse du langage ; le premier rôle de la philosophie serait la clarté d'expression, dans le but de donner du sens. Nous constatons que les termes du discours de Cohen n'existent que par leur exclusivité logique par rapport à l'ensemble de la théorie, avec pour objectif la spécification la plus rigoureuse.

⁴⁴ Une telle critique est esquissée par Alex Callinicos qui, en plus de « *ce qu'a écrit Marx [et des] normes de clarté et de rigueur qui distinguent la philosophie analytique du vingtième siècle* » [K, p. ix], propose un troisième critère [1987, p. 4] : « *ce qui apparaît vrai* ».

CONCLUSION DU CHAPITRE 1

Cohen présente le matérialisme historique sur les fondements des critères traditionnels de la philosophie et de la science, à savoir la philosophie analytique et le positivisme logique. Après avoir défini spécifiquement et précisément, de façon analytique, les concepts qu'il juge centraux à la théorie, il dégage leur articulation, de façon positiviste. Le matérialisme historique repose sur la Thèse du Développement, selon laquelle les forces productives tendent à se développer tout au long de l'histoire, et il est articulé par la Thèse de la Primauté, selon laquelle la nature des rapports de production s'explique par le niveau de développement des forces productives. Alors qu'il s'attache à préserver le contenu des concepts, Cohen innove sur la méthode d'exposition, en faisant l'hypothèse qu'il n'existe pas de lien entre ces deux éléments. Ainsi, la présentation par Cohen du matérialisme historique ne réfute pas *stricto sensu* les fondements de la théorie, mais elle remet en cause son unité dialectique, et c'est en ce sens qu'elle est porteuse de réfutation [p. 294 *et s.*]. Le chapitre suivant nous permettra de constater qu'il est à l'origine d'un ensemble d'innovations méthodologiques, qui lui sont permises par les fondements épistémologiques qu'il propose, à savoir une utilisation de l'explication fonctionnelle pour articuler les concepts du matérialisme historique.

CHAPITRE 2

UN RECOURS ORIGINAL À L'EXPLICATION FONCTIONNELLE

L'argumentation présentée par Cohen pour défendre le matérialisme historique s'articule autour de la Thèse de la Primauté, fondée sur la Thèse du Développement. La théorie est exposée de manière fragmentée, les concepts étant isolés les uns des autres, puis elle est articulée par un ensemble de thèses. Cette forme d'exposition caractérise le mode traditionnel de la philosophie analytique, dominante outre-Manche et outre-Atlantique. Le contenu théorique de la conception marxienne de l'histoire est de la sorte séparé de son mode d'exposition. La revendication de scientificité de cette approche nécessite, dans la mesure où Cohen n'associe pas le matérialisme historique au matérialisme dialectique, que soit spécifié le mode d'explication utilisé pour articuler les thèses. Il fait ainsi ce qui n'avait jamais été fait explicitement auparavant, en utilisant, pour défendre le matérialisme historique, l'explication fonctionnelle, selon laquelle la présence d'un élément dans un ensemble s'explique par les fonctions qu'il remplit. Il défend ce mode d'explication comme « *un outil intellectuel indispensable au matérialisme historique* » [K, p. 278]. Il s'agit d'un apport majeur de Cohen à la réflexion sur le marxisme, et il est également parmi les plus controversés. Il ne réalise pas d'étude empirique systématique, mais porte plutôt son attention sur la formalisation des énoncés explicatifs. C'est un fait doublement original, puisqu'il utilise, à des fins de transformation sociale, un mode d'explication généralement employé par les fonctionnalistes, souvent à des fins conservatrices, alors que lui-même n'est pas un fonctionnaliste. Le présent chapitre a pour objet de dégager les principaux éléments de l'innovation méthodologique majeure apportée par Cohen. L'explication fonctionnelle est selon lui nécessaire au matérialisme historique (section 1) et, afin de renforcer sa scientificité, il fonde son analyse sur une analogie biologique, à savoir une analogie lamarckienne (section 2). Enfin, l'œuvre de Cohen renvoie à la polémique entre

marxistes et fonctionnalistes, qui fut un élément majeur du débat en sciences sociales jusqu'aux années 1960 (section 3).

SECTION 1. POUR L'EXPLICATION FONCTIONNELLE, UNE EXPLICATION SCIENTIFIQUE

C'est pour défendre le matérialisme historique en tant que science que Cohen utilise l'explication fonctionnelle. Une telle approche n'a jamais été proposée auparavant, du moins pas de manière aussi explicite. Cette section a pour objet d'interroger le statut épistémologique de l'explication fonctionnelle, et plus spécifiquement son aptitude à articuler la théorie marxienne de l'histoire. L'explication fonctionnelle possède sa propre spécificité, et la question se pose de savoir s'il est possible de l'utiliser sans pour autant défendre le fonctionnalisme (I), d'autant que Cohen considère ce mode explicatif indispensable pour le matérialisme historique (II).

I. L'explication fonctionnelle en général

L'explication fonctionnelle est traditionnellement associée au fonctionnalisme. Cette sous-section présente son mode opératoire, indépendamment des énoncés normatifs du fonctionnalisme. Elle est une explication scientifique parmi d'autres (I.1), et c'est un modèle élaboré d'explication fonctionnelle qu'utilise Cohen (I.2).

I.1. Une explication scientifique parmi d'autres

Carl Hempel [1965, p. vii] distingue « *quatre sujets majeurs en philosophie des sciences, [...] "confirmation, induction et croyance rationnelle", "concepts de signification cognitive", "structure et fonction des concepts et théories scientifiques" et "explication scientifique" »*. Nous nous intéressons ici au dernier aspect puisque Cohen, en envisageant le matérialisme historique comme un programme de recherche scientifique, a puisé, parmi les explications scientifiques existantes, celle qu'il a jugé la plus apte à articuler sa structure argumentative, à savoir l'explication fonctionnelle. Ce mode

d'explication est traditionnellement peu utilisé en sciences sociales (I.1.1), il s'agit d'un mode spécifique d'explication causale (I.1.2).

I.1.1. Un mode inhabituel en sciences sociales

Il est possible d'affirmer que, traditionnellement, les sciences physiques utilisent l'explication causale, les sciences sociales utilisent l'explication intentionnelle, et la biologie utilise l'explication fonctionnelle. Il est clair que de telles délimitations ne sauraient être définitives, en particulier pour les sciences sociales. Cohen n'est pas fonctionnaliste – « *l'explication fonctionnelle est compatible avec le rejet de la doctrine du fonctionnalisme, et l'explication fonctionnelle n'est pas nécessairement conservatrice* » [K, p. 284] – et il ne défend pas l'explication fonctionnelle en soi, mais comme mode d'articulation spécifique du matérialisme historique. C'est pourquoi, dans le but d'en dégager l'utilité opérationnelle, il est nécessaire de proposer une définition précise, sachant qu'elle n'a vocation à être utilisée que dans le cadre choisi par Cohen. Il ne s'intéresse à l'explication fonctionnelle d'un point de vue méthodologique, mais pas aux divers contenus qui ont pu lui être attribués, notamment par les fonctionnalistes (Bronislaw Malinowsky, Alfred Radcliffe-Brown, Talcott Parsons, Robert Merton...).

Traditionnellement, l'explication fonctionnelle est plus souvent utilisée en biologie qu'en sciences sociales. Elle énonce que la présence d'un élément dans un organisme donné s'explique par la fonction qu'il remplit dans cet organisme. La régularité d'un comportement s'établit par ses conséquences et l'explication fonctionnelle est envisagée comme une loi de conséquence dans laquelle celles-ci sont explicatives de par le fait qu'elles sont favorables à cet organisme. « *Lorsque le solde net d'un ensemble de conséquences d'une structure sociale existante est clairement dysfonctionnel, un impérieux besoin de changement se fait jour* » [Merton, 1965, p. 90]. L'explication fonctionnelle est donc envisagée comme une explication conséquentielle. Elle n'en est pas une en ce qu'un élément est expliqué par ses conséquences, mais au sens où la présence de celui-ci produirait telles conséquences, et elles seraient favorables pour l'organisme en question. Dans certaines circonstances, les parties fonctionnelles sont des conditions nécessaires à l'existence de l'organisme.

1.1.2. Une explication causale spécifique

L'explication fonctionnelle peut être envisagée, non pas en opposition à l'explication causale, mais comme un type particulier d'explication causale, doté de sa propre structure. Cohen utilise l'exemple selon lequel une certaine industrie a une production élevée dans le but de diminuer les coûts en réalisant des économies d'échelle. Une production élevée a pour fonction de diminuer les coûts et elle est la cause principale de cette diminution. Ce qui fait la particularité de l'explication fonctionnelle est que la fonction est la cause spécifique. Comme nous le constaterons dans son débat avec Elster, Cohen distingue l'explication causale fonctionnelle de l'explication causale non fonctionnelle, et au sein de la première, il distingue l'explication intentionnelle, liée à l'intentionnalité humaine, de l'explication non intentionnelle, liée à un phénomène assimilable à la sélection naturelle.

Nous allons donc nous pencher sur la structure logique de cette explication, sur sa structure logique. Comme le note Ernest Nagel [1961], les fonctionnalistes eux-mêmes sont partagés sur la définition et les caractéristiques d'une explication fonctionnelle. N'ayant pas pour objectif de trancher le débat, et pour rester dans la problématique qui nous concerne, nous dégageons une définition correspondant à l'utilisation qu'en fait Cohen. Il ne s'agit pas du modèle simple de l'explication fonctionnelle, qui consiste à expliquer un élément d'un ensemble, qu'il s'agisse d'un mode de comportement ou d'une institution, par la fonction qu'il remplit pour préserver son ordre de fonctionnement. Hempel propose un énoncé synthétique du modèle élémentaire de l'explication fonctionnelle [1965, p. 306] :

L'objet de l'analyse est un « élément » i , trait ou disposition relativement persistant (par exemple le battement du cœur) dans un système s (par exemple le corps d'un vertébré vivant) ; et l'analyse vise à montrer que s est dans un état ou condition interne c_i , et dans un environnement représentant certaines conditions externes c_e de telle sorte que, sous les conditions c_i et c_e [...], le trait i a les effets qui satisfont un « besoin » ou une « exigence fonctionnelle » de s , c'est-à-dire une condition nécessaire au maintien du système en ordre de fonctionnement adéquat, effectif ou correct.

La fonction est donc nécessaire à la satisfaction d'un ensemble de nécessités, la survie de l'organisme, la satisfaction des besoins d'un organisme, ou de ceux d'un groupe

d'une manière générale, ou la reproduction d'une espèce comme nous le verrons avec la théorie darwinienne [p. 90 et s.].

1.2. Un modèle élaboré de l'explication fonctionnelle, associé au fonctionnalisme sophistiqué

Pour nuancer la portée universelle de l'explication fonctionnelle, qui est indéfendable selon lui, en tout cas en sciences sociales, Hempel [*Idem*, p. 329] la caractérise comme « *un programme de recherche guidé par certaines propositions heuristiques ou "hypothèses de travail"* ». Ainsi, un ensemble de spécifications doivent être apportées pour que ce mode d'explication puisse être opérationnel en sciences sociales, en particulier pour l'énoncé de Cohen. Dans le but de renforcer la plausibilité des explications fonctionnelles, Van Parijs apporte deux hypothèses supplémentaires. D'une part, dans le but de renforcer le contenu explicatif, les fonctions doivent être attribuées à des « *caractéristiques persistantes* » [1981, p. 41], c'est-à-dire qu'une caractéristique ne s'expliquerait pas par ses éventuelles conséquences futures, mais par des conséquences passées observées, de façon à ce que, pour un contexte identique, les conséquences d'une même fonction restent les mêmes. D'autre part, il modifie le noyau dur des explications fonctionnelles, en le restreignant aux énoncés qui attribuent de « *bonnes conséquences* » [*Idem*, p. 46]. Par exemple, il est possible d'expliquer les coutumes cérémonielles (*i*) dans certaines tribus (*s*) par leur fonction de cohésion (*c*) : la présence de *i* est donc nécessaire pour produire *c*, afin que *s* soit dans un état de bien-être. Cohen utilise aussi cette restriction, en affirmant qu'« *une explication fonctionnelle de x est [...] une description claire et systématique [...] de ses effets utiles* » [*K*, p. 252]. En utilisant l'exemple selon lequel les ailes d'un oiseau s'expliquent par leur fonction, c'est-à-dire lui permettre de voler, Cohen s'associe à Merton, pour qui expliquer qu'un phénomène a des fonctions revient à l'expliquer, et pour qui l'explication fonctionnelle est associée à des fonctions latentes, dont le but est d'assurer la stabilité d'un système.

Ainsi, la caractéristique pertinente se trouve parmi un ensemble d'alternatives, et le critère de sélection n'est pas un agent omniscient, mais les conséquences empiriques

réelles observées par le passé. Cohen synthétise ces éléments sous la forme de trois caractéristiques que doit posséder un énoncé pour être une explication fonctionnelle. Il doit être un *énoncé-fonction* – il attribue des fonctions à quelque chose –, un *énoncé-bénéfice* – ces fonctions sont des effets favorables – et un *énoncé-précédent* – il se fonde sur le fait empirique qu'il est précédé par un énoncé de la même nature. Cette élaboration de l'explication fonctionnelle est celle qui semble correspondre le mieux à l'approche de Cohen. Pour être corroborée, une explication fonctionnelle a besoin d'exemples empiriques qui satisfont l'antécédent majeur et le conséquent majeur. Elle est infirmée par des exemples qui satisfont uniquement l'antécédent majeur. Cohen utilise l'exemple des économies d'échelle, en énonçant [K, p. 265] que « *chaque fois qu'un agrandissement permettrait de réaliser des économies, un agrandissement a lieu* ». Ici, l'antécédent majeur est « *chaque fois qu'un agrandissement permet de réaliser des économies* », le conséquent majeur est « *un agrandissement a lieu* ». En cas d'infirmité – ici, une économie d'échelle ne se réalise pas –, l'énoncé doit être modifié, notamment en complexifiant l'antécédent majeur. Cette explication laisse deviner une hypothèse d'autorégulation du système. Les dysfonctionnements d'une structure donnée génèrent une structure alternative dans le but de satisfaire plus efficacement les besoins existants. Tout se passe comme si des mécanismes de rétroaction étaient à l'œuvre, c'est-à-dire que les organismes, ici les formes sociales, secrètent des éléments stabilisateurs.

Dans *Le système des sociétés modernes*, Parsons [1973] décompose la société en quatre sous-systèmes, qui constituent autant d'impératifs fonctionnels : un système culturel *latent* permet le maintien du modèle de valeurs, un système social d'*intégration* repose sur le respect des normes sociales, un système politique de *réalisation des buts* assure la cohésion sociale, et un système économique d'*adaptation* revient à se donner les moyens d'atteindre les buts. Même si Cohen n'est ni parsonien, ni fonctionnaliste, il s'attache essentiellement aux troisième et quatrième sous-systèmes, avec respectivement la rationalité et l'intelligence humaine, et l'interaction entre forces productives et rapports de production. Il est important d'insister sur le fait qu'il s'intéresse plus à l'explication fonctionnelle comme mode explicatif que par le contenu

que lui ont attribué les fonctionnalistes. Par conséquent, pour en rendre compte, et puisque la discussion autour de l'explication fonctionnelle ne peut pas porter exclusivement sur la méthode¹, il est nécessaire de lui attribuer un contenu. C'est à ce type d'objection que Cohen répond en utilisant l'explication fonctionnelle, non pas en soi, pour articuler sa défense du matérialisme historique.

Son approche est confrontée à plusieurs types de difficultés, notamment dégagées par Peter Halfpenny [1983]. D'abord, une cause ne peut pas être expliquée par ses effets (problème de la priorité causale) ; pour Cohen, il ne s'agit pas des effets, mais des dispositions à avoir ces effets, qui ont lieu avant l'événement. Ensuite, l'explication fonctionnelle tient difficilement compte du conflit ; Cohen estime qu'il n'est pas nécessaire que tous les éléments soient explicables en ces termes. Il peut également exister plusieurs éléments fonctionnels ; Cohen convoque l'occurrence des équivalents fonctionnels afin de leur accorder de la crédibilité. Enfin, il est possible d'affirmer que l'explication fonctionnelle est une généralisation accidentelle ; Cohen invoque la complémentarité entre explications causales et explications conséquentielles².

¹ Comme le font remarquer Johannes Berger et Claus Offe dans le cadre de la discussion sur l'explication fonctionnelle chez Cohen, « *les débats méthodologiques sont malsains tant qu'ils restent strictement méthodologiques* » [1982, p. 521].

² L'explication fonctionnelle telle qu'elle défendue par Cohen n'est pas non plus associée à l'explication fonctionnelle radicale, selon laquelle chaque détail de l'action sociale appartient à un système d'oppression et « *tout dans une société capitaliste correspond aux besoins d'accumulation du capital* » [Jessop, 1977, p. 364].

II. L'explication fonctionnelle chez Cohen : le seul mode d'exposition viable pour le matérialisme historique

Il nous paraît plausible d'affirmer que Cohen admet implicitement, compte tenu de la multiplicité des phénomènes causaux, l'impossibilité de fonder le matérialisme historique sur un raisonnement hypothético-déductif, et donc strictement causal, *i.e.* non fonctionnel. Son approche en la matière repose sur le double énoncé selon lequel, d'une part, si elles sont spécifiées avec précision, des explications fonctionnelles peuvent être efficaces en sciences sociales et, d'autre part, ce en quoi il réalise une innovation majeure, le matérialisme historique s'articule par des explications fonctionnelles. Cela correspond à un double rejet, à la fois de l'approche dialectique et des notions althussériennes de détermination en dernière instance et de causalité structurelle. En utilisant l'explication fonctionnelle pour le matérialisme historique, Cohen procède à une innovation originale qui ne va pas de soi (II.1), et il estime qu'elle est indispensable à la théorie (II.2), sans pour autant généraliser sa portée (II.3).

II.1. Une explication contre-intuitive

Cohen estime que Marx « *ne dit pas* [dans la Préface], *ni ailleurs, quel type d'explication il pose en hypothèse* » [K, p. 278], qu'il n'énonce pas explicitement la nature du lien explicatif entre forces productives et rapports de production, entre base et superstructure. De nombreux critiques du marxisme, notamment anglo-saxons, cherchent à fonder le matérialisme historique sur une interprétation causale et unilatérale, ce qui appauvrit la conception marxienne de l'histoire. Une explication causale simple ferait d'un élément unique (le développement technologique, la lutte de classes...) le moteur de l'histoire en général, et des transformations sociales en particulier et, dans le cas d'une primauté des forces productives, le matérialisme historique serait effectivement déterministe et téléologique. Or, de nombreux exemples historiques, notamment le passage du féodalisme au capitalisme, où les rapports de production ont agi sur le développement des forces productives, militent dans le sens d'un abandon de ce type d'explication pour une prise en compte de leur influence

réciroque. La Thèse de la Primauté montre que cette influence est asymétrique, mais pas unilatérale.

Il s'agit de donner une cohérence entre une primauté causale des forces productives sur les rapports de production et une dépendance causale du niveau de développement des forces productives par rapport à la nature des rapports de production. Parallèlement, la superstructure est subordonnée à la base économique, et la base économique est contrôlée par la superstructure. « *Construire [les] explications [de Marx] comme fonctionnelles permet d'établir une compatibilité entre le pouvoir causal des phénomènes expliqués et leur statut secondaire dans l'ordre explicatif* » [Idem]. Ainsi, de nombreuses expressions explicatives chez Marx, en particulier celles qui, dans la Préface, constituent le matérialisme historique, seraient fonctionnelles. Il évoque des « *rapports de production qui correspondent à un degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles [...], la base concrète sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique [...] le mode de production de la vie matérielle [qui] conditionne le processus de vie social, politique et intellectuel en général [...] l'être social qui détermine la conscience* » [1957, p. 4. Tout est souligné par nous].

Pour Philippe Van Parijs [1979], l'explication fonctionnelle permet de résoudre le problème de la primauté, non pas parce qu'elle est fonctionnelle, mais parce qu'elle suppose implicitement la coexistence de deux dynamiques : une dynamique lente, avec un mouvement horizontal en cas de correspondance entre forces productives et rapports de production, et une dynamique rapide, avec un ajustement vertical du mode de production en cas de contradiction entre forces productives et rapports de production.

II.2. Une nécessité pour le matérialisme historique

Si l'on admet que l'interaction entre forces productives et rapports de production constitue le noyau dur du matérialisme historique, on doit aussi reconnaître qu'elle soulève des interrogations quant à son sens explicatif. Nous avons constaté que pour Cohen, avec la Thèse de la Primauté, ce rapport est asymétrique, et nous allons étudier par quel « *bond audacieux* » [Singer, 1979, p. 46] il justifie cet énoncé. Il estime que « *les explications centrales du matérialisme historique sont définitivement de nature fonctionnelle, de telle sorte que si l'explication fonctionnelle est inacceptable en théorie sociale, alors le matérialisme ne peut pas être réformé et doit être rejeté* » [Cohen, 1982b, p. 488]. Il conçoit le matérialisme historique comme articulé par une explication fonctionnelle en deux étapes, dans lesquelles la structure économique est successivement l'*explanans* et l'*explanandum*³.

D'une part, « *la structure économique a pour fonction de développer les forces productives* » [Cohen, 1980b, p. 129]. Le niveau de développement des forces productives explique *fonctionnellement* la nature des rapports de production, *i.e.* de la structure économique, en ce que ceux-ci ont pour fonction de promouvoir ce développement. D'autre part, « *la superstructure [a] pour fonction de stabiliser la structure économique* » [Cohen, 1982a, p. 29]. De même, la nature des rapports de production explique *fonctionnellement* la superstructure légale⁴, en ce que celle-ci a pour fonction de stabiliser la structure ou base économique. Cohen propose d'illustrer cet énoncé avec la métaphore de quatre murs (la base économique) qui, sans toit (la superstructure), s'envoleraient à la moindre rafale de vent.

En résumé, les structures légales émergent (respectivement disparaissent) selon qu'elles soutiennent (respectivement entravent) les structures économiques qui favorisent le développement des forces productives. L'apport de Cohen n'est pas d'affirmer que les rapports de production permettent (respectivement entravent) le

³ L'*explanans* correspond à la variable explicative, tandis que l'*explanandum* est la variable expliquée.

⁴ Nous avons constaté précédemment [p. 37] que Cohen restreint la superstructure à l'ordre légal.

développement des forces productives, ce qui est selon lui un truisme⁵, mais de soutenir que cette permission (respectivement entrave) explique l'émergence (respectivement disparition) d'un certain type de rapports. C'est donc parce que ces derniers affectent le développement des forces productives que leur existence est fonctionnelle pour celui-ci ; par conséquent, il est faux d'énoncer que l'introduction de nouvelles technologies *cause* un changement de rapports. Par exemple, le renversement du féodalisme a eu lieu lorsque le développement des forces productives nécessitait la transition à des rapports de production supérieurs, qui correspondent à la structure économique capitaliste. De même, les rapports de propriété – constitutifs de la superstructure – sont tels qu'ils sont parce qu'ils permettent de stabiliser les rapports de production nécessaires au développement des forces productives. L'État est ainsi expliqué de façon fonctionnelle.

Pour Cohen, l'énoncé par Marx de la législation industrielle [1978a, tome I, p. 227 *et s.*] est une illustration de l'explication fonctionnelle marxienne⁶. Deux tendances opposées se seraient historiquement succédées : la période allant du quatorzième au dix-huitième siècle a vu une augmentation forcée de la durée de la journée de travail, alors qu'au dix-neuvième siècle des lois industrielles ont permis de limiter la durée de la journée de travail. Il peut alors s'agir d'une explication fonctionnelle en termes de lutte de classes où, d'une part, la conjonction entre loi de la concurrence et recherche de plus-value conduit à une augmentation de la durée de la journée de travail et, d'autre part, la recherche de maximisation de leur utilité par les travailleurs les conduit à rechercher une limitation de la durée de la journée de travail. La lutte de classes est explicable de façon fonctionnelle, de deux manières. La situation de la classe ouvrière s'améliore dans deux circonstances : lorsqu'elle lutte pour améliorer sa condition, et lorsque cette amélioration correspond aux besoins du système. En l'occurrence, ce dernier est menacé par la tendance du capitalisme à dépasser les limites physiques de

⁵ « *nearly truistic thesis* » [1980b, p. 134].

⁶ Il s'agirait d'un équilibre entre une position instrumentaliste de domination de classe, telle que défendue dans le *Manifeste du parti communiste* [Marx, Engels, 1986], et une autonomie relative de l'État, telle que Marx la présente dans le *18 Brumaire de Louis Bonaparte* [1976b].

la journée de travail, si bien que l'action publique de limitation de la journée de travail est rendue nécessaire à la santé du système. Par conséquent, il est possible que le conflit de classe soit un mécanisme pour l'explication fonctionnelle de certains événements. Pour Cohen, les actions de l'État capitaliste sont surdéterminées par la lutte de classes, elle-même subordonnée aux besoins structurels. Elle joue donc le rôle de mécanisme causal entre exigence et réponse fonctionnelles. Ainsi, les luttes superstructurelles et politiques reflètent les intérêts et rapports économiques implicites avec une autonomie relative de la sphère politique par rapport à la structure économique. Il est donc faux d'affirmer strictement que celle-ci détermine la structure politique, mais il est indéniable que, pour le moins, elle influence le contenu des luttes.

II.3. Un mode d'explication spécifique au matérialisme historique

À cette étape, il est essentiel de noter que l'explication fonctionnelle ne s'applique pas de manière générale, mais relativement à une « *description spécifique* » [K, p. 163] du phénomène à expliquer. Nous retrouvons donc, d'une part, le lien entre la primauté explicative des forces productives sur la structure économique et le contrôle exercé par celle-ci sur celles-là et, d'autre part, le lien entre la primauté explicative de la structure économique sur la superstructure et la régulation de celle-là par celle-ci. Les forces productives détiennent la primauté explicative puisque l'ensemble de la structure sociale s'ajuste et a pour fonction de permettre leur développement. L'interprétation de Cohen a été critiquée pour être une « *théorie de l'inévitabilité historique* » [Wright, Levine, Sober, 1992, p. 53], et elle pourrait pour cette raison être jugée téléologique. C'est pour éviter cet écueil, pour donner une scientificité à son argumentation, qu'il utilise l'explication fonctionnelle. Il se défend de présenter une « *interprétation fonctionnaliste* » [Lecourt, 1983, p. 252], puisqu'il n'est pas partisan de l'explication fonctionnelle en soi, mais comme mode d'exposition du matérialisme historique. Utiliser des explications fonctionnelles ne conduit pas nécessairement à admettre la thèse d'interconnexion fonctionnelle, selon laquelle tous les éléments de la vie sociale obéissent à des fonctions les uns envers les autres.

Je n'associe pas le matérialisme historique et l'explication fonctionnelle parce que je soutiens l'explication fonctionnelle et par conséquent elle serait nécessaire au marxisme. J'ai commencé par un engagement pour le marxisme, et mon attachement à l'explication fonctionnelle résulte d'une analyse conceptuelle du matérialisme historique. [Cohen, 1982a, p. 33]

L'explication fonctionnelle n'est pas propre aux sciences sociales, de nombreuses explications biologiques étant fonctionnelles. Elle est une loi de conséquence dans laquelle les conséquences sont explicatives de par le fait qu'elles sont favorables à l'organisme. Elle peut être formulée ainsi : si, lorsqu'un événement X a lieu, il conduit à un événement Y, alors l'événement X a lieu parce qu'il conduit à l'événement Y. L'explication fonctionnelle ne peut être jugée que rétrospectivement, l'histoire étant faite d'événements improbables, impossibles à prédire, mais qui sont parfaitement logiques rétrospectivement. Il est vrai que la lecture de Cohen en termes d'explication fonctionnelle a été accueillie de manière relativement critique dans les milieux intellectuels anglo-saxons. Il refuse de réduire le marxisme à un ensemble d'interactions entre individus rationnels, c'est pourquoi il se risque à l'explication fonctionnelle, et à une dose d'empirisme, qui en est le corollaire indispensable contre toute téléologie. Il s'agit d'une innovation majeure apportée par Cohen, si bien qu'il n'est pas surprenant que l'explication fonctionnelle, ainsi que l'utilisation qu'il en fait, furent l'objet de nombreuses critiques, d'autant plus que traditionnellement la philosophie analytique est l'instrument privilégié des individualistes méthodologiques, nombreux parmi les marxistes analytiques. Ils attribuent un fort contenu explicatif aux actes intentionnels, et c'est aussi pour cette raison qu'ils ont critiqué, entre autres, la Thèse du Développement pour déterminisme technologique, en ce qu'elle ne fait, selon eux, aucun appel direct aux actions individuelles. Cohen estime que, dans le cadre de la philosophie analytique, l'explication fonctionnelle est le seul moyen de sauver le marxisme de son absorption dans le courant dominant, marqué par la suprématie de l'individualisme méthodologique.

Je pense qu'il n'existe pas de construction alternative tenable des énoncés centraux du matérialisme historique, c'est pourquoi si ma défense échoue, le matérialisme historique échoue. Par conséquent si j'ai tort, le coût pour le marxisme est considérable. [1980b, p. 129]

SECTION 2. UNE ANALOGIE BIOLOGIQUE : UN MARXISME PRÉDARWINIEN

Il existe dans l'histoire théorique et politique du marxisme une tradition renvoyant à une référence spécifique à la théorie évolutionnaire en biologie, *i.e.* Aux travaux Charles Darwin (1809-1882), mais aussi de Jean-Baptiste de Lamarck (1744-1829), considérés comme les fondateurs. Cette tradition renvoie à une conception unifiée de la science, et de ce fait est associée au positivisme logique. Il ne nous appartient pas ici de trancher la controverse autour du caractère positiviste de l'approche de Marx, mais de dégager comment le mode de défense du matérialisme historique par Cohen repose sur une analogie avec la biologie évolutionnaire, en l'occurrence prédarwinienne. Le cadre théorique proposé par Cohen ouvre la possibilité, dans le cadre de la conception marxienne de l'histoire, d'une analogie entre l'explication fonctionnelle et la biologie évolutionnaire (I). Nous dégageons certaines spécificités en son sein, en l'occurrence l'évolution du lamarckisme au darwinisme comme programme de recherche en construction (II). L'usage que fait Marx de l'évolutionnisme biologique repose plus sur des considérations d'ordre général (III), alors que Cohen utilise la distinction entre Lamarck et Darwin pour construire une analogie spécifique avec le matérialisme historique (IV).

I. Le matérialisme historique, une théorie historique et évolutionnaire

L'approche de Cohen se fonde sur l'hypothèse que théorie biologique de l'évolution et matérialisme historique sont tous deux historiques, au sens où ils comprennent une notion de direction. Ils cherchent à expliquer respectivement le sens de l'évolution des espèces et celui du processus historique. Plus spécifiquement, nous pouvons distinguer des théories évolutionnaires selon qu'elles soient spéciales ou générales, et selon qu'elles soient dirigées ou non. Nous nous trouvons alors avec quatre types de théories évolutionnaires : des théories *spéciales et non dirigées*, comme celles portant sur des transitions particulières, des théories *générales et non dirigées*, comme la théorie de la sélection naturelle, des théories *générales et dirigées*, comme la

théorie marxiste de l'histoire défendue par Cohen, et des théories *spéciales et dirigées*. Pour notre part, nous estimons que le matérialisme historique est à la fois une théorie générale de l'histoire, énonçant une dynamique de développement, et une théorie spéciale de l'histoire capitaliste, dont la direction est notamment déterminée par des éléments structurels spécifiques, comme la loi de la baisse tendancielle du taux de profit⁷. Dans l'objectif d'accorder une plausibilité scientifique supplémentaire au matérialisme historique, à travers l'explication fonctionnelle qu'il lui applique, Cohen dégage une analogie avec la biologie⁸.

Mon combat pour que la condition du marxisme soit telle que ses partisans soient justifiés à mettre en avant de grands énoncés fonctionnels—explicatifs non élaborés sera plus crédible si des scientifiques dans d'autres domaines ont, à une certaine étape, été dans une position intellectuelle similaire. [1980b, p. 133]

Il estime que c'est le cas des historiens de la nature avant Darwin, principalement Lamarck, et il énumère trois constructions possibles de l'explication fonctionnelle.

➤ *Une construction intentionnelle*

L'élément fonctionnel est construit et adopté de façon intentionnelle, à partir d'une conviction de sa contribution au but. Par exemple, dans une économie planifiée, les décideurs choisissent les fonctions selon les conséquences attendues. Cette construction est applicable aux systèmes sociaux mais se limite aux fonctions manifestes.

➤ *Une construction lamarckienne*

Un organisme s'adapte à un environnement dans la lutte qu'il y mène, et l'évolution est le résultat de cette lutte. L'élément fonctionnel est acquis, de façon non intentionnelle, en réponse à l'environnement, ce qui conduit à hériter de la capacité à l'acquérir. Cela contribue au but, et donc à la survie et à la reproduction de l'organisme.

⁷ Notons que Cohen s'oppose à cette loi [1979c].

⁸ Il nous semble possible d'affirmer que la notion d'analogie biologique remonte à Auguste Comte [1908], à qui nous pouvons prêter un parallèle entre organismes individuels traités par la biologie et organismes sociaux traités par la sociologie.

➤ *Une construction darwinienne*

Darwin a le premier énoncé que les faits fonctionnels sur l'équipement des organismes contribuent à expliquer pourquoi ils les ont, à travers le mécanisme de la sélection naturelle. Par exemple, en économie, il a parfois été attribué à la concurrence entre les industriels le rôle joué par la sélection naturelle entre les espèces. La variation des chances conduit à l'acquisition de caractéristiques spécifiques, à la contribution au but, et donc à la survie et à la reproduction.

Nous nous penchons dorénavant sur les constructions lamarckienne et darwinienne, en ce que l'élaboration intentionnelle est absente à cette étape de la construction de Cohen.

II. Lamarckisme et darwinisme, les fondements de l'évolutionnisme

Toute théorie de l'évolution ne relève pas *stricto sensu* du lamarckisme ou du darwinisme, mais elles sont les deux doctrines majeures ayant pour but d'expliquer l'évolution en biologie. Nous constatons, en étudiant successivement le lamarckisme (II.1) et le darwinisme (II.2), qu'une distinction centrale entre ces deux approches est qu'elles constituent deux moments décisifs d'un programme de recherche en biologie évolutionnaire.

II.1. Le lamarckisme, une évolution adaptative

Lamarck est considéré comme le fondateur de la biologie, s'étant attaché à en délimiter les contours et à en dégager les lois générales. Il est également le père de l'évolutionnisme, en ce qu'il fut le premier à formuler une théorie de l'évolution organique [1994]. Sa conception de la nature est celle d'un perfectionnement et d'une complexification croissante : « *L'état où nous voyons les animaux est le produit de la composition croissante de l'organisation qui tend à former une gradation régulière* » [1994, p. 208]. En outre, il établit le principe selon lequel le cadre de l'évolution biologique est un conflit entre forces organisatrices et forces désorganisatrices, ce qui

devint le problème central en biologie, et ce n'est pas sans rappeler la contradiction entre forces productives et rapports de production. Aussi, la création de nouveautés serait liée à l'adaptation aux circonstances. Dans son *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle*, il expose quatre lois qui, selon lui, régissent l'organisation des individus, et qui par ailleurs évoquent les énoncés de la Préface, en tout cas la lecture qu'en fait Cohen :

Première loi : *La vie, par ses propres forces, tend continuellement à accroître le volume de tout corps qui la possède, et à étendre la dimension de ses parties jusqu'à un terme qu'elle amène elle-même.*

Deuxième loi : *La production d'un nouvel organe dans un corps animal résulte du nouveau besoin survenu qui continue de se faire sentir et d'un nouveau mouvement que ce besoin fait naître et entretient.*

Troisième loi : *Le développement des organes et leur force d'action sont constamment en raison de l'emploi de ces organes.*

Quatrième loi : *Tout ce qui a été acquis, tracé ou changé, dans l'organisation des individus, pendant le cours de leur vie, est conservé par la génération, et transmis aux nouveaux individus qui proviennent de ceux qui ont éprouvé ces changements.* [1815, p. 181]

Selon Lamarck, le moteur essentiel de l'évolution est un mécanisme *spontané*, propre à la vie des organismes, et permettant de développer des formes de plus en plus complexes d'organisation. En particulier, les animaux peuvent créer des organes leur permettant de satisfaire leurs besoins en s'adaptant au milieu. Globalement, nous pouvons reconnaître à Lamarck d'avoir découvert ces lois de l'évolution, et c'est à Darwin que nous devons une explication à ces lois.

II.2. Le darwinisme, la découverte d'un mécanisme

Né l'année de la première parution de la *Philosophie zoologique* de Lamarck, en 1809, Darwin s'est attaché à démontrer quels sont les mécanismes essentiels de l'évolution biologique mise en évidence par Lamarck, avec principalement la sélection naturelle. Il ne réfute pas mais s'appuie sur le lamarckisme. C'est à la lecture des

travaux de Robert Malthus [1992], parus en 1798⁹, que lui vint l'idée de la non-fixité des espèces, au cœur du mécanisme de la sélection naturelle.

J'étais bien préparé [...] à apprécier la lutte pour l'existence qui se rencontre partout, et l'idée me frappa que, dans ces circonstances, des variations favorables tendraient à être préservées, et que d'autres moins privilégiées, seraient détruites. Le résultat de ceci serait la formation de nouvelles espèces. J'étais enfin arrivé à formuler une théorie. [Darwin, 1888, p. 86]

Il s'agit de la théorie de la sélection naturelle, exposée en détail dans *L'origine des espèces* [1873]. L'idée d'évolution en biologie n'est pas propre à Darwin, mais il fut le premier à en apporter un mécanisme et des preuves. De plus, contrairement à Lamarck, il rejetait tout *principe* de développement, qu'il considérait comme un manque de scientificité. Voici de manière synthétique comment Darwin [1873] expose sa théorie de l'évolution :

- L'espèce possède une *variabilité* innée.
- Dans la nature, plantes et animaux varient par le biais de la *sélection naturelle*.
- La *lutte pour la vie* sélectionne les individus.
- Les *caractères* sur lesquels agit la sélection donnent un ascendant à celui qui les possède.

Nous retrouvons ici certains éléments des quatre lois énoncées par Lamarck, auxquels Darwin ajoute le mécanisme de sélection naturelle. Encore une fois, ces deux auteurs ont en commun d'avoir été les premiers à développer une doctrine évolutionnaire, dotée d'un contenu essentiellement explicatif. Le lamarckisme est une manière de concevoir l'évolution, tandis que le darwinisme vise à la compréhension des mécanismes de cette évolution. Alors que Lamarck présente une dynamique interne d'adaptation, Darwin propose une logique externe de sélection. Toutefois, aucune de ces théories ne peut

⁹ « Un homme qui naît dans un monde déjà occupé, si sa famille ne peut plus le nourrir, ou si la société ne peut utiliser son travail, n'a pas le moindre droit à réclamer une portion quelconque de nourriture, et il est réellement de trop sur la terre. Au grand banquet de la nature, il n'y a point de couvert mis pour lui. La nature lui commande de s'en aller, et elle ne tarde pas à mettre elle-même cet ordre à exécution ». Ce passage, qui figure dans les deux premières éditions de *l'Essai sur le principe de population*, fut par la suite supprimé par Malthus.

avoir de prétention prédictive, et elles ne peuvent être jugés qu'à la lumière de l'expérience.

III. Chez Marx et Engels, une simple notion d'évolution

La théorie marxienne de l'histoire vise à expliquer l'évolution des sociétés humaines. C'est pourquoi il est tentant de dresser une comparaison avec les théories évolutionnaires en biologie. La théorie biologique de l'évolution et le matérialisme historique sont tous deux des théories historiques (III.1). Toutefois, il est nécessaire d'être prudent quant à l'usage d'une telle analogie, et cette similitude conceptuelle comporte un certain nombre de limites (III.2).

III.1. Deux théories historiques

C'est dans ce livre [L'origine des espèces] que se trouve le fondement historico-naturel de notre conception. [Marx, 1973, p. 20]

Plus spécifiquement, il nous semble plausible de prêter à Marx et Engels l'intention d'élaborer une théorie de l'évolution sociale analogue à la théorie de l'évolution naturelle de Darwin, dont ils furent contemporains :

Darwin a attiré l'attention sur l'histoire de la technologie naturelle, c'est-à-dire sur la formation des organes des plantes et des animaux considérés comme moyens de production pour leur vie. L'histoire des organes productifs de l'homme social, base matérielle de toute organisation sociale, ne serait-elle pas digne de semblables recherches ? [...] La technologie met à nu le mode d'action de l'homme vis-à-vis de la nature, le procès de reproduction de sa vie matérielle et, par conséquent, l'origine des rapports sociaux et des idées ou conceptions intellectuelles qui en découlent. [Marx, 1978a, tome II, p. 59]

Une telle approche fut réaffirmée par Engels lors de l'hommage qu'il a rendu à Marx à l'occasion de ses funérailles [1973, p. 114] :

Charles Darwin a découvert la loi de l'évolution de la nature organique sur notre planète. Marx est celui qui découvrit la loi fondamentale et constitutive qui détermine le cours et l'évolution de l'histoire humaine.

Darwin et Marx partagent une approche de l'histoire comme un objet d'étude scientifique, avec l'hypothèse que la connaissance du passé est nécessaire à la

connaissance du présent pour avancer des hypothèses sur le futur. Alan Carling commente [1993, p. 31] :

Le darwinisme et le matérialisme historique classique sont toutes deux des théories authentiquement historiques : le darwinisme parce qu'il postule [...] que « toute population (suivant les propriétés de multiplication, hérédité et variation) évoluera par sélection naturelle de manière à être mieux adaptée à son environnement »¹⁰ ; le marxisme également parce qu'il décrit les sociétés comme se développant de manière à améliorer les forces de production.

La théorie darwinienne de la sélection naturelle n'est pas téléologique, au sens où l'existence d'une trajectoire optimale pour la survie des espèces n'implique pas que cette trajectoire soit empruntée. De même, le matérialisme historique envisage les formes sociales comme permettant le développement des forces productives, mais il n'exclut pas que d'autres éléments puissent intervenir sur cette trajectoire, et il ne garantit pas que toute forme sociale sera optimale pour ce développement. Reste qu'il se fonde sur une structure conceptuelle similaire à celle de la théorie évolutionnaire darwinienne.

III.2. Une analogie limitée

L'analogie entre matérialisme historique et darwinisme ne saurait être envisagée comme une stricte identité. Il est clair que des similitudes apparaissent, au sens où tous deux énoncent qu'il existe des mécanismes particuliers ayant des effets sur le monde : pour le premier le développement des forces productives sélectionne des rapports de production lui étant favorables, pour le second la sélection naturelle sélectionne les espèces aptes à survivre. Par conséquent, de même que la naissance de la biologie comme science, avec Lamarck, et que la mise en évidence de la sélection naturelle par Darwin, ont permis d'établir la variabilité et la continuité des espèces sur une base scientifique, le matérialisme historique met fin à l'idée selon laquelle toute société évolue par le simple effet du hasard.

Néanmoins, tout en envisageant une analogie darwinienne, Marx et Engels refusent le transfert pur et simple des lois des sociétés animales et végétales aux sociétés humaines.

¹⁰ Smith J.M. [1975], *The Theory of Evolution*, Cambridge University Press, Cambridge, p. 96.

Il est très facile de transférer à nouveau ces théories de l'histoire de la nature à celles de la société ; et il est par trop naïf de prétendre avoir prouvé par là que ces affirmations sont des lois naturelles et éternelles de la société. [...] À elle seule, la conception de l'histoire comme une suite de luttes de classes est plus riche et plus profonde que sa simple réduction à des phases à peine différenciées de la lutte pour la vie. [Engels, 1952, pp. 317-318]

Une différence centrale entre l'évolutionnisme biologique et le matérialisme historique est que le premier explique l'évolution en termes de petits changements particuliers, progressifs, inconscients et unidimensionnels, tandis que le second l'explique en termes de transformations générale, ponctuelles, conscientes et bidimensionnelles, de la base économique à la superstructure. Levine et Sober évoquent une explication « à *petits grains* » [1985, p. 314] pour l'évolutionnisme biologique, sans liste de divisions périodiques, avec un enchaînement d'événements fortuits, des modifications mineures, et une hypothèse historique exogène. Ils parlent d'explication « à *gros grains* » [*Idem*] pour le matérialisme historique, avec une liste de divisions périodiques, des étapes ordonnées, des bouleversements majeurs et une loi générale endogène. La structure du matérialisme historique est générée par la lutte de classes, à la fois dans les rapports de production et entre ces rapports : la classe la mieux adaptée à un certain niveau de développement des forces productives l'emportera, d'où une sélection en faveur des rapports de production correspondants. Engels prend soin d'écarter toute identité entre les concepts biologiques et historiques [1957, p. 119] :

Dans la nature organique, nous avons du moins affaire à une succession de processus qui, dans la mesure où nous pouvons les observer directement, se répètent assez régulièrement à l'intérieur de limites très larges. Depuis Aristote, les espèces d'organismes sont, en gros, restées les mêmes. Par contre, dans l'histoire de la société, la répétition des situations est l'exception et non la règle, dès que nous dépassons l'état primitif de l'humanité, ce qu'on appelle l'âge de pierre ; et là où de telles répétitions se présentent, elles ne se produisent jamais exactement dans les mêmes conditions.

Compte tenu des connaissances de l'époque, Darwin ne pouvait pas découvrir l'origine des variations qu'il étudiait, les envisageant comme le résultat fortuit d'une accumulation de changements à petite échelle. Les modifications majeures seraient donc les conséquences agrégées de changements mineurs, et Darwin rejette l'idée de sauts ou de mutations, qui justement sont au centre du matérialisme historique, dont le but est de

fournir un ensemble conceptuel qui permette de construire des explications particulières. D'ailleurs, l'analogie darwinienne chez Marx et Engels comprend également l'analogie lamarckienne, puisque l'idée de transformation est présente à la fois chez Lamarck et chez Darwin. Cette analogie est donc plus de l'ordre de la métaphore, et Marx et Engels s'attachent essentiellement au caractère historique de la théorie de l'évolution.

Avant tout autre, il faut citer ici Darwin, qui a porté le coup le plus puissant à la conception métaphysique de la nature en démontrant que toute la nature organique actuelle, les plantes, les animaux et, par conséquent, l'homme aussi, est le produit d'un processus d'évolution qui s'est poursuivi pendant des milliers d'années. [Engels, 1977, p. 82]

IV. Chez Cohen, une opposition analogique entre Lamarck et Darwin vers un matérialisme historique lamarckien

Cohen propose une analogie plus précise, en énonçant que le matérialisme historique, envisagé comme un programme de recherche, « *pourrait en être à son étape lamarckienne* » [K, p. 134], c'est-à-dire qu'il n'aurait pas encore atteint son stade darwinien, même s'il évoque « *chez Marx les traces d'un mécanisme darwinien* » [Idem, p. 291]. Lamarckisme et darwinisme sont toutes deux des théories évolutionnaires, mais elles n'ont pas atteint le même niveau d'élaboration (IV.1). Toutefois, une simple différence quantitative recouvre une divergence qualitative plus profonde, que nous illustrons par l'analogie avec le matérialisme historique (IV.2). Enfin, il nous paraît possible d'associer l'approche lamarckienne à des fonctions latentes (IV.3).

IV.1. Une différence quantitative

Pour Cohen, Darwin a permis de compléter le programme de recherche lamarckien, en découvrant le mécanisme de l'évolution, à savoir la sélection naturelle. « *Ma référence à Darwin vise à montrer la respectabilité de l'explication fonctionnelle comme élément de ma défense du matérialisme historique* » [1980a, p. 44]. Plus spécifiquement, Cohen revendique une élaboration lamarckienne de l'explication fonctionnelle pour le matérialisme historique, selon laquelle les espèces ont eu telles caractéristiques utiles « *parce qu'elles étaient utiles* » [1980b, p. 133], et un organe cherche toujours à s'adapter à son environnement, sans qu'il soit nécessaire de spécifier le mécanisme par lequel il s'adapte, tout en ayant connaissance de son existence. « *Un lecteur innocent de Lamarck [ne peut pas] échapper à la conclusion qu'il savait que l'utilité des caractéristiques expliquait leur présence* » [Idem, p. 134]. Plus précisément, il affirme que

la question [...] n'est pas de savoir si, lorsque B explique fonctionnellement A, il existe un mécanisme en vertu duquel il l'explique, mais plutôt d'avoir une idée du mécanisme, afin que l'explication fonctionnelle soit rationnellement défendable. Je crois qu'il y a toujours un mécanisme dans les explications fonctionnelles en sciences sociales. [1982a, p. 51]

Il est vrai que, si l'on s'en tient à la Préface, le matérialisme historique donne peu d'informations sur le mécanisme de sélection entre formes sociales. Reste qu'affirmer que le matérialisme historique repose sur une élaboration lamarckienne n'est pas contradictoire avec une analogie darwinienne chez Marx, puisque cette dernière doit être comprise de façon assez large, au sens métaphorique, comme comprenant une notion d'évolution, que défend également Cohen. Il s'agit d'un niveau d'abstraction distinct. L'explication fonctionnelle posséderait un statut provisoire, tant que le mécanisme causal n'a pas été établi, et Cohen affirme que « *les marxistes n'ont pas encore produit de bonnes élaborations de leurs thèses explicatives fonctionnelles* » [1982b, p. 486].

IV.2. Une divergence qualitative

Au-delà d'une différence quantitative entre lamarckisme et darwinisme, il est également possible de dégager une divergence qualitative, que nous envisageons du point de vue du matérialisme historique. Comme nous l'avons constaté précédemment, celui-ci explique le changement historique à partir de processus endogènes, c'est-à-dire les contradictions structurelles entre forces productives et rapports de production, tandis que le darwinisme détermine l'évolution des populations à partir de la sélection naturelle, qui est un facteur exogène. En revanche, pour Lamarck, les populations évoluent parce que les organismes changent en accord avec leur dynamique interne ce qui, selon Cohen, correspond mieux au matérialisme historique : « [La théorie] cv/ns¹¹ ne permet pas d'expliquer l'acquisition ou la possession par un organisme particulier d'une caractéristique fonctionnelle en référence à sa fonctionnalité pour cet organisme » [1982a, p. 38]. Il soutient donc que la théorie darwinienne ne permet pas de fournir une explication fonctionnelle mais permet seulement d'expliquer quelles sont les caractéristiques possédées par les espèces, ainsi que les mécanismes d'évolution des espèces. Elle ne dit pas si ces caractéristiques sont fonctionnelles ou non. Chez Darwin, seule l'adaptation reproductive permet d'expliquer les phénomènes biologiques.

IV.3. Élaboration lamarckienne et fonction latente

Il est vrai que l'utilisation de l'explication fonctionnelle pour le matérialisme historique en l'absence de la connaissance d'un mécanisme de sélection peut être considérée comme une faiblesse dans l'approche de Cohen. Nous insistons sur le fait qu'il utilise l'explication fonctionnelle d'un point de vue strictement méthodologique, ce qui ne suppose aucune prise en compte de valeurs, aucun contenu normatif. Ainsi propose-t-il une analogie biologique avec Lamarck, mais celle-ci se situe à un niveau métaphorique, limitée au fait qu'elle reconnaît une notion d'évolution dont les mécanismes sont supposés, mais restent inconnus. Rien chez Cohen n'indique *stricto sensu* que des forces productives vont créer les rapports de production leur permettant de se développer, ce qu'indique le mécanisme spontané que Lamarck prête aux

¹¹ Variation des chances et Sélection naturelle.

organismes. Cohen attribue au contenu évolutionnaire de l'explication lamarckienne le noyau dur de l'explication fonctionnelle qu'il défend dans le cadre du matérialisme historique. C'est après avoir cadré sa théorie à l'aide de l'évolutionnisme lamarckien qu'il rentre dans le détail de l'explication fonctionnelle à l'aide de fonctions latentes de type mertonien. Elles conduiraient à l'énoncé selon lequel il existe un potentiel pour créer des rapports de production permettant un développement supérieur des forces productives. Toutefois, il ne peut se réaliser tant que les anciens rapports n'ont pas permis aux forces de se développer à un tel point qu'elles puissent utiliser de nouveaux rapports de production ayant un potentiel de développement largement supérieur. Par exemple, il est possible d'affirmer que l'informatique a permis un essor considérable des forces productives, dans la mesure où les rapports de production capitalistes ont auparavant permis un développement suffisant pour que l'informatique puisse occuper ce rôle. En revanche, quand bien même la science informatique eût existé au Moyen Âge, elle n'aurait été d'aucune utilité puisque les rapports de production féodaux n'auraient pas été en mesure de l'intégrer à leur fonctionnement et donc d'en faire bénéficier les forces productives. De même, le niveau d'élaboration scientifique dans l'Empire romain a permis certaines inventions techniques, mais elles étaient rendues inutilisables par l'existence de rapports d'esclavage.

Cohen n'est donc pas un défenseur du modèle simple de l'explication fonctionnelle, au sens où l'est Malinowski [1989], selon qui tout aurait une fonction, mais d'un modèle élaboré, qu'il défend dans le cadre spécifique du matérialisme historique, auquel le contenu évolutionnaire spontané d'une élaboration lamarckienne de l'explication fonctionnelle correspondrait exclusivement en sciences sociales. De plus, cette analogie étant plus de l'ordre de la métaphore que de l'identité, il complète l'élaboration lamarckienne par des fonctions latentes de type mertonien. Nous effleurons ici ce qui semble être un paradoxe, puisque Cohen utilise les travaux de Merton pour défendre une théorie de Marx, alors que le premier s'est opposé au second. Toutefois, il s'agit d'une polémique en termes de contenu normatif, tandis que Cohen n'emprunte au fonctionnalisme mertonien que ses méthodes. C'est la raison pour laquelle nous nous

attachons à considérer les éléments qui militent en faveur de l'hypothèse selon laquelle marxisme et fonctionnalisme ne sont pas irréductiblement opposés.

SECTION 3. UNE ASSOCIATION INSOLITE ENTRE MARXISME ET FONCTIONNALISME

Au cours des années 1950 et 1960, fonctionnalisme et marxisme ont constitué les deux courants majeurs en sciences sociales, et les enjeux théoriques de leur opposition ont dominé les débats. À l'heure actuelle, ce n'est plus le cas. Lors de la parution de *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, et même bien avant, le fonctionnalisme était sensiblement affaibli en tant qu'outil de recherche en sciences sociales¹². Cela n'a pas empêché Cohen, dans sa défense du matérialisme historique, de privilégier le mode d'explication qui était utilisé par les fonctionnalistes. Les débats entre ces deux courants ont été marqués par de fortes oppositions, et il a pu apparaître que « *le marxisme et le fonctionnalisme sont aussi différents que la nuit et le jour* » [Noble, 1984, p. 105]. L'explication fonctionnelle a souvent été assimilée au fonctionnalisme structurel¹³, dont le conservatisme rend improbable un rapprochement avec le marxisme. Pour Malinowski [2002], un fonctionnaliste parmi les précurseurs, chaque objet, chaque idée, chaque croyance, dans toute société, remplit une fonction vitale. Pour les marxistes, cela équivaut à affirmer que tout ce qui existe est utile et bénéfique au fonctionnement social présent, et donc qu'il n'y a aucun besoin de changement social. Pour Cohen, un tel constat est un obstacle à l'affirmation selon laquelle les énoncés de Marx sont mieux compris en termes fonctionnels :

Tous les éléments de la vie sociale se soutiennent ou se renforcent mutuellement et donc renforcent la société qu'ils constituent. [...] [Cet énoncé] est pensé non seulement comme faux, mais comme largement porteur d'implications

¹² En témoignent le titre évocateur d'un article de Giddens, « Functionalism : *après la lutte* » [1976], publié deux ans avant *Karl Marx's Theory of History: A Defence*.

¹³ Nous l'associons aux travaux de Parsons [1951, 1973] : des systèmes sociaux sont stabilisés par des valeurs sociales communes, *i.e.* les éléments de l'organisation sociale sont expliqués par leur contribution à la stabilité du système.

conservatrices. En conséquence les marxistes se sont fortement opposés au fonctionnalisme, ce qui permet d'expliquer leur incapacité à reconnaître la nature fonctionnelle de leurs propres thèses explicatives. [K, p. 284]

Le fonctionnalisme est considéré comme conservateur, notamment en ce qu'il envisage les sociétés capitalistes, au niveau du fonctionnement de leurs institutions, comme des démocraties stables, et en ce qu'il incorpore le changement social au cœur de l'analyse, c'est-à-dire que les structures sociales possèdent des mécanismes autorégulateurs, et tout mouvement hors de l'équilibre est considéré comme dysfonctionnel. Les éléments qui s'opposent à l'actuel mode de fonctionnement social, c'est-à-dire à la structure sociale dominante, sont considérés comme pathologiques, et envisagés comme une déviance¹⁴, dont les causes sont exogènes. Les mécanismes du contrôle social permettent alors au système de rétablir son équilibre par la prise en charge du déviant ; le déroulement normal d'un système social est ainsi fondé sur le consensus, et le fonctionnalisme attache peu d'intérêt au conflit. Inversement, pour les marxistes, le conflit est propre à une société donnée du fait de son propre fonctionnement, et sa structure sociale divisée en classes porte les germes de sa propre transformation. *A priori*, cette divergence repose sur des aspects normatifs, sur des valeurs. S'il ne se penche pas sur les fonctionnalistes en termes de contenu normatif, Cohen s'intéresse au fonctionnalisme d'un point de vue strictement formel et méthodologique, c'est-à-dire à l'explication fonctionnelle. Pour Cohen, ce n'est pas parce que les fonctionnalistes sont conservateurs que les instruments méthodologiques du fonctionnalisme sont nécessairement porteurs de conservatisme. Sinon, cela signifierait que le marxisme est conservateur lorsqu'il utilise des outils fonctionnalistes et « *les marxistes ne s'engagent pas dans l'explication fonctionnelle parce qu'ils sont influencés par la mauvaise science bourgeoise de la sociologie fonctionnaliste* » [Cohen, 1982a, p. 33].

Toutefois, dans cette section, nous envisageons la possibilité d'un rapprochement, sur des aspects méthodologiques. Un courant théorique se nourrit de sa diversité, de ses polémiques, et il n'est pas plus évident de trouver une homogénéité parmi les marxistes que parmi les fonctionnalistes. Certains auteurs appartenant au

¹⁴ « *La déviance est une tendance motivée d'un acteur à agir en violation d'un ou plusieurs modèles normatifs institutionnels* » [Parsons, 1951, p. 250].

courant fonctionnaliste ont été très critiques, notamment à l'égard du conservatisme de Parsons¹⁵, pour dans certains cas se rapprocher d'une vision marxiste. Pierre Van den Berghe [1963] posa formellement l'hypothèse d'une alliance entre fonctionnalisme et marxisme, en s'attachant à réconcilier « *le fonctionnalisme et la dialectique hégéliano-marxienne* » [1963, p. 695]. Il débarrassa chacun des paradigmes de ce qu'il considère comme leurs faiblesses, qui constituent selon lui la source de leur inconciliabilité mutuelle, et proposa une reformulation minimale (I), en vue de parvenir à un équilibre, à une théorie unifiée (II).

I. Une reformulation

Les fondamentaux du fonctionnalisme et du marxisme sont reformulés. Le premier perd son caractère systématique (I.1), alors que le second se voit privé de sa méthode dialectique (I.2).

I.1. Un fonctionnalisme nuancé sur la notion de changement

Van den Berghe évoque le fonctionnalisme au sens traditionnel, tel qu'il l'attribue à Parsons. Il l'accuse d'être incapable de rendre compte du changement, au sens où il n'a qu'une conception partielle de la réalité sociale. Le paradoxe qu'il met en évidence réside en ce que le fonctionnalisme envisage les sociétés comme tendant naturellement vers un consensus, de manière exogène, alors qu'elles créent leurs opposés, les déviants, de manière endogène. Les fonctionnalistes ont donc une approche du consensus comme élément d'intégration sociale, comme valeur universelle, niant par conséquent le fait que les sociétés puissent être conflictuelles et intégrer un ensemble hétérogène de valeurs. Ensuite, les fonctionnalistes considèrent le processus de

¹⁵ MILLS Charles Wright (1959), *The Sociological Imagination*, Oxford University Press, New York ; LOCKWOOD David (1958), *The Black Coated Worker. A Study in Class Consciousness*, Allen and Unwin, Londres ; HIELD Wayne (1954), « The Study of Change in Social Science », *British Journal. of. Sociology*, vol. 5, n°1, p. 1-11 ; DAHRENDORF Ralf (1958), « Toward a Theory of Social Conflict », *Journal of Conflict Resolution*, 2, pp. 170-183.

changement comme continu et uniforme ; or, face à un déséquilibre, il est possible soit de s'adapter aux changements pour s'intégrer, soit de résister à ces changements. Cette résistance peut se traduire par des dysfonctionnements, et éventuellement par un changement révolutionnaire qui aboutirait à un nouveau système d'intégration, contenant lui-même ses propres dysfonctions potentielles, et ainsi de suite.

1.2. Un marxisme non dialectique

Dans l'objectif de réaliser cette synthèse, Van den Berghe écarte le marxisme en tant que matérialisme dialectique, mais il ne le rejette pas dans sa totalité :

Le rejet facile de la méthode dialectique sur la base du marxisme vulgaire, ou, à un niveau plus sophistiqué, de l'échec de l'orthodoxie marxienne, à expliquer certains faits et à prédire certains développements, a conduit de nombreux sociologues à jeter le bébé avec l'eau du bain. [Idem, p. 699]

Il entend sauvegarder le marxisme en supprimant sa matrice constituée de la dialectique hégélienne, démarche qui peut également être envisagée comme une caractéristique centrale de l'œuvre de Cohen et du marxisme analytique. En outre, une lecture de la réalité sociale comme divisée en deux classes fondamentales serait le résultat d'une confusion hégélienne, considérant que la dialectique doit s'appliquer à tout élément de la réalité sociale. Reste donc un marxisme épuré, dans l'objectif d'être conciliable avec le fonctionnalisme. Il étudie les conflits à partir de concepts abstraits, en partant des contradictions internes, produites par les institutions, et qui donnent naissance à des conflits liés à des intérêts contradictoires entre groupes sociaux.

II. Une synthèse limitée

Van den Berghe cherche à démontrer que, malgré leurs profondes divergences en termes de contenu et d'objectif, marxisme et fonctionnalisme peuvent être complémentaires sur un certain nombre d'aspects : une priorité explicative accordée au tout sur ses composantes (II.1), l'existence d'une dualité entre conflit et consensus (II.2),

une conception évolutionnaire (II.3) et l'existence d'un équilibre (II.4). Nous présentons chacun de ces points, tout en envisageant les limites du rapprochement¹⁶.

II.1. Une priorité au tout sur la partie

D'après Van den Berghe, les deux approches sont holistes ; elles considèrent les sociétés comme des « *systèmes de parties corrélées* » [*Ibid.*, p. 701]. Pour Malinowski, par exemple, les sociétés fonctionnent parce qu'elles satisfont un besoin humain, tandis que pour Cohen, les rapports de production, comme forme sociale, sont tels qu'ils sont parce qu'ils permettent le développement des forces productives, envisagé lui-même comme un besoin pour l'humanité. Néanmoins, cet énoncé est limité et une telle similitude est surtout verbale. D'après Andre Gunder Frank [1966, p. 96], les deux approches ont trois divergences « *élémentaires et fondamentales* ». D'abord, elles n'ont pas le même niveau d'abstraction.

Les dialecticiens¹⁷, même les mauvais, commencent nécessairement avec une société particulière existante, dont ils analysent théoriquement la nature et la transformation dans sa totalité. D'autre part, même les meilleurs fonctionnalistes évitent presque toujours l'étude d'une société globale. Parmi les rares exemples dans lesquels ils analysent la totalité, soit ils laissent la réalité totalement de côté, soit ils partent de la théorie fonctionnaliste. [Idem]

Ensuite, elles ne posent pas les mêmes questions. « *Le fonctionnalisme ne fait appel au holisme que pour expliquer les parties, tandis que la dialectique le fait pour expliquer le tout – et donc les parties* » [*Ibid.*, p. 97]. Les fonctionnalistes se demandent comment la totalité explique les parties, sans interroger cette totalité, alors que les marxistes s'attachent avant tout à expliquer la totalité. Enfin, elles n'étudient pas la même totalité. Pour les fonctionnalistes, la structure de totalités particulières, telles que la famille ou la tribu, suffit à l'explication, si bien qu'il n'est pas nécessaire d'analyser la totalité sociale, tandis que pour les marxistes, cette dernière est déterminante. Par ailleurs, nous

¹⁶ Nous nous inspirons de Frank, 1966, qui lui-même commente Van den Berghe, 1963. Cohen ne fait pas directement référence à ces auteurs, mais ils s'inscrivent dans une problématique commune.

¹⁷ Frank évoque « dialecticiens » dans le sens de « marxistes », et « dialectique » dans le sens de « marxisme ».

estimons que la distinction entre holisme et individualisme est discutable puisque, pour les marxistes, tels que nous les envisageons, les actes individuels possèdent un contenu explicatif, mais ils sont encadrés par des lois propres à la structure sociale existante. Il nous paraît donc erroné d'énoncer strictement que le marxisme est un holisme, ce qui signifierait que les actions individuelles ne sont en rien explicatives. Nous considérons qu'il dépasse la distinction entre holisme et individualisme. « *Les hommes font leur histoire, quelque tournure qu'elle prenne, en poursuivant chacun leurs fins propres, consciemment voulues* » [Engels, 1946, p. 38] mais « [le] *point de vue d'après lequel le développement de la formation économique de la société est assimilable à la marche de la nature et à son histoire peut moins que tout autre rendre l'individu responsable des rapports dont il reste socialement la créature* » [Marx, 1978a, tome I, p. 20].

II.2. Une dualité commune conflit-consensus

Cet élément est effectivement un point majeur de la polémique entre marxisme et fonctionnalisme mais, de toute évidence, ils s'accordent sur les termes du débat. Conflit et consensus sont analysés de manière symétrique. Les fonctionnalistes considèrent qu'il existe nécessairement un consensus s'articulant autour de valeurs communes, qui jouent un rôle de stabilité et d'intégration, tandis que les marxistes analysent le conflit comme propre à un système social tant que persiste une rareté matérielle – et donc tant que la structure sociale est divisée en classes –, et comme une source de désintégration et de changement révolutionnaire. Pour les fonctionnalistes, le rapport de classe est une addition, une intégration. Ils peuvent aussi être analysés de manière croisée puisque, d'une part, des conflits sociaux peuvent unifier le système social, comme l'affirment notamment Merton ou Dahrendorf et, d'autre part, le consensus peut précipiter la désintégration en empêchant l'adaptation sociale. Néanmoins, pour les marxistes, le rapport est compris comme une opposition, où intégration et désintégration s'interpénètrent. L'intégration est source de désintégration, et réciproquement. Le système doit faire face à sa propre contradiction entre la nature sociale de la production et la nature privée de la propriété des moyens de production.

II.3. Deux conceptions évolutionnaires du changement social

Il s'agit de la notion de développement chez les marxistes, que nous retrouvons dans la Thèse du Développement développée par Cohen, et de « *croissance évolutionnaire dans la complexité structurelle* » [Van den Berghe, 1963, p. 703] chez les fonctionnalistes. Nous ne parlons pas ici de téléologie, car le débat n'est pas tranché de savoir si ces approches sont téléologiques. La synthèse est formulée par Van den Berghe de la manière suivante : « *Les deux théories soutiennent qu'un état donné du système social présuppose tous les états précédents et donc les contient, dans une forme résiduelle et modifiée* » [Idem]. Cet énoncé rejoint la Thèse du Développement, et notamment l'affirmation selon laquelle une société régresse rarement à des niveaux de développement inférieur, dans la mesure où, d'une manière générale, une structure sociale se développe à partir des acquis qui lui ont été légués par la structure sociale précédente. Néanmoins, les divergences sur ce point peuvent être synthétisées en disant, de façon schématique, que les fonctionnalistes s'intéressent au changement *dans* le système social, tandis que les marxistes s'interrogent sur le changement *de* système social, tout en analysant les contradictions propres à chacun, qui sont source de ce changement. En effet, la dialectique matérialiste conduit à analyser celui-ci comme le produit de la division d'une totalité en ses opposés, ce que le fonctionnalisme ne peut pas faire puisque nous avons vu qu'il n'étudie de la totalité que les parties qui la constituent.

II.4. Deux modèles d'équilibre

Fonctionnalisme et marxisme « *convergent vers un modèle d'équilibre compatible avec le postulat d'une tendance de long terme vers l'intégration* » [Ibid., p. 704]. Cet équilibre est pour les fonctionnalistes le produit d'un consensus, c'est-à-dire de l'interdépendance et de la compatibilité entre les parties d'un système. Pour les marxistes, il est le dépassement de la contradiction entre ces parties, notamment la synthèse par laquelle la structure sociale permet le développement des forces productives. Elle représente un équilibre, ou pour le moins une étape équilibrée, qui tend également à créer ses propres contradictions et ainsi de suite. Réciproquement, la

contradiction elle-même comporte une notion d'équilibre, ce qui nous permet de retrouver le deuxième élément de convergence, entre conflit et consensus. Pour Cohen, la notion d'équilibre existe lorsque les rapports de production encouragent le développement des forces productives, mais il ne s'agit que d'un équilibre partiel, loin de l'équilibre de long terme que représenterait une société sans classe. Or, la notion de déséquilibre est au centre du matérialisme dialectique, et donc du matérialisme historique. C'est pourquoi Frank conclut en affirmant qu' « *afin de réaliser « une synthèse théorique » du fonctionnalisme et de la dialectique, les fonctionnalistes [...] doivent nier l'identification de ce processus [dialectique] et du matérialisme historique comme intenable, rejeter la division dialectique et l'interpénétration des contraires comme confus, et considérer les stimulants extra-systémiques comme incompatibles avec la dialectique* » [1966, p. 106]. C'est en partie ce que réalise Cohen. Il est le premier à avoir franchi, concrètement et de manière soutenue, ce pont entre marxisme et fonctionnalisme, mais il l'a fait par un détour méthodologique. De même qu'il sépare le contenu et la méthode du marxisme, il utilise les outils méthodologiques du fonctionnalisme, évacuant son aspect conservateur pour réaliser ce rapprochement, à travers l'explication fonctionnelle.

Cohen réalise donc une première, non pas en théorisant une synthèse entre marxisme et fonctionnalisme, ce qui a déjà été fait comme nous l'avons vu, mais en dépassant une supposée opposition afin d'utiliser cette synthèse comme instrument méthodologique de compréhension du monde, en l'occurrence de l'histoire. Il transforme, sans la nier, une opposition normative indéniable en un rapprochement méthodologique à travers l'utilisation d'un instrument des fonctionnalistes, l'explication fonctionnelle, pour défendre un aspect du marxisme, le matérialisme historique.

CONCLUSION DU CHAPITRE 2

Ayant rejeté l'approche dialectique, Cohen a choisi, parmi les méthodes scientifiques traditionnellement utilisées en sciences sociales, l'explication fonctionnelle comme mode d'articulation des énoncés du matérialisme historique. Elle correspond à l'affirmation selon laquelle un élément d'un organisme s'explique par les fonctions qu'il remplit dans cet organisme, en l'occurrence par les conséquences qu'il exerce dessus. Ainsi, les rapports de production sont expliqués fonctionnellement en ce qu'ils autorisent le développement des forces productives, et la superstructure est expliquée fonctionnellement en ce qu'elle permet la stabilisation de la base économique. Un tel mode d'exposition repose chez Cohen sur une analogie avec la biologie évolutionnaire, en l'occurrence la biologie prédarwinienne, en ce que le matérialisme historique en serait à la phase lamarckienne de son élaboration. Cette approche renvoie à une association entre marxisme et fonctionnalisme, dont les oppositions semblaient irréconciliables, et Cohen a utilisé les aspects méthodologiques communs aux deux *corpus* pour en extraire l'explication fonctionnelle. Il s'agit donc d'une innovation dans l'articulation des énoncés du matérialisme historique sur les fondements de la philosophie analytique et du positivisme logique, ce sur quoi repose largement son apport. Nous constatons dans le chapitre suivant un autre aspect majeur sur lequel ont été portées les critiques, à savoir le contenu téléologique attribué à la théorie, qui n'est pas sans lien avec son utilisation de l'explication fonctionnelle, mais il concerne plus le contenu de la théorie que la méthode d'exposition.

CHAPITRE 3

UN DÉTERMINISME TECHNOLOGIQUE

L'approche de Cohen a parfois été associée à un marxisme vulgaire qui défendrait un déterminisme technologique strict gouvernant le changement historique, et un déterminisme économique strict gouvernant le droit, la politique et la culture. Or, nous ne pouvons nier l'influence des rapports de production sur les forces productives et celle de la superstructure sur la base économique. La Thèse du Développement fonde l'articulation de l'interprétation proposée par Cohen ; elle nécessite à la fois, en tant que programme de recherche scientifique, une étude empirique et un travail conceptuel, conjointement avec la Thèse de la Primauté. En particulier, la rationalité par laquelle Cohen la justifie est relativement peu présente dans l'œuvre de Marx. Il n'a jamais cherché à démontrer que les forces productives sont le moteur de l'histoire, ni qu'elles se développent à travers l'histoire, mais l'évidence empirique lui donnerait les moyens de soutenir que ce fut le cas. C'est également la position défendue par William Shaw, un disciple de Cohen¹, pour qui « *les faits qui expliquent le mieux pourquoi les forces productives progressent fréquemment, mais régressent rarement, crédibilisent le fait que les forces productives ont une tendance naturelle à l'expansion* » [1986, p. 209]. Pour Ellen Meiskins Wood [1981, p. 70], « *l'objectif de Cohen est d'établir que le matérialisme historique est un déterminisme technologique* », tandis que pour Marcus Roberts [1996, p. 234], « *il semble tout à fait approprié de qualifier l'interprétation par Cohen de la théorie de l'histoire de Marx de déterministe technologique : pour lui la préoccupation 'de l'homme' pour le développement technologique est le déterminant ultime du 'cours de l'histoire humaine'* ». Cohen avait pressenti ce type de critiques puisqu'il avertissait alors que son « *approche du matérialisme historique peut être*

¹ Il a soutenu en 1975 à l'université de Londres une thèse portant sur les relations entre forces productives et rapports de production, sous la direction de Cohen.

caractérisée comme technologique, mais la question du déterminisme ne sera pas discutée dans ce livre » [K, p. 147, n. 1].

Les polémiques autour de cette question sont de deux ordres. Il s'agit, d'une part, du « déterminisme », et des raisons pour lesquelles les forces productives se développeraient à travers l'histoire et, d'autre part, de la question « technologique », qui soulève la problématique de l'action collective, c'est-à-dire la lutte de classes. En d'autres termes, Cohen semble ne pas poser la question de la transformation de la rationalité en action². Bien qu'il ait cherché à se détacher du structuralisme althussérien³, son interprétation est fortement marquée par cet héritage, notamment du point de vue de la faible place laissée à l'action humaine. L'approche de Cohen, en semblant présenter une approche téléologique de l'histoire, à travers la Thèse du Développement, peut être caractérisée comme déterministe (section 1). Elle a également été jugée comme technologique (section 2). La critique de Robert Brenner synthétise ces deux aspects en présentant la théorie de Cohen comme un smithianisme marxiste (section 3).

SECTION 1. UN DÉTERMINISME : UNE HISTOIRE TÉLÉOLOGIQUE

Le matérialisme historique a souvent été interprété, notamment par les adversaires de Marx, comme un déterminisme, ce qui tient notamment à la difficulté à saisir son œuvre comme un ensemble homogène. La lecture de Cohen n'échappe pas à une telle critique. Il consacre relativement peu d'espace dans *Karl Marx's Theory of History: A Defence* à défendre la Thèse du Développement. Il fut poussé à répondre aux critiques pour déterminisme concernant cette Thèse, sur laquelle repose toute la construction de son appareil conceptuel. Il estime qu'en son absence, il est impossible

² Alors que pour Cohen, forces productives et rapports de production sont des éléments, ils sont pour Marx des actions impliquant des individus réels et vivants.

³ Il s'agit d'une critique implicite lorsqu'il estime qu'« *il est peut-être regrettable que le positivisme logique, avec son insistance sur la précision dans l'activité intellectuelle, n'ait jamais atteint Paris* » [K, p. x].

d'évoquer « *un degré déterminé* » ou « *un certain stade* » [Marx, 1957, p. 4] de développement des forces productives. Les critiques à ce sujet sont de plusieurs ordres : en premier lieu, il lui est reproché d'envisager l'histoire de façon linéaire (I) ; ensuite, il a été attribué aux hypothèses qu'il propose un certain nombre d'ambiguïtés préjudiciables pour la clarté de la théorie, en particulier sur la question de la rationalité (II) et sur la question de la spécificité des périodes de développement (III).

I. Une histoire linéaire

Le mode d'exposition de Cohen revêt un caractère particulièrement général, si bien que les éléments historiques particuliers sont difficiles à saisir. Ainsi, la lecture qu'il propose paraît souffrir de rigidité, ce qui tient à une contextualisation insuffisamment précise du développement, et conduit à une lecture de l'histoire par étapes. Cohen est critiqué pour justifier une tendance naturelle au développement, pour réduire l'histoire à un processus causal linéaire. Bien qu'il prenne les devants face à cette critique, comme nous l'avons évoqué précédemment, une partie significative des reproches qui lui ont été adressés sont de cet ordre. Le matérialisme historique en général, et la présentation qu'en fait Cohen en particulier, ont été assimilés à un déterminisme, où les rapports économiques et les formes politiques seraient simplement des effets du développement des forces productives, et donc à une téléologie selon laquelle l'histoire serait dirigée par elles vers une fin irrémédiable. L'explication fonctionnelle de Cohen implique une interaction linéaire entre forces productives et rapports de production, celles-là étant le seul élément vivant, l'histoire trouvant par conséquent sa propre dynamique hors d'elle-même. Il est ainsi conduit à énoncer une tendance transhistorique au développement des forces productives, qu'il défend à travers une nature humaine également transhistorique. Il est clair que les événements sont rétrospectivement logiques mais impossibles à prédire. Les critiques qui lui ont été adressées à ce sujet se regroupent en deux ensembles. La Thèse du Développement souffrirait d'un manque de spécification (I.1) et l'approche de Cohen conduirait à une lecture schématique de l'histoire par étapes (I.2).

1.1. Un développement et une entrave insuffisamment spécifiés

Même s'il propose une définition précise des forces productives et envisage leur développement comme une augmentation de la productivité du travail, Cohen ne spécifie pas suffisamment les conditions de ce développement. Il n'est pas précisé s'il s'agit d'un développement absolu ou d'un développement relatif, si bien qu'il est difficile d'envisager quelle pourrait être la réponse sociale à ce développement. La transformation sociale doit avoir lieu lorsque les rapports de production entravent le développement des forces productives. Cependant, il n'est pas précisé chez Cohen à quelle étape ce développement entre en contradiction avec la nature des rapports de production. *A priori*, il est difficile de privilégier une lecture stricte, selon laquelle une contradiction entre forces productives et rapports de production correspond à un blocage de la hausse de la productivité, ce qui crée une tension avec l'affirmation de Marx et d'Engels selon laquelle « *la bourgeoisie ne peut exister sans révolutionner constamment les instruments de production* » [1986, p. 58]. Une lecture alternative pourrait faire correspondre la transformation des rapports de production à la possibilité d'un meilleur développement des forces productives. Il s'agirait alors de savoir s'il correspondrait, d'une manière générale, à un niveau supérieur ou, plus spécifiquement, à un niveau optimal. Nous avons précédemment [pp. 72-73] privilégié, à partir de l'œuvre de Marx, l'énoncé selon lequel la transformation des rapports de production autorise un niveau supérieur de développement.

À l'inverse, il n'est pas précisé si l'entrave opérée par les rapports de production sur les forces productives est une stagnation absolue, les rapports empêchant toute amélioration de la productivité, ou une infériorité relative, les rapports n'étant pas optimaux. Il n'est pas non plus spécifié si cette entrave est une entrave au développement ou à l'utilisation des forces productives. Cohen précise ultérieurement [1988, p. 112] qu'« *il se peut que la question [de l'utilisation] soit la plus importante du point de vue de la dynamique du changement social* », ce qu'il défend en estimant [*Idem*, p. 115] que « *parfois (même si ce n'est pas le cas dans la Préface), Marx signifiait par 'le développement des forces productives' un processus qu'[il] subsumerai[t] sous le concept de leur utilisation* ». Il précise son argumentaire avec la

notion d'entrave nette, en utilisant « *un multiple du niveau de développement et du degré d'utilisation* » [Ibid., p. 117], ce qui le conduit à reformuler la Thèse du Développement de la manière suivante. « *L'histoire est, fondamentalement, la croissance du pouvoir productif humain, et les formes de société émergent et disparaissent selon qu'elles permettent et promeuvent, ou empêchent et découragent, l'utilisation de la capacité productive dont l'expansion est liée à cette croissance* » [Ibid., p. 118]. L'entrave au développement des forces productives est alors une entrave relative nette, au sens où la trajectoire du niveau de production est en deçà des possibilités.

1.2. Une lecture de l'histoire par étapes

Cohen schématise le déroulement historique de la manière suivante :

Nous pouvons distinguer quatre 'périodes progressives dans la formation économique de la société', correspondant à quatre niveaux distincts de développement du pouvoir productif :

TABLE 4

Forme de structure économique Niveau de développement productif
correspond à

<i>1. Société pré-classe</i>	<i>Pas de surplus</i>
<i>2. Société de classe précapitaliste</i>	<i>Un peu de surplus, mais moins que</i>
<i>3. Société capitaliste</i>	<i>Surplus modérément élevé, mais moins que</i>
<i>4. Société post-classe</i>	<i>Surplus massif</i>

[K, pp. 197-198]

Le niveau de développement des forces productives lors de la première étape est insuffisant pour permettre à une classe de non producteurs de vivre du travail des producteurs. L'apparition d'un surplus conduit dans la deuxième étape à une division en classes, à l'apparition d'un processus d'exploitation, mais le niveau de développement des forces productives reste insuffisant pour permettre un processus capitaliste d'accumulation. Enfin, une société capitaliste permet un niveau de développement des forces productives tel qu'il rend possible une société sans classe. Philippe Van Parijs commente [1979, p. 94] : « *L'ensemble du processus historique se trouve ainsi doté*

d'une unité 'téléologique' : il est conduit entre étapes par un principe de maximisation des forces productives ».

Cette approche présente un aspect téléologique : le déroulement historique semble déterminé, une tendance pouvant facilement être extraite des singularités et discordances conjoncturelles. Il serait également possible de classer différents pays selon le niveau de développement de leurs forces productives, c'est-à-dire leur degré de maturité pour la transformation révolutionnaire des rapports de production. Un tel schéma exclut la possibilité qu'un niveau supérieur de civilisation présupposant un degré déterminé de développement des forces productives ne franchisse pas toutes les étapes. Il aboutit notamment à la conclusion selon laquelle la Russie n'aurait pas été mûre pour la Révolution en 1917. Il est clair que la croissance capitaliste contribue au développement, mais ce n'est pas pour autant que le capitalisme est une étape inévitable vers le communisme. Il est également possible d'affirmer que révolution sociale et révolution politique peuvent avoir lieu conjointement, de manière à ce que les pays féodaux ou semi-féodaux, à plus faible niveau de développement des forces productives, puissent parvenir au socialisme sans traverser une période de capitalisme relativement longue⁴.

Nous estimons qu'il n'existe pas de sens préétabli à l'histoire et les événements historiques n'obéissent pas à un ordre universel. Or l'abolition des classes n'est pas une fatalité, quand bien même elle soit une nécessité historique. Seulement elle s'inscrit dans une tendance qui est celle du développement des forces productives. Une telle séparation entre dimension historique – développement des forces productives – et dimension politique – rapports de production – conduit inévitablement à une représentation spéculative de l'histoire, avec succession chronologique comme lien causal. Cohen paraît négliger la dynamique interne des processus sociaux, alors que seuls l'interaction et le conflit dialectique entre forces productives et rapports de production, entre base et superstructure, produisent le changement historique. Pour Marx, la théorie de l'histoire est celle d'une dialectique entre circonstances matérielles et transformation sociale par l'action de l'homme, puisque « *les hommes font leur histoire,*

⁴ Cet aspect sera discuté ultérieurement [p. 330 et s.].

mais ils ne le font pas arbitrairement, dans les conditions choisies par eux, mais dans des conditions directement données et héritées du passé » [1976b, p. 15].

Karl Marx's Theory of History: A Defence n'est pas tant caractérisé comme un déterminisme technologique parce qu'il énonce une direction et une fin déterminées à l'histoire, mais parce qu'il ne donne pas de mécanisme concret au développement historique. La primauté des forces productives sur les rapports de production ne pourrait pas soutenir une explication causale unilinéaire, en ce qu'il n'est pas possible d'affirmer que les forces créent elles-mêmes les rapports. C'est pourquoi Cohen a eu recours à l'explication fonctionnelle.

II. Développement et rationalité

Sans chercher à justifier en quoi les forces productives auraient tendance à se développer à travers l'histoire, nous serions confrontés à la célèbre boutade de Paul Lafargue selon laquelle Dieu, ce sont les forces productives, et à une conception téléologique de l'histoire. Les forces productives seraient représentées comme un agent transcendant suprahistorique qui détermine indépendamment le cours de l'histoire humaine. Une structure sociale déterminée serait remplacée par un « *agent surintendant* » [Cohen J., 1982, p. 256] de l'histoire assurant la liaison entre positif et normatif, et la téléologie deviendrait en retour théologie. Or, « *la direction du développement des forces productives transmet une direction potentielle à l'histoire, mais pas une destination nécessaire ni un mouvement inexorable* » [Wright, 1985a, p. 133]. Pour éviter ce déterminisme, et donc cette téléologie selon laquelle les forces productives tendraient à se développer systématiquement à travers l'histoire, Cohen émet l'hypothèse selon laquelle il est *rationnel* pour l'humanité d'utiliser son *intelligence* pour développer les forces productives afin de faire face à une contrainte de *rareté*. Alors que la rareté rend nécessaire le développement des forces productives, la rationalité et l'intelligence le rendent possible, et elles sont capables de surmonter des rapports de production récalcitrants, des intérêts humains concurrents, des problèmes superstructurels. Pour Cohen, les acteurs acceptent ou rejettent des rapports de

production selon qu'ils permettent ou non des améliorations productives. Toutefois, il précise sa position en affirmant [1983e, p. 197] que « *la raison d'une amélioration particulière des forces productives ne correspond pas nécessairement à la raison implicite pour laquelle elles progressent* ». La polémique sur ce point s'est essentiellement concentrée sur la question de la rationalité, et sur l'interprétation qui en est faite par Cohen. Elle est envisagée comme permettant le développement des forces productives (II.1), ce qui pose la question de l'ambiguïté de l'association entre rationalité et individualisme méthodologique (II.2); enfin, elle est considérée comme un phénomène universel et non particulier (II.3).

II.1. La rationalité, un effet émergent

Il est clair qu'une rationalité ahistorique n'est pas apte à expliquer les déterminations et les contradictions réelles. Par conséquent, soit le développement des forces productives est le but intentionnel des actions individuelles rationnelles, soit il existe une coïncidence entre l'intérêt des individus rationnels et le développement des forces productives. Or, pour Marx et Engels [1969, p. 48], « *il ne s'agit pas de savoir quel but tel ou tel prolétaire, ou même le prolétariat tout entier, se représente provisoirement. Il s'agit de savoir ce que le prolétariat est et ce qu'il sera obligé historiquement de faire, conformément à cet être* ». En outre, tant que le capitalisme permet ou permettait le développement des forces productives, les motivations de la classe capitaliste correspondent ou correspondaient aux motivations humaines universelles, la lutte entre capitaux pour le partage du surplus conduisant à la recherche d'avantages compétitifs. « *Marx accepte fréquemment qu'une classe dominante promeut non seulement ses propres intérêts mais aussi, ce faisant, ceux de l'humanité en général – jusqu'à ce que sa domination soit dépassée, et qu'elle devienne réactionnaire* » [K, p. 149].

La motivation immédiate est donc autre que le développement des forces productives, qui « *n'est pas le but du capitaliste, mais juste le moyen pour lui d'accumuler de la valeur* » [Idem, p. 202]. Cohen n'évoque pas d'acte intentionnel, le développement est un effet indirect. Il se situe dans des rapports de production

spécifiques, et s'appuie sur des circonstances matérielles. Il ne s'agit donc pas d'une opération directe sur le développement des forces productives, mais sur les rapports de production qui le conditionnent en retour. Ces rapports sont à la source de ce développement et sont nécessaires à son explication. Les structures sociales ont été telles que la poursuite individuelle d'avantages matériels a abouti à une croissance productive mais la raison ultime est la rationalité, la rareté et le savoir.

Le développement historique est conduit par le développement technologique⁵, à cause de ce que les hommes, étant rationnels, sont contraints de faire. Par de nombreux aspects, la Thèse du Développement peut être envisagé comme un « smithianisme » marxiste qui égalise l'intérêt général et la motivation individuelle. Il s'agirait d'un « *argument smithien* » [Cohen J., 1982, p. 262], selon lequel « *la poursuite d'intérêts individuels (reposant sur la nature humaine) conduit à une tendance générale, même si elle n'est pas toujours réalisée, à la croissance productive* » [Idem, p. 263]. La difficulté est de défendre « *une théorie non théologique de l'histoire* » [Ibid., p. 257]. La tendance au développement des forces productives est donc pilotée par une main invisible, comme effet émergent de la poursuite par les individus de leurs propres intérêts. Cette tendance n'est pas directement voulue, elle serait une conséquence non intentionnelle des actions intentionnelles des agents rationnels, qui agissent, en tant que membres de classes sociales spécifiques, pour satisfaire leurs intérêts de classe. Les représentants de la classe dominante sont donc *contraints* d'employer des moyens de production plus efficaces, en tant qu'agents rationnels, pour maximiser le surproduit, la plus-value dans le mode de production capitaliste. Toutefois, la recherche de maximisation du surplus par la classe dominante n'équivaut pas nécessairement au développement des forces productives, et l'argument smithien se heurte à la difficulté de dégager des lois de production générales. Nous développerons cet aspect dans la troisième section du présent chapitre, et le débat avec Robert Brenner.

⁵ Cohen ne les égalise pas puisqu'il évoque [Cohen, Kymlicka, 1988, p. 189-190] « *un développement des forces productives, fondé ou non sur l'amélioration de la technique productive* ».

Pour Cohen, il s'agit plus de correspondance que de coïncidence ou d'adéquation. Les rapports de production ne sont pas *les* rapports de production optimaux mais ils sont *des* rapports de production qui permettent *un* développement supérieur des forces productives. Les rapports ne correspondent donc pas systématiquement aux forces, mais ils leur correspondent en tendance. La rationalité capitaliste et la rationalité productive ne coïncident pas de manière parfaite, mais elles coïncident globalement dans la mesure où les procédés qui utilisent moins de travail ne sont introduits que s'ils sont profitables. La rationalité ne favorise pas à tout moment le développement des forces productives, c'est pourquoi Cohen parle d'une tendance de long terme. La rationalité ne correspond pas nécessairement à un intérêt dans le développement des forces productives mais plutôt à une recherche de maximisation du produit social, et il s'avère que les intérêts matériels des individus rationnels décideurs pousseraient les hommes à développer les forces productives. La rationalité est donc liée au cadre social, en l'occurrence poussant les capitalistes à développer leurs forces productives pour faire face à la concurrence. Pour Cohen, il existe une coïncidence nécessaire, sur longue période, entre les intérêts rationnels et la croissance des forces productives. Nous pouvons lui objecter que ce n'est le cas que sous certaines conditions.

Les avantages de l'espèce, aussi bien dans le règne humain que dans les règnes animal et végétal, s'imposent toujours aux dépens des avantages d'individus, parce que ces avantages de l'espèce coïncident avec les avantages d'individus particuliers, qui en même temps constituent la force de ces privilégiés. [Marx 1976a, tome II, p. 126]

L'hypothèse de transhistoricité est donc rejetée, car il est dans la logique propre du fonctionnement de telle ou telle structure économique de provoquer ou non le développement des forces productives. La recherche par les capitalistes des méthodes les plus efficaces ne tient pas tant à la nature humaine qu'à la logique du capitalisme. Il n'existe pas d'intérêt transhistorique mais une logique structurelle, sans quoi les transformations périodiques sont incompréhensibles. Pour Marx, la nature humaine est le produit de l'histoire, et non pas l'inverse, et les besoins ne sont pas transhistoriques mais développés historiquement dans telle ou telle forme sociale.

II.2. Rationalité et individualisme méthodologique

Cohen, d'une part, et les marxistes « de choix rationnel »⁶, dont Elster, comme les néoclassiques en général d'autre part, parlent tous de rationalité, mais le sens attribué à ce terme est variable. Contre tout « smithianisme », Elster, qui définit l'individualisme méthodologique comme la « *doctrine suivant laquelle tous les phénomènes sociaux – leur structure et leur changement – sont en principe explicables de manière qui implique les seuls individus avec leurs qualités, leurs croyances et leurs actions* » [1989a, p. 19], affirme que la rationalité individuelle ne coïncide pas nécessairement avec la rationalité humaine, puisqu'il peut être rationnel pour une société de développer ses forces productives, et pour un individu de ne pas y participer, d'être un passager clandestin, et « *l'intérêt général n'a pas d'yeux ni de mains pour agir* » [1981, p. 749].

Il existe une ambiguïté quant au caractère individuel ou collectif de la rationalité. Cohen parle de la rationalité comme de l'intérêt qu'aurait l'humanité au développement des forces productives, ce qui semble correspondre à une rationalité collective, tandis que les néoclassiques, marxistes ou non, parlent de rationalité individuelle, de manière intemporelle, chaque individu cherchant à maximiser son utilité. À cet égard, il a été reproché à « *la théorie de Cohen [d'être] inadéquate car coupable d'individualisme abstrait* » [Warren 1991, p. 255]. La rationalité de Cohen doit pouvoir être envisagée par rapport à un environnement social précis, dans lequel les hommes utilisent *rationnellement* leur *savoir* pour permettre le développement des forces productives, afin de faire face à la contrainte de *rareté*, tandis que la rationalité néoclassique est un postulat d'égoïsme sur la nature individuelle intemporelle de chaque être humain. Ainsi, cette rationalité peut très bien aboutir au développement des forces productives, mais aussi à leur régression, puisqu'elle consiste en un mode spécifique de comportement des individus en vue de réaliser leurs objectifs individuels. La classe qui domine est celle qui est la mieux disposée à permettre le développement des forces productives à un moment donné. Les deux approches peuvent s'accorder dans le fait que le

⁶ ou marxistes néoclassiques. L'expression « *marxisme néoclassique* » est apparue sous la plume de Patrick Clawson [1983, p. 109], dans une critique d'un article de Philippe Van Parijs [1980]. Nous étudierons ces travaux ultérieurement [p. 274 et s.].

développement des forces productives est un effet non intentionnel des actions intentionnelles des agents économiques. « *Les individus ne cherchent que leur intérêt particulier* », écrit Marx [1968a, p. 62]. La logique de Cohen revient donc à affirmer que les individus rationnels auraient intérêt à créer et à préserver les structures sociales qui facilitent le développement des forces productives. Tandis que Cohen accepte ces effets émergents, Elster les refuse comme téléologiques.

Il doit être noté que rationalité et rareté ne sont pas transhistoriques mais relatives. Ainsi, la rationalité de Cohen et celle des néoclassiques peuvent se confondre, dans des circonstances historiques particulières, c'est-à-dire dans le cas où la somme des intérêts individuels correspond à l'intérêt général. Mais fondamentalement, elles diffèrent sur deux points essentiels : d'abord parce que l'une se situe au niveau global de l'humanité tandis que l'autre se situe au niveau local de l'individu, ensuite parce que ces deux rationalités n'ont pas les mêmes objectifs explicatifs.

II.3. Les limites d'une rationalité universelle

La rationalité défendue par Cohen est universelle – il ne s'agit pas d'une rationalité liée à une période ou à un groupe –, si bien que le développement des forces productives est fondé sur un critère universel de croissance. Il explique des éléments particuliers à l'aide de critères universels, marque de la science atomiste. Or, la croissance n'est rationnelle que pour ceux dont elle satisfait les intérêts, et ce critère doit être relativisé par des nécessités historiques. Par exemple, dans le cadre du capitalisme, le développement des forces productives est guidé par une loi, l'accumulation du capital, qui est censée résulter en une hausse de la productivité. « *Une manufacture, en tant qu'elle combine des métiers primitivement indépendants, diminue l'espace entre les phases diverses de la production. [...] Comparativement au métier, il y a donc gain de force productive* » [Marx, 1978a, tome II, p. 35]. Ainsi, accumulation et productivité sont deux pôles du capitalisme, dont la contradiction s'exprime par la hausse de la composition organique du capital et la répartition des richesses en résultant, si bien que le conflit du capitalisme ne serait pas celui énoncé

par Cohen, entre forces productives et rapports de production, ce qui est proposé par Milton Fisk [1982, p. 195].

Le conflit qui fonde la reproduction de la lutte de classes n'est pas entre les rapports productifs et un processus séparé de développement des forces productives ; il est entre accumulation et concurrence, qui sont les deux éléments de la contradiction du capitalisme.

Paula Casal [1994] dégage trois ensembles de difficultés.

➤ *L'existence d'objectifs concurrents liés à la pluralité des intérêts*

L'intérêt pour l'amélioration matérielle est en concurrence avec d'autres intérêts. Une société peut faire des choix, qui peuvent correspondre à ses traditions, et qui pourtant sont sous-optimaux pour son développement productif. Pour Cohen, les contraintes matérielles assurent que les intérêts non matériels ne sont pas contradictoires avec les intérêts matériels.

➤ *Le problème de l'action collective*

Il reste possible que prédominent des « *arrangements structurels qui génèrent des effets indésirables d'actions individuellement rationnelles* » [Cohen J., 1982, p. 257]. La coopération n'est pas toujours considérée comme positive, ni même socialement désirable. Cohen l'admet en reconnaissant que « *l'interdépendance tend à faire apparaître des Dilemmes du Prisonnier dans des séries à durée indéterminée* » [1988, p. 102].

➤ *Le risque d'aversion ou d'absence de capacité au changement*

Des positions individuelles dans la structure sociale peuvent ne pas dégager d'intérêt ou de capacité à susciter des changements nécessaires au développement, ce qui soulève le problème de la rationalité de classe. Pour la classe exploitée, les changements peuvent être non rationnels ou non possibles. La poursuite d'avantages matériels ne conduit pas nécessairement au développement productif, et l'intérêt au développement ne correspond à l'intérêt matériel que sous des conditions spécifiques. En réponse, Cohen postule les conséquences libératoires d'un fort niveau de productivité.

Enfin, Murray Smith [1992] dégage une dualité dans la notion de rationalité. Elle est à la fois technique et sociologique, et ces deux aspects sont dotés de rapports complexes et contradictoires. La rationalité technique contribue à réduire la charge de travail, à améliorer la sécurité matérielle, mais elle est subordonnée à la logique capitaliste, et peut donc entrer en contradiction avec une rationalité sociologique. Il est reproché à Cohen de ne pas donner d'explication à celle-là, qui existerait indépendamment du rapport matériel-social constitutif du matérialisme historique. Ainsi, il réintroduit une opposition ontologique entre conscience (rationalité) et être social (structure sociale). L'argument de Cohen pourrait être qualifié de circulaire, notamment en ce qu'il ne donne pas une explication ultime à la tendance au développement des forces productives.

Le compte-rendu abstrait, ahistorique de la rationalité peut fournir un élément essentiel dans la critique philosophique de ces contraintes, mais ne permet pas d'expliquer les déterminations et les contradictions réelles de ces contraintes.
[Levine, Wright, 1980, p. 60]

Face à ce problème, nous pouvons faire référence à l'analogie biologique entre théorie de l'évolution et matérialisme historique. D'après Levine et Sober [1985], aucune des deux n'est téléologique. La première est dotée d'un mécanisme, la sélection naturelle et le second énonce un processus qui gouverne la structure et la direction de l'histoire humaine. Il existe une logique interne de la trajectoire historique, et elle est gouvernée selon Cohen par la rationalité. Contrairement à la théorie de l'évolution, le matérialisme historique est gouverné par des mécanismes endogènes, qui priment sur les causes exogènes. La rationalité joue le rôle de mécanisme. Cependant, Cohen ne cherche pas à prouver le postulat de rationalité, et donc la Thèse du Développement. Il admet que les faits prouvent son existence, d'où une analogie lamarckienne plutôt que darwinienne. Or, ce que fait une société est souvent différent de la rationalité, et il est différent d'affirmer qu'un comportement capitaliste est rationnel dans une société capitaliste et d'affirmer que la rationalité humaine peut triompher contre la rationalité de ce système. Il existerait une triple tension entre la rationalité humaine, la lutte de classes, et la relation entre forces productives et rapports de production. Nous

constatons dans la prochaine sous-section que Marx n'envisage pas d'accorder un aspect universel à la rationalité.

III. Le développement chez Marx, un aspect structurel propre à chaque mode de production

La Thèse du Développement n'est pas explicitée chez Marx, mais le développement des forces productives occupe une place significative tout au long de son œuvre. Il s'agit ici de faire un aperçu de la façon dont il apparaît. Le terme *développement* est notamment utilisé à trois reprises dans la Préface. Marx envisage l'histoire comme un processus cumulatif, comme [1968a, p. 65] « *la succession des différentes générations dont chacune exploite les matériaux, les capitaux, les forces productives qui lui sont transmis par toutes les générations précédentes* ». Ainsi, de même que le mode de production capitaliste a créé « *les conditions d'une synthèse supérieure, sur la base du développement acquis pendant la séparation* » [Marx, 1978a, tome II, pp. 180-181] entre agriculture et manufacture, l'aliénation capitaliste est une condition nécessaire au communisme, à un développement supérieur des forces productives. Selon Marx, dans le mode de production capitaliste naissant, la recherche de la satisfaction de leur intérêt par des capitalistes individuels aboutit au développement des forces productives.

Le développement de la force productive du travail, dans la production capitaliste, a pour but de diminuer la partie de la journée où l'ouvrier travaille pour lui-même, afin de prolonger ainsi l'autre partie de la journée où il peut travailler gratis pour le capitaliste. [1976a, tome III, p. 15]

Le capitaliste est donc « condamné » à participer au développement des forces productives, et même à le provoquer s'il veut survivre en tant que capitaliste.

Le capitaliste qui emploie le mode de production perfectionné s'approprie, par conséquent, sous forme de surtravail, une plus grande partie de la journée de l'ouvrier que ses concurrents. [...] Mais d'autre part, cette plus-value extra disparaît dès que le nouveau mode de production se généralise et qu'en même temps s'évanouit la différence entre la valeur individuelle et la valeur sociale des marchandises produites à meilleur marché. [Marx, 1978a, tome II, p. 12]

Ainsi, Marx ne considère pas le développement des forces productives comme une loi historique, mais comme une tendance propre à chaque mode de production. Par exemple, sous le capitalisme, il est envisagé comme un effet émergent de la poursuite consciente de leurs propres intérêts par les détenteurs des moyens de production. Il s'agit d'une nécessité historique : « *la mission historique [du capitalisme] est de faire s'épanouir, de faire avancer radicalement, en progression géométrique, la productivité du travail humain* » [1978a, tome I, p. 274]. Dans le cadre d'une critique des travaux de Ricardo, il évoque [1976a, tome III, p. 58] « *la fin par excellence de la production : abundance [l'abondance]* », ce qui est formulé différemment par Cohen, selon qui « *la mission du capitalisme est de porter l'humanité vers une étape d'abondance, à laquelle il se renverse et laisse place à une société sans classe* » [K, p. 199]⁷. Chez Marx, comme chez Hegel, le processus dialectique, au sens où un état donné du système social contient et présuppose les états précédents, est source de progrès de la connaissance⁸. Marx n'évoque jamais un développement transhistorique des forces productives, censé remplacer l'esprit universel de Hegel, et si la Thèse du Développement peut être discutée dans le cadre du marxisme, elle n'est pas spécifiquement marxienne.

⁷ Sur cet aspect, nous pouvons faire apparaître une nuance entre les deux positions puisque pour Cohen, le rôle du capitalisme est de conduire à l'abondance, alors que pour Marx, ce rôle est attribué au communisme, lui-même rendu possible par le capitalisme.

⁸ Pour Hegel [1970, p. 513], « *apprendre et connaître le dialectique est de la plus haute importance. Il est en général le principe de tout mouvement, de toute vie et de toute manifestation active dans l'effectivité. De même, le dialectique est aussi l'âme de toute connaissance vraiment scientifique* ».

SECTION 2. UNE APPROCHE TECHNOLOGIQUE : UNE HISTOIRE SANS ACTEUR

Cohen s'appuie sur une distinction analytique entre, d'une part, un aspect matériel et naturel, les forces productives et, d'autre part, un aspect social et historique, la structure sociale, pour présenter une conception de l'histoire que nous pouvons envisager comme technologique. Le matérialisme historique a souvent été critiqué pour être une conception technologique de l'histoire, une théorie désincarnée [Elster, 1980a, 1982b]. Par approche technologique, nous entendons une lecture reposant sur l'hypothèse selon laquelle l'histoire correspond au développement de la science et de la technologie⁹ et, par voie de conséquence, l'action humaine n'a pas d'effet, pour le moins immédiat, sur le développement historique. Avec la Thèse du Développement et la définition des forces productives qu'il propose, Cohen est critiqué pour ne pas accorder un rôle suffisant à l'action humaine (I). Cette question interroge, au regard de la Thèse de la Primauté, le rôle de la lutte de classes dans le changement historique, en particulier dans l'interprétation de Cohen (II).

I. Forces productives et action humaine

L'approche de Cohen est caractérisée comme technologique, en référence à son élaboration de la Thèse du Développement. Il semble assimiler les forces productives à la science (I.1), ce qui reviendrait à accorder un rôle mineur à l'action humaine (I.2).

I.1. Les forces productives réduites à la science

À son étape la plus élevée, le développement des forces productives se confond avec le développement de la science. [K, p. 45]

Sa conception a été considérée comme une interprétation technologique du matérialisme historique, au sens où la technologie humaine se voit accorder la place de facteur explicatif premier des changements économiques et sociaux, ainsi que des développements politiques et historiques. Cela repose sur deux prémisses, à savoir une

⁹ Dans ce cadre précis, nous envisageons la science et la technologie comme équivalents.

séparation analytique entre forces productives et structure économique, et l'hypothèse d'une tendance endogène des forces productives à se développer. Une défense de la primauté technologique semble nécessaire à l'hypothèse de la primauté des forces productives. Or, l'histoire du progrès technique ne prouve en rien que des rapports de production ont été remplacés du fait de leur inaptitude à permettre le développement technologique, et il n'est pas exclu que la correspondance entre forces et rapports soit fortuite.

L'approche de Cohen nous semble renvoyer à celle que défendait Karl Kautsky, selon qui la conception matérialiste de l'histoire n'est pas liée au prolétariat, en tant que doctrine scientifique. Pour Kautsky, l'histoire s'inscrit dans un processus évolutionnaire, dans lequel la conscience est réduite à un épiphénomène, et une condition majeure de l'émergence du socialisme n'est pas le développement objectif et subjectif du prolétariat, mais « *un développement suffisant de la science* » [1977, p. 10]. Théorie et pratique, faits et valeurs, sont dissociés de façon stricte, ce qui est également une marque du positivisme et correspond à un énoncé naturaliste, et donc réductionniste, de l'histoire. Par exemple, ce n'est pas parce que la technologie révèle le processus de production qu'elle détient une primauté explicative. D'ailleurs, rien ne garantit le rôle premier de la technologie, puisque pour Marx, la forme du processus de production capitaliste est déterminé par le mode de production de la plus-value.

1.2. Une place apparemment réduite pour l'action humaine

Dans la nature [...] ce sont simplement des facteurs inconscients et aveugles qui agissent les uns sur les autres et c'est dans leur alternance que se manifeste la loi générale. [...] Par contre, dans l'histoire de la société, les facteurs agissants sont exclusivement des hommes doués de conscience, agissant avec réflexion ou avec passion et poursuivant des buts déterminés ; rien ne se produit sans dessein conscient, sans fin voulue. [Engels, 1946, pp. 37-38]

À l'inverse, en privilégiant les lois propres aux modes de production, la construction de Cohen paraît avoir laissé peu de place à l'action humaine. Il a d'ailleurs été critiqué pour substituer l'activité technique, objective, scientifique, à l'activité politique, consciente, subjective, c'est-à-dire la lutte de classes, et là encore d'avoir une vision téléologique, selon laquelle l'histoire tend vers une fin irrémédiable, quelles que soient les actions des

hommes. Il s'agit toutefois de nuancer cette caractérisation, puisqu'il a écrit par ailleurs [1974a, p. 92] que les bouleversements sociaux « *ne peuvent avoir lieu que par l'intermédiaire de l'action des êtres humains, inspirée par leurs idées, elles-mêmes plus ou moins déterminées par leurs rôles économiques* ». Toutefois, il est vrai qu'il n'accorde pas à la lutte de classes un rôle explicatif central, puisqu'il considère qu'« *affirmer, ce que font certains marxistes, que 'la lutte de classes est le moteur de l'histoire', correspond à un abandon du matérialisme historique* » [1982a, p. 55, n. 12]. Pour Marx, le changement technique n'est pas neutre ni fondamentalement déterminant. Il s'explique par son rôle dans la constitution des rapports de classe. La technologie est marquée par les exigences de la société dans laquelle elle est utilisée. Un déterminisme technologique ne laisserait aucune place à l'action humaine, et l'approche de Cohen semble défendre l'idée générale selon laquelle l'histoire est l'histoire du changement de formes sociales en vue de faciliter l'augmentation de la productivité des forces productives.

Or, il est possible d'affirmer que seule la force de travail est fondamentalement constitutive du processus de production, en tant que pouvoir socialement – et non matériellement – produit, et l'énoncé selon lequel les actions des hommes sont structurellement déterminées ne correspond pas à une lecture marxiste de l'histoire. Il s'agit de rétablir la cohérence entre ces deux énoncés marxistes : « l'histoire est l'histoire de la lutte des classes » et « l'histoire est l'histoire du développement des forces productives ». En effet, ils ne sauraient être compris indépendamment, sous peine de contradiction et de confusion.

La Thèse de la Primauté paraît négliger le rôle du politique dans la détermination du rythme de la productivité, ce qui conduit à fonder une stratégie politique sur la classe ou les rapports de production les mieux à même de développer les forces productives. Or, le degré auquel une classe peut développer les forces productives est indéterminé et, selon Fisk, une telle interprétation en termes d'activité politique peut conduire à un comportement « *aventuriste* » [1982, p. 194], en l'absence d'une classe ouvrière puissante et organisée, ou un comportement « *opportuniste* » [*Idem*], c'est-à-dire

l'alliance avec la classe dominante pour la recherche d'un développement supplémentaire des forces productives dans un même cadre social.

Il n'est donc pas contradictoire d'affirmer que l'histoire est l'histoire de la lutte de classes et de nier que *toute* l'histoire est expliquée par la lutte de classes. Les forces productives et les rapports de production ne sauraient être envisagés dans un sens mécanique ou unilatéral, et il n'est pas téléologique d'affirmer qu'au cours de leur lutte, les travailleurs dégagent de nouvelles forces productives. Isoler la Préface du reste de l'œuvre de Marx empêche de rendre compte de la dialectique à l'œuvre entre le développement des forces productives et la lutte de classes, comme en témoigne Elster, selon qui « *la théorie de l'histoire que Marx esquisse dans [la Préface] est insuffisante dans la mesure où il ignore ou minimise le problème des capacités de classe* » [1989a, p. 58]. Cette confusion n'est pas une nouveauté. « *Le matérialisme historique [...] n'est pas équivalent au déterminisme économique, bien qu'ils soient souvent confondus* » [Frank, 1966, p. 100]. Cohen estime ne pas s'inscrire dans ce déterminisme en prétendant accorder toute son importance à la lutte de classes.

II. Primauté des forces productives ou de la lutte de classes ?

La lutte de classes semble être une grande absente de l'œuvre de Cohen¹⁰, qui nous paraît ne pas apporter suffisamment d'éclairages quant au mode de sélection des rapports de production par les forces productives, et de la superstructure par la base économique. Reste que pour Cohen, l'interconnexion entre forces productives et rapports de production détermine les paramètres de la lutte de classes, ainsi que ses résultats à long terme. Alors, s'agissant de déterminer une hiérarchie explicative des phénomènes sociaux, nous envisageons l'alternative suivante. Soit le niveau de développement des forces productives détermine la nature des rapports de production, et la primauté est alors accordée aux forces – cette position est défendue par Cohen, mais aussi par Boukharine [1921], Plekhanov [1927]... –, soit le déroulement de la lutte

¹⁰ Lebowitz évoque à propos d'une telle approche « l'abandon du travailleur comme sujet » [1992, p. 126].

de classes agit sur la nature des rapports, qui à son tour détermine le niveau de développement des forces, et la primauté est accordée à cette lutte – cette position est notamment défendue par Lukács [1960]¹¹. Pour Cohen, la lutte de classes est déterminée à long terme par le jeu des correspondances et des contradictions entre forces et rapports ; elle est ainsi subordonnée au développement des forces productives, qui joue le rôle d'exécuteur des impératifs économiques. Le contenu explicatif de la lutte de classes serait secondaire par rapport à la dialectique entre forces et rapports. Toutefois, Cohen « *ne veu[t] pas nier que toute l'histoire est l'histoire de la lutte de classes* » [1983a, p. 123], au sens où celle-ci « *est un moyen essentiel par lequel les forces s'affirment sur les rapports* » [K, p. 292]. Face à de tels enjeux, nous discutons le rôle explicatif des classes sociales dans le matérialisme historique (II.1), nous envisageons la lutte de classes comme une forme d'expression de la rationalité (II.2), puis nous interrogeons les modalités de transformation de la rationalité en action (II.3).

II.1. Les classes sociales dans le matérialisme historique : un statut explicatif dérivé

Il est vrai que les classes sociales n'apparaissent pas explicitement dans la Préface de 1859, ce qui peut conduire, en l'analysant de façon superficielle, à l'interpréter comme un évolutionnisme automatique. Or, nous devons garder à l'esprit que les forces productives incluent les producteurs directs et que les rapports de production impliquent des rapports de propriété, qui font l'objet de conflits. Pour Cohen, les classes sociales ne sont pas centrales, ni directement responsables du changement social, qui repose sur la nature humaine, ce qui a été critiqué pour être « *simplement une anthropologie métaphysique, spéculative qui comble le vide explicatif créé par*

¹¹ Il est également possible de défendre une primauté des besoins, selon laquelle « *les besoins des êtres humains socialement développés [...] sont centraux dans la détermination de l'évolution du changement historique* » [Lebowitz, 1992, p. 127]. Toutefois, il nous semble plausible d'envisager cette primauté comme une forme de primauté des forces productives, plus précisément « *la Préface de '59 à visage humain* » [Idem].

l'absence du facteur lutte de classes *dans la théorie de l'histoire de Marx* » [Suchting, 1982, p. 173]. Les modes de vie et d'organisation sociale adoptés par les hommes ne sont pas choisis par eux, au sens où ils résultent d'une adaptation face aux conditions qui leur sont imposées par les contraintes naturelles. Ils conduisent alors à l'émergence de groupes sociaux, notamment sous forme de classes dont, précisément, les conflits ne se conforment pas à un développement déterminé des forces productives. Il n'existe pas de consensus sur ce point au sein même du marxisme analytique, puisque Roemer a également critiqué la Thèse de la Primauté, en affirmant [1988, p. 122] que « *ce n'est pas le niveau de développement des forces productives qui détermine la structure économique, mais le pouvoir de classe qui détermine les rapports de propriété, qui à leur tour déterminent le rythme de développement des forces productives* ». Sur ce point, nous pouvons évoquer l'existence d'un certain degré d'autonomie des rapports de production par rapport au niveau de développement des forces productives, ce qui interroge la primauté de celles-ci, puisque les rapports sont à la fois nécessaires au développement des forces et responsables d'une modification de ce développement.

Pour Cohen, le changement ne peut avoir lieu que lorsque l'ajustement est nécessaire, ce qui semble correspondre à ce qu'a écrit Marx [1982, p. 754], pour qui « *si le prolétariat renverse la domination politique de la bourgeoisie, sa victoire ne sera que temporaire, tant que les conditions matérielles n'ont pas été créées pour rendre nécessaire l'abolition du mode de production bourgeois* ». Pour que ce renversement soit définitif, les conditions matérielles doivent être réunies, afin de rendre possible l'existence d'un mode de production supérieur et, pour Cohen, « *ce qui rend possible une révolution réussie est un développement suffisant des forces productives* » [K, p. 203], mais il ne la rend pas forcément effective. Il est faux de dire qu'à un niveau de développement donné, s'ouvrirait systématiquement une période révolutionnaire du simple fait de l'apparition d'une contradiction entre forces productives et rapports de production. Cohen ne nie pas le rôle historique de la lutte de classes, et il l'envisage aux côtés des contradictions structurelles des forces et des rapports :

Ce qui est de facto la dernière dépression a lieu lorsque le cycle est en phase descendante et lorsque les forces sont prêtes à accepter une structure socialiste et

lorsque le prolétariat possède une conscience de classe et une organisation suffisantes. [Idem, p. 204]

Toutefois, il accorde une primauté explicative à la technologie, c'est-à-dire les forces productives, en estimant qu'« *un niveau élevé de technologie [est] non seulement nécessaire mais aussi suffisant pour le socialisme* » [Ibid., p. 206]. Pour cette raison, son interprétation peut être considérée comme technologique, et nous pouvons affirmer que le développement des forces productives est nécessaire au progrès, mais il n'est pas suffisant, et la lutte de classes est le processus par lequel les forces productives sont transportées dans une structure sociale leur permettant un développement supérieur.

II.2. La lutte de classes, forme concrète de la rationalité

Les propositions théoriques des communistes [...] ne sont que l'expression générale des rapports réels issue d'une lutte de classes existante, d'un mouvement historique qui s'opère sous nos yeux. [Marx, Engels, 1986, p. 75]

D'après Hegel, l'aliénation réunit les préconditions matérielles de la négation de la négation. Autrement dit, chaque mode de production comporte ses propres contradictions, et crée les moyens de leur résolution. La lutte de classes peut ainsi être envisagée comme l'expression plus ou moins consciente de la contradiction entre forces et rapports, et donc le mode d'action concret de la rationalité, le moteur immédiat de l'histoire¹².

Les actions individuelles sont généralisées à des actions de groupes d'individus, c'est-à-dire de classes, se caractérisant par leur rôle dans le mode de production déterminé par leurs intérêts, dictés par leurs conditions d'existence. La classe qui domine est celle la mieux disposée à permettre le développement des forces productives à un moment donné et, en dernière instance, le comportement de classe est déterminé par la dialectique entre forces et rapports. Le niveau de développement des forces productives fixe donc les modalités de la lutte de classes, qui en retour détermine celui-ci. Quand la nature des rapports, qui incarnent les intérêts de la classe dominante,

¹² Nous avons précédemment constaté [p. 60 et s.] que Cohen envisage la rationalité humaine comme l'une des causes du développement des forces productives.

ne correspond plus au développement des forces, mais en constitue une entrave, la tâche historique de la classe dominée est de transformer cette nature. La lutte de classes est donc la forme de cette dialectique, et elle exprime l'existence d'alternatives historiques. Par conséquent, les rapports de production définissent les classes, donc déterminent les règles de la lutte de classes qui en retour a pour fonction de transformer ceux-là en des formes supérieures. En période de transition entre deux formes sociales, la lutte de classes décide quand une classe dominante est renversée, lorsqu'un ordre social supérieur est objectivement possible.

Une certaine lecture de *Karl Marx's Theory of History: A Defence* permet d'affirmer que l'ajustement des rapports aux forces se fait à travers la lutte de classes, dans laquelle « *la victoire tend à revenir à la classe capable de et intéressée à maintenir ou introduire l'ensemble des rôles indiqués par l'actuelle technologie* » [Cohen, 1974a, p. 92]. Les effets de la lutte de classes consistent en une dialectique entre forces et rapports, qui détermine en dernière instance les résultats de cette lutte. Les conditions d'existence des forces sont les conditions de domination d'une classe sociale sur l'autre et, par conséquent, développement des forces productives et lutte de classes ne sont pas extérieurs mais relèvent de différents niveaux de détermination. Pour Engels [1946, p. 47], « *les changements qui se produisent en cette matière découlent des rapports de classe, par conséquent des rapports économiques entre les hommes qui procèdent à ces changements* ». Pour Cohen, la prémisses de tout développement systématique des pouvoirs productifs humains est l'émergence de facultés cognitives favorisant une forme technique de rationalité. Cela n'explique pas l'existence de longues périodes d'absence d'émergence de la rationalité technique. Seules certaines formes sociales ont permis l'émergence de ces facultés cognitives, qui constituent la composante mentale des forces productives matérielles.

II.3. Intérêts de classe et capacités de classe

Il ne suffit pas qu'une classe spécifique ait un intérêt au changement de structure économique pour que ce changement ait lieu. Une capacité de classe est également nécessaire, ce que semble négliger Cohen (II.3.1), et qui pose la question de la transformation des rapports de production (II.3.2).

II.3.1. Une distinction négligée par Cohen

Cohen semble postuler la croissance simultanée de la capacité de classe et de l'intérêt de classe pour la transformation sociale, c'est-à-dire l'existence d'un intérêt humain transhistorique dans la transformation des structures économiques pour libérer les forces productives, d'où le développement des capacités de classe nécessaires. D'une part, la classe dominante actuelle perdrait son soutien car elle bloque les forces productives et la future classe dominante offre la possibilité de les libérer. D'autre part, l'intensification des crises économiques rend la transformation de plus en plus réalisable. Le problème présent est celui de la possibilité de cette transformation. Les révolutions n'ont pas lieu juste à temps, et « *leur événement n'obéit pas à l'ordonnement d'une Histoire universelle* » [Bensaïd, 1995, p. 70], ce qui conduirait tout événement à perdre sens dans le cours déterminé de l'évolution historique. Il n'existe pas de lien nécessaire entre le développement d'un intérêt objectif au changement social et de la capacité à réaliser ce changement et, « *même s'il peut exister un intérêt dans le développement productif, il n'existe aucune garantie pour qu'il soit réalisé* » [Warren, 1991, p. 269]. Trois conditions doivent être réunies pour passer à une structure sociale supérieure : la structure actuellement dominante doit être en crise, les forces productives doivent être compatibles avec la structure supérieure, et la classe dominée doit posséder une conscience et des capacités de classe¹³ telles que « *des acteurs de classe soient capables de porter une nouvelle société, une nouvelle forme sociale libérant le développement des forces productives* » [Levine, Wright, 1980, p. 64].

¹³ Elles sont définies comme les « *ressources organisationnelles, idéologiques et matérielles dont disposent les classes dans la lutte de classes* » [Levine, Wright, 1980, p. 58].

En l'occurrence, Cohen est accusé de « *néglige[r] ce qui est décisif pour tout compte-rendu adéquat de transformations sociales révolutionnaires : la question des capacités de classe. Alors, la théorie de l'histoire qu'[il] défend est au mieux partielle et unilatérale* » [*Idem*, p. 50]. Des agents historiques permettent de renverser la structure économique présente, mais il ne s'agit pas forcément d'une action consciente. D'ailleurs, nous avons précédemment constaté que Cohen semble plus s'intéresser aux changements dans le mode de production qu'au changement de mode de production. Il est vrai que Cohen s'est peu intéressé à la capacité de la classe dominée à renverser la classe dominante et à transformer les rapports de production, ce qui pose problème quant à la nature même du marxisme. En ce sens, il s'oppose à l'approche, que nous jugeons plus orthodoxe, de Block, qui commente la méthode du *Capital* en affirmant qu'« *une seule chose préoccupe Marx : trouver la loi des phénomènes qu'il étudie ; [...] ce qui lui importe par-dessus tout, c'est la loi de leur changement, de leur développement, c'est-à-dire la loi de leur passage d'une forme à l'autre, d'un ordre de liaison à un autre* » [in Marx, 1978a, tome 1, p. 27].

Il semble que pour Cohen, les intérêts de classe génèrent les capacités de classe, et que la coordination entre ces deux éléments est déterminée par le niveau de développement des forces productives. Il n'existe pas de relation nécessaire, mais « *l'humanité ne se pose jamais que des problèmes qu'elle peut résoudre* » [Marx, 1957, p. 5], c'est-à-dire que des capacités de classe émergent en réponse à des intérêts de classe. Elles sont conditionnées par le développement social et historique d'une période donnée. Dans la période d'expansion d'un mode de production, l'intérêt est porté au développement, et ceux de la classe dominante coïncident avec ce développement, tandis que dans sa période de déclin, l'intérêt est porté à la révolution, à partir du moment où ce mode devient irrationnel – il entrave le développement des forces productives.

Le problème que ne pose pas Cohen est celui de la transformation de la rationalité en action. Un intérêt rationnel dans la transformation d'un système économique n'est pas une condition suffisante pour sa transformation. Il semble négliger les capacités de classe, considérant que le marxisme ne s'intéresse pas aux

comportements, mais aux forces et aux rapports qui les contraignent. Avec une lecture littérale de la Préface, les capacités de classe pour une révolution sociale existeraient automatiquement à partir du moment où les rapports de production entravent le développement des forces productives, avec une croissance simultanée de l'intérêt et de la capacité de classe pour le changement social. Or, l'entrave des forces productives ne suffit pas à fournir une théorie de la révolution et, « *loin de jouer le simple rôle d'un moteur sous le capot des rapports de production, [les forces productives] sont elles-mêmes déterminées par eux* » [Bensaïd, 1995, p. 63, n. 18]. Un intérêt au changement de structure économique est une condition nécessaire mais non suffisante au changement révolutionnaire. Les conditions sociales et historiques disparaissent partiellement dans l'hypothèse de rationalité telle que la présente Cohen.

II.3.2. Une question de transformation

Rien ne garantit que les capacités de la classe dominée – ou des classes dominées – soient en adéquation avec le développement des forces productives. Lorsque les intérêts de la classe dominante ne correspondent plus à ce développement, mais conduisent à l'entraver, c'est le rôle de la classe dominée, devenue révolutionnaire de fait, de mettre en place des rapports de production permettant un développement supérieur. Nous sommes alors en droit de nous demander quelle action doit mettre en œuvre la classe dominée, en l'occurrence le prolétariat, face à cette contradiction. De toute évidence, le problème se situe autour de la Thèse de la Transformation, selon laquelle les rapports sont modifiés de telle façon que la leur correspondance avec les forces sera rétablie. Rien n'indique dans la Préface, considérée indépendamment de l'œuvre de Marx, que les intérêts de classe génèrent les capacités leur permettant de les satisfaire. Pour Cohen, et à la lecture littérale de la Préface, celles-ci paraissent exister automatiquement à partir du moment où les rapports entravent le développement des forces. Il suppose une croissance simultanée de la nécessité structurelle, de l'intérêt et de la capacité de classe pour le changement social.

Or, il ne suffit pas pour une société d'avoir atteint un certain niveau de développement des forces productives pour passer à une forme sociale supérieure. Une

fois ce niveau atteint, il ne suffit pas non plus d'avoir un intérêt au développement des forces productives, mais il est nécessaire que la classe sociale porteuse de cet intérêt ait également la capacité révolutionnaire de transformer les rapports de production. C'est pourquoi, aux cinq étapes par lesquelles Levine et Wright présentent la Thèse de la Primauté [p. 68 et s.], il nous semble opportun d'ajouter une Thèse de la Capacité. Le rythme de développement des forces étant dicté par la nature des rapports, la Thèse de la Primauté ne peut être sauvée que par une Thèse de la Capacité.

La croissance de la capacité de la classe dominée n'est pas inexorable et la classe dominante dispose de nombreux moyens, notamment superstructurels, pour empêcher son émergence ou son renforcement. Par exemple, la classe capitaliste peut contrecarrer la capacité du prolétariat à s'organiser en classe pour soi, à se doter d'une direction révolutionnaire. Des éléments superstructurels peuvent consister à créer, de façon intentionnelle ou non, de la confusion ou de la division au sein de la classe ouvrière, notamment par le racisme ou par le consumérisme. De même, les organisations créées par la classe ouvrière, partis et syndicats, ont abandonné leur objectif initial, qui était la raison de leur création, à savoir une transformation révolutionnaire des moyens de production. Pour illustrer historiquement ce propos, il est intéressant de noter qu'en Europe, et notamment en France, ces organisations ont été créées au tournant du vingtième siècle, au moment où les crises récurrentes propres au capitalisme n'étaient plus des crises autorégulatrices, mais devenaient progressivement des crises destructrices, période caractérisée par Lénine [1970] d'impérialisme. Aujourd'hui, il n'est pas choquant de dire qu'elles ont abandonné le marxisme, et en particulier le matérialisme historique. Ainsi, rien chez Cohen ne prouve que le socialisme est de plus en plus probable avec le développement de la crise du capitalisme. Le développement de la capacité de classe n'est pas nécessairement conjoint à celui des forces productives. Il existe de nombreux obstacles à l'émergence des capacités de classe, et ils sont irréductibles aux forces. Leur entrave ne suffit pas à fournir une théorie de la révolution, et un intérêt au changement de structure économique est une condition nécessaire mais non suffisante au changement révolutionnaire. Les conditions sociales et historiques disparaissent partiellement dans

l'hypothèse de rationalité, et Cohen « *échoue dans la compréhension de la spécificité du rôle des contraintes structurelles à la formation des capacités de classe* » [Levine, Wright, 1980, p. 68].

SECTION 3. LA CRITIQUE DE BRENNER : UN « SMITHIANISME MARXISTE »

La théorie qui fait de la croissance des forces productives la clé du développement économique sur le long terme est aujourd'hui associée au marxisme. Mais, selon moi, son origine conceptuelle se trouve à nouveau chez Adam Smith. [Brenner, 1990, p. 82]

Parmi les auteurs ayant participé aux discussions du Groupe de Septembre, Robert Brenner s'avère être le plus fidèle à l'œuvre de Marx. Il extrait du matérialisme historique la dynamique spécifique de chaque mode de production, cherchant à éviter l'accumulation de ce qu'il juge être des spéculations abstraites sur la Préface, bien peu utiles pour la recherche empirique. Pourtant, bien que sa préoccupation pour les transformations périodiques du capitalisme rejoigne assez largement les travaux de Cohen, bien qu'il réponde à ses propositions théoriques, rares sont dans son œuvre les références explicites, l'une d'entre elles étant la suivante : « *Sur la base de notre analyse de la théorie des forces productives, il est difficile d'envisager un énoncé fonctionnaliste comme celui de Cohen dans Karl Marx's Theory of History: A Defence* » [1986, pp. 46-47, n. 13]¹⁴. Nous estimons que l'œuvre de Brenner n'est pas « *diamétralement opposée au matérialisme historique de Cohen* » [Roemer, 1982e, p. 515], au sens où tous deux ont pour objectif de dégager quelles sont les forces motrices du développement historique. Pourtant, alors que Cohen donne la primauté aux forces productives, Brenner l'accorde à la lutte de classes, sans quoi il serait impossible d'envisager les transformations périodiques. Il rejette ainsi l'hypothèse de transhistoricité qu'il attribue à Cohen, et prête à la logique propre de telle ou telle structure économique la capacité d'avoir pour effet de développer ou non les forces productives. En présentant le capitalisme comme un effet émergent, *i.e.* l'effet non

¹⁴ Ce passage n'apparaît pas dans la version française du texte, c'est pourquoi nous mentionnons l'article de Brenner, 1986, qui est la version originale de Brenner, 1990.

intentionnel d'actes intentionnels, Brenner offre une lecture de l'histoire alternative à celle de Cohen (I). Toutefois, nous envisageons l'hypothèse selon laquelle ces deux approches ne sont pas irréductibles, mais se situent à des niveaux d'abstraction distincts (II).

I. Un modèle alternatif : le capitalisme comme effet émergent

À l'inverse de Cohen, Brenner met l'accent sur les périodes de transition historique d'une forme sociale à l'autre, il interroge le rôle spécifique joué par la rationalité des acteurs au cours de ces périodes. Dans sa critique implicite à Cohen, il dégage quatre thèses explicatives du capitalisme.

- Des rapports de production spécifiques conditionnent la rationalité, et des comportements individuellement rationnels peuvent être contradictoires avec le développement économique.
- La transition des rapports précapitalistes aux rapports capitalistes n'est pas un résultat voulu d'actions rationnelles.
- L'activité rationnelle précapitaliste visait à maintenir les rapports précapitalistes.
- Les formes capitalistes de propriété sont nécessaires à la croissance moderne.

Son opposition à la définition de la rationalité présentée par Cohen est patente, puisqu'il ne l'envisage pas comme ahistorique, mais comme conditionnée par une structure sociale spécifique (I.1). Il considère le développement des forces productives, lorsqu'il a lieu, non pas comme un caractère structurel, mais comme une conséquence non intentionnelle d'actions intentionnelles (I.2).

I.1. Une rationalité conditionnée par des rapports de production spécifiques

Brenner remarque que les règles de reproduction des sociétés agricoles précapitalistes sont incompatibles avec la croissance économique moderne, que le progrès technique dans les rapports de production précapitalistes ne conduit pas nécessairement au développement économique. L'accès direct des producteurs aux moyens de subsistance et la contrainte extra-économique des exploités conduit ces

derniers à utiliser la force extra-économique pour maintenir leur domination. Les règles qu'il était rationnel d'adopter se sont avérées contraires au développement économique global. La faible productivité agricole rend les marchés instables et pousse à la diversification, ce qui constitue un obstacle à la spécialisation et empêche une dissociation entre moyens de production et moyens de subsistance. En conséquence, le seul moyen de contrainte pour les exploiters est l'investissement dans la surveillance et dans les moyens militaires, ce qui entrave la croissance de la productivité. Le développement est alors extensif, avec la multiplication des unités de production existantes, et des formes non productives apparaissent (dépenses militaires, luxe...), ce qui conduit à une stagnation à long terme. Ainsi, il nous semble possible d'affirmer que l'approche de Brenner revêt un aspect ricardien dans sa logique argumentative, au sens où la structure capitaliste est porteuse d'un appauvrissement général. Il raisonne à productivité constante, ce qui renvoie à une logique de rendements décroissants. Les acteurs précapitalistes sont organisés en institutions politiques : les producteurs directs se constituent en communautés à la fois pour lutter contre les exploiters et pour se protéger des conflits internes, et les exploiters s'organisent pour imposer des prélèvements, mais aussi pour lutter contre d'autres groupes d'exploiteurs, si bien que les conditions ne sont pas réunies pour la mise en œuvre des conditions du développement économique.

L'adoption de rapports capitalistes passe par l'existence d'une pression à la concurrence, par l'absence de possibilités de diminution des coûts ou d'augmentation du revenu, et donc par la séparation entre les producteurs directs et les moyens de subsistance, et donc entre la force de travail et les moyens de production. C'est alors que les rapports de production, devenus capitalistes, se sont inscrits dans une reproduction par les prix, jouant le rôle de mécanisme de sélection naturelle éliminant les producteurs incapables de diminuer leurs coûts.

Smith avait tort de croire qu'une production systématique pour l'échange était elle-même l'expression pure et simple de l'intérêt personnel rationnel. [...] Au contraire, les producteurs ne trouvent un intérêt personnel rationnel à la spécialisation que dans le cadre des rapports de propriété capitalistes, et cela seulement parce qu'ils n'ont d'autre choix que de produire pour le marché et d'y affronter la concurrence. Pour formuler les choses aussi simplement que possible : l'explication n'est pas

que les gens échangent pour se spécialiser, ni qu'ils se spécialisent pour échanger ; ils se spécialisent parce qu'ils doivent échanger. Puisque cela ne se produit qu'en présence de relations de propriété capitalistes, comprendre le démarrage de la croissance économique moderne, c'est comprendre comment les relations capitalistes de propriété se sont imposées. [Brenner, 1990, p. 76]

1.2. Le développement, une conséquence non intentionnelle d'actes rationnels

Dans l'approche smithienne traditionnelle, un ensemble d'intérêts personnels conduit à l'adoption rationnelle de règles capitalistes, *i.e.* à la transformation de rapports précapitalistes en rapports capitalistes, qui conduit à un processus de croissance économique moderne. « *Ainsi, pour Smith, la poursuite rationnelle de l'intérêt personnel entraîne un développement économique généralisé et continu* » [Idem, p. 66]. Brenner attribue à Cohen une théorie d'inspiration smithienne, selon laquelle les forces productives sont croissantes et les rapports de production existants permettent l'adoption de forces jusqu'au point auquel il est nécessaire de passer à de nouveaux rapports pour mettre en œuvre les forces disponibles. Il juge cette théorie inapte à expliquer le développement économique, dont le processus reposerait sur trois ensembles de motivations : l'essor du commerce, l'émergence et le développement de nouvelles forces productives, et la croissance démographique. Elles ont conduit, conjointement avec l'apparition de la propriété privée, à l'émergence de motivations capitalistes, au développement du critère d'efficacité productive pour le développement de la production, et donc à la prédominance des rapports de propriété capitalistes conduisant à une rationalisation des stratégies.

Pour Brenner, « *la naissance des rapports de production capitalistes se produit comme conséquence involontaire du fonctionnement des règles de reproduction des acteurs précapitalistes individuels et/ou des conflits entre classes précapitalistes* » [Ibid., p. 91]. La question est alors de savoir comment les sociétés précapitalistes ont conduit au développement de la production de marchandises et à l'échange, et dans quelle mesure elles ont toléré les formes techniques associées à la division du travail. Pour Brenner, le mode de production féodal est une exception parmi tous les modes de production précapitalistes, en ce qu'il est doté d'une dynamique pour un développement

systématique des forces productives, même s'il le fait de manière extensive : il encourage la division du travail et permet la libération des forces mentales conduisant à la connaissance productivement utile, au progrès technique. Ainsi, le développement du capitalisme résulte de la conjonction de plusieurs éléments : l'épuisement des ressources du fait du caractère extensif du développement, l'émergence de centres capitalistes grâce à l'aspect décentralisé de la structure politique, la possibilité d'un développement capitaliste ouverte par l'essor du commerce mondial et par les colonies. L'existence du capitalisme est considérée comme le facteur explicatif du déclenchement de la croissance économique moderne : « *Ce qui distingue la croissance économique moderne [...] c'est la présence dans l'économie d'une tendance, d'un besoin systématique et continu poussant à transformer l'économie dans le sens d'une plus grande efficacité* » [Ibid., p. 66]. On retrouve la correspondance entre le développement des forces productives et la nature des rapports de production : « *Il se trouve que ce que les individus estiment rationnel de faire est d'assurer une production à grande échelle pour l'échange en réduisant systématiquement les coûts par la spécialisation, l'accumulation et l'innovation, et ces démarches sont précisément ce que l'économie requiert pour une croissance continue* » [Ibid.].

Brenner évoque la transition du féodalisme au capitalisme comme une conséquence non intentionnelle d'actions rationnelles, et entre en tension avec Cohen, qu'il considère, en particulier avec l'hypothèse de rationalité, comme un intentionnaliste smithien. Toutefois, Cohen ne nie pas que « *les rapports précapitalistes sont conservateurs* » [K, p. 171] et il reconnaît que « *Marx affirme qu'aucune classe dominante ni aucun ensemble de rapports de production passés ne stimule la productivité* » [Idem, p. 170] autant que le capitalisme. « *Donc, Marx caractérise comme 'conservatrices' les classes dominantes non capitalistes, en opposition à la bourgeoisie productivement révolutionnaire* » [Ibid.]. Néanmoins, il nuance sa position de la manière suivante :

Même si le capitalisme encourage un développement des forces productives plus rapide que le féodalisme, il peut rester vrai qu'il est meilleur pour les forces, au moment où le féodalisme domine, que ce soit lui, et non le capitalisme, qui

domine. (Les voitures de sport sont plus rapides que les jeeps, mais les jeeps sont plus rapides sur des terrains marécageux). [Ibid., p. 171]

Plutôt que de présenter les rapports de production comme les formes de développement des forces productives, Cohen les envisage comme les formes dans lesquelles elles se développent. Ainsi, « *x peut être fonctionnel pour y même s'il est faux que x existe parce qu'il est fonctionnel pour y* » [1980b, p. 129]. La classe dominante aurait tendance à introduire des innovations afin d'accroître le surplus. Cet argument est de forme smithienne, le développement étant envisagé comme une conséquence ultime du désir humain, et il s'inscrit dans le cadre d'un comportement intentionnel. Pour Adam Smith [2000, p. 11], « *la division du travail, dans la mesure où elle peut être introduite, cause [...] une augmentation proportionnelle des puissances productives du travail. La séparation des différents métiers et emplois semble s'être produite en conséquence de cet avantage* ».

La primauté causale est accordée à la rationalité intentionnelle sur les forces sociales, et l'intention de transformer les rapports de production correspond au développement des forces productives. Face à la position smithienne selon laquelle les rapports de production sont subordonnés à la nature humaine, Brenner répond que celle-ci est socialement contrainte, et que des rapports de production particuliers imposent une forme particulière de développement. Il estime la théorie de Smith « *trompeuse pour expliquer la croissance moderne* » [1990, p. 67], au sens où rien ne garantit que les producteurs transforment toute leur production en marchandises au lieu de produire pour leur subsistance, ni qu'ils améliorent les méthodes de production au lieu d'intensifier l'exploitation ; en d'autres termes la rationalité ne garantit pas le développement des forces productives. Elle porte plutôt sur la reproduction des rapports sociaux, et le féodalisme a constitué le meilleur cadre pour l'émergence du capitalisme du fait de la faible résistance aux formes sociales propices à la rationalité technique. Une fois établie une concurrence entre deux modes de production, le plus efficace en termes productifs l'a aisément emporté. Les gains permis par le capitalisme ont rapidement rendu le féodalisme obsolète, ce qui renvoie à la notion de primauté concurrentielle [Carling, 1993].

II. Deux niveaux d'abstraction inégaux : les fondements d'une complémentarité ?

Alors que Brenner présente une historiographie, Cohen défend une théorie de l'histoire. Les positions des deux auteurs ne sont pas incompatibles, dans la mesure où la théorie présentée par Cohen est suffisamment vaste pour permettre l'intégration d'éléments historiques plus spécifiques. Paradoxalement, en fournissant une explication pour les périodes de transition, en particulier celle entre féodalisme et capitalisme, Brenner pourrait servir de complément à Cohen qui revendique son attachement aux périodes non transitionnelles. Il est donc possible d'affirmer que Brenner étudie la réalité concrète qui nourrit, en même temps qu'elle le justifie, un modèle d'articulation entre rapports de production et forces productives. Cohen rend les forces autonomes par rapport à la structure économique. Or, si le développement historique est conduit par le développement technologique, ce n'est pas malgré ce que font les hommes, mais plutôt à cause de ce que les hommes, étant rationnels, sont contraints de faire. Il est une conséquence non intentionnelle des actions intentionnelles des agents rationnels qui, en tant que représentants de classes sociales spécifiques, agissent pour satisfaire leurs intérêts de classe. En cela, Brenner est caractérisé par Carling [1992a] comme un marxiste de choix rationnel, puisque l'acteur féodal serait rationnel en transformant les rapports existants par des rapports capitalistes. Les représentants de la classe dominante sont contraints d'employer des moyens de production plus efficaces, en tant qu'agents rationnels.

En bref, ce n'est que là où dominant les relations capitalistes de propriété que tous les acteurs économiques sont obligés d'adopter pour règle de reproduction la mise sur le marché de leur produit (quel qu'il soit) au prix compétitif, c'est-à-dire le plus bas. Ce n'est que dans une telle économie que les acteurs sont perpétuellement motivés pour réduire leur prix de revient. Ce n'est que dans une telle économie qu'il existe un mécanisme de sélection naturelle (c'est-à-dire la concurrence sur le marché) pour éliminer les producteurs qui ne réduisent pas le prix de revient. C'est pour ces raisons qu'il n'y a que dans le cadre de relations de propriété capitalistes que nous pouvons nous attendre à trouver une croissance économique moderne.
[Marx, 1976a, tome II, pp. 73-74]

De toute évidence, le développement des forces productives ne présente pas d'intérêt pour l'individu mais pour l'humanité. Il n'existe pas d'intérêt transhistorique, mais plutôt

une logique structurelle et en quelque sorte, le capitalisme a émergé accidentellement. Reste que l'explication fonctionnelle de Cohen est très générale et peut justifier des situations de développement comme des situations de régression. Par exemple, le capitalisme aurait surgi quand et parce qu'il encourageait le développement des forces productives. Brenner se situe à un niveau d'abstraction plus faible en ce qu'il accorde une spécificité à chaque mode de production, qui posséderait ses propres contradictions entre forces et rapports. Il interroge les lois du mouvement propres aux modes de production ayant précédé le capitalisme. Pour nombre d'auteurs [Gottlieb, 1984 ; Amin 1985 ; Sweezy 1986], seul le capitalisme possède des lois internes permettant le développement, en puisant les sources de ce développement dans une logique économique. Par exemple, le développement des forces productives dans le mode de production féodal se fondait sur une logique extra-économique – économie de guerre, appropriation coercitive, pillage – et donc le mode de production féodal ne contient pas d'impulsion systématique au développement de la productivité, et c'est la lutte de classes qui a libéré les forces productives en provoquant et en dirigeant le passage au capitalisme. Brenner soulève l'hypothèse selon laquelle une entrave au développement des forces productives peut correspondre, non pas à une entrave à la tendance au développement, mais à l'absence de cette tendance. Seul le capitalisme peut donner structurellement une impulsion au développement des forces productives et donc au socialisme et, en l'absence de socialisme, les rapports capitalistes sont nécessaires et suffisants pour un développement technologique soutenu, suffisants en ce que les acteurs sont incités à ce développement, nécessaire en ce que les rapports précapitalistes étaient porteurs de stagnation. Les capacités productives fixent les limites du possible, mais rien ne garantit que les impulsions des forces productives au développement déterminent la nécessité et la direction du changement historique.

CONCLUSION DU CHAPITRE 3

Nous avons dégagé dans ce chapitre les premiers éléments de critique, en termes de contenu, adressés à l'élaboration par Cohen du matérialisme historique, qui correspondrait à un déterminisme technologique. Ces critiques portent sur la Thèse du Développement, qui fonde l'analyse de Cohen, considérée comme déterministe ou téléologique, laissant peu de place à l'action humaine dans le processus du développement historique. Elles renvoient également à la Thèse de la Primauté, selon laquelle les forces productives sont fondamentalement explicatives, en particulier à l'interprétation qui est faite par Cohen de ces forces. Cette Thèse est critiquée pour être une interprétation technologique, négligeant le rôle de la lutte de classes. C'est pourquoi nous pouvons caractériser l'élaboration de Cohen comme une forme de déterminisme, d'une orthodoxie déterministe proche de celle qui a vaincu la deuxième Internationale, en ce que selon lui, le changement social procéderait plus d'un automatisme que de l'action collective comme expression partiellement consciente des contradictions structurelles. Nombre des auteurs qui l'ont critiqué – notamment Brenner, Roemer, Elster, Van Parijs, Wright – ne l'ont pas tant fait sur des éléments formels, épistémologiques, que sur le contenu de la théorie défendue par Cohen. Ils étaient ou allaient devenir par la suite ses collègues marxistes analytiques au sein du Groupe de Septembre.

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE

Nous avons reconstitué dans cette première partie ce que Cohen défend, à travers un travail rigoureux de clarification sémantique, quand il prétend défendre la théorie marxienne de l'histoire. Au cœur de cette théorie, il fait figurer la Thèse du Développement, selon laquelle les forces productives tendent à se développer à travers l'histoire, et la Thèse de la Primauté, selon laquelle le niveau de ce développement explique la nature des rapports de production ayant pour fonction de permettre ce développement, qui serait lui-même une tendance transhistorique. Après avoir énoncé le contenu que Cohen attribue au matérialisme historique, nous nous sommes penché sur le mode explicatif qui selon lui est le mieux à même d'attribuer un contenu scientifique au matérialisme historique en tant que programme de recherche, à savoir l'explication fonctionnelle. Nous avons ainsi dégagé une double originalité chez Cohen dans son rapport au marxisme. D'une part, l'accent qu'il porte sur la clarté et la rigueur, au cœur de son exposition, se situe explicitement dans le cadre de la philosophie analytique. Elle correspond au contexte universitaire dans lequel il évolue, et dont il est sans conteste un représentant ; son originalité tient au fait que c'est la première fois qu'une telle alliance avec le marxisme, jusqu'à présent jugée irréalisable pour incompatibilité, est conclue de manière explicite. D'autre part, c'est dans ce cadre, qui a facilité la constitution du marxisme analytique, que Cohen a pu sélectionner, parmi les explications scientifiques traditionnelles, celle qui selon lui correspond le mieux au matérialisme historique, à savoir l'explication fonctionnelle, dont il a dû dépasser l'appropriation conservatrice par les fonctionnalistes pour pouvoir l'utiliser au service du marxisme. Nous avons enfin dégagé un ensemble de critiques portées à l'œuvre de Cohen sur la question du déterminisme technologique, pour constater qu'elles se situent au cœur des débats du marxisme analytique. Nous développons dans une deuxième partie le fait que *Karl Marx's Theory of History: A Defence* n'est pas simplement un livre parmi d'autres sur le marxisme, mais qu'il est à l'origine d'un retentissement considérable en tant qu'il fonde, dans la controverse, le marxisme analytique.

DEUXIÈME PARTIE
COHEN ET LE MARXISME ANALYTIQUE, UNE
FILIATION RÉELLE MAIS CONTROVERSÉE

La première partie nous a permis de dégager la spécificité de *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, qui repose sur le mode opératoire privilégié par Cohen pour défendre le matérialisme historique. Nous avons constaté l'approche analytique avec laquelle il présente le contenu qu'il attribue au matérialisme historique, puis le mode d'articulation de ces concepts avec l'explication fonctionnelle, sans laquelle ce contenu n'aurait pas la scientificité à laquelle il prétend. Nous avons enfin discuté certaines conséquences de ce mode en termes de contenu, avec le débat sur le déterminisme technologique. Jusqu'à présent, nous avons étudié l'ouvrage pour lui-même ; cette démarche nous a paru nécessaire pour saisir le renouvellement dont il fut à l'origine. Il est clair qu'il est inséparable de l'effervescence intellectuelle qu'il a provoquée. Au-delà des nombreux éloges qu'il a reçus dans le monde universitaire anglo-saxon, il a, en offrant une approche du marxisme correspondant aux canons de la philosophie analytique et du positivisme logique, attiré un certain nombre d'intellectuels plus ou moins proches du marxisme qui, jusqu'à présent, butaient sur les postulats philosophiques lui étant traditionnellement attribués, principalement son héritage hégélien. Cohen fut un précurseur, faisant partie de ces intellectuels radicaux anglo-saxons ayant subi l'influence, dans les milieux universitaires d'Europe continentale, de la vague althussérienne issue de l'École Normale Supérieure¹. Il fut le premier à revendiquer clairement une analyse de l'œuvre de Marx à l'aide d'instruments méthodologiques traditionnels, *i.e.* non marxistes. Il a ainsi frayé la voie à une nouvelle façon de l'étudier, qui fut nommée marxisme analytique. À cet égard, il a ouvert une brèche pour des interprétations fort originales, notamment avec la théorie néoclassique.

Cette partie vise à interroger le rôle joué par l'ouvrage de Cohen dans la constitution du marxisme analytique en tant qu'école de pensée, à montrer qu'une de ses spécificités majeures tient à ce que l'œuvre de Marx n'est pas envisagée comme un outil d'analyse, comme c'est le cas pour nombre de courants d'inspiration marxiste, mais comme l'objet d'étude à proprement parler, et ce qui la fonde est une rupture fondamentale avec un aspect de l'œuvre de Marx, à savoir son rejet de la méthode

¹ En particulier, Jon Elster étudia à l'École Normale Supérieure de 1968 à 1971, où il fut, aux côtés de Raymond Aron, un opposant intellectuel à Louis Althusser.

dialectique. Cohen, en se détachant du matérialisme dialectique en tant qu'ensemble intellectuel complexe aux éléments inséparables, a posé, aidé en particulier d'un indéniable héritage althussérien, les bases d'un marxisme sans méthode spécifique. Le marxisme a ainsi pu être étudié, tel un programme de recherche scientifique, à l'aide d'instruments anglo-saxons traditionnels de la philosophie – la philosophie analytique – et de la science – le positivisme logique. Nous ne procédons pas tant à un exposé du marxisme analytique qu'à une présentation de ses fondements méthodologiques, à travers l'innovation fondatrice de Cohen (chapitre 4). Dans un second temps, dans le cadre du marxisme analytique, nous reconstituons les points essentiels de l'articulation théorique entre les différentes approches, dans leur rapport à l'œuvre de Cohen. Nous suggérons ainsi que la brèche qu'il a ouverte a permis des prises de liberté relativement importantes par rapport à l'orthodoxie marxiste. Nous nous penchons sur les polémiques autour de l'explication fonctionnelle, aspect hautement controversé de l'appareil conceptuel de Cohen, tellement abondantes furent les critiques de cette explication, et tellement rares en furent les défenses. Nous illustrons ce débat par ce qui en représenta le cœur, à savoir la polémique entre Cohen et Elster, et nous constatons enfin comment les auteurs du Groupe de Septembre ont réalisé une appropriation critique des travaux de Cohen, avec notamment Roemer et Elster, que nous présenterons comme les principaux représentants du marxisme de choix rationnel (chapitre 5).

CHAPITRE 4

COHEN FONDATEUR DU MARXISME ANALYTIQUE, UN CONSENSUS

Cohen renouvelle la façon de penser le marxisme, et ce qui fonde sa rupture fondamentale avec l'œuvre de Marx est son rejet de la méthode dialectique. Sur ce point, il se situe dans le prolongement des travaux de Louis Althusser, même s'il s'en détache par de nombreux aspects. En lui attribuant des méthodes traditionnelles, il a ouvert au marxisme les portes du monde universitaire anglo-saxon en atténuant les réticences de nombreux universitaires radicaux s'en étant écartés en raison du manque de rigueur largement attribué à la dialectique marxiste. En septembre 1979, l'année ayant suivi la première parution de *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, Cohen et Elster organisèrent à Londres une rencontre entre une douzaine d'universitaires marxistes, ou proches du marxisme, sur le thème de l'exploitation. L'expérience fut renouvelée l'année suivante dans le même lieu, sur le même thème, et des rencontres annuelles furent organisées chaque mois de septembre², le plus souvent à Londres, mais aussi à Paris en 1982³, à Chicago en 1991, à New York en 1996, à Cambridge, Massachussets, en 1998, à Oxford en 1999, entre auteurs qui ont pour centre d'intérêt commun ce qui a été décrit précédemment, à savoir, pour résumer, un marxisme sans dialectique. Le marxisme analytique a été engagé de manière effective en septembre 1981, le groupe a pris le nom de Groupe de Septembre, ou parfois de Groupe du marxisme sans foutaise⁴, en référence au rejet de la dialectique.

² Elles furent annuelles jusqu'en 2000, puis la rencontre fut annulée en 2001 en raison des événements du 11 septembre, et il fut décidé de passer à une fréquence biannuelle. Voir Wright, 2005.

³ Elle eut lieu à la Maison des Sciences de l'Homme, sous la responsabilité de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales

⁴ Non-Bullshit Marxism Group. « *Avant que d'autres ne m'apprennent à nommer ce que nous faisons 'marxisme analytique', ma propre pratique était de l'appeler 'marxisme sans foutaise'* »

Le terme « marxisme analytique » a été publié pour la première fois par ce groupe d'auteurs en 1986, dans un ouvrage collectif dirigé par John Roemer, *Analytical Marxism*, même s'il était utilisé en séminaire par Jon Elster dès 1980. Ce n'est toutefois pas la première fois. Une école nommée « marxisme analytico-linguistique » s'est développée en Pologne à partir de 1956 [Skolimowski, 1965, 1967]. Le marxisme analytique ne s'y rattache pas directement, mais les deux ont en commun une séparation entre positif et normatif, entre scientificité et éthique⁵. À partir de la fin des années 1970, s'est également constituée, au Japon, une école de pensée intitulée « marxisme analytique » avec notamment Akira Takamasu et Akira Matsui [1999]. Elle s'est fixée pour objet une étude algébrique des questions posées par le marxisme, avec un fort degré de formalisation, dans la continuité des travaux du marxisme algébrique, en particulier de Nobuo Okishio [1961], de Michio Morishima [1973].

Ce chapitre a pour objet de resituer l'œuvre de Cohen dans le débat méthodologique sur le marxisme, de l'envisager comme une rupture avec l'unité méthodologique traditionnellement admise, et comme le fondement de la constitution d'une nouvelle école de pensée. D'abord, Cohen réalise une innovation majeure en envisageant le marxisme sans méthode spécifique, ce qu'il fait en revendiquant explicitement un héritage althussérien, puis en le dépassant (section 1). Ensuite, il a recours aux méthodes universitaires traditionnelles, *i.e.* ses propres instruments, la

[Ke, p. xxv]. Pour Cohen et les marxistes analytiques, la dialectique est de la foutaise. « *Quand un ensemble de marxistes ou semi-marxistes qui, comme moi, en sont venus à répugner ce que nous considérons comme l'obscurité qui était parvenue à imprégner le marxisme – quand nous avons formé, à la fin des années 1970, un groupe de discussion marxiste qui se réunit annuellement, auquel je suis heureux d'appartenir, j'étais satisfait que mes collègues souhaitent l'appeler le Groupe du marxisme sans foutaise* » [Cohen, 2002, p. 323-324].

⁵ Pour John Roemer, le marxisme analytique se distingue en ce qu'il se propose « *d'appliquer le dernier cri des méthodes de la philosophie analytique et de la science sociale, positiviste* » [1986, pp. 1-2]. À cet égard, la remarque de Marx selon laquelle « *c'est faire preuve de grossièreté et d'inintelligence que d'établir des rapports fortuits entre des phénomènes qui constituent un tout organique, que de les lier simplement comme un objet et son reflet* » [1963, p. 240] s'opposerait à la philosophie analytique et au positivisme logique.

philosophie analytique et le positivisme logique (section 2). Enfin, ses travaux nous permettent de tracer les contours épistémologiques généraux fondateurs du marxisme analytique (section 3).

SECTION 1. UN MARXISME SANS SPÉCIFICITÉ MÉTHODOLOGIQUE

L'opération fatidique qui créa le marxisme analytique fut le rejet de l'énoncé selon lequel le marxisme possède ses propres méthodes intellectuelles, et de qualité.
[Ke, p. xvii]

Dans le but d'envisager la spécificité du marxisme analytique, la nécessité s'impose ici d'assimiler le fait qu'avant Cohen, il existait un large consensus selon lequel le marxisme se caractérise par le fait qu'il possède sa propre méthode, la méthode dialectique. « *Aussi me déclarais-je ouvertement disciple de ce grand penseur* », déclarait Marx à propos de Hegel dans la postface de la deuxième édition allemande du *Capital* [1978a, tome I, p. 29]. C'est la raison pour laquelle il nous semble nécessaire de dégager les principaux éléments pour lesquels l'œuvre de Marx constitue un prolongement philosophique de celle de Hegel, sans pour autant l'accepter dans son intégralité. Nous estimons que Marx concevait le contenu de ses propositions comme formant un ensemble homogène avec sa méthode d'exposition, constituant ainsi le matérialisme dialectique (I). À l'inverse, Cohen s'est inspiré des travaux d'Althusser pour réfuter cette affirmation et opérer une coupure entre contenu et méthode (II).

I. Marx et le matérialisme dialectique, fusion de la forme et du contenu

Le matérialisme dialectique a longtemps été conçu comme le mode opératoire du marxisme, à travers lequel disparaît la distinction entre méthode et contenu. Il apparaît vain de vouloir le présenter en quelques pages, tant cette question nécessite infiniment plus de développement, et tant les débats n'en ont jamais dégagé une définition claire et consensuelle⁶. En revanche, il est question ici de resituer le débat autour du marxisme

⁶ Il existe avant tout à l'état pratique, si bien que le définir en soi est un exercice fastidieux. Engels a toutefois présenté un exposé du matérialisme dialectique dans la quatrième section de

tel qu'il se présentait avant Cohen, dans l'objectif de comprendre sa position et celle du marxisme analytique dans cette discussion. Il est donc nécessaire de délimiter ce qui constitue la substance du marxisme afin de saisir les catégories auxquels doit se référer tout travail théorique s'en revendiquant ou s'y rattachant. Ainsi, nous ne définissons pas le matérialisme dialectique en soi, mais nous tâchons d'en fournir une approche permettant de le positionner dans le cadre de nos préoccupations, c'est-à-dire le rapport entre Cohen et le marxisme et, plus largement, entre le marxisme et le marxisme analytique. L'enjeu de cette sous-section est donc de resituer la façon dont nous envisageons le marxisme, afin de saisir au mieux la rupture opérée par le marxisme analytique. Le matérialisme dialectique contient en lui-même le fait qu'il ne peut pas être défini indépendamment du contexte qui l'entoure, ce qui le fonde comme science. Notre approche consiste à l'envisager comme la philosophie du marxisme⁷, telle que condensée dans la onzième thèse sur Feuerbach. La méthode dialectique est envisagée comme un outil critique et révolutionnaire (I.1), et le matérialisme dialectique comme un dépassement de l'opposition entre matérialisme et dialectique idéaliste (I.2).

1.1. La méthode dialectique, une méthode critique et révolutionnaire

Beaucoup a été écrit sur la méthode dialectique, traditionnellement associée à la philosophie de Hegel. Notre présent objectif est de dégager sommairement les principaux éléments de la méthode dialectique telle qu'utilisée par Marx, à la fois dans son rapport à la notion de contradiction (I.1.1) et dans son dépassement de la logique formelle (I.1.2).

1.1.1. Unité des contraires, mouvement et négation de la négation

Le système hégélien est envisagé par Marx et Engels comme mettant fin à la philosophie classique, en construisant un système qui comprend toutes les philosophies antérieures.

Cette philosophie allemande moderne a trouvé sa conclusion dans le système de Hegel, dans lequel, pour la première fois – et c'est son grand mérite – le monde
Ludwig Feuerbach ou la fin de la philosophie classique allemande [1946].

⁷ Un paradoxe est que cette philosophie énonce que la philosophie est morte.

entier de la nature, de l'histoire et de l'esprit était représenté comme un processus, c'est-à-dire comme étant engagé dans un mouvement, un changement, une transformation et une évolution constants, et où l'on tentait de démontrer l'enchaînement interne de ce mouvement et de cette évolution. [Engels, 1977, p. 83]

Marx s'est approprié la méthode dialectique durant les années passées parmi les jeunes hégéliens. Pour Hegel, le développement dialectique est l'enchaînement causal du progrès de l'inférieur vers le supérieur, reflet du mouvement autonome de l'idée, indépendamment de tout cerveau humain. En ce sens, sa pensée est idéaliste. Pour Hegel [1999, p. 73], « *ce qui est rationnel, c'est ce qui est réel ; et ce qui est réel, c'est ce qui est rationnel* ». Cette phrase peut être comprise en insistant sur l'un ou l'autre point. « *Ce qui est réel, c'est ce qui est rationnel* » peut être comprise comme conservatrice, justifiant ce qui est, tandis que « *ce qui est rationnel, c'est ce qui est réel* » possède un aspect révolutionnaire, selon lequel tout ce qui existe doit périr. Cette division fonde la rupture entre les « vieux » hégéliens et les « jeunes » hégéliens. Pour Marx et Engels, la dialectique est révolutionnaire et représente un progrès significatif de la connaissance, au sens où elle permet de conceptualiser le mouvement et s'oppose à la métaphysique, qui étudie des choses fixes, achevées et éternelles. « *Pour le métaphysicien, les choses et leurs reflets dans la pensée, les concepts, sont des objets d'étude isolés, à considérer l'un après l'autre et l'un sans l'autre, fixes, rigides, donnés une fois pour toutes* » [Engels, 1977, p. 80]. Les concepts d'unité des contraires et de mouvement conduisent à admettre que chaque chose s'oppose potentiellement à soi-même et progresse par contradictions. On peut parler d'auto-mouvement du réel⁸, et le développement est lutte des contraires.

Ce mouvement est un mouvement vers le progrès : « *Toutes les conditions historiques qui se sont succédé ne sont que des étapes transitoires dans le développement sans fin de la société humaine progressant de l'inférieur vers le supérieur* » [Engels, 1946, p. 7]. Avec la notion de mouvement, quelque chose peut être soi-même et son contraire à deux étapes différentes. Les contraires se confondent et la contradiction est potentiellement présente à toutes les étapes de développement. Tout

⁸ Hegel évoque l'auto-détermination du concept.

ce qui est reconnu comme vrai ne l'est qu'à l'intérieur de certaines limites, au-delà desquelles le vrai peut devenir faux, l'essentiel inessentiel, le réel irréel... « Tout est et n'est pas *car tout est fluent, tout est sans cesse en train de se transformer, de devenir et de périr*» [Engels, 1977, p. 78].

1.1.2. Logique formelle et logique dialectique, deux logiques inséparables

De toute l'ancienne philosophie, il ne reste plus à l'état indépendant, que la doctrine de la pensée et de ses lois, la logique formelle et la dialectique. Tout le reste se résout dans la science positive de la nature et de l'histoire. [Idem, p. 86]

La logique dialectique ne s'oppose donc pas à la logique formelle aristotélicienne, mais elle la complète, de même que la dynamique complète la statique. La logique formelle est la première forme historique rigoureuse de pensée du réel. Elle est une image fixe de la matière, qui est en perpétuel mouvement, et construit des catégories, qui s'articulent dans leur mouvement et leur contradiction par la logique dialectique. Toutefois, elle ne permet pas seule de rendre compte du réel dans son aspect dynamique, de tenir compte du changement, de constater qu'avec le temps une chose, un concept peut se modifier, en qualité comme en quantité. La logique formelle en tant que telle, c'est-à-dire comme approche unique de la réalité, contient des aspects métaphysiques. La logique dialectique, qui étudie les objets de façon isolée, est par conséquent nécessaire, en association avec la logique formelle pour rendre compte du réel.

La logique dialectique, à l'opposé de l'ancienne logique, purement formelle, ne se contente pas comme celle-ci d'énumérer les formes du mouvement de la pensée, c'est-à-dire les diverses formes du jugement et du raisonnement, et de les accoler les unes aux autres sans aucun lien. Elle déduit au contraire ces formes l'une de l'autre, elle les subordonne les unes aux autres au lieu de les coordonner, elle développe les formes supérieures à partir des formes inférieures. [Engels, 1925, p. 225]

1.2. Le matérialisme dialectique, un dépassement de la dialectique hégélienne et une reformulation du matérialisme

Le matérialisme dialectique est, comme le suggère son nom, la conjonction de deux approches philosophiques traditionnellement opposées. Il ne s'agit pas tant d'une sélection de certains éléments de chacune d'entre elles que d'un dépassement de l'opposition entre idéalisme hégélien et matérialisme ancien (1.2.1) vers une forme supérieure de la connaissance, par une appropriation matérialiste de la dialectique hégélienne (1.2.2).

1.2.1. Une critique de l'idéalisme et de l'ancien matérialisme

La philosophie hégélienne a permis un progrès considérable dans l'articulation des catégories de pensée, mais Hegel est idéaliste ; il considère le développement comme autonome, comme une téléologie dirigée vers l'Idée absolue⁹.

Hegel était idéaliste, ce qui veut dire qu'au lieu de considérer les idées de son esprit comme les reflets plus ou moins abstraits des choses et des processus réels, il considérait à l'inverse les objets et leur développement comme de simples copies réalisées de l'« 'Idée' » existant on ne sait où dès avant le monde. [Engels, 1977, p. 84]

De ce fait, sa conception de l'histoire est idéaliste et elle ne permet d'étudier le mouvement des catégories concrètes du réel que dans la mesure où elles ne sont qu'un produit de l'idéal, ce que réfute Marx [1957, p. 4] : « *Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être ; c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience* ». Par conséquent, « *une fois démêlée la totale perversion caractéristique de l'idéalisme allemand du passé, il fallait forcément revenir au matérialisme ; mais – notons-le – non pas au matérialisme purement métaphysique, exclusivement mécanique du XVIII^e siècle* » [Engels, 1977, p. 85]. Marx se fonde sur le matérialisme, selon lequel l'être détermine la pensée, et il transcende « *l'antinomie entre matérialisme et idéalisme* » [Lénine, 1975, p. 37], qui ne sont pas des positions en soi mais ne prennent sens que dans le contexte de la pratique philosophique, ce qui le conduit à dépasser la dialectique hégélienne. Engels conçoit le monde réel tel qu'il se présente,

⁹ L'idéalisme n'est pas nécessairement la croyance en des idéaux moraux, mais plutôt la croyance que toute image dans le cerveau de l'homme est une représentation de l'Idée absolue.

avec pour but de « *sacrifier impitoyablement toute lubie idéaliste impossible à concilier avec les faits considérés dans leurs propres rapports et non dans des rapports fantastiques* » [1946, p. 33]. Marx et Engels ont enrichi mutuellement le matérialisme et la philosophie classique allemande.

La conception de l'histoire de l'ancien matérialisme, incarné à son niveau le plus élaboré par la philosophie de Ludwig Feuerbach¹⁰, est essentiellement pragmatique en ce qu'elle juge tout d'après les mobiles de l'action. Il considère comme causes premières les forces motrices idéales, sans examiner les forces motrices de ces forces motrices. Or, « *l'inconséquence ne consiste pas à reconnaître des forces motrices idéales, mais à ne pas remonter plus haut jusqu'à leurs causes déterminantes* » [Idem, p. 39]. Pour Marx et Engels, ce matérialisme est limité, il comporte même des tendances métaphysiques, puisqu'il étudie le monde comme un ensemble de choses et non comme un ensemble de processus. Or le mouvement est le mode d'existence de la matière, et l'objet d'une science est de découvrir la loi de ce mouvement, ce que Marx exprime dans sa première thèse sur Feuerbach :

Le principal défaut de tout le matérialisme passé – y compris celui de Feuerbach – est que l'objet, la réalité, le monde sensible n'y sont considérés que sous la forme d'objet ou d'intuition, mais non pas en tant qu'activité concrète humaine, en tant que pratique, pas de façon subjective. [1946, p. 51]

Toutefois une telle approche était justifiée : d'abord étudier les choses avant d'étudier les processus et les modifications qui s'opèrent en elles. Les mobiles apparents ne sont pas les causes dernières des événements historiques et, derrière ces mobiles, il existe d'autres puissances déterminantes. Éclaircir les causes motrices est la seule façon de comprendre l'histoire, énonce la troisième thèse sur Feuerbach :

La doctrine matérialiste qui veut que les hommes soient des produits des circonstances et de l'éducation, que, par conséquent, des hommes modifiés sont des produits d'autres circonstances et d'une éducation modifiée, oublie que ce sont précisément les hommes qui modifient les circonstances et que l'éducateur a besoin lui-même d'être éduqué. [Idem, pp. 51-52]

¹⁰ Engels témoigne de la période ayant suivi la sortie de son livre *L'essence du christianisme* : « *L'enthousiasme fut général : nous fûmes tous momentanément des "feuerbachiens"* » [1946, p. 13].

Les hommes agissent avec réflexion, poursuivent des buts déterminés, ce qui ne change rien au fait que l'histoire est sous l'emprise de lois générales internes. Les objectifs des individus, des groupes sociaux, se croisent, s'entremêlent, se contredisent ou bien sont irréalisables. Les buts sont voulus, mais les résultats ne le sont pas, et les conflits de volonté créent une situation analogue à la situation de la nature. Ainsi, les événements historiques apparaissent dus au hasard, mais celui-ci agit sous l'emprise de lois internes non immédiatement observables, qui sont liées à la combinaison d'une multitude de volontés, présentes et passées.

1.2.2. Une appropriation matérialiste de la dialectique hégélienne

Mes rapports avec Hegel sont très simples. Je suis un disciple de Hegel et le bavardage présomptueux des épigones qui croient avoir enterré ce penseur éminent me paraît franchement ridicule. Toutefois, j'ai pris la liberté d'adopter envers mon maître une attitude critique, de débarrasser sa dialectique de son mysticisme et de lui faire subir ici un changement profond. [Marx, 1968c, p. 528]

Au sens général, la méthode dialectique est un mode d'appréhension de la réalité. Elle postule que la structure de la réalité est dynamique et construite comme une triade thèse-antithèse-synthèse. Il existe une tension permanente, qui se résout à travers le dépassement ou la synthèse créatrice de surplus qui intègre tous les éléments précédemment en conflit dans une unité supérieure, et ainsi de suite. La philosophie de Hegel est le point culminant de la dialectique dans sa forme spiritualiste, et Marx a proposé une dialectique matérialiste, essentiellement consacrée à l'explication des phénomènes sociaux.

*C'est le mérite de Marx [...] d'avoir le premier remis en valeur la méthode dialectique oubliée, sa liaison avec la dialectique hégélienne comme sa différence d'avec elle et d'avoir en même temps appliqué cette méthode, dans *Le Capital*, aux faits d'une science empirique, l'économie politique. [Engels, 1952, p. 53]*

Il existe alors une nécessaire interpénétration entre un état de tension et le moment de sa résolution. Il ne s'agit pas d'affirmer qu'à tout moment tout problème a une solution, mais qu'à un moment donné, la solution émerge de ce problème, ce qui signifie qu'il produit progressivement les conditions de sa propre résolution. Le matérialisme

dialectique, structure totalisante de la pensée, est à la fois une critique et un dépassement de la pensée hégélienne sur les fondements du matérialisme.

Le concret est concret parce qu'il est la synthèse de multiples déterminations, donc unité de la diversité. C'est pourquoi il apparaît dans la pensée comme procès de synthèse, comme résultat, non comme point de départ, bien qu'il soit le véritable point de départ et par suite également le point de départ de la vue immédiate et de la représentation. La première démarche réduit la plénitude de la représentation à une détermination abstraite ; avec la seconde, les déterminations abstraites conduisent à la reproduction du concret par la voie de la pensée. C'est pourquoi Hegel est tombé dans l'illusion de concevoir le réel comme résultat de la pensée, qui se concentre en elle-même, se meut par elle-même, alors que la méthode qui consiste à s'élever de l'abstrait au concret n'est pour la pensée que la manière de s'appropriier le concret, de le reproduire sous la forme d'un concret pensé. [Marx, 1957, p. 165]

Nos idées sont les reflets des objets réels, et pas l'inverse.

Ma méthode dialectique, non seulement diffère par la base de la méthode hégélienne, mais elle en est même l'exact opposé. Pour Hegel, le mouvement de la pensée, qu'il personnifie sous le nom de l'idée, est le démiurge de la réalité, laquelle n'est que la forme phénoménale de l'idée. Pour moi, au contraire, le mouvement de la pensée n'est que la réflexion du mouvement réel, transporté et transposé dans le cerveau de l'homme. [Marx, 1978a, tome I, p. 29]

Il s'agit de se débarrasser la philosophie hégélienne de son idéalisme pour la rétablir sur un fondement matériel, tout en valorisant son potentiel subversif, à travers la méthode dialectique. « *Bien que Hegel [...] défigure la dialectique par le mysticisme, ce n'en est pas moins lui, qui en a le premier exposé le mouvement d'ensemble* » [Idem]. En ce sens, la logique de Hegel est un traité sur la méthode. La société humaine possède sa propre logique de développement, sa propre histoire et sa propre science, tout comme la nature. La propriété de la matière est le mouvement. La science de la société doit donc être mise en accord avec la base matérialiste. L'être est indépendant de la conscience et la précède, les idées sont subordonnées aux faits, la conscience est la forme la plus développée de la matière, et la vérité de la connaissance n'est plus une question dogmatique mais un enjeu pratique. La connaissance n'est donc vraie que si elle permet l'action et la pensée n'a de sens que si elle est comprise dans les processus matériels dans lesquels elle s'inscrit.

Tant qu'elle reste prisonnière de vieux schémas idéalistes, la philosophie est réduite à une idéologie génératrice d'illusions, prétendant se substituer à la réalité. L'idéologie dominante d'une époque se réalise dans un système philosophique, au sein d'une superstructure idéologique, et ne peut être saisie qu'en analysant les conditions matérielles qui la déterminent, c'est-à-dire la structure sociale. Avec le matérialisme dialectique, cette philosophie réintègre la science et la pratique. Une vérité ne peut exister que par rapport à la réalité matérielle, à la pratique sociale, qui sert de fondement à la connaissance, et le connaître est compris comme un sous-ensemble de l'agir. Il s'agit donc de réaliser la philosophie dans l'action politique ou, tout du moins, dans l'analyse de catégories concrètes. De même que le point de départ du biologiste est l'étude de la cellule, Marx commence *Le Capital* par l'analyse de l'élément le plus simple et le plus répandu de la société capitaliste, c'est-à-dire la marchandise, et il en analyse les contradictions et le développement. Le matérialisme historique est une analyse dialectique matérialiste de l'histoire.

Ainsi l'idéalisme était chassé de son dernier refuge, la conception de l'histoire ; une conception matérialiste de l'histoire était donnée et la voie était trouvée pour expliquer la conscience des hommes en partant de leur être, au lieu d'expliquer leur être en partant de leur conscience, comme on l'avait fait jusqu'alors. [Engels, 1977, p. 87]

Nous pouvons alors évoquer un triple renversement : du sujet à l'objet de connaissance, de la réalité spirituelle à la réalité matérielle, de la spéculation à l'action révolutionnaire de transformation du monde matériel. Hegel est « *mis sens dessus dessous de façon matérialiste* » [Lénine, 1973, p. 222]. Il ne s'agit plus d'imaginer des enchaînements dans l'esprit, mais dans les faits. En d'autres termes, il s'agissait pour Marx et Engels de « *régler [leurs] comptes avec [leur] conscience philosophique d'autrefois [...] sous la forme d'une critique de la philosophie post-hégélienne* » [Marx, 1957, p. 5]. De ce point de vue, il est possible d'affirmer que le matérialisme dialectique n'est pas simplement la méthode du marxisme, mais est le marxisme lui-même, avec la conjonction de la forme et du contenu. Il se définit par son objectif, c'est-à-dire une analyse critique du réel, caractérisé par une démarcation entre classes. Il est au service de la pratique qui est,

dans ce cadre, la pratique révolutionnaire de la classe exploitée, le prolétariat, au service de l'humanité.

Il existe dans l'histoire, non pas des contradictions logiques, mais des antagonismes propres à telle ou telle structure sociale, une dialectique entre les circonstances matérielles héritées et leur transformation incessante par l'action humaine ; les hommes font leur histoire sans choisir les conditions de sa réalisation. Il existe un rapport entre plusieurs entités sociales, elles-mêmes constituées en vertu de ce rapport, mutuellement interdépendantes et potentiellement en conflit, toujours en vertu de ce rapport. La conscience humaine est ainsi une fonction croissante de l'action créatrice, et l'existence de la classe ouvrière était une condition de l'élaboration du marxisme. Marx conserve donc un rapport dialectique à Hegel, en débarrassant la dialectique de l'idéalisme, incapable de rendre compte de la réalité concrète d'une manière concrète. Il part de la critique du capitalisme pour une conception du monde. Le matérialisme dialectique n'a pas été développé comme une science donnée une fois pour toutes, mais en relation avec la *praxis*. Lénine adressait d'ailleurs aux marxistes le mot d'ordre suivant [1923, p. 236] : « *Nous devons organiser l'étude systématique de la dialectique de Hegel d'un point de vue matérialiste* ».

II. Cohen : un marxisme post-althussérien

« *Louis Althusser a exercé une forte influence sur mon intérêt actuel pour le matérialisme historique* », écrit Cohen [K, p. x]. Nous suggérons que, parmi les nombreuses sources qui peuvent leur être attribuées, les travaux de Cohen doivent un héritage significatif à l'œuvre d'Althusser, dont il affirme avoir lu *Pour Marx* et *Lire le Capital* en 1968, et « *plusieurs critiques ont cru discerner en lui, suivant une discrète indication de l'auteur, une réplique, quinze ans après, à la tentative althussérienne de rénover le marxisme* » [Lecourt, 1983, p. 246], spécifiquement sur la question du matérialisme historique, qui est l'un des aspects controversés de l'œuvre d'Althusser. Grahame Lock, pour sa part, « *soupçonne que son livre, dans certains de ses aspects les plus fondamentaux, est une forme de réponse à Althusser* » [1988, p. 501]. Dans la

cadre de cette problématique, nous envisageons les aspects de l'œuvre d'Althusser et de son influence majeure sur les travaux de Cohen, et donc sur ceux des marxistes analytiques. En étant critique à l'égard de la méthode dialectique, il a facilité un rapprochement entre méthodes continentale et analytique (II.1), et c'est dans son rejet général de l'hégélianisme que l'œuvre d'Althusser a suscité les travaux des marxistes analytiques (II.2). Toutefois, l'emprunt de Cohen à Althusser porte l'empreinte de cette fracture entre méthodes puisqu'il est limité à certains aspects (II.3).

II.1. Une brèche entre marxismes anglo-saxon et continental

Les années 1970 furent le théâtre d'une controverse relativement importante autour des travaux d'Althusser, notamment parmi les marxistes anglo-saxons [Thompson, 1980 ; P. Anderson, 1980 ; Levine, 1981], en particulier au sujet de la relation entre structure et sujet, l'enjeu étant, pour la thématique qui nous concerne, d'articuler la dialectique entre forces productives et rapports de production avec la lutte de classes. Althusser a remis en cause ouvertement et explicitement le contenu hégélien chez Marx, en évoquant une « *néfaste conception métaphysique* » [1994, p. 31]. Il consacre plusieurs ouvrages à cette critique et s'assigne pour but de reconstruire le marxisme dépouillé de l'hégélianisme¹¹. Lors de la sortie de *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, nombre de marxistes anglo-saxons sont influencés par Althusser. Deux ans plus tard, Perry Anderson [1980, p. 65] remarque que les essais d'Althusser et de Balibar dans *Lire le Capital* « *ont initié une étude théorique plus précise des canons du matérialisme historique* ». Il s'agit d'une nouvelle définition du matérialisme historique comme science sociale marxiste, et elle ne se distingue pas tant par son contenu théorique que par sa méthodologie. Cohen doit concéder qu'Althusser a mis en place les éléments lui permettant d'être un précurseur, et ce sur trois points : il

¹¹ Une telle approche renvoie à divers courants et auteurs de la fin du dix-neuvième siècle et du début du vingtième siècle qui, au nom de la social-démocratie (Eduard Bernstein, Thomas Masaryk...) ou de Kant (Conrad Schmitt, Ludwig Woltmann...), ont cherché à débarrasser la pensée de Marx de l'influence de Hegel. Elle a ultérieurement été synthétisée de la manière suivante : « *Nous avons à choisir entre le marxisme en tant que philosophie hégélienne et le marxisme en tant que science capable d'expliquer cette philosophie* » [Eastmann, 1928, p. 51].

énonce que le matérialisme historique et la dialectique hégélienne sont incompatibles, que les concepts élémentaires d'une structure théorique doivent être systématiquement questionnés et clarifiés, et qu'il n'existe pas de méthodologie marxiste spécifique. Il énonce par ailleurs que la structure détient la primauté explicative sur l'action dans l'explication du changement historique, puisqu'il estime que « *fondamentalement, le marxisme ne se préoccupe pas du comportement, mais des forces et des rapports qui le contraignent et le dirigent* » [1982b, p. 489].

Toutefois, il a pris ses distances avec Althusser. Il évoque des « *divergences considérables* » [K, p. ix], et « *même si à une période [il] éta[i]t attiré par l'althussérisme, [il] n'[a] pas succombé à son intoxication, car [il a] constaté que son affirmation répétée sur la valeur de la rigueur conceptuelle ne correspondait pas à une rigueur conceptuelle dans la pratique intellectuelle* » [2002, p. 323]. Il s'agit notamment de la question du structuralisme, sa conception de l'histoire étant perçue comme un processus sans sujet, les êtres humains comme les simples soutiens des structures objectives, et la subjectivité comme une construction de l'idéologie, ce qui rend difficile la conceptualisation de la lutte et du changement social¹². Pour Marx, l'individu est le sujet de l'histoire, dont les actions sont formées par les contraintes sociales et naturelles. Il « *est l'être social. La manifestation de sa vie – même si elle n'apparaît pas sous sa forme immédiate d'une manifestation collective de la vie, accomplie avec d'autres et en même temps qu'eux – est donc une manifestation et une affirmation de la vie sociale* » [1972, p. 90]¹³.

¹² Nous avons précédemment constaté que ces éléments ont déjà été reprochés à Cohen.

¹³ À comparer avec la sixième thèse sur Feuerbach : « *L'être humain n'est pas une abstraction inhérente à l'individu pris à part. Dans sa réalité, c'est l'ensemble des rapports sociaux* » [1946, p. 52].

II.2. Un refus de tous les aspects de l'hégélianisme

Les aspects philosophiques de l'œuvre d'Althusser s'articulent autour de sa tentative de débarrasser Marx de son rapport à Hegel. « *Ce qui entache la conception hégélienne, c'est sa conception téléologique* » [Althusser, 1974, p. 66]. Cela apparaît avec sa coupure épistémologique, par laquelle il refuse d'envisager l'œuvre de Marx comme un ensemble théorique homogène, et il rejette les travaux de Marx qu'il considère comme le plus marqués par la pensée hégélienne (II.2.1). À travers son refus du renversement hégélien, il nie l'existence de liens structurels entre philosophies marxienne et hégélienne (II.2.2).

II.2.1. La coupure épistémologique

Pour Althusser, la dialectique marxiste n'est pas intimement liée à la dialectique hégélienne, et « *cette philosophie de Hegel, même 'renversée', ne 'collait pas', ne marchait pas. [...] Ce renversement ne fait que reproduire les structures de la dite philosophie hégélienne [...] surtout dans la philosophie de l'histoire de Marx* » [1994, p. 88]. Il estime que le marxisme possède sa propre dialectique, la théorie de la pratique théorique, mais que Marx n'a jamais été explicite sur ce sujet, bien qu'il eût projeté de le faire. « *Tout le paradoxe de Marx est là [...] il a pratiqué une philosophie qu'il n'a pas écrite* » [Idem, p. 172], « *il ne savait pas, dans l'état de son œuvre, ce qu'il pourrait bien dire* » [Ibid., p. 87] sur la dialectique. Comme nous l'avons noté précédemment cela peut être justifié par le fait qu'elle est à l'œuvre à l'état pratique, et Engels a présenté le matérialisme dialectique.

Ce raisonnement procède d'une coupure épistémologique qui nous semble être la thèse centrale d'Althusser, et qui propose une lecture de Marx que l'on peut qualifier de bachelardienne, consistant à séparer son œuvre en deux périodes : la période idéologique et la période scientifique. « *Le marxisme est, d'un même mouvement, et en vertu de l'unique rupture épistémologique qui le fonde, un anti-humanisme et un anti-historicisme* » [Althusser, 1996, p. 310]. La coupure aurait eu lieu en 1845, avec les *Thèses sur Feuerbach* et surtout avec *L'idéologie allemande* : Il considère que la première période consiste en une tentative non réussie de renverser la dialectique

hégélienne par une synthèse de Hegel et Feuerbach, et elle ne serait pas marxiste. Ensuite, il sépare la seconde période entre les œuvres de la maturation, de 1845 à 1857, et les œuvres de la maturité, à partir de 1857. Pour Althusser, la période de la maturité ne correspond qu'au *Capital*, et aux œuvres qui l'ont préparé. Il soutient donc que la maturation de Marx correspond à son détachement progressif et tendanciel vis-à-vis de l'hégélianisme, et il en serait complètement séparé lors de la rédaction du *Capital*. Le marxisme ne serait devenu une science qu'à partir du moment où toute trace d'hégélianisme a disparu. Althusser nie la continuité entre le Marx dit jeune et le Marx dit de la maturité, et donc entre Hegel et Marx. Il va même plus loin en affirmant que « *le jeune Marx n'a jamais été hégélien* » [Althusser, 1986, p. 27].

Cette coupure ne sera pas discutée spécifiquement ici. Toutefois, nous nous fondons sur l'énoncé selon lequel l'objet du *Capital* est d'expliquer les limites de la convergence entre le développement de la productivité du travail et l'appropriation du surtravail, ce qui repose sur une approche en termes de matérialisme historique, esquissée dès les premières œuvres de Marx, en particulier *L'idéologie allemande*. Les notions de négation de la négation, d'aliénation, apparaissent dans *Le Capital*, où il est écrit [1978a, tome III, p. 205] que « *le mode de production du capitalisme constitue la première négation. [...] Mais la production capitaliste engendre elle-même sa propre négation, avec la fatalité qui préside aux métamorphoses de la nature. C'est la négation de la négation* ».

II.2.2. Un renversement inapproprié

Pour Althusser, la métaphore du renversement est au mieux inutile, au pire dangereuse, mais dans tous les cas elle n'est pas appropriée.

S'il ne s'agit vraiment que d'un renversement, d'une remise à l'endroit de ce qui était à l'envers, il est clair que faire basculer un objet tout entier ne change ni sa nature ni son contenu par la vertu d'une simple rotation. [Althusser, 1986, p. 70]

La dialectique du *Capital* n'est pas, selon lui, née d'un retournement de la dialectique hégélienne.

Dans les seules pratiques marxistes réellement constituées, ce ne sont pas les catégories hégéliennes qui sont réellement en usage et à l'œuvre : ce sont

d'autres catégories, celle de la dialectique à l'œuvre dans la pratique marxiste.
[Idem, p. 205]

La conception hégélienne étant pénalisée par sa téléologie, la dialectique aurait été contaminée par l'idéologie hégélienne, dont « *le mysticisme est consubstantiel* » [Ibid., p. 225], d'où sa ferme condamnation de toute référence à la dialectique hégélienne :

La négation de la négation ne figure pas dans Le Capital. C'est une notion hyper-religieuse obscurantiste, dont il n'y a absolument rien à tirer. Le génie de Staline est d'avoir rejeté la matrice hégélienne de la dialectique. [1997, p. 113. Le passage souligné l'est quatre fois dans l'original]

La dialectique marxiste n'aurait rien à voir avec la dialectique hégélienne, elle en serait même l'opposé. Il est pour Althusser question de « *séparer le noyau rationnel de l'enveloppe irrationnelle* » [1974, p. 59], et la dialectique du *Capital* ne serait pas un renversement mais une transformation de la dialectique hégélienne. Les structures fondamentales seraient radicalement différentes, et il distingue le matérialisme historique comme théorie de l'histoire du matérialisme dialectique, qu'il qualifie de « *monstruosité philosophique destinée à justifier le pouvoir* » [1994, pp. 31-32]. De toute évidence il a ouvert une brèche entre le marxisme et les méthodes anglo-saxonnes. L'interprétation althussérienne de l'œuvre de Marx lui a permis, dans les conditions que nous avons évoquées, de traverser la Mer Manche et l'Océan Atlantique.

II.3. Un emprunt limité de Cohen à Althusser

Il nous semble possible d'affirmer que Cohen et Althusser partagent un ensemble de problématiques, à commencer par un raisonnement en termes de relation entre forces productives et rapports de production¹⁴. Les deux auteurs expliquent le développement historique dans les termes d'une théorie générale de correspondance entre forces productives et rapports de production. Ils partagent une lecture pré-hégélienne de Marx, et prétendent que le marxisme ne possède pas de méthode

¹⁴ Althusser [1970, p. 4] estime que « *pour exister, toute formation sociale doit, en même temps qu'elle produit, et pour pouvoir produire, reproduire les conditions de sa production. Elle doit donc reproduire :*

- 1) *les forces productives*
- 2) *les rapports de production existant* ».

spécifique. En revanche, un ensemble d'aspects les sépare. Tout deux raisonnent en termes de primauté, mais ils ne l'accordent pas aux mêmes éléments (II.3.1), ils proposent une lecture de Marx que nous qualifions de pré-hégélienne (II.3.2), ce qui les conduit à énoncer la possibilité d'un marxisme sans méthode spécifique (II.3.3).

II.3.1. Une différence de primauté

Dans le cadre de l'accord sur la question à poser – il existe une primauté –, les auteurs divergent sur le sens de cette primauté. Alors qu'Althusser et Balibar accordent la primauté explicative aux rapports de production, Cohen l'accorde aux forces productives. Pour Balibar, la correspondance entre forces productives et rapports de production équivaut à un lien entre soumission réelle et soumission formelle – pour le capitalisme, du travail au capital – et son absence équivaut alors à l'échec de la reproduction d'un des rapports de soumission. La transition est donc un refus de la soumission formelle – pour le capitalisme, une révolte de la classe ouvrière contre sa non-propriété des moyens de production. Dans tous les cas, les rapports de production n'émergeraient pas en réponse au développement des forces productives et le moteur de la transition serait la lutte de classes, ce qui, commente Lock, s'oppose à l'approche de Cohen en ce qu'« *il y a peu de place dans cet énoncé pour un 'calcul rationnel' par la classe ouvrière de son 'intérêt rationnel'* » [1988, p. 507]. Dès lors, il apparaît que leurs divergences concernant la primauté reposent sur la différence de leurs conceptions respectives des forces productives. Alors que pour Cohen, les forces productives ne sont pas des rapports, Althusser et Balibar les définissent précisément comme les termes de la base économique, aux côtés des rapports de production [Balibar, 1996, p. 424]. Pour ces auteurs, la définition des forces productives dépend de la spécificité des rapports de production.

II.3.2. Une lecture pré-hégélienne de Marx

C'est notamment dans la remise en cause de l'hégélianisme chez Marx que Cohen se positionne dans le prolongement intellectuel d'Althusser : « *Il reste des traces de l'origine hégélienne de la théorie dans les œuvres matures de Marx. [...] Toutefois, mon but était de présenter le matérialisme historique aussi scientifiquement que possible, et c'est la raison pour laquelle j'ai ignoré, à titre légitime, le résidu hégélien* » [1980a, p. 44]. Dans *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, il ne rejette pas explicitement l'hégélianisme, mais il estime qu'il n'est pas conciliable avec le marxisme au point de constituer une théorie, c'est-à-dire un ensemble articulé et cohérent : « *Le livre est introduit par un ensemble d'Images d'Histoire chez Hegel et Marx', ainsi nommé car il concerne des idées n'ayant pas le degré d'articulation suggéré par le terme 'théorie'* » [K, p. x]. Joshua Cohen [1982, p. 254] évoque une « *théorie incarnant cette image* ». Ainsi, ces images de Marx trouvent pour Cohen leur incarnation dans la philosophie analytique, en vertu du postulat selon lequel est plus facile de penser stratégiquement l'histoire que de lui donner un sens philosophique. De même, Cohen accepte explicitement la coupure épistémologique althussérienne, et il s'intéresse essentiellement aux œuvres dites matures de Marx. « *Pour Marx d'Althusser m'a persuadé que ce qui est réellement important chez Marx se trouve dans Le Capital et ses écrits préparatoires* » [K, p. x].

Or, pour Hegel, ainsi que pour Marx, la société est un ensemble d'aspects dont l'un rend possibles, en dernière instance, les connexions entre éléments sociaux, et la divergence entre les deux approches concerne la nature de cet élément. Alors que chez Hegel, il s'agit de l'aspect normatif, c'est-à-dire l'esprit, il s'agit chez Marx de l'aspect productif. Toutefois, pour ce dernier, l'unité organique d'une formation sociale rend impossible de dégager un élément isolé comme moteur du changement historique. Il parle plutôt d'interaction mutuelle et seule une position atomiste peut restreindre la flèche à un seul sens. La proposition d'un facteur causal isolé correspond alors à une négligence de l'interaction entre la production et d'autres facteurs sociaux. Cohen est « *préoccupé par la trajectoire de la flèche causale, largement au sens où l'étaient les pré-hégéliens* » [Fisk, 1982, p. 183].

II.3.3. La possibilité d'un marxisme sans méthode spécifique

Malgré cet accord substantiel sur un plan méthodologique, Cohen se détache d'Althusser sur plusieurs points. Bien qu'il partage sa conviction que les textes de Marx ne sont pas immédiatement compréhensibles, il ne critique pas le positivisme¹⁵. Il considère que Marx était un positiviste au sens traditionnel, que sa « *position correspond aux conceptions de la science du dix-neuvième siècle [...] [et que] l'effort à la mode de l'enrôler dans les rangs de la récente philosophie des sciences antipositiviste (Kuhn, Feyerabend, etc.) est entièrement mal orienté* » [K, p. 46]. Althusser a lui-même ouvert la voie à la compréhension du marxisme comme un positivisme : « *Définir la philosophie de façon unilatérale comme Théorie des Pratiques Théoriques [...] est une formule qui ne peut pas ne pas provoquer des effets et des échos théoriques et politiques, soit spéculatifs, soit positivistes* » [1996, p. xii]. Son problème est la spécification de l'objet du *Capital* comme science. Il considère que des concepts généraux sont nécessaires à tout travail scientifique, comme préalable, comme matière première, permettant de formuler des concepts spécifiques.

Il s'agit de « *rechercher quel type de philosophie correspond le mieux à ce que Marx a écrit dans Le Capital. Quelle qu'elle soit, ce ne sera pas une "philosophie marxiste" [...], ce sera une philosophie pour le marxisme* » [Althusser, 1994, pp. 37-38]. Cohen lui répond dès les premières lignes de l'avant-propos de *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, en s'assignant notamment comme contrainte « *les normes de clarté et de rigueur de la philosophie analytique du vingtième siècle* » [K, p. ix]. Il accepte chez Althusser, tout comme la majorité des marxistes anglo-saxons de cette période, la conviction que les textes de Marx nécessitent « *une lecture critique serrée, permettant de dégager les concepts fondamentaux qui en structurent les raisonnements. [...]* [Il partage] *la méfiance d'Althusser vis-à-vis de tout le côté hégélien de la pensée de Marx* » [Dumasy, Rasselet, 1999, p. 83]. Pour Cohen comme pour la plupart des philosophes analytiques, la méthode dialectique est une forme sans contenu, une

¹⁵ D'ailleurs, nous avons précédemment constaté qu'il regrette « *que le positivisme logique, avec son insistance sur la précision dans l'activité intellectuelle, n'ait jamais atteint Paris* » [K, p. x].

métaphysique qui inverse le nécessaire procédé de la connaissance et de l'expérience vers l'élaboration théorique. Cet aspect renvoie à la lecture par Kant [1987, p. 115] de l'opposition entre analytique et dialectique :

Or, la logique générale décompose toute l'œuvre formelle de l'entendement et de la raison dans ses éléments et elle les présente comme les principes de toute appréciation logique de notre connaissance. Cette partie de la logique peut donc être nommée analytique. [...] Cependant, il y a quelque chose de si séduisant dans la possession de cet art précieux qui consiste à donner à toutes nos connaissances la forme de l'entendement, si vide et si pauvre d'ailleurs que puisse en être le contenu, que cette logique générale, qui n'est qu'un canon pour le jugement, devient en quelque sorte un organon dont on se sert pour en tirer réellement, du moins en apparence, des assertions objectives ; mais cet usage est dans le fait un abus. La logique générale, prise aussi pour un organon, prend le nom de dialectique.

Cohen rejette une telle opposition. Il estime que « *la conviction que la dialectique s'oppose à l'analyse ne peut se développer que dans une atmosphère de pensée confuse* » [Ke, p. xxiii]. Il précise que

prétendre que les techniques analytiques sont elles-mêmes entièrement non dialectiques ou individualistes correspond, selon nous, à une réticence à accepter la règle de la raison. Ainsi [...], ce qui est en question n'est pas l'analyse, mais toujours le marxisme, et l'analyse est utilisée pour interroger le marxisme. [Idem, p. xxiv]¹⁶

Cohen s'écarte d'Althusser, notamment du point de vue de sa méthode, qui consiste, non pas à dégager la spécificité du marxisme, mais à le resituer dans un courant de pensée traditionnel. En outre, il ne critique pas le positivisme, à l'inverse d'Althusser, pour qui [1974, p. 34] « *on ne peut défendre la théorie et la science marxistes que sur des positions matérialistes-dialectiques donc non spéculatives et non positivistes* », et bien au contraire le situe au cœur de sa méthode de recherche. De plus, Cohen est souvent associé au marxisme de la deuxième Internationale (Kautsky, Plekhanov, Boukharine), ce qui l'éloigne encore d'Althusser qui, en l'évoquant [1996,

¹⁶ Par ailleurs, la clarté et la rigueur ne définissent pas tant la philosophie analytique que toute bonne philosophie. En particulier, c'était également le projet de Marx d'être clair et rigoureux, afin de rendre visible la dynamique historique implicite. Nous devons garder à l'esprit qu'il ne s'adressait pas tant à des cercles d'intellectuels qu'à une classe ouvrière relativement peu instruite.

p. 311], parle de « *platitudo mecaniste* ». Toujours est-il qu'Althusser se situe sur un terrain méthodologique peu précis, si bien qu'il ouvre une voie à Cohen et aux futurs marxistes analytiques pour appliquer leurs propres méthodes, et procéder à une « *réorientation méthodologique du corpus marxiste* » [Roberts, 1996, p. x], si bien que nous pouvons qualifier le marxisme de Cohen de marxisme post-althussérien.

En se détachant du matérialisme dialectique, il se situe dans la continuité d'Althusser, en ce que le marxisme, d'une part, serait radicalement indépendant de la dialectique hégélienne et, d'autre part, ne posséderait pas de méthode spécifique. Il serait donc possible de sélectionner parmi les méthodes existantes celles qui correspondent le mieux au marxisme, ce qui paraît contradictoire avec une approche orthodoxe :

Aujourd'hui le révisionnisme tente de faire du marxisme une théorie tout à fait étrangère à la dialectique hégélienne. Althusser, néo-positiviste et néo-stalinien dans sa tentative de mettre sur pied un système philosophique du « matérialisme dialectique » scolasticisé, accomplit le plus consciencieusement du monde cette opération chirurgicale : couper le cordon ombilical qui relie Marx à Hegel, instituer la « coupure épistémologique ». [Jakubowski, 1971, p. 22]

Dans tous les cas, Cohen est, comme Althusser, un marxiste à texte, au sens où l'analyse de la situation concrète, des rapports sociaux réels, est absente de son œuvre¹⁷. Elster constate d'ailleurs « *l'absence de matériel historique illustratif* » [1980a, p. 124], une pratique condamnée par Marx dans sa deuxième thèse sur Feuerbach :

La question de savoir si la pensée humaine peut aboutir à une vérité objective n'est pas une question théorique mais une question pratique. C'est dans la pratique qu'il faut que l'homme prouve la vérité, c'est-à-dire la réalité, et la puissance, l'en-deçà de sa pensée. La discussion sur la réalité ou l'irréalité de la pensée, isolée de la pratique, est purement scolastique. [1946, p. 51]

Nous avons confronté dans cette section une interprétation du matérialisme dialectique tel que nous l'attribuons à Marx et Engels, comme un dépassement matérialiste de la dialectique, doté d'une unité méthodologique, à l'approche

¹⁷ Althusser avait beau affirmer que ses écrits ne peuvent être compris qu'en contexte politique, qu'ils étaient de la politique dans le champ de la théorie, ils n'apparaissent pas pour autant comme des analyses concrètes de situations concrètes.

d'Althusser, qui refuse de prêter au marxisme une méthodologie unique et spécifique. C'est sur cet aspect que nous avons constaté que l'interprétation de Cohen est marquée par un héritage althussérien. Niant non seulement l'existence d'une méthode propre, mais également unique, au marxisme, il a proposé que des méthodes traditionnelles, utilisées par d'autres courants de pensée, lui soient attribuées, et c'est en ce sens qu'il a pris ses distances avec la pensée d'Althusser. La prochaine section vise à caractériser l'usage qui est fait de ces méthodes traditionnelles.

SECTION 2. LA SPÉCIFICITÉ DU MARXISME ANALYTIQUE : DES MÉTHODES TRADITIONNELLES

Outre-Manche et outre-Atlantique, est parfois évoqué « *le mariage fortuit entre le marxisme et les modes philosophiques continentales* » [Ruben, 1981, p. 227]. Les traditions philosophiques continentales et anglo-saxonnes se sont historiquement opposées. Nous avons constaté que Cohen s'est caractérisé, dans le prolongement d'Althusser, par son rejet de l'hégélianisme, et les auteurs qui l'ont accompagné ont eu recours à des méthodes philosophiques et scientifiques correspondant à un tel contexte. Un aperçu général de la philosophie analytique permettra de constater en quoi elle est difficilement compatible avec le matérialisme dialectique (I). Cohen tente de dépasser cette opposition, et en ce sens ouvre la voie à un marxisme anglo-saxon et surtout universitaire¹⁸, en l'occurrence le marxisme analytique, dont nous présentons les fondements méthodologiques (II).

I. Pour la philosophie analytique, pour une science sociale positiviste

Il n'est pas question ici de proposer une définition exhaustive de la philosophie analytique, mais de dégager des éléments de compréhension afin de la positionner au sein de notre problématique. Nous visons à resituer, d'une part, l'emprunt qu'en fait Cohen, qui va constituer le noyau dur du marxisme analytique, et, d'autre part, les liens

¹⁸ Pour Erik O. Wright [1989b, p. 37], le « *marxisme est articulé et élaboré de manière plus rigoureuse au sein de disciplines universitaires que dans les mouvements révolutionnaires* ».

qu'elle entretient avec le positivisme. La philosophie analytique est née à la fin du dix-neuvième siècle, essentiellement en Grande-Bretagne, en Allemagne et en Autriche, avec le premier cercle de Vienne, constitué notamment de Moritz Schlick (1882-1936), Gottlob Frege (1848-1925), Hans Hahn (1879-1934), Bertrand Russell (1872-1970), Rudolph Carnap (1891-1970), Otto Neurath (1882-1945)¹⁹, avec pour objectifs l'étude de problèmes précis, la recherche des cellules les plus simples, l'analyse de notre façon de penser la réalité à travers le langage. Dans un premier temps, nous présentons la philosophie analytique au sens général (I.1) ; dans un second temps, nous dégageons des éléments de l'utilisation qui en est faite par Cohen (I.2).

I.1. En général

Quelques éléments comme la recherche du simple, la neutralité de la science, un caractère essentiellement descriptif qui ne vise pas à présenter une conception du monde, peuvent singulariser la philosophie analytique. Elle se constitue d'un ensemble d'éléments caractéristiques (I.1.1), en particulier son refus des théories globales (I.1.2), et elle est associée au positivisme logique (I.1.3).

I.1.1. La philosophie analytique : logique formelle, recherche du simple

Elle a pour but la clarification logique de la pensée. Elle se pose des questions simples : « Que voulons-nous dire ? », « Comment connaissons-nous ? », mais aussi « Comment parlons-nous ? ». Wittgenstein se demande [1958, p. 39] « *à quoi sert l'étude de la philosophie si tout ce qu'elle permet est de parler avec une certaine plausibilité de questions abstraites de logique etc., et si elle n'améliore pas notre compréhension des questions importantes du quotidien* ». Il s'agit d'examiner le langage, à travers l'étude des concepts de la logique formelle, qui constitue le cadre de l'analyse. Selon Bertrand Russell [2002], la logique est éternellement vraie, elle seule peut permettre de distinguer les signes de la réalité. Pour Gottlob Frege [1994], une théorie est analytique lorsqu'elle part de définitions et qu'elle est contredite par sa négation, ce qui renvoie aux principes d'identité (A est égal à A) et de non contradiction

¹⁹ Voir Hahn, Neurath, Carnap, 1985.

(A est différent de non-A). Une logique est donc éternellement vraie, et elle est contraire à la dialectique²⁰. Le monde doit pouvoir être représenté par la logique, identifiée à la logique formelle. Pour Rudolph Carnap [1995], il s'agit de reconstruire tous les concepts servant à décrire le monde à partir de concepts logiques simples. La philosophie analytique se propose ainsi de décomposer des entités complexes en éléments simples, et d'éliminer les entités superflues, c'est-à-dire que toute expression ambiguë doit pouvoir être remplacée par des formes logiques. En clair, le monde doit pouvoir être expliqué en termes mathématiques. La philosophie doit être séparée des autres disciplines et représenter un domaine universitaire autonome. La référence à la philosophie analytique implique qu'il n'est pas nécessaire d'avoir une méthode spécifique. Elle peut donc être résumée en trois points : l'étude d'une réalité indépendante, l'accent mis sur la logique et la linguistique comme concepts centraux, et l'autonomie de l'investigation philosophique par rapport au contenu qu'elle étudie. Elle a pour but de réunir les conditions de possibilité d'exprimer toute chose en langage mathématique, comme un langage universel, dans le but d'éliminer la métaphysique.

1.1.2. Un refus des théories globales

Par-delà son hétérogénéité, la philosophie analytique est marquée par le refus des théories globales – « *la philosophie britannique contemporaine rejette les systèmes philosophiques quels qu'ils soient ; elle est particulièrement opposée à ceux qui justifient des politiques d'action individuelle ou sociale* » [Acton, 1955, p. 2] –, et comme nous le constaterons, par le refus d'accepter l'œuvre de Marx en bloc, qui s'est souvent traduit par le refus de l'accepter tout simplement²¹. La philosophie analytique ne vise pas par conséquent d'établir une cohérence à la théorie de l'histoire par exemple. C'est une philosophie essentiellement descriptive, pas une philosophie de l'action ou de l'histoire

²⁰ Elster remarque que « *parmi les philosophes analytiques, la contradiction hégélienne a plutôt la réputation d'être une source de confusion* » [1989a, p. 71].

²¹ « *Le progrès en sciences sociales ne passe pas par la construction de théories générales, que ce soit le matérialisme historique, la sociologie parsonienne ou la théorie de l'équilibre économique* » [Elster, 1990a, p. 10].

comme celle de Hegel. Elle a déjà été envisagée comme « *une révolte “atomiste” contre le holisme hégélien* » [Engel, 1997, p. 146]. La seule unification revendiquée par la philosophie analytique est le réductionnisme méthodologique, tout autre réductionnisme étant jugé dangereux et inutile. Des sciences différentes se distinguent uniquement par le langage utilisé et doivent donc pouvoir trouver un langage commun.

Il s'agit d'une conception neutre et apolitique de la pratique philosophique. Plus précisément, l'objet unique attribué à la pratique philosophique est de vérifier les théories afin de comprendre les mécanismes réels qui gouvernent le monde. Ceci est contradictoire avec le marxisme pour lequel la conscience naît des besoins pratiques qui correspondent à notre rapport au monde, et la pratique politique constitue la base de la connaissance. Celle-ci est fonction de l'engagement, dans la mesure où, en cherchant à transformer le monde, on apprend à connaître les forces qui résistent à cette transformation. C'est pourquoi chez Marx la production de connaissances est un processus inévitablement politique, comme la forme nécessaire d'une union entre théorie et pratique.

La substance de cette démarche apparaît clairement à travers la division traditionnelle entre philosophes dits continentaux et philosophes analytiques. Le débat n'a jamais été clairement tranché. Les philosophes analytiques ont comme point commun de s'intéresser en priorité au langage et à des questions de logique. La philosophie analytique a été jugée ahistorique, scientiste, une philosophie à utilité uniquement universitaire. Il est plus question d'analyse précise de détails, de résolution de problèmes spécifiques, à partir de cas simples, spécialement dans le cadre universitaire, que de vastes synthèses théoriques. Sa préoccupation est la logique, elle s'oppose aux philosophies de la totalité. Il n'est pas question de rechercher les essences, mais de savoir quelle méthode scientifique peut correspondre à la philosophie, puisqu'« *à cette époque [les années 1960], Oxford participait du mépris de la philosophie politique, qui caractérisait d'une manière générale la philosophie anglophone* » [Cohen, 1991a, p. 112]. Toutefois, une telle affirmation doit être nuancée, dans la mesure où la philosophie analytique, au cours des années 1960, s'est de plus en plus préoccupée d'enjeux pratiques, se dotant ainsi d'un contenu opérationnel. Pour

Robert Hare, un défenseur de la philosophie analytique, « *la majorité d'entre eux [philosophes analytiques] étudiaient ces questions avec un motif ultérieur : ils considéraient cette étude comme la principale contribution du philosophe à la résolution de problèmes moraux pratiques tels ceux qui préoccupent la plupart d'entre nous* [1960, p. 23]. De toute évidence la philosophie analytique, dont Karl Popper est un représentant, n'a pas les mêmes ambitions que la philosophie dite continentale :

Il ne faut pas placer la philosophie au fondement de quelque système scientifique que ce soit et [...] il conviendrait aux philosophes d'être bien plus modestes dans leurs ambitions. Il est une tâche à laquelle ils peuvent fort utilement s'employer, c'est l'analyse des méthodes critiques que fait intervenir la science. [Popper, 1985, p. 489]

1.1.3. Le positivisme logique, un corollaire de la philosophie analytique

La philosophie analytique a appliqué sa logique aux théories de la connaissance, donnant naissance au positivisme logique. Celui-ci, dont la constitution est reconnue en 1929 autour d'un manifeste intitulé « La conception scientifique du monde » [Hahn, Neurath, Carnap, 1985], est avant tout une réaction contre la métaphysique, notamment celle attribuée aux jugements *a priori* de type kantien. Un objectif essentiel du cercle de Vienne est de supprimer la métaphysique. Pour le positivisme, la connaissance reflète la réalité et un savoir valide a pour fonction de reproduire le monde extérieur. Il est possible de l'associer à la philosophie analytique elle-même.

La philosophie analytique est un positivisme, en ce qu'elle refuse à la philosophie toute prétention à des connaissances propres, hors des connaissances scientifiques et du langage courant. Il est question de rigueur intellectuelle, c'est-à-dire de partir de prémisses claires et, à l'aide de la logique formelle, d'aboutir à des inférences correctes. Il s'agit d'utiliser un langage formel en vue de formuler de manière précise des problèmes philosophiques. Le positivisme logique pose un certain nombre de principes en tant que méthode de recherche scientifique. Il correspond à une interaction systématique entre la théorie et la recherche empirique, bien que ce ne soit pas une spécificité en ce qui le concerne. Il s'agit surtout d'un rapport particulier entre la théorie et les faits. Il est postulé que l'esprit humain progresse, en se libérant peu à peu de

conceptions métaphysiques, vers une rationalité scientifique nécessaire à la connaissance de tout phénomène²². C'est pourquoi le positivisme logique vise à établir une unité méthodologique des sciences, et n'admet pas de distinction épistémologique entre sciences de la nature et sciences dites humaines, c'est-à-dire que la science n'existe pas comme un ensemble de savoirs spécifiques mais comme le savoir en général²³. Ainsi, tout discours théorique doit avoir les mêmes critères d'évaluation. C'est en ce sens de généralité que le positivisme peut être considéré comme une philosophie, dans laquelle il a pour projet d'introduire la méthode scientifique. Cette philosophie est conçue, pour le cercle de Vienne, et en tant que doctrine unifiée, comme un ensemble d'hypothèses amendables, pouvant être corrigées ou abandonnées après avoir subi le test de la logique. À partir des doctrines antimétaphysiques de Wittgenstein et Russell, la philosophie doit pouvoir devenir une théorie des sciences. C'est ainsi que la philosophie analytique est identifiée avec le positivisme logique. Bien que des divergences insurmontables aient existé au sein du cercle de Vienne – elles ont conduit à sa dissolution – il s'unifie autour de principes énoncés ci-dessus.

²² Contrairement au positivisme comtien, le positivisme logique ne met pas l'accent sur l'expérience. « Des énoncés sont comparés avec des énoncés, *pas avec "des expériences", avec "le monde" ou quoi que ce soit d'autre. Toutes ces imitations vides de sens appartiennent à une métaphysique plus ou moins améliorée et, pour cette raison, doivent être rejetées* » [Neurath, 1959, p. 291]. Bien qu'il ne nous semble pas utile ici d'approfondir cette distinction, nous nous intéressons plus précisément au positivisme logique en ce qu'il correspond mieux aux méthodes de Cohen et des marxistes analytiques ; l'œuvre de Marx n'est pas tant étudiée dans sa confrontation avec les faits que dans sa structure logique.

²³ Otto Neurath [1970-1971] attribuait comme objectif à la science de devenir un langage international.

I.2. Chez Cohen

La plupart des philosophes analytiques pensent que l'application des normes de clarté et de rigueur auxquels aspire la philosophie analytique suffisent à torpiller les prétentions du marxisme. Nombreux sont les marxistes montrant leur accord avec cette vision en rejetant les critères de la philosophie analytique. [Singer, 1979, p. 46]

Cohen a pour objectif de rompre ce consensus. Il n'évoque pas de méthode propre au marxisme, mais uniquement des thèses qu'il attribue au matérialisme historique. La philosophie dite continentale est parfois critiquée pour son manque de rigueur, et cette marque de la philosophie analytique est présente chez Cohen. Son objet est de reconstruire la théorie de l'histoire comme un jeu de langage. Des éléments de controverse opposent les traditions philosophiques marxiste et analytique (I.2.1), Cohen vise à les réconcilier autour du marxisme (I.2.2), ce en quoi il est précurseur (I.2.3).

I.2.1. Marxisme et philosophie analytique : une controverse historique

L'orthodoxie marxiste affirme avec force que ses méthodes sont en contradiction avec le positivisme logique et la philosophie analytique. « *Le positivisme n'est digne [aux] yeux [de Marx] ni du respect scientifique dû à l'économie classique, ni du respect politique dû aux utopistes* » [Bensaïd, 1995, p. 88, n. 5]. L'obstacle semble être de taille. En affirmant le contraire, Cohen fut le premier à franchir explicitement la barrière historique entre marxisme et philosophie analytique, et c'est une des causes des polémiques soulevées par son approche. Il estime [1970, p. 271] que « *la raison pour laquelle [les philosophes analytiques] rejettent la théorie est qu'ils n'appliquent pas les critères [de rigueur] assez sérieusement* ». Les marxistes ont longtemps été hostiles à la philosophie anglophone. Notamment, Marcuse caractérisait l'œuvre de Wittgenstein de « *sado-masochisme académique, [d']auto-humiliation et [d']auto-dénonciation des intellectuels dont le travail ne débouche pas sur des réalisations scientifiques, techniques* » [1968, p. 196], l'école de Francfort dénonçait la philosophie analytique, en l'occurrence celle du cercle de Vienne, comme une philosophie bourgeoise. Elle était accusée d'utiliser un langage bourgeois, alors que le positivisme était critiqué pour son empirisme et pour ne pas chercher à comprendre la réalité dans ses

mécanismes et ses contradictions structurelles. La philosophie analytique est notamment critiquée pour analyser des structures désincarnées plutôt que des êtres en mouvement. La connaissance positiviste nie implicitement le fait que la science est socialement déterminée, et tend ainsi à négliger sa propre détermination. Une approche analytique de la connaissance empêcherait de connaître les lois et les processus gouvernant les choses, conduirait à donner une représentation mécaniste du monde, décomposant le tout en parties constituantes, uniquement reliées entre elles par des rapports externes, le lien dialectique interne et fondamental les unissant disparaissant par conséquent.

De même, bien qu'Auguste Comte (1798-1857) ait eu le même objectif que Marx, à savoir étudier la société de manière scientifique²⁴, le positivisme s'oppose au marxisme, en le caractérisant comme un déterminisme structurel naïf. Les philosophes analytiques et les positivistes, dont l'objectif est de clarifier les concepts, d'explicitier les termes en évitant toute ambiguïté, ont longtemps considéré le marxisme comme incompatible avec cet objectif, en particulier avec la philosophie de Karl Popper. La plupart d'entre eux soit ignoraient le marxisme, soit lui prêtaient un manque de cohérence conceptuelle. C'est pourquoi il est remarquable d'avoir franchi cette frontière supposée indépassable. Il s'agit d'une nouveauté bilatérale ; traditionnellement la philosophie analytique a été hostile au marxisme, et à la philosophie continentale en général.

Rien ne nous plaît autant [nous, philosophes britanniques] que de nous asseoir en écoutant un métaphysicien allemand nous expliquer, s'il le peut, comment il parvient à démarrer son système métaphysique. Et il est habituellement incapable de le faire, la discussion ne parvient jamais à ce qu'il pense comme la substance de la théorie. C'est pour lui une grande déception. [Hare, 1960, pp. 114-115]

La philosophie continentale est critiquée pour son manque de rigueur. Pour Ruben [1981, p. 227], « *les paradigmes existants de la philosophie marxiste continentale sont affaiblis par une absence de définition attentive, d'argumentation claire et précise* ». Réciproquement, les philosophes dits continentaux critiquent la philosophie anglophone

²⁴ « *Marx [...] est certainement [positiviste], bien qu'il n'eût pas volontiers employé ce terme car il était loin de partager toutes les opinions d'Auguste Comte, principal philosophe positiviste du dix-neuvième siècle* » [Acton, 1968, p. 45].

pour son caractère trop universitaire ; ainsi, face à la critique qui vient de lui être faite, « *le pauvre allemand aurait pu commencer à rendre coup pour coup en grillant Hare sur son incapacité à distinguer entre les mots 'Grande-Bretagne' et 'Oxford'* » [Ree, 1993, p. 14].

1.2.2. Cohen artisan d'une réconciliation improbable autour du marxisme

Pour Acton [1955, p. 251], « *le marxisme est un amalgame de deux philosophies incompatibles, positivisme d'une part, et hégélianisme d'autre part* ». Dans *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, qui est notamment une réponse à Acton, Cohen rejette de fait l'hégélianisme lorsqu'il substitue un vocabulaire analytique aux concepts hégéliens, par exemple lorsqu'il remplace l'Idée absolue par la rationalité, la rareté et le savoir comme justificatifs d'un développement transhistorique. D'une manière plus générale, Cohen a franchi la ligne de démarcation entre marxisme et courant académique. Indéniablement, il s'agit d'une rupture avec la génération précédente de philosophes analytiques qui, dans leur immense majorité, soit ignoraient l'œuvre de Marx, soit lui prêtaient un manque de cohérence conceptuelle, comme ce fut le cas de Karl Popper [1979, 1988]. En rejetant les critères de la philosophie analytique, de nombreux marxistes rejoignent l'approche selon laquelle la philosophie analytique affaiblit la crédibilité des positions philosophiques de Marx et donc remet en cause leur légitimité.

« *La singularité du livre de Cohen, c'est qu'il entreprend, pour la première fois, d'appliquer résolument aux textes de Marx les méthodes de la philosophie analytique* » [Lecourt, 1983, p. 246]. Cohen définit sa méthode comme un ensemble de théorèmes découlant d'un ensemble de postulats dont il teste la validité, et il se revendique du positivisme logique en termes de précision intellectuelle. Il convient toutefois de remarquer qu'il ne précise pas de quelle philosophie analytique il fait usage et nous pouvons affirmer qu'il s'agit d'une conception traditionnelle de la philosophie analytique : il isole les énoncés, étudie les métaphores, précise les significations possibles et les analyse en fonction de leur logique, ce qui le conduit à identifier clarté d'expression et logique de formulation. Il tente de « *défendre Marx en utilisant les normes analytiques*

de clarté et de rigueur pour obtenir une théorie défendable de l'histoire en partant des écrits de Marx » [Singer, 1979, p. 46]. Pour Carling [1986, p. 25],

[Cohen] a procédé pas à pas analytiquement. [...] Le marxisme devait être décomposé en une liste de champs d'investigation distincts, chacun d'entre eux entraînant son propre questionnement quant à la signification, la cohérence, la plausibilité et la vérité. La relation logique entre les champs d'investigation était un sujet explicite de la théorie, de sorte qu'il devenait plus ouvert au jugement de décider quelles parties du corpus marxiste se tenaient et lesquelles tombaient ensemble.

Son but n'est pas de défendre le marxisme comme un ensemble homogène, mais, comme le titre de son ouvrage l'indique, de défendre le matérialisme historique. Il s'agit de « *reconstruire des fragments du marxisme récupérables comme science sociale* » [Lock, 1990, p. 131], dans le but d'améliorer son efficacité comme instrument d'émancipation. En l'occurrence, nous avons constaté qu'il rejette la théorie de la valeur travail [1979c, 1983f].

L'apport de Cohen est avant toute chose une approche de la société comme une articulation entre les éléments qui la composent, dont chacun doit être analysé indépendamment au préalable, comme il procède lui-même avec les forces productives et les rapports de production. Nous pouvons par ailleurs supposer qu'en faisant coïncider analytisme avec précision dans l'énoncé et rigueur dans l'argument, Cohen cherche à écarter toute approche dialectique condamnée comme obscurantiste. Toutefois, une séparation stricte entre forces productives et rapports de production paraît contradictoire avec ce qu'écrivait Marx, pour qui [1968a, p. 58] « *un certain mode de production, ou une étape industrielle, est toujours combinée avec un certain mode de coopération, ou étape sociale, et ce mode de coopération est lui-même une force productive* ».

Les abstractions analytiques paraissent peu compatibles avec une lecture marxienne. Pourtant, Cohen analyse des parties déterminantes d'une totalité complexe en faisant abstraction de leur appartenance à cette totalité ; il définit le contenu sans référence à la forme. Positivismisme et philosophie analytique peuvent être considérés comme « *deux aspects de la même conception mécaniste du monde. L'analyste logique fragmente des totalités complexes en leurs parties constitutives ; le positiviste*

scientifique essaie de les rassembler » [Roberts, 1996, p. 71]. Telle est la démarche entreprise par Cohen : d'abord il sépare les éléments, puis il les définit isolément. Il semble acquis à l'énoncé selon lequel le marxisme souffre d'un manque de clarté, d'intelligibilité, et ce principalement à cause de la prégnance de la logique hégélienne porteuse de confusion. Il rejette par conséquent la spécificité méthodologique du marxisme et maintient qu'il puise sa singularité, en particulier en ce qui concerne le matérialisme historique, dans ses positions sur le fonctionnement du monde, et que toute méthode, à partir du moment où elle permet une expression rigoureuse, peut être mise au service du marxisme. Nous partageons l'affirmation selon laquelle « *cet ouvrage tire moins son importance de ses propositions théoriques, qui ne sont pas neuves, que de la façon de défendre ces propositions* » [Mayer, 1994, p. 5]. Au sens positiviste, Cohen envisage l'œuvre de Marx comme une étape dans l'évolution de la science sociale marxiste : « *Alors que vous n'avez pas besoin de lire Galilée ou Newton pour être un bon physicien (les lire n'est pas la vocation de physiciens, mais d'historiens de la physique), nous n'avons pas progressé suffisamment pour arrêter de lire Marx* » [Ke, pp. xxvii-xxviii]. À ce titre, le marxisme analytique se présente comme étant une révolution scientifique pour le marxisme.

Pour Cohen, la philosophie n'a pas pour objectif premier d'être une prise de parti, mais une activité scientifique. Le marxisme aurait souffert de cette tendance et aurait été, pour cette raison, réduit à plusieurs occasions au rang d'idéologie. Par conséquent, Cohen ne s'engage pas dans le marxisme pour des raisons politiques, mais avant tout pour son pouvoir analytique et explicatif.

1.2.3. Cohen précurseur

Comme nous l'avons constaté en introduction, Cohen ne se présente pas lui-même comme un précurseur, ni comme un fondateur, mais comme membre d'un groupe de chercheurs partageant un ensemble de préoccupations²⁵. Il est possible d'affirmer que « *Cohen reproduit dans la théorie marxiste le moment fondateur de la philosophie analytique* » [Kirkpatrick, 1994, p. 37], puisqu'il utilise les méthodes de la philosophie analytique pour une défense du matérialisme historique et a de la sorte servi de modèle aux marxistes analytiques. Il s'est approprié un élément du marxisme, le matérialisme historique, et l'a détaché du *corpus* théorique marxiste. Il a extrait la théorie de l'histoire du matérialisme dialectique, qui envisage le marxisme dans sa totalité, et en a produit un travail analytique, conceptuel.

Sur le mode du positivisme logique, il ne juge pas le matérialisme historique d'abord au regard de l'histoire réelle, même si elle est certainement pour lui une motivation, au vu de son histoire personnelle, mais sur sa cohérence conceptuelle. Il envisage le marxisme comme une tradition intellectuelle productive. Son objectif est de le débarrasser de ce qu'il considère comme un poids méthodologique et métathéorique. Pourtant il n'explique jamais vraiment sa démarche en dehors des quelques phrases introductives de *Karl Marx's Theory of History: A Defence*. Reste que la philosophie analytique est un des seuls éléments de la défense de Cohen qui n'a pas été critiqué par les marxistes analytiques, et pour cause. Bien au contraire, un hommage appuyé lui a été rendu, pas tant pour sa défense de Marx que pour produire de la « *bonne philosophie (sans l'adjectif qualificatif 'marxiste')* » [Ruben, 1981, p. 227]. Une clarification rigoureuse des concepts n'est bien sûr pas spécifique à son analyse, mais elle est *au centre de son projet intellectuel* ; elle procède d'une séparation entre positif et normatif, ce qui constitue une rupture catégorique avec Hegel, qui pensait avoir dépassé l'opposition entre être et devoir.

²⁵ Rappelons seulement que, pour Cohen [Ke, p. xvii], « *ce livre a reçu plus d'attention que celle dont il aurait fait l'objet en d'autres circonstances, en raison de la coïncidence qui l'a vu paraître à un moment où d'autres universitaires marxistes s'engageaient également à travailler dans ce qui s'appelle dorénavant 'marxisme analytique'* ».

Le rôle d'un philosophe analytique s'apparente à celui d'un scientifique, en ce qu'il cherche à vérifier si une théorie est cohérente et testable, donc scientifique.

Pour comprendre ce qu'est une explication scientifique ou la notion de causalité, la structure de l'action intentionnelle ou celle de l'interaction sociale, la connaissance de la philosophie analytique est désormais indispensable. [Elster, 1981, p. 746]

Il n'est pas le premier à expérimenter une reconstruction du marxisme sur une base analytique. En revanche, cette reconstruction a rarement été entreprise sur le matérialisme historique – le terrain privilégié fut surtout la théorie économique, depuis les années 1960, avec Nobuo Okishio, Michio Morishima, Ian Steedman, Paul Samuelson... – et il l'a engagée de manière systématique et explicite.

De nombreuses critiques furent adressées à Cohen pour téléologie, ahistoricité, déterminisme, holisme ou approximation par les uns – plutôt des philosophes analytiques, qui lui reprochent son marxisme – pour antidialectique, pour matérialisme mécanique, fétichisme, fonctionnalisme, structuralisme, dualisme, relativisme, théodicée séculière ou incantation par les autres – plutôt des marxistes, qui lui reprochent sa philosophie analytique. Pourtant, en offrant une approche du marxisme correspondant aux canons de la philosophie analytique et du positivisme logique, Cohen attira un certain nombre d'auteurs ayant une relative sympathie pour le marxisme et qui, jusqu'à présent, butaient sur les présupposés philosophiques lui étant traditionnellement attribués, à savoir essentiellement son héritage hégélien. Cohen fut le premier à théoriser explicitement et intentionnellement le marxisme à l'aide d'instruments méthodologiques traditionnels, et il a autorisé une nouvelle approche – sur le plan épistémologique – du marxisme, qui a pris le nom de marxisme analytique. En ouvrant cette perspective, il permis l'élaboration d'interprétations fort originales du marxisme, notamment avec la théorie des jeux.

Par ailleurs, à cette étape, il ne se revendique pas particulièrement du marxisme analytique, dans le sens où le but de son livre n'était pas *a priori* de former une école de pensée, mais de défendre le matérialisme historique. Jusqu'au milieu des années 1990, il emploie très peu le terme de marxisme analytique, un des rares exemples étant le suivant : « *J'appartiens à une école de pensée qui a été nommée marxisme analytique* » [1990a, p. 363].

II. Le rejet de toute spécificité méthodologique pour le marxisme

La naissance du marxisme analytique est traditionnellement associée à la publication de *Karl Marx's Theory of History: A Defence*.

La publication du livre [Karl Marx's Theory of History: A Defence] a alors fourni un point de ralliement à un groupe de chercheurs dont l'attrait pour le marxisme était fortement marqué par ce qu'ils considéraient comme du laxisme et une méthodologie dépassée dans le corpus marxiste contemporain. [Roberts, 1996, p. 1]

Il apparaît qu'une telle affirmation relève plus d'un consensus que d'une démonstration rigoureuse. De toute évidence, cet ouvrage en est la première expression consciente. C'est en rejetant la spécificité méthodologique du marxisme que Cohen, au-delà d'Althusser, a développé les premiers éléments ayant conduit à la constitution du marxisme analytique. Des emprunts sont faits à Ludwig Wittgenstein (la restriction de la philosophie à l'analyse du langage) et à Gottfried Leibniz (la recherche de singularités exclusivement logiques). L'objectif est de construire des systèmes axiomatiques. Toutefois ce n'est pas la première fois que ce type de raisonnement est mis en œuvre. Les fondements analytiques de la théorie économique marxienne ont fait l'objet de nombreuses recherches depuis le début des années 1960, avec les travaux de Nobuo Okishio [1961], Piero Sraffa [1970], Carl Christian Von Weiszäcker [1971], Paul Samuelson [1971], Michio Morishima [1973], Ian Steedman [1977]... Ils ont encouragé le rapprochement entre marxisme et courant dominant²⁶. D'un point de vue méthodologique il est possible de remonter à Oskar Lange [1962] mais aussi aux marxistes analytico-linguistiques polonais, dont Leszek Kolakowski [1978] et Leszek Nowak [1998], qui procèdent à une reconstruction systématique de certains éléments de la tradition marxiste.

²⁶ Par exemple, Steedman utilise l'œuvre de Sraffa pour une critique de l'économie marxiste : la théorie de la valeur travail et la théorie de la baisse du taux de profit sont considérées comme illogiques et inutiles, énoncé qu'on retrouve chez les marxistes analytiques, en particulier chez Roemer. Une démarche similaire, mais plus systématique, a été entreprise par Morishima, qui reformule la théorie économique marxienne à l'aide des mathématiques. Il procède à un rapprochement entre Marx et Walras, *via* Leontieff et Von Neumann.

Selon Alan Carling [1997, p. 768], l'enjeu est de reconstruire le marxisme « *à la lumière des développements intellectuels contemporains* ». La nouveauté apportée par les marxistes analytiques est donc essentiellement méthodologique, et les modifications apportées au contenu théorique n'en sont que le prolongement. La question se pose inévitablement de savoir si l'adoption de pratiques de la science sociale conventionnelle conduit à neutraliser les aspirations révolutionnaires du marxisme, si l'adoption des armes politiques de la démocratie capitaliste conduit à incorporer les socialistes dans les fonctions régulatrices de l'État capitaliste, c'est-à-dire à restreindre le champ des questions à celles traitables par les outils contemporains. Avant de répondre à cette interrogation, nous nous attachons, dans cette section, à délimiter les contours épistémologiques de cette école. Nous constatons d'abord que les auteurs ne puisent pas leur singularité dans un ensemble d'énoncés positifs, mais dans un regard critique porté à l'égard de certains aspects de l'œuvre de Marx (II.1). Nous dégageons ensuite les éléments par lesquels le marxisme analytique envisage le marxisme comme un programme de recherche scientifique (II.2).

II.1. Une définition par défaut

Le marxisme analytique ne se conçoit pas tant comme un ensemble théorique homogène et articulé que comme un accord global sur le refus d'un ensemble de postulats traditionnellement attribués au marxisme. L'unité du marxisme analytique se définit surtout par ce qu'il critique chez Marx. Ces auteurs nient l'existence d'une méthodologie propre au marxisme (II.1.1), ils rejettent l'ensemble de la philosophie hégélienne (II.1.2), si bien qu'ils sont critiques à l'égard de la revendication de spécificité pour l'œuvre de Marx (II.1.3).

II.1.1. Contre une méthodologie marxiste

Chez les marxistes avant Cohen, il existait un consensus relatif autour d'une coupure méthodologique irréconciliable entre la théorie marxiste, avec un objectif de transformation sociale, et la théorie bourgeoise, avec une fonction superstructurelle de justification idéologique. Le marxisme est considéré comme scientifique et matérialiste,

dialectique et historique, anti-empiriste et antipositiviste, alors que la théorie bourgeoise est considérée comme idéologique et idéaliste, linéaire et ahistorique, empiriste et positiviste. En cherchant à démontrer que le matérialisme historique ne se distingue pas par sa méthode mais par un ensemble d'énoncés substantiels, Cohen a ouvert la possibilité de rompre ce consensus. Ainsi, il n'est pas évident d'unifier les marxistes analytiques autour d'un ensemble d'énoncés théoriques. Les éléments qui les regroupent sont les suivants : leurs travaux portent sur le marxisme comme tradition théorique, leurs programmes de recherche en sont issus, les concepts qu'ils étudient sont empruntés au discours marxiste, et ils prétendent que leur orientation normative est celle du marxisme. Toutefois, le marxisme analytique ne se distingue pas *a priori* par une position substantielle particulière, mais plutôt par ce à quoi il s'oppose, d'où une forte diversité. Il est en effet difficile de trouver des théories positives ou des principes méthodologiques acceptés par tous les marxistes analytiques.

- *Ils s'opposent au manque de clarté et de rigueur qu'ils attribuent à l'œuvre de Marx.*

Une certaine interprétation du marxisme est rejetée pour porter, en se prétendant science de la société, une idéologie rigide qui correspondrait à une théologie séculaire plutôt qu'à une science. En revanche le marxisme analytique revendique le droit d'aspirer au statut de science sociale authentique.

- *Ils donnent une supériorité à la logique formelle sur la logique hégélienne.*

La logique dialectique, est unanimement rejetée en ce qu'elle réduit l'intelligibilité de l'analyse marxiste, conduit à accepter des arguments invalides et est porteuse de confusions. De même, pour le cercle de Vienne, la logique s'identifie à la logique formelle, et le monde doit pouvoir être représenté par la logique déductive.

- *Ils rejettent toute méthodologie spécifique au marxisme.*

Elle conduirait à l'isolement, à l'empirisme, et empêcherait la révision. La spécificité du marxisme n'est donc pas sa méthode mais les idées qu'il défend sur le fonctionnement

du monde. Il est alors possible d'utiliser des méthodes considérées comme sophistiquées, comme la théorie des jeux.

- *Ils abandonnent la théorie de la plus-value et la loi de la baisse tendancielle du taux de profit.*

Elles sont considérées comme conceptuellement défectueuses, empiriquement réfutées et incompatibles avec le reste du marxisme).

Toutefois, l'objectif qu'ils se fixent reste de construire une théorie scientifique de la société qui soit utile pour l'émancipation humaine, et ils estiment que le marxisme comme tradition intellectuelle productive est pénalisé par ses engagements méthodologiques, mais que le noyau dur du marxisme reste essentiel pour un projet politique émancipatoire. L'accent est porté sur l'importance des détails dans les concepts. « Analytique » est parfois opposé à « dogmatique »²⁷. Un marxisme « dogmatique » serait tel que l'autorité textuelle et une justification politique ultérieure remplacent l'argumentation, et que des abstractions imprécises remplacent la science. En bref, ils s'élèvent à juste titre contre tout processus de transformation du marxisme en « marxologie », c'est-à-dire d'une science en idéologie, rejoignant l'affirmation de Karl Popper qui, parodiant la onzième thèse de Marx sur Feuerbach, estime que les marxistes « *ont seulement interprété le marxisme de façons variées ; mais ce qui importe, c'est de le changer* » [1978, p. 42]. Par conséquent, l'objectif est à la fois de se débarrasser des défauts de la pensée dominante, c'est-à-dire bourgeoise, et de débarrasser le marxisme du dogmatisme.

²⁷ Pour Karl Popper [1985, p. 456], « *l'attitude dogmatique [...] consiste à s'en tenir à une théorie aussi longtemps que possible* ».

II.1.2. Contre tout aspect de l'hégélianisme

La méthode dialectique est critiquée pour son manque de clarté, assimilée à une méthode pour laquelle la présupposition devient un résultat, ce qui n'apporte strictement rien à la connaissance scientifique. À la suite d'Althusser, l'hégélianisme est rejeté ; le but proclamé est de préserver le marxisme, ou tout du moins le refonder comme un programme de recherche non hégélien. « [Cohen] *devait se montrer imperméable aux courants marxistes occidentaux, et plus proche de la philosophie orthodoxe d'Oxford* » [Roberts, 1996, p. 2]. Le marxisme est envisagé comme une science sociale neutre, il est reconstruit à l'aide de la philosophie analytique, sans doctrine unifiée. Ainsi, tandis que Marx rejetait le contenu idéaliste de l'hégélianisme, en préservant une méthode dialectique, les marxistes analytiques refusent la totalité de l'emprunt de Marx à Hegel, qu'il s'agisse du contenu ou de la forme, jetant ainsi le bébé avec l'eau du bain.

En séparant la méthode et le contenu du marxisme, le marxisme analytique en conserve certains éléments, mais considérant celle-là peu claire, peu explicative, peu utile, il substitue à la méthode dialectique un mécanisme causal, cherchant à définir les causes, les mécanismes et les effets. L'objectif initial du marxisme analytique est donc de réorienter, non pas le contenu du marxisme, mais son *corpus* méthodologique, et ainsi de lui donner une nouvelle jeunesse, une légitimité dont l'héritage hégélien notamment l'aurait privé. Le marxisme étant une science de la société, il devrait adopter la meilleure méthodologie scientifique. En d'autres termes, il faudrait unir les méthodes de la science sociale « moderne » et les concepts centraux de la pensée marxiste classique, tout en faisant l'hypothèse qu'une telle combinaison est possible sans dénaturer les concepts marxistes, puisqu'un postulat majeur du marxisme analytique énonce que « *le marxisme ne devrait pas se distinguer des autres pensées sociales par ses outils mais par les questions qu'il pose* » [Roemer, 1988, p. 176]. Roemer restreint l'individualisme méthodologique à une question de méthode. Pour notre part, nous estimons que cette approche se fonde sur des propositions théoriques et un contenu normatif spécifiques et que, d'une manière générale, toute méthode recouvre un contenu.

Le point commun à tous ces auteurs est un rejet, explicite ou implicite, de la méthode dialectique, et donc du matérialisme dialectique. Il est explicite chez Roemer – « *trop souvent, l'obscurantisme se protège derrière un yoga de termes particuliers et derrière une logique privilégiée. Le yoga du marxisme est la "dialectique"* » [1986, p. 191] – plus nuancé chez Cohen – « *la lecture par Hegel de l'histoire en général et de sociétés particulières est juste une lecture, une interprétation plus ou moins séduisante* » [K, p. 27]. Le marxisme analytique pourrait être considéré comme un marxisme *post-hégélien*. Marx a gardé la structure dialectique de Hegel et en a rejeté le contenu idéaliste, à l'aide du matérialisme. Les marxistes analytiques en rejettent à la fois le contenu et la structure ; il s'agit donc d'un marxisme *anti-hégélien*. Il est reconstruit *via* la philosophie analytique, sans doctrine unifiée.

*Les livres de cette série ont pour intention d'illustrer un nouveau paradigme pour l'étude de la science sociale marxiste. Leur approche n'est pas dogmatique ni purement exégétique. Leur objet est plutôt l'examen et le développement de la théorie initiée par Marx, à la lumière de l'histoire en cours, et à l'aide d'outils de science sociale et de philosophie non marxistes. Notre perspective est de libérer la pensée marxiste de méthodes de plus en plus discréditées et de présupposés lui étant attribués comme essentiels, et ainsi d'établir fermement ce qui est vrai et important dans le marxisme.*²⁸

II.1.3. Contre la spécificité du marxisme

Cohen, rapidement suivi par le Groupe de Septembre, fut le premier à rompre avec la *praxis*, en ce que son discours est avant tout académique, et en ce qu'il ne cherche pas à utiliser des catégories du réel en vue comprendre le réel, et il laisse les concepts au niveau de l'abstraction. L'éthique socialiste est alors séparée des revendications scientifiques du marxisme. Nous retrouvons ici la coupure althussérienne sous une autre forme, entre, d'une part, un marxisme théorique et universitaire et, d'autre part, un marxisme pratique et politique, le premier effaçant le second dans le cas présent. Le marxisme analytique est caractérisé par une remise en cause des

²⁸ Présentation de « *Studies in Marxist Social Theory* » (Cambridge University Press). Il s'agit de la collection dans laquelle apparaissent des ouvrages marxistes analytiques, depuis la publication en 1985 d'Elster, 1989a. Furent notamment publiés dans cette collection Przeworski, 1985a ; Roemer, 1986 ; Elster, Moene, 1989 ; Van Parijs, 1993a ; Cohen, 1995a ; Wright, 1997a.

fondements méthodologiques et épistémologiques spécifiques au marxisme. Il s'oppose en cela à une certaine forme d'orthodoxie – « *l'orthodoxie en matière de marxisme se réfère [...] exclusivement à la méthode* » [Lukács, 1960, p. 257]. Il s'agit d'une reconstruction, voire d'une déconstruction, des éléments fondamentaux du marxisme qui, seraient la théorie de la valeur travail et la plus-value pour l'analyse du capitalisme, le matérialisme historique pour l'analyse du développement historique et, dans une moindre mesure, une analyse en termes de structure de classe et de lutte de classes pour la compréhension de l'État et de l'idéologie.

Le marxisme est alors considéré comme un ensemble d'idées, de concepts, mais aussi d'outils qu'il est possible et nécessaire de n'utiliser que partiellement. Un auteur comme Elster est symptomatique de cette fragmentation : « *les intuitions centrales de Marx sont si précieuses que nous servirions mal ses intérêts comme les nôtres si nous acceptions en bloc la méthodologie dans laquelle elles s'inscrivent* » [1989a, p. 19] et « *une quantité de théories distinctes, logiquement indépendantes et d'importance inégale, peuvent être attribuées à Marx* » [1978a, p. 70]. Ainsi, le marxisme analytique peut être synthétisé comme une « *tentative [...] de préserver le programme de recherche classique (a) en reconstruisant la théorie de l'histoire sur des bases non hégéliennes et (b) en remplaçant la théorie classique de la valeur travail par la théorie contemporaine de l'équilibre général* » [Carling, 1997, p. 770]. Sa spécificité ne réside pas tant dans son contenu théorique que dans ses innovations méthodologiques.

Contrairement à ce qui est généralement admis, des auteurs comme Jon Elster, John Roemer, Adam Przeworski et G.A. Cohen ont soutenu que la spécificité du marxisme réside dans ses énoncés sur le monde, pas dans sa méthodologie, et que les principes méthodologiques censés distinguer le marxisme de ses rivaux sont indéfendables, sinon incohérents. [Levine, Sober, Wright, 1987, pp. 67-68]

Il est affirmé que la spécificité du marxisme est substantielle et non méthodologique. Pour Wright, la tension n'est pas entre, d'une part, une « méthode conformiste » et, d'autre part, un couple harmonieux « théorie et pratique révolutionnaire », mais entre théorie révolutionnaire et pratique révolutionnaire. Autrement, le marxisme risque de tendre à l'idéologie et de perdre tout lien avec la *praxis* et l'engagement révolutionnaire. Pour Roemer, il s'agirait d'utiliser les armes méthodologiques les plus puissantes pour

éviter la marginalisation du marxisme. « *En cherchant à déterminer des fondements microéconomiques au comportement, dont les marxistes estiment qu'ils sont caractéristiques du capitalisme, j'estime que les outils par excellence [en français dans le texte] sont les modèles de choix rationnel : théorie de l'équilibre général, théorie des jeux, et l'ensemble des techniques de modélisation développées par l'économie néoclassique* » [1986, p. 192]. Il est clair qu'une telle pratique comporte des risques, comme le compromis politique, l'incorporation dans les fonctions « normales » de l'État, la neutralisation des aspirations révolutionnaires, ou encore la restriction de la recherche à des champs facilement quantifiables. Nous constaterons ultérieurement dans quelle mesure ces auteurs ont fait face à ces risques. Dans tous les cas, l'accord initial porte sur le sujet de recherche, le marxisme.

II.2. Le marxisme comme programme de recherche

De nombreuses personnes de gauche ont proclamé la mort du marxisme, constatant que ses concepts centraux et ses arguments théoriques ne permettent pas de comprendre ou de changer le monde. Le marxisme analytique constitue une réponse substantielle à ce défi. [Wright, 1989b, p. 54]

À partir d'une séparation entre positif et normatif, le marxisme analytique étudie le marxisme comme un programme de recherche scientifique sur lequel il utilise un certain nombre d'outils. Cette sous-section vise à donner des éléments de définition des fondements épistémologiques du marxisme analytique. Il effectue une opération de reconstruction méthodologique de l'œuvre de Marx (II.2.1), qui s'articule autour d'un ensemble d'auteurs (II.2.2). Nous nous interrogeons sur les rapports généraux qu'ils entretiennent avec le contenu de l'œuvre de Marx (II.2.3).

II.2.1. Une reconstruction méthodologique

Pour les marxistes analytiques, le marxisme se compose d'un noyau dur constituant le cœur de la théorie et d'une ceinture protectrice, testée sur le mode de la philosophie analytique et du positivisme logique, et modifiable selon la résistance aux tests de réfutation. Il est étudié comme un programme de recherche scientifique²⁹, au

²⁹ William Shaw évoque un « *programme de recherche socio-scientifique* » [Shaw, 1986, p. 209].

sens attribué par Imre Lakatos, c'est-à-dire « *une constellation de problème à résoudre, ceux-ci étant liés à un certain corps de théorie [dans lequel] on distingue entre un "noyau dur" [...] et un anneau susceptible de remaniements, constitué d'hypothèses auxiliaires à vérifier et éventuellement réfuter* » [1994, p. XXXII]³⁰. Il peut soit mourir soit être remplacé par un programme supérieur. Bien qu'aucune référence ne soit faite à Lakatos, ces auteurs estiment que le marxisme en tant que programme de recherche peut être progressif dans la mesure où les anomalies qu'ils lui prêtent peuvent être résolues par des ajustements sur sa périphérie. « *Une dose de positivisme intransigeant me semble s'imposer* », affirme Elster [1989a, p. 326]. Les auteurs analysent spécifiquement chaque élément du marxisme et en font une critique, avec pour but, déclaré ou non, de le « *reconstruire* » [Carling, 1997, p. 768 ; Wright, Levine, Sober, 1992, p. 1] le marxisme. Il s'est agi de le renouveler *via* son réexamen systématique. Le marxisme analytique prétend à la précision intellectuelle du positivisme pour résoudre un problème de méthode, la philosophie analytique permettant d'éclaircir ce qui apparaît comme des confusions conceptuelles. Ils donnent une définition stricte des termes-clé, notamment avec la distinction entre forces productives et rapports de production chez Cohen. Le marxisme est étudié à partir d'un ensemble de postulats méthodologiques associés à la science dominante (II.2.1.1), sans méthode spécifique (II.2.1.2).

II.2.1.1. Des postulats méthodologiques traditionnels

Selon eux, et notamment Wright [1989b³¹, p. 54], en vue d'obtenir une légitimité à l'université, le marxisme doit être adapté à l'aide « *d'outils sophistiqués de la science sociale contemporaine* ». Il est vrai que ces auteurs ont pour certains acquis des positions de responsabilité à l'université. C'est par exemple, outre Cohen à Oxford, le cas de Roemer à l'université de Californie, de Brenner à l'université de Los Angeles, de Wright à l'université du Wisconsin... À l'aide de Cohen, la brèche est ouverte pour établir un lien entre le marxisme et les critères traditionnels. Nous allons donc spécifier plus précisément en quoi le marxisme analytique est analytique. Quatre éléments sont

³⁰ Pour Lakatos, la science a un potentiel de progrès illimité.

³¹ Nous nous inspirons largement de cet article pour ce passage.

avancés par Wright pour dégager « *ce qui est analytique à propos du marxisme analytique* » [*Idem*, p. 40]³².

➤ Des « *normes scientifiques conventionnelles* » [*Ibid.*]

Il s'agit d'une caractéristique centrale du marxisme analytique : le marxisme est envisagé comme une science sociale positiviste. Le marxisme autoproclamé scientifique est critiqué comme étant une « marxologie » consistant à sanctifier des textes, ce qui aurait conduit à substituer une idéologie à une science.

[La Préface] *qui est à peine plus qu'une esquisse de théorie, a effectivement été figée en dogme, imperméable aux critiques, souvent faciles mais parfois tranchantes, qui lui étaient adressées, et incapable d'élaboration théorique ou même de clarification.* [Levine, Wright, 1980, p. 47]

Au contraire, les marxistes analytiques s'assignent comme but de faire du marxisme une « authentique science sociale ». En conséquence, « *le marxisme ne devrait pas être affranchi des critères de la science même s'il accepte d'autres critères d'évaluation et de pertinence en plus de ceux strictement scientifiques* » [Wright, 1989b, p. 40]. Le soin est pris de rejeter l'empirisme naïf, sachant que les observations sont chargées de théorie. Il est intéressant de noter qu'une vision post-moderniste, comme celle de Donald McCloskey [1985], selon qui les catégories de pensée se confondraient avec le discours, est exclue. Il s'agit de « *construire des explications fondées sur des mécanismes réels existant indépendamment de [leurs] théories* » [Wright, 1989b, p. 41].

Les marxistes analytiques rejettent la distinction traditionnelle des marxistes avec la science sociale dite bourgeoise, entre science dialectique et non dialectique, entre science historique et ahistorique. Par conséquent, « *le transfert d'un élément de méthode marxiste en un langage de mécanismes causaux serait caractéristique du marxisme analytique* » [*Idem*]. Cela explique leur recours au positivisme et à la philosophie analytique³³. Les théories sont envisagées comme devant systématiquement être soumises à la recherche empirique. Précision et cohérence

³² Ils n'ont pas été réfutés par les auteurs, du moins pour ce qui concerne les trois premiers.

³³ Par exemple, la contradiction n'est pas traitée comme essentielle, mais comme un produit des interactions.

analytique dans l'élaboration des concepts doivent nécessairement, pour parvenir à des explications justes et claires, être combinées à la rigueur statistique dans une telle recherche, et « *les progrès théoriques dépendent en partie de données pertinentes issues de la recherche empirique* » [*Ibid.*, p. 44]. Les théories doivent être continuellement réévaluées *via* le débat critique. Rien n'est définitif, et comme nous le constaterons dans le prochain chapitre, les débats au sein du marxisme analytique jusqu'à la fin des années 1980 consistent essentiellement en polémiques sur le contenu du marxisme.

➤ Une « *conceptualisation systématique* » [*Ibid.*, p. 40]

Le marxisme analytique est caractérisé, d'une part, par une définition précise et rigoureuse des concepts élémentaires, à l'image de celle que propose Cohen sur les forces productives et, d'autre part, par l'analyse des interactions entre ces concepts. La complexité n'est donc pas envisagée en soi, mais comme une combinaison d'éléments simples. « *C'est en partie de cette préoccupation que le marxisme analytique prend son nom : la cohérence analytique des concepts est essentielle pour le pouvoir explicatif des théories* » [*Ibid.*, p. 46]. Nous avons précédemment constaté l'effort de conceptualisation auquel se livre Cohen. C'est également pour celle de Roemer sur la théorie économique, celle de Wright sur les classes sociales... Une spécificité du marxisme analytique est de lier systématiquement les différents types d'explication utilisés (fonctionnelle, causale, intentionnelle) avec une analyse en termes de choix et de rationalité, dans un programme théorique marxiste.

➤ Une « *spécification précise de la construction des arguments théoriques entre concepts* » [*Ibid.*, p. 40]

Des modèles abstraits explicites, plus ou moins formalisés, systématiques – des modèles causaux de Cohen à la théorie des jeux de Roemer – sont utilisés afin d'articuler les concepts entre eux. Ici, la simplification a pour fonction d'identifier le mécanisme central d'un problème, d'explicitier un certain nombre d'hypothèses. Par exemple, chez Cohen, le rapport bilatéral entre forces productives et rapports de

production d'une part, et entre base économique et superstructure d'autre part, donnent lieu à un ensemble d'énoncés, qui nécessitent d'être liés, ce que Cohen fait à l'aide de l'explication fonctionnelle. L'objectif est d'élaborer un processus de pensée avec une élaboration claire des hypothèses et des arguments, afin de donner plus de plausibilité aux énoncés causaux. Ainsi, les marxistes analytiques font tous un effort d'élaboration sur l'articulation de leurs modèles causaux. « *La nouveauté est la rigueur de l'effort dans la spécification des détails des mécanismes qui sous-tendent ces énoncés abstraits* » [*Ibid.*, p. 48]. L'exigence est d'obtenir une cohérence interne dans l'argumentation, dans le but, d'une part, d'améliorer notre compréhension des concepts abstraits et, d'autre part, de faciliter leur reconstruction empirique en identifiant plus facilement leurs faiblesses. L'objectif est de parvenir à une science sociale authentique.

- « *Une importance accordée aux actions intentionnelles des individus* » [*Ibid.*, p. 41]

Cette caractéristique est plus normative que méthodologique, et elle est moins consensuelle que les précédentes. Dans tous les cas, elle a causé de nombreuses controverses internes. Nous considérons qu'il est erroné d'identifier le marxisme analytique au marxisme de choix rationnel et à l'individualisme méthodologique. Certains marxistes analytiques sont individualistes méthodologiques, comme Elster, Roemer ou Przeworski, d'autres ne le sont pas, comme Wright ou Brenner, et ont même critiqué les choix méthodologiques du marxisme de choix rationnel [Levine, Sober, Wright, 1987]. Toutefois, bien qu'en rejetant la rationalité instrumentale réduisant les processus sociaux à l'intentionnalité individuelle, il s'agit plus d'intégrer le choix conscient, les rapports entre choix individuels et processus sociaux, que l'on peut deviner chez Cohen à travers le postulat de rationalité fonde la Thèse du Développement. Toutefois, contrairement à ce qui a été écrit à plusieurs reprises, nous estimons que cet accent sur les actions intentionnelles ne correspond pas à l'affirmation selon laquelle l'objet du marxisme analytique est de reconstruire la théorie de Marx en termes individualistes méthodologiques. Cela dit, il nous semble intéressant de noter que, d'une part, les trois premières caractéristiques ne suffisent pas à constituer une

école de pensée et que, d'autre part, la dernière occupe une place majeure dans les débats.

II.2.1.2. Une méthode parmi d'autres

Pour Cohen, l'ensemble des méthodes possibles se décompose en trois critères – individualistes, dialectiques et analytiques – qui ne s'excluent pas mutuellement. Toutefois, il restreint l'ensemble des possibilités de croisement en donnant deux définitions au qualificatif « analytique » :

Au sens large d'analytique, la pensée analytique s'oppose à la pensée soi-disant 'dialectique'; au sens étroit d'analytique, elle s'oppose à la pensée que nous pouvons nommer 'holiste'. [Ke, p. xvii]

Ainsi, pour Cohen, tout individualisme méthodologique est analytique et certaines méthodes analytiques ne sont pas individualistes, alors qu'aucune méthode analytique n'est dialectique, ce qui exclut la possibilité de présenter une dialectique analytique [Van Parijs, 1982d]. La spécificité du marxisme analytique est de situer les quatre principes que nous avons décrits au premier plan de tout travail de recherche et de les appliquer systématiquement à l'élaboration théorique. La spécificité du marxisme analytique est paradoxale, puisqu'elle consiste à énoncer que le marxisme n'a pas de méthode spécifique, ce qui tend à obscurcir sérieusement la divergence entre marxistes et non marxistes. Il s'agit d'une opposition de plus en plus explicite avec le matérialisme dialectique, qui se caractérise par une fusion de la forme et du contenu. En utilisant une philosophie neutre et apolitique, le marxisme est ici envisagé lui-même comme neutre et apolitique³⁴.

Nous avons vu que le marxisme analytique se caractérise par ses aspects méthodologiques. Une large partie de la substance du marxisme est discutée, non pas pour sur une base empirique, mais conceptuelle et méthodologique. Il s'agit d'une séparation explicite entre positif et normatif, un marxisme fragmentaire analysé comme séparé entre une théorie de la société comprenant, d'une part une méthodologie

³⁴ Elster envisage d'ailleurs les marxistes comme des « *philosophes professionnels* » [1981, p. 746].

« *tendanciellement hégélienne* » [Carling, 1997, p. 768], une théorie de l'histoire, et une politique d'émancipation et, d'autre part, des valeurs – égalité, communauté, réalisation de soi –, un véhicule – le prolétariat –, et un processus – la lutte de classes. De plus, rien n'indique dans cette structure en branches s'il existe des liens entre les éléments, ni lesquels. Sous l'influence d'Althusser, et bien qu'il s'en détache partiellement, Cohen a procédé à une séparation entre le contenu et la méthode du *corpus* marxiste, niant ainsi la spécificité méthodologique du marxisme, et donc le matérialisme dialectique. Il a été précurseur dans l'utilisation des méthodes traditionnelles de la philosophie et de la science pour le marxisme. Une fois cette nouveauté mise en place, qui fonda le marxisme analytique, la voie fut ouverte à de nombreuses interprétations par des auteurs venant d'horizons divers et variés. En séparant la méthode et le contenu du marxisme, le marxisme analytique conserve certains éléments de fond, mais considérant la méthode dialectique peu claire, peu explicative, peu utile, il lui substitue un mécanisme causal pour définir les causes, les mécanismes et les effets.

II.2.2. Qui sont les marxistes analytiques ? Une grande diversité

À l'heure actuelle, le groupe se compose de Pranab Bardhan, Sam Bowles, Robert Brenner, Gerald A. Cohen, Joshua Cohen, John Roemer, Hillel Steiner, Robert Van der Veen, Philippe Van Parijs et Erik O. Wright [Wright, 2005]³⁵. Les orientations théoriques et méthodologiques des auteurs permettent notamment d'y ajouter Michael Albert, Alan Carling, Robin Hahnel, Andrew Levine, David Miller, Richard Miller, Justin Schwartz, Elliott Sober, Michael Wallerstein, Allen Wood. Le marxisme analytique est notamment marqué par les origines diverses de ses auteurs, qu'il s'agisse des origines géographiques, qui toutefois restent cantonnées au monde anglo-saxon – Cohen est anglais d'origine canadienne, Elster est norvégien mais enseigne aux États-Unis, Roemer et Wright sont américains, Brenner est anglais – ou des origines disciplinaires – Cohen et Elster sont philosophes, Roemer est économiste, Wright est sociologue,

³⁵ Jon Elster et Adam Przeworski, membres fondateurs, ont quitté le groupe en 1993, Sam Bowles l'a intégré en 1987, et Joshua Cohen en 1996. Thomas Piketty a participé à une réunion, en 1996, mais il n'a pas formellement intégré le groupe.

Brenner est historien. La diversité est également théorique, au sens où certains, comme Bowles, Steiner ou Van Parijs, se présentent comme non marxistes³⁶.

De même que la philosophie analytique n'est pas suffisamment homogène pour former un courant de pensée unifié, le marxisme analytique se caractérise par un degré d'hétérogénéité relativement élevé. Selon Wright [1994a, p. 112], l'objectif est de « *définir une série de concepts abstraits [...] puis de spécifier la façon par laquelle ces concepts peuvent être combinés pour générer des catégories plus concrètes de formes sociales* ». L'objectif est d'intégrer la philosophie analytique, la science sociale empirique et l'analyse économique néoclassique aux préoccupations marxistes traditionnelles. Nombre d'auteurs pourraient être qualifiés de marxistes analytiques, mais les plus influents et les plus représentatifs sont les suivants :

Gerald A. Cohen est l'initiateur, il a reformulé le matérialisme historique à l'aide de la philosophie analytique et du positivisme logique, comme une succession d'explications causales entre des éléments définis avec précision [K].

John Roemer porte la plus grande responsabilité des innovations théoriques et est controversé pour cette raison. Alors que Cohen défend la théorie marxienne de l'histoire, Roemer révisé explicitement la théorie économique marxienne et cherche à l'adapter aux outils contemporains (équilibre général, théorie des jeux) [1981, 1982a, 1988].

Jon Elster est l'auteur le plus abouti de ce tournant méthodologique. Il critique tous les aspects de l'œuvre de Marx et tente une reconstruction *via* la Théorie du Choix Rationnel. Il recommande l'adoption de l'individualisme méthodologique (qui ne fait pas l'unanimité parmi les marxistes analytiques) [1989a]. « *Jon Elster se situe sur l'aile conservatrice du marxisme analytique* » [Mayer, 1994, p. 8].

Si nous acceptons l'affirmation d'Engels selon laquelle le matérialisme historique et la plus-value sont les deux découvertes majeures de Marx, il est possible d'énoncer que ces auteurs donnent au marxisme analytique son identité spécifique, Cohen sur le premier point, Roemer sur le second, et Elster pour son approche générale. À un niveau

³⁶ « *Je ne me suis jamais défini comme un marxiste* », affirmait Philippe Van Parijs [1997, p. 17].

de moindre importance, mais influents toutefois, nous pouvons citer les auteurs suivants.

Erik O. Wright a fait un effort de rapprochement entre recherche théorique et étude empirique. Il a étudié la structure de classe et a cherché à conceptualiser les « classes moyennes ». Il a abouti à deux résultats majeurs : l'élaboration d'une théorie sur les positions de classe contradictoires [1978, 1979], comme alternative à Althusser et à Poulantzas et une reconstruction de la théorie des classes sociales [1985a, 1989a] sur les fondements de l'analyse de l'exploitation par Roemer.

Adam Przeworski a considéré, notamment sous l'influence des travaux de Mancur Olson [1978], les implications politiques de ce tournant méthodologique. Il insiste sur la faiblesse des mouvements socialistes dans les sociétés capitalistes avancées. À travers une approche historique comparative et à l'aide de la théorie du choix rationnel, il démontre que les coûts de transformation du capitalisme sont trop élevés pour que la classe ouvrière soit motivée dans une lutte pour le socialisme. Il serait donc possible d'améliorer la situation de la classe ouvrière, grâce à une politique publique, sans abolir le capitalisme, mais avec une coopération entre classes [1980c, 1985a].

Robert Brenner est un auteur majeur sur les questions des transformations historiques³⁷, et il a implicitement critiqué les positions de Cohen en défendant la primauté de la lutte de classes contre celle que ce dernier accorde aux forces productives. Il défend une théorie spéciale du capitalisme et s'oppose à l'individualisme méthodologique [1985, 1990]. Nous estimons toutefois qu'il occupe une position marginale au sein du marxisme analytique en ce que ses préoccupations sont relativement éloignées de celles des autres auteurs, et ses positions nous paraissent être les plus proches de l'œuvre de Marx.

Il existe une forte interdépendance entre ces auteurs, les arguments de tous, aussi divergents soient-ils, permettant à chacun de développer leur programme de

³⁷ En témoigne un ouvrage consacré à ses positions sur la transition du féodalisme au capitalisme [Aston, Philpin, 1985].

recherche en se nourrissant des arguments de leurs interlocuteurs. C'est le cas notamment de Wright et Roemer sur les classes sociales, de Cohen et Elster sur la méthodologie.

II.2.3. Une lecture critique de Marx

D'après Elster [1986b, p. 12], « *il n'est probablement pas un seul dogme du marxisme classique qui n'ait fait l'objet d'une critique insistante lors de ces débats* ». Le marxisme est défini comme une tradition intellectuelle plutôt que comme une doctrine. Les sujets de recherche et les concepts utilisés sont en effet issus de la tradition marxiste (transition historique, structure de classe, exploitation...). Leurs travaux sont de plusieurs ordres : une reconstruction de ce qu'a écrit Marx, des développements particuliers dans la théorie marxiste, des applications empiriques des concepts marxistes. En revanche, jamais ces auteurs ne prétendent à des exposés canoniques du « vrai » marxisme. Le marxisme analytique se distinguant plus par les questions qu'il pose que par la méthode qu'il utilise, Cohen propose trois ensembles d'interrogations :

- Que voulons-nous ? Quelle forme de société socialiste cherchons-nous ?
- Pourquoi le voulons-nous ? Quel est le problème du capitalisme, et pourquoi le socialisme est-il meilleur ?
- Comment pouvons-nous y parvenir ? Quelles sont les implications pratiques sur la classe ouvrière, en termes de structure et d'action ?

Pour Cohen, « *ceux qui travaillent aujourd'hui dans la tradition marxiste doivent s'attacher à ces trois questions* » [1988, p. xii], et tout ce qui a été produit par le marxisme analytique tâche de répondre à au moins l'une d'entre elles. Elles n'ont rien de spécifique à un programme particulier et s'appuient sur une distinction positiviste entre ce qui est et ce qui devrait être, ce qui rend possible le développement d'une approche normative indépendante d'une interrogation sur la situation présente.

Refusant les théories globales, le marxisme analytique ne considère pas le marxisme comme une théorie mais comme un ensemble de théories. Ainsi, nous n'avons plus un marxisme, comme théorie unifiée, mais des théories attribuées à Marx, d'où une hétérogénéité théorique et méthodologique significative, et de nombreux

débats et reconstructions sur le matérialisme historique [Cohen, 2000a ; Brenner, 1990 ; Elster, 1984], la méthodologie (individualisme méthodologique [Elster, 1982b, 1985 ; Przeworski, 1985b ; Roemer, 1982e] ou explication fonctionnelle [Cohen, 1980b, 1982a, 1982b ; Van Parijs, 1981]), la question de l'exploitation [Roemer, 1982a, 1985 ; Cohen, 1979c, 1983f ; Elster, 1983c], la structure de classe [Wright, 1985a ; Elster, 1986c ; Van Parijs, 1986], la théorie de la valeur [Roemer, 1978b, 1981, 1982d ; Cohen, 1979c, 1983f], la théorie du choix rationnel [Elster, 1989a ; Przeworski, 1985b ; Roemer, 1986], la philosophie politique et une critique éthique du capitalisme [Cohen, 1981a, 1995a, 2000b ; Van Parijs, 1993], la théorie politique [Przeworski, 1985a]... D'une façon sommaire, le marxisme analytique est synthétisé comme une théorie de l'histoire par Cohen et une théorie de l'exploitation par Roemer, à laquelle il est possible de subordonner une théorie de la structure de classe par Wright, qui oscille entre les deux premières, mais l'essence du marxisme analytique réside plus dans le mouvement méthodologique qu'il a opéré que dans une doctrine spécifique.

CONCLUSION DU CHAPITRE 4

Nous avons spécifié dans ce chapitre que l'innovation de Cohen n'est pas théorique, il ne s'agit pas d'une interprétation nouvelle de la théorie de l'histoire de Marx, mais de l'hypothèse selon laquelle il est possible de l'étudier sans lien avec le matérialisme dialectique. Nous avons étudié cette proposition, qui est à rebours de l'orthodoxie marxienne traditionnelle, en constatant que c'est en s'appuyant, pour partie, sur les travaux d'Althusser que Cohen a détaché la théorie de Marx de son noyau dialectique. En conséquence, il a utilisé les critères traditionnels de la philosophie analytique et du positivisme logique pour reconstruire le matérialisme historique comme un ensemble de liens causaux. Il a ainsi attiré un ensemble d'auteurs proches du marxisme, mais toutefois réticents à l'égard de la méthode dialectique. Formant ainsi une école qui prit le nom de marxisme analytique, ils partagent un ensemble de critiques à l'égard de la méthodologie traditionnellement attribuée à Marx, ainsi que l'énoncé selon lequel il n'existe pas de méthodologie spécifiquement marxienne, ce qui leur a permis de reconstruire l'œuvre de Marx comme programme de recherche scientifique et les a conduits à porter un regard critique sur l'œuvre de Marx. Dans le chapitre suivant, nous étudions, dans leur rapport à Cohen, les travaux de certains des auteurs que nous avons précédemment évoqués, et que nous considérons comme les auteurs majeurs du marxisme analytique (en particulier Roemer et Elster).

CHAPITRE 5

LE MARXISME ANALYTIQUE, HÉTÉROGÉNÉITÉ ET CONTROVERSES MÉTHODOLOGIQUES AUTOUR DE COHEN

Précurseur, Cohen réalise une innovation méthodologique, ouvrant la voie à un renouvellement de la pensée dans le cadre du marxisme, ce qui peut s'analyser à travers les polémiques qu'il a suscitées. Il utilise l'œuvre de Marx comme un objet d'analyse plutôt que comme un outil théorique. Pourtant, il ne revendique pas explicitement un statut de précurseur ; le terme de marxisme analytique n'apparaît pas dans ses publications avant 1990 [1990a, p. 363], et il ne le défend pas explicitement avant la fin des années 1990, période où des enjeux normatifs ont largement remplacé les discussions sur le marxisme parmi les intellectuels radicaux anglo-saxons. C'est dans l'introduction inédite de l'édition élargie de *Karl Marx's Theory of History: A Defence* [2000a] que Cohen se présente explicitement comme un marxiste analytique. La diversité du marxisme analytique est envisagée à travers ces débats, qui n'ont pas toujours fait l'objet d'un consensus. Ils méritent notre attention parce qu'ils se sont articulés, dans un premier temps, autour de *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, et « l'interprétation que G. Cohen propose du texte de Marx [la Préface] a soulevé des objections et suscité un débat qui n'est pas clos » [Dumasy, Rasselet, 1999, pp. 96-97]. Ces débats et controverses sont à l'image du marxisme analytique, c'est-à-dire fragmentés, ils portent sur des aspects qui, en particulier du point de vue des auteurs continentaux, peuvent paraître d'une importance secondaire, si bien qu'il est fréquent que les interlocuteurs apparaissent décalés les uns par rapport aux autres dans la mesure où ils n'ont pas exactement le même objet d'étude. Pour Anthony Giddens [1982, p. 527], « ce n'est pas un débat facile à commenter, car chacun des articles esquive en partie la préoccupation principale des autres ».

L'objet de ce chapitre est de reconstituer l'articulation des débats au sein du marxisme analytique, à partir de la perspective offerte par Cohen qui, au-delà de son

innovation épistémologique, a apporté deux nouveautés essentielles à la discussion sur le marxisme : l'explication fonctionnelle et la Thèse du Développement. Pour rendre compte du lien immédiat entre les travaux de Cohen et ceux du marxisme analytique, nous nous intéressons aux débats autour de ces deux questions qui sont liées, notamment sur la question de la téléologie. Il s'agit de la polémique entre Cohen et Elster sur la question de l'explication fonctionnelle, qui a constitué la première controverse publique du marxisme analytique¹ (section 1). Les travaux de John Roemer, portant sur la théorie économique marxienne sont envisagés comme le complément de ceux de Cohen (section 2), et la contribution spécifique de Jon Elster généralise ce mouvement méthodologique (section 3). Enfin, la branche la plus influente au sein du marxisme analytique, à savoir le marxisme de choix rationnel, vise à associer deux approches traditionnellement considérées comme inconciliables (section 4).

SECTION 1. UN DÉBAT INITIATEUR AUTOUR DE L'EXPLICATION FONCTIONNELLE

Dans la première partie, nous avons constaté que l'une des innovations majeures de Cohen est l'introduction de l'explication fonctionnelle dans la théorie marxienne de l'histoire. Elle permet d'articuler la Thèse du Développement à la Thèse de la Primauté : les rapports de production ont pour fonction de permettre le développement des forces productives, d'où la primauté explicative à celles-ci. D'après Philippe Van Parijs [1982b, p. 497], « *les explications marxistes politiques ou d'institutions ont très souvent été données en termes de fonctions, soit dans les intérêts de la classe dominante soit pour le maintien d'un mode de production particulier, soit les deux* ». À la suite de la parution de *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, une polémique a opposé Gerald A. Cohen et Jon Elster² sur l'opposition entre individualisme méthodologique et explication

¹ Sa spécificité étant méthodologique, les débats en son sein vont largement porter sur la méthode, mais sans s'y restreindre

² Jon Elster, né en 1940, est norvégien. Il a obtenu un doctorat à l'École Normale Supérieure en 1971, sur Marx et Hegel, sous la direction de Raymond Aron. Spécialiste de philosophie et de

fonctionnelle³ chez Marx. Bien que le sujet ait déjà été abordé, notamment par Peter Singer [1979], Elster est le premier à développer une critique centrée autour de cette question [1980a] et il a ainsi impulsé le débat, essentiellement au cours de la première moitié des années 1980, sur la compatibilité ou non du marxisme et de l'explication fonctionnelle. L'enjeu de la discussion est de dégager le mode d'explication le mieux approprié, et les candidats en présence sont l'explication fonctionnelle (Cohen) et la théorie du choix rationnel⁴ (Elster). Il n'est d'ailleurs pas exclu que plusieurs modes d'explication soient à l'œuvre. Nous nous concentrons donc autour du débat entre Cohen et Elster. Il tire sa particularité du fait qu'il porte sur des questions précises et techniques. Une divergence majeure entre les deux auteurs peut être résumée par des titres d'ouvrages. Si Cohen évoque une défense (*Karl Marx's Theory of History: A Defence*), Elster parle d'une interprétation (*Karl Marx : une interprétation analytique*, traduit de *Making Sense of Marx*). En effet, le premier se revendique du marxisme, alors que le second semble utiliser les travaux de Cohen pour le critiquer. Au préalable, nous interrogeons en quoi l'explication fonctionnelle peut être associée à une téléologie (I), puis nous reconstituons les éléments du débat entre explication fonctionnelle et théorie du choix rationnel (II).

sciences sociales, en particulier de la théorie du choix rationnel, il a enseigné à l'université Paris VIII, à l'université d'Oslo, à l'université de Chicago, avant d'être recruté à l'université de Columbia en 1995. Il est membre de l'Académie Américaine des Arts et des Sciences depuis 1988, et il occupe la chaire de Rationalité et Sciences sociales au Collège de France depuis 2005.

³ Cohen, 1980b, 1982a, 1982b ; Elster, 1980a, 1982b. D'autres auteurs ont pris part à cette discussion (John Roemer, Philippe Van Parijs, Anthony Giddens, Johannes Berger, Claus Offe), ce qui a fait l'objet d'un numéro spécial de *Theory and Society* en 1982.

⁴ Les différences entre individualisme méthodologique et théorie du choix rationnel n'étant pas déterminants sur cette question, nous employons ces deux termes indifféremment.

I. Explication fonctionnelle et téléologie

Nous avons constaté dans la première partie qu'une part conséquente des critiques adressées à Cohen portait sur le caractère déterministe que présenterait son approche. Paradoxalement, cette objection est reproduite à l'égard de l'explication fonctionnelle, dont nous avons jugé que Cohen l'utilisait justement pour répondre à cette critique. Un lien peut donc être établi entre explication fonctionnelle et explication téléologique (I.1). Cette polémique renvoie à la distinction analogique que Cohen établit entre Lamarck et Darwin (I.2). Cela nous conduit à discuter l'hypothèse selon laquelle l'approche de Cohen ne peut pas être strictement associée à un *vérificationnisme* positiviste (I.3).

I.1. L'explication fonctionnelle, un dérivé de l'explication téléologique

Un synonyme d'« explication fonctionnelle » est « explication téléologique ». Cohen, évite ce terme, sans doute parce que « téléologique » implique une notion d'intentionnalité. [Singer, 1979, p. 47]

Comme Cohen, Singer admet que les explications marxiennes sont fonctionnelles, mais il estime que les explications fonctionnelles ne sont pas scientifiques, et il en conclut que la théorie de Marx n'est pas scientifique. Cette position est similaire à celle d'Elster, selon qui l'explication fonctionnelle est téléologique, tant qu'elle ne spécifie pas de mécanisme rétroactif. Historiquement, elle est effectivement dérivée de l'explication téléologique, en ce qu'elle explique l'effet comme une cause, mais sa spécificité est de posséder un noyau empirique lui conférant une stabilité. Typiquement, elle explique des activités récurrentes contribuant à stabiliser un fonctionnement, qu'il soit biologique ou social. Une de ses particularités réside en ce qu'elle permet d'améliorer la compréhension, mais elle ne possède pas de mécanisme déductif permettant de rendre compte d'un élément à expliquer. L'hypothèse générale qui sous-tend toute explication fonctionnelle est une hypothèse d'autorégulation, ce qui renvoie aux travaux de Robert Merton [1965, pp. 127-128], pour qui « les déficiences fonctionnelles de la structure officielle génèrent une structure de remplacement (non officielle) pour satisfaire plus efficacement les besoins existants ».

Le caractère téléologique est ici relativement marqué, en ce que la cause finale détermine le comportement présent. C'est compréhensible en sciences physiques, et surtout en biologie, puisqu'il n'est pas question d'intentions. En revanche, pour les sciences sociales, il est nécessaire d'établir que les comportements des agents obéissent à un système d'autorégulation. En cherchant à attribuer une rigueur mathématique aux explications historiques et sociales, Cohen court le risque de supprimer le facteur temps de la théorie de l'histoire. Il s'expose ainsi à la critique d'Elster sur l'explication fonctionnelle et à celle de Brenner sur la question de la transition historique. D'ailleurs, il ne nie pas l'équivalence entre explications fonctionnelle et téléologique : « *je suis sûr que les explications téléologiques ou (comme je préfère les considérer) fonctionnelles sont fondamentales dans le matérialisme historique* » [1983c, p. 442]. Attribuer une fonction à quelque chose correspondrait à un énoncé téléologique en ce qu'elle est apte à produire des effets qui conduisent à la reproduction de cette propriété. Elster, tout comme Singer, estime que les explications fonctionnelles manquent de scientificité car elles ne reposent sur aucune intentionnalité. Elles souffriraient du manque d'un mécanisme permettant d'expliquer en quoi la conséquence aurait un antécédent explicatif sur la cause, en mettant en évidence des boucles rétroactives. À l'équilibre, chaque sous-système réalise un but, ce qui permet au système dans son ensemble de faire de même ; donc, si un sous-système varie seul, le système n'atteindra pas son objectif. Il s'agit ici de fonctionnalité causale, qui pourrait permettre d'échapper à la téléologie et qui, d'après Graham MacDonald [1992], correspond à l'énoncé de Cohen.

1.2. L'analogie biologique : Lamarck ou Darwin, des fonctions ou un mécanisme ?

L'explication fonctionnelle serait indispensable pour les marxistes, et elle doit être complétée par une loi conséquentielle afin de préserver les séquences temporelles, une cause devant toujours précéder une conséquence. Cohen propose une analogie entre science sociale marxienne et biologie prédarwinienne, en ce qu'une évolution existe, mais que les mécanismes la gouvernant ne sont pas spécifiés. C'est notamment sur ce

dernier point qu'Elster critique l'explication fonctionnelle en général, et la construction de Cohen en particulier.

Bien sûr, je ne remets pas en cause l'utilisation de l'explication fonctionnelle en biologie. Ici, la sélection naturelle fournit un mécanisme général qui suppose que les conséquences bénéfiques de la structure ou du comportement expliquent leurs propres causes. Cohen ne fournit pas de mécanisme similaire pour l'explication fonctionnelle en sciences sociales, et son argument est donc un échec. [1980a, pp. 125-126]

En s'appuyant sur l'opposition entre Lamarck et Darwin utilisée par Cohen, Elster procède à une classification des modes d'explication scientifique. Selon lui, « *il existe trois grands types d'explication scientifique : causale, fonctionnelle et intentionnelle* » [1982b, p. 463]. Il oppose l'explication fonctionnelle à l'explication causale-intentionnelle. Il soutient que « *toutes les sciences utilisent l'analyse causale* » [Idem], en particulier la science physique qui l'utilise exclusivement⁵, et que « *les sciences biologiques utilisent aussi l'analyse fonctionnelle, en utilisant la structure ou le comportement d'organismes par les bienfaits pour la reproduction* » [Ibid.]. Il s'appuie sur Darwin et la théorie de la sélection naturelle, selon laquelle les causes sont expliquées par les effets. Il n'existe pas de logique intentionnelle manifeste car les organismes sont dotés d'une structure fixe, avec des fonctions nécessaires à leur survie, qui constitue le point de référence. En revanche, les sciences sociales ne comportent pas de sujet fixe comparable aux organismes. Elster refuse catégoriquement l'usage de l'explication fonctionnelle dans ces disciplines, estimant « *qu'il n'y a pas d'analogie sociologique avec la sélection naturelle* » [Ibid.], et il privilégie l'explication intentionnelle. Il serait possible de préserver l'explication fonctionnelle en précisant que les fonctions intentionnelles, dotées de subjectivité, d'intérêts, de buts, d'actions conscientes, constituent un sous-ensemble de cette explication.

Pour Elster, l'analogie biologique, qui correspond à l'existence de fonctions latentes d'une institution ou d'un comportement, doit être démontrée, en fournissant l'explication d'une boucle rétroactive complète. Par exemple, l'énoncé selon lequel la possibilité d'ascension sociale pour les couches défavorisées s'explique par le fait qu'elles remplissent une fonction de stabilité du régime exige des boucles rétroactives

⁵ L'explication causale consiste en une analyse de cause à effet

afin de constituer un cercle vertueux. Il est difficile d'atteindre ce type d'équilibre, tellement les sociétés évoluent rapidement⁶. Cohen répond qu'il n'est pas nécessaire de faire une démonstration et que, de même qu'on peut griller une allumette sans connaître le mécanisme par lequel elle s'allume, des exemples variés et suffisamment nombreux suffisent à valider une explication fonctionnelle. Il remarque qu'Elster « *réclame que l'énoncé selon lequel B explique fonctionnellement A soit soutenu par un énoncé plausible qui révèle comment B explique fonctionnellement A. [...] C'est suffisant mais pas nécessaire* » [Cohen, 1982a, pp. 50-51]. Déjà, dans *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, il utilise un exemple concret à l'appui de sa démonstration :

Si un marxiste affirme que les media bourgeois traitent des conflits sociaux dans un style qui favorise la classe capitaliste parce que ce style de reportage est ainsi, il peut être capable de justifier son énoncé explicatif même quand il ne peut pas exposer comment le fait que le reportage dans le style en question favorise la classe capitaliste explique le fait que les conflits sociaux soient traités ainsi. [K, pp. 271-272]

Pour Cohen, l'explication fonctionnelle est nécessaire aux marxistes et, dans un souci de cohérence, elle exige de correspondre également à une explication conséquentielle, selon laquelle les causes s'expliquent par leurs conséquences. Par exemple, un oiseau aurait des ailes car elles auraient pour conséquence et pour fonction de lui permettre de voler. Pour le matérialisme historique, il existerait un appareil d'État superstructurel qui aurait pour conséquence, et pour fonction, de stabiliser la structure économique. Il n'est donc pas nécessaire d'identifier le mécanisme de rétroaction, ce qui n'est pas toujours possible compte tenu de l'état des connaissances, d'autant que des exemples assez nombreux suffisent à rendre plausible une telle explication. Cohen soutient donc que le matérialisme historique en est au stade lamarckien de son élaboration, ce que défend Carling [1991, pp. 21-22] :

Si la complexité des deux systèmes en interaction rend quasiment impossible la compréhension de tous les détails de leur opération, alors il se peut que l'explication fonctionnelle soit la seule alternative plausible, dans la mesure où l'exigence d'une explication causale pleine dépasse largement le raisonnable.

Elster commente : « *Si Marx fut le Buffon du marxisme, Cohen est son Lamarck ; attendons le Darwin* » [1981, p. 754]. Elster accuse la position de Cohen d'être primitive

⁶ Pour Elster [1982b], il s'agit même d'une analyse trompeuse.

en termes de philosophie des sciences, il la présente comme un *vérificationnisme* naïf, à l'image du cercle de Vienne, alors que lui-même serait plus proche d'une position poppérienne consistant à rechercher des infirmations. Il conclura par conséquent, sur le même mode, que le marxisme n'est d'aucun intérêt scientifique car invulnérable à l'infirmation empirique, *i.e.* non réfutable.

La critique adressée à Cohen renvoie à l'hypothèse selon laquelle l'existence d'un mécanisme est indispensable pour justifier une explication fonctionnelle, au sens où, dans une certaine mesure, tout élément d'une société pourrait être expliqué par des dispositions favorisant la stabilité sociale ou le développement des forces productives. En d'autres termes, « *il est pour le moins inhabituel de développer une défense d'un type d'explication dans le cadre philosophique de l'un des critiques dominants de ce type* » [Noble, 1984, p. 109], l'observation empirique ne suffit pas à justifier une explication fonctionnelle. Sans mécanisme, « *les écluses sont grandes ouvertes pour toutes sortes de pseudo-explications* » [Elster, 1980a, p. 126]. Le fait qu'une pratique sociale spécifique contribue à la stabilité sociale n'explique pas l'existence de cette pratique, à moins qu'il soit possible de prouver qu'elle est la seule contributrice. Sans relation logique explicite, et non seulement analogique, entre la théorie génétique et la théorie fonctionnelle, l'explication serait spéculative ; il serait donc impossible d'accepter l'explication fonctionnelle sans théorie explicative. Cohen pense pouvoir avancer de explications fonctionnelles sans élaborer d'explications. Or, sans plus de spécification, « *nous pourrions même 'rationnellement faire l'hypothèse' que la terre est plate* » [Becker, 1988, p. 871]. Il faut alors démontrer que le développement des forces productives est le point de référence objectif pour la sélection des rapports de production. C'est ce que fait Cohen avec un ensemble d'hypothèses sur la nature humaine (rationalité et intelligence).

1.3. L'exigence de confirmations

Il nous semble erroné de qualifier, comme le fait Elster, l'approche de Cohen comme étant *vérificationniste*, puisqu'il n'affirme aucune vérité, et puisque son énoncé peut être interprété de telle manière que la multiplication d'exemples permet d'augmenter la plausibilité d'une explication fonctionnelle. Ainsi, une telle explication serait soutenue par l'histoire passée de l'organisme sur lequel elle s'applique. Plutôt que des vérifications, Cohen est à la recherche de confirmations. Pour certains domaines de la science, la connaissance n'est pas suffisamment étendue pour être capable de réfuter une théorie au moindre contre-exemple, et un énoncé est confirmé lorsqu'il est possible de recueillir suffisamment de données susceptibles de réduire la probabilité qu'il soit faux. En cela Cohen n'est pas assimilable au cercle de Vienne ni à Karl Popper, mais plutôt à Rudolph Carnap dans sa période ayant suivi la dissolution du deuxième cercle de Vienne – en 1936 –, ou à Imre Lakatos. Il s'agit d'une variante des positions positivistes traditionnelles. Pour Carnap [1995], un énoncé est testable si l'on connaît la procédure expérimentale à laquelle le soumettre pour le vérifier ; il est confirmable si nous connaissons les conditions expérimentales de sa confirmation, sans nécessairement en connaître la procédure. La vérité d'un énoncé, en soi ou par rapport à un énoncé concurrent, se détermine non seulement à partir de données et de principes généraux *a priori*, mais aussi dans le cadre de principes spécifiques contingents. La confirmation d'un énoncé s'appuie sur l'étude empirique. Ainsi un énoncé est confirmé par des exemples qui le satisfont. Par conséquent, en cas d'infirmité de l'énoncé, il doit être modifié, par exemple en le complexifiant. Nous verrons plus tard que Cohen a modifié son énoncé sur le matérialisme historique. Il s'agit donc d'une loi de tendance plutôt que d'une invariance empirique.

Cette approche épistémologique conduit Cohen à qualifier la position d'Elster de darwinienne⁷, alors que sa position serait lamarckienne. De même qu'il était évident pour Lamarck que l'utilité des caractéristiques explique leur présence dans les espèces sans qu'il soit toutefois en mesure de l'expliquer, il est clair pour Cohen qu'il existe un

⁷ Pour Elster [1985, p. 629], « *la recherche de mécanismes est une bien meilleure stratégie d'investigation que la recherche d'exemples de confirmation* ».

mécanisme expliquant les rapports de production par le niveau de développement des forces productives. Cela signifie que tout phénomène a une explication, mais qu'elle n'est pas nécessairement connue. Ici, l'effort de Cohen a consisté à expliquer avec rigueur la justification pour passer d'un énoncé de type « A est fonctionnel pour B » à un énoncé du type « B explique fonctionnellement A ».

II. Fonctions ou choix rationnel ?

Dans le but d'étudier l'articulation de la théorie de Marx, en particulier le matérialisme historique, avec les outils de la philosophie analytique et du positivisme logique, quelle est la méthode appropriée : explication fonctionnelle ou théorie du choix rationnel ? Nous devons constater avant tout que Cohen et Elster ne se situent pas au même niveau d'abstraction. Tandis que la démarche de Cohen consiste à se référer à « *ce qu'a écrit Marx* » [K, p. ix] pour en faire une analyse *interne*, Elster interprète « *ce que Marx voulait dire* » [1989a, p. 338] pour en faire une critique *externe*. À juste titre, il estime que « *la position méthodologique générale [de Karl Marx's Theory of History: A Defence est] de soutenir l'explication fonctionnelle* » [1980a, p. 121], et il apparaît qu'il s'appuie sur le procédé épistémologique utilisé par Cohen pour lui reprocher d'être trop orthodoxe et pour critiquer Marx. Si Cohen ne se prononce pas sur la validité de l'explication fonctionnelle en soi, il défend son caractère indispensable au domaine qu'il étudie, à savoir le matérialisme historique. Cette sous-section vise à reconstituer les éléments de ce débat. Elster rejette toute forme d'explication fonctionnelle en sciences sociales, en particulier l'utilisation qui en faite par Cohen (II.1), pour qui une telle critique est inappropriée (II.2). Nous présentons un possible dépassement de leur opposition (II.3).

II.1. Elster : contre l'explication fonctionnelle en sciences sociales, un monde sans acteurs

Hegel est caractérisé par Elster [1989a] comme fonctionnaliste, ce qui peut sembler étonnant puisque c'est pour éviter l'hégélianisme que Cohen a eu recours aux instruments des fonctionnalistes. Elster considère que l'explication fonctionnelle est *arbitraire*, car n'importe quoi pourrait être invoqué pour justifier le capitalisme, *ambiguë* sur la distinction entre court terme et long terme, et surtout *incohérente* par manque d'acteur intentionnel pour justifier les effets positifs à long terme. En sciences sociales, il est nécessaire selon lui de tenir compte des intentions des acteurs, contrairement aux sciences naturelles, ou de découvrir le mode opératoire cette explication. En toute logique, Elster refusant l'explication fonctionnelle, il rejette la Thèse de la Primauté, qui est soutenue par l'explication fonctionnelle. « *Suggérer que la propriété privée des moyens de production puisse s'expliquer par son impact sur le développement des forces productives ne pouvant pas être possédées manque foncièrement de vraisemblance* » [1989a, p. 336]. L'explication fonctionnelle est classée parmi les « *explications ad hoc* » [*Idem*, p. 343], et les marxistes, en particulier Cohen, l'utilisant, leur raisonnement serait au mieux vain, au pire faux. Toutefois, bien qu'en profond désaccord avec ce mode d'explication, Elster parle de « *l'interprétation fonctionnaliste des propositions fondamentales du matérialisme historique [comme de l']apport le plus systématique et le plus original* » [1981, p. 747] de Cohen.

Il évoque l'explication fonctionnelle pour condamner son utilisation en sciences sociales, et il lui préfère une explication causale-intentionnelle⁸, intentionnelle pour comprendre les actions individuelles, causale pour expliquer les interactions. Pour Elster [1978a, p. 122], « *il existe dans l'évolution un mécanisme général pour la rétroaction causale. Un tel mécanisme n'existe pas dans les sociétés* ». Il affirme, contre toute forme de smithianisme, que les intérêts généraux d'une société ne se réalisent pas

⁸ « *L'explication fonctionnelle reste un modèle pis-aller par rapport à l'explication causale* » [Elster, 1985, p. 628] Cette approche renvoie à celle de Durkheim [2005], qui distinguait explication fonctionnelle et explication causale, en rejetant toute explication causale de comportements fonctionnels.

automatiquement. Le reproche central que fait Elster à l'explication fonctionnelle est de ne pas tenir compte des intentions des acteurs. En cela il l'assimile au fonctionnalisme et à une forme de structuralisme qui revient à défendre une théorie de l'histoire sans acteur⁹. Il rejette ainsi la distinction dégagée par Cohen entre fonctionnalisme et explication fonctionnelle, et il critique le fonctionnalisme comme étant une caractéristique de « *l'ineptie des choix méthodologiques de Marx et du marxisme* » [1985, p. 627]. Il prête par ailleurs à Marx un fonctionnalisme de type naïf¹⁰, et il critique ainsi le collectivisme méthodologique, opposé à l'individualisme méthodologique, lui reproche de défendre l'affirmation selon laquelle les entités collectives précèdent les individus dans l'ordre explicatif, et les actions sont issues d'une tendance générale. Une telle approche conduirait au fonctionnalisme, ce qui conduit Elster à présenter l'alternative en sciences sociales entre individualisme méthodologique et fonctionnalisme. Il nous semble possible d'affirmer que le collectivisme méthodologique n'est pas le symétrique de l'individualisme méthodologique, et nier l'individualisme méthodologique ne revient pas à affirmer que les individus peuvent être expliqués en termes de structure, mais que les structures ne peuvent pas être expliquées en termes individuels. De même, les explications individualistes méthodologiques camouflent des structures, derrière la clause *ceteris paribus*.

Si Cohen ne justifie pas l'explication fonctionnelle en soi, et il a pour objectif de se situer dans le cadre du marxisme et s'approprie l'explication fonctionnelle pour en faire une défense du matérialisme historique, de l'intérieur, Elster utilise sa critique du fonctionnalisme, et donc à ses yeux de l'explication fonctionnelle, pour discréditer le marxisme, de l'extérieur. Pour Elster, Cohen est un fonctionnaliste, et Marx l'était avant lui. D'une manière générale, il reproche à « *la plupart des marxistes [...] d'être victimes des erreurs fonctionnalistes* » [1982b, p. 460], de faire appel « *à la notion fonctionnaliste d'intentions flottantes, de desseins que l'on ne saurait imputer à aucun acteur*

⁹ Il reproche l'absence de preuves historiques chez Cohen, ce qui correspond également à une critique implicite d'Althusser.

¹⁰ À l'inverse, nous avons associé l'explication fonctionnelle de Cohen à un fonctionnalisme de type sophistiqué [pp. 81-83].

spécifique, mais uniquement à l'histoire » [1989a, p. 25]. Sa démarche consiste d'abord démontrer que l'explication fonctionnelle n'est pas valable en sciences sociales, puis d'en conclure que tous ceux qui l'utilisent dans ce domaine sont dans l'erreur.

II.2. Cohen : une critique jugée inappropriée

Cohen estime qu'« *Elster [le] critique de façon non appropriée* » [1980b, p. 133]. À ce stade le débat semble restreint à des questions d'ordre méthodologique. Pour défendre ses positions, Cohen s'aventure sur un terrain qu'il n'a pas choisi, en argumentant en faveur de l'explication fonctionnelle en soi. Elster n'a selon lui jamais réellement expliqué ce qu'il entend par explication fonctionnelle, ni comment elle s'articule en biologie. En tout état de cause, Cohen rejette sa fragmentation exclusive entre modes d'explication. Il refuse d'isoler chacun d'entre eux, en affirmant que « *l'explication fonctionnelle est une variété d'explication causale* » [*Idem*, p. 130]. Il s'agit d'une explication causale d'un type particulier, en ce qu'un élément particulier joue le rôle de « *caractéristique causalement pertinente* » [*Ibid.*]. Dans le cadre du matérialisme historique, cette caractéristique est l'existence de rapports de production tels qu'ils ont pour effet de permettre le développement des forces productives. Il défend une explication fonctionnelle d'un élément particulier en montrant qu'« *à partir du moment où un élément a cette fonction, il apparaît* » [*Ibid.*, p. 132].

De même, Cohen ne dresse pas de cloison étanche entre les explications fonctionnelle, intentionnelle et causale. Alors qu'Elster sépare l'explication causale de l'explication intentionnelle, Cohen regroupe, au sein de l'explication causale, les explications fonctionnelles et les explications non fonctionnelles, et au sein des premières, celles qui sont intentionnelles, réductibles à l'intention humaine, et celles qui ne le sont pas, réductibles à un phénomène de type sélection naturelle. Berger et Offe rejoignent partiellement Cohen en affirmant que, dans certains cas, « *une perspective fonctionnaliste peut se confondre avec une perspective intentionnelle* » [1982, p. 522]. Cohen rejette l'opposition entre explications fonctionnelle et causale et attribue au matérialisme historique une explication causale fonctionnelle non intentionnelle : le développement des forces productives explique l'existence de rapports de production

qui le rendent possible. Il existe un fait fonctionnel, le développement des forces productives, même s'il n'est pas possible de fournir, compte tenu de la quantité disponible de connaissances, d'explication à son caractère fonctionnel.

Le principe général, appliqué ici, énonce que nous pouvons penser avec confiance que a a causé b dans un contexte donné en raison de cas parallèles appropriés dans d'autres contextes, même si nous ne savons pas comment a a causé b.
[Cohen, 1980b, p. 132]

Cette critique paraît adressée à Elster, dont il est intéressant de noter que, dans son premier article consacré à *Karl Marx's Theory of History: A Defence* [1980a], le terme de matérialisme historique apparaît une seule fois. La critique d'Elster est donc inappropriée selon Cohen, et rejeter l'individualisme méthodologique et l'existence de fondements microéconomiques ne revient pas à rejeter l'importance de choix individuels et de phénomènes microéconomiques. Pour Cohen, l'individualisme méthodologique exclut trois processus. D'abord, il ne permet pas de saisir les rétroactions déclencheuses d'actions collectives issues de la situation sociale, puisqu'il n'admet pas que les groupes sociaux se forment par des processus d'apprentissage collectif. Ensuite, ces rétroactions génèrent des interactions dirigées vers un dépassement conscient des tensions. L'individualisme méthodologique ne reconnaît pas que les interactions individuelles d'une situation historique sont structurées par le mode de dépassement des tensions. Enfin, la tendance de l'histoire vers le progrès et la libération empêche le système social de dévier de sa trajectoire. L'individualisme méthodologique refuse l'idée de l'existence d'une trajectoire à une succession de situations sociales.

II.3. Au-delà de Cohen et Elster : une possible réconciliation

Il nous semble possible de réconcilier ces deux approches avec une explication intentionnelle *ex ante* et une explication fonctionnelle *ex post*. Graeme Kirkpatrick [1994] remarque qu'Elster développe l'argument de Cohen – la primauté accordée aux personnes et la structure logique comme garantie de scientificité – en le spécifiant différemment. En vue de dépasser cette opposition entre Cohen et Elster, il est possible de faire référence à l'interprétation de Marcus Roberts, pour qui l'explication

fonctionnelle non intentionnelle défendue par Cohen doit être nuancée, et il explique que l'émergence de structures économiques et sociales particulières repose sur les intentions des agents. Par exemple, une économie d'échelle ne peut avoir lieu que si les agents économiques concernés le souhaitent, c'est-à-dire s'ils ont l'intention précise de réaliser des économies d'échelle.

La forme sophistiquée de l'explication fonctionnelle de Cohen ne peut pas être défendue par identification avec les mécanismes de sélection naturelle, mais seulement en démontrant que les énoncés des effets bénéfiques sont compris dans les explications intentionnelles des actions des agents. [...] Donc la version par Cohen du matérialisme historique est prête à faire appel à des explications intentionnelles – et pas à des mécanismes de sélection naturelle – en soutien à ses thèses centrales (fonctionnalistes). [Roberts, 1996, p. 79]

Cette objection ne reste recevable que partiellement, dans la mesure où Cohen insiste pour affirmer que l'explication fonctionnelle n'est que le moyen qu'il utilise pour défendre le matérialisme historique, qui autrement serait une téléologie. Finalement, nous avons vu qu'il attribue au matérialisme historique une explication causale fonctionnelle non intentionnelle. Elster, pour sa part, admet que l'individualisme méthodologique et l'explication fonctionnelle ne sont pas incompatibles, à condition de « *montrer qu'il existe un mécanisme suffisamment général pour accepter les explications fonctionnelles en l'absence de connaissance spécifique ; mais [...] Cohen ne l'a pas fait* » [1980a, p. 127]. Il affirme également que « *l'explication fonctionnelle peut être compatible avec l'individualisme méthodologique, dès lors que l'on insiste sur l'existence nécessaire de quelques mécanismes sous-jacents* » [1989a, pp. 21-22].

Ainsi disparaît la distinction entre explication causale et explication fonctionnelle, la seconde étant un sous-ensemble de la première. Il est donc possible d'affirmer qu'Elster adopte la même approche que Cohen, mais avec une différente forme de spécification. Tous deux attachent une primauté aux personnes, et affirment que la structure logique est garante de scientificité. Par exemple, le développement des forces productives doit être défendu en référence aux intentions rationnelles des individus. Avec l'explication fonctionnelle et la rationalité qu'il utilise pour défendre la Thèse du Développement, l'approche de Cohen a été d'ailleurs assimilée à un « *fonctionnalisme de choix rationnel* » [Smith M., 1992, p. 267]. Cinq ans après la

première publication de *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, Cohen maintient que « *les explications centrales du matérialisme historique sont, ou s'apparentent à, des explications fonctionnelles* » [1983e, p. 195].

Par ailleurs, il semble que le dualisme entre choix et structure semble accepté par les deux auteurs. Cependant, Elster les oppose respectivement comme liberté et nécessité, dans la mesure où il estime que les personnes sont libres de choisir leurs contraintes. Dans tous les cas, l'apport d'Elster est de dégager le caractère très général de l'élaboration de Cohen, et il a pour but de lui donner un caractère non falsifiable, voire trivial ou tautologique.

Il est remarquable de constater que les positions des auteurs, en l'occurrence sur le matérialisme historique, paraissent s'opposer de manière assez tranchée. Pourtant, ils partagent des fondements épistémologiques communs en accordant une primauté à la structure logique des concepts dans l'élaboration des théories. Le débat entre Cohen et Elster – analogie lamarckienne *versus* analogie darwinienne, explication fonctionnelle *versus* individualisme méthodologique – fut, à proprement parler, la première polémique dans le cadre de ce qui allait devenir le marxisme analytique, et c'est en ce sens qu'elle est majeure. La prochaine section vise à constater les résultats auxquels conduisent les travaux de John Roemer, que nous envisageons comme un complément de ceux de Cohen.

SECTION 2. ROEMER, UNE RECONSTRUCTION NÉOCLASSIQUE DE LA THÉORIE ÉCONOMIQUE MARXIENNE

Aux côtés de Cohen et d'Elster, Roemer¹¹ fut l'un des principaux contributeurs des travaux du Groupe de Septembre. Il semble *a priori* que son approche se fonde sur des thématiques assez éloignées de celles de Cohen. Pourtant, nous constatons dans cette section qu'il s'est sensiblement appuyé sur ses travaux. Dans la problématique qui nous concerne, il nous semble opportun de distinguer trois ouvrages majeurs au sein de son œuvre : le premier sur la théorie économique marxienne [1981], un ouvrage central sur l'exploitation et le matérialisme historique [1982a], un troisième qui synthétise les deux premiers autour de la philosophie politique normative [1988]. Il estime que, dans la mesure où ils sont vieux d'un siècle, les outils marxistes ne sont pas compatibles avec la science sociale contemporaine. De même que la science physique ne se réfère plus à Galilée, que la microéconomie contemporaine n'est pas smithienne, toute science qui hésite à oublier ses fondateurs serait destinée à disparaître et donc le marxisme devrait oublier Marx. En conséquence, il affiche sa volonté de rompre avec la spécificité méthodologique du marxisme.

Je reformulerai ce défi dans un langage pouvant être facilement compris par les étudiants contemporains dans ces domaines, afin qu'ils n'aient pas à batailler avec les singularités du discours marxiste. Il me paraît dommageable que ces singularités soient dans le débat marxiste moderne, puisqu'elles ont dissuadé ceux qui ne connaissaient pas ces idées. [1988, p. 7]

Il se fixe pour but de parvenir, en particulier sur la question de l'exploitation, à des conclusions théoriques similaires à celles de Marx tout en utilisant des outils différents. Il admet ne pas tenir un discours marxien, pour trois raisons [1982a, p. 24]. D'abord, en

¹¹ John Roemer, né en 1945, est américain. Diplômé de Harvard en mathématiques, il a obtenu un doctorat en économie à l'université de Berkeley en 1974. Il a par la suite enseigné l'économie à l'université de Davis, et depuis 2000, il est professeur d'économie et de sciences politiques à l'université de Yale. Depuis 2006, il est membre, tout comme Elster, de l'Académie Américaine des Arts et des Sciences

l'Académie Américaine des Arts et des Sciences des Arts et des Sciences.

partant des postulats de la théorie économique néoclassique, il situe l'histoire hors de son champ d'analyse. Ensuite, les concepts qu'il utilise ne pas sont explicitement de Marx, mais ils sont présentés comme une généralisation des concepts marxistes. Enfin, il ne fait aucune référence aux textes de Marx pour soutenir ses arguments. Il semble avoir pour objectif d'ouvrir au marxisme les portes de l'université (américaine en particulier) en lui appliquant les outils de l'orthodoxie néoclassique¹², et c'est par les questions qu'il pose qu'il prétend se différencier de cette dernière. Se référant à Paul Lafargue, pour qui « *une science n'est développée que lorsqu'elle a atteint la capacité d'utiliser les mathématiques* » [1891, p. 13], et surtout s'appuyant sur les travaux de Michio Morishima, qui disait « *reconnaître en Marx un économiste mathématicien* » [1975, p. 694]¹³, John Roemer prétend conférer au marxisme le statut de science à l'aide des mathématiques. Dans *Analytical Foundations of Marxian Economic Theory* [1981], il définit le marxisme comme un modèle hypothético-déductif, c'est-à-dire un ensemble de postulats et de théorèmes, soumis à examen rigoureux.

« *Nombre d'arguments marxistes classiques n'apparaissent pas ici ou ont été radicalement révisés, car [il] pense qu'ils sont faux. C'est le cas de la baisse du taux de profit. [...] Le marxisme qu'[il] présente ici est articulé par les outils économiques contemporains, c'est-à-dire l'économie néoclassique* » [Roemer, 1981, p. vii]¹⁴. Les marxistes auraient été victimes d'erreurs fonctionnalistes, c'est la raison pour laquelle il cherche à établir que des fondements microéconomiques¹⁵ sont compatibles avec le

¹² « *Pourquoi donner au diable les meilleures armes* » [1986, pp. 192-193] ?

¹³ Nous constatons, tout au long de cette section, l'influence exercée par les travaux de Morishima sur ceux de Roemer.

¹⁴ À comparer avec Morishima : « *Ce livre a pour objet un réexamen de la pensée de Marx à la lumière de la pensée économique contemporaine avancée* » [1973, p. 7]. Ce dernier évoque un développement dialectique entre l'économie marxienne et l'économie qu'il qualifie de traditionnelle, *i.e.* néoclassique.

¹⁵ Nous ne nions pas l'intérêt des fondements microéconomiques pour expliquer des intentions individuelles, mais nous les estimons incapables de fournir une explication macroéconomique, et une explication d'événements sociaux repose sur une interaction entre les individus et les structures.

marxisme, avec comme unité la classe plutôt que l'individu – « *les classes doivent être les atomes du système marxien* » [1982e, pp. 517-518] –, les individus agissant comme les éléments d'une classe – « *l'analyse de classe exige des fondements micro au niveau de l'individu, afin d'expliquer pourquoi et quand les classes sont l'unité pertinente de l'analyse* » [Idem, p. 513]. Son approche repose sur la théorie de l'équilibre néoclassique¹⁶. D'une manière générale, ses travaux¹⁷ s'inscrivent dans un contexte intellectuel et institutionnel – l'université américaine – marqué par un recul de l'influence de la théorie de la valeur travail et de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit. Il déconstruit la théorie marxienne de la valeur et porte un regard critique sur la question de la transformation (I), il présente une réfutation de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit (II), à partir de laquelle il redéfinit la théorie de l'exploitation avec les outils de la théorie des jeux, ce qui le conduit à remplacer la « nature du processus de travail » par la « propriété différentielle des ressources productives » comme explication centrale de l'exploitation, à établir un rapport analytique et non immanent entre la position de classe et l'exploitation, et une équivalence entre marché du travail et marché du crédit, et à explorer les formes d'exploitation en URSS sur les fondements de l'élaboration du matérialisme historique par Cohen (III). Il a exercé une influence significative au sein du marxisme analytique, en particulier sur Les travaux d'Erik O. Wright et sa théorie des classes sociales (IV).

¹⁶ « *Ne connaissant aucune autre méthode, j'utilise la méthode de l'équilibre* » [Roemer, 1981, p. 10].

¹⁷ Une synthèse de ses démonstrations mathématiques figure en annexe.

I. De l'impossibilité d'une détermination objective de la valeur

Les premiers travaux de John Roemer portent essentiellement sur la théorie économique ; ils ont pour but, tout en proposant l'attribution de fondements microéconomiques à la théorie de Marx¹⁸, de critiquer la théorie de la valeur et la réponse marxienne à la question de la transformation, tout en abandonnant le concept du salaire de subsistance, ainsi que la conception des prix comme distorsion des valeurs. Son analyse se fixe pour « *objectif de [...] montrer que ceux qui sont intéressés par les idées politiques et sociales mises en avant par le marxisme ne devraient pas emprunter la voie détournée et trompeuse de la théorie de la valeur travail* » [1988, p. 9]¹⁹. Pour Marx, la réelle source de valeur est le travail appliqué à la nature, en ce que toutes les marchandises ont en commun une propriété, celle d'être produites par du travail abstrait. Pour Roemer, ce n'est pas la seule : toutes les marchandises aussi sont désirées, et leur détention fournit un bien-être. Il est donc possible, selon lui, de formuler une théorie de la valeur fondée sur l'utilité. Il estime que le travail est une marchandise semblable aux autres, que n'importe quelle marchandise peut servir de numéraire et être exploitée, par exemple le maïs²⁰, qu'« *on peut choisir toute marchandise comme étalon de valeur, et prouver le théorème suivant : une économie est capable de dégager un surplus si et seulement si il existe une marchandise k désignée comme étalon de valeur et telle que la valeur incorporée d'une unité de k est inférieure à un* » [1982d, p. 302]. Les grands traits de son approche peuvent se décliner de la façon suivante : Roemer nie la spécificité de la force de travail comme unique marchandise créatrice d'un surplus de valeur (I.1), ce qui en l'occurrence correspond à une lecture

¹⁸ « *Ce type de raisonnement économique, la déduction d'effets économiques globaux à partir du comportement d'unités économiques individuelles, fut employé par des économistes de toute tendance idéologique au dix-neuvième siècle. Il s'agit en fait d'un des signes pour lesquels le marxisme est le socialisme scientifique* » [Roemer, 1981, p. 112].

¹⁹ À comparer avec Morishima : « *Notre solution, une économie marxienne sans théorie de la valeur travail* » [1973, p. 181].

²⁰ Il s'agit de l'exemple traditionnellement utilisé par Roemer

microéconomique de la valeur (I.2). Il présente une approche malthusienne sur la question des salaires (I.3) et inverse la causalité sur la question de la transformation (I.4)

1.1. Une multitude indifférenciée de marchandises créatrices de valeurs

La théorie de l'équilibre néoclassique a été utilisée pour reconstruire les concepts marxistes de façon à les débarrasser de ce qui est à mes yeux la principale faiblesse de l'analyse marxiste, à savoir la théorie de la valeur travail. [Roemer, 1988, p. 172]

Généralisant le théorème marxien fondamental initié par Okishio, puis énoncé par Morishima – « *l'exploitation des travailleurs par les capitalistes est une condition nécessaire et suffisante à l'existence d'un ensemble de prix et de salaires garantissant des profits positifs ou, en d'autres termes, à la possibilité de maintenir l'économie capitaliste* » [Morishima, 1973, p. 53] –, Roemer affirme que n'importe quelle marchandise peut jouer le rôle joué par le travail chez Marx, et donc être exploitée²¹. Il formule un théorème généralisé d'exploitation de marchandises. Il existe un profit si et seulement si toute marchandise produite possède une propriété d'exploitabilité lorsqu'elle est utilisée comme numéraire pour le calcul de la valeur incarnée²². Il deviendrait alors possible de distinguer par exemple le taux d'exploitabilité de la force de travail (surtravail par unité de force de travail / quantité de travail nécessaire à la reproduction de cette unité) et le taux d'exploitabilité du maïs (surplus de maïs par unité de maïs / montant de maïs nécessaire à la reproduction de cette unité).

²¹ Roemer accepte la critique néo-ricardienne du Capital. Alors que pour Marx, l'exploitation correspond à une extraction de surtravail dans le processus de production, il s'agit pour les néo-ricardiens d'un mode de distribution du produit social.

²² Roemer ne distingue pas la mesure de la valeur et son origine.

1.2. Une lecture microéconomique de la valeur

Il envisage la théorie de la valeur travail de Marx d'un point de vue microéconomique, à savoir analysant le travail de chaque individu ou de chaque classe, et non comme chez Marx le travail socialement nécessaire, à savoir une moyenne du travail social. Reprenant les positions de Morishima [1973] et de Steedman [1977], il estime que la plus-value sociale n'est pas une agrégation des plus-values individuelles. Ceci le conduit à estimer que les différences qualitatives entre plusieurs types de travaux conduisent à leur incommensurabilité, et qu'il est impossible d'obtenir une théorie de la valeur travail du fait de cette hétérogénéité²³. Ainsi la théorie de l'exploitation doit être construite indépendamment du concept microéconomique de valeurs travail individuelles. Pour Roemer [1981, p. 160], « *toute comparaison de grandeurs de valeurs déterminées au niveau microéconomique avec des grandeurs de prix déterminées au niveau macroéconomique repose sur une fausse conception* ».

1.3. Une interprétation malthusienne de la valeur de la force de travail

Roemer estime également que la théorie du salaire de subsistance, indispensable selon lui à la théorie de la valeur travail²⁴, est tautologique, et remplace une théorie spéciale du salaire de subsistance par une théorie générale du salaire « lutte de classes ». Il s'expose au même reproche que celui que Marx a adressé à Lassalle dans sa critique du programme de Gotha à propos de sa « loi d'airain sur les salaires »²⁵, qu'il juge malthusienne. Pour Marx, la question n'est pas tant le niveau du salaire que le niveau de surtravail et donc de plus-value. « *L'ouvrier salarié n'est autorisé à travailler pour assurer sa propre existence, autrement dit à exister, qu'autant*

²³ Il est intéressant de noter que la philosophie positiviste rejette l'énoncé selon lequel il est possible d'obtenir une mesure objective de la valeur.

²⁴ Voir Morishima : « *À supposer chaque travailleur payé au niveau de subsistance (hypothèse de base chez Marx)* » [1975, p. 698].

²⁵ « *Le salaire garde toujours comme fondement nécessaire la subsistance, ce qui est normalement requis pour l'existence et la reproduction* » [LASSALLE Ferdinand, *Réponse publique au comité central à propos de la convocation d'un congrès général des ouvriers allemands*, Zurich, 1863, p. 15-16].

qu'il travaille gratuitement un certain temps pour les capitalistes » [Marx, Engels, 1972, p. 39]. Il sépare le salaire en une composante biologique, correspondant au minimum nécessaire pour la reproduction et l'entretien de la force de travail, et une composante socio-historique, correspondant aux acquis historiques de la classe ouvrière. Cette question ne préoccupe pas Roemer, qui « *ne [se] demande [...] pas si la "subsistance" est un concept biologique ou historique* » [1981, p. 153]. En conséquence il abandonne cette loi et remplace cette théorie spéciale de la subsistance par une théorie générale de la lutte de classes, et « *une fois ce remplacement effectué, la motivation implicite de Marx d'utiliser la théorie de la valeur travail comme théorie de l'échange, à un certain niveau d'abstraction, est abandonnée* » [Idem, p. 161]. Nous constaterons que sans subsistance, il est nécessaire pour Roemer d'apporter une justification normative au concept d'exploitation.

1.4. Sur la question de la transformation

Roemer estime que « *dans sa forme la plus générale, le problème de la transformation est l'exposé de la correspondance entre ces deux mondes [le monde des prix et le monde des marchandises]. En tant que tel, il est le sujet d'étude de tous les livres du Capital* » [Ibid., p. 159]. Il correspond selon lui à un découpage entre disciplines en sciences sociales : la transformation sociologique (fétichisme de la marchandise), la transformation historique (évolution des modes de production), la transformation philosophique (relation causale entre ces deux mondes) et la transformation économique (entre valeurs et prix). Il estime que « *la majorité de ce qui a été écrit sur le sujet ne considère le problème que dans sa dimension économique* » [Ibid., p. 160], qui elle-même contient deux aspects : d'une part la relation entre valeur travail et prix, et entre exploitation et plus-value, d'autre part la relation entre profits et réalisation des profits. Le premier est pour Roemer « *un non-problème, un projet mal conçu, dont l'origine repose dans l'effort de concevoir les valeurs travail comme fortement régulatrices de l'échange* » [Ibid.]. De même, il inverse la causalité entre valeur et prix et fait dépendre la valeur du prix. « *La valeur ne peut pas être définie avant l'opération du marché* » [Ibid., p. 203]. Encore une fois sur ce point il rejoint les

conclusions de Morishima selon lesquelles Marx aurait confondu le système des prix établi par la concurrence et le système des valeurs correspondant aux quantités de travail nécessaires à la production.

C'est en s'appuyant sur les travaux d'Okishio et de Morishima que Roemer, en interprétant la théorie de la valeur travail d'un point de vue microéconomique, conclut à son impossibilité, qui correspond également à une indépendance entre valeurs et prix. Les travailleurs de Roemer n'ont pas de subjectivité, et rien ne permet d'envisager qu'ils développent entre eux une solidarité systémique, ou qu'apparaisse un antagonisme structurel avec les capitalistes. Pour Roemer, Marx aurait choisi le travail comme numéraire, d'une part, pour des raisons normatives (c'est une marchandise inaliénable qui prend en compte les rapports entre les hommes car tous en sont dotés), d'autre part, pour correspondre au matérialisme historique (l'histoire est l'histoire de la lutte de classes)²⁶. Nous dégageons, dans la sous-section suivante, le deuxième aspect de la réfutation par Roemer de la théorie économique marxienne, portant sur la loi de la baisse tendancielle du taux de profit.

II. Une réfutation de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit

Le dogmatisme associé à la « hausse de la composition organique du capital » a été l'un des plus lourds obstacles au développement d'un projet marxiste créatif visant à étudier les lois du mouvement de la société capitaliste moderne. [...] L'économie néoclassique a son propre aveuglement sur cette question – l'incapacité d'expliquer de manière satisfaisante l'existence de chômage dans une économie de marché – et l'économie marxienne a son calice, la théorie de la hausse de la composition organique-chute du taux de profit. Pour qu'un progrès soit réalisé, au moins pour les marxistes, le calice doit être laissé de côté. [Roemer, 1981, p. 88]

²⁶ « Ce serait évidemment commettre une injustice à l'égard des deux amis que de les soupçonner d'avoir changé de position à l'égard de la théorie ricardienne sous le seul effet de la valeur d'agitation de cette théorie, que le séjour de Marx à Manchester lui avait révélée » [Mandel, 1982, p. 45].

Aux côtés de la critique qu'il adresse à la théorie marxienne de la valeur travail, et dans la même logique, Roemer vise à réfuter, sur des fondements méthodologiques néoclassiques, la loi de la baisse tendancielle du taux de profit, qui selon lui est une faiblesse de la théorie économique marxienne. Se fondant sur des postulats microéconomiques (II.1), il défend la possibilité d'une hausse continue du taux de profit, si bien que la loi serait réfutée par ses contre-tendances (II.2). De même, il n'existerait pas de péréquation des taux de profit (II.3).

II.1. Une formulation microéconomique

Selon Roemer [*Idem*, p. 112], « *la position de Marx sur cette question [la baisse du taux de profit] dans le volume III du Capital a été formulée en termes microéconomiques* ». Une approche microéconomique empêcherait, par exemple, toute tendance fonctionnaliste selon laquelle tout ce qui est bon, ou tout ce qui est nécessaire à la mort d'un système, existe pour cette raison. Cela signifie également qu'il est nécessaire de rechercher le mécanisme de prise de décision ou de mise en œuvre des actions.

Dans la mesure où l'exploration des fondements micro du comportement économique semble être, aux yeux de nombreux marxistes, une méthodologie néoclassique (et donc interdite), il doit être précisé que ce n'est pas le cas. [Ibid., p. 114]

Par exemple, la baisse du taux de profit serait un phénomène macroéconomique résultant du comportement concurrentiel d'unités économiques individuelles. Pour maximiser leur profit individuel, les capitalistes substituent du capital au travail, ce qui conduit à augmenter la composition organique du capital, et donc à la baisse du taux de profit. Roemer considère cette théorie comme un déterminisme technologique, un matérialisme vulgaire. Le dogmatisme de la hausse de la composition organique du capital et de la baisse du taux de profit aurait empêché le développement créatif du marxisme, qui doit s'en débarrasser.

II.2. Des contre-tendances érigées en loi

Pour Roemer, une innovation technique introduite par les capitalistes en raison d'une baisse des coûts – avec prix concurrentiels et salaire réel fixe – conduira à une hausse du taux de profit. Il distingue des considérations techniques et des considérations sociales, et estime que le progrès technique, en permettant d'augmenter le taux d'exploitation, permet de surcompenser la hausse de la composition organique du capital, et donc d'augmenter le taux de profit, ce qui serait toujours le cas, avec l'hypothèse d'un salaire réel stable. Il reprend les résultats d'Okishio [1961] selon qui le taux de profit augmente pour certaines catégories de changement technique. En cas d'innovation technique, de diminution de la valeur des *inputs* utilisés ou de baisse des coûts, le taux de profit augmente. Donc seuls des éléments sociaux, jugés extra-économiques, peuvent conduire à la baisse du taux de profit. Pour Roemer, « *il a été démontré ici que si le taux de profit diminue dans le cadre du capitalisme concurrentiel, il doit être dû à une augmentation du salaire réel* » [1981, p. 108], et « *si le taux de profit chute dans ce modèle de salaire réel non fixe, il le fait en conséquence de la lutte de classes faisant suite aux innovations techniques, et pas à cause de l'innovation elle-même* » [*Idem*, p. 132]²⁷. Pour Roemer, la question est sociale et non structurelle. Une éventuelle diminution du taux de profit serait causée, non pas une hausse de la composition organique du capital, mais par une diminution du taux d'exploitation. Chez Marx, il s'agit de contre-tendances à la baisse du taux de profit²⁸. Roemer refuse une telle loi, en estimant que « *les profits sont un surplus social authentique, précisément en ce que leur distribution est déterminée par des rapports de propriété, garantis en dernière instance par des institutions de pouvoir et d'autorité, et non par une loi économique objectivement nécessaire* » [*Ibid.*, p. 86]. Pour Roemer, la loi de la baisse

²⁷ Voir annexe, p. 438 et s.

²⁸ Les moyens de contrecarrer la baisse du taux de profit décrits par Marx [1978c, tome I, pp. 245-253] sont, de manière non exhaustive, une augmentation du degré d'exploitation du travail, une réduction du salaire en dessous de sa valeur, une baisse du prix des éléments du capital constant, la surpopulation relative, le commerce extérieur, l'augmentation du capital par actions.

tendancielle du taux de profit n'est pas une caractéristique structurelle du mode de production capitaliste.

II.3. De l'impossibilité de la péréquation

Une des questions abordées par Roemer est celle de la péréquation des taux de profit. Même si elle ne nous paraît pas centrale chez Marx, elle a fait l'objet de nombreux débats, et nous pouvons résumer la position traditionnelle en affirmant qu'à travers la concurrence, un transfert de capitaux s'opère vers les secteurs à plus fort taux de plus-value, ce qui crée une tendance à l'égalisation des taux de profit. Pour sa part, Roemer estime que les taux de profit ne s'égalisent pas, pour deux raisons : ils diffèrent si la productivité pour un même bien diffère entre capitalistes individuels, et des rendements décroissants conduisent à des taux de profit différentiels (un profit total plus élevé mais un taux de profit plus faible). Il s'appuie sur les travaux de Morishima [1973] et de Steedman [1977] et affirme que la plus-value sociale n'est pas une agrégation des plus-values individuelles. Il existe des compositions organiques du capital différentes entre les secteurs, le taux de profit ne sera pas uniforme et la théorie de l'échange du tome I du *Capital* ne fonctionne que pour un cas particulier, celui du travail homogène, hypothèse de base des modèles néoclassiques. Malgré l'affirmation de Marx selon laquelle la loi de la baisse tendancielle du taux de profit est la « *loi la plus importante de toute l'économie politique moderne* » [1978c, tome I, p. 275], il apparaît que son rejet est le seul élément théorique sur lequel tous les marxistes analytiques se sont toujours accordés. Pour Alex Callinicos, « *aucun marxiste analytique, y compris Cohen, [n']accepte la loi de la baisse tendancielle du taux de profit, au cœur de la théorie marxiste des crises dans le tome III du Capital, [seul] un, Brenner, [...] continue à accepter la théorie de la valeur travail exposée dans le tome I* » [1987, p. 68]. Ainsi, « *le rejet de la théorie de la valeur travail et de la tendance à la baisse du taux de profit supprime [...] un obstacle majeur à l'acceptation de l'individualisme méthodologique* » [Idem, p. 69]. Toute existence d'une caractéristique structurelle propre au capitalisme, qui exprimerait une tendance supra-individuelle, est écartée.

III. Une transformation de la théorie de l'exploitation

Les théories de la valeur et de la plus-value doivent être abandonnées. Mais ce n'est pas le cas de la théorie marxiste de l'exploitation qui peut être construite indépendamment de la théorie de la valeur travail comme théorie quantitative de l'échange. [Roemer, 1981, p. 149]

Roemer paraît plus indulgent avec la théorie de l'exploitation qu'avec celles de la valeur travail et de la baisse tendancielle du taux de profit. Il distingue l'analyse scientifique des questions normatives au profit des secondes, en affirmant avoir « *choisi de [s]e concentrer sur la question de l'équité, au détriment d'une analyse de l'efficacité, parce qu'[il] croi[t] que ce sont les perceptions et les idées sur la justice qui sont au cœur du soutien ou de l'opposition de la population envers un système économique* » [1988, p. 3]. En séparant une conception technique d'une conception éthique de l'exploitation, et après avoir supprimé les fondements scientifiques de la théorie (théorie de la valeur travail et loi de la baisse tendancielle du taux de profit), il se rapproche des théories radicales contemporaines en philosophie politique, comme Cohen²⁹. Pour Roemer, la position marxiste s'appuie sur des fondements éthiques et la théorie marxienne de l'exploitation est mieux conçue comme une théorie normative. Il estime que la définition en termes de retrait³⁰ – théorie des jeux – est supérieure à la définition en termes de plus-value car elle clarifie les « impératifs éthiques » de la théorie marxienne, pour démontrer que les riches exploitent effectivement les pauvres. Roemer ne nie pas l'existence d'une lutte, mais il la considère comme un phénomène externe, et il estime que l'exploitation ne repose pas sur le surtravail, mais sur les rapports de propriété. Ainsi, l'exploitation n'est pas une définition, une caractéristique propre au capitalisme, mais un théorème à prouver : elle est exogène. Il inverse rapports de production et rapports de propriété dans leur ordre logique, en remplaçant la primauté explicative des rapports de production capitalistes par la propriété différentielle des biens productifs³¹.

²⁹ « *Poser la question de l'exploitation revient à poser la question du statut moral de la propriété privée capitaliste* » [Cohen, 1983f, p. 316].

³⁰ Un agent est exploité si sa situation est plus favorable lorsqu'il se retire du jeu.

³¹ Pour Marx, les rapports de propriété sont une condition nécessaire mais non suffisante aux rapports de production.

Dans cette sous-section, nous présentons la théorie de l'exploitation formulée par Roemer. C'est sous l'influence des travaux de Cohen qu'il a établi cette reconstruction en coordination avec le matérialisme historique (III.1), tout en la dissociant pleinement de la théorie de la valeur travail (III.2).

III.1. Exploitation et matérialisme historique : sous l'influence de Cohen

Roemer a inscrit sa théorie de l'exploitation dans le cadre de la conception marxienne de l'histoire, telle que présentée par Cohen, *i.e.* une approche qui articule l'histoire par une relation entre forces productives et rapports de production. Toutefois, il ne s'agit que d'une acceptation partielle :

Dans les modèles de ce livre, les agents choisissent leur position de classe par un comportement optimisateur. Ceci semble différent de la description fournie par le matérialisme historique, dans laquelle les agents sont considérés comme forcés d'occuper leur position de classe. [Roemer, 1982a, p. 81]

À l'inverse nous estimons que, chez Marx, la loi de la baisse tendancielle du taux de profit joue, dans le matérialisme historique, le rôle du mécanisme de déclencheur de la transformation sociale. Toutefois, l'approche de Roemer est cohérente puisque seul le taux d'exploitation peut être la cause de la baisse du taux de profit, et le matérialisme historique est traité comme un facteur exogène. Il élargit l'exploitation au-delà de la propriété des moyens de production, comme une simple forme historique de domination, ce qui lui permet d'envisager son existence dans des pays anciennement dits socialistes (III.1.1). Il se positionne dans le prolongement de Cohen (III.1.2), en associant la conception du matérialisme historique par ce dernier et la théorie des jeux (III.1.3).

III.1.1. L'exploitation comme forme historique de domination

À l'heure actuelle, une tâche importante pour les marxistes est d'étendre la théorie de l'exploitation de sorte à ce qu'elle puisse évaluer si l'exploitation peut exister sous le socialisme. [Roemer, 1981, p. 6]

L'objectif de Roemer est de construire une théorie générale de l'exploitation fondée sur le matérialisme historique, en adaptant les hypothèses aux sociétés de la fin du vingtième siècle. Le matérialisme historique serait la branche théorique du marxisme,

celle qui lui apporte un contenu révolutionnaire, indépendamment du reste du *corpus*. « *Le rôle révolutionnaire du marxisme n'est pas un postulat, mais un corollaire à sa théorie du matérialisme historique* » [Roemer, 1982a, p. 4]. Il revendique explicitement la continuité analytique de Cohen. « *Par chance, la période récente a connu une renaissance du travail analytique sur le matérialisme historique ; une mention spéciale doit être accordée à l'énoncé et la défense du matérialisme historique d'une incroyable clarté par Cohen* » [Idem, p. 54]. Il admet que le développement économique est associé au lien entre forces productives et rapports de production. À un moindre niveau d'abstraction, il se situe à mi-chemin entre Cohen et Brenner, c'est-à-dire qu'il ne choisit pas explicitement entre primauté des forces productives ou de la lutte de classes. Estimant que l'histoire progresse par élimination successive des formes d'exploitation devenant inutiles, il associe une forme d'exploitation à chaque mode de production, conceptualisant ainsi la notion d'exploitation socialement nécessaire.

Il applique son modèle général à plusieurs types d'exploitation : féodale, capitaliste et socialiste. Il associe l'exploitation capitaliste à l'exploitation marxienne (sans contrainte apparente) et l'exploitation féodale à l'exploitation néoclassique (avec contrainte apparente). « *Toute transition révolutionnaire remplit la tâche historique d'éliminer la forme associée d'exploitation* » [Ibid., p. 21]. L'existence de régimes autoritaires dans les États dits socialistes apparaît pour Roemer comme une anomalie dans le programme de recherche marxiste, puisqu'il y voit un processus d'exploitation alors que la disparition du capitalisme était censée conduire à la suppression de cette exploitation.

Sérieusement, une application radicalement nouvelle des méthodes matérialistes historiques est nécessaire au sein de la tradition marxienne afin d'obtenir une analyse utile et convaincante du comportement économique et politique des États socialistes. À défaut d'un tel développement, le marxisme va dégénérer comme science de la société, réduit à une pièce dans le musée de l'histoire de la pensée.
[Ibid., p. 7]

Il établit en outre une correspondance entre le matérialisme historique et sa théorie de l'exploitation. Un objectif est de fournir une théorie de l'exploitation en l'absence de propriété privée des moyens de production, c'est-à-dire dans les pays socialistes – en référence aux États où le capital a été exproprié. « *Si cette théorie de l'exploitation nous*

permet de comprendre la société socialiste moderne, l'utilité de l'approche matérialiste historique sera renforcée » [1982a, p. 24].

III.1.2. Une continuité critique de Cohen

Roemer présente ses travaux comme un complément à ceux de Cohen, au sens où il considère que le matérialisme historique classique ne suffit pas à expliquer l'équilibre des rapports de classe. Contre l'énoncé marxiste traditionnel selon lequel l'individualisme méthodologique et la théorie des jeux n'apportent rien au matérialisme historique, au sens ils sont ahistoriques, Roemer répond que la théorie des jeux permet d'étudier les formes particulières de la lutte de classes spécifiée par le matérialisme historique, et donc que cette lutte exige des fondements microéconomiques. Il estime que « *certaines des lois du matérialisme historique que Cohen considère centrales sont des observations sur des situations d'équilibre* » [1982e, p. 514]. Alors que pour Cohen, « *la théorie des jeux ne peut pas prétendre à faire ce que l'explication fonctionnelle propose de faire pour le matérialisme historique* » [1980b, p. 134], Roemer rejoint les critiques d'Elster³² et il considère que l'explication fonctionnelle n'est d'aucune utilité pour une conception de l'histoire. D'une part, elle ne permet pas de comprendre le capitalisme tel qu'il s'est développé au vingtième siècle et, d'autre part, elle n'apporte aucune information sur les développements futurs :

Ces lois contiennent également des théorèmes d'impossibilité, c'est-à-dire des énoncés de la forme : à un niveau de développement suffisamment élevé, ne peut pas correspondre une structure économique d'un certain type. Il convient de noter que [...] ces énoncés n'expliquent pas comment les sociétés passent d'un équilibre à un autre [...]. L'approche de l'individualisme méthodologique et de la théorie des jeux est très utile dans une configuration dynamique. Ce n'est qu'en connaissant un mécanisme que l'on peut avoir une bonne description du déséquilibre (i.e. qui disparaît dans le passage d'un équilibre à un autre). En cette absence, l'influence insuffisamment attribuée par Cohen à la lutte de classes dans sa théorie du matérialisme historique n'a de sens que s'il se préoccupe principalement des grandes correspondances historiques, et si la lutte de classes n'est pas décisive à l'équilibre. Pour l'explication des transitions et de la convergence vers un nouvel équilibre, je pense que la lutte de classes et donc

³² Pour Roberts, les travaux de Roemer sont « *à la fois une continuation et une déviation à l'égard du travail révisionniste d'Elster* » [1996, p. 5].

l'individualisme méthodologique, en particulier la théorie des jeux, sont essentielles. [1982e, p. 514]

Il présente son approche comme complémentaire à celle de Cohen

III.1.3. Théorie des jeux et mécanisme de transition

Selon Roemer, l'exploitation existe dans une société donnée si un groupe peut améliorer sa situation matérielle en se retirant de cette société³³. Il énonce plusieurs spécifications des règles de retrait, correspondant à chaque forme d'exploitation, c'est-à-dire à chaque jeu, à savoir l'exploitation féodale, capitaliste et socialiste, chacune d'entre elles étant associée à une inégalité de dotation et des rapports de classe spécifiques, c'est-à-dire à un mode particulier de contrôle sur les biens productifs. Roemer classe les formes sociales en fonction du mode de contrôle sur les biens productifs.

- *Une exploitation féodale a lieu en cas d'inégale propriété de la force de travail.*

Il existe une exploitation lorsque, s'il se retire, un serf dispose sa dotation sans avoir à travailler pour le seigneur. « *Le serf est contraint de travailler sur le domaine du seigneur et d'effectuer une corvée, malgré son accès aux moyens de subsistance* » [Roemer, 1982a, p. 200]. Il existe une coercition extra-économique évidente, une superstructure dont la fonction est d'extraire la force de travail. Une transformation révolutionnaire a donc pour tâche l'acquisition de libertés individuelles et l'établissement de la propriété privée³⁴.

- *Une exploitation capitaliste a lieu en cas d'inégale propriété des biens aliénables, c'est-à-dire les moyens de production.*

En l'occurrence, les prolétaires sont exploités, d'une part, s'ils ont intérêt à se retirer, d'autre part, si leur retrait détériore la situation des capitalistes. Les rapports de

³³ Il serait possible de répondre à Roemer que « *nul [...] ne peut se retirer de la lutte des classes* » [Bensaïd, 1995, p. 180], mais il s'agit de situations hypothétiques abstraites.

³⁴ À cette étape de l'analyse, l'existence d'exploitation est logiquement possible sans rapport salarial.

propriété capitalistes obscurcissent la nature de l'appropriation du surplus du point de vue de l'ouvrier, puisqu'elle a lieu par le biais d'échanges marchands de force de travail et de marchandises. L'exploitation capitaliste résulte de la « *propriété privée des [...] moyens de production* » [*Idem*, p. 205]. La distinction entre travail nécessaire et surtravail, et donc la coercition directe, ne sont pas observables ; il reste une coercition extra-économique non évidente, l'État. Une transformation révolutionnaire a pour objectif la socialisation des moyens de production.

- *Une exploitation socialiste a lieu en cas d'inégale dotation en biens inaliénables (qualifications ou statut).*

Le rapport est entre classe ouvrière et bureaucratie, ou entre classe ouvrière et experts selon que le socialisme est bureaucratique ou non. Un agent est exploité au sens socialiste « *s'il n'a pas toute la connaissance de la technologie* » [*Ibid.*, p. 215]. Ce n'est pas une exploitation capitaliste car l'accès au capital social est le même pour tous. Sur ce point, Roemer se réfère à la bureaucratie des pays de l'Est. Une transformation révolutionnaire a donc pour objectif l'égalité réelle.

En évoluant de féodale à socialiste, une société traverse et élimine plusieurs formes d'exploitation, c'est-à-dire plusieurs formes de rapports de propriété : le féodalisme correspond à l'exploitation féodale, capitaliste et socialiste. Il s'agit d'un jeu à trois personnes : classe féodale, classe capitaliste et classe des producteurs directs. Toutes les formes d'exploitation existent sous le féodalisme. Sous le capitalisme, l'exploitation féodale devient interdite – les rapports féodaux ont été éliminés car inutiles au sens dynamique –, et le capitalisme correspond à l'exploitation capitaliste et socialiste : il s'agit d'un jeu à deux personnes, classe ouvrière et classe capitaliste. L'exploitation capitaliste devient socialement nécessaire puis elle se transforme en une entrave au développement des forces productives, devient inutile et doit être éliminée par une révolution socialiste. Le socialisme correspond à l'exploitation socialiste. Il s'agit d'un jeu à deux personnes, classe ouvrière et bureaucratie, ou classe ouvrière et experts. L'exploitation socialiste devient socialement nécessaire... Il s'agit d'un

processus systématique et reproductif dans lequel chaque forme sociale élimine sa forme d'exploitation correspondante.

Alors que Cohen ne s'intéresse pas aux périodes révolutionnaires, Roemer met l'accent sur celles-ci. Chaque révolution a pour tâche d'éliminer une forme spécifique d'exploitation, et les transitions historiques correspondent à différentes structures de jeux³⁵. Pour Marx, l'élimination du capitalisme est une condition nécessaire mais non suffisante au libre développement de tous et de chacun. La révolution communiste éliminera l'exploitation socialiste vers la satisfaction de la revendication « à *chacun selon ses besoins* » [Marx, Engels, 1972, p. 32]. L'exploitation est donc socialement nécessaire et le matérialisme historique énonce que l'histoire élimine les formes d'exploitation lorsqu'elles ne sont plus socialement nécessaires. La tâche historique d'une époque est donc d'éliminer les entraves au développement des forces productives. Ce processus suit un ordre déterminé, jusqu'au communisme, ce qui renvoie à la logique déterministe attribuée à Cohen.

III.2. L'exploitation capitaliste sans travail

Roemer prétend que son modèle « *défie ceux qui pensent que le processus d'échange de travail est central dans la genèse de l'exploitation capitaliste* » [1982b, pp. 266-267]. Il qualifie d'empiriste la position marxiste qui fonde l'exploitation sur la valeur travail et cherche à « *démontrer l'existence d'exploitation capitaliste sans rapport de production entre exploitateur et exploité* » [1982d, p. 312]. Après avoir rejeté la théorie de la valeur travail (III.2.1), il présente une théorie de l'exploitation en termes de théorie des jeux (III.2.2), ce qui le conduit à énoncer le théorème de l'isomorphisme (III.2.3).

³⁵ Une telle structure apparaît toutefois dans *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, où Cohen estime que « *la tradition marxiste anticipe la révolution seulement en période de crise [...] car lorsque la crise est suffisamment douloureuse les dangers de risquer une alternative socialiste deviennent comparativement tolérables* » [K, p. 245].

III.2.1. La théorie de la valeur travail empiriquement réfutée

Roemer élabore une théorie générale de l'exploitation, dans laquelle la théorie de l'exploitation capitaliste est un cas particulier. En se fondant sur une distinction entre échange de travail coercitif (esclavagisme puis féodalisme) et échange de travail non coercitif (capitalisme puis socialisme), il étudie comment un même processus d'enrichissement est possible dans les deux cas. Rappelons que sa théorie a pour objectif d'expliquer ce qu'il considère comme un rapport d'exploitation dans les États dits socialistes, et qui lui apparaît comme une anomalie dans la théorie marxiste – le socialisme est censé se caractériser par l'absence d'exploitation. En conséquence, il considère que, pour construire une théorie de l'exploitation solide, il faut relâcher l'hypothèse de propriété privée des moyens de production. Ainsi, les causes institutionnelles de l'exploitation marxienne sont, selon lui, l'existence de marchés concurrentiels, la propriété différentielle des moyens de production, les différences de préférences, de niveaux de technologie, plutôt que l'expropriation directe du travail. Roemer estime que la caractéristique fondamentale du capitalisme est la dotation différentielle des moyens de production, ce qui ne distingue pas le capitalisme des rapports précapitalistes. À l'inverse, chez Marx, il s'agit non seulement d'une propriété différentielle, mais surtout d'une appropriation des moyens de production par le capital, ce qui conduit la production à être subordonnée à ses objectifs. Pour Roemer, un régime de marchés concurrentiels suffit à produire exploitation et classes, et des préférences et des technologies différentielles remplacent l'échange de travail. *« L'approche de Marx avait pour objet d'utiliser la théorie de l'échange comme génératrice de la théorie de l'exploitation. Notre approche consiste à rejeter la théorie de la valeur travail comme théorie de l'échange, et à reconstruire la théorie de l'exploitation sur une base différente »* [Roemer, 1982a, p. 52]. Il s'agit de la théorie des jeux.

III.2.2. Exploitation et théorie des jeux

Sur les traces de Morishima, Roemer cherche donc à construire une théorie de l'exploitation indépendamment de la théorie de la valeur travail et l'envisage comme un processus d'optimisation : « *il ne peut pas exister de généralisation correcte de l'exploitation marxienne en cas de travail hétérogène* » [Idem, p. 183]³⁶. Dans une économie de subsistance, un agent est exploité s'il travaille plus de temps qu'il ne lui est socialement nécessaire pour produire un panier de subsistance, et exploiteur s'il travaille moins de temps qu'il ne lui est socialement nécessaire pour le produire. Roemer démontre par la suite que l'exploitation existe aussi dans le capitalisme, non pas par définition, mais parce que les capitalistes travaillent moins que le temps de travail socialement nécessaire³⁷, alors que les ouvriers et les paysans travaillent plus que le temps de travail socialement nécessaire. Dans cette économie, il n'y a pas d'exploitation au sens marxien car chacun travaille pour soi. On peut donc décrire une exploitation sans échange de travail ni accumulation de richesses, ni production de surplus, ni transfert de plus-value, mais avec théorie des jeux. Il est donc possible d'établir une exploitation sans rapport de classe, et l'« *objectif [de Roemer] est de construire un modèle tel que les classes soient déterminées de façon endogène par optimisation individuelle* » [Ibid., pp. 110-111]. La question de l'exploitation est ainsi réductible à une question de richesse individuelle. « *Si la richesse de x est supérieure à un certain montant, alors x est un exploiteur ; si la richesse de x est inférieure à un certain montant, alors x est un exploité* » [Ibid., p. 123].

Par conséquent, si les dotations des agents en force de travail ne sont pas identiques, il est logiquement possible que des agents relativement riches soient exploités et que des agents relativement pauvres soient exploiters. Un agent doté d'une force de travail relativement riche peut percevoir une rémunération plus faible que

³⁶ Pour Morishima [1973, p. 96], « *la théorie de l'exploitation chez Marx ne peut survivre à la révolution Von Neumann que dans une économie à travail homogène* ».

³⁷ « *C'est le temps de travail requis pour produire, dans les conditions sociales moyennes de production, la quantité totale exigée par la société d'une espèce de marchandise se trouvant sur le marché* » [Marx, 1978c, tome III, p. 33].

la valeur des marchandises incorporées dans son travail, et réciproquement, un agent doté d'une force de travail relativement pauvre peut percevoir une rémunération plus forte que la valeur des marchandises incorporées dans son travail. Le premier perçoit une rémunération plus élevée que le second alors qu'il est exploité, que le second est exploitateur, d'où un échec de la corrélation entre exploitation et richesse [*Ibid.*, p. 174]. À la lumière de cet exemple, Roemer estime que le concept d'exploitation n'est pas d'un intérêt éthique fondamental. Dans tous les cas, il semble nier que l'exploitation puisse renvoyer à une interaction entre individus, et il estime que le rapport d'exploitation entre capital et travail est un postulat non prouvé par Marx. Par conséquent, il établit le rapport entre capital et travail à partir des individus, comme un théorème. Au lieu d'un rapport immanent entre classe et exploitation, il élabore un théorème devant être prouvé, qu'il nomme le *principe de correspondance classe-exploitation*³⁸. Ceux qui optimisent en vendant leur force de travail sont exploités, ceux qui le font en embauchant la force de travail sont exploitateurs. Roemer remplace le surtravail par les rapports de propriété, et il affirme que l'exploitation peut logiquement exister sans échange de travail, que sa « *formulation de l'exploitation capitaliste en termes de théorie des jeux est incontestablement supérieure à la formulation marxienne en termes de plus-value : elle est indépendante de la théorie de la valeur travail* » [*Ibid.*, p. 20]³⁹. Il s'agit d'une inversion de l'ordre logique entre rapports de propriété et rapports de production. Pour Roemer, une propriété différentielle des moyens de production conduit à l'exploitation capitaliste, tandis que pour Marx, les rapports de production capitalistes donnent naissance aux rapports de propriété capitalistes.

La notion d'exploitation présuppose une allocation alternative utilisée comme critère d'évaluation de l'allocation existante. Une coalition est dite exploitée pour une allocation donnée si sa rémunération était meilleure dans l'allocation alternative que

³⁸ Voir annexe, p. 445.

³⁹ Pour Morishima [1973, p. 194], « *l'économie de Marx peut acquérir la citoyenneté en théorie économique contemporaine en se séparant de ses racines, la théorie de la valeur travail, et en se greffant sur un plant Von Neumann pour produire une fleur Marx-Von Neumann !* ».

dans l'allocation présente. Il dégage trois conditions pour que l'exploitation d'une coalition S par la coalition S' ait lieu dans une société N [*Ibid.*, p. 194-195] :

- Il existe une alternative réalisable dans laquelle la situation de S serait plus favorable.
- Dans cette alternative, la situation de S' (complément de S) serait moins favorable.
- S' exerce une domination sur S dans N .

En outre, il existe trois formes possibles d'activité sur un marché du travail : produire pour soi, embaucher de la force de travail pour produire, ou vendre sa force de travail pour un salaire. Chaque producteur optimise en combinant ces trois activités, ce qui permet à Roemer de dégager cinq classes possibles : capitaliste pur, petit capitaliste, petit-bourgeois, semi-prolétaire, prolétaire⁴⁰. L'appartenance de classe dépend avant tout de la dotation initiale en rapports de propriété. Les individus non dotés de propriété vendent leur force de travail, ils sont prolétaires. Les individus faiblement dotés travaillent pour partie sur leur propre capital et vendent leur force de travail, ils sont semi-prolétaires. Les individus bien dotés mais insuffisamment pour embaucher travaillent uniquement sur leur propre capital, ils sont petits-bourgeois. Les individus bien dotés, mais insuffisamment pour vivre du travail des autres embauchent de la force de travail et travaillent également sur leur propre capital, ils sont petits capitalistes. Les individus suffisamment bien dotés pour ne pas travailler, embauchent de la force de travail, ils sont capitalistes purs [Roemer, 1988, p. 76].

⁴⁰ Voir annexe, p. 444.

III.2.3. Le théorème de l'isomorphisme

Cette construction lui permet d'aboutir au *théorème de l'isomorphisme*, selon lequel le marché du capital (« île du marché du crédit ») possède la même structure que le marché du travail (« île du marché du travail ») et comprend également cinq classes sociales possibles : prêteur pur, prêteur mixte, producteur indépendant, emprunteur mixte, emprunteur pur⁴¹. L'île du marché du travail a pour fonction la vente de la force de travail, l'île du marché du crédit – ou du capital – a pour fonction la location des moyens de production. Elles sont identiques dans leur structure : chaque agent est exploité de la même manière que son homologue sur l'autre île. L'exploitation peut avoir lieu *via* l'échange de marchandises et les classes peuvent exister avec un marché du crédit sans marché du travail. Il suffit que la coercition ait lieu au niveau des rapports de propriété plutôt qu'au niveau des rapports de production, qui possèderaient une importance secondaire. Il en conclut que « *si l'exploitation du travailleur est un concept important, il l'est pour des raisons normatives – en ce qu'il est un indicateur d'injustice – et non parce que l'exploitabilité de la force de travail est l'unique source de profits* » [1988, p. 54].

Il doit être clairement précisé qu'une telle affirmation est rendue possible par le rejet de la théorie de la valeur travail, ce qui fait de l'exploitation un enjeu de philosophie politique, ce qui ne va pas sans polémique :

Il existe une tradition dans la pensée marxiste qui envisage l'exploitation comme un phénomène objectif, n'étant associé à aucune position normative ; de ce point de vue, il semblerait que la présente position est incorrecte. Néanmoins, cette tradition me paraît reposer sur une fausse conception. [Roemer, 1982a, p. 184-185]⁴²

⁴¹ Cela signifie que les questions d'exploitation ne sont pas liées par nature au marché du travail.

⁴² Par ailleurs, Adam Przeworski, tout en félicitant Roemer pour le tournant méthodologique qu'il a opéré – « *cette procédure est à mes yeux une innovation révolutionnaire pour la méthode marxiste* » [1982, p. 306] –, va plus loin dans cette direction, en affirmant que « *s'il fallait construire une théorie de l'exploitation et de la lutte de classes nous devrions avant tout abandonner toute croyance qu'il existe une correspondance entre elles* » [*Idem*, p. 294].

Pour Roemer, aucune raison objective ne pousse à privilégier le travail comme référence de valeur. La raison immédiate serait le lien avec le matérialisme historique, qui énonce que l'histoire est une succession de luttes de classes, et « *nous pousse à construire une théorie qui considère que les peuples sont exploités, et non le maïs, comme programme de recherche plus efficace* » [Idem, p. 284]. Ainsi, la théorie de la valeur travail ne peut pas être justifiée indépendamment du matérialisme historique et il est impossible d'affirmer la validité de la théorie de la valeur travail comme théorie objective.

Si nous adoptons le matérialisme historique comme lecture de l'histoire, nous devons adopter la théorie normative de l'exploitation pour décrire la période capitaliste. En privilégiant la lutte de l'homme contre la nature comme force motrice de l'histoire, la théorie de l'exploitation en termes de valeur travail n'est pas appropriée. [Ibid., p. 23]

Pour Roemer, les théories de la valeur ne peuvent pas prétendre à l'autonomie, et l'exploitation correspond à une inégalité de revenu, liée à une dotation injuste de biens productifs. Dans un cadre hypothétique où l'inégalité originelle n'est pas injuste, l'exploitation porteuse de cette inégalité ne serait pas injuste. C'est la raison pour laquelle Roemer énonce le *principe de correspondance classe – exploitation*, selon lequel tout producteur qui doit embaucher de la force de travail pour optimiser est un exploiteur, tout producteur qui doit vendre de la force de travail pour optimiser est exploité, et il existe une zone intermédiaire neutre de producteurs ni exploités ni exploités, ou à la fois exploités et exploités⁴³.

Nous avons constaté que Roemer intègre les outils de l'économie néoclassique, à commencer par l'individualisme méthodologique et la théorie des jeux, à l'approche épistémologique initiée par Cohen. Il reconstruit le matérialisme historique proposé par ce dernier sur les fondements de la théorie des jeux, et il fonde l'exploitation sur des comportements optimisateurs. Il a exercé une influence significative sur le Groupe de Septembre, notamment sur les travaux de Wright à propos des classes sociales.

⁴³ Voir annexe, p. 452.

IV. Une influence certaine de Roemer sur Wright

Pour Roemer [1982e, p. 518], « *le marxisme correspond au moins aux énoncés suivants* :

- (1) *les classes agissent comme des unités dans des situations historiques déterminées ;*
- (2) *la position de classe est mieux définie en référence au rapport de la personne aux moyens de production ;*
- (3) *la lutte de classes est le mécanisme du changement historique ;*
- (4) *le changement historique suit une trajectoire déterminée (féodalisme, capitalisme, socialisme) ;*
- (5) *le capitalisme est mauvais d'un point de vue éthique (exploitation) ».*

Wright estime que « *Roemer a raison* » [1985a, p. 72], et il ajoute que « *Marx n'a jamais systématiquement défini et élaboré le concept de classe, malgré la place centrale qu'il occupe dans son travail* » [*Idem*, p. 6]. Il reconnaît à Roemer le mérite d'avoir établi un riche fondement pour l'étude empirique et pour l'élaboration d'une structure de classe, en particulier sur les positions de classe contradictoires. « *Un long engagement avec les travaux de John Roemer, en particulier sur le concept d'exploitation, m'a permis d'envisager une solution* » [*Ibid.*, p. 64]. La spécificité de l'œuvre de Wright⁴⁴ comme une composante du marxisme analytique⁴⁵ est sa relecture de la théorie des classes sociales. Nous dégageons sa spécificité, notamment sa conception spécifique des positions de classe contradictoires (IV.1). Ses travaux ont été influencés de manière significative par ceux de Roemer (IV.2), et ils ont par la suite été utilisés par Elster et Van Parijs pour théoriser la disparition des classes sociales (IV.3).

⁴⁴ Pour le débat la concernant, voir Wright, 1989a.

⁴⁵ Il nous paraît nécessaire de préciser que cet auteur n'est pas marxiste de choix rationnel.

IV.1. La théorisation des positions de classe contradictoires : un travail empirique et sociologique

Wright rejette implicitement la distinction entre classe en soi et classe pour soi, ce qui renvoie à son approche structurelle des classes, qu'il définit par la position occupée vis-à-vis des moyens de production [*Ibid.*, p. 9-10]. Il rejoint Cohen sur ce point, pour qui « *la classe d'une personne s'établit exclusivement en référence à sa position objective dans le réseau des rapports de propriété. [...] Sa conscience, sa culture et ses positions politiques n'entrent pas dans la définition de sa position de classe* » [K, p. 73]. Cette position est proche de celles de Theodorio Dos Santos⁴⁶ et de Hal Draper⁴⁷, et contradictoire avec celle d'Edward Thompson, qui donne une définition historique et non sociologique des classes⁴⁸. Au demeurant, Wright n'envisage pas l'analyse de classe comme un outil de lutte révolutionnaire : « *Il s'avère que l'objectif pratique de la lutte de classes n'est pas de briser la classe capitaliste, mais de créer un compromis viable avec le capital* » [1997b, p. 114]⁴⁹. Son premier objectif est de reformuler la notion marxiste de classe pour tenir compte de l'évolution qu'il prête aux structures de classe capitalistes contemporaines, à savoir une différenciation accrue des positions, sans pour autant supprimer le concept marxien de polarisation de classe.

⁴⁶ « *Une classe se définit en premier lieu par les rapports ou modes de rapport conditionnant les possibilités d'interaction entre les hommes, dans un mode de production donné* » [1970, p. 181].

⁴⁷ « *Le prolétariat [...] se compose de travailleurs dont l'existence dépend d'un rapport salarié avec les employeurs de la force de travail* » [1978, p. 34].

⁴⁸ « *La classe se définit par les hommes vivant leur propre histoire. Telle est en définitive sa seule définition* » [1988, p. 15]

⁴⁹ Sa position a sensiblement évolué. Dans « *The Status of the Political in the Concept of Class Structure* » [1982], il défendait une position léniniste de destruction de l'État capitaliste. Par ailleurs, il est amusant de constater qu'en 1968, alors étudiant, il a réalisé un film d'animation intitulé *The Chess Game*, dans lequel les pions et les pièces majeures jouent le rôle respectif des classes sociales, et où l'échiquier joue le rôle de la structure sociale, le propos étant qu'il ne suffit pas aux pions de prendre le pouvoir sur les pièces majeures, il faut également changer l'échiquier.

Ses travaux se fondent de manière significative sur la recherche empirique – il a notamment réalisé une étude de la structure de classe de quinze pays [1989c]. L'utilisation de méthodes quantitatives a toujours été au cœur de son œuvre. Il estime qu'elles sont nécessaires au progrès de la science sociale marxiste, parallèlement aux débats abstraits et conceptuels, en vue à la fois d'éviter que le marxisme se voie attribuer un contenu idéologique, et de lui ouvrir un espace institutionnel pour plus de respectabilité. Il constate un « *contraste entre la simple description de classe du capitalisme constitué uniquement de prolétaires et de capitalistes et les observations empiriques concrètes des sociétés capitalistes réelles* » [1985a, p. 37]. Au même que Roemer considérait comme une anomalie les pratiques de l'URSS, ce constat apparaît aux yeux de Wright comme une anomalie dans le programme de recherche marxiste en ce que la tendance n'est pas à une polarisation des classes. « *L'histoire du siècle passé a convaincu nombre de marxistes que l'image d'une tendance croissante vers une polarisation radicale des rapports de classe dans les sociétés capitalistes est incorrecte* » [*Idem*, p. 8]. Il s'agit donc de modifier la périphérie du programme de recherche⁵⁰. Pour Wright, les classes ne sont plus au centre de l'analyse de la structure sociale, et voient leur rôle d'acteur de la transformation sociale amoindri⁵¹. Il théorise les positions de classe contradictoires, occupées par des individus à la fois exploités et exploités. Selon lui, ce concept permet « *de résoudre le problème des classes moyennes dans le capitalisme* » [1985a, p. 19].

Cette position correspond à la zone neutre énoncée par Roemer [p. 246] entre exploités et exploités. Elle vise à faire correspondre la notion floue de classe moyenne à une polarisation de classe attribuée au marxisme, et donc « *à transformer le concept idéologique de 'classe moyenne' en concept théorique* » [*Idem*, p. 37]. Ainsi, les classes dites moyennes n'appartiendraient pas à une classe, mais simultanément à plusieurs

⁵⁰ « *La base empirique d'une théorie est l'ensemble de ses indicateurs potentiels de fausseté, soit l'ensemble des propositions d'observation qui peuvent la réfuter* » [Lakatos, 1994, p. 11].

⁵¹ Cette position est en rupture avec l'approche marxiste traditionnelle. Dans le but de préserver la centralité explicative des classes sociales, il est possible d'affirmer que la théorie de Marx n'est pas une sociologie des classes sociales, mais un outil visant à dégager une dynamique sociale, l'expression d'une perspective historique.

classes. Par exemple, les cadres sont dominés par les capitalistes et contrôlent le travail des ouvriers, les employeurs de petites et moyennes entreprises contrôlent le processus de production, mais pas le processus d'accumulation, les salariés semi-autonomes comme les ingénieurs contrôlent certains aspects du processus de production [Wright, 1985a]. Cette formulation met davantage l'accent sur la domination que sur l'exploitation à proprement parler.

IV.2. Une exploitation à entrées multiples : la marque de Roemer

Class, Crisis and the State [Wright, 1978] s'appuie sur un recours explicite à l'explication fonctionnelle, Wright étant marqué par le structuralisme d'Althusser, et surtout de Poulantzas, dont il considère l'ouvrage *Les classes sociales dans le capitalisme aujourd'hui* [1974] comme « *la tentative la plus systématique et la plus approfondie de comprendre précisément le critère marxiste pour définir les classes dans la société capitaliste* » [Wright, 1978, p. 31]. En revanche, *Classes* [1985a] est construit sur les fondements de *A General Theory of Exploitation and Class* [Roemer, 1982a], avec des nuances toutefois :

Roemer a raison d'affirmer que l'analyse du processus de travail n'est pas essentielle à la spécification des conditions minimales pour l'exploitation capitaliste. Mais il a tort lorsqu'il affirme que le processus de travail n'est pas essentiel à la compréhension abstraite des rapports de classe dans le capitalisme.
[Wright, 1982, p. 331]

En réfutant partiellement les travaux qu'il présentait dans *Class, Crisis and the State*, Wright a cherché, à partir des travaux de Roemer, à parvenir aux conclusions théoriques qu'il obtenait alors⁵². Dans *Classes*, l'exploitation est construite sur une distribution inégale des rapports de propriété. Il en résulte un ensemble complexe de rapports d'exploitation croisés. Il explique son évolution théorique comme une réponse à

⁵² Rappelons qu'entre ces deux ouvrages, il a intégré le Groupe de Septembre, non pas spécifiquement pour ses travaux sociologiques, mais en raison de sa critique de *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, écrite en collaboration avec Andrew Levine [1980]. Il considère que « *les discussions dans ce groupe et le fait d'être exposé à un ensemble de nouvelles idées et de nouvelles perspectives ont eu un impact considérable sur [s]a pensée et sur [s]on travail* » [Wright, 1985a, p. 2].

des anomalies conceptuelles et à des problèmes empiriques. Il juge la théorie de la valeur travail inutile pour déterminer le taux de profit, et il n'existerait pas de mécanismes causaux entre la plus-value et le profit.

Il estime que la structure de classe des années 1980 est différente de celle prévalant jusqu'aux années 1970, et que par conséquent l'analyse de classe doit évoluer. Aussi se fixe-t-il pour objectif de reconceptualiser la position de classe dans la théorie marxiste, en dépassant une approche purement économique [1985a, p. 27 et s.], les classes sociales étant un concept politique par nature. Il distingue les rapports économiques, qui définissent les activités de transformation de la nature – dont la division du travail – des rapports politiques, qui définissent les activités de transformation des rapports sociaux – dont la structure d'autorité. Il rejoint ici l'approche de Ralf Dahrendorf [1972], pour qui le concept de classe ne se définit pas selon des critères de propriété mais d'autorité. La conception en termes de propriété des moyens de production serait trop restreinte. Son objectif est de « *remplacer possession ou non-possession de la propriété privée effective par exercice ou non-exercice de l'autorité. [...] Sur la base d'un concept de classe défini par les relations d'autorité, il est possible d'élaborer une théorie qui rende compte des faits décrits par Marx aussi bien que des changements survenus dans la société post-capitaliste* » [Dahrendorf, 1972, p. 138].

Wright analyse ensuite les articulations entre structure de classe, formation de classe et lutte de classes et il constate que les rapports politiques peuvent donner lieu à une analyse en termes de théorie des jeux, pour l'analyse des rapports de domination implicites. Ainsi les rapports de production n'apparaissent, dans la spécification des classes, que comme un critère de définition parmi cinq autres. Il estime [1985a, p. 283] que sa « *rencontre avec le travail théorique de John Roemer a précipité la reconceptualisation des rapports de classe en termes d'approche multidimensionnelle de l'exploitation* ». L'évolution de son approche théorique vise à répondre à certaines anomalies conceptuelles et problèmes empiriques qu'il a rencontrés. On peut noter que son analyse de classe partage avec celle de Max Weber l'appréciation selon laquelle l'opposition et le conflit ne sont pas immanents aux classes sociales. Il parvient à la conclusion selon laquelle « *afin de parvenir à un compromis entre classes, les ouvriers*

doivent pouvoir livrer à la bourgeoisie une force de travail coordonnée et disciplinée » [1997b, p. 115]. Toutefois, il ne nie pas l'existence de domination, qu'il identifie avec l'exploitation, ce qui conduit à effacer en partie la distinction entre le marxisme et d'autres formes de théorie sociale. Le tableau suivant fait apparaître une synthèse des travaux du marxisme analytique sur cet aspect, avec la périodisation historique de Cohen, l'approche de Roemer sur l'exploitation, et celle de Wright sur les classes sociales.

Types de structure de classe	Principal bien inégalement distribué	Mécanisme d'exploitation	Classes	Position de classe contradictoire	Tâche centrale de la transformation révolutionnaire
FEODALISME	Force de travail	Extraction coercitive du surtravail	Seigneurs et serfs	Bourgeois	Acquisition de la liberté individuelle
CAPITALISME	Moyens de production	Echange marchand de force de travail et de marchandises	Capitalistes et ouvriers	Cadres bureaucrates	Socialisation des moyens de production
SOCIALISME BUREAUCRATIQUE D'ÉTAT	Organisation	Appropriation planifiée et distribution du surplus sur une base hiérarchique	Cadres bureaucrat es et non-cadres	Experts	Démocratisation du contrôle organisationnel
SOCIALISME	Qualification	Redistribution négociée du surplus des ouvriers aux experts	Experts et ouvriers		Egalité

D'après Wright [1985a]

IV.3. Elster, Van Parijs : la disparition des classes sociales

Alors que Wright s'écartait sensiblement de l'orthodoxie marxiste, en prétendant construire une « *analyse néo-marxiste de la structure de classe* » [1984, p. 383], Elster opère une distanciation encore plus nette, ne distinguant pas les classes marxiennes des groupes wébériens, ce que fait Wright en intégrant un rapport de domination. Elster s'associe à la remarque de ce dernier selon laquelle il manque à Marx une définition des classes : « *Marx n'a jamais défini ce qu'il entendait par classe* » [1989a, p. 430]. Il estime que même si les classes ont une réelle pertinence explicative, elles ne sauraient être centrales pour l'analyse, des facteurs culturels ou statutaires ayant le même niveau d'importance explicative des comportements sociaux.

Dans « A Revolution in Class Theory », Philippe Van Parijs [1986] s'approprie les propositions de Roemer et de Wright, avec pour objectif de les généraliser aux problèmes contemporains. Il rejette la définition wébérienne des classes comme groupes de revenus et privilégie une distinction fondée sur le contrôle des biens et sur l'utilisation de leur potentiel. Il considère que les classes sociales ne doivent pas constituer l'unique fondement pour une théorie de la conscience et de l'action proprement matérialiste. Il est ainsi l'artisan d'un élargissement de la notion d'exploitation à d'autres formes d'oppression, comme l'oppression raciale ou sexuelle⁵³. Van Parijs estime par ailleurs que ni la division marxienne, ni la typologie de Wright ne peuvent rendre compte du phénomène persistant de chômage involontaire, qui conduit à accepter des salaires inférieurs. Il propose d'articuler la théorie de l'armée industrielle de réserve à l'aide d'un modèle type *insiders-outsiders*⁵⁴, selon lequel les employeurs ont une plus forte propension à payer des salaires élevés aux *insiders* qu'à payer des salaires, même faibles, aux *outsiders*, ce qui conduit à maintenir un certain niveau de chômage involontaire, servant à entretenir une armée de réserve industrielle. Le chômage est donc une caractéristique propre à l'économie capitaliste. Van Parijs considère, en outre, que des changements de structure de classe conduisent à réévaluer la lutte de classes, et à la déplacer d'une lutte entre capitalistes et prolétaires vers une lutte entre, d'une part, travailleurs stables et, d'autre part, chômeurs et travailleurs instables⁵⁵. L'objectif est d'inclure les travailleurs pauvres dans la structure de classe. Il préconise, pour faire face à cette situation, l'instauration d'une allocation

⁵³ Plutôt qu'un élargissement, nous estimons qu'il s'agit d'un affaiblissement du matérialisme dans la conception de l'histoire, dans la mesure où d'après le matérialisme historique, ces questions sont subordonnées à la dialectique entre forces productives et rapports de production, elles n'ont pas d'indépendance explicative.

⁵⁴ Voir SOLOW Robert [1985], « Insiders and Outsiders in Wage Determination », *Scandinavian Journal of Economics*, vol. 87, pp. 411-428 ; LINDBECK Assar, SNOWER Dennis J. [1986], « Wage-Setting, Unemployment, and Insider-Outsider Relations », *American Economic Review*, vol. 76, n°2, pp. 235-239.

⁵⁵ Dans une approche en termes de théorie des jeux, les chômeurs auraient une meilleure situation avec une redistribution des emplois [Van Parijs, 1986].

universelle permettant à chacun de couvrir ses besoins fondamentaux, et ainsi de redonner aux chômeurs et travailleurs précaires des armes leur permettant d'exiger un meilleur niveau de salaire, en améliorant leur pouvoir de négociation, supprimant tout obstacle idéologique à la lutte de classe.

La logique de Roemer est d'utiliser l'appareil formel des modèles dominants pour aboutir à des conclusions différentes. Pour l'économie néoclassique, les stratégies individuelles aboutissent à une distribution optimale, alors que pour Roemer, elles aboutissent à l'exploitation et à la formation de classes. Une large couverture théorique, une exposition claire, précise lui permettent de dégager les implications normatives de ses découvertes théoriques et empiriques. Utilisant de manière formelle la présentation du matérialisme historique par Cohen, il adapte l'appareil méthodologique contemporain aux questions soulevées par le marxisme, envisagées sous un angle éthique. Il a ainsi acquis une influence majeure dans le Groupe de Septembre, dont il est parfois considéré comme le principal théoricien. Il l'évoque avec respect :

Je souhaiterais remercier mes amis du Groupe de Septembre (« Marxismus sine stercore tauri »⁵⁶), qui se rencontrèrent chaque année pendant une bonne partie de la décennie [1980] pour discuter de ce que le marxisme peut offrir à la science sociale contemporaine. Ce livre est un reflet de ce que j'ai recueilli de ces discussions. [1988, p. viii]

Il rejette le marxisme orthodoxe au nom de la logique explicative et la logique de la formalisation lui sert à analyser un système historiquement déterminé. C'est dans cette perspective qu'il vise à donner du sens à la théorie de Marx dans la seconde moitié du vingtième siècle, position que résume l'affirmation suivante.

Le marxisme est l'application du matérialisme historique à la société du dix-neuvième siècle ; ce qui est nécessaire aujourd'hui n'est pas l'application du marxisme en soi mais de la méthode matérialiste historique à la société de fin de vingtième siècle. [1981, p. 208]⁵⁷

⁵⁶ Marxisme sans foutaise

⁵⁷ Toutefois, nous pouvons nous demander si la spécificité du marxisme, aussi bien conceptuelle que méthodologique, ne se perd pas dans les abstractions de la théorie des jeux. Roemer en a conscience : « Nous n'avons pas dans la situation présente de définition générale et adéquate de l'exploitation marxienne, en ce que les deux candidats [théorie de la valeur travail et théorie des jeux] ont leurs faiblesses respectives. Pourtant ma préférence va toujours à la théorie des

Roemer a exercé une influence certaine sur les auteurs du Groupe de Septembre, notamment sur Wright, qui a reconstruit sa théorie des classes sociales sur les fondements méthodologiques qu'il proposait. Au-delà de ces deux auteurs, Elster et Van Parijs ont théorisé la disparition des classes sociales. Tous ces auteurs ne s'accordent pas intégralement, mais il reste que c'est de cette manière que Roemer fut indéniablement un initiateur du courant qui prit le nom de marxisme de choix rationnel. Il convient de noter que les travaux de Roemer ont été salués par certains auteurs néoclassiques traditionnels (Scarf, Weitzman⁵⁸). Nous considérons qu'à cette étape, Cohen n'envisageait pas que ses travaux puissent avoir une telle conséquence. La prochaine vise à dégager les principaux résultats de Jon Elster, qui vise à généraliser les travaux des deux précédents.

SECTION 3. ELSTER, LE PARADOXE POUSSÉ À L'EXTRÊME : UN MARXISME MALGRÉ MARX

Jon Elster n'a pas uniquement contribué au débat sur le marxisme ; il est un auteur majeur en sciences sociales, en particulier sur la théorie du choix rationnel. Nous nous intéressons ici à ses positions sur Marx, et nous constatons qu'il tient non seulement une place particulière parmi les auteurs ayant écrit sur Marx et le marxisme, mais également au sein du marxisme analytique, et cette section vise à dégager cette spécificité. Alors que Cohen présente une défense du matérialisme historique, que Roemer élabore une reconstruction de la théorie de l'exploitation, Elster propose une interprétation et une critique de chacun des aspects de l'œuvre de Marx. Il se singularise au sein du marxisme analytique par une position particulièrement critique à l'égard des travaux de Marx et, si sa position dans le Groupe de Septembre s'est renforcée au fil des années, la force de son analyse est d'avoir étudié l'ensemble de *jeux* » [1982c, p. 391].

⁵⁸ SCARF, Herbert E. et SHOVEN, John B. ed. [1984], *Applied General Equilibrium Analysis*, Cambridge University Press, Cambridge ; WEITZMAN, Martin L. [1984], *The Share Economy*, Harvard University Press.

l'œuvre à la lumière de la théorie du choix rationnel [1989a], ce qui n'a pas été sans répercussion sur les débats. Il rejette le raisonnement dialectique, auxquels il substitue un ensemble de modes d'explication (en particulier causale et intentionnelle), dans le cadre du positivisme logique qu'il revendique (I) Dans le contexte plus spécifique du marxisme analytique, il a posé les éléments de la construction d'un marxisme de choix rationnel et son œuvre a exercé une influence significative au sein du marxisme analytique (II).

I. Elster et Marx : une discorde méthodologique

Elster fait partie de ces auteurs formés en philosophie analytique et positivisme logique, et pour lesquels le raisonnement dialectique est une foutaise, pour reprendre l'appellation ironique du Groupe de Septembre. L'approche d'Elster puise sa singularité sur des questions méthodologiques. Son approche s'oppose à la dialectique (I.1), à laquelle il vise à substituer une batterie d'explications pouvant correspondre aux sciences sociales (I.2).

I.1. Une méthodologie antidialectique

Elster affirme avoir « *quelque mal à croire que Marx aurait fini par accepter les lois de la dialectique s'il avait pris la peine d'y réfléchir* » [1989a, p. 70]. Son approche est tournée contre la méthode dialectique. D'abord, il présente la dialectique de façon non dialectique (I.1.1) ; ensuite il vise à lui substituer un raisonnement individualiste (I.1.2) ; enfin il est conduit à envisager l'œuvre de Marx de façon fragmentée et disloquée (I.1.3).

I.1.1. La dialectique désarticulée

A priori, il ne prétend pas porter un discours antidialectique, et il estime que « *la méthode dialectique se laisse formuler en un langage “analytique” ordinaire, privant ainsi de tout argument ceux qui croient en l’existence d’une division radicale entre ces deux modes de raisonnement* » [Idem, p. 63]⁵⁹. Néanmoins, plutôt que de l’envisager comme un ensemble articulé, Elster dégage trois formes autonomes de raisonnement dialectique chez Marx.

➤ *La déduction dialectique est inspirée de la Logique de Hegel [1970].*

Il la considère « *à peine intelligible* » [1989a, p. 63]. Il rejette la notion d’autodétermination du concept ainsi que celle de déduction des catégories entre elles, au sens où elles ne s’inscrivent pas dans un lien de cause à effet, dans un raisonnement en termes d’axiomes et de théorèmes. Plus précisément, le processus dialectique de constitution du produit en argent⁶⁰ lui paraît insatisfaisant, car sans explication, et « *la déduction logico-dialectique demeure vide* » [Idem, p. 65]. De même, il considère qu’il n’est pas valable d’attribuer la réalisation de surplus à la force de travail plutôt qu’à une autre marchandise⁶¹.

⁵⁹ C’est également la position adoptée par Cohen dans l’introduction à la nouvelle édition de *Karl Marx’s Theory of History: A Defence* [Ke, pp. 24-27].

⁶⁰ « *Le produit devient marchandise ; la marchandise devient valeur d’échange ; la valeur d’échange de la marchandise, c’est sa qualité monétaire immanente ; cette qualité monétaire se détache d’elle en tant qu’argent, acquiert une existence sociale universelle, distinctes de toutes les marchandises particulières et de leur mode d’existence naturel ; le rapport du produit à soi-même en tant que valeur d’échange devient son rapport à un argent existant à côté de lui ou encore rapport de tous les produits à l’argent existant en dehors d’eux tous. De même que l’échange effectif des produits engendre leur valeur d’échange, de même leur valeur d’échange engendre l’argent* » [Marx, 1980, tome I, p. 81-82].

⁶¹ Nous avons constaté, dans la section précédente, que cette approche est également revendiquée par John Roemer.

- *Les lois de la dialectique sont codifiées par Engels [1946] comme la négation de la négation et la transformation de la quantité en qualité.*

Elster les juge d'un « *intérêt certain, quoique un tantinet limité* » [1989a, p. 63]. La négation de la négation repose sur un schéma en trois étapes : d'abord unité indifférenciée, puis différenciation et morcellement (première négation), enfin unité supérieure différenciée (seconde négation). L'exemple paradigmatique est l'analyse du passage du capitalisme au communisme : naissance et croissance du capitalisme, puis crise du capitalisme et révolution, enfin forme sociale supérieure. Elster dégage trois limites : les étapes sont incompatibles deux à deux, et le passage direct de la première à la troisième étape est impossible, ainsi que le retour en arrière.

- *La théorie des contradictions sociales est issue de Phénoménologie de l'esprit de Hegel [2002].*

Elster la considère comme « *un outil important pour la théorie du changement social* » [1989a, p. 63]. Il s'appuie sur une distinction soulevée par Jean-Paul Sartre [1958-1960] entre deux formes de contradictions : des contradictions psychologiques, correspondant à des états mentaux contradictoires pour un même individu, et des contradictions sociales, correspondant à des descriptions vraies pour un individu sans l'être pour tous, ou vraies à un instant t sans l'être en $t+1$, comme la loi de la baisse tendancielle du taux de profit, ou la contradiction entre forces productives et rapports de production.

En réduisant la méthode dialectique à la simple notion de contradiction, et en rejetant les deux autres aspects qu'il lui attribue, nous estimons qu'Elster ne lui permet pas de saisir la variété des mouvements opérés à l'échelle sociale, en ce qu'il évacue l'aspect dynamique, qui lui est central.

1.1.2. Une préférence à l'individu sur la structure et sur la fonction

Elster se situe dans un prolongement direct de la voie tracée par Althusser, affirmant [1989a, p. 62], à propos de Marx, que « *bien qu'il ait eu maintes fois l'intention d'exposer le noyau rationnel de la dialectique hégélienne, il n'y est jamais parvenu* ». Il représente un cas particulier dans l'histoire de la pensée, en particulier dans le marxisme, en ce qu'il est à l'origine d'une lecture tout à fait originale de Marx. Par l'intermédiaire de la philosophie analytique, il procède à un test, qu'il juge scrupuleux, de tous les éléments de son œuvre, indépendamment les uns des autres, à la lumière de la théorie du choix rationnel. Il spécifie celle-ci par l'énoncé selon lequel « *les contraintes structurelles ne déterminent pas entièrement les actions engagées par les individus dans une société* » [1982b, p. 464], et sans laquelle « *il nous reste une variété de structuralisme* » [Idem]. Il est particulièrement lié à la tradition anglo-saxonne fortement marquée par la primauté accordée aux actions intentionnelles ; il place l'individu au centre de l'analyse, ce qui l'oppose radicalement au structuralisme qu'il associe à Marx et à nombre de marxistes. Il condamne la spécificité méthodologique du marxisme. Selon lui, l'individualisme méthodologique, en tant que stratégie explicative en sciences sociales, est indispensable à la lecture de Marx, dans la mesure où « *les choix méthodologiques de Marx et de la postérité marxiste se sont révélés singulièrement ineptes. D'une part, ils ont adopté le mode d'explication fonctionnaliste, en dépit de ses multiples faiblesses. D'autre part, ils ont refusé d'employer la théorie du choix rationnel et, plus particulièrement, la théorie des jeux, outil idéalement adapté aux problèmes qu'ils se sont posé* » [1985, p. 627].

Il associe le rôle d'un philosophe analytique à celui d'un scientifique, en ce qu'il cherche à vérifier si une théorie est cohérente et réfutable, ce qui permet de déterminer si elle est scientifique. À ses yeux, « *en assimilant les principes de la sociologie fonctionnaliste, renforcés par la tradition hégélienne, l'analyse sociale marxiste a acquis une théorie apparemment puissante mais qui, en fait, encourage la pensée paresseuse et consensuelle* » [1982b, p. 453]. Il considère que les individus dans une société sont analogues aux cellules dans un corps, en conséquence de quoi il assimile les phénomènes sociaux comme effets des actions individuelles aux effets des

comportements des cellules sur les individus. Il semble estimer que cette réductibilité ontologique implique la possibilité d'une réductibilité explicative, à savoir qu'il est possible d'expliquer une institution ou un phénomène social à partir des comportements individuels⁶².

1.1.3. L'œuvre de Marx disloquée

Il procède parfois par allusions : « *Marx songe de toute évidence* », « *ce que Marx avait à l'esprit* », « *ses préjugés théoriques* » [1989a, respectivement pp. 353, 364, 535]... ce qui paraît contradictoire avec la rigueur intellectuelle revendiquée par ailleurs. Parmi les marxistes analytiques, il est le plus explicite et le plus offensif dans son refus d'envisager l'œuvre de Marx comme un ensemble structuré. Le titre de son ouvrage principal en la matière (*Making Sense of Marx*), de même que sa traduction française (*Karl Marx, une interprétation analytique*⁶³), témoignent de cette prise de distance. Rares sont les éléments de l'œuvre de Marx et Engels qu'il ne critique pas. En outre, il est très sceptique sur la possibilité et la désirabilité d'un changement social radical. Il considère une révolution sociale non seulement improbable mais surtout non souhaitable. D'ailleurs, il reconnaît que « *dans la France de l'époque [en 1971], et dans une certaine mesure aujourd'hui encore, [ses] préoccupations méthodologiques conduiraient automatiquement les lecteurs à [le] situer à droite sur l'échiquier politique* » [*Idem*, p. 12].

À l'image de deux des ouvrages centraux du Groupe de Septembre [Cohen, 2000a et Roemer, 1982a], il divise la théorie de Marx en une théorie économique du capitalisme et une théorie de l'histoire, elle-même composée d'une théorie de l'histoire

⁶² En l'occurrence, une explication individuelle ne fait pas exclusivement référence au comportement cellulaire et doit comporter des explications psychologiques. Les propriétés relationnelles et les propriétés supra-individuelles ont également une capacité explicative, et il nous paraît erroné de spécifier *a priori* ce qui est explicatif et ce qui ne l'est pas entre les phénomènes sociaux et les comportements individuels. Toutefois, le choix d'Elster se porte sur l'individu.

⁶³ Il fut publié dans la collection « Sociologies » dirigée par Raymond Boudon, un des principaux représentants en France de l'individualisme méthodologique.

économique (rapport entre forces productives et rapports de production). Bien qu'il soit plus critique que Roemer, et nettement plus que Cohen, à l'égard de la théorie marxiste classique, il revendique un héritage de ce dernier : « *Maintes idées que je crois de mon cru sont en réalité nées en sa compagnie* » [Elster, 1989a, p. 14]. De fortes divergences ont opposé Elster et Cohen, en particulier sur les questions méthodologiques, entre individualisme méthodologique et explication fonctionnelle, mais elles se situent dans le cadre bien délimité de la philosophie analytique.

Il considère que « *la principale contribution de Marx à la méthodologie en sciences sociales est l'idée de conséquences inattendues. Il est de peu d'importance que l'on désigne cette méthode du nom de "dialectique"* » [Idem, p. 78]. Par conséquent il refuse d'accepter la méthodologie marxiste comme un ensemble homogène. Il affirme que Marx a utilisé plusieurs modes d'explications, et qu'« *il n'existe pas de forme d'explication spécifiquement marxiste* » [1985, p. 641]. Selon lui, une partie significative des travaux de Marx s'appuie sur l'individualisme méthodologique, notamment la théorie des crises exposée dans le livre III du *Capital* – Elster rejoint en cela les positions de Roemer. Les phénomènes sociaux seraient des effets émergents, des conséquences non intentionnelles d'actions individuelles intentionnelles. Par exemple, le progrès technique est la conséquence conjuguée de la recherche d'accumulation des capitalistes, des pressions de l'État, de la résistance de la classe ouvrière, sans être l'objectif recherché par chacun d'entre eux. Il affirme que, sur ce point, Marx était antitéléologique. Il estime que Marx a également eu recours à l'explication fonctionnelle, en particulier dans sa théorie de l'histoire, qui ne chercherait qu'à justifier une explication en fonction des conséquences favorables à l'avènement du communisme (ce qui est souhaitable est possible et inévitable). Marx aurait donc été téléologique sur ce point.

1.2. La question de la causalité en sciences sociales

En conséquence de sa rupture avec le raisonnement dialectique et donc avec l'unité entre la théorie de Marx et sa méthode, Elster interroge les modes de raisonnement existants en science en vue de pouvoir les appliquer à la théorie étudiée. Il privilégie l'explication causale et intentionnelle (1.2.1), ce qui correspond à un rejet de l'explication fonctionnelle (1.2.2).

1.2.1. Une défense de l'explication causale et de l'explication intentionnelle

Comme nous l'avons constaté précédemment, à la sortie de *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, Elster pose le débat entre individualisme méthodologique et explication fonctionnelle, analogiquement Andrei Markov contre Charles Darwin⁶⁴. Il condamne l'« *attitude cavalière [de Marx] à l'égard des canons de l'explication* » [1989a, p. 59] et présente trois niveaux d'explication en sciences sociales.

➤ *Une explication causale sub-intentionnelle*

Elle comprend deux niveaux, les circonstances externes et les mécanismes psychiques internes – elle correspond principalement aux contradictions psychologiques.

➤ *Une explication intentionnelle de l'action individuelle*

➤ *Une explication causale supra-intentionnelle*

Elle correspond aux contradictions psychologiques et produit des conséquences non intentionnelles et est, selon Elster, « *la contribution spécifiquement marxiste à la méthodologie des sciences sociales* » [*Idem*, p. 18]. Des axiomes spécifient les motivations et les contraintes des individus, permettent d'établir des théorèmes, et des lois d'autorégulation.

On rencontre souvent l'idée que seule reste aujourd'hui valable de l'œuvre de Marx sa méthode plutôt que telle ou telle proposition théorique positive. Comme on le verra au fil des chapitres suivants, je ne partage pas ce point de vue. [...] Pourtant, je crois aussi qu'il y a une méthode spécifiquement marxiste d'étude des phénomènes sociaux. [...] En réalité, cette méthode est d'une application si générale aujourd'hui que bien peu songeraient à lui donner le nom de « méthode

⁶⁴ Le premier modélise les systèmes aléatoires en supposant le futur indépendant du passé, de type « pile ou face ». L'état ultérieur n'est influencé que par l'état présent.

marxiste ». Dans une perspective historique, cependant, Marx apparaît comme un pionnier dans l'usage de cette méthodologie. [...] Pour dire les choses brièvement, il a insisté sur les conséquences involontaires de l'action humaine, affirmant qu'il faut les interpréter dans le cadre causal et intentionnel qui est devenu le langage classique des sciences sociales. [Ibid., p. 17]

Elster juge que Marx s'intéresse principalement à la *causalité supra-intentionnelle* et lui-même estime se préoccuper également de la *causalité sub-intentionnelle*⁶⁵.

1.2.2. Une critique de l'explication fonctionnelle

Elster assimile l'explication fonctionnelle au fonctionnalisme⁶⁶, le fonctionnalisme à la tradition hégélienne, et l'explication fonctionnelle à la déduction dialectique⁶⁷. Il critique le fonctionnalisme comme étant symptomatique des erreurs méthodologiques de Marx. Le débat entre Cohen et Elster est longtemps resté inaudible, les deux n'ayant pas les mêmes préoccupations. D'après Elster, le matérialisme historique est une conception technologique de l'histoire, une théorie désincarnée, et le marxisme n'a pas su « *intégrer la lutte des classes et le développement des forces productives*. [...] *On ne trouve pas trace d'un mécanisme par lequel la lutte des classes encourage l'essor des forces productives* » [1989a, p. 429]. Il considère que la contradiction entre rapports de production et forces productives en est une parmi d'autres, et le danger d'une interprétation superficielle du matérialisme historique serait de penser que les rapports de production obsolètes meurent d'eux-mêmes, sans lutte sociale ou politique. Elster reproche à l'explication fonctionnelle de mettre en mouvement des acteurs désincarnés. Il estime nécessaire de « *mettre à jour le mécanisme par lequel la conséquence rétroagit sur le comportement à expliquer* » [Idem, p. 51].

Ce type d'explication serait très flexible, au point d'être invulnérable à l'infirmité empirique, c'est-à-dire irréfutable, et par conséquent non scientifique. Elster critique une telle approche qu'il estime être un « *fonctionnalisme de long terme* » [qui] *souffre de*

⁶⁵ C'est une des raisons pour lesquelles à partir des années 1990, Elster a orienté son programme de recherche vers la psychologie sociale (Elster, 1990a).

⁶⁶ « *Dans mon article, le fonctionnalisme est conçu comme l'explication fonctionnelle* » [Elster, 1983a, p. 113]

⁶⁷ Cet amalgame apparaît aussi dans l'ouvrage de Lange, 1962.

tous les défauts des explications fonctionnelles ordinaires, notamment le problème d'une intention en recherche d'acteur » [1982b, p. 459]. Il évoque un « *raccourci fonctionnaliste* » [*Idem*, p. 461] comme substitut à l'explication intentionnelle, faute de réunir suffisamment de preuves. Il ne nie pas la possible existence d'énoncés-fonctions, mais il les distingue d'explications fonctionnelles, au sens où le rapprochement doit être justifié.

Elster dégage une typologie d'explications fonctionnelles. Le *paradigme fonctionnel fort* affirme que *toutes* les institutions ou *tous* les comportements ont une fonction expliquant leur présence⁶⁸. Le *paradigme fonctionnel principal* énonce que les fonctions latentes d'une institution ou d'un comportement expliquent sa présence⁶⁹. D'après le *paradigme fonctionnel faible*, une institution ou un comportement a des conséquences favorables, non intentionnelles et non reconnues⁷⁰ (Cohen). À l'explication fonctionnelle, il privilégie l'explication intentionnelle, la théorie des jeux et l'individualisme méthodologique – « *une option à laquelle, bizarrement, beaucoup de marxistes semblent hostiles* » [1982a, p. 6] –, qu'il prend soin de distinguer de l'individualisme éthique ou politique. La microéconomie serait associée à la théorie économique marxiste, au même titre que la psychologie sociale serait associée à la théorie marxiste de l'idéologie. Elster semble affirmer qu'une réductibilité ontologique des phénomènes sociaux aux effets des actions individuelles implique une réductibilité explicative. On peut ainsi dégager, d'une part, des marxistes analytiques post-positivistes autour d'Elster et de l'individualisme méthodologique (Roemer, Przeworski) et, d'autre part, des marxistes analytiques post-althussériens autour de Cohen et de l'explication fonctionnelle ou de l'anti-réductionnisme (Wright, Levine).

Hegel aurait appliqué l'explication fonctionnelle à la société et à l'histoire, aboutissant à un prédicat sans sujet, un but sans acteur et donc une téléologie objective. Elster lui oppose une téléologie subjective, qui met en œuvre des actes et des

⁶⁸ Nous associons ce paradigme à l'approche de Bronislaw Malinowski.

⁶⁹ Nous associons ce paradigme à l'approche de Robert Merton et de la plupart des fonctionnalistes

⁷⁰ Nous associons à ce paradigme à l'approche de Cohen.

sujets intentionnels, et une téléonomie qui, par exemple, explique les comportements par des modèles de sélection naturelle, à la recherche de stabilité, comme une forme d'autonomie. Marx est associé au paradigme fonctionnel faible, en attribuant des fonctions à la société bourgeoise, les admettant au service du capitalisme en posant la superstructure comme une nécessité des contradictions de la production matérielle. Tant que la domination du capital force la grande majorité de la société au surtravail, le capital exerce une fonction sociale et historique. La théorie du choix rationnel peut s'appliquer à toute question de science sociale sans lien avec le marxisme.

II. Elster et le marxisme analytique : un rôle moteur

Ce n'est pas tant pour ses contributions sur la théorie de Marx qu'Elster est un auteur reconnu que pour ses travaux sur les techniques de choix et de prise de décision. Pourtant, force est de constater qu'il a exercé une influence significative sur la pensée autour du marxisme, en particulier dans le cadre du marxisme analytique. Il a présenté des éléments fondateurs d'un marxisme de choix rationnel (II.1) et, parallèlement à une révision de plusieurs propositions théoriques traditionnellement attribuées au marxisme, il a exercé une influence significative sur un certain nombre d'auteurs (II.2).

II.1. Vers le marxisme de choix rationnel

Elster critique le matérialisme historique pour être fonctionnaliste et pour ne pas être individualiste. C'est pourquoi il argumente pour la prise en compte des acteurs individuels et de leurs comportements, ce qui passe par une explication intentionnelle, afin que soit rendue possible une théorie individualiste de l'histoire (II.1.1), et c'est en défense de l'individualisme méthodologique qu'utilise un tel mode d'explication (II.1.2).

II.1.1. Pour une théorie individualiste de l'histoire

Il dégage chez Marx une théorie de l'histoire et une théorie des modes de production successifs. Il lui prête une vision téléologique, lui reproche son manque de clarté – notamment une confusion entre forces productives et rapports de production, que Cohen aurait tenté de résoudre à l'aide de l'explication fonctionnelle. Il adopte pour la science sociale marxiste la même approche que Cohen pour la théorie de l'histoire, mais il spécifie la théorie de manière différente. Il tend à expliquer les actions humaines en des termes irréductibles à ceux des sciences physiques, en affirmant que le niveau le plus spécifique des sciences sociales est l'individu. Il évoque un « *embrouillamini conceptuel* » [1989a, p. 404] chez Marx en ce que le matérialisme historique présente à la fois une explication téléologique (les rapports de production non productifs disparaissent) et une explication causale (les forces productives sont la cause des rapports de production). Ainsi il accuse l'explication fonctionnelle de téléologie, en ce qu'elle conduirait à une philosophie spéculative de l'histoire. Il propose de rejeter cette théorie de l'histoire en ce qu'elle ne tient pas compte des individus, dans la mesure où la contradiction entre forces productives et rapports de production n'est pas une motivation suffisante à l'action révolutionnaire. Il reproche à Marx de ne jamais expliquer le rôle médiateur de la lutte de classes dans la contradiction entre forces productives et rapports de production⁷¹, et estime nécessaire une réflexion sur les fondements microéconomiques de l'action collective. Le fait que les forces productives ont besoin à un moment donné de nouveaux rapports de production pour la poursuite de leur croissance optimale est pour Elster une explication *ad hoc*.

Par exemple, Marx célèbre le capitalisme comme agent inconscient du progrès, auquel il suggère un mécanisme – la satisfaction des intérêts particuliers – mais serait incapable d'expliquer les raisons de la coïncidence entre intérêt individuel et progrès historique. Il n'aurait fait que remplacer le Dieu de Leibniz⁷² et l'Esprit de Hegel, par

⁷¹ Cette contradiction n'en est donc qu'une parmi d'autres, et il existe un conflit entre le matérialisme historique et la baisse tendancielle du taux de profit.

⁷² Elster attribue l'origine de l'explication fonctionnelle aux théodicées chrétiennes, et en particulier à Leibniz, selon qui tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes et donc tout

l'Humanité. Il évoque « *des intentions désincarnées, des actions en quête d'acteur, des verbes sans sujet* » [1989a, p. 157]. Il n'est pas pour Marx question de nier le poids explicatif des comportements individuels. Par exemple, les lois du capital ne pourraient être exécutées que par la concurrence entre capitalistes et donc par les comportements individuels.

II.1.2. Marxisme et explication intentionnelle : une étude de cas

Elster estime que les marxistes ont tort de ne pas accepter la théorie du choix rationnel. En l'occurrence, il la considère seule capable d'analyser les phénomènes d'interaction stratégique négligés par Marx, notamment le dilemme du prisonnier selon lequel une classe peut avoir des intérêts ne correspondant pas à ceux de ses membres. Ainsi, il défend l'explication intentionnelle pour un ensemble de phénomènes, dont les suivants :

➤ *L'action collective*

Afin de dépasser le problème du passager clandestin, il juge nécessaire d'établir des fondements microéconomiques afin de prendre en compte les désirs et les croyances des individus participant à l'action ; il dégage ainsi trois possibilités, chacune étant associée à un mobile différent : une action rationnelle et intéressée des participants, l'existence d'altruisme et d'esprit civique, et le caractère irrationnel de l'action collective.

Dans tous les cas, l'accent doit porter sur les individus, et non sur le groupe. Car si le groupe peut avoir un intérêt objectif, il n'a pas de but. L'intérêt objectif ne se réalisera que dans la mesure où il coïncide, où on le fait coïncider, avec les intérêts des individus membres. [1989a, p. 34]

➤ *Le comportement de l'État*

Elster rejette toute analyse de l'État. Cette problématique est envisagée comme le terrain privilégié des fonctionnalistes, notamment ceux qui l'expliquent par sa tendance à stabiliser la structure économique, en tant que superstructure garante de la base économique. Wright avance d'ailleurs l'hypothèse que « *l'État capitaliste est*

s'explique par ses conséquences favorables.

universellement fonctionnel pour la reproduction de l'État capitaliste » [1978, p. 231]. Elster la rejette en ce qu'elle n'offre ni raison ni mécanisme [1989a]. La société de classes et l'exploitation seraient ainsi nécessaires au communisme et les institutions du capitalisme s'expliqueraient par leurs fonctions pour le capitalisme :

- a. Toute action de l'État servirait l'intérêt de la classe capitaliste ;
- b. Toute action qui servirait l'intérêt collectif de la classe capitaliste serait prise en charge par l'État ;
- c. Les exceptions à (a) correspondraient à une autonomie relative de l'État ;
- d. Les exceptions à (b) correspondraient à l'intérêt politique de la bourgeoisie à ce que l'État n'agisse pas toujours dans l'intérêt économique de la bourgeoisie.

Elster décèle chez Marx, en particulier dans *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, le type d'explication selon laquelle l'État sert à la classe capitaliste pour promouvoir son intérêt en tant qu'entité collective. Le régime bonapartiste, comme forme d'État anticapitaliste, aurait pourtant pour rôle de sauvegarder le capitalisme. Une analyse similaire pourrait également être utilisée pour analyser le nazisme et le fascisme des années 1930 en Allemagne, en Italie et en Espagne. « *Une des fonctions importantes du fascisme, comme le système nazi, était de supprimer l'objection capitaliste au plein emploi* » [Kalecki, 1971, p. 140].

Elster reproche à certains auteurs marxistes (Poulantzas [1968], O'Connor [1971]) de commettre l'erreur fonctionnaliste d'attribuer à l'État plusieurs fonctions – répression, légitimation, accumulation. Notamment, pour O'Connor, toute action de l'État est envisagée dans les perspectives suivantes : dans les intérêts du capitaliste individuel pour maximiser le profit, dans les intérêts de la classe capitaliste pour maîtriser la cupidité individuelle et dans les intérêts du capital en se dissociant des intérêts de classe pour conserver une légitimité. Pour Elster [1989a, p. 545], « *Marx avait du pouvoir une conception étriquée, préstratégique, qui l'empêchait de reconnaître que l'État jouissait d'une véritable autonomie et non en tant que simple fief de la classe capitaliste* ».

➤ *La formation de coalitions*

Alors que Marx évoque un intérêt de classe objectif, Elster considère que les coalitions peuvent être régies soit par le choix rationnel, soit par une description fonctionnelle. Dans le premier cas, elles résultent du choix des acteurs, dans le second, elles s'expliquent par le rôle qu'elles jouent dans une structure donnée. Il estime [*Idem*, p. 497] que « *Marx n'a pas beaucoup réfléchi au problème des fondements microéconomiques de l'action collective* » et, pour sa part, il utilise un modèle de théorie des jeux.

Elster soumet implacablement l'ensemble de l'œuvre de Marx aux canons de l'individualisme méthodologique, privilégiant la logique de la structure sur le contenu théorique, ce qui est caractéristique du marxisme analytique, et qui lui octroie une place particulière au sein du marxisme.

II.2. Une influence majeure dans le marxisme analytique

Au sein du Groupe de Septembre, Elster a acquis une position centrale. Il a regroupé autour de ses positions un ensemble d'auteurs. En partant de postulats méthodologiques apparemment opposés à ceux de Marx, il parvient à des conclusions théoriques contradictoires à celles de Marx (II.2.1). L'influence qu'il a exercée sur le Groupe de Septembre se ressent notamment dans les travaux d'Adam Przeworski et de Philippe Van Parijs (II.2.2).

II.2.1. Contre Marx

Elster rejette nombre des aspects centraux de l'œuvre de Marx. Son projet est de séparer ce qu'il considère comme le bon Marx de ce qu'il considère comme le mauvais Marx. Il rejette le socialisme scientifique, le matérialisme dialectique, la théorie de la valeur travail, la loi de la baisse tendancielle du taux de profit, le matérialisme historique pour l'essentiel. En particulier, il est critique à l'égard de la théorie économique marxiste et se situe dans la même logique que Roemer, ne voyant aucune raison scientifique de privilégier la force de travail comme marchandise exploitée, au sens où « *n'importe*

quelle marchandise peut être retenue comme celle dont l'exploitation rend l'économie productive et, de ce fait, dégage un surplus » [Elster, 1989a, p. 66]. Il rejette la théorie de la valeur travail en ce que « *la présence de travail véritablement et irréductiblement hétérogène constitue une pierre d'achoppement de taille pour l'économie marxienne* » [Idem, p. 186], jugée « *intellectuellement morte* » [1986b, p. 60]. De même, le taux d'exploitation permettrait d'augmenter le taux de profit lorsque l'innovation conduit à diminuer le contenu en travail, ce qui fait échouer la loi de la baisse tendancielle du taux de profit⁷³. L'orthodoxie marxienne est rejetée par Elster, pour qui « *il n'est plus possible aujourd'hui, moralement ou intellectuellement, d'être marxiste au sens traditionnel* » [1989a, p. 711]. Il a été largement critiqué, pas uniquement par des auteurs marxistes, notamment pour positivisme antidialectique [Ryan, 1986], déformation, diffamation, mise hors contexte, incohérence, mépris [McCarney, 1986], superficialité, poppérisme, dogmatisme [Sayers, 1987]...

II.2.2. Przeworski et Van Parijs acquis à l'individualisme méthodologique

Aux côtés de Jon Elster, et avec des trajectoires sensiblement différentes, Adam Przeworski et Philippe Van Parijs, tous deux acteurs du Groupe de Septembre, sont des partisans de l'application de l'individualisme méthodologique et de la théorie du choix rationnel à la théorie marxiste. Il nous semble que ces auteurs illustrent la tendance au rapprochement vers l'individualisme méthodologique opéré par le marxisme analytique au cours des années 1980. Przeworski défend la possibilité d'un marxisme réformiste (II.2.2.1), tandis que Van Parijs, après avoir été favorable à l'explication fonctionnelle, propose une défense de la théorie des jeux (II.2.2.2).

⁷³ Ce point renvoie aux travaux de Nobuo Okishio [1961], également repris par John Roemer [1981].

II.2.2.1. Przeworski, un marxisme réformiste

Przeworski défend des positions théoriques particulièrement originales, et il nous semble qu'il est l'auteur qui pousse la logique du marxisme de choix rationnel le plus loin, dans ses conséquences en termes de pratique politique. Par exemple, il affirme que « *si Mme Jones devient ouvrier, ce n'est pas parce qu'elle a été conduite à le faire par une norme intériorisée, ni parce qu'elle n'a pas le choix ; elle devient ouvrier parce qu'elle choisit de devenir ouvrier. Telle est la révolution apportée par John Roemer dans le concept marxiste de classe* » [1982, pp. 309-310]⁷⁴. Il reproche aux marxistes, en référence aux auteurs de la deuxième Internationale dont Plekhanov, mais également à Althusser, d'avoir trop souvent pensé l'histoire sans acteur, ce qui serait lié à l'influence naturaliste de Engels et de sa *Dialectique de la nature* [1952]. Il va même plus loin qu'Elster⁷⁵, et a élaboré un modèle théorique sur la trajectoire des politiques des partis sociaux-démocrates dans les sociétés capitalistes, et les dilemmes auxquels ils sont confrontés. Il parvient à la conclusion selon laquelle ces partis doivent participer aux élections pour éviter de rester marginaux, s'allier avec la « classe moyenne » pour obtenir une majorité, et mettre en œuvre une politique réformiste pour éviter une contre-offensive de la part de la classe capitaliste. Pour Elster, « *ce n'est qu'avec une analyse correcte du mécanisme de cette lutte de classes réformiste que l'on peut comprendre comment la transformer en une lutte pour l'abolition du système capitaliste* » [1982b, p. 478], et pour Przeworski, « *un capitalisme en développement rapide dans lequel les travailleurs peuvent raisonnablement espérer bénéficier de l'exploitation passée est, faute de mieux, la meilleure solution à la fois pour les travailleurs et pour les capitalistes. C'est précisément à cela que correspond la lutte pour l'amélioration des conditions matérielles sous le capitalisme. Ce n'est pas une lutte pour le socialisme* » [1980c, p. 146]. Les stratégies passées et les structures actuelles déterminent la trajectoire historique des possibles, ce qui permet à Przeworski d'élaborer un modèle

⁷⁴ Cette position n'est pas partagée par tous les marxistes analytiques puisque, pour Cohen, un ouvrier est forcé de vendre sa force de travail, quand il n'y a pas d'alternative « raisonnable ou acceptable » [1983b, p. 4].

⁷⁵ Ils ont tous deux quitté le Groupe de Septembre au début des années 1990.

mathématique fondé sur une étude empirique des résultats électoraux. Ses travaux prolongent ceux de Roemer sur la théorie de l'exploitation. Il estime que l'exploitation n'est pas un concept nécessaire à l'analyse de l'histoire, que les conflits sociaux ne résultent pas nécessairement de conflits de classe, qu'il est parfaitement possible qu'il s'agisse d'une lutte entre sexes, entre nations, entre groupes religieux...⁷⁶

II.2.2.2. Van Parijs, de l'explication fonctionnelle à la théorie des jeux

Au-delà d'un accord global avec Roemer sur la chute du taux de profit [1980], d'une éloge de la théorie des classes sociales présentée par Wright [1986], de ses travaux sur l'éthique en économie [1991] et sur l'allocation universelle [1992], Van Parijs a apporté sa contribution au marxisme analytique dès le début des années 1980 [1982b] dans le cadre du débat entre Cohen et Elster. Il défend globalement le fonctionnalisme – qu'il assimile, comme Elster, à l'explication fonctionnelle – jusqu'au début des années 1980, puisqu'il s'attache à présenter la « *légitimité des explications-fonctions* » [1981, p. 26], puis il finit par admettre l'exigence de fondements microéconomiques, de la théorie des jeux, lorsqu'il préconise « *qu'une stratégie prudente, et même indispensable, est de réorienter les efforts théoriques marxistes dans d'autres directions, par exemple la théorie des jeux* » [1982b, p. 509]. Il nie que des mécanismes non intentionnels en science sociale puissent soutenir une explication fonctionnelle. Il accepte avec Elster que ces explications exigent la spécification d'un mécanisme, ce que n'exige pas Cohen (même une loi conséquentielle bien appuyée, comme celle de Cohen, ne fournit pas d'exemples spécifiques de A si A et la tendance de A à engendrer B sont tous deux les effets de C. En l'absence de mécanisme, les tests seront insatisfaisants).

C'est à travers sa polémique avec Cohen qu'Elster a intégré les discussions au sein du Groupe de Septembre, mais il convient d'affirmer que, en particulier avec la publication de *Making Sense of Marx*, sa contribution dépasse largement cette controverse et occupe dans ces débats une place bien plus importante. Il semble même

⁷⁶ L'existence de telles luttes n'est pas contradictoire avec l'existence de classes sociales, mais nous estimons qu'il est impossible de les interpréter sans faire référence à celles-ci.

être l'auteur auquel l'expression « marxisme sans foutaise » correspond le mieux, puisqu'il étudie l'œuvre de Marx avec un recul particulièrement critique. Après un débat stimulant avec Cohen, notamment autour de l'explication fonctionnelle, Elster proposait une interprétation et une critique aussi exhaustive que sévère de l'œuvre théorique de Marx. Sous son impulsion, s'est donc constitué le marxisme de choix rationnel, que nous étudions dans la prochaine section.

SECTION 4. LE MARXISME DE CHOIX RATIONNEL : « AVEC LES ARMES DE L'ENNEMI »

L'expression « marxisme analytique » a été identifiée avec ce qui est parfois appelé « marxisme de choix rationnel ». Cette identification est injustifiée. Alors qu'il est certainement vrai que les marxistes de choix rationnel sont analytiques, et également vrai que les marxistes analytiques sont souvent orientés vers le marxisme de choix rationnel en raison de sa clarté et de sa précision, il n'existe pas de relation nécessaire entre les deux, et de nombreux marxistes analytiquement orientés rejettent la théorie du choix rationnel comme une façon adéquate de construire des théories de la société. [Wright, 1987a, p. 25]

Contrairement à ce qui est parfois affirmé, le marxisme analytique n'est pas un marxisme de choix rationnel, mais le marxisme de choix rationnel est un sous-ensemble, en l'occurrence le plus influent, du marxisme analytique. Cette confusion peut s'expliquer par le fait que le terme de marxisme analytique est apparu avec l'établissement des fondements du marxisme de choix rationnel. C'est à partir de la publication en 1985 par Jon Elster [1989a] de *Making Sense of Marx*, puis par John Roemer [1986] de l'ouvrage collectif *Analytical Marxism* en 1986, que le débat au sein du marxisme analytique s'est déplacé, alors que Cohen avait réfuté le matérialisme historique, vers le marxisme de choix rationnel. Le postulat de ce courant de pensée est que la différence entre marxisme analytique et théorie néoclassique ne réside pas dans la logique interne des modèles, mais dans les problèmes étudiés, notamment l'exploitation. Il est erroné de prêter à Cohen la paternité du marxisme de choix rationnel, toutefois un ensemble d'éléments lui accordent un rôle significatif. D'une manière générale, le modèle analytique qu'il a présenté pour le matérialisme historique

a servi de modèle pour nombre d'auteurs et, plus spécifiquement, la rationalité qu'il propose pour soutenir la Thèse du Développement est suffisamment générale pour pouvoir être interprétée comme une rationalité de type individualiste. Bien qu'il ne saurait être caractérisé comme un marxiste de choix rationnel, Cohen a subi une influence significative de la théorie des jeux (I). Le marxisme de choix rationnel n'est pas équivalent au marxisme analytique, même s'il en est un des éléments les plus influents (II).

I. Cohen dépassé par la théorie des jeux

De nombreux critiques de Cohen parmi les marxistes analytiques ont rejeté le matérialisme historique. Il lui a notamment été reproché d'être une théorie générale de l'histoire sans théorie de l'action, une philosophie spéculative de l'histoire postulant l'inévitabilité du communisme. Toutefois, l'hypothèse de rationalité que propose Cohen, même si elle paraît être collective plutôt qu'individuelle, paraît suffisamment générale pour servir de justification au marxisme de choix rationnel. Ainsi, nombre d'auteurs se sont tournés vers une analyse du mode de production capitaliste, en particulier de la formation et de l'action des classes. Ce terrain-là est propice à l'utilisation de la théorie des jeux. Pour Roemer [1982e, p. 513], « *les questions-clé du matérialisme historique doivent faire référence aux formes spécifiques de la lutte de classes, et [...] une compréhension de telles luttes est apportée par la théorie des jeux* ». Cette dernière peut également avoir pour fonction de nier le rôle de la lutte de classes. Pour Przeworski [1982, pp. 293-294], « *l'histoire du capitalisme n'est pas nécessairement une histoire de lutte de classes entre exploités et exploités* ». En rejetant tout mode d'explication non microéconomique, la théorie des jeux renvoie à des analyses en termes d'individus, que Cohen n'accepte pas intégralement (I.1). Toutefois, il accorde un certain intérêt à la théorie des jeux, et envisage qu'elle puisse être opérationnelle en sciences sociales (I.2).

1.1. La théorie des jeux contre toute détermination structurelle

Le marxisme de choix rationnel rejette les types sociaux comme objet d'étude. La théorie des jeux est pour Elster nécessaire au marxisme en ce qu'elle seule serait capable d'expliquer les mouvements de la lutte de classes. Elle permet de rechercher des fondements microéconomiques pour l'étude de la structure sociale et du changement historique. Elle étudie la lutte de classes de manière ahistorique, la réduit à une abstraction. Tandis que les marxistes néoclassiques étudient l'individu en tant qu'*homo œconomicus*, Cohen s'intéresse à l'Homme⁷⁷. Contrairement à Cohen pour qui la lutte de classes est une expression de la relation entre forces productives et rapports de production, Elster ne donne de primauté explicative qu'aux actions des agents individuels, ce qui est contradictoire avec ce qu'ont dit Marx et Engels.

S'il s'agit, par conséquent, de rechercher les forces motrices qui, – consciemment ou inconsciemment et, il faut le dire, très souvent inconsciemment, – se trouvent derrière les mobiles des actions des hommes dans l'histoire et qui constituent en fait les dernières forces motrices de l'histoire, il ne peut pas tant s'agir des motifs des individus, si proéminents soient-ils, que de ceux qui mettent en mouvement de grandes masses, des peuples entiers, et dans chaque peuple, à leur tour, des classes tout entières. [Engels, 1946, p. 39]

Certains marxistes analytiques soutiennent Elster dans sa démarche.

Je suis persuadé que nous devrions entièrement adopter l'approche en termes de théorie des jeux pour comprendre les phénomènes économiques, et nous devrions limiter le rôle des modèles de production à la spécification des rapports techniques constitutifs des contraintes des modèles de jeu. [Przeworski, 1982, p. 302]

Une telle interprétation s'articule autour de l'hypothèse, défendue notamment par Elster et Roemer, selon laquelle une partie significative des travaux de Marx repose sur l'individualisme méthodologique. La théorie des jeux s'appuie sur des principes généraux. La récompense de chacun dépend de la récompense de tous et du choix de tous, et le choix de chacun dépend de l'anticipation du choix de tous. Elle est utilisée pour analyser les processus d'interaction sociale avec un ensemble de postulats.

⁷⁷ Marx, pour sa part, ne porte aucune généralité, mais envisage les hommes dans leur situation historique et sociale, les individus ne pouvant être analysés que dans le cadre de leurs interactions.

Premièrement, un état social donné dépend des actions choisies par les individus. Deuxièmement, une structure sociale ne détermine pas entièrement les actions individuelles. La classe dominante a le pouvoir de manipuler les contraintes afin de ne pas laisser de choix à la classe dominée. Troisièmement, les individus choisissent les actions menant aux meilleurs résultats, c'est-à-dire maximisant leurs intérêts. Les structures de préférences conduisent à des actions spécifiques indépendantes de la socialisation. Enfin, les individus considèrent les autres individus comme des acteurs rationnels. La théorie des jeux analyse l'interdépendance des décisions ; elle serait utile au marxisme dans la mesure où les intérêts de classe ne seraient pas purement objectifs et structurellement déterminés. La confrontation entre les classes et les rapports entre individus au sein d'une même classe conduisant à des interdépendances complexes rendraient nécessaire la théorie des jeux. Chaque acteur adopte une stratégie dont le résultat dépend du choix de tous. La théorie des jeux évite la conception atomistique qui décrit l'individu comme égoïste et isolé. Elle est utilisée pour étudier la lutte entre capital et travail (jeux à deux acteurs) ou la lutte entre les membres d'une classe (jeux à n acteurs). Sont étudiées les situations de conflit et de coopération, de lutte de classes et de solidarité. La théorie des jeux a pour but d'éclairer la nature de la discrimination sociale, crée des catégories d'analyse sociologique en vue de comprendre les problèmes sociaux et historiques. L'acteur rationnel constitue une structure incarnée, en ce qu'il représente les lois de l'histoire universelle, la logique transhistorique du développement. En termes de matérialisme historique, le féodalisme était une entrave au développement des forces productives en ce qu'il décourage la prise d'initiative individuelle, alors que le capitalisme, dans une logique de concurrence, conduit à la spécialisation, l'innovation, l'accumulation.

1.2. Cohen contre l'exclusivité explicative de la théorie des jeux

Même en désaccord sur sa centralité dans le marxisme, Roemer et Cohen acceptent que la théorie des jeux puisse constituer une aide pour comprendre la lutte de classes. [Elster, 1983a, p. 117]

Cohen ne rejette pas fondamentalement la théorie des jeux, qui selon lui « *permet d'expliquer les vicissitudes de la lutte et les stratégies poursuivies, mais elle est incapable d'expliquer pourquoi les guerres de classe (en opposition aux batailles) se passent de telle ou telle façon* » [Cohen, 1982a, p. 34]. Toutefois, il l'estime insuffisante. Il la considère capable d'expliquer les stratégies, le déroulement des batailles, les comportements mais seule l'explication fonctionnelle peut permettre de saisir la dialectique entre forces productives et rapports de production qui constitue le cadre de la lutte de classes. Il « *ne pense pas que cette voie [la théorie des jeux] soit profitable au matérialisme historique* » [1982a, p. 27]. Dans la même optique, Anthony Giddens [1982] remarque que le jeu ne peut commencer qu'une fois formées les préférences, et que cette formation résulte d'un processus extérieur au jeu. Berger et Offe [1982] se situent également dans un dualisme entre choix et structure, en admettant que la théorie des jeux peut se substituer aux structures objectives lorsque celles-ci ne déterminent pas parfaitement l'action de classe. Les contraintes structurelles ne sont pas totalement déterminantes.

Pour Cohen, le marxisme ne s'intéresse pas tant aux comportements qu'aux forces et aux rapports qui les contraignent. Même si la théorie des jeux peut servir à décrire le déroulement de la lutte de classes, elle n'apporte absolument aucune information sur le processus y aboutissant. Les luttes et les alliances sont d'une importance explicative secondaire, ponctuelle, en tant que forme de prise de conscience du conflit. Ainsi, le marxisme de choix rationnel étudie la lutte de classes de manière atemporelle, la réduisant à une abstraction, négligeant la dialectique qui vient d'être évoquée. Même Adam Przeworski, un de ses plus farouches partisans dans le Groupe de Septembre, a conscience des faiblesses de la théorie des jeux : « *Aujourd'hui, l'appareil de la théorie des jeux est tout au plus en mesure d'éclairer des événements singuliers, isolés et qui se produisent dans des conditions données* » [1986, p. 106]. Il nous semble que le marxisme de choix rationnel, comme la théorie du choix rationnel en

général, a tendance à poser en hypothèse ce qui est à expliquer. Elle postule la primauté explicative des comportements individuels, puis prétend la prouver.

La rigueur intellectuelle avec laquelle Cohen a défendu le matérialisme historique dans *Karl Marx's Theory of History: A Defence* n'autorisait pas à penser qu'elles allaient donner naissance à ce paradoxe qu'est le marxisme néoclassique, et qui paraît contenir en soi la destruction de son propre sujet. Il peut pourtant être considéré comme un effet émergent de la défense analytique de Cohen. Celui-ci fut incontestablement un *défenseur* du matérialisme historique, un opposant à la théorie néoclassique. Il est clair que cette approche paraît paradoxale tant, d'une part, Marx critiquait l'individualisme des économistes classiques et tant, d'autre part, les défenseurs de l'individualisme méthodologique – Hayek et Popper notamment – ont combattu Marx.

Au-delà d'Althusser, les marxistes de choix rationnel condamnent le renversement hégélien, auquel ils reprochent de reproduire les éléments de la pensée téléologique hégélienne, dans la mesure où le collectivisme méthodologique donnerait une indépendance ontologique aux sujets collectifs, des lois de développement ayant une importance explicative supérieure à celle des individus, ce qui correspondrait à une intentionnalité désincarnée, à une téléologie. La théorie de l'histoire de Marx est parfois accusée de holisme radical, en ce qu'elle rend les catégories macrosociales irréductibles aux microprocessus. Elle expliquerait la trajectoire du changement social comme objectivement dirigée vers un but ultime, indépendamment des buts subjectifs des acteurs humains. Les individus seraient alors des agents de forces sociales impersonnelles, des supports des rapports sociaux, sans rôle autonome explicatif. Un fondement individualiste permettrait alors de préserver l'intérêt substantiel du marxisme. Pour Przeworski [1986, p. 77], il s'agit de « *fonder toute théorie de la société sur les actions rationnelles, finalisées des individus* ». En l'occurrence, le socialisme comme projet de société serait une alternative soumise à la rationalité des acteurs. En fin de compte, la rigueur analytique de Roemer et l'insistance d'Elster ont imposé l'individualisme méthodologique au marxisme analytique.

II. Une branche du marxisme analytique

L'intérêt de certains marxistes analytiques pour la prise en compte du choix conscient en théorie sociale les a poussés vers une élaboration en termes de choix rationnel, historiquement identifiée à l'économie néoclassique. Un trait essentiel de ce courant de pensée est sa défense de l'individualisme méthodologique. Les principaux auteurs, tout du moins les défenseurs les plus actifs, sont Elster, Roemer et Przeworski. Leur postulat élémentaire énonce qu'une large partie des travaux de Marx s'appuie sur les postulats de l'individualisme méthodologique, en l'occurrence *Le Capital* et les travaux qui y ont préparé, dans la logique de la coupure épistémologique althussérienne. La priorité ontologique est accordée à l'individu sur le tout, et la société est envisagée comme un ensemble d'individus dotés de biens exogènes, qui entrent dans des rapports d'échange pour satisfaire des besoins également exogènes. Il s'agit d'analyser les mécanismes d'action des individus dans un ensemble de rapports sociaux déterminés. Dans tous les cas, contre le collectivisme méthodologique, il est affirmé qu'aucune explication ne saurait dépasser l'individu. Il est question ici de dégager les éléments fondamentaux de ce courant, dans le cadre d'une typologie des approches méthodologiques. Nous envisageons le marxisme de choix rationnel comme une association contre-intuitive (II.1), puis comme un modèle spécifique en sciences sociales (II.2), et ses propositions théoriques paraissent peu compatibles avec celles traditionnellement défendues par les auteurs marxistes (II.3).

II.1. Une curiosité méthodologique

Une explication de l'action en termes de choix rationnel suppose que l'on montre que l'action était rationnelle et qu'elle a été accomplie parce qu'elle était rationnelle. Que l'action soit rationnelle signifie qu'étant donné les croyances de l'agent, l'action en question était pour lui le meilleur moyen de réaliser ses projets ou ses désirs. [Elster, 1989a, p. 24]

Le marxisme de choix rationnel se fixe pour objectif de renverser logique de la théorie du choix rationnel, traditionnellement utilisée en défense des rapports capitalistes de propriété, pour en faire un outil de critique anticapitaliste. Les auteurs comparent leur

démarche avec celle de Marx : « *N'est-ce pas ce qu'a fait Marx dans Le Capital en subvertissant l'économie politique classique de son époque pour en tirer des conclusions anticapitalistes ?* » [Carling, 1990, p. 107]. Un modèle de choix rationnel est attribué au *Capital*, avec des acteurs collectifs dans le tome I, puis des acteurs individuels dans le tome III. Marx aurait utilisé des hypothèses de choix rationnel dans son analyse du capitalisme, ainsi que dans sa projection vers le socialisme.

En outre, l'individualisme méthodologique semble cohérent avec les méthodes de la philosophie analytique, en ce que les éléments sont étudiés préalablement à l'étude de l'ensemble auquel ils appartiennent, ce qui élude la substance de ces éléments, à savoir pour Marx les rapports qu'ils entretiennent entre eux. La théorie néoclassique étudie les individus, les groupes sociaux exclusivement du point de vue de la logique formelle. Ils ne sont pas envisagés dans leurs rapports sociaux mais de manière isolée, et les échanges et interactions ne viennent se greffer que dans un second temps. L'opposition avec Marx semble flagrante, puisque pour lui, l'échange et la structure sociale doivent être compris comme s'intégrant dans une société, un système organique. L'essence d'une marchandise est d'être échangée, « *le rapport réel des marchandises les unes aux autres est leur procès d'échange* » [Marx, 1957, p. 20], et l'intérêt privé est socialement déterminé.

A priori, il semble paradoxal, et en tout cas très novateur, d'associer le marxisme et la théorie des jeux – traditionnellement rattachée à l'approche néoclassique – et une telle pratique « *apparaît comme un oxymoron* » [Lebowitz, 1988, p. 193]. L'utilisation de la philosophie analytique permettant de distinguer, en l'occurrence dans le *corpus* marxiste, les divers éléments comme des entités indépendantes, il est permis d'étudier certains aspects de la théorie marxiste avec la méthode qui semble la plus appropriée. Ainsi, dans l'analyse en sciences sociales d'un ensemble complexe à partir de ses éléments les plus simples, le plus simple est l'individu. Selon Elster, les phénomènes sociaux s'expliquent en termes d'actions individuelles. Il sélectionne chez Marx les éléments qui lui paraissent pouvoir correspondre à l'individualisme méthodologique et les adapte à une analyse en termes de théorie des jeux, qu'il considère comme une alternative à l'explication fonctionnelle. Il se livre alors à un modèle dans la tradition

néoclassique, avec notamment hypothèse d'information parfaite, en vue de créer un « *marxismus-œconomicus* » [Pouch, 2001, p. 213].

C'est notamment contre l'utopie et l'irresponsabilité attribuées par Elster et Roemer au marxisme orthodoxe des deuxième et troisième Internationales⁷⁸, que fut élaboré le marxisme de choix rationnel. Ils lui reprochent son collectivisme méthodologique, son fonctionnalisme et sa méthode dialectique qui seraient empruntés à Hegel. À la suite d'Althusser, ils condamnent farouchement le renversement hégélien. Le collectivisme méthodologique attribuerait une indépendance ontologique aux sujets collectifs, des lois de développement supérieures aux individus, qui par conséquent seraient au service d'un être supra-individuel, sans subjectivité. Il s'agirait, selon eux, d'une intentionnalité désincarnée, d'une téléologie, et elle serait propre aux explications fonctionnelles qu'ils dénoncent, et auxquelles ils opposent l'individualisme méthodologique et les effets émergents.

Pour les marxistes de choix rationnel, seule la logique formelle permet de rendre compte du fonctionnement social. Ils considèrent que cette logique est violée par la dialectique, qui ne ferait qu'obscurcir la compréhension. À l'opposé, dans une perspective dialectique, il n'existe aucune indépendance entre le tout et les parties, et la priorité n'est pas accordée à celles-ci sur celui-là, mais les parties se dotent de propriétés en tant qu'éléments d'un tout. Ainsi, pour Marx, la société est considérée comme un ensemble organique : les tendances générales du capital produisent les lois immanentes de la société capitaliste, que la concurrence a pour rôle de réaliser. Partir de l'individu inverse la problématique et correspond à une distorsion de l'œuvre de Marx, pour qui la priorité ne serait pas tant la détermination des comportements individuels que la structure dans laquelle agissent les individus. Ainsi, la théorie des jeux rend-elle difficilement compte des structures sociales, qui ne peuvent pas être réduites à des actes individuels. Marx envisage le mouvement de la société comme un enchaînement de faits historiques soumis à des lois, non seulement indépendantes de

⁷⁸ Au-delà des éloges dithyrambiques dont il fut l'objet, *Karl Marx's Theory of History: A Defence* est probablement assimilé à ce marxisme, puisque Cohen prétend défendre « *un matérialisme historique à l'ancienne [...] une conception traditionnelle* » [K, p. x].

la volonté des hommes mais qui la déterminent. L'élément conscient n'est pas inexistant, mais joue un rôle secondaire, subordonné.

II.2. Un modèle explicatif parmi d'autres

Dans le cadre de cette controverse méthodologique, Levine, Sober et Wright⁷⁹ [1987] présentent une typologie de positions méthodologiques regroupées en quatre ensembles selon le rôle explicatif accordé aux rapports entre individus ou entre entités sociales.

➤ *L'atomisme*

Ni les rapports interindividuels ni les propriétés et rapports entre entités ne sont explicatifs. Seuls le sont les processus causaux intra-individuels. « *Les interactions sont entièrement gouvernées par des mécanismes propres aux entités atomistiquement constituées liées aux interactions* » [Levine, Sober, Wright, 1987, p. 70, n. 7]. Les rapports entre individus ne sont explicables que par des croyances et désirs individuels. « *L'individualisme méthodologique n'est pas une doctrine atomiste, qui se limiterait aux rapports extrinsèques ou causaux entre les agents sociaux* » [Elster, 1986a, p. 63].

➤ *Le holisme radical*

Seuls les propriétés et les rapports entre entités sociales sont explicatives, et les rapports interindividuels sont des épiphénomènes et seul le tout est la cause réelle. Les faits sociaux s'auto-explicitent et les mécanismes individuels n'ont pas de rôle explicatif autonome. Il est critiqué par les marxistes qui notamment visent l'argument althussérien de causalité structurelle accusé de reproduire les éléments de la pensée téléologique hégélienne tout en la critiquant. C'est contre ce holisme radical, contre ce collectivisme méthodologique que s'élèvent les marxistes de choix rationnel.

⁷⁹ Ces auteurs font partie du marxisme analytique, mais ne sont pas des marxistes de choix rationnel.

➤ *L'individualisme méthodologique*

Ce terme, inventé par Schumpeter dans son premier ouvrage⁸⁰, est envisagé sans lien direct avec l'individualisme politique ou éthique, contrairement à ce qu'affirment Hayek [1994] et Popper [1978]. Seuls les rapports interindividuels sont explicatifs et tous les phénomènes sont explicables *en dernière instance* de façon individuelle. Toutefois les propriétés individuelles vont au-delà des propriétés psychologiques et peuvent être relationnelles par nature. Cela signifie que toute explication impliquant des concepts macrosociaux doit pouvoir être formulée en termes microéconomiques, n'engageant que les individus et leurs propriétés. L'individualisme méthodologique ne rejette pas les propriétés relationnelles et accepte que le tout soit supérieur à la somme des parties, et il maintient que seuls les rapports entre individus sont explicables de manière irréductible. La logique serait de pouvoir expliquer tout phénomène en termes du plus simple, mais ce n'est de toute évidence pas possible en termes atomistiques. L'interdépendance des utilités et des décisions implique que les entités soient distinctes.

➤ *L'anti-réductionnisme*

Les rapports entre individus ainsi qu'entre entités sociales sont explicatifs. Tout en refusant de réduire les explications sociales à des explications individuelles, l'anti-réductionnisme attache de l'importance à l'élaboration de fondements microéconomiques, mais tout phénomène macroéconomique ne peut pas être expliqué de façon microéconomique, et pour Wright, Levine et Sober, le marxisme analytique correspondrait à un antiréductionnisme, ce qui fait débat, puisqu'Elster se réfère explicitement à l'individualisme méthodologique.

⁸⁰ *Das Wesen und der Hauptinhalt des Theoretischen Nationalökonomie*, Leipzig, 1908 [L'essence et le contenu principal de la théorie économique].

II.3. Un avatar du marxisme ?

Les lacunes attribuées à l'explication fonctionnelle, ainsi que la neutralité méthodologique que revendique la philosophie analytique – elle laisse le libre choix du mode d'explication –, peuvent aboutir à d'étranges paradoxes, notamment avec la recherche de fondements microéconomiques au marxisme. La question se pose inévitablement de savoir si l'adoption de pratiques de la science sociale conventionnelle conduit à neutraliser les aspirations révolutionnaires du marxisme, si l'adoption d'armes politiques de la démocratie capitaliste conduit à incorporer les socialistes dans les fonctions régulatrices de l'État capitaliste. Dans leur charge contre le « collectivisme méthodologique », Roemer et Elster ont recours aux « *robinsonades* » [Marx, 1957, p. 149] de l'analyse microéconomique standard, sans tenir compte de l'échange et des rapports sociaux. Non seulement Elster dégage les individus de la forme sociale dans laquelle ils vivent, mais il néglige son existence même. La théorie des jeux nie la spécificité propre à chaque mode de production.

Le marxisme étudié ici prend une forme inédite, qui paraît éloignée du marxisme orthodoxe. Il utilise la philosophie analytique et le positivisme logique, traditionnellement opposés à la dialectique, et la théorie néoclassique, élaborée notamment en opposition au marxisme. C'est pourquoi nous sommes en droit de nous demander si le marxisme de choix rationnel n'est pas lui-même paradoxalement idéologique. À travers la théorie du choix rationnel, le marxisme abandonne son objectif de comprendre le fonctionnement social dans ses déterminations historiques, la rationalité cesse d'être socialement déterminée. Il ne nous paraît pas choquant d'affirmer qu'avec le marxisme de choix rationnel, la révolution marginaliste s'étend et acquiert une position inespérée.

Les résultats du marxisme de choix rationnel sont significatifs. Le matérialisme dialectique est remplacé par l'individualisme méthodologique et par la théorie néoclassique, la théorie de la valeur travail est inadaptée à l'exploitation, les rapports de production sont inadaptés pour expliquer la formation de classe et les intérêts des capitalistes peuvent être compatibles avec ceux de la classe ouvrière. Tout comportement social est envisagé comme un choix rationnel. Le comportement rationnel des individus est une idéalisation du comportement réel ; ainsi il est explicatif

dans la mesure où le comportement réel est proche de l'idéal. Une implication est l'affirmation selon laquelle la classe ouvrière a plus d'intérêt à collaborer avec la classe capitaliste qu'à chercher à la renverser, compte tenu des coûts de transition engendrés par le processus révolutionnaire. Force est de constater que la distinction entre marxisme analytique et marxisme de choix rationnel tend à devenir de moins en moins perceptible, tant la théorie du choix rationnel imprègne le marxisme analytique. Nous nous estimons donc en droit de nous demander si ces auteurs n'ont pas retourné les « armes de l'ennemi » contre eux-mêmes. « *Les convictions marxistes sont absorbées dans un cadre antimarxiste, dont les parties ont absorbé les propriétés du tout* » [Lebowitz, 1988, p. 214], et le marxisme

a quitté les rues et les usines pour les salles et les bureaux de l'université. La lutte pour publier remplace la lutte de classe. Les universitaires organisent des conférences pour diffuser les branches concurrentes du marxisme. [...] Au bout d'un siècle la critique de la marchandise succombe à la marchandise. [...] C'est une preuve que le marxisme n'échappe pas aux conditions sociales qu'il a toujours dénoncées comme déterminantes. [Jacoby, 1981, pp. 1-2]⁸¹

⁸¹ « Nous souhaitons également accueillir la contribution qu'un tel travail apporte au dépassement de la ghettoïsation partiellement auto-imposée de la théorie marxiste, et à son renouvellement comme tradition de pensée vivante » [Bertram, Carling, 1998, p. 278].

CONCLUSION DU CHAPITRE 5

À partir des travaux de Cohen, le marxisme analytique s'est développé au cours des années 1980, sous la forme du Groupe de Septembre, qui s'est réuni chaque année jusqu'en 2000, puis tous les deux ans. Nous avons étudié les travaux de Cohen, Roemer et Elster, considérés comme les auteurs majeurs, et le marxisme de choix rationnel comme un résultat central du marxisme analytique. La première discussion publique opposa Elster à Cohen, sur la question de l'opposition entre individualisme méthodologique et explication fonctionnelle, à laquelle un compromis fut trouvé, avec une explication causale fonctionnelle non intentionnelle. Roemer a critiqué les fondamentaux de la théorie économique marxienne avec les outils de la théorie néoclassique, pour reconstruire la théorie de l'exploitation sur les fondements de la théorie des jeux. Elster s'est présenté comme un opposant à la théorie marxiste, et a ainsi joué un rôle majeur dans le développement du marxisme analytique. Le marxisme de choix rationnel a généralisé ce mouvement. Il utilise les outils méthodologiques de la théorie économique néoclassique et de la science sociale orthodoxe pour une reconstruction de l'œuvre théorique de Marx, en se comparant à la critique que ce dernier adressait à l'économie politique classique. En particulier, une place significative est accordée à la théorie des jeux pour analyser la lutte de classes. Cohen ne privilégiait pas cette approche, pourtant ses travaux ont permis au marxisme de choix rationnel de se développer. Les conclusions de ce courant, notamment l'indépendance entre exploitation et valeur, la convergence d'intérêts entre classe capitaliste et classe prolétaire, sont particulièrement originales en ce qu'elles contredisent les conclusions auxquelles parvient traditionnellement le marxisme et elles rejoignent en ce sens les courants de l'orthodoxie en sciences sociales.

CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE

À travers les controverses autour de l'élaboration qu'il propose du matérialisme historique, se situant dans le cadre de la philosophie analytique, nous avons pu constater que Cohen a ouvert la voie à un ensemble hétérogène d'interprétations. Son utilisation de la philosophie analytique, envisagée comme un refus du matérialisme dialectique, assortie d'une inspiration tendancielle althussérienne – donc anti-hégélienne – repose sur des fondements vastes et peu délimités. En conséquence, elle a permis d'attribuer à une doctrine, en l'occurrence le marxisme, des éléments semblant s'opposer à ce qu'elle s'assigne comme tâche, à savoir être une science de la société. La neutralité que revendique la philosophie analytique laissant le libre choix du mode d'explication, ainsi que les lacunes attribuées à l'explication fonctionnelle, peuvent aboutir à d'apparents paradoxes, notamment avec la recherche de fondements microéconomiques au marxisme. À travers le marxisme de choix rationnel, le marxisme semble réduit au rang d'idéologie, et ne permet plus d'analyser le fonctionnement social dans ses déterminations historiques. Celui-là peut être jugé comme un avatar du marxisme, et considéré comme un effet émergent de la défense analytique de Cohen. Dans *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, ce dernier n'avait aucune intention de servir de modèle au marxisme de choix rationnel, mais les limites de son élaboration résident dans les présupposés méthodologiques qu'il assume pleinement, et dont il semble ne pas imaginer les conséquences. En laissant des brèches dans son explication, notamment en ne cherchant pas à justifier la Thèse du Développement, s'exposant ainsi à l'accusation de déterminisme technologique, il a permis à ses détracteurs d'assimiler ses défauts à des lacunes propres au marxisme. Il a admis par ailleurs que « *la Thèse du Développement est la thèse faible* » [1983a, p. 135]. Même s'il est vraisemblable que l'émancipation de l'humanité passe par un essor des forces productives, la neutralité qu'il accorde à celles-ci l'empêche de concevoir la potentialité de destruction qu'elles contiennent et le conduit à envisager une voie unique de développement. Nous pouvons donc constater que les éléments du noyau dur du programme de recherche marxiste, à savoir la théorie de la valeur travail, le

matérialisme historique, et dans une moindre importance l'analyse en termes de classes sociales, ont été remis en cause. Cohen commente :

L'impulsion du marxisme analytique n'était pas, dans un premier temps, de réviser, mais de défendre la théorie. Or, sa défense nécessite souvent des reconstructions approfondies : dans sa confrontation avec les normes analytiques de la critique, la théorie est transformée. Cela signifie qu'un grand nombre des thèses du marxisme ont été abandonnées : aujourd'hui, notre mouvement, en préservant les objectifs, les préoccupations, les aspirations et les valeurs du marxisme, a rejeté nombre de ses thèses classiques. Toutefois, [...] ce qui a été abandonné n'aurait pu être conservé dans aucune conscience intellectuelle, sauf en abandonnant la règle de la raison, ce qui n'est acceptable. [Ke, p. xxiv-xxv]

Nous avons pu faire état de cet abandon avec les travaux de Roemer et d'Elster, et du marxisme de choix rationnel. Les fondamentaux de la théorie marxiste étant abandonnés, la possibilité était ouverte pour les marxistes analytiques, en particulier pour Cohen, d'axer leurs travaux sur des thématiques de philosophie politique normative. C'est ainsi que la troisième partie vise à reconstituer le déplacement théorique qui a conduit Cohen du matérialisme historique à la philosophie politique.

TROISIÈME PARTIE
UN GLISSEMENT PROGRESSIF DES PRIORITÉS
DE COHEN DU MATÉRIALISME HISTORIQUE
VERS LA PHILOSOPHIE POLITIQUE

Les deux premières parties ont dégagé l'apport des travaux de Cohen sur le matérialisme historique puis l'influence qu'ils ont exercée, avec la constitution du marxisme analytique. Avec Roemer, puis avec Elster et avec le marxisme de choix rationnel en particulier, la théorie marxiste dans son ensemble a été critiquée. Elle a été sérieusement remise en cause par l'application des critères de la philosophie analytique tels qu'ils sont mis en œuvre par les auteurs, en particulier lorsqu'ils sont associés à l'individualisme méthodologique. Lors des premières passes d'armes de ces débats, en particulier dans sa discussion avec Elster autour de l'explication fonctionnelle, Cohen s'est présenté comme un défenseur de la théorie contre diverses offensives. Toutefois, dès le début des années 1980 [1983a], il a commencé à se détacher du matérialisme historique en termes de propositions théoriques, et son intérêt, tout comme celui des marxistes analytiques en général, s'est déplacé vers la philosophie politique normative. À l'exception de Brenner, dont les préoccupations s'articulent, à partir de la fin des années 1990, sur la crise économique, et de Wright¹, qui reste essentiellement concentré sur les classes sociales, les auteurs du Groupe de Septembre, au cours des années 1990, se sont tournés vers des questions de philosophie politique normative.

Nous pouvons remarquer que les marxistes analytiques les plus anciens sont passés d'un intérêt, qu'il s'agisse d'une critique ou d'une défense, pour la théorie de Marx, à un intérêt pour la philosophie politique normative – Cohen, mais aussi Elster [1983c, 1990a], Roemer [1994b, 1997, 1998, 2002], Van Parijs [1988, 1991, 1992, 1995, 1997] –, alors que les plus récents – Bowles [1999], J. Cohen [1999-2000], Hahnel [2005], D. Miller [2002], Steiner [1984, 1994] – sont arrivés au marxisme analytique par la philosophie politique. Chez Roemer, le développement d'une telle approche a fait suite à son travail critique sur la théorie économique marxienne [1981, 1982a, 1988]. Chez Van Parijs, elle s'inscrit dans un travail plus global, puisqu'il a écrit sur le matérialisme historique [1978, 1979], sur la théorie économique [1980], sur la méthodologie [1981, 1982b], sur les classes sociales [1986], et il a pris ses distances

¹ Brenner et Wright sont également les deux auteurs qui nous semblent être restés le plus proche de l'œuvre de Marx, mais ils occupent dans le Groupe de Septembre une place moins importante que Cohen, Elster et Roemer.

avec l'œuvre de Marx avant de se tourner vers la philosophie politique normative. L'intérêt d'Elster pour ces questions fut parallèle à son intérêt pour le marxisme, ce qui est vraisemblablement lié au caractère bien plus critique de son approche dès ses premiers travaux. Un tel mouvement a été qualifié de « *deuxième vague du marxisme analytique* » [Jacobs, 1996], et nous nous inscrivons dans cette approche, au sens où nous estimons qu'après avoir abandonné les aspects fondamentaux de la théorie de Marx (matérialisme historique, théorie économique), ils l'assimilent à une théorie de la justice sociale. Ils ont de la sorte mis fin à ce qui les a constitués, à savoir une approche visant à considérer l'œuvre Marx comme un objet d'étude.

Le parcours de Cohen s'inscrit dans ce mouvement et même le précède, ce qui lui confère une position particulière. À la différence des autres auteurs à l'initiative du Groupe de Septembre, la philosophie politique a toujours été un aspect central dans son œuvre, aux côtés de l'étude du matérialisme historique et, à partir du milieu des années 1980, conjointement à son abandon du matérialisme historique, ses préoccupations se sont concentrées principalement sur elle, en deux étapes, d'abord vers les travaux libertariens, ensuite vers les analyses post-utilitaristes. Dans cette troisième partie, nous inscrivons l'œuvre de Cohen dans cette évolution, tout en étudiant sa spécificité. C'est pourquoi la position des autres marxistes analytiques n'apparaîtra pas de manière systématique. Nous traitons ici le renoncement de Cohen car nous estimons qu'il l'a fait en conséquence, non pas d'une prise de conscience individuelle, mais comme le résultat des débats du Groupe de Septembre au début des années 1980. Nous considérons cette étape comme un élément central de son parcours intellectuel, et il s'attache à justifier son intérêt croissant pour la philosophie politique. Il a porté un regard de plus en plus critique sur le matérialisme historique, et a fini par l'abandonner, ce que nous analysons comme résultant d'une absence de raisonnement dialectique (chapitre 6). Cela l'a conduit à s'orienter, de façon centrale, vers une problématique de philosophie politique. Cet intérêt a d'abord pris la forme d'une critique du libertarisme nozickéen, dont il a cherché à utiliser le concept de propriété de soi à des fins de sauvegarde du marxisme, avant de conclure qu'il doit être abandonné (chapitre 7). Enfin, il a été amené à rompre définitivement avec l'œuvre de Marx pour se tourner vers

la philosophie politique post-utilitariste, s'inscrivant dans un ensemble de débats et polémiques marqués par un positionnement à l'égard de *Théorie de la justice* de John Rawls [1997], paru en 1971, acceptant ainsi des « *principes ahistoriques de philosophie politique* » [Cohen, 1995a, p. 2] (chapitre 8)².

² Il s'agit d'une rupture, et non d'une continuité, puisqu'au début des années 1980, il semblait s'inscrire dans l'énoncé selon lequel matérialisme historique et philosophie politique normative ne sont pas compatibles. Au cours de la période pendant laquelle il défendait la théorie marxienne de l'histoire, il écrivait la chose suivante : « *Marx ne dit pas 'Abandonnez votre obsession pour la distribution juste' mais 'Préoccupez-vous de la distribution au niveau fondamental approprié'* » [Cohen, 1981a, p. 14, n. 7].

CHAPITRE 6

UN ABANDON PROGRESSIF DU MATÉRIALISME HISTORIQUE

Ce chapitre prolonge la deuxième partie, comme une continuité des débats du marxisme analytique, et comme une étape charnière dans le parcours intellectuel de Cohen. Sa rupture s'inscrit dans le cadre des débats du marxisme analytique. Dès la première moitié des années 1980, au lendemain des premières discussions du Groupe de Septembre, en particulier avec Elster, Cohen a pris explicitement ses distances avec la théorie marxienne de l'histoire [1983d, p. 227] :

Je pensais que la théorie était vraie avant d'écrire ce livre [Karl Marx's Theory of History: A Defence], et la conviction initiale a plus ou moins survécu à la contrainte de l'écriture. [...] Maintenant, je ne pense pas que le matérialisme historique soit faux, mais je ne suis pas sûr de pouvoir affirmer s'il est vrai ou non.

Son intérêt pour la philosophie politique normative s'est parallèlement accru, ce qui apparaît dans un ensemble d'articles dont certains figurent dans *History, Labour and Freedom* [1988], aux côtés de ses premiers articles réfutant le matérialisme historique. Le présent chapitre constitue la charnière de cette thèse, au sens où il dégage les éléments ayant conduit Cohen à bouleverser les priorités de son programme de recherche théorique en abandonnant le matérialisme historique.

Une telle modification dans son approche n'a pas été immédiate, et nous dégagons une progression dans cette évolution, qui constitue le fil directeur de ce chapitre. Elle renvoie à l'influence du marxisme analytique, qui correspond à une rupture avec l'œuvre de Marx, si bien que la défense d'une conception traditionnelle, telle que Cohen la propose originellement, entre en tension avec les approches d'autres auteurs. Par conséquent, l'homogénéisation du marxisme analytique passe par une rupture avec l'œuvre de Marx. Cohen a posé les fondements théoriques de sa réfutation au début des années 1980, en interrogeant, puis en jugeant incohérente, la structure logique de la théorie telle que présentée dans *Karl Marx's Theory of History: A Defence* (section 1).

Les réfutations qui ont succédé se fondent sur des éléments empiriques, et elles reposent sur la précédente. Le premier élément empirique de réfutation est majeur. Il porte sur les classes sociales. À la fin des années 1980, en s'appuyant notamment sur les travaux de Wright, Cohen conceptualise une inadéquation entre la structure sociale contemporaine et l'analyse marxienne des classes sociales ; nous constatons qu'une telle approche repose sur une réfutation de la théorie de la valeur travail (section 2). Les deux autres sont d'une moindre importance, et sont également subordonnées à sa réfutation empirique. Ils renvoient également à d'autres travaux issus du marxisme analytique. Au début des années 1990, Cohen assimile la dislocation de l'URSS à une absence de perspective pour un futur socialiste³. Enfin, au début des années 2000, il évoque une contradiction entre le développement des forces productives préconisé par le matérialisme historique tel qu'il l'a interprété, et la préservation de l'environnement (section 3). Force est de constater que la rupture opérée par Cohen possède sa propre spécificité au sein du marxisme analytique, puisque les auteurs majeurs de cette école, notamment Elster et Roemer, ont fondé leurs travaux, au sein du Groupe de Septembre, sur un rejet total ou partiel d'une partie du contenu de l'œuvre, alors que Cohen s'est d'abord engagé dans une défense du matérialisme historique, avant de le réfuter.

³ Pour Cohen [2001a], la transformation de la structure de classe exerce une influence causale plus importante que la dislocation de l'URSS et de ses satellites pour expliquer le recul de la pensée critique, en particulier du marxisme.

SECTION 1. UNE RÉFUTATION THÉORIQUE : VERS UN MATÉRIALISME HISTORIQUE SANS MATÉRIALISME NI DIALECTIQUE

Cohen fonde ses premiers éléments de réfutation du matérialisme historique sur des aspects théoriques, mettant en cause sa cohérence logique, dans une série d'articles publiés au cours de la première moitié des années 1980 [1983a, 1983d, 1984]. Dans la continuité de son respect des normes de la philosophie analytique, il teste la structure logique de la théorie, et c'est d'abord sur cet aspect que repose sa réfutation. Envisageant la théorie de Marx en général et le matérialisme historique en particulier comme un programme de recherche, il s'est toujours fixé pour objectif de spécifier les éléments respectivement constitutifs du noyau dur et de la périphérie. Nous constatons dans cette section comment le caractère analytique tel qu'attribué par Cohen à son approche le pousse à réfuter le matérialisme historique. En refusant le caractère homogène et articulé de l'œuvre de Marx, il la découpe conceptuellement en un ensemble de théories, considérées comme indépendantes les unes des autres. Cela revient à nier l'unité dialectique de cette œuvre, et donc à envisager la possibilité d'une contradiction entre théories (I). Cette épistémologie est à l'œuvre dans son analyse du matérialisme historique en particulier, le conduisant à rejeter le caractère matérialiste de la théorie, et sa remise en cause de la théorie de l'histoire de Marx repose sur une réfutation de la méthode dialectique comme mode d'interprétation du monde (II).

I. Un découpage conceptuel du marxisme vers un rejet de la Thèse du Développement

Dans la tradition de la philosophie analytique, Cohen juge la pertinence de la théorie prioritairement au regard de sa structure logique. Il présente l'œuvre de Marx comme un ensemble fragmenté de théories indépendantes les unes des autres (I.1). De la sorte, il rend possible l'existence de contradictions entre elles (I.2). Ceci le conduit à réfuter la Thèse du Développement, qui fondait son interprétation du matérialisme historique (I.3).

1.1. Le marxisme disloqué en un groupe de théories

Dans la logique du marxisme analytique, Cohen scinde l'œuvre de Marx en théories autonomes, en l'occurrence au nombre de quatre (I.1.1), ce qui le conduit à dégager des contradictions entre elles, en particulier entre théorie de l'histoire et théorie de la nature humaine (I.1.2).

1.1.1. Quatre théories au lieu d'une

Au cours de la première moitié des années 1980, Cohen a publié un ensemble de contributions dans lesquelles il spécifie le marxisme comme plusieurs théories plutôt que comme une théorie qui se développe sous plusieurs aspects : « *le marxisme n'est pas une théorie, mais un ensemble de théories plus ou moins reliées* » [1984, p. 3]⁴. Il s'inscrit ainsi en rupture avec l'hypothèse d'homogénéité du marxisme comme théorie ; cette démarche est à l'œuvre dans son interprétation initiale du matérialisme historique indépendamment du reste des travaux de Marx. Pour Cohen [1983d, p. 232], « *Marx a produit au moins quatre ensemble d'idées : une anthropologie philosophique, une théorie de l'histoire, une théorie économique et un projet de société future* ». L'anthropologie philosophique, comme théorie de la nature humaine, correspondrait à « *une conception qui représente les hommes et les femmes comme des êtres essentiellement créatifs, qui ne sont réellement eux-mêmes que lorsqu'ils développent et exercent leurs facultés productives* » [1984, p. 4]. La théorie de l'histoire invoquerait une croissance implicite du pouvoir productif comme soutien du changement social. La théorie de l'économie équivaldrait à la théorie de la valeur travail et ses prolongements (baisse tendancielle du taux de profit, exploitation). Le projet de société future serait le communisme, porteur du développement humain. Cette construction intellectuelle, envisagée par Cohen dans le cadre d'une indépendance ontologique entre ses composantes, s'est peu à peu effritée sous les assauts analytiques du Groupe de Septembre. Nous avons précédemment évoqué la prise de distance de Cohen avec la

⁴ Une telle affirmation constitue le cœur méthodologique du marxisme analytique.

théorie de la valeur travail, inappropriée selon lui à la théorie marxienne de l'exploitation⁵.

1.1.2. Matérialisme historique versus nature humaine

Il a affirmé par ailleurs que le matérialisme historique comme théorie marxienne de l'histoire et l'anthropologie philosophique ne sont pas organiquement liés, que « *le matérialisme historique et l'anthropologie philosophie marxiste sont indépendants* » [1983d, p. 247]⁶ et que « *l'apparente dépendance de la théorie marxiste de l'histoire à la théorie marxiste de la nature humaine est une illusion* » [1984, p. 5]. L'anthropologie philosophique marxienne correspondrait à l'affirmation selon laquelle les hommes sont des êtres créatifs par nature, se développent dans l'exercice de leurs pouvoirs productifs, et les conditions de la liberté réelle reposent sur l'existence d'une abondance matérielle. Elle s'opposerait à la théorie de l'histoire, selon laquelle les hommes sont productifs de façon non libre, la nature ne satisfaisant pas leurs désirs, et le développement du pouvoir productif de l'homme se fait aux dépens de la capacité créative des hommes, qui seraient à la fois des agents et des victimes de ce développement.

Il s'agit d'un tournant dans sa pensée, dans la mesure où sa défense initiale du matérialisme historique se fondait sur la nature humaine, *i.e.* sur l'hypothèse selon laquelle les hommes sont rationnels et intelligents [p. 60 *et s.*]. Il estime dorénavant que la possibilité de développement des forces productives se réalise aux dépens de la capacité productive de l'humanité : la nécessité historique de produire serait contradictoire avec la nature humaine, l'homme étant aliéné, c'est-à-dire que son activité est étrangère à sa propre réalisation. Cohen estime donc que l'anthropologie philosophique marxienne est trop matérialiste, au sens où elle néglige l'existence

⁵ Cette position anticipe les travaux de John Roemer [1981, 1982a].

⁶ Notons que la conceptualisation d'une anthropologie philosophique indépendante correspond à une prise de distance supplémentaire à l'égard de l'anti-humanisme d'Althusser [1974], qui considérerait l'affirmation d'une telle anthropologie comme philosophiquement idéaliste et politiquement opportuniste.

d'identifications extra-économiques, comme la religion ou le nationalisme ; ainsi, il serait possible que des divisions d'identité soient au moins aussi profondes que les divisions de classe⁷. Elles pourraient alors être expliquées de manière indépendante, c'est pourquoi Cohen reproche à la théorie de Marx son universalisme. Il nous semble qu'il critique la théorie pour les mêmes raisons qu'il s'est définitivement débarrassé de l'aspect structurel qu'il attribue à l'althussérisme. En séparant la question du développement, et donc du matérialisme historique, de celle de la nature humaine, Cohen présente une opposition qu'il refusait jusqu'alors, c'est-à-dire entre les phénomènes mentaux et les phénomènes matériels⁸. Ainsi ce n'est qu'en attribuant une priorité explicative à ceux-ci sur ceux-là que Cohen présente le matérialisme historique comme un matérialisme ; il s'agit là d'une priorité arbitraire et non plus d'une primauté explicative.

Enfin, Cohen a été conduit à s'interroger sur la priorité qu'il a précédemment accordée aux aspects matériels. Il finit par considérer que rien ne garantit cette priorité, et que l'activité spirituelle – religion, droit, idéologie – serait indispensable à la production matérielle. En outre, il estime que le caractère indispensable de l'activité matérielle ne garantit pas son rôle explicatif. La distinction entre forces productives matérielles et rapports de production sociaux qui fondait sa défense du matérialisme historique disparaît et, d'un défenseur de la théorie marxienne de l'histoire, il en est devenu un critique. Il considère que le matérialisme historique est « *loin d'être évident* » [1988, p. 130]. Cohen s'est à la fois débarrassé de la conception marxienne de l'histoire et de son aspect matérialiste. Dans tous les cas, la séparation conceptuelle opérée par Cohen renvoie à une distinction positiviste entre l'être et le devoir, et son appropriation d'une telle méthode d'exposition renvoie à son refus d'accepter la méthode dialectique comme mode de compréhension des contradictions sociales.

⁷ Notons que cette hétérogénéité décrite par Cohen a souvent été utilisée comme un instrument idéologique de division de la classe ouvrière. Nous retrouverons un tel énoncé dans les travaux de Wright [1985a].

⁸ Il estimait que « *le contraire de matériel n'est pas mental mais social* » [K, p. 47].

Pour Marx, l'épanouissement de l'homme en tant qu'être créatif est entravé par des rapports de production spécifiques, mais ces rapports de production contiennent la possibilité, en ouvrant la voie vers la réalisation d'une forme sociale supérieure, d'un tel épanouissement. Nous pouvons donc énoncer, contrairement à Cohen, que la validité des quatre piliers de l'œuvre de Marx, tels qu'il les présente, tient à leur unité dialectique, la validité de chacun reposant sur celle des trois autres. Il est possible d'affirmer que la validité de la théorie de l'histoire repose sur celle de la théorie de la valeur travail, de la plus-value et de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit comme mécanisme d'entrave des forces productives. La baisse du taux de profit pénalise la classe capitaliste, et plus généralement correspond à l'expression de l'incapacité de la classe capitaliste à impulser le développement des forces productives. Cela conditionne la projection de la société future comme société sans classe, elle-même condition de la réalisation de l'anthropologie marxienne, c'est-à-dire l'épanouissement des hommes dans la réalisation de leur créativité.

1.2. Une assimilation entre production et création : la question de la nature humaine

Cohen ne reconnaît pas la distinction entre production et création, la première étant associée aux nécessités sociales, la seconde au développement individuel. Il estime que l'anthropologie philosophique marxienne selon laquelle l'homme est un être créatif néglige de nombreux besoins et aspirations humains. Elle serait trop matérialiste en ce qu'elle néglige l'existence d'identifications non économiques. D'ailleurs, il affirmait dès le début de sa carrière universitaire que « *les convictions d'un homme transcendent les positions qu'il occupe dans la société* » [1967, p. 17]. Marx aurait alors privilégié la relation entre sujet et objet à la relation du sujet à lui-même et il aurait sous-évalué « *l'intérêt irréductible du soi dans sa propre identification et les manifestations sociales de cet intérêt* » [1984, p. 8]. Il aurait négligé le besoin d'identification, selon lequel les hommes ont aussi besoin de se connaître et de s'identifier par rapport aux autres, par rapport à une communauté. Il affirme que l'homme « *doit trouver quelque chose hors de*

lui qu'il n'a pas créée, et à laquelle quelque chose en lui correspond, [...] être capable de s'identifier sur une partie de la réalité sociale objective » [1983d, p. 234].

L'idée d'une nature humaine productive – anthropologie philosophique marxienne – serait inappropriée à la thèse selon laquelle l'histoire équivaut à la croissance du pouvoir productif humain – matérialisme historique. De même, le libre développement de l'individu ne correspondrait pas pleinement au développement entier préconisé par Marx, au sens où il serait impossible de se développer pleinement sur tous les aspects. Le développement de l'humanité, tel qu'envisagé par le matérialisme historique, se réaliserait au détriment du développement individuel préconisé par l'anthropologie philosophique marxienne. Ainsi, matérialisme historique et anthropologie philosophique « *semblent avoir peu de choses en commun* » [*Idem*, p. 241]. Pour le premier, le développement du pouvoir productif de l'homme se ferait aux dépens de la capacité créative de l'humanité, alors que pour le second, les individus exerceraient leur créativité dans leur activité productive. Cohen oppose deux nécessités historiques : produire et exprimer son être. Il conclut [*Ibid.*, p. 244] que « *c'est une erreur d'affirmer que l'anthropologie est nécessaire à la théorie de l'histoire* ».

En estimant que cette anthropologie philosophique n'est pas nécessairement liée avec l'intérêt pour la transformation de l'environnement et de la structure sociale, il juge que, puisque la nature humaine ne correspond pas au matérialisme historique, il n'existe aucun impératif universel de rationalité à l'innovation et au développement des forces productives. Il est vrai qu'une croissance productive n'est introduite que si elle est dans l'intérêt de la classe dominante – il se peut donc qu'il n'existe pas de tendance interne à l'innovation. Ici, Cohen ne distingue pas la notion de production de celle de création, et la nature du prolétariat comme agent producteur ne garantit rien sur son potentiel de créativité. Il élude la question de l'aliénation. Il évoque une conjonction nécessaire mais non inéluctable entre matérialisme historique et anthropologie philosophique. Il reste possible d'affirmer que l'humanité est fondamentalement créative, toutefois cette créativité n'est pas naturelle mais gouvernée par les circonstances. Il est vrai que certains rapports de production entravent le potentiel de créativité des acteurs, tout en conservant un potentiel de production. La situation du prolétariat ne correspond

pas à la satisfaction des besoins de l'homme mais aux moyens de satisfaire ses besoins. Pour Marx, un homme est aliéné lorsque son existence ne correspond pas à son essence, et « *la classe possédante et la classe prolétaire représentent la même aliénation humaine. Mais la première se sent à son aise dans cette aliénation ; elle y trouve une confirmation, elle reconnaît dans cette aliénation de soi sa propre puissance, et possède en elle l'apparence d'une existence humaine ; la seconde se sent anéantie dans cette aliénation, y voit son impuissance et la réalité d'une existence inhumaine* » [Marx, Engels, 1969, p. 47]. Certains rapports de production dans une société empêchent la pleine réalisation des acteurs, quelle que soit leur appartenance de classe, et la disparition de cette division est une condition de la réalisation du potentiel de créativité des individus, *i.e.* leur essence⁹. Seul le communisme aurait le potentiel de libérer l'essence humaine.

1.3. Un rejet de la Thèse du Développement

En considérant que le développement des forces productives ne correspond pas systématiquement aux besoins ni à la rationalité humains, Cohen exprime des réticences quant au principal fondement de sa défense initiale du matérialisme historique. Il énonce alors une tendance à l'amélioration, ce qui signifie qu'il est possible qu'une société ne développe pas ses forces productives, et que s'établisse une contradiction durable entre rapports de production et forces productives [1983a]. Il semble qu'une telle spécification correspond à une réponse et à une relative acceptation d'un certain nombre de critiques. Pour Andrew Levine et Erik O. Wright [1980], une rationalité ahistorique ne correspond pas aux déterminations réelles, et ne permet pas d'expliquer la formation des capacités de classe, et il serait question de la possibilité d'une absence durable de correspondance entre les intérêts des agents – individus ou classes sociales – et l'intérêt historique de développement des forces productives. Pour Joshua Cohen [1982], le concept de développement bloqué évoque une phase indéterminée et relativement longue durant laquelle les rapports de production bloquent

⁹ Notons que ceci était la position de Cohen à la fin de années 1960 : « *Ce qui met fin à l'aliénation croissante est la révolution socialiste* » [1968b, p. 230].

le développement des forces productives. Pour Robert Brenner [1990], le développement historique est avant tout guidé par des intérêts correspondant aux rapports de production dominants à un moment donné, ce qui ne correspond pas nécessairement à un développement des forces productives.

Parmi les trois éléments qu'il proposait pour justifier la Thèse du Développement – rationalité, rareté et intelligence –, Cohen revient sur le premier. Estimant que la rationalité ne conduit pas nécessairement au développement des forces productives, sa défense en est affaiblie. Dans la mesure où il estime que seule son interprétation est à même de défendre le matérialisme historique, un échec de celle-ci est considéré par Cohen comme un échec pour le matérialisme historique [1980b]. À l'inverse, nous pouvons affirmer que si son interprétation du matérialisme historique n'est pas la seule valable et que s'il est établi que la primauté explicative ne revient pas aux forces productives mais aux rapports de production et à la lutte de classes, ou que le débat sur la primauté explicative ne se restreint pas à cette alternative, alors le matérialisme historique reste potentiellement valable.

Nous avons dégagé l'affirmation selon laquelle, en séparant l'œuvre de Marx en un ensemble de théories indépendantes les unes des autres, Cohen brise son unité dialectique et rend possible une contradiction interne. Il s'agit en particulier d'une indépendance entre les théories marxistes de l'histoire et de la nature humaine, ce qui équivaut à nier que les sociétés de classe sont porteuses d'aliénation. Sous l'hypothèse que la rationalité ne correspond pas nécessairement au développement des forces productives, il a ainsi rejeté la Thèse du Développement qu'il considérait comme le fondement de cette théorie de l'histoire. Toutefois, Cohen considère qu'« *une faiblesse dans la conception marxiste de la nature humaine empêche les marxistes de saisir l'entière signification, par exemple, des sentiments religieux et nationaux. Mais [cela ne signifie pas] que ces phénomènes falsifient le matérialisme historique* » [1984, p. 9]. La prochaine sous-section étudie une étape supplémentaire du retrait de Cohen, pas tant sur la place du matérialisme historique dans le *corpus* théorique marxien que sur le matérialisme historique en particulier.

II. Une théorie de l'histoire non matérialiste et non dialectique

Nous avons constaté comment Cohen décompose, de façon non dialectique, l'œuvre théorique de Marx en un ensemble de théories indépendantes les unes des autres. Cette méthode a été, au cours des années 1980, utilisée par Cohen sur le matérialisme historique en particulier, en supprimant des éléments fondamentaux de la théorie, la privant notamment de son caractère matérialiste (II.1). Dans le même mouvement, il réfute la méthode dialectique comme mode de compréhension, en particulier son application à l'histoire (II.2).

II.1. Un dédoublement du matérialisme historique vers un abandon du matérialisme

Face à ce qu'il présente comme un besoin d'identification, Cohen interroge « *le champ du matérialisme historique* » [1983e, p. 195] et il le juge « *trop matérialiste* » [1983d, p. 237]. Il part de l'énoncé selon lequel le contenu explicatif du matérialisme historique ne repose pas sur l'hypothèse que tout fait peut et doit avoir une explication économique. Il s'agit alors de trouver la limite entre ce qui peut et ce qui ne peut pas être expliqué en ces termes. Il propose ainsi deux formes de matérialisme historique spécifiées par un noyau dur commun et une périphérie différente. Elles se distinguent par la nature des éléments fondamentaux et des éléments dérivés.

➤ *Un matérialisme historique global ou offensif*

Il énonce que l'histoire est, « *de façon centrale* » [Cohen, 1984, p. 10], le développement des forces productives. Les transformations historiques majeures reposent sur des évolutions matérielles. Sous cette hypothèse, et c'est la raison pour laquelle il est offensif, il « *explique les principaux aspects des phénomènes spirituels* » [*Idem*, p. 11].

➤ *Un matérialisme historique restreint ou défensif*¹⁰

Il énonce que l'histoire est « entre autres » [*Ibid.*, p. 10] le développement des forces productives. Il ouvre la possibilité de fournir une explication des phénomènes spirituels indépendamment d'une explication des phénomènes matériels¹¹, « à condition que [ceux-là] n'affectent pas [ceux-ci] » [*Ibid.*, p. 11]. Il est restreint « car il se restreint à l'explication des phénomènes non économiques dotés d'une importance économique » [*Ibid.*, p. 24] et il est défensif en ce qu'il vise à protéger « le progrès matériel contre toute intrusion spirituelle excessive » [*Ibid.*, p. 25]. Il restreint par conséquent la définition de la superstructure :

Je pense avoir eu plus ou moins raison d'insister pour que la superstructure soit envisagée comme composée d'institutions expliquées par la structure économique, mais dorénavant il me semble inutile d'ajouter l'énoncé globaliste¹² selon lequel la plus grande partie de la réalité institutionnelle non économique est superstructurelle.
[*Ibid.*, p. 18]

Une telle affirmation est rendue possible par le fait que, dans la Préface, Marx évoque « une superstructure juridique et politique » [1957, p. 4] et non la superstructure juridique et politique.

Cohen reproche explicitement à Marx de n'avoir « jamais envisagé la distinction [et] de s'être engagé, malheureusement, dans la variante globale » [1984, p. 15]. En cohérence avec la coupure épistémologique qu'il revendique, Cohen affirme que « L'idéologie allemande ne peut certainement pas être sauvée pour le matérialisme historique restreint, mais l'énoncé le plus précis et le plus circonspect de la théorie dans

¹⁰ Cette approche évoque la distinction entre matérialisme historique faible et matérialisme historique fort proposée par Wright, Levine et Sober [1992]. Celle-ci porte sur l'existence ou non de capacités de classe pour le changement historique. Nous constaterons toutefois que la distinction de Cohen ne repose pas directement sur ces fondements.

¹¹ Une telle affirmation renvoie notamment à la remarque formulée par Joshua Cohen dans sa critique [1982, p. 263] : « Des avantages non matériels peuvent être en conflit avec la poursuite de l'avantage matériel, et d'une ampleur suffisante pour l'emporter sur les intérêts matériels ».

¹² Le terme « inclusiviste » utilisé par Cohen n'ayant pas d'équivalent en français, et « inclusive » signifiant « global », il a été traduit par « globaliste ».

la Préface de 1859 [...] peut quasiment l'être » [1988, p. 167]¹³. Il existerait une condition qu'il énonce de la manière suivante [1984, pp. 17-18] :

Je concède que la Préface contient une phrase sans ambiguïté globale à propos de la conscience : « Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être ; c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience ». Si elle est supprimée, j'estime que le reste est ouvert à la construction restreinte. Je considère cette phrase comme une figure de style, le propre commentaire global de Marx sur la doctrine qu'il présente, plutôt qu'un commentaire sur ce qu'elle exige. Je ne prétends pas qu'il ne pensait pas ce qu'il affirmait lorsqu'il a écrit cette phrase, et j'admets que sa présence nuance le reste de la Préface. Mon affirmation est que le reste de la Préface peut être considéré différemment si elle est supprimée¹⁴.

Pour Cohen, comme pour Marx, l'existence sociale correspond à celle d'une personne, elle équivaut à son rôle social, *i.e.* le rôle économique qu'elle occupe dans l'institution à laquelle elle appartient et « rien n'a lieu hors de l'agissement des êtres humains, dont les actions sont inspirées par leurs idées, mais dont les idées sont plus ou moins déterminées par leur rôle économique » [Cohen, 1974a, p. 92]. L'erreur de Marx aurait été d'avoir inféré, de l'énoncé selon lequel les idées sont produites par des personnes dont l'existence est matérielle, l'affirmation selon laquelle elles sont produites par la situation matérielle.

Il ajoute que l'anthropologie philosophique marxienne, qui serait incompatible avec le matérialisme historique, « favorise un matérialisme historique restreint plutôt que global » [1984, p. 20], puisqu'elle n'exclut pas l'existence d'une production spirituelle autonome par rapport à la structure économique, et donc non nécessairement dominée par elle. Le matérialisme historique restreint serait insensible à cette contradiction, puisqu'il rend possible le développement de la créativité humaine. Cohen « utilise la conception marxiste de la nature humaine comme une arme contre le matérialisme historique global » [*Idem*]. Ceci revient à attribuer à Marx et Engels une attitude réductrice à l'égard de la culture et des institutions non économiques.

¹³ L'article dont est extrait ce passage est une reproduction de Cohen, 1984, mais le passage en question n'apparaît pas dans la première version.

¹⁴ Nous pouvons constater ici que cette méthode, qui consiste à raisonner à la place de Marx, renvoie à celle d'Elster, que nous avons précédemment évoquée [p. 201].

Cet exercice d'« *excision chirurgicale* » [*Ibid.*, p. 18] équivaut indéniablement à un tournant intellectuel majeur puisque le cœur du matérialisme de Marx est ici abandonné. Il est indéniable que le contenu explicatif du matérialisme historique restreint est moins important que celui du matérialisme historique global, mais la divergence entre les deux énoncés semble essentiellement qualitative. Le matérialisme historique restreint comporte un aspect non matérialiste, selon lequel les phénomènes spirituels peuvent être expliqués indépendamment d'une structure matérielle. Il reste matérialiste pour Cohen, au sens où « *les phénomènes spirituels [...] ne doivent pas modifier ni être responsables du progrès matériel* » [*Ibid.*, p. 10].

Le matérialisme historique restreint vise à prendre en compte des phénomènes tels que la religion ou le nationalisme, et Cohen le considère comme une réponse au « *défi [que constitue] l'énoncé par Max Weber de la Réforme Protestante et ses conséquences* » [*Ibid.*, p. 11]. Weber énonce qu'un aspect particulier du développement de la religion, en l'occurrence le développement d'une morale encourageant un comportement individualiste, explique l'émergence du capitalisme en Europe. Ainsi, des raisons économiques ne seraient pas les principales causes du développement du protestantisme. Ceci est contradictoire avec le matérialisme historique global, mais reste cohérent avec le matérialisme historique restreint. Toutefois, Cohen nuance une telle position en rejetant l'affirmation wébérienne selon laquelle le protestantisme a des conséquences relativement importantes sur le développement économique. En s'appuyant sur les travaux de H.M. Robertson¹⁵, il maintient que c'est en s'adaptant au capitalisme que la religion protestante a encouragé l'esprit d'entreprise. De même, toute branche du protestantisme n'entretenait pas le même rapport avec le capitalisme, et plus généralement, la propension de diverses variantes du christianisme à encourager le capitalisme reposait sur des questions de circonstance.

Cohen s'approprie cette interprétation, propose de maintenir l'attribution aux phénomènes spirituels d'une explication fonctionnelle, selon laquelle ils existent parce qu'ils ont tendance à produire les effets économiques qu'ils produisent. Il considère que

¹⁵ ROBERTSON H.M. [1933], *Aspects of the Rise of Economic Individualism: A Criticism of Max Weber and His School*, Cambridge University Press, Cambridge.

son approche s'accorde avec une construction restreinte et ajoute que « [s]a prédilection pour l'explication fonctionnelle dans KMTM confirme que lorsqu'[il] l'a écrit, [il] était déjà, implicitement ou de manière naissante, un matérialiste historique restreint, même s'il a souvent reproduit les formulations globalistes traditionnelles » [*Ibid.*, p. 24]. Il ne s'agit donc pas selon lui d'un virage intellectuel, mais de sa propre interprétation de la fragilité de la théorie telle qu'il la présentait dans *Karl Marx's Theory of History: A Defence*. C'est ainsi qu'à partir d'une sélection arbitraire dans l'œuvre de Marx, Cohen affirme que « [s]a réflexion s'est déplacée d'une position globaliste à une position restreinte » [*Ibid.*, p. 23], et il semble ôter son contenu matérialiste à la théorie marxienne de l'histoire lorsqu'il estime souhaitable de « ne pas caractériser le matérialisme historique restreint comme une théorie matérialiste de l'histoire » [*Ibid.*, p. 25].

Dans la tradition analytique, il fractionne la Préface, et sa défense du marxisme en est affaiblie. Il reproche explicitement à Marx d'avoir privilégié une élaboration globale, qui serait liée à une influence hégélienne : « Quand [il] remplaça l'idéalisme hégélien par son propre matérialisme, [Marx] conserva l'aspect global de la doctrine qu'il avait rejetée » [*Ibid.*, p. 23]. Ainsi, son argumentation reposant de manière significative sur l'explication fonctionnelle, il fait en sorte que la théorie puisse correspondre à ce mode et, comme nous l'avons constaté dans son débat avec Elster, il s'inscrit dans un rapprochement entre explication fonctionnelle et individualisme méthodologique. Par conséquent, la défense initiale de Cohen est largement remise en cause, et c'est notamment lié à l'influence puissante de l'individualisme méthodologique dans la philosophie analytique. En l'occurrence, Elster finit par imposer sa position au sein du marxisme analytique. Si une prévision de Cohen s'est réalisée, ce n'est vraisemblablement pas celle qu'il espérait :

Si l'explication conséquentielle marxienne restait aussi pauvre en pratique (à l'opposé d'une théorie avancée) qu'elle le fut jusqu'à présent, les énoncés fondamentaux du matérialisme historique risquent de devoir être sérieusement modifiés. [1982a, p. 54]

Nous avons précédemment constaté que Cohen se distinguait au sein du marxisme analytique en présentant une défense « *traditionnelle* » [K, p. x] de la théorie alors que la plupart des auteurs, à l'exception notable de Brenner, et de Wright pour ses premiers travaux, sont critiques dès leurs premières analyses. Cohen a opéré un mouvement de recentrage dans le marxisme analytique, ne présentant plus une défense, mais sa propre interprétation de l'œuvre de Marx, comme l'a fait Elster précédemment.

II.2. Contre un marxisme obstétrique : une dénonciation de la dialectique et un retour au socialisme utopique

La réfutation par Cohen du matérialisme historique repose spécifiquement sur un rejet de la méthode dialectique, qu'il ne juge pas scientifique, et à laquelle il prête un caractère téléologique. Ceci est lié à une interprétation particulière de la dialectique (II.2.1), qui correspond à un retour au socialisme utopique, en acceptant une dose d'idéalisme (II.2.2).

II.2.1. Contre la dialectique

Il dénonce comme une motivation obstétrique l'énoncé selon lequel les solutions à un problème résident dans le développement de ce problème. En l'occurrence, les solutions aux contradictions du capitalisme seraient dans le capitalisme, c'est-à-dire que la voie au communisme serait déjà dans l'ordre actuel. La transformation sociale potentielle pourrait être décrite comme le processus par lequel le vieil ordre donnant naissance au nouveau. C'est une critique adressée à la théorie de Hegel, et plus précisément au contenu hégélien de l'œuvre de Marx, selon qui une solution n'existe que lorsqu'un problème est pleinement développé et lui est endogène¹⁶. Cohen affirme que la dialectique empruntée par Marx à Hegel correspond à l'énoncé selon lequel la

¹⁶ « *Le dialectique constitue [...] l'âme motrice de la progression scientifique, et il est le principe par lequel seul une connexion et nécessité immanente vient dans le contenu de la science, de même qu'en lui en général réside l'élévation vraie, non extérieure, au-dessus du fini* » [Marx, 1970, p. 344].

solution à un problème émerge à partir du moment où celui-ci apparaît dans sa forme pleinement développée, ce qui équivaut donc au couronnement du plein développement d'un problème et, pour Marx, « *la formulation d'une question est sa solution* » [1968b, p. 15]. Ainsi le capitalisme créerait la classe sociale vouée à le vaincre.

C'est dans cette optique que Marx a élaboré une critique du socialisme utopique en ce qu'il ne développait pas suffisamment l'analyse du capitalisme pour pouvoir élaborer scientifiquement une alternative. Il est nécessaire d'étudier profondément les phénomènes sociaux afin d'en extraire une solution, et le rôle du théoricien socialiste est de rendre explicite la tâche de la classe ouvrière, en l'occurrence accomplir une révolution prolétarienne, ce qui correspond au premier élément de la résolution du problème.

Il en résulte que l'affirmation centrale de scientificité supposée par le marxisme – précisément, sa politique dégage des solutions à partir de problèmes en cours de développement – est issue d'une approche hégélienne que peu considèrent aujourd'hui en accord avec les exigences de la science rigoureuse. [Cohen, 2000b, p. 64]

Dans la métaphore utilisée par Cohen, la classe ouvrière joue le rôle de sage-femme politique : elle pose la question dans sa forme la plus pure et dégage les luttes autour desquelles le monde s'articule. Lorsqu'un ordre social a épuisé son rôle progressif, un nouvel ordre social existe déjà au sein de la vieille société, et il est disponible pour le remplacer. Alors, le rôle du révolutionnaire, en particulier du théoricien révolutionnaire, est de rejoindre et d'accompagner ce mouvement de transformation du monde par lui-même. Cette approche correspond à une lecture évolutionnaire de l'histoire, envisagée comme un mouvement vers le socialisme. Il est rendu possible par le fait que le capitalisme a autorisé un niveau de développement des forces productives tel que, d'une part, la société résoudra les problèmes qu'elle crée et, d'autre part, les moyens de porter cette nouvelle société existent dans le capitalisme. Une révolution socialiste a pour rôle d'achever ce qu'a commencé le capitalisme, mais qu'il est incapable de réaliser pleinement.

II.2.2. Des tendances idéalistes

Cohen rejette une telle méthode [2000b, p. 75] : « *De toute évidence, la conception obstétrique de la pratique politique est fautive* ». Même s'il accepte d'envisager le socialisme comme un produit historique, il ne conçoit pas l'histoire comme productrice des moyens de sa propre réalisation, en particulier « *après la malheureuse histoire du vingtième siècle* » [idem]. Il rejette l'unité contradictoire et dialectique entre marxisme et hégélianisme et critique l'intention marxienne de supposer que la réfutation de l'hégélianisme permettait d'affirmer la vérité de son contraire. Le caractère global de la doctrine de Marx serait un résidu hégélien dont il propose, tout comme Althusser, de se débarrasser. Pour Cohen, « *au lieu de le renverser ou de le remettre à l'endroit, Marx aurait mieux fait, après avoir désavoué Hegel, de le laisser là où il était. Les choses réellement importantes que Marx avait à dire sur l'histoire et sur la libération de l'humanité ne l'obligeaient pas à renverser la causalité entre être et conscience* » [1984, p. 23]. À l'inverse, tout en condamnant le contenu idéaliste chez Hegel, Marx faisait usage de sa méthode dialectique comme instrument nécessaire à la connaissance, lorsqu'il affirmait [1973, p. 60] que « *la dialectique de Hegel est la forme fondamentale de toute dialectique, mais seulement une fois dépouillée de sa forme mystique, et c'est précisément cela qui distingue [sa] méthode* ».

Un tel abandon par Cohen le conduit à un retour partiel vers le socialisme utopique. Il estime que « *les socialistes doivent abandonner la conception obstétrique, et [...] ils doivent, dans une certaine mesure, être des concepteurs utopiques, ce qui ne signifie pas qu'ils doivent être utopiques sur tous les aspects pour lesquels ceux appelés utopiques par Marx et Engels étaient utopiques* ». [2000b, pp. 43-44]. Ses arguments contre la méthode dialectique ne sont pas inédits. Ils prolongent certains développements existants et, sous certains aspects, renvoient à la critique formulée par Karl Popper, qui propose une définition relativement appauvrie de la dialectique comme

une théorie qui soutient que toute chose [...] se développe selon des modalités caractérisées par la fameuse triade dialectique de la thèse, de l'antithèse et de la synthèse. [...] Le conflit entre la thèse et l'antithèse se poursuit jusqu'à ce qu'apparaisse une quelconque solution qui, en un certain sens, dépasse à la fois la thèse et l'antithèse, en reconnaissant la valeur de chacune d'elles et en cherchant à y préserver leurs mérites sans présenter leurs insuffisances. [1985, p. 458]

La lecture de la méthode – et non pas de la théorie – dialectique par Cohen procède d'un réductionnisme similaire, et ce dernier maintient que les solutions doivent être apportées de l'extérieur, au lieu de résulter de contradictions propres au système économique existant¹⁷. Pour Cohen, l'élément exogène qui doit jouer ce rôle est la moralité, et sa séparation pré-hégélienne entre l'être et le devoir le conduit à proposer des solutions normatives qui puissent ne pas être directement liées à la situation réellement existante. Il est indéniable qu'en se débarrassant des formes structurelles d'explication, Cohen a tendance à rechercher les causes des phénomènes sociaux et historiques dans les choix des individus ou des représentants de ces individus, ce qui correspond à l'amorce d'un double mouvement, à la fois vers l'individualisme méthodologique et vers la philosophie politique.

Notons que la lecture de la méthode dialectique par Cohen correspond à une approche critiquée par Engels comme non dialectique dans *Anti-Dühring*. La métaphore de la sage-femme fut utilisée par Dühring dans sa critique du *Capital* – « *en l'absence de moyens meilleurs et plus clairs, c'est la négation de la négation selon Hegel qui doit faire ici office de sage-femme et accoucher l'avenir du sein du passé* » [in Engels, 1957, p. 159] – et la réponse d'Engels fut la suivante : « *Au contraire : c'est avoir démontré par l'histoire comment, en fait, le processus en partie s'est réalisé, en partie doit se réaliser encore, que Marx le désigne, en outre, comme un processus qui s'accomplit selon une loi dialectique déterminée. C'est tout. Nous avons donc affaire derechef à une supposition gratuite de M. Dühring quand il prétend que la négation de la négation doit faire ici office de sage-femme en accouchant le futur du sein du passé* » [Engels, 1957, p. 164]. La dialectique telle que présentée par Cohen a donc peu à voir avec la dialectique marxienne, et il nous semble possible d'affirmer que la réfutation opérée par Cohen manque sa cible.

De toute évidence, en proposant une alternative entre théorie de l'histoire et anthropologie philosophique, en abandonnant à la fois les éléments qui selon lui fondent

¹⁷ Pour Popper [1985, p. 461], selon qui le progrès ne peut avoir qu'une source exogène : « *il sera difficile à l'interprétation dialectique de contribuer au progrès de la pensée si la synthèse ne doit contenir que les idées de la thèse et celles de l'antithèse* ».

la théorie de l'histoire (la Thèse du Développement), le matérialisme (« *l'être social détermine la conscience* »), et la méthode dialectique (l'approche obstétrique), Cohen ne pouvait faire d'autre choix que de se tourner vers l'anthropologie philosophique – et donc la philosophie politique normative – et implicitement vers l'individualisme méthodologique. En se fondant sur une séparation positiviste entre positif et normatif, et considérant que les réponses ne peuvent plus être trouvées dans l'analyse d'un fonctionnement social, Cohen se tourne vers une approche normative, ce qui renvoie au socialisme utopique.

SECTION 2. UNE RÉFUTATION EMPIRIQUE MAJEURE : LA MODIFICATION DE LA STRUCTURE DE CLASSE

En complément à la réfutation théorique à laquelle Cohen soumet sa propre interprétation du matérialisme historique, et avec laquelle il remet en cause la structure logique de la théorie, il présente des éléments empiriques de réfutation. L'élément majeur est la modification de la structure de classe des sociétés contemporaines. L'hypothèse de la disparition des classes sociales, ou plus précisément de la disparition du lien entre classes sociales et transformation révolutionnaire, a souvent été formulée ; elle constitue un défi pour la théorie de Marx, en particulier pour sa théorie de l'histoire, puisque sans classe révolutionnaire, aucune révolution sociale ne peut être victorieuse. Cohen a procédé à un mouvement théorique vers une réfutation de la théorie marxiste des classes sociales, ce qui l'a poussé à se tourner vers la philosophie politique normative (I). Cette problématique s'inscrit dans le cadre de l'influence exercée par les travaux du marxisme analytique (II), et une telle réfutation se fonde sur un rejet par Cohen de la théorie de la valeur travail, ce qui revient, par défaut, à présenter un argument pour l'unité théorique de l'œuvre de Marx (III).

I. Une classe ouvrière jugée inadaptée

Pour Marx, la classe ouvrière est révolutionnaire du fait de contraintes structurelles, de sa position quant à la propriété des moyens de production. Pour Cohen, l'attribution à la classe ouvrière du statut de classe révolutionnaire exige qu'elle soit dotée d'un certain nombre de caractéristiques spécifiques. Il estime qu'elle ne les remplit pas, et donc qu'elle ne satisfait pas les conditions nécessaires pour jouer son rôle historique, si bien qu'une révolution sociale est impossible. D'abord, il a été conduit à envisager une relecture théorique du statut des classes sociales (I.1). Ensuite, il a émis un certain nombre de propositions concrètes visant à justifier sa réfutation de la théorie marxiste des classes sociales, selon lesquelles les modifications récentes de la classe ouvrière l'empêcheraient de jouer son rôle (I.2). Enfin, il généralise cette lecture à l'échelle internationale (I.3).

I.1. Une réponse théorique à des difficultés pratiques liées aux capacités de classe

Les questions normatives ont toujours eu pour Cohen un intérêt certain, conjointement à celui pour le matérialisme historique. Cet intérêt est devenu croissant au cours des années 1980, et il nous semble que cette évolution est parallèle aux mutations qu'a connues le capitalisme pendant cette période.

Les questions sur la base et la superstructure, sur les forces et les rapports de production [...] m'ont occupé pendant une vingtaine d'années, avant que mes intérêts ne basculent de manière décisive vers la philosophie morale et politique. Je pense [...] que notre changement de préoccupation s'explique par des changements profonds de la structure de classe des sociétés capitalistes occidentales, changements qui soulèvent des problèmes normatifs qui n'existaient pas auparavant, ou, plutôt, qui avaient une faible signification politique. Ces problèmes normatifs ont maintenant une forte signification politique. [1990a, p. 364]

À cette étape, Cohen se fixe pour objectif de sortir de l'espace obstétrique sans pour autant entrer pleinement dans l'espace utopique. Il s'agit de composer avec les forces sociales telles qu'elles existent. Il apparaît qu'il n'a pas été insensible à la critique de Levine et Wright [1980], qui lui ont reproché de négliger la nécessité d'une capacité de

classe pour la transformation sociale, et de sous-entendre qu'elle est générée automatiquement par le niveau de développement des forces productives.

Au lieu d'envisager une croissance inexorable de la capacité de la classe ouvrière à lutter contre l'irrationalité croissante du capitalisme, il a été soutenu que sont en cours dans la société capitaliste des processus systématiques qui désorganisent la classe ouvrière, entravent ses capacités et son aptitude à détruire les rapports de production capitalistes. [1980, p. 59]

Rien ne garantit l'existence d'une relation entre un intérêt pour le changement social et la capacité historique à réaliser ce changement. L'intérêt est une condition nécessaire mais non suffisante au changement ; son approche est alors confrontée à un double exigence d'adéquation.

D'une part, l'adéquation entre le développement des forces productives et la croissance de la capacité de la classe ouvrière s'avère problématique, compte tenu de la segmentation du marché du travail, de la complexification des hiérarchies, d'éventuelles divisions au sein de la classe ouvrière, de l'existence d'institutions politiques stabilisatrices... Un énoncé marxien traditionnel correspond à l'affirmation selon laquelle la capacité de la classe ouvrière émerge à partir des contradictions et de la dynamique des rapports sociaux de production et de la superstructure, et elle ne peut pas résulter du développement des forces productives. Par conséquent, rien ne garantit une conjonction entre le développement de la capacité de classe et le développement des forces productives. À cela s'ajoute le coût du processus révolutionnaire et le risque d'un phénomène de type passager clandestin [Przeworski, 1980c]. D'autre part, l'adéquation entre le développement des forces productives et la modification qualitative de la classe ouvrière est également problématique. Ce point fait l'objet du prochain alinéa.

1.2. Un saut qualitatif de la structure de classe

En termes pratiques, quelles sont les implications du fait que la classe ouvrière dans la société capitaliste avancée n'est plus ce qu'elle était ou ce qu'on a autrefois pensé qu'elle était ? [Cohen, 2001a]

Pour Cohen, la philosophie politique correspond à la « *recherche systématique des principes justes et des structures pouvant les réaliser* » [1995a, p. 3], à laquelle s'ajoute naturellement l'absence de contradiction entre ces deux éléments. En l'occurrence, il estime que la modification de la structure de classe des sociétés capitalistes, au moins depuis le début des années 1980, vers une plus grande hétérogénéité et une moindre polarisation¹⁸ a conduit à la nécessité de poser des questions éthiques, d'apporter des réponses normatives : « *la désintégration du prolétariat pousse les personnes de formation marxiste à se tourner vers la philosophie politique normative. [...] Le travail de Rawls est maintenant au centre de ma recherche* » [2000b, p. 117]. Il considère que la structure de classe des sociétés capitalistes actuelles ne permet plus de dégager un groupe social ayant à la fois une capacité pour le changement social, c'est-à-dire qui soit majoritaire dans la société et producteur des richesses, et un intérêt pour le changement social, c'est-à-dire qui soit exploité et dans le besoin.

Cette classe, au sens traditionnel, était dotée de quatre caractéristiques dont la réunion était censée conduire à une révolution socialiste. Premièrement c'était la section de la société telle que tout le monde dépendait de son activité productive. Deuxièmement, elle constituait une large majorité de la société. Troisièmement, elle se composait des personnes exploitées dans la société. Enfin ses membres étaient sérieusement dans le besoin ; ils manquaient substantiellement du nécessaire à l'accomplissement d'une vie. [2001a]

Une telle approche renvoie à la définition structurelle des classes sociales qu'il proposait dans *Karl Marx's Theory of History: A Defence* – « *la classe d'une personne s'établit uniquement par sa position objective dans le réseau des rapports de propriété* » [K, p. 73] – et rejette implicitement toute distinction entre classe en soi et classe pour soi, telle que proposée notamment par Edward Thompson [1988], ce qui revient à négliger la question de la conscience de classe, et donc de la lutte de classes, « *qui reste extérieure à la représentation* » [Suchting, 1982, p. 170].

¹⁸ Réduction du nombre d'ouvriers au sens strict, développement de la petite bourgeoisie, modification des structures de qualification, affaiblissement du mouvement ouvrier...

1.3. Une impossible unité du prolétariat mondial

« *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !* » [Marx, Engels, 1986, p. 107]. Telle est la phrase de conclusion du *Manifeste du parti communiste*. Elle a constitué pendant des décennies à la fois un mot d'ordre pour le mouvement ouvrier et un guide pour la recherche théorique d'inspiration marxiste. Cohen l'interprète comme « *une anticipation que les divers prolétariats nationaux transcenderaient rapidement leur particularisme en faveur de la solidarité internationale* » [1983d, p. 239]. Après avoir estimé qu'« *il est difficile de repousser la suggestion selon laquelle les travailleurs ont réfuté cela en se rendant dans les tranchées de la Première Guerre mondiale* » [Idem], il estime qu'« *il est faux, dans un sens instructif* » [2000b, p. 111] de défendre l'hypothèse de l'émergence d'un prolétariat international. À l'échelle mondiale, il estime que la désagrégation de la classe ouvrière occidentale en groupes distincts, la majorité agraire des pays dominés, la puissance du capital transnational, l'existence de barrières culturelles empêchant la coopération ouvrière internationale... constitueraient autant de preuves que le marxisme a échoué dans l'anticipation de l'évolution sociale capitaliste.

Il estime que la possibilité de fusion des intérêts de tous les travailleurs à l'échelle mondiale est conditionnée par l'intégration des caractéristiques dégagées précédemment : avoir une capacité pour la transformation révolutionnaire (constituer la majorité de la société et être producteur des richesses) et un intérêt pour cette transformation (être exploité et dans le besoin). Seule une telle intégration pourrait conduire à l'émergence d'un prolétariat international. Or, il considère par exemple que si la classe ouvrière de certains pays est exploitée et dans le besoin, et donc dotée d'un intérêt pour une transformation révolutionnaire, elle ne constitue pas la majorité de la population et n'en a donc pas la capacité. Il s'agit de pays à majorité agricole, comme l'Inde, la Corée. Il dégage alors la possibilité de divergences d'intérêts entre travailleurs de différents pays ; par exemple, le prolétariat indien peut constituer une pression sur le prolétariat anglais, jouant le rôle d'armée industrielle de réserve. Le double défi constitué par la diversité culturelle et les différences de niveau de vie rendraient alors difficile l'identification mutuelle des classes ouvrières. C'est la raison pour laquelle une théorie morale serait rendue nécessaire pour créer un lien de solidarité internationale.

Après avoir réduit les classes sociales à leur caractère objectif et mesurable, il leur nie la possibilité de jouer un rôle historique pour des raisons liées à la subjectivité. Pourtant, l'existence de regroupements internationaux de la classe ouvrière, notamment autour de Marx dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, autour de la Révolution russe et de la troisième Internationale pendant l'entre-deux guerres, semblent constituer un élément de plausibilité d'un rassemblement à l'échelle mondiale.

Pour toutes ces raisons – modification de la structure de classe, perte de subjectivité, impossibilité de constitution d'un lien international au sein de la classe ouvrière –, Cohen considère que « *le capitalisme ne produit pas ses fossoyeurs* » [2000b, p. 112]. C'est pourquoi il estime que la théorie de Marx devrait se fonder sur une défense morale, qui intégrerait des éléments du marxisme traditionnel et du courant libéral, de type rawlsien.

II. Le poids du marxisme analytique

Il serait faux d'affirmer que cette analyse des classes sociales par Cohen est entièrement nouvelle, dans la mesure où une telle réfutation est relativement répandue en sciences sociales et où certains éléments dans *Karl Marx's Theory of History: A Defence* ouvraient la possibilité d'envisager une telle approche. Toutefois, il convient de noter qu'un tel lien a été rendu possible par le développement de travaux spécifiquement ciblés sur cette problématique, formulée notamment par Adam Przeworski [1977, p. 361], avant même la constitution du marxisme analytique :

Les problèmes de conceptualisation de la structure de classe émergent principalement, même si ce n'est pas de manière exclusive, avec l'apparition de personnes diversement nommées employés salariés, cols blancs, ouvriers intellectuels, travailleurs de service, techniciens, "la nouvelle classe moyenne".

Il s'avère que nombre d'auteurs, notamment au sein du Groupe de Septembre, estiment que Marx n'a pas anticipé les conséquences du développement capitaliste sur l'évolution de la structure de classe. Les principaux développements théoriques du marxisme analytique sur ce sujet sont les travaux de Wright et de Roemer. Les

éléments de réfutation proposés par Cohen sont donc étudiés d'abord à la lumière des travaux de Wright (II.1), puis de ceux de Roemer (II.2).

II.1. Les classes de Wright

La structure des positions dans le système de production est en perpétuelle transformation, et le prolétariat comme groupe séparé des moyens de production serait devenu distinct du prolétariat comme ensemble de travailleurs productifs. La conséquence serait l'existence de rapports sociaux indéterminés en termes de classe. Cette mutation de la structure de classe a été théorisée par Wright, dans *Class, Crisis and the State* [1978] et, sous un angle sensiblement différent, *i.e.* sous l'influence de Roemer, dans *Classes* [1985a], comme l'apparition de positions de classe contradictoires. Cet auteur, qui caractérise son approche comme néo-marxiste, estime que l'existence de positions de classe contradictoires obscurcit les rapports de classe et d'exploitation, et conduit à interroger la possibilité d'existence de formes d'exploitation non capitalistes. Il reformule la notion marxiste afin de rendre compte du caractère différencié de la structure sociale capitaliste contemporaine, tout en conservant l'idée marxienne de polarisation de classe. Face au développement de la classe dite moyenne, il reformule la notion marxiste de classe afin de rendre compte du caractère différencié des structures de classe capitalistes contemporaines. Il compte ainsi réaffirmer la spécificité du concept de classe en élargissant la définition marxiste au-delà du processus de production.

Wright ne prétend pas présenter l'énoncé marxiste mais un énoncé possible dans la tradition marxiste. Il conserve le critère fondamental selon lequel la différence entre structures de classe se fonde sur les mécanismes d'appropriation du surplus. Le critère de détermination de la structure sociale est la nature des rapports d'exploitation qui génèrent structurellement un ensemble d'intérêts contradictoires. Dans le but de spécifier le mode par lequel ils constituent le mécanisme d'exploitation, il dégage trois dimensions essentielles et interdépendantes des rapports de production et donc d'exploitation : le contrôle sur le capital monétaire (l'investissement), le contrôle sur le capital physique (les moyens de production) et le contrôle sur le travail (le processus de

production). Compte tenu de ces développements, il existerait des « *positions de classe contradictoires entre la bourgeoisie et le prolétariat* » [Wright, 1985a, p. 97]. La position de Wright conduit à brouiller la distinction entre domination et exploitation. Il s'intéresse tout autant à la distribution qu'à la production, aux rapports de propriété plutôt qu'aux rapports de production, et fond les classes en groupes distributionnels. C'est en ce sens qu'il tend vers une approche wébérienne.

À l'inverse, pour Thompson [1988, p. 13], « *la grille sociologique la plus fine ne saurait mettre en évidence un pur modèle de classe, pas plus qu'un pur modèle de déférence ou d'amour. Ce rapport doit toujours s'incarner dans des hommes et un contexte réels* ». En attribuant un caractère horizontal à la structure de classe, Cohen se situe dans la logique de Wright, notamment lorsqu'il estime que Marx ignore le besoin de compréhension et de définition de soi, dont la satisfaction est souvent recherchée par une identification à des éléments culturels, et ceci contrecarrerait l'anticipation du *Manifeste du parti communiste* selon laquelle les prolétariats nationaux transcenderaient les particularismes en faveur d'une solidarité internationale. *A contrario*, le besoin d'auto-identification culturelle générerait des attachements, qui seraient systématiquement sous-évalués par le marxisme. Par conséquent les divisions d'identité ne pourraient pas être expliquées en termes marxistes classiques.

II.2. Sous la bannière de Roemer et de la théorie du choix rationnel

Wright s'appuie explicitement sur les travaux de Roemer, principalement *A General Theory of Exploitation and Class* [1982a], où l'exploitation est envisagée comme un transfert de valeur, et pas nécessairement de valeur travail, toute marchandise pouvant faire l'objet d'exploitation. Roemer redéfinit l'exploitation marxienne indépendamment de la théorie de la valeur travail. Il propose une définition des classes en termes de rapports de propriété, à travers le *principe de correspondance classe – exploitation*. À l'équilibre il existe trois groupes : des exploiters, des exploités, et une zone de neutralité par rapport à l'exploitation, que nous pouvons assimiler aux classes sociales contradictoires de Wright. Les causes institutionnelles de l'exploitation ne seraient pas l'appropriation du travail mais l'existence de marchés concurrentiels et

la propriété différentielle des moyens de production. Roemer rejoint Cohen en estimant que les raisons pour lesquelles Marx a choisi comme numéraire la force de travail ne sont pas scientifiques mais politiques et normatives. Il présente une critique normative de l'exploitation, nécessaire à ses yeux en l'absence de critère objectif, en affirmant que « *le lien entre matérialisme historique comme déterminisme technologique et matérialisme historique comme lutte de classes entre exploités et exploités doit être clarifié par une sociologie de l'injustice* » [1982c, p. 394]. L'énoncé d'une dislocation de la classe ouvrière correspondrait, selon Wright, Roemer et Cohen, à la disparition d'un agent révolutionnaire. Déjà, dans *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, Cohen évoquait [K, p. 244] une « *vaste classe moyenne [avec] un engagement fort à l'égard du capitalisme* ». Les travailleurs ne sont pas considérés comme les éléments d'une classe, en tant qu'unité organique, mais comme des individus atomistiques.

Notons que cette logique est poussée encore plus loin par Adam Przeworski [1980c] vers une défense du parlementarisme et du réformisme. Il estime que si la transition au socialisme implique une détérioration, ne serait-ce que temporaire, du bien-être des travailleurs, et si ces travailleurs ont l'option d'améliorer leurs conditions matérielles en coopérant avec les capitalistes, alors l'orientation socialiste ne saurait être déduite des intérêts matériels des travailleurs. Un calcul coût-avantage pourrait conduire les travailleurs à opter rationnellement pour le capitalisme. Force est de constater que, d'une manière plus radicale, une telle approche repose indéniablement sur un mouvement théorique de même nature que celui opéré par Cohen. L'approche de Cohen recoupe nombre de travaux des auteurs du Groupe de Septembre, en particulier ceux de Wright et de Roemer. La sous-section suivante démontre qu'une telle lecture des classes sociales s'appuie sur le rejet de la théorie de la valeur travail, qui par ailleurs est commun à tous les marxistes analytiques, à l'exception de Brenner.

III. Une approche fondée sur un rejet de la théorie de la valeur travail

Au même titre que Roemer, Cohen estime qu'une théorie de l'exploitation peut et doit exister indépendamment de la théorie de la valeur travail, et que le rapport de domination entre les classes sociales ne repose pas sur un transfert de valeur, mais sur des considérations normatives. Pour Cohen, la théorie de la valeur travail est non seulement ambiguë, mais également fautive (III.1), et il considère que, même si elle était vraie, elle ne serait pas adaptée à l'accusation d'exploitation (III.2). Enfin, il est conduit à affirmer que seule une approche normative est en mesure de fonder une théorie de l'exploitation (III.3).

III.1. Une théorie considérée comme ambiguë et inexacte

Pour Cohen, la théorie de la valeur travail se fonde sur un malentendu, et elle a souvent été formulée de manière erronée. Ainsi, il vise à la rétablir dans sa formulation stricte (III.1.1), puis à démontrer qu'elle est fautive (III.1.2).

III.1.1. Le travail ne crée pas la valeur : doctrine stricte versus doctrine populaire

Cohen met en évidence ce qu'il envisage comme une confusion chez les marxistes, Marx compris, à propos de la théorie de la valeur travail. Il en distingue deux énoncés, une doctrine populaire selon laquelle seul le travail crée la valeur, et une doctrine stricte, selon laquelle la valeur est déterminée par le temps de travail socialement nécessaire. Il est vrai que pour Marx, la valeur d'une marchandise n'est pas déterminée par le temps de travail qu'elle contient, mais par le temps de travail nécessaire à sa production dans des conditions moyennes de productivité. Affirmer que la valeur est déterminée par le temps de travail socialement nécessaire n'équivaut donc pas à énoncer que seul le travail crée la valeur. Pour Cohen, la doctrine populaire est fautive et n'est pas impliquée par la théorie de la valeur travail. Elle est fautive car le travail ne crée pas la valeur, mais le produit qui est doté de valeur, et elle n'apporte ainsi aucune indication sur la nature de son créateur. C'est pourquoi la doctrine stricte correspond effectivement à la théorie de la valeur travail, selon laquelle le travail –

précisément le temps de travail socialement nécessaire – détermine la quantité de valeur. Il est différent d'expliquer la source de la valeur et d'expliquer son amplitude. Ainsi, pour Cohen, la théorie de la valeur travail a pour objectif de déterminer la quantité de valeur créée, mais pas d'identifier le créateur de valeur : « *la doctrine stricte [...] ne requiert pas que quelque chose crée de la valeur* » [1979c, p. 351]. D'ailleurs, « *c'est un préjugé de supposer que la valeur doit être créée* » [*Idem*, p. 350]. Par conséquent, Cohen écarte la doctrine populaire, utilisée selon lui à des fins d'agitation politique, pour se concentrer sur la doctrine stricte.

III.1.2. Une marchandise parmi d'autres

En ce qui concerne la doctrine stricte, Cohen reproche à Marx d'avoir opté pour la valeur d'échange comme étalon de détermination de la valeur, et d'avoir nié, « *sur des terrains obscurs et indéfendables, que la valeur d'usage joue un rôle dans la détermination de la grandeur de la valeur* » [1988, pp. 221-222]¹⁹. Il est pourtant vrai que la valeur d'usage, étant subjective et donc qualitative, n'est pas mesurable, contrairement à la valeur d'échange, objective et quantitative. Or, pour Cohen, une valeur d'usage n'a pas nécessairement besoin de travail pour être créée, ou peut être sans valeur malgré le travail incorporé. Il utilise les exemples de l'air pour le premier cas, de Dieu pour le second. Toutefois, même en acceptant ce cadre d'analyse, il critique la doctrine stricte, au sens où le temps nécessaire à la production ne correspond pas forcément à la quantité de valeur créée, puisque la quantité de travail passé n'équivaut pas nécessairement à la valeur présente. La théorie énonce que le temps de travail socialement nécessaire détermine la valeur, qui à son tour détermine le prix d'équilibre, donc que le temps de travail socialement nécessaire détermine le prix d'équilibre. Par conséquent, si la conclusion est fautive, au moins l'un des prémisses est faux. Marx reconnaît que la valeur peut dévier du temps de travail socialement nécessaire, mais Cohen estime que la différence réelle se situe entre temps de travail socialement nécessaire et prix d'équilibre. Celui-là n'est pas le seul déterminant de

¹⁹ L'article dont est extrait ce passage est une reproduction de Cohen, 1979c, mais le passage en question n'apparaît pas dans la première version.

celui-ci, donc la théorie de la valeur travail est fautive pour Cohen. En partie dans le prolongement des travaux de Morishima, et en prévision de ceux de Roemer, Cohen élude le contre-argument selon lequel le travail est une marchandise unique au sens où, non seulement il est commun à toutes les marchandises, mais surtout il est seul capable d'attribuer à la marchandise une valeur supplémentaire.

III.2. Une association préjudiciable entre exploitation et théorie de la valeur travail

Cohen affirme, à partir de l'énoncé selon lequel les travailleurs créent le produit, qui a de la valeur, que l'exploitation est indépendante de la théorie de la valeur travail, que ce soit au sens strict – la valeur est déterminée par le temps de travail socialement nécessaire – ou au sens populaire – seul le travail crée la valeur. Il suffit de dégager l'existence d'une différence de valeur pour pouvoir énoncer l'existence d'exploitation. Pour autant, mettre en évidence l'existence d'une différence entre la valeur du produit créé par les travailleurs et le salaire perçu par les travailleurs n'équivaut pas à affirmer que cette différence correspond à une extraction de surtravail, puisqu'il est parfaitement possible que la valeur ait été créée par quelque chose d'autre que par le travail. La théorie de la valeur travail serait donc fautive car le temps de travail n'est pas le seul déterminant du prix d'équilibre. En outre, elle ne serait pas un fondement valable pour la théorie de l'exploitation car elle énonce simplement comment la valeur est déterminée, sans préciser pour autant que les travailleurs en sont les responsables. Elle n'implique pas que le travail possède la faculté de créer de la valeur et même si c'était le cas, elle serait inappropriée à une accusation d'exploitation, puisque si, en raisonnant par l'absurde, le désir créait la valeur, les personnes qui désirent seraient exploitées, ce qui n'a pas de sens.

La démonstration de Cohen [1979c] repose à la fois sur une déconstruction de la cohérence logique entre la théorie de la valeur travail et la théorie de la plus-value, et sur l'affirmation selon laquelle les travailleurs sont exploités. Dans un premier temps, il présente le raisonnement suivant comme l'argument marxien traditionnel. Seul le travail

crée la valeur (théorie de la valeur travail²⁰), le travailleur perçoit la valeur de sa force de travail, et la valeur du produit est supérieure à celle de sa force de travail (théorie de la plus-value), donc le travailleur perçoit une valeur inférieure à celle de la marchandise qu'il crée et le capitaliste s'approprie le reste, ce qui signifie que le travailleur est exploité par le capitaliste. Dans un deuxième temps, il remplace « le travailleur perçoit la valeur de sa force de travail, et la valeur du produit est supérieure à celle de sa force de travail » par « le capitaliste s'approprie une partie de la valeur du produit », ce qui supprime la référence à la théorie de la plus-value. C'est sans conséquence pour justifier un énoncé moral sur l'exploitation, puisque « *peu importe ce qui explique la différence entre la valeur produite par le travailleur et celle qu'il reçoit. La seule chose importante est qu'il existe une différence* » [Cohen, 1979c, p. 344], quelle qu'en soit la nature. L'affirmation selon laquelle les capitalistes perçoivent une partie de la valeur du produit créé par les travailleurs est différente de celle selon laquelle les travailleurs sont en situation de surtravail. Pour Cohen, il est parfaitement envisageable de penser que la valeur créée provient d'autres éléments communs aux marchandises (utilité, échange, énergie...). Ainsi, l'accusation d'exploitation ne reposerait pas sur l'appropriation de la valeur que produit le travailleur, mais sur l'appropriation de la valeur de *ce que* produit le travailleur, et « *la petite différence de formulation couvre une énorme différence de conception* » [Idem, p. 354].

C'est pourquoi il reformule une dernière fois son argumentation en remplaçant « seul le travail crée la valeur » par « le travailleur est la personne qui crée le produit, qui a de la valeur », ce qui élimine toute référence à la théorie de la valeur travail, puis en remplaçant « le travailleur perçoit une valeur inférieure à celle qu'il crée et le capitaliste s'approprie le reste » par « le travailleur est la personne qui crée le produit, qui a de la valeur, et le capitaliste s'approprie une partie de la valeur de ce que crée le travailleur », tout en conservant la même conclusion. L'argument complet est donc le suivant : le travailleur est la personne qui crée le produit, qui a de la valeur et le capitaliste s'approprie une partie de la valeur du produit, donc le capitaliste s'approprie

²⁰ Il ne s'agit pas de la formulation stricte de la théorie de la valeur travail, mais de la seule formulation qui, pour Cohen, pourrait correspondre à la théorie de la valeur travail.

une partie de la valeur de ce que crée le travailleur. Par conséquent, le travailleur est exploité par le capitaliste.

III.3. La moralité comme substitut au surtravail

Débarassée de ses fondements théoriques traditionnels, la théorie de l'exploitation nécessite de nouveaux fondements. Cohen propose des éléments normatifs. « *Pour ne pas être elliptique ou incomplet [...], l'Argument a besoin de nouvelles prémisses sur l'injustice* » [1988, p. 213]²¹. La discussion porte sur le statut du concept d'exploitation – moral ou scientifique – ou, plus précisément, sur le statut explicatif à lui accorder. Cohen défend, entre autres auteurs [Husami, 1978 ; Steiner, 1984 ; Geras, 1985], la position selon laquelle « *une raison pour renverser le capitalisme est qu'il est un régime d'exploitation (et l'exploitation est injuste)* » [1979c, p. 342]. D'autres auteurs d'inspiration marxiste [A. Wood, 1981 ; Holmstrom, 1983 ; Reiman, 1987] rejettent un tel énoncé en affirmant que la nécessité de renverser le capitalisme ne repose pas sur des raisons normatives mais sur une problématique scientifique en termes de classe, ou encore que le capitalisme est inhumain, qu'il entrave le développement des forces productives, l'épanouissement des hommes, et génère d'autres problèmes que ceux liés à l'injustice.

C'est pour des raisons normatives que Cohen condamne l'exploitation, mais encore faut-il qu'une telle condamnation soit justifiée : « *Pour que [l'appropriation] constitue une exploitation, il doit être démontré qu'il s'agit d'une injustice, que le transfert de valeur en question est inéquitable* » [1988, p. 233]²². Par conséquent, s'il est juste que les capitalistes détiennent les moyens de production, alors le profit capitaliste ne résulte pas d'une situation d'exploitation. La question est donc celle du statut moral de la propriété privée des moyens de production. Ce qui fait des capitalistes des exploiters est leur capacité à obtenir de la valeur en conséquence des circonstances

²¹ L'article dont est extrait ce passage est une reproduction de Cohen, 1979c, mais le passage en question n'apparaît pas dans la première version.

²² L'article dont est extrait ce passage est une reproduction de Cohen, 1979c, mais le passage en question n'apparaît pas dans la première version.

injustes de leur détention des moyens de production. En d'autres termes, si les prolétaires sont forcés à travailler pour les capitalistes, ils sont exploités, sinon ils ne le sont pas.

Un transfert de valeur [...] du travailleur vers le capitaliste représente une exploitation si et seulement si le contrat qui le permet résulte d'une situation de négociation inéquitable, indifféremment de la question de savoir si précisément cette situation force le travailleur à vendre sa force de travail au capitaliste. [...] La question centrale concerne la justice du cadre distributif dans lequel le travailleur accepte de travailler pour le capitaliste. [Idem, p. 317]

Pour Cohen, le rapport entre le capitaliste et le travailleur est injuste si le travailleur est forcé de vendre sa force de travail, *i.e.* s'il n'a pas d'alternative raisonnable ou acceptable. Un travailleur est forcé de vendre sa force de travail si la contrainte résulte des pouvoirs constitutifs des rapports de production, c'est-à-dire des pouvoirs économiques.

À l'inverse, pour Marx, la position objective du prolétariat dans les rapports de production le conduit à être forcé de vendre sa force de travail. De plus, il apparaît chez Marx, et pas chez Cohen, que le travailleur est forcé non seulement à travailler, mais aussi à réaliser un travail gratuit. Sans surtravail, il est impossible de parler d'exploitation et de classes sociales, et Marx condamne le capitalisme car il permet aux capitalistes d'extraire une partie de la valeur de ce que produisent les travailleurs. Cohen parle d'exploitation sans création de valeur et, en ne décrivant pas les prémisses du phénomène, il se retrouve en compagnie théorique de Roemer et de Morishima, pour qui l'exploitation existe dans une société socialiste, mais également de Nozick, pour qui elle renvoie strictement à une non perception de toute la valeur produite.

L'argument pour une accusation d'exploitation est reformulé sans utiliser la théorie de la valeur travail ni la théorie de la plus-value. Il n'est plus marxien, et le concept d'exploitation peut très bien être reformulé en termes libertariens. Par exemple, Nozick assimile l'impôt à de l'exploitation, puisqu'il le conçoit comme une violation de la propriété de soi, et Cohen utilise cet argument contre les capitalistes. Le raisonnement de Cohen le conduit à réfuter à la fois la théorie de la valeur travail et la théorie de la

plus-value, et donc à faire reposer la théorie de l'exploitation sur d'autres éléments, d'où son intérêt pour les questions de philosophie politique.

SECTION 3. DEUX RÉFUTATIONS EMPIRIQUES MINEURES : LA DISPARITION DE L'URSS ET LA BARRIÈRE ENVIRONNEMENTALE

Pour Cohen, la modification de la structure de classe constitue une perte de plausibilité des prédictions qu'il attribue au matérialisme historique, et il s'agit de l'aspect majeur de sa réfutation empirique. Il a par la suite ajouté des éléments visant à accorder plus de plausibilité à cette réfutation. D'une part, il s'agit de la désintégration de l'URSS, qui constituerait une perte de crédibilité pour un futur socialiste²³ (I). D'autre part, il s'agit de ce qu'il considère comme une crise environnementale, qui représenterait une entrave à la possibilité de développement des forces productives, et donc un élément supplémentaire de réfutation pour le matérialisme historique tel qu'il le défendait à la fin des années 1970²⁴ (II).

I. L'URSS disloquée, un défi historique

La disparition de l'URSS constitue un enjeu pour le marxisme, dans la mesure où elle a été massivement présentée comme un échec pour celui-ci, comme la preuve de son incapacité à fournir un projet pour la société future. Elle fournit à Cohen, dès le début des années 1990, un argument supplémentaire pour sa prise de distance avec le matérialisme historique. Non seulement la motivation obstétrique sur laquelle se fonderait le matérialisme historique serait fautive, mais elle serait dangereuse, au sens où elle conduirait à supposer que « *l'analyse concrète de conjonctures historiques bien*

²³ Cette position est largement partagée au sein du marxisme analytique (Elster, 1990b ; Roemer, 1993), même si tous ne l'analysent pas de manière systématique.

²⁴ Cette problématique a également fait l'objet de travaux des marxistes analytiques (Van Parijs, 1985), mais de manière relativement marginale, si bien qu'il nous paraît difficile de dégager une position commune sur ce point.

définies » [Lénine, 1961, p. 167] suffit à permettre une intervention dans les événements économiques, politiques et sociaux. Une telle lecture est jugée simpliste, opposée à l'incertitude propre au mouvement réel, porteuse d'alternatives, et pour Cohen [2000b, p. 109], « *si cette conception était restée valable, la chute du communisme mondial n'aurait pas désorienté les socialistes à ce point* ». Au-delà de l'assimilation par Cohen d'une crise de subjectivité à l'affaiblissement des possibilités objectives, nous constatons que cette prise de distance supplémentaire repose sur une distinction positiviste, et donc non dialectique, entre le contenu théorique du marxisme et les propositions normatives lui étant attribuées. D'après Cohen [1999, p. 99], « *l'échec soviétique peut être considéré comme un triomphe pour le marxisme [...] mais personne ne peut penser que l'échec soviétique représente un triomphe pour le socialisme* ». Pour Cohen, la perspective du socialisme est rendue improbable par cet événement (I.1), mais elle permet de préserver une certaine interprétation du matérialisme historique (I.2). Nous estimons qu'il s'agit d'une interprétation arbitraire (I.3).

I.1. Un échec pour le socialisme

Pour Cohen, l'éclatement de la Révolution en Russie en 1917 est contradictoire avec les énoncés centraux du matérialisme historique sur deux points. D'une part, « *une formation sociale ne disparaît jamais avant que se soient développées toutes les forces productives qu'elle est assez large pour contenir* » [Marx, 1957, p. 5], or les forces productives n'auraient pas été suffisamment développées en Russie pour permettre d'envisager la disparition du capitalisme. D'autre part, « *jamais des rapports de production nouveaux et supérieurs ne s'y substituent avant que les conditions d'existence matérielles de ces rapports soient écloses dans le sein même de la vieille société* » [*idem*], or il serait faux d'affirmer que les conditions pour le socialisme existaient en Russie à cette période.

Dans le cadre prosoviétique de son éducation²⁵, Cohen a été ébranlé par le discours prononcé par Nikita Khrouchtchev en 1956, dans lequel ce dernier critique Staline. Il a alors estimé que l'URSS laissait peu d'opportunités à l'émergence du

²⁵ Cohen, 2000b, pp. 20-41.

socialisme, c'est-à-dire au remplacement de l'exploitation de classe par l'égalité économique, de la démocratie bourgeoise, formelle et illusoire par la démocratie réelle, de l'aliénation par le service mutuel. Il n'avait pas pour autant abandonné l'espoir d'envisager en l'URSS un futur socialiste. En revanche, la disparition de l'URSS, qui constitue de fait un abandon définitif de cet espoir, explique selon lui une période de retrait naturel du marxisme en tant qu'outil théorique. Il associe cet événement à un échec du socialisme, mais pas du marxisme, comme nous le constaterons ultérieurement. C'est ainsi qu'il analyse, tout en le critiquant, le développement de formulations en termes de socialisme de marché, « *au mieux un second best* » [1995a, p. 256], comme une formation adaptative des préférences, qui correspondrait à une dissolution des croyances, car « *la perte affecte à la fois ceux qui (comme moi) avaient autrefois cru, et n'avaient pas abandonné tout espoir que l'Union soviétique réaliserait l'idéal socialiste, et, a fortiori, ceux qui croyaient, encore hier, qu'elle était en fait en train de les réaliser* » [1991b, p. 11].

Les choix politiques des communistes en Russie et en Allemagne dans le premier tiers du vingtième siècle auraient rendu la tâche encore plus ardue. Cohen se sépare notamment de Rosa Luxemburg, selon qui l'histoire produit les besoins de sa propre satisfaction²⁶, lorsqu'il écrit que « *l'histoire de l'échec socialiste montre que les socialistes ont besoin d'écrire des recettes, et non seulement, comme le suggère l'histoire, dans le but de savoir que faire au pouvoir, mais aussi pour attirer les masses de la population qui, raisonnablement, sont attachées au mal qu'elles connaissent* » [2000b, p. 77]. Il égalise la disparition de la seule nation – jusqu'à nos jours – ayant résulté d'une révolution prolétarienne, avec l'impossibilité de construction du socialisme.

²⁶ « *Le socialisme ne doit et ne peut être qu'un produit historique, né de l'école même de l'expérience, à l'heure des réalisations, de la marche vivante de l'histoire, laquelle, tout comme la nature organique dont elle est en fin de compte une partie, a la bonne habitude de faire naître toujours, avec un besoin social véritable, les moyens de le satisfaire, avec le problème sa solution* » [Luxemburg, *La Révolution russe*, 1918 [En ligne].

<http://www.marxists.org/francais/luxembur/revo-rus/rrus4.htm> (Page consultée le 12 décembre 2003)].

1.2. Un succès pour le marxisme

Pourtant, d'une façon qui peut sembler paradoxale, il considère que les énoncés centraux du matérialisme historique n'ont pas été falsifiés par la Révolution russe, mais qu'ils l'auraient été si elle avait effectivement conduit au socialisme. Il affirme que les forces productives en Russie n'étaient pas suffisamment développées en 1917 pour que le capitalisme cesse d'être potentiellement progressiste. Ainsi il estime que le problème n'est pas la précocité du socialisme mais le caractère prématuré du renversement du capitalisme. Les forces productives auraient été insuffisamment développées et la restauration du capitalisme confirmerait la vérité de la Préface, et donc ne réfuterait pas le matérialisme historique. Le capitalisme n'aurait donc pas péri mais se serait estompé, puisque les conditions matérielles de son abolition n'étaient pas réunies. Cohen estime que les conditions pour le socialisme n'étaient pas réunies, non seulement du fait de l'insuffisance du prolétariat, mais également au sens où l'URSS n'était pas administrée par les producteurs associés mais par une bureaucratie. Pour Cohen, la Révolution russe n'était pas une révolution socialiste, et l'URSS n'a jamais été un pays socialiste. En outre, la restauration du capitalisme en Russie confirmerait la seconde critique : une réussite du socialisme en URSS aurait été un échec pour le matérialisme historique, donc son échec est un succès pour le matérialisme historique²⁷. Comme il le faisait déjà dans l'édition originale de *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, il occulte les conditions historiques de développement du marxisme et rejoint l'affirmation de Plekhanov [1927] selon laquelle un surplus relativement important est nécessaire pour le socialisme, c'est-à-dire qu'une société ne change pas de structure tant que l'ancienne organisation permet une hausse de la productivité. Il explique donc l'affaiblissement des pays du bloc soviétique par la faiblesse de leur base productive.

²⁷ « Si l'Union soviétique était parvenue à construire un socialisme attirant, la conséquence pour le socialisme et pour l'humanité aurait été merveilleuse, mais elle aurait été mauvaise pour la crédibilité du matérialisme historique » [Cohen, 1999, p. 104].

1.3. Une lecture arbitraire du matérialisme historique

Il convient de noter que cet aspect de la révision de Cohen, au-delà du caractère subjectif de son contenu, se fonde sur une séparation arbitraire entre théorie et pratique, et donc entre objectivité et subjectivité. Le socialisme est envisagé comme une question empirique, alors que le marxisme est considéré comme strictement théorique. À l'opposé il est possible d'affirmer que le marxisme équivaut au socialisme scientifique²⁸. Il est à la fois une théorie et une pratique, si bien que cette scission positiviste entre analyse scientifique et projet normatif ne peut qu'être porteuse de confusion. Une défense du matérialisme historique reste entièrement envisageable, dans le cadre de la Révolution russe, sur la question du niveau de développement des forces productives, dans la mesure où, d'une part, le capitalisme était alors suffisamment développé à l'échelle mondiale et, d'autre part, l'interdépendance était relativement forte entre les régions du monde. Il s'agit d'ailleurs de la position de Marx, qui écrivait, dans la Préface à l'édition russe du *Manifeste du parti communiste* [1882] rédigée peu avant sa mort, que « *si la révolution russe donne le signal d'une révolution prolétarienne en Occident, et que toutes deux se complètent, la propriété commune actuelle de la Russie pourra servir de point de départ à une évolution communiste* ».

Or, cette possibilité n'est pas envisagée par Cohen. En affirmant que l'échec du socialisme en URSS constitue un échec de la possibilité d'émergence du socialisme, il n'envisage pas l'ensemble des possibilités théoriques. Le développement politique de l'URSS à partir de la deuxième moitié des années 1920 reposait sur la théorie du socialisme dans un seul pays. À l'inverse, il n'était alors pas exclu d'envisager, comme le prévoyait Marx, le développement mondial de la Révolution, si bien que l'échec de l'Union soviétique ne correspondrait pas à l'échec du socialisme comme perspective, mais à la perte de plausibilité d'une forme d'interprétation de cette théorie, à savoir le

²⁸ Cohen le reconnaît pourtant puisqu'il « *regrette que le marxisme ait été nommé 'marxisme', au lieu du nom que lui donnait judicieusement Engels. Si l'étiquette 'socialisme scientifique' avait fonctionné, les gens seraient moins disposés à poser la question improductive, 'Le marxisme analytique est-il marxiste?'* » [Ke, p. xxvii]. Nous suggérons l'hypothèse selon laquelle cette remarque renvoie notamment à l'article de Michael Lebowitz intitulé « *Is 'Analytical Marxism' a Marxism?* » [1988].

socialisme dans un seul pays. Il n'est pas de notre ressort de prouver que telle ou telle interprétation est fautive ou correcte, mais il nous semble erroné d'affirmer qu'une perte de plausibilité d'un élément d'interprétation du matérialisme historique suffise à réfuter la théorie. Cohen a envisagé que le développement d'une révolution mondiale aurait pu constituer une alternative, mais compte tenu de sa réfutation du matérialisme historique opérée par ailleurs, il ne s'est pas engagé dans cette voie. Il affirme « *être acquis à la position selon laquelle le choix doit s'opérer entre un rejet des thèses centrales du matérialisme historique et une affirmation de certaines thèses trotskystes* » [1999, p. 104], au centre desquelles la théorie de la révolution permanente, selon laquelle la nécessité de la révolution transcende les écarts de développement entre États, et la révolution socialiste ne peut être envisagée que sous un angle international. Son choix s'est porté sur la première alternative, et nous déplorons l'absence de sa part de clarification sur ce point.

À l'inverse, tout en affirmant que la Russie était insuffisamment développée pour permettre l'essor du socialisme, Levine et Wright soutiennent implicitement que seule une révolution mondiale aurait été en mesure de le favoriser :

Une lecture plus directe des recommandations de Marx suggérerait la folie de tenter de construire le socialisme partout, à l'exception des centres capitalistes les plus avancés, une position universellement admise par les marxistes de la deuxième Internationale, dont les bolcheviks qui, en renversant la domination bourgeoise dans le pays capitaliste le plus arriéré d'Europe, cherchaient à provoquer la révolution mondiale en attaquant l'impérialisme sur son point faible. [1980, p. 48, n. 1]

Pour Christopher Bertram [1990], la théorie du socialisme dans un seul pays privait l'URSS du pouvoir productif des pays occidentaux, ce qui a conduit au développement de formes politiques autoritaires qui empêchaient le développement d'une maturité culturelle et politique nécessaire à la victoire du socialisme. Pour Murray Smith [1994], les résultats de la lutte de classes ne sont pas nécessairement fonction de la supériorité générale des rapports de production, et la force du capitalisme repose sur la division internationale du travail, à laquelle l'URSS n'a pu rivaliser, faute d'extension mondiale de la révolution. En revanche, les marxistes analytiques sont assez proches de la position de Cohen. En particulier, Alan Carling [1993] affirme que la dislocation de l'URSS constitue une clarification supplémentaire de la Thèse de la Primauté, au sens

où une primauté concurrentielle a prouvé la supériorité économique, militaire et technique du capitalisme. John Roemer [1993] a également abandonné l'hypothèse d'un futur socialiste hors du marché – il défend le socialisme de marché –, et pour Elster [1990b], il s'agit tout simplement d'une dissolution de l'hypothèse d'un futur socialiste.

La contribution de Cohen à la discussion sur ce point n'est pas entièrement nouvelle, et elle s'inscrit dans un cadre idéologique répandu, qui consiste à assimiler la forme et le contenu, l'apparence et l'essence. Toutefois, il n'affirme pas que la dislocation de l'URSS prouve l'échec de toute possibilité de construction du socialisme, mais il estime qu'elle en réduit sensiblement la plausibilité. Reste qu'une telle approche repose sur des éléments subjectifs impossibles à quantifier, ainsi que sur un choix arbitraire des outils théoriques permettant d'analyser cette situation.

II. Crise écologique et impossibilité de l'abondance, une réfutation de son déterminisme technologique

La dislocation de l'URSS a coïncidé avec une période où la forme prise par la mise en œuvre des forces productives à l'échelle mondiale constituait une menace pour l'environnement. Contrairement à Marx pour qui la nature est envisagée comme une force productive, et pour qui la question de l'environnement est subordonnée à la nature de la structure économique, la crise écologique a constitué pour Cohen, à la fin des années 1990, un élément empirique supplémentaire dans sa réfutation du matérialisme historique. Notons parallèlement qu'une telle interprétation renvoie à sa lecture technologique du matérialisme historique. Cette sous-section étudie la façon dont il articule cet élément autour de la réfutation théorique qu'il présente de son interprétation initiale du matérialisme historique. Il estime que le développement des forces productives et la possibilité d'une abondance de ressources matérielles se heurtent à une barrière environnementale, ce qui rendrait peu plausible une conception matérialiste de l'histoire (II.1). Cette approche se fonde sur le caractère arbitraire de son interprétation initiale, notamment en ce qui concerne la nature de la primauté, et celle

des forces productives (II.2). Elle peut être considérée comme néo-malthusienne, en ce qu'elle vise à limiter le développement des forces productives (II.3).

II.1. Le postulat d'une abondance impossible

La lecture des forces productives proposée par Cohen l'a conduit à exclure arbitrairement certains éléments. C'est le cas de la nature, considérée comme exogène, si bien qu'il fut amené à énoncer qu'il existe une contradiction entre le développement des forces productives et la préservation de l'environnement. Il affirme alors que le caractère limité des ressources naturelles rend impossible une croissance des forces productives jusqu'à l'abondance, et il préconise une modification des comportements, *i.e.* une diminution de la consommation de ressources naturelles. Ainsi, en l'absence d'abondance, l'égalité, ne pouvant plus être considérée comme un résultat nécessaire de l'histoire, mériterait d'être défendue sur un plan normatif²⁹, c'est-à-dire de constituer un enjeu de philosophie politique. Pour Cohen, « *une abondance future (supposée) inévitable était une raison pour prédire l'égalité. La rareté persistante est maintenant une raison pour l'exiger. Nous ne pouvons plus soutenir l'optimisme matérialiste extravagant, pré-Vert de Marx. Au moins pour un futur prévisible, nous devons abandonner l'idée d'abondance* » [2000b, p. 114].

Une telle conception renvoie à la remarque de Bertram [1990, p. 127], selon qui « *ce serait la plus grande ironie de l'histoire que la mission du socialisme ne soit pas le développement rapide du pouvoir productif humain, mais plutôt leur limitation bien en deçà de tout niveau rendu possible par la connaissance scientifique et technique* ». Marx aurait alors été excessivement pessimiste sur les conséquences sociales d'une situation non abondante et, pour cette raison, excessivement optimiste sur la possibilité d'une telle abondance. Dans tous les cas, elle est pour Marx une condition nécessaire à la fin des luttes sociales et à l'épanouissement de l'humanité. Cette situation permettrait, en tant qu'étape ultime du développement des forces productives, de réconcilier épanouissement et propriété de soi en mettant fin à la rareté matérielle, en ouvrant la

²⁹ À cet égard, Marx n'est pas un défenseur de l'égalité, mais d'un niveau de ressources tel qu'il permette l'épanouissement de chacun. Voir Marx, Engels, 1972.

voie à une société non coercitive, en résolvant les conflits sans coercition. L'abondance correspond à la satisfaction de besoins historiquement déterminés. Il n'aurait alors pas de sens de parler de communisme dans une société de rareté, puisque seule l'abondance est à même de garantir la réalisation du mot d'ordre « à chacun selon ses besoins ». Elle n'est donc pas simplement une possibilité offerte au développement humain, mais une nécessité pour sa réalisation. Il est indéniable qu'il s'agit d'un retour sur ses positions, au sens où Cohen réfute une partie des hypothèses qui fondaient l'interprétation qu'il défendait en 1978 : il jugeait que les hommes sont suffisamment rationnels et intelligents pour transformer et maîtriser leur environnement.

L'interprétation de Cohen selon laquelle le développement des forces productives nuit à l'environnement le conduit donc à accorder une moindre plausibilité au matérialisme historique. Il est clair que l'importance des problèmes environnementaux à l'échelle mondiale ne peut pas être niée. Toutefois, il nous semble que la conclusion de Cohen résulte moins des positions de Marx que de sa propre interprétation, pour deux raisons interdépendantes : la primauté qu'il accorde aux forces productives sur la structure sociale, et la définition spécifique qu'il propose des forces productives. En concentrant son explication du changement social sur ces dernières – Thèse de la Primauté – il fournit une approche exclusivement quantitative, qui ne lui permet pas d'analyser une transformation qualitative résultant des modifications de la structure sociale.

Le marxisme pensait que l'égalité serait assurée par l'abondance, mais nous devons poursuivre cet objectif dans un contexte de rareté, et par conséquent nous devons être bien plus clairs que nous ne l'étions auparavant sur ce que nous cherchons, sur les raisons pour lesquelles nous sommes justifiés à le chercher, et sur les modes institutionnels de sa mise en œuvre. [1995a, p. 8]

La réflexion de Cohen s'inscrit alors spécifiquement au cœur d'une problématique de philosophie politique, en l'occurrence dans une réflexion sur le principe de distribution des revenus : à chacun selon ses besoins, à chacun selon ses mérites ou à chacun selon ses droits. Il élimine implicitement le premier de ses principes, en rejetant l'hypothèse d'abondance. Nous pouvons remarquer que c'est à partir de constats

exclusivement empiriques que Cohen postule l'impossibilité de l'abondance, et il a simplement esquivé le débat sur ce point³⁰.

II.2. Une primauté problématique et des forces productives étroites

En transformant la primauté présentée par Cohen, il serait possible d'affirmer que la crise environnementale ne résulte pas du niveau de développement des forces productives, mais du rôle social qui leur est attribué au sein d'une structure sociale spécifique. Il serait alors possible d'affirmer que l'agent destructeur de l'environnement n'est pas l'ensemble des forces productives, mais une structure économique spécifique qui les conduit à être utilisées de telle manière qu'elles mettent l'environnement en danger. Ainsi, un tel danger ne résulterait pas du niveau de développement des forces productives, mais d'un mode social spécifique d'appropriation des ressources naturelles. En condamnant les propositions théoriques qu'il attribue à Marx, Cohen réfute sa propre interprétation technologique du matérialisme historique, fondée sur l'hypothèse implicite que les préoccupations environnementales sont absentes de l'œuvre de Marx. À l'inverse, il est possible d'inclure l'environnement dans l'ensemble des forces productives. L'affirmation selon laquelle le marxisme ne se préoccupe pas de l'environnement semble contredire l'approche de Marx, qui évoque « *la force de travail et la terre, ces deux sources primitives de la richesse* » [1978a, tome III, p. 45], et qui équivaut à énoncer que l'exploitation des ressources naturelles est associée à l'exploitation de la force de travail. Marx était tout autant préoccupé par la tendance du capitalisme à aliéner la force de travail que par sa tendance à détruire la nature, d'où son insistance pour revendiquer la communauté de la propriété de la terre, et sa critique adressée au programme de Gotha [Marx, Engels, 1972] pour ne pas clairement inclure la terre parmi les instruments de travail. Pour Marx et Engels, les personnes et la nature ne sont pas deux éléments distincts, et l'humanité est décrite comme dotée d'une nature historique et d'une histoire naturelle. Loin de rompre l'unité entre l'homme et la nature, le communisme l'établit fermement, et met cette dernière au service du développement des personnes comme êtres sociaux et naturels. La société future serait alors telle que

³⁰ Voir notamment Heller, 1974 ; Gorz, 1975 ; Grundmann, 1991 ; Burkett, 1999 ; Hughes, 2000.

les personnes vivent en harmonie avec la nature ; le communisme est l'unité de l'homme avec la nature. Une telle unité correspond à une responsabilité de la société future à l'égard de l'environnement. Pour Marx, « *la seule liberté possible est que l'homme social, les producteurs associés règlent rationnellement leurs échanges avec la nature* » [Marx, 1978c, tome III, p. 198], ce qui exige que les travailleurs deviennent maîtres de leur organisation sociale. Un développement humain libre ne correspond pas à une domination unilatérale de l'homme sur la nature.

En revanche, l'affirmation de Cohen renvoie à l'énoncé du programme de Gotha, proposé par Lassalle, selon lequel « *le travail est source de toute richesse et de toute culture* » [in Marx, Engels, 1972, p. 22]³¹, auquel Marx répondait que « *le travail n'est pas la source de toute richesse. La nature est tout autant la source des valeurs d'usage (qui sont bien, tout de même, la richesse réelle) que le travail* » [Idem]. Par conséquent, il reste possible de présenter le développement des forces productives comme une amélioration de la connaissance et de l'utilisation des ressources naturelles, et d'affirmer qu'une telle amélioration exige une transformation des rapports de production, vers une forme sociale qui ne soit plus fondée sur la recherche du profit, mais sur la satisfaction des besoins de l'humanité, incluant le respect de l'environnement. Dans cette optique, il serait possible d'envisager que la disparition des rapports de production capitalistes, et donc du système salarial, correspond à la libération des ressources naturelles comme forces productives, le développement des forces productives incluant une amélioration de l'environnement naturel.

³¹ Bien que Cohen ne défende pas la théorie de la valeur travail, il adopte la même logique que Lassalle sur ce point.

II.3. Une approche néo-malthusienne

L'approche de Cohen correspond à une lecture prémarxiste de l'histoire, une forme de néo-malthusianisme opposant l'homme à la nature³², et elle le pousse à revendiquer des restrictions à la consommation dans les pays occidentaux [1995a, 2000b]. À l'inverse, il nous semble possible d'affirmer que les limites écologiques de la planète ne sont pas la dimension centrale de la crise de l'humanité, mais un effet secondaire de ses traits fondamentaux. Il a été écrit par ailleurs que le mode fordiste de production « *rencontre des limites écologiques indépassables* » [Chesnais, 1994, p. 261], d'où l'impossibilité de sa généralisation à l'ensemble de la planète. Or, d'une part, une fraction significative des pays dits en développement n'ont jamais connu un niveau élevé de développement des forces productives, quel que soit le critère utilisé pour définir les forces productives et le niveau de leur développement et, d'autre part, au lieu d'opposer la nature et l'humanité, en attribuant au second la responsabilité de détériorer la première, nous pouvons défendre l'hypothèse selon laquelle ces deux principales forces productives sont au même titre mises en danger par le capitalisme. Par conséquent, si le développement des forces productives permet aux paysans et aux travailleurs des pays dits en développement d'obtenir un logement décent, de l'eau potable, de la nourriture de qualité, des soins médicaux et un système éducatif de qualité, il est impensable de refuser un tel développement.

L'énoncé de Cohen s'inscrit dans un débat ancien entre marxistes et écologistes. Pour présenter le débat dans ses grands traits, les écologistes qui refusent la hausse du niveau de la production, caractérisée comme un « productivisme », sans nécessairement critiquer le capitalisme, tandis que les marxistes qui ne se concentrent pas sur telle ou telle conséquence du capitalisme, mais critiquent le mode de production capitaliste en soi, comme structurellement porteur de ces effets dévastateurs. De plus, l'argument de type écologiste défendu par Cohen revient à attribuer une culpabilité aux travailleurs des pays occidentaux qui, en tant qu'ensemble de consommateurs, sont rendus partiellement responsables de la détérioration de la nature. Notons que cette

³² Pour Malthus [1992], la supériorité de la croissance démographique sur la croissance de ressources naturelles conduit l'humanité à un appauvrissement général.

approche renvoie à l'énoncé d'une impossible unification du prolétariat mondial, que nous avons évoqué précédemment [p. 299 et s.]. Le fondement explicatif se déplace ainsi de la sphère de la production à la sphère de la consommation.

En isolant arbitrairement des éléments spécifiques, Cohen reproduit l'erreur attribuée par Marx aux économistes classiques : après Roemer, Elster... il utilise à son tour des robinsonades en séparant le destin de l'humanité de celui de la nature. Or, l'homme appartient à la nature et construit son histoire en se l'appropriant³³, et la force de travail et la nature sont tous deux constitutifs de l'ensemble des forces productives. Par conséquent, il reste possible d'affirmer que le mode de production capitaliste n'a pas excessivement développé les forces productives ; au contraire il constitue une entrave à ce développement, en ce qu'il a créé des forces destructrices, à travers les guerres, les crises économiques et les atteintes à l'environnement naturel. La relation entre l'homme et la nature n'est pas directe et elle nécessite la médiation d'un mode de production, tant que les sociétés sont divisées en classes. La Préface peut correspondre à l'affirmation selon laquelle le niveau de développement des forces productives dans les pays capitalistes avancés est tel qu'il ouvre la possibilité de renverser le mode de production existant, vers une communauté d'individus libres, réalisant leur travail en mettant en commun l'ensemble de leurs moyens de production, la force de travail de chaque individu étant une fraction de la force de travail combinée de la société. Il serait alors possible de créer consciemment un niveau plus important de ressources sociales, assorti d'un meilleur contrôle des ressources naturelles, nécessaire à la libération de l'humanité. Seul un tel développement pourrait donner à l'humanité et à l'environnement une perspective positive.

³³ « *Le travail est de prime abord un acte qui se passe entre l'homme et la nature. L'homme y joue lui-même vis-à-vis de la nature le rôle d'une puissance naturelle. Les forces dont son corps est doué, bras et jambes, têtes et mains, il les met en mouvement, afin de s'assimiler des matières en leur donnant une forme utile à sa vie. En même temps qu'il agit par ce mouvement sur la nature extérieure et la modifie, il modifie sa propre nature, et développe les facultés qui y sommeillent* » [Marx, 1978a, tome I, p. 180].

CONCLUSION DU CHAPITRE 6

Le matérialisme historique a été abandonné par Cohen pour un ensemble de raisons : une raison théorique, liée à un découpage conceptuel des fondements théoriques à la fois du marxisme en général et du matérialisme historique en particulier, ainsi qu'un ensemble de raisons pratiques – une raison sociale résultant de la mutation de la structure de classe, une raison historique correspondant à la chute de l'URSS, et une raison environnementale liée à la crise écologique. Tous ces éléments constituent pour Cohen autant de raisons pour lesquelles les marxistes devraient abandonner le matérialisme historique et adopter une position normative, dans la mesure où il serait intellectuellement nécessaire de dégager des valeurs et des principes normatifs pour gouverner le changement historique. La défense que présente Cohen est affaiblie, dans la mesure où, à la fin des années 1980, il en avait abandonné les principaux éléments. Des quatre aspects du marxisme que dégagait Cohen (théorie de l'histoire, anthropologie philosophique, théorie économique, projet de société future), il s'avère que les trois premiers ont été abandonnés. Reste le projet de société future, et « *un plaidoyer socialiste normatif n'est pas tant nécessaire lorsque les caractéristiques coïncident* » [Cohen, 2000b, p. 109]. Ainsi, faute de réunir des conditions structurelles qu'il estime nécessaire à une défense du matérialisme historique, Cohen en vient à estimer que seul le développement d'une philosophie sociale pourrait servir de déclencheur pour une transformation sociale, lorsqu'il considère « *que les hommes sont ou peuvent devenir suffisamment justes pour soutenir de plein gré une distribution égalitaire* » [1990b, p. 38]. Par conséquent, les marxistes ne devraient plus considérer les questions morales comme des « *fadaises idéologiques* » [Cohen, 2000b, p. 101], et ils auraient intérêt à intégrer dans leur structure de croyances des valeurs comme l'égalité, la communauté, la réalisation de soi. Les thèses explicatives sur l'histoire – qui constituent le noyau dur factuel – ayant perdu leur autorité morale, il serait nécessaire d'attribuer au marxisme un statut normatif. Une telle affirmation est fortement liée à l'influence exercée par ses collègues marxistes analytiques :

Dans la mesure où le marxisme est toujours vivant – et on peut dire qu'un type de marxisme est toujours vivant, dans les travaux d'universitaires comme John Roemer aux États-Unis et Philippe Van Parijs en Belgique – il se présente comme un ensemble de valeurs et un ensemble de projets pour réaliser ces valeurs. [Idem, p. 103]

Un tel tournant constitue une relative nouveauté dans l'œuvre de Cohen, non pas dans son intérêt pour la théorie normative, qui a longtemps été parallèle à son intérêt pour le matérialisme historique, mais dans son caractère de préoccupation unique, au sens où il a entièrement abandonné le matérialisme historique. Marcus Roberts évoque à ce sujet un semi-marxisme analytique, en affirmant que « *Marx riait lorsqu'on lui parlait de moralité, le semi-marxisme analytique lui aurait fait se tenir les côtes* » [Roberts, 1997, p. 17]. Le noyau dur du marxisme a été désintégré, il ne reste plus qu'une périphérie suffisamment flexible pour permettre une ouverture à la philosophie normative libérale. Alex Callinicos refuse une telle alternative et « *n[est] pas du tout d'accord avec Jerry Cohen lorsqu'il prétend qu'intégrer ce terrain exige d'abandonner celui du marxisme classique [et] ceci semble être un dilemme entièrement faux [...]. Personnellement [il] envisage d'avoir [s]on gâteau et de le manger* » [2002, p. 12]. À cette étape, Cohen n'avait pas encore tout-à-fait refusé de manger son gâteau, et nous dégageons dans le prochain chapitre que sa première tentation vers la philosophie politique, avec le concept de propriété de soi, entretient un lien étroit avec l'interprétation qu'il fait du marxisme.

CHAPITRE 7

UNE CONFRONTATION AVEC LES LIBERTARIENS AUTOUR DU CONCEPT DE PROPRIÉTÉ DE SOI

Dès les années 1970, avant même la parution de *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, Cohen avait la philosophie politique pour centre d'intérêt, aux côtés du matérialisme historique, en particulier avec la question de la propriété de soi [1977], et une proportion relativement importante de ses publications en la matière [1985a, 1985b, 1986a, 1986c, 1990a] eurent lieu dans la période ayant suivi sa réfutation du matérialisme historique. Une sélection de ses travaux sur la propriété de soi a été regroupée dans *Self-Ownership, Freedom and Equality*, publié en 1995 [1995a], dans lequel il présente une défense puis une réfutation de la thèse associée à ce concept. Cependant, il nous semble inexact d'établir un lien de causalité immédiat entre son abandon du matérialisme historique et son intérêt croissant pour la propriété de soi, puisqu'il affirme [1995a, p. 2] que « [s]on marxisme n'a pas contrôlé ni affecté [s]a philosophie morale et politique dans le sens où de nombreux marxistes ou antimarxistes l'auraient pensé ». Reste que celle-ci s'est, de fait, substituée à celui-là en tant que préoccupation théorique principale, si bien qu'il admet implicitement que les deux sont dissociés. « En 1975, je me suis décidé, lorsque j'aurais achevé un livre que j'écrivais alors sur le matérialisme historique, à me consacrer à la philosophie politique en général, et ce livre est un produit de ce tournant dans mon engagement » [Idem, pp. 4-5]¹.

L'intérêt du concept de propriété de soi pour des auteurs radicaux, notamment pour des auteurs marxistes, ne va pas de soi. Pourtant, il a soulevé l'intérêt de Cohen, selon qui « la critique marxiste de l'exploitation capitaliste n'exige pas de nier la thèse

¹ Nous constaterons dans le chapitre 8 que la philosophie politique post-utilitariste a pris le relais à la suite de son abandon de la propriété de soi.

de la propriété de soi » [1990b, p. 28]. C'est pourquoi nous nous inscrivons dans le cadre de la polémique l'ayant opposé à Robert Nozick², et nous décrivons comment son approche a visé à dissocier le concept de propriété de soi de ses conclusions inégalitaires, en interrogeant la possibilité pour un tel concept, traditionnellement utilisé contre toute politique redistributive et pour la promotion du capitalisme, de comporter une critique révolutionnaire du capitalisme. L'enjeu est pour Cohen de déterminer si la propriété de soi porte en soi des conclusions égalitaires ou inégalitaires. Par exemple, il est possible d'affirmer que la propriété de soi universelle ne garantit pas l'autonomie puisqu'elle crée des prolétaires, qui en sont dépourvus, au sens où ils sont forcés de vendre leur force de travail pour survivre. Une liberté et une égalité réelles exigeraient donc des restrictions à la propriété de soi. Dans ce cas, le concept doit être lié à un énoncé sur la dotation en termes de ressources externes. Ainsi, il est possible de dégager trois ensembles de positions en philosophie politique selon la façon dont elles se situent par rapport à la problématique de la propriété de soi et à celle de la propriété des ressources externes.

- *La position libertarienne traditionnelle défend à la fois la propriété de soi et la propriété individuelle des ressources externes.*

Chaque personne doit pouvoir contrôler ses pouvoirs et ses produits. Il est donc légitime de s'approprier sans restriction des produits non détenus. Pour Nozick, la qualité morale du droit des personnes sur les ressources naturelles³ appartient au droit des personnes sur elles-mêmes. Les inégalités sont donc moralement défendables, à partir d'un état

² Le choix de Nozick par Cohen ne fait pas l'unanimité parmi les libertariens – « *malheureusement, Cohen choisit Nozick comme son libertarien classique* » [Gordon, 1998] –, ce qui rappelle que, sur certains aspects, notamment le statut de la propriété des fonctions de répression, il existe des divergences au sein du libertarisme, que nous évoquons ultérieurement [p. 352, n. 8]. Néanmoins, nous estimons que la pensée de Nozick est, tout autant que celles de Kirzner et de Rothbard, représentative des fondamentaux de la pensée libertarienne, et que les divergences entre ces auteurs sont périphériques quant à la présente problématique.

³ Les expressions « ressources naturelles » et « ressources externes » sont ici employées de manière indifférenciée.

initial où les personnes sont propriétaires d'elles-mêmes et où le monde extérieur n'appartient à personne.

- *La position égalitariste traditionnelle est égalitaire à la fois sur les pouvoirs des personnes et sur les ressources externes.*

La productivité personnelle et la distribution des ressources externes sont toutes deux soumises aux principes égalitaires de distribution. Les personnes de talent le sont par chance, ce qui conduit à des inégalités injustes, donc les produits de la nature et des pouvoirs des personnes doivent être distribués selon des principes d'égalité (Dworkin), les personnes les plus riches doivent être taxées pour améliorer la situation des personnes les moins favorisées (Rawls). Les arguments développés condamnent les inégalités générées par le capitalisme sans pour autant critiquer le capitalisme. La réponse des philosophes égalitaristes au concept de propriété de soi est un rejet de par les inégalités de condition qu'il engendre ; il est donc nécessaire d'utiliser la force pour assurer l'égalité de condition. Les individus n'ont donc pas le droit exclusif de disposer d'eux-mêmes, tel que présupposé par le concept de propriété de soi.

- *La position de Cohen est intermédiaire, avec une défense du principe de propriété de soi et la promotion d'un régime égalitaire sur les ressources externes.*

Il s'agit à la fois de ne pas nier le concept de propriété de soi et de rejeter la propriété privée des ressources externes. Cette position correspond à la défense d'une propriété commune du monde⁴, c'est-à-dire que personne ne peut l'utiliser si tous ne l'acceptent pas, avec des modalités qui restent à définir. Cet argument, qui a été jugé néo-lockéen, revient à affirmer que les marxistes ne doivent pas nier la propriété de soi. Elle constituerait une alternative à la propriété privée du monde extérieur. Cette approche à l'égard de la propriété de soi correspond au problème que pose Cohen en se

⁴ Des approches alternatives existent, comme une absence de propriété ou une distribution égale des ressources externes.

demandant « *pourquoi Nozick préoccupe plus certains marxistes que les libéraux égalitaristes* » [1990a, p. 363]⁵.

La défense par les libertariens, Nozick en particulier, du concept de propriété de soi, est présentée comme une justification du capitalisme (section 1), et Cohen vise à l'utiliser au service d'une théorie de l'exploitation (section 2).

SECTION 1. UN OUTIL DE DÉFENSE DU CAPITALISME AU NOM DE LA LIBERTÉ

Le concept de propriété de soi, parfois associé à la philosophie des Lumières, énonce que seule la personne elle-même a le droit de contrôler son propre corps et ses pouvoirs. Il a été utilisé par les libertariens pour développer une défense morale de la propriété privée inconditionnelle des moyens de production. Nous constatons d'abord comment le libertarisme se l'est approprié pour en faire un instrument théorique au service du capitalisme (I), puis nous dégageons comment il est justifié par Nozick (II). Enfin, nous présentons les limites du concept (III).

I. La propriété de soi au cœur du libertarisme

Le libertarisme s'appuie sur le concept de propriété de soi pour défendre un ensemble de propositions normatives. Il est instrumentalisé, au nom de la liberté, comme une justification morale des inégalités engendrées par le capitalisme. Il correspond à l'énoncé selon lequel les hommes sont maîtres de leur propre corps et des produits de l'utilisation de leur corps. Cette position est justifiée par une défense des libertés individuelles (I.1). Toutefois, le libertarisme est distinct du libéralisme (I.2). Dans

⁵ Nous n'envisageons pas la conjonction d'un rejet de la propriété de soi et d'une propriété individuelle des ressources externes, qui équivaut à un totalitarisme, et n'est pas pertinent pour notre analyse.

tous les cas, il est utilisé pour un plaidoyer en faveur du capitalisme et de la propriété privée (I.3).

1.1. Propriété de soi et libertés individuelles, les fondements du libetarisme

Pour Cohen [1985a, p. 89], « *l'énoncé fondateur du libetarisme est la thèse de la propriété de soi, selon laquelle chaque être humain est le détenteur moralement légitime de sa propre personne et de ses pouvoirs* ». Le libetarisme se définit par une affirmation du principe de propriété de soi, auquel il accorde une place centrale dans l'idéologie du capitalisme. Nous situons l'origine de ce concept dans la lutte en faveur des libertés individuelles. Pour Richard Overton⁶ [1998, p. 55],

tout individu est doté par la nature d'une propriété individuelle, qui ne doit pas être violée ni usurpée par quiconque. Chacun détient pour lui-même une propriété de soi, sans quoi il ne pourrait pas être lui-même. [...] Aucun homme n'a de pouvoir sur mes droits et mes libertés et je n'en ai aucun sur ceux de quiconque. Je ne puis être qu'un individu jouissant de ma propriété sur moi-même.

Il résulte également d'une interprétation des travaux de John Locke (1632-1704), qui est aujourd'hui une icône pour les penseurs libertariens. Il énonçait, contre toute forme d'esclavage, que chacun est seul propriétaire de sa propre personne, et du travail de son corps.

Chacun garde la propriété de sa propre personne. Sur celle-ci, nul n'a de droit que lui-même. Le travail de son corps et l'ouvrage de ses mains, pouvons-nous dire, sont vraiment à lui. Toutes les fois qu'il fait sortir un objet de l'état où la Nature l'a mis et l'a laissé, il y mêle son travail, il y joint quelque chose qui lui appartient et, par là, il fait de lui sa propriété. Cet objet, soustrait par lui à l'état commun dans lequel la Nature l'avait placé, se voit adjoindre par ce travail quelque chose qui exclut le droit commun des autres hommes. Sans aucun doute, ce travail appartient à l'ouvrier ; nul autre que l'ouvrier ne saurait avoir droit sur ce à quoi le travail s'attache, dès lors que ce qui reste commun suffit aux autres, en quantité et en qualité. [1997, p. 153]

⁶ Richard Overton (1625-1664) était, aux côtés de John Lilburne (1614-1657) et de William Walwyn (1600-1680), dirigeant du mouvement urbain des *niveleurs* (1646-1650), qui revendiquait la souveraineté pour le seul peuple et l'égalité pour les biens et pour les terres. Voir Sharpe, 1998.

Une interprétation traditionnelle de Locke revient à affirmer qu'un agent s'approprie légitimement le produit de son travail s'il en laisse suffisamment aux autres, en quantité et en qualité, et s'il ne gaspille pas ce qu'il s'approprie.

Pour les libertariens, chacun est moralement légitimé à une propriété privée entière sur sa personne et ses pouvoirs, c'est-à-dire que chacun détient des droits moraux sur l'utilisation et les fruits de son corps et de ses capacités. Il s'agit d'« *envisag[er] chaque personne comme ayant le droit de profiter des bénéfices de son activité* » [Nozick, 1988, p. 214]. Chacun est en droit de ne pas être forcé de se mettre à la disposition de quelqu'un d'autre. La propriété de soi, telle qu'envisagée par les libertariens, peut être précisée de la manière suivante : chacun a droit à la propriété privée de sa propre personne, chacun a des droits moraux sur les fruits de l'utilisation de son corps et il est interdit de forcer quelqu'un à se mettre au service d'un autre ou à lui donner son produit. L'inégalité de distribution est justifiée en ce qu'elle reflète les inégales applications du travail créateur de valeur. On peut constater ici, en ce qui concerne la théorie de la valeur travail, que la théorie lockéenne se distingue de la théorie marxienne. D'une part, chez Locke, l'*explanandum* est la valeur d'usage, alors que pour Marx, il s'agit de la valeur d'échange. D'autre part, l'*explanans* de la théorie de la valeur travail marxienne est le temps de travail abstrait – la valeur est une fonction positive linéaire du temps de travail socialement nécessaire – alors que chez Locke, il s'agit du travail concret créateur de valeur d'usage. Le temps de travail ne joue aucun rôle chez Locke, puisqu'une valeur d'usage peut rester identique quel que soit le temps de travail nécessaire à la produire.

1.2. Le libertarisme n'est pas un libéralisme

Libéralisme et libertarisme renvoient tous deux à la notion de liberté. D'après un dictionnaire de référence [Flew, 1979, p. 188], le libertarisme est défini comme un « *libéralisme politique épanoui, opposé à toute contrainte sociale et légale sur la liberté individuelle* ». Nous démontrons ici que cette définition est inexacte, pour plusieurs raisons. D'abord, le terme de libéralisme recouvre un ensemble relativement vaste de significations, qui rend difficile l'obtention d'une définition spécifique (1.2.1). Ensuite, le

libertarisme se caractérise par sa position de principe, d'où une revendication d'authenticité (1.2.2).

1.2.1. Le libéralisme, un problème de stabilité sémantique

Le concept de libéralisme pose un problème de définition, au sens où il rassemble un certain nombre d'auteurs dont les préoccupations et le spectre de préférences sont extrêmement vastes. Notamment, Adam Smith (1723-1790) est caractérisé comme libéral, tout en étant favorable à l'impôt redistributif, John Rawls (1921-2002) est qualifié de libéral compte tenu de la place qu'il accorde à la liberté comme premier principe de justice, alors qu'il est également considéré comme social-démocrate, et sa conception renvoie à la philosophie anglo-saxonne (Locke, Hobbes...), tout autant qu'à la philosophie des Lumières (Condorcet, Voltaire...). Émile Durkheim (1858-1917) et Talcott Parsons (1902-1979) sont également caractérisés comme des sociologues libéraux. Friedrich Hayek (1899-1992), dont la philosophie rejoint sur certains aspects l'approche libertarienne, a été jugé libéral. La définition de ce terme n'est pas unique, elle est variable selon les périodes, les zones géographiques et le champ disciplinaire. En particulier, aux États-Unis, les libéraux sont des sociaux-démocrates qui notamment renvoient à la philosophie de John Rawls.

Dans la mesure où il est particulièrement difficile de définir le terme de libéralisme, il nous paraît peu opérationnel comme outil de réflexion. Toutefois, nous remarquons que libéralisme et libertarisme s'inscrivent tous deux dans l'opposition entre liberté et égalité, et privilégient, d'une manière générale, la première sur la seconde. Cependant, tandis que le libertarisme se distingue par une acceptation inconditionnelle du principe de propriété de soi, il est possible de distinguer des auteurs qualifiés de libéraux qui ne l'acceptent pas – c'est le cas notamment de Rawls – et peuvent avoir d'autres préoccupations, comme la structure des droits et de la justice sociale pour ce qui concerne le libéralisme politique.

1.2.2. Le libertarisme, une recherche d'authenticité

Des libéraux traditionnels, au sens économique, sont favorables à la liberté d'entreprise et s'opposent à l'intervention de l'État dans le champ économique, mais ils en revendiquent une certaine dose, sur la question des valeurs morales. À l'inverse, les libertariens poussent plus loin cette logique de non-intervention. Ce qui, pour des libertariens, différencie les libéraux traditionnels des socialistes est le niveau auquel l'État doit intervenir, mais tous deux sont favorables à une certaine intervention de l'État. La reconnaissance de l'antériorité de l'éthique dans la défense du capitalisme est une caractéristique propre aux libertariens. En cela ils diffèrent des libéraux traditionnels. Leur justification du capitalisme ne résulte pas d'une hypothèse sur sa supériorité à générer des richesses plus que n'importe quel autre système économique, mais de celle selon laquelle il s'agit du seul système économique compatible avec l'éthique libertarienne, c'est-à-dire respectueux des choix individuels. En effet, alors que nombre de libéraux classiques ont une lecture conséquentialiste de la liberté, les libertariens en ont une approche normative. Bien qu'il existe plusieurs façons de justifier le concept de propriété de soi parmi les libertariens, ce qui explique les variétés de libertarisme, le fait de fonder une éthique sur ce concept implique une certaine façon de porter des jugements normatifs.

Pour les libertariens, est condamnable tout acte, commis individuellement ou en groupe, qui viole la propriété des individus sur eux-mêmes ou qui viole leur liberté contractuelle. Le crime est défini de la même manière. L'auteur d'un crime est coupable d'avoir privé sa victime de ses droits. Cela implique de réparer le préjudice commis et, comme le droit de propriété sur soi implique le principe de légitime défense, c'est-à-dire le droit (mais non l'obligation) de défendre sa personne et sa propriété légitime contre un agresseur, la victime a le droit de résister à l'agression et d'imposer à l'agresseur une réparation pour le tort causé. Rothbard considère que « *si chaque homme est titulaire d'un Droit absolu sur la propriété qu'il détient légitimement, il s'ensuit qu'il a le Droit de la préserver, c'est-à-dire d'employer la force pour la défendre contre l'intrusion violente* » [1991, p. 103]. Ce concept s'adresse également, en se référant à l'article 2 de

la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen*⁷, à tous les hommes d'État qui violent les droits de propriété et la liberté des individus au lieu de les protéger. C'est en cela que les libertariens prétendent être des révolutionnaires car ils appliquent aux hommes d'État les mêmes lois ou le même droit au nom du principe de l'universalité de la morale qui se traduit par l'égalité des individus devant le droit naturel. Les hommes d'État ne peuvent se mettre hors de la loi naturelle, qui s'impose à tous de manière égale. Pour Rothbard, « *cette tradition individualiste lockéenne exerça par la suite une telle influence sur les révolutionnaires américains que ce courant de pensée politique libertarienne fut dominant dans la nouvelle nation issue de la Révolution* » [*Idem*, p. 24].

1.3. En défense du capitalisme

Le libertarisme a pour rôle une défense du capitalisme, ce qui ne va pas sans soulever un ensemble de difficultés théoriques. Il se présente comme défenseur de la propriété privée (1.3.1), et souffre de certaines limites en tant que théorie de la justice (1.3.2).

1.3.1. Pour la propriété privée

Le projet libertarien est celui d'un capitalisme « pur ». Privatisation et concurrence sont ses mots d'ordre. Une particularité des libertariens, parfois qualifiés d'anarcho-capitalistes, notamment par Henri Lepage [1978, p. 55]⁸, est qu'ils comptent les appliquer, non seulement aux entreprises et aux fonctions redistributives, mais aussi, pour certains d'entre eux, à toutes les fonctions régaliennes de l'État, et « le

⁷ « *Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme. Ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté et la résistance à l'oppression* ».

⁸ Nous estimons cette caractérisation inexacte et insuffisante, au sens où l'anarchisme a précédé le libertarisme et s'est traditionnellement opposé au capitalisme. De plus, contrairement à l'anarcho-syndicalisme auquel l'anarcho-capitalisme semble s'opposer, il n'existe pas de stratégie d'entrisme dans le capitalisme, si bien que l'analogie est erronée. En outre, il est possible de distinguer, au sein des libertariens, le courant anarcho-capitaliste du courant minarchiste, qui accepte une existence restreinte de l'État.

système libertarien ne serait pas compatible avec des agences monopolistiques étatisées de protection telles que la police ou les tribunaux, ces dernières étant au contraire privées et concurrentielles » [Rothbard, 1991, pp. 399-400].

Les libertariens privilégient le capitalisme sur le socialisme, non pas pour des raisons d'efficacité, mais à partir de principes de liberté, car ils estiment que le capitalisme est plus à même de minimiser le pouvoir d'intrusion politique des hommes sur les hommes ; il permet des « *actes capitalistes entre adultes consentants* » [Nozick, 1988, p. 204]. Ils militent en faveur de la suppression de l'impôt⁹ (remplacé par une cotisation volontaire ou un paiement pour service rendu, et non pas « *promis et jamais rendu* » [Lemennicier, 2001]) et de toutes les réglementations ou lois, accusées de violer les libertés de contracter ou les droits de propriété. Pour Nozick [1988, p. 9], « *tout État un tant soit peu plus étendu [que l'État minimal] enfreindra les droits des personnes libres de refuser d'accomplir certaines choses, et il n'est donc pas justifié* ». Son approche occupe une place particulière au sein du courant libertarien, dans la mesure où il intègre des raisons conséquentialistes d'efficacité et donc ne préconise pas la privatisation des fonctions régaliennes de l'État qui risquerait d'être trop coûteuse. Il ne s'inscrit pas dans la vision traditionnelle et fétichiste de l'État comme un agent neutre, et il reconnaît implicitement que la classe capitaliste a besoin de se doter d'un appareil d'État pour assurer la stabilité de sa domination. Engels remarquait [1975, p. 25] que « *l'État n'est rien d'autre qu'un appareil pour opprimer une classe par une autre, et cela, tout autant dans la république démocratique que dans la monarchie* ». En revanche, le libertarisme anarcho-capitaliste, refusant toute intervention de l'État, s'assimile à ce fétichisme attribuant une neutralité à l'État, au sens où l'État aurait pour fonction spécifique d'assurer la domination d'une classe sur les autres.

Les libertariens s'accordent pour revendiquer l'extension de l'appropriation privée à un maximum de marchandises, en particulier l'environnement et le corps humain. Ils

⁹ Notons que Locke était favorable à l'impôt s'il fait l'objet d'un consentement de la majorité, c'est-à-dire des représentants élus. « [Le gouvernement] *ne doit pas prélever d'impôts sur les propriétés du peuple sans le consentement de celui-ci, donné par lui-même ou par ses députés* » [Locke, 1967, p. 104].

défendent la mise en concurrence des États *via* un fédéralisme impliquant la liberté de faire sécession, individuellement ou en groupe, comme le droit fondamental d'ignorer l'État. Là encore ils appliquent les principes de consentement et d'absence de violation du droit de propriété sur soi. Ils n'auraient rien contre un État similaire à celui qui existe aujourd'hui s'il pouvait émerger spontanément du consentement des individus, et ils sont favorables à des règles contractuelles visant à garantir le consentement de tous au monopole de la violence et à l'impôt.

Nozick en particulier utilise le concept de propriété de soi pour défendre le capitalisme et la propriété privée des moyens de production. Il correspondrait aux principes de justice et l'impôt serait un vol dans la mesure où il ne résulte pas de transactions volontaires. Il sauvegarderait la liberté dans la mesure où toute transgression de la propriété privée constituerait une violation de la liberté, et donc une protection de la propriété privée ne pourrait restreindre la liberté de personne. Pour Nozick, chaque individu a sur sa personne – droit moral – les mêmes droits qu'aurait un propriétaire d'esclaves sur ses esclaves – droit légal. Par exemple, ne pas aider autrui est une faute morale mais personne, qu'il s'agisse d'un État ou d'une personne privée, ne peut forcer légitimement qui que ce soit à le faire. Ainsi, il condamne la fiscalité redistributive qu'il considère comme une aide forcée. La seule aide possible doit être volontaire. En effet, non seulement chacun est propriétaire de soi-même mais il est également propriétaire des ressources matérielles qu'il se procure par ses propres efforts, c'est-à-dire l'utilisation de son corps, d'où la légitimité de la propriété privée des ressources naturelles.

Par ailleurs, et c'est là l'aspect conséquentialiste de la pensée de Nozick, elle constituerait une incitation et donc stimulerait la production, à l'avantage de tous dans la mesure où tous bénéficieraient d'un creusement des inégalités s'il repose sur un accroissement des richesses.

Elle [la propriété privée] augmente la production de la société en mettant les moyens de production dans les mains de ceux qui peuvent les utiliser plus efficacement (avec profit). [...] La propriété privée permet aux gens de décider du modèle de risque qu'ils désirent prendre et cela mène à des types spécifiques de prise de risque ; la propriété privée protège les personnes futures en en menant quelques-uns à réserver des ressources de la consommation journalière pour des marchés

futurs ; elle fournit des sources différentes d'emploi pour des personnes peu populaires qui n'ont pas à convaincre qui que ce soit ou un petit groupe de louer leurs services. [1988, p. 221]

Le concept de propriété de soi est utilisé par Nozick, au nom d'une affirmation de la liberté, pour parvenir à des conclusions inégalitaires. Personne ne devant être esclave de quelqu'un d'autre, chacun est propriétaire de lui-même donc chacun est libre de faire ce qui lui plaît s'il ne nuit pas à quelqu'un d'autre. Dans la mesure où dans son état d'origine, le monde externe n'est détenu par personne, chacun peut légitimement recueillir pour soi des quantités illimitées de ressources naturelles s'il ne nuit à personne. De fait, des quantités inégales de ressources naturelles peuvent être légitimement détenues de façon privée. Par conséquent, dans les conditions présentes, une inégalité extensive de condition est inévitable, ou n'est évitable qu'en violant le droit des personnes. La conjonction entre propriété de soi et répartition inégale des ressources matérielles conduit donc à une inégalité dans la propriété privée des biens externes, et l'inégalité de condition est moralement protégée en ce qu'elle résulterait d'un processus légitime, et toute tentative de promouvoir l'égalité de condition serait une violation des droits des individus.

1.3.2. Une théorie de la justice

Les énoncés suivants sont à l'origine de plusieurs polémiques, autant internes qu'externes au libéralisme.

- Une personne qui travaille sur des ressources naturelles non détenues devient leur propriétaire légitime.

« Ainsi, tout Droit de propriété légitime est déduit de la propriété de chaque homme sur sa propre personne, de même que du Droit du premier occupant selon lequel un bien sans maître devient légitimement la propriété de son premier utilisateur » [Rothbard, 1991, p. 83].

- En mélangeant ce qu'il détient (sa force de travail) avec quelque chose non détenue, l'appropriateur-travailleur devient le légitime détenteur de ce qui en résulte.

« *Bien loin, par conséquent, de priver le travailleur de la propriété légitime de son produit, le capitaliste permet au travailleur d'être payé bien avant la vente du produit* » [Idem, p. 52].

Nous pouvons constater que Rothbard exclut de son raisonnement la possibilité que le travailleur reçoive une somme ne correspondant pas au produit de son travail. L'argumentation de Nozick s'articule avec l'énoncé selon lequel « *une distribution est juste si elle naît d'une autre distribution juste grâce à des moyens légitimes* » [1988, p. 189]. Toutefois, cette hypothèse ne prouve pas que la défense du capitalisme repose sur des considérations de justice. L'hypothèse d'un marché fondé sur une transparence des transactions se heurte nécessairement à l'ignorance du futur. Reste que, pour Nozick, est juste une situation dans laquelle est respectée la propriété de soi. Il propose une définition de la liberté en termes de droits : une personne n'est pas libre lorsque quelqu'un l'empêche de faire ce qu'elle a le droit de faire. Par conséquent, la conjonction entre une définition de la liberté en termes de droits et un soutien moral à la propriété privée conduit à la conclusion selon laquelle la protection de la propriété privée ne peut restreindre la liberté de personne. Par exemple, la police qui empêche quelqu'un de violer la propriété privée de quelqu'un d'autre ne restreint la liberté de personne. En effet, la propriété privée ne restreint pas la liberté si sa formation correspond aux droits légitimes des personnes et pour Nozick, une interférence légitime ne restreint pas la liberté ; en revanche toute interférence avec la propriété privée restreint la liberté donc n'est pas légitime. Les détenteurs de la propriété privée ont le droit d'exclure les non-détenteurs sans restreindre leur liberté puisqu'ils n'ont pas ce droit.

Pour soutenir une telle affirmation, il faut montrer que les individus ont un droit moral à la propriété privée. Or, les libertariens utilisent une définition de la liberté en termes de droits, et postulent qu'une interférence avec la propriété privée restreint la

liberté. Ils ne reconnaissent pas que la propriété privée restreint la liberté des non-détenteurs. Il s'avère que la liberté que défendent Nozick et les libertariens est celle des détenteurs de la propriété privée des moyens de production : ils estiment que la justice requiert la défense d'un droit naturel à la propriété de soi et, dans la mesure où un tel droit comprend le droit d'exercer des pouvoirs illimités pour accumuler la propriété privée, la justice requiert le droit d'exercer des pouvoirs illimités pour accumuler la propriété privée. Nous pouvons noter que, dans la mesure où il estime que tout ce qui résulte d'une situation juste en conséquence de transactions entièrement volontaires de la part des personnes légitimement concernées est juste, son approche légitime l'esclavage, s'il résulte de processus approuvés comme l'auto-asservissement. Un esclavage total et entièrement légitime est parfaitement possible s'il est contractuellement fondé. Nozick n'explique pas pourquoi un esclavage contractuel est légitime et pourquoi un esclavage non contractuel ne l'est pas. Il s'agit d'un raisonnement arbitraire. La propriété privée impose des contraintes à ceux qui ne la détiennent pas et, pour Cohen [1983b, p. 11], « *même si chacun est individuellement libre de partir, il souffre avec les autres de ce qu'[il] appellerai[t] une absence de liberté collective*¹⁰ ».

La pensée libertarienne semble donc s'inscrire dans un cercle : ce qui est accompli volontairement est juste, et ce qui est accompli de manière juste est volontaire. Une telle configuration rend impossible l'utilisation de la liberté ou de la justice comme critère d'évaluation.

¹⁰ Celle-ci est définie par Cohen de la manière suivante [1983b, p. 16] : « *un groupe souffre d'absence de liberté collective quant à un type d'action A si et seulement si la réalisation de A par tous les membres du groupe est impossible* ».

II. La justification nozickéenne de la propriété de soi

Une telle défense de la propriété de soi se fonde sur un ensemble de postulats et de principes méthodologiques visant à donner une cohérence à l'approche libertarienne, telle que présentée et défendue par Nozick. Il s'agit de construire une légitimation à la fois pour la propriété de soi et pour la propriété privée des ressources externes. Nous présentons cette défense en trois points. D'abord la théorie de la dotation justifie le marché comme source de respect des individus, et elle énonce que chacun est libre d'utiliser sa dotation individuelle comme il le souhaite (II.1). Ensuite, la propriété de soi est utilisée pour justifier la libre utilisation de sa propre dotation (II.2). Enfin, cette forme de défense de la propriété de soi se fonde sur une forme spécifique de légitimation des dotations (II.3).

II.1. Une théorie de la dotation

Elle vise à défendre la position selon laquelle l'échange de marché respecte les personnes comme égales, c'est-à-dire comme des fins en soi, tel que le préconise l'impératif catégorique kantien¹¹. Le marché est ainsi justifié sur une base non conséquentialiste, c'est-à-dire même s'il ne produit pas le meilleur résultat. Ce postulat reposerait sur les trois principes suivants. Le *principe d'acquisition* énonce qu'un individu devient le détenteur légitime d'un objet non détenu s'il apporte son travail à cet objet, sans détériorer la situation de qui que ce soit ; le *principe de transfert* affirme qu'un individu est le détenteur légitime d'un objet en conséquence d'une transaction volontaire avec le précédent détenteur légitime ; le *principe de rectification* consiste à corriger les violations des deux premiers principes.

Si les détentions présentes sont justement acquises, alors le principe de transfert détermine seul si les distributions qui en résultent sont justes. En conséquence, toute taxation sur le montant requis pour préserver la justice des institutions de transfert,

¹¹ « Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre en même temps, comme une fin, et jamais simplement comme un moyen » [Kant, 1992a, p. 105].

d'acquisition et de rectification – c'est-à-dire préserver les dotations – est injuste selon Nozick, au sens où elle ne résulte pas d'un acte contractuel, et elle renvoie à un acte forcé, qui équivaut à de l'esclavage. Les libertariens, comme théoriciens de la dotation, estiment que le marché, dans la mesure où il est un processus par lequel les personnes exercent leurs pouvoirs légitimement détenus, justifie la distribution de biens qu'il génère.

L'exemple de Wilt Chamberlain¹² proposé par Nozick a pour rôle de présenter une argumentation pour prouver qu'aucune théorie planifiée de la distribution n'est défendable. Soit D1 une distribution pour la société S composée d'un million de membres, dans laquelle chacun a une dotation R, et peut en disposer comme il l'entend. Il est supposé que si D1 est juste, chacun est doté de R. Wilt Chamberlain est un membre de S, donc il est doté de R. Si chaque personne donne 0,25 unités de sa dotation R à Wilt Chamberlain, il dispose de $R + 250\,000$ et tous les autres ont $R - 0,25$ dans la distribution résultante D2. Elle est donc différente de D1, mais elle a résulté d'une distribution initiale juste avec des échanges justes, alors elle est juste même si elle viole le mode déterminé par D1¹³.

Toute distribution résultant d'échanges libres entre personnes détentrices de leurs dotations est juste par définition, et une trajectoire déterminée de distribution sera nécessairement modifiée par des échanges libres. Si nous avons légitimement acquis une dotation, nous pouvons en disposer comme nous le souhaitons, quel que soit le type de distribution qui en résulte. Selon ce principe, même si elle peut être indésirable, la distribution résultante ne peut pas être considérée comme injuste. Aucune distribution initiale n'est favorisée, mais seulement des distributions correspondant à des droits absolus à la propriété. C'est ce qui permet de conclure que toute distribution résultant d'échanges libres est juste. Toutefois, il est nécessaire de développer un argument supplémentaire pour justifier ce qui donne aux personnes des droits absolus sur leur part.

¹² Wilt Chamberlain est un joueur professionnel de basket-ball, et les autres agents sont disposés à payer pour le voir jouer.

¹³ Pour une élaboration plus détaillée, voir Nozick, 1988, p. 201.

II.2. L'argument de la propriété de soi

L'argument libertarien pour cette question est la propriété de soi. D1 est juste selon un certain mode de distribution, alors chacun a un droit absolu sur ses dotations et toute distribution D2 résultant de D1 par l'intermédiaire d'échanges libres est juste. D2 sera aléatoire en regard à tout type de distribution. La prémisse selon laquelle chacun a un droit absolu sur ses dotations est problématique. Rien ne justifie *a priori* que si une distribution est juste, elle implique un droit absolu sur les dotations. C'est là qu'intervient le principe de propriété de soi. Il se fonde sur l'idée que les êtres humains sont de valeur unique. C'est un moyen d'énoncer que les personnes doivent être traitées comme des fins en soi. Dire qu'une personne est une fin en soi revient à affirmer qu'elle ne peut pas être traitée simplement comme un moyen à une autre fin, et ce qui fait d'une personne une fin est qu'elle a la capacité de choisir ce qu'elle fait ; ceci rend les personnes différentes de toute autre chose, comme les biens ou les animaux. Ceux-ci peuvent être utilisés par les hommes comme simples moyens à leurs fins, en toute légitimité puisqu'ils n'ont pas la faculté de choisir pour eux-mêmes comment ils agiront ou seront utilisés. « *Les animaux peuvent être utilisés ou sacrifiés au bénéfice d'autres gens ou d'autres animaux seulement si ces bénéfices sont plus grands que la perte infligée* » [Nozick, 1988, p. 60].

Les êtres humains, au sens où ils ont la faculté de conduire leur propre comportement par décision et choix rationnels, ne peuvent être traités que d'une manière qui respecte cette faculté. Et cela signifie que les personnes ne peuvent pas être utilisées par d'autres personnes sans leur consentement. L'approche qui viole cette exigence de traiter les personnes comme fins en soi est donc associée à l'esclavage. Un esclave est une personne utilisée comme simple moyen, c'est-à-dire sans son consentement. En d'autres termes, un esclave est une personne détenue par une autre personne, et l'inverse de l'esclavage est la propriété de soi. Si personne n'est esclave, alors personne n'est détenu par quelqu'un d'autre, donc chaque personne n'est détenue que par elle-même. Par conséquent, considérer les personnes comme des fins en soi correspond à les traiter comme appartenant exclusivement à elles-mêmes. L'argument de la propriété de soi, tel que proposé par Nozick et les libertariens, vise à démontrer

que tout prélèvement redistributif équivaut à utiliser les personnes sans leur consentement, ce qui est incompatible avec la propriété de soi.

Si les personnes sont des fins en soi, alors elles ne peuvent pas être utilisées sans leur consentement, c'est-à-dire qu'elles s'appartiennent. Dans ce cas, elles détiennent leurs talents et leurs facultés, ce qui implique qu'elles possèdent les produits de leurs talents et leurs facultés. Or, une redistribution fiscale permet à certaines personnes de détenir les produits des talents et facultés d'autres personnes, c'est-à-dire de posséder d'autres personnes et donc de ne pas les traiter comme fins en soi. Ceci revient à affirmer que cette redistribution viole la propriété de soi. Le postulat élémentaire est qu'une personne n'est pas réellement propriétaire d'elle-même si d'autres personnes ont une revendication légitime sur tout ou partie de ce qu'elle produit par ses propres capacités, et une personne n'a de droits de propriété absolus que si elle a une revendication légitime sur l'ensemble des produits de ses talents. Par conséquent, les libertariens argumentent pour des droits de propriété absolus sur la base de l'énoncé selon lequel les personnes sont des fins en soi. Les schémas redistributifs comme celui de Rawls [1997], qui accordent aux personnes les produits de leur talent seulement dans la mesure où ils bénéficient aux moins talentueux, traiteraient les personnes comme simples moyens pour l'amélioration de la situation des moins talentueux, et donc ne respecteraient pas la propriété de chacun sur son propre corps.

II.3. Une défense de la légitimité des dotations

Pour légitimer la distribution présente des revenus, les libertariens se fondent sur une théorie liée à l'acquisition initiale des ressources externes (II.3.1), elle-même justifiée par la clause lockéenne (II.3.2).

II.3.1. L'acquisition initiale

Les libertariens incluent une thèse sur la propriété des ressources externes à la thèse de la propriété de soi. Ils se fondent sur Locke, qui « *envisage les droits de propriété sur un objet non possédé comme venant du fait que quelqu'un y a mêlé son travail* » [Nozick, 1988, p. 218]. Les libertariens, dont Nozick, prétendent que si nous

nous appartenons absolument, alors nous détenons absolument tout ce que nous produisons. Or, l'impôt redistributif prélève une partie de ce que nous produisons sans notre consentement et la transmet à d'autres, donc il ne serait pas compatible avec la propriété de soi. Toutefois il est important de constater que des échanges libres de marché n'impliquent pas uniquement des personnes et leurs capacités. Les marchandises échangées sont en partie constituées de ressources naturelles, qui ne sont pas le produit de nos talents ou capacités. Chaque marchandise résulte d'au moins deux éléments, les pouvoirs humains et les ressources naturelles – ou externes. Par exemple, une maison est construite en utilisant des talents et des capacités humaines, mais aussi du bois, des briques et de la terre. De fait, même en supposant que nous avons un contrôle absolu sur nos talents et nos capacités, il n'en résulte pas que l'impôt redistributif est incompatible avec la propriété de soi, puisque nous n'avons pas un contrôle absolu sur les ressources externes. Ainsi, si le libéralisme peut être justifié en termes de propriété de soi, il exige en plus une approche en termes de propriété sur les ressources sur lesquelles sont exercés les talents et les capacités.

Du point de vue libertarien, une personne a un droit sur tout ce qui lui a été transféré par une autre personne ayant un titre légitime dessus. La légitimité de la dotation d'une personne dépend donc de la légitimité de la dotation du précédent détenteur, et la leur des précédents détenteurs, et ainsi de suite. Par exemple, une personne peut acheter une voiture à quelqu'un pour un prix négocié, mais elle n'a pas de droit sur cette voiture si elle est volée. Alors qu'en est-il de la première personne à avoir acquis une ressource donnée, à l'opposé de quelqu'un qui a forcé un autre à l'abandonner ? Qu'est-ce qui rend légitime l'acquisition initiale de la dotation ? Si l'acquisition initiale est légitime alors tous les échanges libres qui en résultent sont légitimes, et le détenteur actuel a droit à sa dotation. Cependant, si l'acquisition initiale n'est pas légitime, alors le détenteur actuel n'a pas droit à sa dotation. De ce point de vue, il nous semble que les éléments historiques dont nous disposons nous conduisent à penser que le processus d'acquisition initiale s'est essentiellement fondé sur des moyens dont la légitimité est discutable, comme les guerres, le pillage...

II.3.2. La clause lockéenne

Afin de légitimer cette acquisition initiale, Nozick fait appel à la clause lockéenne¹⁴, qui énonce que « *nul autre ne pouvait être lésé par celui qui s'appropriait une parcelle quelconque de terre en l'améliorant, car il en restait assez, d'une qualité aussi bonne, et même plus que ne pouvaient utiliser les individus qui n'étaient pas encore pourvus* » [Locke, 1997, p. 155]. Supposons une parcelle de terre. L'agent A peut s'approprier autant de terre qu'il le souhaite, à condition d'en laisser suffisamment et d'aussi bonne qualité pour les autres. Supposons que A acquiert la moitié de la parcelle ; lorsque les autres apparaissent, chacun peut s'en approprier une partie s'il en laisse assez et d'aussi bonne qualité pour les autres. L'agent B prend la moitié de la moitié de la partie laissée par A, l'agent C prend la moitié de la moitié laissée par B, l'agent D la moitié de la moitié laissée par C, et ainsi de suite. On peut supposer qu'il n'en restera pas suffisamment pour l'agent Z. Il peut se plaindre à l'agent Y pour ne pas lui avoir laissé suffisamment de terre, donc pour illégitimité de son appropriation, Y peut se plaindre à X, X à W ... jusqu'à A. Nous avons ici un argument pour montrer qu'il est extrêmement difficile de réunir les conditions de satisfaction de la clause lockéenne puisque, dans une situation de rareté, il est impossible d'en laisser suffisamment et de qualité équivalente pour tous. Cohen prétend qu'aucun système économique n'est en mesure de satisfaire une clause lockéenne, qui par ailleurs repose sur le même postulat d'abondance illimitée que le communisme.

C'est pourquoi Nozick réinterprète la clause de la manière suivante : si l'acquisition initiale ne détériore pas la situation de quelqu'un qui utilisait la ressource précédemment, alors elle est juste, au sens où « *un processus qui donne normalement naissance à un droit permanent et transmissible à la propriété sur une chose antérieurement non possédée ne fonctionnera plus de la même façon si la position des autres qui ne sont plus libres d'utiliser cette chose est par là même détériorée* » [1988, p. 223]. A peut donc s'approprier entièrement les ressources disponibles non détenues tant qu'il en offre l'accès à B, qui l'utilisait avant, dans la mesure où la situation de B

¹⁴ Ce n'est pas le cas de tous les libertariens, puisque Murray Rothbard et Israel Kirzner ne l'utilisent pas.

n'est pas détériorée par l'appropriation de A. B peut devenir un travailleur pour A, avec un salaire le laissant dans une situation au moins aussi favorable qu'avant l'appropriation de A.

Nous avons dans cette sous-section reconstitué l'argumentaire sur lequel se fonde Nozick pour défendre le capitalisme, et plus précisément son refus de toute forme d'intervention redistributive de l'État. Il s'appuie sur la théorie de la dotation, qu'il interprète au sens où chacun dispose comme il le souhaite de ce qu'il détient. Il fonde cette interprétation sur le concept de la propriété de soi selon lequel chacun est maître de son corps et des produits de l'utilisation son corps. Les détentions de chacun remontent donc à l'acquisition initiale et reposent sur des transferts justes, ce qui justifie les actuelles détentions. Enfin, cette acquisition initiale est justifiée par la clause lockéenne qui énonce que chacun est libre de s'approprier ce qu'il souhaite à partir du moment où il en laisse aux autres suffisamment, en quantité et en qualité. La sous-section suivante dégage un certain nombre de limites pouvant être attribuées au concept de propriété de soi.

III. Des limites du concept de propriété de soi

Une telle approche soulève un certain nombre de critiques, qui ont été synthétisées par Will Kymlicka¹⁵ [1999]. Le libéralisme propose une approche incomplète du bien-être (III.1), il postule des conditions de pré-appropriation qui en réalité sont indéterminées (III.2), et son utilisation de Kant est jugée inappropriée (III.3).

¹⁵ Cet auteur a par ailleurs collaboré avec Cohen dans la controverse sur le matérialisme historique [Cohen, Kymlicka, 1988].

III.1. Une approche partielle du bien-être

L'exemple permettant de justifier de la clause lockéenne souffre d'une limite concernant son approche de l'utilité. Puisque B est maintenant soumis au souhait de A, la situation matérielle de B peut être aussi bonne qu'auparavant, mais elle ne l'est pas en termes absolus, puisque B a perdu son contrôle sur la terre et sur l'utilisation de son travail. De plus, B n'a pas besoin de donner son consentement à A pour qu'il s'approprie la terre, donc le fait que B soit soumis au souhait de A est incompatible avec l'insistance de Nozick sur le fait que les personnes sont des fins en soi. B est en quelque sorte contraint d'accepter les termes de A, puisqu'il est sous ses ordres. Nous pouvons constater qu'il est paradoxal qu'un positionnement se présentant comme défenseur des libertés individuelles fasse aussi peu de cas d'une telle privation de liberté.

III.2. Des conditions de pré-appropriation indéterminées

Si B n'a pas les talents nécessaires à A et donc ne peut pas subvenir à ses besoins, B ne peut certainement pas dire que sa situation a été détériorée par l'appropriation de A, puisqu'il n'aurait de toute façon pas pu subvenir à ses besoins. Cependant, il n'est pas cohérent d'affirmer que dans ce cas une personne n'a pas vu sa situation se détériorer. Il aurait peut-être pu, dans une configuration alternative, utiliser ses talents autrement. Il serait tentant de sauver la clause lockéenne en affirmant qu'une personne est dans une meilleure situation uniquement dans le cas où il n'existe pas de schéma alternatif possible dans lequel sa situation serait meilleure. C'est pourtant impossible. Par exemple, il est plausible qu'une personne dépourvue de talents ait une meilleure situation avec les principes de Rawls, et qu'une personne dotée de nombreux talents aura une meilleure situation avec les principes de Nozick, dans l'hypothèse où la qualité de la situation correspond au niveau de talent. La philosophie politique n'a pas pour but de faire en sorte que notre situation soit rendue meilleure par tel ou tel schéma distributif, mais d'envisager des schémas distributifs par lesquels les individus sont traités aussi justement que possible. Ceci peut exiger des principes rawlsiens, ou d'autres principes, mais certainement pas des droits de propriété absolus. La clause lockéenne, telle qu'elle a été présentée, suppose, sans argument, qu'il existe

une période où le monde n'était détenu par personne. Il existe des alternatives, par exemple il est possible d'affirmer que le monde était originellement détenu en commun par tous. Dans ce cas, tous les individus, et en particulier ceux qui sont naturellement moins talentueux, seraient en droit d'empêcher l'utilisation des ressources qui ne leur portent pas bénéfice¹⁶.

III.3. Une utilisation inappropriée de l'impératif kantien

Pour soutenir le principe de propriété de soi, Nozick utilise, en plus de la clause lockéenne, un impératif catégorique soulevant une interdiction morale sur l'utilisation d'une personne. Il évoque ce principe comme un « *principe kantien sous-jacent selon lequel les individus sont des fins et non seulement des moyens* » [1988, p. 50]. Cohen dévoile les fausses similitudes entre cet impératif catégorique et le principe du consentement de Nozick, selon lequel les individus ne peuvent pas être utilisés pour réaliser les buts des autres sans leur consentement. Il estime qu'il n'existe aucun lien de causalité entre le principe de Kant et la propriété de soi de Nozick. C'est par exemple le cas d'un impôt ayant pour but de redistribuer les richesses des agents les plus aisés aux agents défavorisés, au sens où l'existence des plus aisés n'est pas sensiblement pénalisée. De même, dans le raisonnement de Nozick, les individus peuvent être des moyens dans la mesure où ils y consentent.

Il existe également une profonde divergence entre le consentement nozickéen réel et le consentement kantien normativement possible. Pour Nozick, un individu consent de mourir s'il consent de jouer à la roulette russe. Pour Kant, un individu sait qu'il risque de mourir s'il joue à la roulette russe, donc il s'abstient de jouer. Ensuite, si le principe de propriété de soi implique le principe de consentement, l'inverse n'est pas vrai. Par exemple, il n'a pas de sens de condamner une personne utilisant l'ombre de quelqu'un d'autre, sans son consentement, pour se protéger du soleil¹⁷. Enfin, Kant [1993] relève le défi posé par Locke et affirme que le concept de propriété de soi est

¹⁶ Nous tenons à préciser que la discussion sur la nature de la détention originelle du monde revêt un caractère métaphysique qui excède le champ de notre réflexion.

¹⁷ Ces deux exemples sont empruntés à Cohen [1995a].

impossible car contradictoire. Son raisonnement est le suivant : l'homme est une personne, et il est impossible d'être à la fois une personne et une chose, donc l'homme n'est pas une chose. Seules les choses peuvent être détenues, donc l'homme ne peut pas être détenu, que ce soit par lui-même ou par quelqu'un d'autre.

Le libertarisme se fonde donc sur le concept de propriété de soi, et une telle appropriation est justifiée par Nozick en référence aux travaux de John Locke. Nous avons dégagé un certain nombre de limites à ce concept. Nous constatons dans la section suivante comment Cohen a cherché à démontrer qu'une défense du concept de propriété de soi ne correspond pas nécessairement à une défense du capitalisme, et qu'il est envisageable de l'utiliser pour élaborer une critique du capitalisme.

SECTION 2. PROPRIÉTÉ DE SOI ET CRITIQUE SOCIALE : L'APPORT DE COHEN

Cohen part du constat que les libertariens se sont approprié le concept de propriété de soi, et il estime que l'héritage lockéen peut également servir d'appui à une critique de la propriété privée, que le concept de propriété de soi est central dans la critique adressée par Marx au capitalisme. Il envisage ainsi de l'utiliser au service du marxisme, en établissant un lien entre marxisme et philosophie politique. Sa méthode consiste à proposer contre le capitalisme un argument souvent utilisé pour le défendre, ce qui n'est pas sans rappeler les méthodes utilisées par d'autres marxistes analytiques.

Un moyen de faire de la bonne philosophie est de réunir des prémisses que même les opposants ne souhaitent pas nier, et par inférence, en déduire des résultats que les opposants souhaiteront nier, mais qui sont difficiles à nier puisqu'ils en ont accepté les prémisses. L'astuce est de partir de prémisses largement acceptées vers des conclusions controversées. Il n'y a aucune ruse à parvenir à des conclusions controversées à partir de prémisses elles-mêmes controversées.
[1995a, p. 112]

De même que, dans *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, il proposait de défendre une conception traditionnelle du matérialisme historique, Cohen se réfère ici à « *une perception traditionnelle de Locke* » [1985, p. 386], et c'est au service du progrès social qu'il envisage de défendre le concept de propriété de soi (I). Il se distingue du

libertarisme traditionnel en soumettant le concept à des conditions spécifiques (II). Pourtant, il a par la suite conclu à un nécessaire abandon du concept et s'est tourné vers la philosophie politique normative (III).

I. Propriété de soi et transformation sociale

Le choix par Cohen de la propriété de soi n'est pas strictement lié à son abandon du matérialisme historique mais, comme nous l'avons précédemment constaté, il repose sur un déplacement progressif de ses priorités conceptuelles. Cette modification de préférences passe par un intérêt pour le concept de propriété de soi (I.1), qu'il estime pouvoir doter d'un contenu progressiste (I.2). Il l'utilise pour fonder une théorie de l'exploitation (I.3).

I.1. Cohen et la tentation des normes : le choix de la propriété de soi

Il serait inexact d'énoncer que l'intérêt de Cohen a strictement basculé du matérialisme historique vers la philosophie politique, car ces deux aspects ont toujours fait partie de ses travaux. Toutefois, il est clair que l'équilibre de ses intérêts s'est sensiblement modifié en faveur du second. Cette évolution est ponctuée par la publication de *Self-Ownership, Freedom and Equality* en 1995, qui vient clore une décennie de travaux sur la propriété de soi, et de *If You're an Egalitarian, How Come You're So Rich?* en 1999, ainsi que par une mise au point explicite dans son introduction à l'édition élargie de *Karl Marx's Theory of History: A Defence* en 2000. Au début des années 1980, un débat a opposé des auteurs d'inspiration marxiste, dont Cohen, sur la place devant être accordée à la moralité et à la justice¹⁸. Pour notre part, il nous semble que le glissement opéré par Cohen constitue un retour vers le socialisme utopique¹⁹ et correspond à une séparation kantienne entre la pensée et l'être, explicitement rejetée par Marx²⁰ et par Engels²¹. Il serait toutefois faux d'affirmer que la critique du capitalisme par Marx n'a pas de composante morale. Notamment, il

¹⁸ Pour un compte-rendu de ce débat, voir Geras, 1985.

¹⁹ Cette question est discutée dans le chapitre 8 de cette thèse.

condamne le capitalisme pour ses méthodes d'appropriation (vol, violence). Toutefois cette exigence morale est insuffisante pour fonder une critique révolutionnaire du capitalisme, dans la mesure où celle-ci repose avant tout sur une analyse scientifique. Pour Marx, une critique morale du capitalisme ne peut donc être que subordonnée à une critique scientifique.

« *Après avoir cru que les questions normatives étaient trop faciles pour présenter un intérêt philosophique, Cohen a été poussé à les travailler, et il ne s'est jamais arrêté depuis* » [Barry, 1996, p. 28]. La première incursion de Cohen en philosophie politique porte sur le concept libertarien de propriété de soi. « *Les questions de justice distributive [...] dominent ce livre et [...] motivent l'intérêt pour la propriété de soi* » [1995a, p. 215]. Pour Nozick [1988], la thèse de la propriété de soi conduit à la conclusion selon laquelle l'égalité de condition exige la violation des droits à la propriété de soi, *i.e.* à l'esclavage. Afin de combattre la justification de l'inégalité, il est alors nécessaire de réfuter soit la propriété de soi, soit l'inférence de la propriété de soi à la conclusion inégalitaire présentée par Nozick. Cohen a choisi la seconde approche. « *Dans tous les cas, l'inférence de la propriété de soi à l'inévitabilité de l'inégalité était ma cible* » [1995a, p. 13].

À la question « *pourquoi Cohen a-t-il passé dix années à démêler cette idée si peu prometteuse ?* » [Barry, 1996, p. 28], ce dernier répond que le livre de Nozick [1988] a provoqué en lui « *irritation et anxiété* » [1995a, p. 4]. Alors que les égalitaristes – Rawls, Dworkin, Sen... – le trouvent décevant, car ils le jugent pourvu de prémisses non crédibles, et rejettent le concept de propriété de soi à cause des inégalités de condition qu'il engendre, Cohen estime que les marxistes devraient le prendre au sérieux. Il propose l'hypothèse selon laquelle le fait que le capitaliste vole à l'ouvrier une partie des fruits de son travail s'appuie sur le concept de la propriété de soi. L'appropriation capitaliste se fonderait sur une distribution injuste des droits de propriété

²⁰ « *La pensée et l'Être sont certes distincts, mais en même temps, ils forment une unité* » [1972, p. 90].

²¹ « *L'essentiel en vue de la réfutation de cette façon de voir [celle de Kant et Hume] a déjà été dit par Hegel* » [1946, p. 16].

sur les choses externes, c'est-à-dire une distribution inégale des ressources productives. Cohen s'oppose ici aux égalitaristes, qui revendiquent une intervention de l'État, au sens général, pour imposer aux plus fortunés d'assister les plus démunis et, pour cette raison, rejettent le concept de propriété de soi.

Pour Nozick, il est utilisé comme un principe permettant la formation de propriété privée inégale sur les ressources externes, en particulier les moyens de production, d'où une inégalité extensive de distribution, pour les raisons suivantes. La thèse de la propriété de soi énonce que personne ne doit être l'esclave de quelqu'un d'autre, donc personne n'est détenu par quelqu'un d'autre, et chacun est détenu par lui-même. Par conséquent, chacun est libre de faire ce qu'il souhaite s'il ne nuit pas à quelqu'un d'autre. Par ailleurs, dans son état d'origine, le monde externe n'est détenu par personne. Chacun peut recueillir pour soi des quantités illimitées de ressources naturelles s'il ne nuit à personne, et des quantités inégales de ressources naturelles peuvent être légitimement détenues de façon privée. Une inégalité extensive de condition est alors inévitable, ou n'est évitable qu'en violant le droit des personnes sur elles et sur les choses.

Cohen, en revanche, interroge l'appropriation initiale, et il défend l'énoncé selon lequel le principe de propriété de soi ne requiert pas l'inégalité au sens où Nozick le prétend, puisqu'il « *n'a pas montré que l'inégalité est une conséquence nécessaire de la propriété de soi* » [1995a, p. 134]. Il part de prémisses affirmant la liberté pour parvenir à des conclusions inégalitaires. Cohen estime que son erreur est dans la progression de l'un à l'autre. Ainsi le principe de propriété de soi ne justifierait pas en soi une répartition inégalitaire des ressources naturelles.

1.2. La possibilité d'utiliser le concept de propriété de soi au service du progrès social

Ceux d'entre nous qui ont une formation marxiste sont plus dérangés par les arguments libertariens que ne le sont les libéraux de type Rawls ; nous avons hérité d'une critique du capitalisme qui repose inconsciemment sur une prémisse libertarienne. [Idem, p. 17]

La critique égalitariste du libertarisme, avec une condamnation de la propriété de soi, souffre de plusieurs limites. Les égalitaristes n'ont rien à opposer à ceux qui partagent les thèses libertariennes, si ce n'est un égalitarisme fondamentaliste, et la propriété de soi est tout autant séduisante, d'un point de vue normatif, indépendamment des travaux de Nozick, que les principes égalitaires. Par exemple, l'État ne peut pas forcer quelqu'un à donner son œil à un aveugle. Il paraît donc souhaitable à Cohen, pour argumenter contre Nozick, de ne pas rejeter la propriété de soi.

Le principe libertarien de propriété de soi a servi à la fois à des fins progressistes et réactionnaires. Il est progressiste quand il constitue une arme idéologique contre l'esclavage ou contre le féodalisme [Overton, 1998 ; Locke, 1967], il est réactionnaire lorsqu'il affirme que l'État force les contribuables, de manière non justifiée, à participer à une politique redistributive [Nozick, 1988 ; Lemennicier, 1991]. L'objectif de Cohen est de défendre une approche égalitaire des ressources matérielles tout en conservant le concept de propriété de soi. Il considère que « *le marxisme n'est pas parvenu à se distinguer (suffisamment) du 'libertarisme de gauche'* » [1995a, p. 116]. Dans leur critique de l'injustice capitaliste les marxistes n'exigent pas des favorisés (capitalistes) qu'ils assistent les défavorisés²² (prolétaires) puisque que les défavorisés le sont justement parce que les favorisés les ont dépossédés.

Le capitalisme donne à chacun le droit de ne pas être subordonné – chacun a le droit de ne travailler pour personne ou de travailler pour qui il souhaite –, mais la structure générée par l'histoire des transactions capitalistes force les prolétaires à

²² À des fins de simplification, et à l'image de Cohen, nous assimilons les prolétaires aux défavorisés, et les capitalistes aux favorisés. Bien qu'empiriquement plausible, une telle classification n'est pas scientifiquement fondée, mais en l'état, elle ne modifie rien à la structure du raisonnement.

travailler pour quelqu'un. Les droits naturels ne correspondent pas à des pouvoirs effectifs, puisque les prolétaires sont forcés de vendre leur force de travail. Cohen estime que, dans la mesure où, contrairement aux capitalistes, les prolétaires ne détiennent pas les moyens de production, ils sont forcés d'accepter des emplois générateurs d'exploitation et de plus-value ; il est possible d'affirmer que « *ces capitalistes qui ne sont pas vertigineusement riches sont forcés d'investir leur capital ou de vendre leur force de travail. Ainsi, ils ont une alternative à la vente de leur force de travail, que n'a pas l'ouvrier* » [1983b, pp. 21-22]. Les ouvriers ont la liberté, ou le droit, de quitter le prolétariat, mais ils n'en ont pas la capacité, ou le pouvoir.

L'intuition initiale repose sur l'affirmation selon laquelle l'œuvre de Nozick peut être utilisée contre l'exploitation capitaliste. Pour Cohen, l'exploitation est moralement condamnable car les travailleurs sont forcés d'exercer leur talent au service des capitalistes, ce qui est équivalent à la logique nozickéenne selon laquelle les contribuables sont forcés de financer des programmes d'aide sociale. Il admet le principe de Nozick, selon lequel tout ce qui résulte d'une situation juste par des moyens justes est juste, et il l'utilise pour critiquer le capitalisme. Alors que Nozick estime la propriété de soi violée lorsqu'une atteinte est portée à la propriété privée, Cohen défend l'hypothèse selon laquelle l'exploitation viole la propriété de soi en ce que le prolétaire est privé d'une partie du produit de son travail. Par conséquent, il interroge le statut moral de la propriété privée du capital, et donc de la distribution des moyens de production, et il affirme que la distribution de dotations – en ressources productives – est injuste parce qu'elle rend possible un transfert injuste, c'est-à-dire une extraction injuste de surplus. Ainsi, il estime qu'un échange égal permet au capitaliste de voler le travailleur et, dans la mesure où le vol est injuste, le capitalisme est injuste, ce qui le permet d'inscrire les travaux de Marx dans le cadre d'une philosophie morale : « Marx croyait à tort que Marx ne pensait pas le capitalisme injuste, *car il n'avait pas d'idée précise sur la justice* » [1983c, p. 444]. Nous avons pu constater que Cohen se situe alors en porte-à-faux entre libertariens et égalitaristes.

1.3. La propriété de soi comme support à la théorie de l'exploitation

Pour Cohen, du point de vue de l'exploitation, le marxisme n'est pas incompatible avec la thèse de la propriété de soi. Il distingue liberté réelle et liberté formelle, constatant que la première n'est pas satisfaite dans le capitalisme (1.3.1), et il utilise le concept de propriété de soi comme un substitut à la théorie de la valeur travail (1.3.2).

1.3.1. Propriété de soi et aliénation

Cohen admet, comme Nozick, que la justice requiert la défense d'un droit naturel à la propriété de soi, mais il rejette le droit d'exercer des pouvoirs illimités pour accumuler la propriété privée qu'il considère comme un vol. Par conséquent, une propriété de soi universelle ne garantit pas l'autonomie puisqu'elle crée des prolétaires, qui en sont dépourvus. La liberté réelle exige donc de spécifier plus précisément la nature du concept de propriété de soi. Il est inexact d'affirmer que la propriété de soi crée elle-même une situation d'inégalité ou d'égalité, puisque c'est la conjonction entre la propriété de soi et le statut de la distribution des ressources externes, en l'espèce les moyens de production, qui conduit à une inégalité ou à une égalité de condition. Dans les circonstances d'une distribution inégale des ressources externes, la propriété de soi peut constituer une protection morale de l'inégalité de condition, dans la mesure où toute tentative de promouvoir une égalité de condition constituerait une violation des droits individuels. C'est pourquoi Cohen considère le principe de proportionnalité marxien – « *de chacun selon ses capacités* » [Marx, Engels, 1972, p. 32] – comme une « *forme tronquée de la propriété de soi* » [Cohen, 1990b, p. 34], qui disparaîtrait avec l'avènement de la phase supérieure du communisme.

Puisque la survie des non-propriétaires des moyens de production – la majorité de la population – dépend de la propension d'un autre agent à acheter leur force de travail, Cohen affirme qu'un libertarien authentique ne peut pas légitimer l'exploitation capitaliste, dans la mesure où elle restreint la liberté des travailleurs. Ainsi, il s'avère que le capitalisme rend l'immense majorité des prolétaires incapables de sortir de leur situation de prolétaires. Ils ne sont donc pas libres de ne pas être prolétaires, ils sont forcés à être prolétaires, et leur propriété de soi est violée. Cohen estime que « *quand* [il

est] *forcé à faire quelque chose, [il] n'[a] pas d'alternative raisonnable ou acceptable [...] et l'énoncé selon lequel le travailleur est forcé à vendre sa force de travail est entendu dans ce sens familier* » [1983b, p. 4]. Or, Nozick nie le fait que ne pas avoir d'alternative acceptable à faire quelque chose revient à être forcé de faire cette chose. Une acceptation morale de la propriété privée est donc nécessaire à la théorie de Nozick, ce qui implique que des détenteurs de propriété privée aient un pouvoir illimité sur des non-détenteurs.

1.3.2. La propriété de soi comme substitut à la valeur travail

La question de l'exploitation constitue un nœud dans la division entre la théorie marxiste et les théories de défense et de justification du capitalisme. Alors que la première estime que les travailleurs sont exploités et, à une certaine étape²³, la détention privée du capital devient pleinement illégitime, les secondes affirment, à l'inverse, que puisque la détention privée du capital est légitime, les travailleurs ne sont pas exploités. Marx envisage l'exploitation sous le double aspect du rapport salarial. Dans la sphère de la circulation, des valeurs équivalentes sont échangées – la force de travail est vendue à sa valeur –, tandis que dans la sphère de la production, les prolétaires sont forcés à travailler plus longtemps que le temps nécessaire pour produire l'équivalent de la valeur de leur force de travail : ils sont forcés au surtravail, approprié par la classe capitaliste sous forme de plus-value. L'important n'est pas tant l'accusation de vol qu'un discours relatif sur la justice, selon lequel le droit – la superstructure juridique – ne peut pas avoir de primauté explicative sur la structure économique, et il est déterminé par elle au sens où il répond aux exigences de la structure de domination organisée en classes. Il a pour rôle de stabiliser la structure économique. L'exploitation résulte de l'absence d'accès aux ressources productives par les travailleurs, et donc de l'obligation à laquelle ils sont soumis de vendre leur force de travail aux capitalistes.

L'injustice du capitalisme repose alors sur l'inégalité initiale dans la distribution des ressources externes, ce qui renvoie à Roemer, pour qui l'exploitation marxienne ne

²³ Il s'agit de l'étape au cours de laquelle la nature des rapports de production entrave le développement des forces productives.

repose pas sur l'expropriation directe du travail, mais sur la conjonction entre l'existence de marchés concurrentiels et la propriété différentielle des moyens de production. Cohen et Roemer adoptent sur ce point la même méthodologie, le même mode de spécification. Pour Cohen, la suppression de l'exploitation ne suppose pas le rejet du concept de propriété de soi. Il considère la théorie de la valeur travail fautive en ce qu'il est erroné d'énoncer que le travail crée de la valeur, et il nie que la théorie de l'exploitation repose sur la théorie de la valeur travail [1979c, 1983f], ce qui le conduit à développer une justification morale pour la théorie de l'exploitation. Notons qu'il se situe dans le prolongement de Morishima [1973], pour qui le temps de travail socialement nécessaire n'est pas un indicateur pertinent pour déterminer la valeur, et de Roemer [1982a], pour qui la théorie de l'exploitation repose nécessairement sur des fondements moraux.

Par ailleurs, il estime que les capacités au travail étant inégales, une théorie de la valeur travail justifie des inégalités de condition, et une défense de l'égalité de condition ne pourrait reposer sur la théorie de la valeur travail que sous des conditions restrictives, puisqu'une conjonction entre propriété de soi et théorie de la valeur travail constituerait un fondement pour l'inégalité de distribution²⁴. La théorie marxienne de la valeur travail entrerait donc en contradiction avec l'égalitarisme attribué à Marx. En outre, avec la croissance démographique, les ressources naturelles sont, à un moment donné, devenues insuffisantes pour satisfaire les besoins de l'ensemble de la population, ce qui a rendu nécessaire le développement de l'industrie, et de moyens de plus en plus sophistiqués, conjointement avec la séparation des travailleurs de leur outil de production. La perte initiale des ressources externes est la cause ultime de l'exploitabilité actuelle du prolétariat. Pour les auteurs marxistes, les ressources externes renvoient aux moyens de production : l'exploitation est rendue possible par leur détention exclusive. Cependant, ils sont également des produits du travail, et pas seulement des ressources naturelles. Alors que les libertariens « progressistes » sont égalitaires sur les ressources naturelles, les marxistes envisagent les moyens de

²⁴ La théorie de la valeur travail évoquée ici par Cohen nous paraît plus renvoyer à Locke qu'à Marx [p. 338].

production comme le produit d'une rencontre entre ressources naturelles et force de travail, les deux principaux créateurs de la richesse. Et comme dans le capitalisme, les travailleurs sont dotés de la propriété de leur force de travail, c'est parce qu'ils sont privés de la propriété des ressources naturelles qu'ils sont vulnérables à l'exploitation capitaliste. Ainsi, Cohen préconise une détention commune de ces ressources. Il estime donc que Nozick détourne le message égalitaire de Locke à travers une définition formaliste de la propriété de soi, l'objet de ce dernier étant de réconcilier propriété de soi et égalité.

II. Une propriété de soi conditionnelle

Pour Cohen, « *on peut récuser l'inégalitarisme de Nozick sans pour autant remettre en cause la thèse de la propriété de soi* » [1990d, p. 37]. Toutefois, il ne défend pas cette dernière de manière inconditionnelle. C'est pourquoi la propriété de soi n'est pas défendable en tant que telle sans soutenir l'esclavage (II.1), et sa défense exige des hypothèses supplémentaires sur la propriété des ressources externes (II.2). Le rapport de Marx à la propriété de soi sera envisagé (II.3).

II.1. Seule, la propriété de soi légitime l'esclavage

La propriété de soi est présentée comme un argument théorique contre l'esclavage. Pour Nozick, rejeter la propriété de soi correspond à accepter l'esclavage, défini comme une obligation non contractuelle. Si l'individu X est obligé, hors contrat, de réaliser l'action A au profit de l'individu Y, cela signifie que Y a un droit sur le travail de X au même titre qu'un esclavagiste, et dans ce cas, X est l'esclave de Y. Or, il est moralement intolérable qu'une personne soit l'esclave de quelqu'un d'autre. Par conséquent, il est moralement intolérable pour X d'être non contractuellement obligé de faire A à Y. En prétendant à une défense de l'auto-appartenance de chacun, les libertariens visent à démontrer l'absence de légitimité de l'État à imposer des obligations non contractuelles, en particulier une redistribution sociale. Alors qu'une constitution

égalitariste exige de l'État qu'il impose de façon redistributive²⁵, une constitution nozickéenne lui interdit. Reste que dans aucun des deux cas l'État n'a le droit de décider.

Nous estimons que l'hypothèse selon laquelle une personne doit réaliser un travail pour quelqu'un sans que personne ne puisse l'en empêcher ne la rend esclave de personne, et pourtant sa condition est potentiellement celle d'un esclave. Par conséquent, la question n'est pas d'être soumis au contrôle d'un individu mais à son souhait. De même, il est arbitraire de définir l'esclavage comme une obligation non contractuelle, ce qui exclut les formes de servitude volontaire²⁶.

Il était clairement établi que l'ouvrier salarié n'est autorisé à travailler pour assurer sa propre existence, autrement dit à exister, qu'autant qu'il travaille gratuitement un certain temps pour les capitalistes (et par suite pour ceux qui, avec ces derniers, vivent de la plus-value) [...] que le système du travail salarié est, par conséquent, un système d'esclavage [...] quel que soit le salaire, bon ou mauvais que reçoit l'ouvrier. [Marx, 1972, pp. 39-40]

Rappelons qu'aucune raison n'explique chez les libertariens pourquoi un esclavage contractuel est légitime et pourquoi un esclavage non contractuel ne l'est pas. C'est pourquoi la propriété de soi nécessite un complément théorique.

II.2. L'égalité de distribution ne garantit pas l'égalité de condition : une nécessaire conjonction entre propriété de soi et propriété commune du monde

Cohen estime que « les socialistes devraient, et peuvent répondre à l'argument liberté sur son propre terrain [et que] penser le capitalisme comme un domaine de liberté revient à négliger la moitié de sa nature » [1981a, p. 6]. Par conséquent, il est possible de dégager des libertariens que nous qualifions de progressistes, égalitaires dans la répartition initiale des ressources externes, ce qui renvoie à l'approche marxiste

²⁵ Une telle position a été défendue par Cohen, pour qui « l'État socialisateur [...] rectifie les violations de droits, violations inhérentes à la structure de propriété privée » [1981a, p. 13].

²⁶ « Pauvres et misérables peuples insensés, nations opiniâtres en votre mal et aveugles en votre bien, vous vous laissez emporter devant vous le plus beau et le plus clair de votre revenu, piller vos champs, voler vos maisons, et les dépouiller des meubles anciens et paternels » [La Boétie, 1983, p. 138].

selon laquelle l'appropriation capitaliste repose sur une distribution inégale des droits sur les choses externes. Ainsi la cause de l'appropriation résiderait dans la distribution inégale des ressources productives.

Les égalitaristes libéraux comme Rawls ou Dworkin opposent au concept de propriété de soi l'exigence d'une intervention de l'État pour que les plus favorisés apportent leur assistance aux plus démunis. En revanche, pour Nozick, personne ne peut être forcé à aider autrui ; c'est pour cette raison qu'il condamne la fiscalité redistributive qu'il considère comme un vol, au nom de la propriété de soi, et qu'il présente comme une faute morale le fait de ne pas aider autrui. Steiner [1977a] propose une conjonction entre propriété de soi et division égale des ressources naturelles, détenues de manière privée. Toutefois, du fait des disparités des capacités des agents économiques, de leurs préférences temporelles, de leurs degrés d'aversion au risque, une telle configuration conduit nécessairement à une inégalité de condition et à des divisions de classe. Seule, aucune règle égalitaire sur les ressources externes, conjointe avec le principe de propriété de soi, ne peut assurer l'égalité de revenu, sauf au sacrifice de l'autonomie. Par conséquent, « *pour des raisons pratiques, les socialistes doivent soutenir l'affirmation de la propriété de soi, ce qui signifie qu'ils ne doivent pas l'accepter comme principe fondamental* » [Cohen, 1995a, p. 125]. Dans l'impossibilité de conjonction de la propriété de soi, de la division égale des ressources et de l'égalité de condition, seule la propriété commune peut conduire à un résultat égalitaire.

Cohen considère que le principe de propriété de soi ne justifie pas une répartition inégalitaire des ressources naturelles. Rien n'est créé *ex nihilo* et toute propriété privée est créée à partir de quelque chose qui à un moment donné n'était la propriété de personne. Pour Steiner [1981, p. 381], « *il est nécessairement vrai qu'aucun objet ne peut être créé à partir de rien, par conséquent tous les titres à des objets manufacturés ou librement transférés doivent résulter de titres à des objets naturels ou précédemment non détenus* ». À cet égard, il est possible d'affirmer, ce que fait Cohen, que la privatisation originale est un vol de ce qui devrait être détenu en commun, contrairement à ce qu'écrit Nozick, pour qui « *les choses viennent au monde en étant attachées à des*

personnes qui ont des droits sur elles » [1988, p. 174]. Une appropriation privée contredit le souhait des non-détenteurs, donc Nozick ne peut pas se présenter comme un défenseur de la liberté : « *il est [...] évident que la protection de la propriété privée réduit la liberté des non-détenteurs* » [Cohen, 1981a, pp. 10-11]. Des prolétaires, n'étant propriétaires que de leur force de travail, sont incapables de contrôler suffisamment leur vie pour qu'il soit possible de parler d'autonomie. Ainsi pour que chacun puisse avoir un degré raisonnable d'autonomie, il est nécessaire d'imposer des restrictions à la propriété de soi. L'inégalité de Nozick repose sur l'attribution à la propriété de soi d'un principe inégalitaire sur la distribution externe des ressources – premier arrivé, premier servi –, et la conjonction entre propriété de soi et propriété commune du monde supprimerait la tendance de la propriété de soi à générer des inégalités. Il s'agit d'une propriété privée des ressources internes et d'une propriété collective des ressources externes. Ainsi, la propriété de soi ne constituerait pas en soi un préjudice au maintien de l'égalité de condition.

II.3. Marx et la propriété de soi

Il semble alors possible de dégager plus de similitudes entre Marx et les libertariens qu'entre Marx et les libéraux traditionnels de type Rawls. Rothbard estime [1991, p. 73] que « *la seule réfutation authentique de l'argument marxiste en faveur de la révolution est que la propriété des capitalistes n'est pas injuste mais au contraire juste, et que par conséquent sa confiscation par les travailleurs ou par qui que ce soit est injuste et criminelle* ». Marx n'évoque pas de propriété de soi, mais ce que la régulation sociale rend possible ; il ne prend pas de position sur la liberté de comportement des individus mais sur la variété des rôles sociaux qui leur sont disponibles, ce qui n'implique pas l'acceptation inconditionnelle de la propriété de soi. Ce qui motive Marx n'est pas un juste partage du monde extérieur, mais l'abolition du système salarier et le renversement du mode de production capitaliste, nécessaire pour parvenir à une forme sociale supérieure porteuse de l'épanouissement des individus.

L'exploitation marxienne ne dépend pas uniquement de l'inégalité initiale dans les droits sur la propriété externe. Pour les marxistes, l'égalité sur les ressources externes

n'est pas suffisante car « *pour bloquer la génération d'exploitation propre au capitalisme, les personnes doivent revendiquer les fruits des pouvoirs d'autres personnes, revendications niées par le libertarisme de gauche* » [Cohen, 1990b, p. 31]. Un libertarien « progressiste » n'a pas d'objection normative à opposer aux marxistes sur l'objectif de détention en commun des ressources productives et sur la souveraineté de l'individu. Une situation d'abondance rend inutile de mettre le talent des favorisés au service des défavorisés au nom de l'égalité de condition. Chacun atteint son propre objectif et le mot d'ordre « à chacun selon ses besoins » est satisfait. Il s'agit d'un concert de réalisations de soi qui se soutiennent mutuellement, au sens de la double communion entre les musiciens d'un groupe de jazz, et entre le groupe et le public²⁷. Il n'est pas nécessaire de souhaiter la réalisation des autres : « *le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous* » [Marx, Engels, 1986, p. 88]. Le principe de proportionnalité marxien – « de chacun selon ses capacités » – peut donc être envisagé comme le principe de propriété de soi avec propriété commune des moyens de production, et la propriété de soi sous le socialisme peut être envisagée comme un résidu du passé capitaliste, comme une incitation à la contribution.

Marx affirme comme exigence élémentaire celle d'« *être libre propriétaire de sa puissance de travail, de sa propre personne* » [1978a, tome I, p. 171], ce qui n'implique pas nécessairement l'acceptation de la propriété de soi. Il n'a pas non plus le moralisme du libertarisme progressiste pour une répartition juste du monde externe. Il critique l'action politique limitée à des luttes quotidiennes, en remplaçant la revendication d'un salaire juste pour un travail juste par celle d'abolition du système salarié. Il ne préconise donc pas d'abandonner la préoccupation sur la distribution juste, mais de la poursuivre au niveau approprié. Pour critiquer et combattre les conséquences, il est indispensable de critiquer et combattre la cause. Marx n'a jamais nié le rôle du non économique dans l'histoire, mais il a cherché à démontrer que sa place particulière doit être attribuée aux contradictions propres à chaque structure sociale. Il traite les normes et les valeurs comme idéologiques et superstructurelles, sans validité indépendante ni transhistoricité. « *La religion, la famille, l'État, le droit, la morale, la science, l'art, etc., ne sont que des*

²⁷ Il s'agit d'un exemple utilisé par Cohen [1990b].

modes particuliers et tombent sous sa loi générale » [1972, p. 88]. Marx défend le principe d'un contrôle collectif des ressources productives en anticipant une certaine conséquence distributive. Le principe de besoin n'est pas un critère d'égalité mais un moyen de répondre aux particularités propres à l'individualité de chacun, dans la mesure où tout principe de justice sera rendu caduc par la suppression de la rareté et des circonstances donnant lieu à de tels principes.

III. Vers un abandon de la propriété de soi²⁸

Le concept de propriété de soi a traditionnellement été nié par les auteurs radicaux, notamment par les marxistes, dans la mesure où il a régulièrement été utilisé comme une arme idéologique visant à défendre et justifier les rapports capitalistes de propriété. Se fondant sur la lutte contre l'esclavagisme telle que présentée dans les travaux de Locke, certains auteurs libertariens, dont Nozick, articulent leur argumentation en défense du capitalisme autour de ce concept : chacun étant détenteur de son propre corps, il est le détenteur des produits de son corps, de manière privée. Alors que la propriété de soi est rejetée par les auteurs égalitaristes au nom des inégalités qu'elle engendre, Cohen estime que les marxistes doivent la prendre au sérieux, puisqu'il est possible d'affirmer que les prolétaires sont privés de la propriété de leur corps par les capitalistes, puisqu'ils sont contraints à vendre leur force de travail. Une propriété commune du monde, c'est-à-dire des ressources externes, conjointe à la propriété de soi, garantirait une égalité de condition et il ne paraît donc pas incohérent de faire correspondre la thèse de la propriété de soi à une approche marxiste en termes d'exploitation et d'aliénation. Toutefois, dans sa polémique contre Nozick, et à partir de l'intuition selon laquelle le principe de propriété de soi sanctionne les résultats de la chance, Cohen fut conduit à la conclusion d'un nécessaire abandon du principe de

²⁸ Certains éléments apparaissant ici ont déjà fait l'objet de développements mais nous tenons à les rappeler ici afin de contextualiser ces limites dans le cadre de la critique par Cohen de la propriété de soi.

propriété de soi, sous trois aspects²⁹. D'abord, il ne serait pas possible d'exclure esclavage et propriété de soi (III.1). Ensuite, la propriété de soi ne correspondrait pas nécessairement à l'autonomie humaine (III.2). Enfin, le rapprochement de la propriété de soi avec l'impératif catégorique kantien serait usurpé (III.3).

III.1. La propriété de soi n'est pas incompatible avec l'esclavage

Il est possible d'exercer un pouvoir sans qu'il corresponde à un droit, mais à une obligation. « *Nozick doit distinguer les obligations contractuelles qui, en général, ne correspondent pas à de l'esclavage, des obligations non contractuelles qui, dit-il, correspondent à de l'esclavage* » [Cohen, 1995a, p. 236]. Ne pas être soumis à une domination ne correspond pas à une liberté illimitée de type propriété de soi. De même, une obligation légale à servir les personnes qui sont dans le besoin donne à l'État le droit d'orienter le fruit du travail des contribuables, mais pas de détenir ce travail. Ainsi, l'État n'a pas plus de droit de décision dans une constitution de type social-démocrate, qui l'oblige à imposer de façon redistributive, que dans une constitution nozickéenne. L'incohérence de Nozick est alors dévoilée puisque son approche revient à assimiler le financement de la protection sociale à de l'esclavage, alors que le financement des organes de répression ne serait pas de l'esclavage. Rappeler que dans la logique libertarienne, un esclavage total et entièrement légitime est parfaitement possible s'il est contractuellement fondé.

III.2. La propriété de soi peut restreindre l'autonomie humaine

Nozick associe les droits à la propriété de soi avec la capacité à vivre sa propre vie de façon autonome. Or, le respect de la propriété de soi ne correspond pas nécessairement à un respect de l'autonomie humaine, au sens de l'existence d'un ensemble de choix possibles. Au contraire, des différences de dotation, de talent,

²⁹ Nous tenons à préciser que les raisons pour lesquelles Cohen abandonne la thèse de la propriété de soi ne nous paraissent pas clairement spécifiées, et il nous semble qu'il n'abandonne pas tant la propriété de soi que sa possibilité d'être utilisée pour le compte du marxisme.

peuvent conduire des personnes dans des situations où elles sont incapables de contrôler leur vie, si bien qu'il est impossible de parler d'autonomie. « *Il existe de bonnes raisons pour supposer que, au moins dans un monde aux talents différenciés, la propriété est hostile à l'autonomie* » [Cohen, 1995a, p. 237]. Des prolétaires sans propriété sont insuffisamment capables de contrôler suffisamment leur vie pour qu'il soit possible de parler d'autonomie. Par conséquent, pour que chacun puisse avoir un degré raisonnable d'autonomie, il est nécessaire d'imposer des restrictions à la propriété de soi, en envisageant la propriété sur les ressources externes. Il s'agit d'une modification dans l'approche de Cohen puisque, d'une acceptation du concept de propriété de soi conjoint à un énoncé sur la propriété des ressources externes, il passe à une restriction du concept. Par ailleurs, l'autonomie n'est pas uniquement un droit contre la coercition, et elle peut également être envisagée comme un droit à des biens collectifs (éducation, protection sociale...). C'est pourquoi, pour que chacun puisse être doté d'un degré raisonnable d'autonomie, il est nécessaire d'imposer des restrictions à la propriété de soi, sans quoi il serait envisageable que les conflits résultant d'intérêts contradictoires soient contre-productifs.

III.3. La propriété de soi est incompatible avec l'impératif catégorique kantien

Rejeter la propriété de soi ne s'opposerait pas à l'impératif catégorique kantien de traiter les hommes comme des fins et non comme des moyens. Nozick rattache la propriété de soi à un tel impératif, puisque son principe de consentement affirme que les individus ne peuvent pas, sans leur consentement, être utilisés pour réaliser les buts des autres. Or, Cohen affirme que le principe de consentement de Nozick ne correspond pas au principe de consentement de Kant, au sens où le premier est un consentement réel et le second un consentement normativement possible. « *Contrairement à Nozick, Kant n'exige pas le consentement réel mais possible* » [1995a, p. 241]. Il ajoute que le principe de consentement n'implique pas le principe de propriété de soi, même si le principe de propriété de soi implique le principe de consentement. Ainsi, il est tout à fait possible d'envisager un asservissement consenti. Cohen développe sa critique en trois points.

- *Le principe de Kant est incompatible avec la propriété de soi.*

Il n'existe pas de lien de causalité entre les deux. Il est par exemple possible pour des individus fortunés de verser une partie de leur revenu sans pour autant violer l'impératif kantien, puisque leur autonomie n'en sera pas pénalisée.

- *Le principe kantien de consentement ne correspond pas au principe de consentement de Nozick.*

Kant n'exige pas de consentement réel mais un consentement normativement possible. Le critère de consentement n'est pas le même. Pour Nozick, un individu consent de mourir s'il consent jouer à la roulette russe (consentement réel), pour Kant, un individu sait qu'il risque la mort en jouant à la roulette russe, donc il se peut qu'il décide de ne pas jouer (consentement normativement possible).

- *Il est possible d'observer un principe de consentement non kantien et de rejeter la propriété de soi.*

Pour Nozick, la propriété de soi reflète le principe du consentement. Pourtant il est possible de priver quelqu'un de sa propriété de soi sans pour autant vouloir réaliser un but. Le principe de consentement n'implique pas le principe de propriété de soi. En revanche, le principe de propriété de soi implique le principe de consentement. Il est tout à fait possible d'utiliser quelqu'un sans son consentement, pour se cacher du soleil, sans pour autant violer sa propriété de soi ce qui est incompatible avec l'affirmation de Nozick selon laquelle la propriété de soi reflète le principe selon lequel il est impossible d'utiliser quelqu'un sans son consentement.

C'est au nom de Kant que Cohen s'oppose à Nozick et à la propriété de soi, et c'est ce qui motive son intérêt grandissant pour la philosophie politique rawlsienne et post-rawlsienne, qui se fonde explicitement sur la philosophie kantienne. Il apparaît qu'en rejetant la propriété de soi, Cohen estime avoir rejeté la possibilité de fournir une approche scientifique de la théorie de l'exploitation. Ainsi, cette philosophie ne peut pas selon Cohen être utilisée pour sauvegarder le marxisme, ce qui le pousse à se tourner vers des questions redistributives, d'où son intérêt pour la théorie de John Rawls.

CONCLUSION DU CHAPITRE 7

Aux côtés de sa réfutation du matérialisme historique, Cohen explore le champ de la philosophie politique à travers le concept de propriété de soi. Après avoir exposé ses fondements, en relation avec son appropriation libertarienne, nous avons dégagé les éléments par lesquels Cohen vise à utiliser ce concept à des fins de sauvegarde de certains énoncés marxistes. Envisager l'exploitation comme une violation de la propriété de soi lui a alors paru être une démarche intéressante, d'autant qu'elle permet de s'approprier les arguments libertariens. Toutefois, il s'est résigné à abandonner ce concept, pour des raisons qui ne nous apparaissent pas clairement. De toute évidence, pour la deuxième fois, Cohen échoue à préserver les résultats du marxisme en faisant appel à d'autres champs théoriques. Pour notre part, nous acceptons l'énoncé selon lequel Marx estime qu'une société de classe est rendue inévitable par la rareté des ressources matérielles, et les questions de distribution sont réglées par la structure de propriété. Les problématiques de justice ont un statut explicatif secondaire, puisque la tâche de l'humanité ne serait pas d'établir quel critère rend un fait social juste ou injuste, mais de renverser la société de classe porteuse d'entraves à son développement. Marx critique le discours moral comme une forme non dialectique d'analyse qui sépare la résolution du conflit social des conditions qui l'ont créé. Sa conception de la justice est relativiste – les jugements moraux reflètent les besoins du mode de production dominant. Pour Marx, le communisme, comme mouvement vers l'émancipation, ne s'oppose pas mais se situe au-delà de la justice. Ainsi, il critique les socialistes, notamment utopiques, qui appuient leur critique du capitalisme sur des considérations de justice. Toute règle morale disparaîtra avec la disparition des conditions qui créent le besoin d'une telle norme. Nous analysons dans le chapitre suivant, le dernier de cette thèse, la seconde tentative de Cohen en philosophie politique, avec son entrée dans le débat post-utilitariste autour du concept d'égalité, et nous constatons que sa position intermédiaire entre libertariens et égalitaristes tend à s'effacer pour une intégration dans le courant égalitariste, avec l'abandon de la référence à l'œuvre de Marx.

CHAPITRE 8

VERS LA PHILOSOPHIE POLITIQUE POST-UTILITARISTE :

La période au cours de laquelle s'est développé le marxisme de choix rationnel et constitué le marxisme analytique en tant qu'école de pensée, a coïncidé avec l'abandon par Cohen du matérialisme historique. Il l'a réfuté, de manière progressive, en termes de cohérence logique dans la première moitié des années 1980. Il a par la suite renforcé cette réfutation par des éléments empiriques, qu'il s'agisse de la mutation de la structure de classe, de la dislocation de l'Union soviétique, ou de la crise environnementale. Il a tenté de préserver la théorie de Marx en utilisant le concept de propriété de soi, dans la deuxième moitié de années 1980, avant d'y renoncer, au milieu des années 1990. Ce mouvement théorique l'a conduit à orienter plus encore ses travaux vers la philosophie politique rawlsienne et post-rawlsienne. À cette étape, son objectif n'est pas tant d'analyser et de critiquer le mode opératoire de la structure sociale existante, afin d'en extraire les perspectives d'avenir, que de construire des théories normatives visant à décrire ce mode de fonctionnement tel qu'il devrait être. Il convient de noter que son approche s'inscrit dans le cadre de l'évolution des préoccupations de la philosophie politique en tant que discipline. D'une interrogation sur la souveraineté, sur le pouvoir, sur la loi, elles se sont progressivement orientées vers une étude de la justice, de la liberté, de la communauté, ce qui renvoie à la philosophie kantienne. Des thèmes anciens sont de nouveau abordés sous un nouvel angle. Dans tous les cas, les catégories traditionnelles sont ébranlées. Chez Cohen, une telle préférence repose sur la réfutation de l'affirmation relativiste, traditionnellement attribuée aux auteurs marxistes, selon laquelle il n'est pas pertinent de chercher à argumenter sur ce qu'est une société juste ou bonne, indépendamment du contexte dans lequel elle s'inscrit.

Le mouvement conceptuel opéré par Cohen s'apparente à un retour à un socialisme prémarxiste, à l'image du socialisme utopique. Pour Marx et Engels, le

socialisme utopique se caractérise par son approche non dialectique, pour plusieurs raisons. Aucun des socialistes utopiques, au premier rang desquels Saint-Simon, Fourier, Owen, n'apparaît comme représentant les intérêts du prolétariat, produit du développement historique. Ils ne revendiquent jamais l'émancipation d'une classe particulière, mais de toute l'humanité. Ils ne constatent pas de différence entre capitalisme et féodalisme, les deux étant présentés comme aussi irrationnels et injustes l'un que l'autre. Le manque de raison et de justice dans le monde est présenté comme résultant d'une incompréhension des hommes. Les socialistes utopiques espèrent dégager la solution aux problèmes sociaux à partir du cerveau humain, et la tâche de la raison est de les supprimer. Il serait possible et nécessaire de découvrir un système social parfait et, par la propagande, de l'imposer de l'extérieur. Le socialisme serait alors une expression de la vérité, de la raison et de la justice absolues, indépendamment du développement historique de l'humanité, si bien que son émergence apparaîtrait comme un accident historique. Ainsi, le socialisme utopique propose des valeurs morales universelles, non contextuelles et non historiques, et des moyens de les réaliser, qui reposent sur des raisons indépendantes les unes des autres. Il nie que « *la forme d'exercice de la raison qui est acceptée comme "rationnelle" par les individus à un moment donné est le produit des rôles, des interactions sociales* » [Engels, 1977, p. 8]. C'est en ce sens que le socialisme utopique correspond à une critique sociale kantienne, c'est-à-dire pré-hégélienne. Max Horkheimer, associé à l'école de Francfort, critiquait la théorie de Kant pour ne pas tenir compte du fait que les hommes sont contraints par l'organisation sociale de leurs interactions.

L'empire de la raison naturelle, du common sense, pour lesquels il n'y a pas de mystère, et le consensus général dans les domaines sans rapport immédiat avec les luttes sociales – comme, par exemple, celui des sciences de la nature – résultent du fait que le monde d'objets sur lequel porte le jugement est dans une grande mesure le produit d'une activité déterminée par la même pensée qui permet à l'individu de reconnaître et de comprendre ce monde : la philosophie de Kant exprime dans ce fait une perspective idéaliste. [Horkheimer, 1996, p. 32]

Pour Marx, une forme sociale n'est pas injuste en soi, dans la mesure où la distribution correspond aux normes existantes. En l'occurrence, le niveau du salaire versé par la classe capitaliste à la classe prolétaire est juste s'il correspond à la valeur de la force de

travail. Des critères de justice sont appropriés à une société en fonction de leur adéquation à son mode de fonctionnement. En ce sens, les conceptions sur la justice et la moralité appartiennent à la superstructure idéologique¹ de toute formation sociale, et il n'est pas rigoureux de faire référence à des normes de justice générales pour qualifier un système social. En procédant de la sorte, Cohen et ses collègues procèdent à une inversion de la causalité entre base économique et superstructure², en accordant une priorité explicative à la philosophie politique comme superstructure idéologique. La notion de justice est relative au cadre institutionnel auquel elle s'applique, et elle disparaîtra dans une société communiste où celui-ci n'aura plus de raisons d'être et aura donc disparu. Les valeurs normatives n'ont pas plus de transhistoricité que le développement des forces productives.

Le débat contemporain en philosophie politique s'articule autour de plusieurs interprétations de la justice, et les principes suivants peuvent en résumer l'enjeu : à chacun selon ses droits, à chacun selon son mérite, à chacun selon ses besoins. Nous remarquons dans ce chapitre que c'est dans cette polémique que s'inscrivent largement les travaux de Cohen au cours des années 1990. À ce titre, ils sont passés d'une position centrale dans le débat sur le matérialisme historique à une position périphérique en philosophie politique. Ce chapitre s'articule donc autour du rapport de Cohen à la philosophie politique contemporaine. Nous envisageons cette problématique dans sa relation aux travaux de Rawls et aux débats qui les ont entourés. La philosophie rawlsienne a constitué une révolution dans le débat en philosophie politique, au détriment de l'utilitarisme (section 1), les débats autour de cette approche s'articulent sur la notion d'égalité (section 2), et Cohen s'inscrit dans ce débat en proposant une contribution originale sous la bannière de Kant (section 3).

¹ Nous avons constaté que pour Cohen, l'idéologie est exclue de la superstructure [p. 54].

² Nous pouvons l'interpréter comme une inversion de la coupure épistémologique althussérienne.

SECTION 1. LE TOURNANT RAWLSIEN, UN RÉFÉRENTIEL DEVENU INCONTOURNABLE : UNE CRITIQUE KANTIENNE DE L'UTILITARISME

En 1961, les 'années soixante', qui allaient attribuer beaucoup de sujets politiques au programme philosophique, n'avaient pas encore eu lieu, et aucun travail ne faisait suffisamment autorité en philosophie politique pour inspirer l'étudiant : la Théorie de la justice de John Rawls avait commencé à éclore dans les années cinquante, mais elle n'est pas apparue avant 1971. [Cohen, 1991a, p. 112]

La parution à cette date de *A Theory of Justice* [Rawls, 1997] a constitué un tournant majeur pour la philosophie politique. Les concepts présentés dans cet ouvrage ne sont pas entièrement nouveaux et, au même titre que *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, l'apport de l'œuvre majeure de Rawls ne réside pas tant dans les réponses qu'il propose que dans les problèmes qu'il pose, et dans la façon dont il les pose. « *Le grand mérite de John Rawls est d'avoir ranimé le discours sur la justice et d'en avoir fait un thème central dans la discussion dans et en dehors des cercles philosophiques* » [Höffe, 1988, p. 54]. Rawls ouvre une nouvelle période dans les débats en philosophie politique, et son œuvre fut amenée à les surplomber, non pas en ce qu'elle fut acceptée par tous – elle fut au contraire relativement polémique –, mais parce qu'elle en est la référence. « *Si elle domine le champ de la philosophie politique, ce n'est pas parce qu'elle suscite un consensus généralisé, car peu nombreux sont les auteurs qui l'acceptent intégralement, mais parce que tous les théoriciens de la justice ultérieurs ont dû se définir par rapport à Rawls* » [Kymlicka, 1999, p. 63]. Du milieu du dix-neuvième siècle à la parution de *Théorie de la justice*, l'utilitarisme fut le courant hégémonique en philosophie politique ; il constituait le point de référence en la matière. Cette section a pour but de reconstituer la prise de pouvoir par Rawls en philosophie politique. Son œuvre repose d'abord sur une critique de l'utilitarisme comme contexte idéologique tacite, auquel il reproche l'absence de critères moraux (I), et c'est en spécifiant des principes de justice, sur la base d'une critique kantienne, qu'il a ouvert un nouvel espace de débat en philosophie politique (II).

I. Une révolution scientifique dans un contexte de domination utilitariste

L'œuvre de Rawls ne puise pas sa singularité dans son contenu, mais dans les questions qu'elle soulève, dans le contexte philosophique de la période, marqué par l'hégémonie de l'utilitarisme. À ce titre, elle constitue une rupture majeure. L'utilitarisme a longtemps dominé les débats en philosophie politique (I.1), en dépit de certaines limites, notamment méthodologiques (I.2). L'œuvre de Rawls est conçue comme une réponse à cette domination (I.3).

I.1. L'utilitarisme : un courant longtemps hégémonique en philosophie politique

Avant la parution de *Théorie de la justice*, l'utilitarisme dominait la philosophie politique, contre l'intuitionnisme. Il a été traversé par des débats internes (I.1.1), et a évolué, d'un outil critique et progressiste à un outil conformiste et conservateur (I.1.2).

I.1.1. Des débats internes

L'utilitarisme repose sur l'énoncé général selon lequel l'objectif de toute société est de produire le plus grand bonheur à ses membres. Il se veut non métaphysique, dans la mesure où son objectif est universel (le bien-être), même s'il a parfois été présenté comme une réponse à des préceptes divins³, et il est conséquentialiste au sens où tout comportement, qu'il soit individuel ou collectif, doit être jugé au regard de ses effets, ce qui protège contre l'arbitraire moral. L'option choisie est alors celle dont les conséquences sont considérées telles qu'elles maximisent l'utilité. Le bien utilité est considéré comme une fin en soi, les autres biens étant de fait considérés comme des moyens de le satisfaire.

³ « Si l'on veut dire que l'utilitarisme ne reconnaît pas la volonté révélée de Dieu comme la loi suprême de la morale, je réponds qu'un utilitariste qui croit à la bonté et à la sagesse parfaites de Dieu croit nécessairement que tout ce que Dieu a jugé à propos de révéler en matière de morale ne peut que satisfaire au plus haut degré aux exigences du principe de l'utilité » [Mill, 1968, p. 74-75].

Une telle approche a donné lieu à des débats internes. Dans la mesure où il est considéré que des préférences entre agents peuvent être contradictoires, il est possible de s'interroger sur la nature des agents pour lesquels l'utilité doit être prioritairement maximisée. Il est également souhaitable de se demander si l'utilité à maximiser correspond à la somme de l'ensemble des utilités – utilitarisme dit classique, associé à Bentham [1888], Sidgwick [1996], puis Edgeworth [1881]⁴ – ou à l'utilité par personne – utilitarisme dit moyen, associé à Mill [1968], Harsanyi [1976], voire Pareto [1966]⁵. Une telle distinction prend du sens lorsque la taille de la population évolue ; l'utilitarisme dit classique préconiserait ainsi une augmentation de la taille de la population, même au prix d'une pauvreté croissante. Il est également possible de distinguer plusieurs formes d'utilité. Elle peut renvoyer à des plaisirs et souffrances matérielles, pour un utilitarisme hédoniste défendu par Bentham, ou à des plaisirs et souffrances morales, pour un utilitarisme idéal défendu par Mill. De toute évidence, les utilitaristes ont relativement peu recours à la notion de moralité ou d'égalité, au sens où tout ce qui permet d'accroître l'utilité doit être valorisé, dans la limite de certaines contraintes morales, qui trouvent en partie leur expression dans la loi ; il est ainsi inconcevable de recommander des actes interdits par la loi. Avec l'utilitarisme, la question de la justice n'est pas considérée comme un concept normatif central.

⁴ « *Quand on applique le principe classique à la structure de base, il impose aux institutions de maximiser la somme totale pondérée des espérances d'utilité des individus représentatifs pertinents* » [Rawls, 1997, p. 192].

⁵ « *Pour appliquer cette conception à la structure de base, les institutions sont établies de façon à maximiser la somme pondérée des espérances d'utilité des individus représentatifs, les coefficients de pondération étant cette fois des pourcentages* » [Rawls, 1997, p. 192].

1.1.2. D'une philosophie progressiste à une philosophie conservatrice

Sachant que la justice a été définie à plusieurs reprises comme l'utilité commune⁶, il est plausible *a priori* de postuler l'existence d'un rapport étroit entre l'utilitarisme et une conception classique de la justice. « *L'intérêt est l'unique juge de la probité et de l'esprit* » [Helvétius, 1988, p. 49]. Les premiers éléments théoriques de l'utilitarisme apparurent en Angleterre avec David Hume (1711-1776) dans *Traité de la nature humaine* [1948], il fut explicitement fondé par Jeremy Bentham (1748-1832) dans *Principes de législation et d'économie politique* [1888], popularisé par John Stuart Mill (1806-1873) dans *L'utilitarisme* [1968], et systématisé par Henry Sidgwick (1838-1900) dans *The Methods of Ethics* [1996]⁷. Lors de la naissance de l'utilitarisme, les auteurs s'en réclamant étaient dans une large proportion des philosophes radicaux, critiques à l'égard de la société anglaise, à l'origine d'un programme politique progressiste et réformateur. Ils étaient des critiques de Kant, « *impuissant qu'il est à faire apparaître la moindre contradiction, la moindre impossibilité logique (pour ne pas dire physique) dans l'adoption par tous les êtres raisonnables des règles de conduite les plus outrageusement immorales* » [Mill, 1968, p. 42]. L'utilitarisme repose sur l'énoncé apparemment consensuel selon lequel un comportement est moralement juste lorsqu'il produit le plus grand bonheur des membres de la société. En permettant d'évaluer le degré de bien-être de tous, il permet de considérer tous les intérêts de manière égale, au sens où l'affirme Bentham.

Sur un plan théorique, il est possible de dégager un certain nombre de vertus à l'utilitarisme. D'abord, contrairement à la religion, il n'est pas extérieur à la vie humaine. Ensuite, le bien fondamental – l'utilité – ne pose pas de difficulté puisque tous

⁶ Une telle notion apparaît dès l'Antiquité chez des philosophes comme Epicure ou Aristote – « *on voit par suite que toutes ces constitutions qui ont pour but l'intérêt commun sont, en fait, des formes correctes, en accord avec les stricts principes de la justice* » [Aristote, 1995, p. 197] – ou dans la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen – « *les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune* » (article premier).

⁷ C'est à ce dernier que Rawls s'adresse dans *Théorie de la justice*. « *La forme d'utilitarisme que je décrirai ici est la stricte doctrine classique qui reçoit peut-être sa formulation la plus claire et la plus accessible chez Sidgwick* » [1997, p. 49].

souhaitent le détenir, et l'ambiguïté est éliminée par l'attribution d'un contenu empirique aux questions morales. Enfin, l'utilitarisme fournit un critère commun à la philosophie morale. En outre, cette doctrine est envisagée de telle manière que tous les individus sont jugés de valeur équivalente, les intérêts de chacun se voyant dotés du même poids. Les actions jugées moralement bonnes maximisent l'utilité, ce qui en fait une doctrine progressiste, qui préconise le développement du suffrage universel, des mesures sociales... Pourtant, un certain nombre de limites sont dévoilées au début des années 1970, période à partir de laquelle les utilitaristes sont jugés plutôt conformistes. Utiles dans la lutte contre l'oppression liée au féodalisme et à l'esclavagisme, les principes utilitaristes constituent une entrave au progrès dans une société démocratique bourgeoise, car « *l'utilitarisme contemporain estime que mieux vaut obéir en toutes circonstances à des règles éprouvées* » [Kymlicka, 1999, p. 58]. Une telle attitude se présente comme une incertitude quant aux bénéfices résultant de l'adoption de nouvelles règles en comparaison aux règles existantes. Ainsi, les principes utilitaristes encouragent plutôt une stabilité de l'état de choses existant ce qui, par définition, correspond à un conservatisme. La difficulté de comparer des utilités, de les mesurer en termes de ressources, l'existence d'incertitudes, le caractère incomplet de l'information, le coût de la disposition à calculer une utilité rendant nécessaire l'adoption de normes, conduisent l'utilitarisme, dans un cadre débarrassé de pensée métaphysique, à évoluer vers un mode de pensée conservateur. Nous pouvons remarquer qu'une passion immodérée pour la justice et l'existence d'un fort degré de spontanéité sont des éléments auxquels l'utilitarisme résiste.

1.2. La réponse de Rawls à l'utilitarisme : des principes de justice

Le but de la philosophie politique [...] est d'articuler et d'explicitier ces notions et principes communs dont on pense qu'ils sont déjà présents dans le sens commun ; ou [...] si le sens commun est hésitant et incertain et ne sait que penser, il consiste à lui proposer certaines conceptions et certains principes conformes à ses convictions et à ses traditions historiques les plus essentielles. [Rawls, 1980, p. 518]

L'objectif de Rawls « *d'élaborer une théorie de la justice qui représente une solution de rechange à la pensée utilitariste* » [1997, p. 49]. La contribution de Rawls au débat en

philosophie politique consiste en un dépassement de l'opposition entre utilitarisme et intuitionnisme, que nous reconstituons brièvement (I.2.1), et il se démarque fondamentalement de l'utilitarisme d'un point de vue méthodologique (I.2.2).

I.2.1. Un dépassement de l'opposition entre utilitarisme et intuitionnisme

Avant la parution de *Théorie de la justice*, le débat en philosophie politique opposait utilitarisme et intuitionnisme, avec un avantage certain pour le premier. Il est possible de définir l'intuitionnisme comme une théorie fondée sur l'intuition en des normes absolues. Pour l'école intuitionniste (*intuition school*), dont Herbert Spencer [1996] peut être considéré comme l'un des principaux représentants, la connaissance repose sur l'intuition de vérités supérieures à l'expérience, c'est-à-dire une connaissance *a priori* des principes de la morale. L'existence d'une réalité matérielle serait alors directement connue. L'intuitionnisme se caractérise donc par une pluralité de principes premiers et par l'absence d'une méthode explicite visant à hiérarchiser les principes. Il s'agit de la recherche d'un équilibre intuitif entre des valeurs telles que l'égalité, la liberté, l'efficacité. Mill dénonce le manque d'opérationnalité de cette approche en énonçant qu'« *il est rare qu'elle essaie de dresser une liste des principes a priori qui doivent servir de prémisses à cette science ; plus rare encore qu'elle fasse le moindre effort pour ramener ces divers principes à un principe premier ou à un fondement général de l'obligation* » [1968, p. 40]. La conception intuitionniste ne fournit pas de règle permettant de choisir entre plusieurs critères, et accorde ainsi une place relativement importante à la subjectivité, ce que nous envisageons comme un handicap dans la recherche d'une théorie objective du bien-être. L'œuvre de Rawls vise à dépasser cette alternative, puisque « *[s]on objectif est d'élaborer une théorie de la justice qui soit une solution de rechange à ces doctrines qui ont dominé depuis longtemps notre tradition philosophique* » [1997, p. 29]. La doctrine utilitariste était largement dominante en philosophie politique, du moins anglo-saxonne, depuis le milieu du dix-neuvième siècle, c'est pourquoi il est nécessaire de situer Rawls par rapport à elle. Il lui oppose deux objections normatives. D'une part, il ne se soucie pas de la distribution du bien-être entre individus.

À première vue, il est tout à fait improbable que des personnes se considérant elles-mêmes comme égales, ayant le droit d'exprimer leurs revendications les unes vis-à-vis de autres, consentent à un principe qui puisse exiger une diminution des perspectives de vie de certains, simplement au nom de la plus grande quantité d'avantages dont jouiraient les autres. [Idem, p. 40]

D'autre part, l'utilitarisme accorde une importance exclusive au bien-être, qui n'est pas nécessairement le seul critère exigeant une attention normative. Il est parfaitement possible que l'utilité soit maximale dans une société esclavagiste ou féodale, avec une dictature policière ou militaire.

1.2.2. Des limites méthodologiques de l'utilitarisme

L'utilitarisme est convoqué pour déterminer quel mode d'organisation économique doit être mis en œuvre pour que l'utilité soit maximale, et a pour objet d'offrir un critère permettant d'évaluer des programmes concrets. Il se présente donc comme une analyse objective et scientifique des options offertes aux individus, permettant de choisir celle qui permet de réduire les souffrances et d'accroître le bien-être à travers une alternative coût-avantage. D'une manière générale, et particulièrement en tant que courant dominant en philosophie politique, il fit l'objet de polémiques, notamment sur le plan méthodologique. Les objections qui lui ont été adressées à ce sujet, notamment par Rawls, sont de trois types.

➤ La fragilité des comparaisons interpersonnelles d'utilité

Le problème est celui de la possibilité de comparer le niveau de bien-être entre individus. L'utilitarisme nécessite que soit mesurée l'utilité, non seulement pour chaque individu, mais aussi de telle manière que les utilités de différents individus puissent être comparées. Or, d'une part, il faudrait pouvoir comparer et mesurer l'utilité et, d'autre part, rien ne garantit que deux individus obtiendront le même niveau de satisfaction pour la consommation d'un même bien, ce qui pose un problème d'incommensurabilité. De plus, il certaines valeurs sont quantifiables en termes de ressources, d'autres ne le sont pas. Cela peut conduire à affirmer en dernière analyse que la richesse monétaire est le critère du bonheur. Toutefois, ce n'est pas pour Rawls la principale difficulté de

l'utilitarisme. Il estime « *que l'objection réelle à l'égard de l'utilitarisme se trouve ailleurs. Même si l'on peut faire des comparaisons interpersonnelles, elles doivent refléter des valeurs qu'il est sensé de rechercher* » [1997, p. 122]. Nous constaterons ultérieurement que le principe de différence vise à établir, *via* les biens sociaux premiers, des bases objectives à la philosophie politique.

➤ *L'hétérogénéité des préférences individuelles*

Force est de constater la fragilité sociale et historique des préférences individuelles. Leur contenu n'est pas homogène, alors qu'elles sont considérées comme un fondement de l'utilité. À cet égard, elles peuvent aussi bien être personnelles qu'externes. Elles sont personnelles lorsqu'elles renvoient à « *sa propre jouissance de certains biens* » [Dworkin, 1995, p. 341], et résultent à la fois de stratégies délibérées et de contingences objectives. Elles sont externes lorsqu'elles correspondent à « *l'attribution de biens et de possibilités à d'autres* » [Idem, p. 341]. D'une manière générale, les préférences sont précaires, car potentiellement soumises à des croyances fausses. Dans tous les cas, les approches refusant d'accorder un poids égal aux préférences de chacun sont méthodologiquement exclues. Au sein des préférences personnelles, une autre question problématique est celle des préférences égoïstes. Il est en effet parfaitement possible pour des individus de souhaiter obtenir une part plus importante que la part de ressources qui leur reviendrait selon des critères considérés comme justes. Rawls postule ainsi que les intérêts exigeant la violation de la justice sont dénués de valeur. « *Par exemple, l'égoïsme sous la forme d'une dictature de la première personne (chacun doit servir mes intérêts [...]) satisfait bien à l'universalité, mais pas à la généralité* » [1997, p. 165]. Se pose également la question des préférences adaptatives, c'est-à-dire la modification des préférences à la suite d'un changement de situation. Il est également possible qu'un transfert de revenu entre deux personnes en faveur de la personne la moins favorisée n'améliore pas l'utilité de cette dernière autant qu'elle ne diminue celle de l'autre personne.

➤ *L'absence de cohérence entre utilité et justice*

Enfin, il est possible de constater une incompatibilité entre l'utilitarisme et une approche universelle de la justice. Il n'est pas exclu d'affirmer que celle-ci nous porte à accorder à l'égalité un statut privilégié. Certains utilitaristes, dont Mill, ont conscience de ce conflit, dans la mesure où l'utilitarisme est indifférent à la distribution. « *Il apparaît [...] que le mot justice désigne certaines exigences morales qui, considérées dans leur ensemble, se situent très haut dans l'échelle de l'utilité sociale* » [1968, p. 155]. La doctrine utilitariste est relativement impuissante face à la notion de justice.

En présence de tant d'emplois divers du mot justice, qui ne passe pourtant pas pour équivoque, il y a quelque difficulté à saisir le lien qui unit ces sens différents et dont dépend essentiellement le sentiment moral éveillé par le terme en question. [Idem, p. 126]

Mill est alors conduit à proposer un principe de justice relativement large et peu opérationnel : « Rendre le mal pour le mal et le bien pour le bien » [*Ibid.*, p. 150]. Rawls en conclut que « *le principe d'utilité est incompatible avec une conception de la coopération entre des personnes égales en vue de leur avantage* » [Rawls, 1997, p. 41]. C'est sur des principes de sens commun que Rawls fonde son opposition à l'utilitarisme, à travers la priorité qu'il accorde au juste sur le bien. Il estime que les individus possèdent tous des droits inviolables, des libertés fondamentales, les « droits de l'homme », qui ne peuvent être limités pour aucune raison. Il considère que les principes de justice qu'il soutient seraient ceux qu'adopteraient des individus placés sous un voile d'ignorance, c'est-à-dire sans aucune connaissance des circonstances présidant à ce choix.

Ainsi, le concept d'utilité est abandonné au profit d'une primauté accordée à la justice sociale, et sur laquelle repose son œuvre, ce qui correspond à une rupture avec la conception classique pour laquelle le juste correspond à l'utilité commune. « *Le principe d'efficacité⁸ ne peut être utilisé tout seul comme conception de la justice* » [*Idem*, p. 102]. Il s'agit pour Rawls de donner une lecture systématique, et non seulement intuitive, comme c'est le cas de certains utilitaristes [Sidgwick, 1996], de la

⁸ Il est défini comme « *le principe d'optimalité de Pareto* » [Rawls, 1997, p. 98].

justice, et il « *dépasse Sidgwick du fait qu'il ne comprend pas la justice seulement comme un correctif de l'utilitarisme, mais en fait la réplique directe* » [Höffe, 1988, p. 55]. Son œuvre constitue indéniablement un élément clé dans le paysage de la philosophie politique, et elle représente un tournant au début des années 1970, au sens où elle s'oppose, de manière systématique, à la domination utilitariste. En dépassant l'opposition entre utilitarisme et intuitionnisme, c'est-à-dire entre une mesure arbitraire de l'utilité et une détermination métaphysique des valeurs, en particulier en dégagant les limites de l'utilitarisme, Rawls a ouvert un nouvel espace en philosophie politique, qui passe par l'intégration de la variable moralité.

II. L'intégration de la moralité en philosophie politique

Avant Rawls, la philosophie politique s'articulait autour de concepts tels que l'utilité et l'intuition, et l'un des principaux aspects qui rend l'œuvre de Rawls novatrice est son intégration de la moralité, jusqu'alors absente des débats. Il spécifie donc sa position en attribuant des critères moraux au jugement (II.1), ce qui repose sur un héritage kantien (II.2). Cette problématique s'inscrit dans le cadre des convergences et divergences entre la théorie de Rawls et le libéralisme (II.3).

II.1. L'attribution de critères moraux

La primauté du juste revendiquée par Rawls se fonde sur une conception de la société bien ordonnée, et « *une société est bien ordonnée lorsqu'elle n'est pas seulement conçue pour favoriser le bien de ses membres, mais lorsqu'elle est aussi déterminée par une conception publique de la justice* » [1997, p. 31]. Il exige de nouveaux arguments en termes de répartition, ainsi qu'une nouvelle fonction de maximisation. Il s'agit de déterminer l'ensemble des éléments à maximiser. Rawls en distingue quatre : les libertés fondamentales, l'égalité des chances, la situation des plus défavorisés et la détention de biens premiers⁹. L'attribution de critères moraux à la philosophie politique fait de l'œuvre de Rawls une innovation philosophique.

⁹ « Primary goods a été traduit par "biens premiers" » [Audard, 1997, p. 16].

L'hypothèse d'une position originelle spécifie les conditions de production de la justice (II.1.1), qui s'applique à la structure de base (II.1.2), ce qui nous conduit à dégager les principes de justice tels qu'ils ont été établis par Rawls (II.1.3).

II.1.1. La position originelle avec voile d'ignorance : une situation hypothétique

L'idée de la position originelle est d'établir une procédure équitable (fair) de telle sorte que tous les principes sur lesquels un accord interviendrait soient justes. [Idem, p. 168]

Rawls propose une théorie rivale de l'utilitarisme, à travers deux principes de justice, « *sur lesquels se ferait un accord dans la position originelle* » [Ibid., p. 91], censés agir sur la structure de base de la société. La théorie de Rawls conceptualise une structure de base, reposant sur une situation originelle dans laquelle les individus sont placés sous un voile d'ignorance.

Nous devons, d'une façon ou d'une autre, invalider les effets des contingences particulières qui opposent les hommes les uns aux autres et leur inspirent la tentation d'utiliser les circonstances sociales et naturelles à leur avantage personnel. C'est pourquoi je pose que les partenaires sont situés derrière un voile d'ignorance. Ils ne savent pas comment les différentes possibilités affecteront leur propre cas particulier et ils seront obligés de juger les principes sur la seule base de considérations générales. [Ibid., p. 168]

Il s'agit d'une situation contractuelle hypothétique à partir de laquelle les individus déterminent leurs choix. La situation à l'état de nature étant considérée comme injuste, du fait des différences de capacités entre les acteurs, l'existence d'un voile d'ignorance rend les négociations équitables.

Ainsi, les êtres humains sont considérés comme égaux en tant que personnes morales. « *Nous utilisons la description des personnes dans la position originelle pour établir à quelle sorte d'êtres les principes choisis s'appliquent* » [Ibid., p. 544]. Le voile d'ignorance a pour objet de garantir l'impartialité, c'est-à-dire d'exclure l'influence d'intérêts particuliers sur les principes de justice. Les agents ignorant les conditions de satisfaction d'intérêts particuliers, ils ne peuvent se fonder que sur des impératifs catégoriques.

Kant suppose que cette législation morale doit être l'objet d'un accord dans des conditions caractérisant les hommes rationnels, libres et égaux entre eux. La

description de la position originelle est une tentative pour interpréter cette conception. [Ibid., p. 288]

Les personnes ne réagissent pas en réponse à leurs dotations physiques ou sociales, et elles n'ont pas de conception préalable du bien. Telle ou telle décision ne peut donc pas être jugée en fonction des avantages que l'individu peut en retirer. Une telle condition a pour objet de garantir l'équité des choix, qui rend la justice possible et opérationnelle, ce qui explique le refus de définir une justice en soi, qui serait incompatible avec l'autonomie individuelle. Une théorie de la justice telle que celle défendue par Rawls prétend ne pas supposer une conception du juste préalable au processus de construction des principes de justice, et « *quelque chose est juste, un système social par exemple, si un spectateur idéal, rationnel et impartial, possédant toute l'information nécessaire sur les circonstances, l'approuve d'un point de vue général* » [Ibid., p. 215]. L'hypothèse du voile d'ignorance est purement conceptuelle sans but opérationnel et a pour seul objectif de dégager l'ensemble des possibilités¹⁰. Cette situation vise à la prise de décision concernant une structure de base.

II.1.2. Structure de base et biens premiers : la justice en pratique

Pour nous, l'objet premier de la justice, c'est la structure de base de la société ou, plus exactement, la façon dont les institutions sociales les plus importantes répartissent les droits et les devoirs fondamentaux et déterminent la répartition des avantages tirés de la coopération sociale. Ainsi, la protection légale de la liberté de pensée et de conscience, l'existence de marchés concurrentiels, la propriété privée des moyens de production et la famille monogamique en sont des exemples. [Ibid., p. 33]

D'une part, la structure de base de la société est considérée comme un lieu de coopération et non de compétition. D'autre part, elle doit être capable de minimiser les différences naturelles. Une société juste n'est pas pour Rawls une société égalitaire, mais une société équitable, où toutes les positions sont accessibles, où les avantages profitent à tous.

Posons, pour fixer les idées, qu'une société est une association, plus ou moins auto-suffisante, de personnes qui, dans leurs relations réciproques, reconnaissent

¹⁰ Elle peut être considérée, sous certaines conditions, comme le corollaire de l'hypothèse néoclassique d'information parfaite.

certaines règles de conduite comme obligatoires et qui, pour la plupart, agissent en conformité avec elles. [Ibid., p. 30]

L'objectif d'une théorie de la justice, pour Rawls, est de fixer les principes de justice à même de constituer le fondement d'une organisation sociale ; ils s'appliquent à une structure de base. Une société qui adopterait les principes élémentaires de la théorie de Rawls correspondrait à une société démocratique bourgeoise pratiquant une politique redistributive relativement généreuse.

Tout d'abord, je suppose que la structure de base est régie par une constitution juste qui garantit les libertés civiques égales pour tous [...]. La liberté de conscience et la liberté de pensée y sont considérées comme allant de soi et l'on garantit la juste (fair) valeur de la liberté politique. Ce processus politique, dans la mesure où le contexte le rend possible, a la forme d'une juste procédure qui permet le choix entre des gouvernements et l'établissement d'une législation juste. Je suppose qu'il existe une juste (fair) égalité des chances (par opposition à une égalité formelle). Ceci veut dire que le gouvernement non seulement préserve les formes habituelles du capital social, mais encore essaie de procurer des chances égales d'éducation et de culture à ceux qui ont des dons et des motivations semblables, soit en subventionnant des écoles privées, soit en créant un système scolaire public. Il encourage et garantit aussi l'égalité des chances dans la vie économique et dans le libre choix d'un emploi en contrôlant l'action des firmes et des associations privées et en empêchant l'établissement de restrictions monopolistiques et de barrages dans l'accès aux positions les plus recherchées. Enfin, le gouvernement garantit un minimum social soit sous la forme d'allocations familiales et d'assurances maladie et de chômage, soit, plus systématiquement, par un supplément de revenu échelonné (ce qu'on appelle un impôt négatif sur le revenu). [Ibid., p. 315-316]

Rawls envisage les éléments constitutifs de sa théorie de la justice comme des prescriptions normatives de politiques économique et sociale. Les critères qu'il utilise pour juger de la situation des agents ne sont plus l'utilité, mais l'ensemble des biens premiers.

Ces critères permettent d'éviter le problème des comparaisons interpersonnelles d'utilité. L'objectif, pour Rawls, n'est pas d'agir directement sur le niveau de bien-être des individus, mais de réaliser les conditions qui le structurent. Il s'agit donc d'une théorie déontologique de la justice, où l'autonomie individuelle est privilégiée sur le bien-être. Face au problème de la multiplicité des biens premiers, distingués en biens

sociaux et biens naturels¹¹, Rawls interroge la possibilité « *de la construction de l'indice des biens sociaux premiers* » [*Ibid.*, p. 123], en vue de déterminer un bien premier correspondant à un indicateur de la somme des utilités. Il s'intéresse plus particulièrement aux biens premiers sociaux, puisqu'il estime que les biens premiers naturels ne dépendent pas directement de la structure de base.

II.1.3. Des principes de justice, l'éthique mise en œuvre : un contrat social

En plaçant hypothétiquement les individus sous un voile d'ignorance, il les amène à prendre des décisions concernant une structure de base. Il estime qu'elles doivent reposer sur un certain nombre de principes, qu'il présente comme constitutifs d'un contrat social, duquel il s'inspire pour construire sa théorie (II.1.3.1). Toutefois, ce contrat est relativement souple dans son application (II.1.3.2).

II.1.3.1. Sur le modèle du contrat social

Après avoir décrit une situation hypothétique sous la forme d'une position originelle, Rawls énonce un contrat social par lequel les individus sont amenés à se rassembler en union politique¹². Il affirme avoir « *tenté de généraliser et de porter à un plus haut degré d'abstraction la théorie traditionnelle du contrat social telle qu'elle se trouve chez Locke, Rousseau et Kant* » [*Ibid.*, p. 20]. Nous dégageons à présent les éléments du contrat social tel qu'il est formulé par Rawls, s'appuyant sur l'état de nature – position originelle – et reposant sur la structure de base, et nous apportons un certain nombre de critiques à cette formulation. Alors que pour Hobbes [2000], les individus à l'état de nature sont non confiants et maximisateurs d'utilité, il existe chez Rousseau une capacité morale d'ordre supérieur, « *une répugnance innée à voir souffrir son semblable* » [1964, p. 154]. L'argument du contrat social sur lequel se fonde Rawls

¹¹ « *Pour simplifier, posons que les principaux biens premiers à la disposition de la société sont les droits, la liberté et les possibilités offertes à l'individu, les revenus et la richesse [et] d'autres biens premiers, comme la santé et la vigueur, l'intelligence et l'imagination, sont des biens naturels* » [1997, p. 93].

¹² Le contrat social renvoie ainsi à des notions de liberté et de solidarité plutôt que d'efficacité économique.

repose sur la moralité politique des individus. Il ne s'agit pas de donner sens à une situation historique, mais de donner forme à l'égalité morale entre les individus, une hypothèse sur l'absence de subordination naturelle entre les hommes.

Un contrat social est un accord (1) entre tous les membres de la société plutôt que certains d'entre eux, (2) entre eux comme membres de la société (comme citoyens) et non comme individus qui détiennent une position ou un rôle particulier en son sein. Dans la forme kantienne de cette doctrine, dont la conception de la justice comme équité est un exemple, (3) les parties sont considérées et se considèrent elles-mêmes comme des personnes morales libres et égales ; et (4) le contenu de cet accord est le premier principe qui doit réguler la structure de base. [Rawls, 1997, p. 159]

La logique implicite de Rawls consiste en ce que l'incertitude et la rareté conduisent les individus à déléguer le pouvoir à l'État, tout en se dotant d'un droit de rébellion en cas de trahison. Ainsi, il attribue à une théorie de la justice deux principes hiérarchisés, qui renvoient aux biens premiers. Ils intègrent des éléments concernant la liberté (premier principe), les avantages matériels (premier sous-principe du second principe) et les chances d'accès à ces avantages (second sous-principe du second principe).

➤ *Rawls énonce comme principe prioritaire le principe d'égalité liberté, qui accorde à chacun les mêmes libertés fondamentales.*

Chacun est doté des mêmes droits et devoirs élémentaires, et tous souhaitent les mêmes libertés de base :

Parmi elles, les plus importantes sont les libertés politiques (droit de vote et d'occuper un emploi public), la liberté d'expression, de réunion, la liberté de pensée et de conscience ; la liberté de la personne qui comporte la protection à l'égard de l'oppression psychologique et de l'agression physique (intégrité de la personne) ; le droit de propriété personnelle et la protection à l'égard de l'arrestation et de l'emprisonnement arbitraires, tels qu'ils sont définis par le concept d'État de droit. Ces libertés doivent être égales pour tous d'après le premier principe. [Idem, p. 91]

Une telle conception renvoie à la philosophie des Lumières. Ce principe est pour Rawls une résultante du contrat plutôt qu'une condition à celui-ci. Il suppose que toutes les personnes en position originelle sont inconditionnellement dotées de ces libertés¹³. Encore faut-il préciser que certaines libertés peuvent entrer en conflit et qu'il n'est pas

¹³ Ce principe ne fait que renouveler le libéralisme politique classique.

exclu d'introduire, pour garantir *la* liberté, un système de limitation des libertés. Sur la base de ces principes, il est donc tout à fait envisageable d'exclure la propriété, notamment la détention privée des moyens de production, de l'ensemble des droits fondamentaux, si elle limite d'autres libertés fondamentales¹⁴. Rawls insiste sur le fait que ces libertés ne doivent pas être formelles mais réelles, ce qui implique des mesures politiques adéquates.

- *Le second principe se décompose en un principe de différence selon lequel des inégalités ne sont justifiées que si elles contribuent à améliorer le sort des personnes dotées des situations les moins favorables, et un principe d'égalité des chances :*

Les inégalités économiques et sociales doivent être telles qu'elles soient :

a) au plus grand bénéfice des plus désavantagés, dans la limite d'un juste principe d'épargne, et

b) attachées à des fonctions et à des positions ouvertes à tous, conformément au principe de la juste (fair) égalité des chances. [Ibid., p. 341]

II.1.3.2. Des termes relativement souples

Ces deux principes peuvent être envisagés comme les expressions d'une conception de la justice fondée sur le postulat selon lequel un ensemble de dotations doit être également distribué, et toute inégalité ne peut être admise qu'à condition d'être à l'avantage de chacun¹⁵. Par conséquent, est considérée comme injuste une inégalité qui ne bénéficie pas à tous. Sont introduites des conséquences distributives et, sous cet aspect, le principe de différence peut être envisagé comme un dépassement de l'opposition entre l'égalitarisme, pour lequel l'égalité est la priorité même en l'absence de ressources, et l'utilitarisme qui, en l'absence de conditions restrictives, n'exclut pas que certains agents soient entièrement dépourvus de ressources et donc d'utilité. La

¹⁴ Ce n'est pas le choix que fait Rawls, puisqu'il inclut la propriété privée des moyens de production dans la structure de base.

¹⁵ Sur ce point, cette approche n'est pas incompatible la conception défendue par Friedrich Hayek, selon qui [1994, p. 44] « *même les plus pauvres d'aujourd'hui doivent un relatif bien-être matériel aux résultats de l'inégalité de jadis* ».

théorie de Rawls introduit également une sphère d'autonomie individuelle, dans la mesure où une priorité est accordée au premier principe sur le second, ce qui correspond au caractère inconditionnel de l'accès aux libertés fondamentales. Il s'agit d'une hiérarchie lexicographique entre les principes : l'égalité de liberté est prioritaire sur l'égalité des chances, qui elle-même est prioritaire sur l'égalité de ressources. « *Cet ordre signifie que des atteintes aux libertés de base égales pour tous qui sont protégées par le premier principe, ne peuvent être justifiées ou compensées par des avantages sociaux et économiques plus grands* » [Rawls, 1997, p. 12]. Les préoccupations en termes de distribution sont subordonnées à l'égalité des chances, elle-même subordonnée à la liberté.

À l'inverse, il serait possible pour un utilitariste de sacrifier les libertés fondamentales et l'égalité des chances si cela est nécessaire à la maximisation de l'utilité. Par ailleurs, il est intéressant de noter que le principe de différence est suffisamment général pour être reformulé de manière à ce qu'il corresponde à des principes utilitaristes. Il peut être énoncé de telle manière qu'une égalité d'utilité est toujours préférable à moins qu'une distribution moins égalitaire permette une amélioration du niveau d'utilité de tous. De fait, la théorie de Rawls correspond aux principes fondamentaux de toute société démocratique bourgeoise contemporaine : liberté, égalité¹⁶, fraternité.

Nous pouvons associer les idées traditionnelles de liberté, d'égalité et de fraternité avec l'interprétation démocratique des deux principes de la justice de la façon suivante : la liberté correspond au premier principe, l'égalité à l'idée d'égalité contenue dans le premier principe et à celle d'une juste (fair) égalité des chances, et la fraternité correspond au principe de différence. [Idem, p. 136]

Il serait également possible d'interpréter le principe de différence en affirmant comme juste toute inégalité ne poussant pas à la révolte. Ainsi, le curseur délimitant le caractère juste ou injuste d'une situation serait variable selon les réactions des individus ou groupes réellement ou potentiellement concernés. Toutefois le principe de différence tel que présenté par Rawls favorise la collaboration entre la classe capitaliste et la classe ouvrière, niant ainsi tout conflit de classe et semble écarter la notion de lutte de classes.

¹⁶ Le terme « égalité » est ici envisagé au sens large, et il inclut la notion d'équité.

Étant donné la clause du second principe concernant les positions ouvertes, et d'une façon générale le principe de la liberté, on suppose que les attentes plus grandes permises aux entrepreneurs les encouragent à faire des choses qui augmentent les perspectives de la classe laborieuse. Les anticipations les plus favorables permises aux entrepreneurs les encouragent à agir de sorte à améliorer les perspectives à long terme de la classe laborieuse. [Ibid., p. 109]

Rawls rend donc possible la conjonction entre un égalitarisme modéré et la persistance d'un individualisme moral¹⁷.

II.2. Une filiation kantienne revendiquée

Au même titre que Nozick [p. 358], Rawls revendique une filiation avec la philosophie de Kant : « *la théorie que je propose est de nature profondément kantienne* » [Rawls, 1997, p. 20]. Il aurait peu de sens de chercher dans les travaux de Rawls une similitude doctrinale stricte avec la philosophie de Kant ; il nous paraît plutôt se dégager une filiation. Rawls n'avait pas pour but de définir une théorie générale qui soit comparable à la doctrine kantienne, mais de formuler des principes de justice distributive, de dégager des lignes directrices visant à réguler la structure de base de la société, plutôt que d'évaluer les comportements individuels. Toutefois, il apparaît que c'est au sens kantien qu'il définit une société bien ordonnée, dotée d'une conception publique de la justice qui puisse favoriser le bien-être de ses membres. Il interprète la question de la justice comme une étude des conditions de détermination des principes de justice, au même titre que Kant avait fait de la question de la vérité celle des conditions d'un jugement d'objectivité. Son approche correspond à l'attribution d'impératifs catégoriques de type kantien (II.2.1). Toutefois, cette analogie est limitée en ce que Rawls ne fait pas la distinction kantienne entre droits et vertu (II.2.2), ce qui renvoie à un aspect de la critique de Cohen que nous développerons ultérieurement [p. 431].

¹⁷ À l'inverse, Marx était critique à l'égard de la tradition contractarienne à laquelle renvoie Rawls, pas tant sur la conceptualisation d'un contrat social que sur la présupposition qui lui est associée. Elle considère les individus comme isolés et autonomes, intégrés dans des rapports sociaux en regard exclusif à leurs intérêts individuels. De fait, il était réticent à l'utilisation d'individus abstraits à des fins normatives ou explicatives.

II.2.1. Des impératifs catégoriques

Les principes de justice sont analogues à des impératifs catégoriques au sens kantien. Par impératif catégorique, Kant entend un principe de conduite qui s'applique à une personne en vertu de sa nature, comme à un être rationnel, libre et égal aux autres. La validité du principe ne présuppose pas qu'on ait un désir ou un but particulier. [Idem, p. 289]

Deux raisons au moins dans l'œuvre de Kant ne sont pas compatibles avec un choix utilitariste visant, par exemple, à sacrifier quelques personnes pour éviter de nuire à l'ensemble de la communauté. D'une part, tout individu est une personne et, en tant que personne, il a la même valeur que les autres individus. La discrimination est contraire à la morale et tous doivent avoir les mêmes droits. D'autre part, une formulation de l'impératif catégorique correspond à ne jamais considérer l'humanité (dans sa propre personne comme dans celle d'autrui) seulement comme un moyen mais toujours en même temps comme une fin. Or il est clair que les individus sacrifiés sont bien pris uniquement comme moyens et non en même temps comme fins. Rawls sort du champ de la philosophie politique pour se rapprocher d'une métaphysique de type kantien, puisque Kant affirme la chose suivante [1992a, p. 49].

La loi morale dans sa pureté et dans son authenticité (ce qui précisément en matière pratique est le plus important) ne doit pas être cherchée ailleurs que dans une philosophie pure ; aussi faut-il que celle-ci (la Métaphysique) vienne en premier lieu ; sans elle il ne peut y avoir en aucune façon de philosophie morale. Je dirai même que celle qui mêle ces principes purs avec les principes empiriques ne mérite pas le nom de philosophie.

Les principes de justice sous voile d'ignorance équivalent donc à des impératifs catégoriques, où le voile d'ignorance correspond à l'élément kantien d'universalité, et le choix rationnel se confond avec un choix moral.

II.2.2. L'absence de distinction entre droit et vertu

Rawls choisit donc un « kantisme » moyen en présentant une théorie de la justice qui est kantienne dans le fond mais pas dans le détail. [Höffe, 1988, p. 58]

L'impératif catégorique défendu par Rawls se présente comme un impératif catégorique de droit, qui n'est pas contraire à l'approche kantienne, selon laquelle « *la moralité consiste [...] dans le rapport de toute action à la législation qui rend possible un règne*

de fins » [Kant, 1992a, p. 113]. Toutefois, contrairement à Kant – « *un monde d'êtres raisonnables [...], considéré comme un règne des fins, est possible, et cela par la législation propre de toutes les personnes comme membres* » [Idem, p. 117] –, Rawls semble ne pas distinguer le droit et la vertu, si bien qu'il évoque indifféremment une « *personne morale* » [1980, p. 517] et la « *théorie morale* » [Idem, p. 516]. L'autonomie de l'individu semble ne pas jouer de rôle dans la détermination du droit, si bien qu'il paraît dépourvu d'autonomie.

Dans tous les cas, Rawls ne distingue pas droit et vertu. Il estime que Kant « *commence par l'idée que les principes moraux sont l'objet de choix rationnel* » [1997, p. 288]. Au sens traditionnel, un choix rationnel désigne la maximisation d'un avantage personnel par un processus de calcul et d'information, les calculs étant exclusivement déterminés par l'intérêt propre des individus concernés. Chez Rawls, le voile d'ignorance précède le choix rationnel, écartant toute individualité, et le sujet universel, un être de raison pratique pure, est indépendant de toutes les déterminations individuelles et particulières.

[Les principes moraux] *définissent la loi morale que les hommes peuvent vouloir rationnellement. [...] Finalement, Kant suppose que cette législation morale doit être l'objet d'un accord dans des conditions caractérisant les hommes comme des êtres rationnels, libres et égaux entre eux.* [Idem, p. 288]

Rawls dépasse le concept de rationalité subjective, en considérant la société comme un lieu de coopération. Les conflits apparaissent ensuite dans le cadre de cette coopération et, « *bien qu'une société soit une entreprise de coopération en vue d'un profit mutuel, elle se caractérise à la fois par un conflit d'intérêts et par une identité d'intérêts* » [Ibid., p. 159].

Deux aspects importants doivent être soulevés à cet égard. D'une part, contrairement à Kant, Rawls se réfère à des aspects empiriques et à la sensibilité des hommes, au sens où les biens premiers renvoient à la réalisation d'intérêts supérieurs de la personne. Il propose une définition historiquement fondée des biens premiers. D'autre part, il revendique un statut d'objectivité, les principes qu'il défend sont présentés comme non arbitraires et renvoient au processus de la justice.

Il n'y a pas de critère indépendant pour déterminer le résultat correct ; au lieu de cela, c'est une procédure correcte ou équitable qui détermine si un résultat est également correct ou équitable, quel qu'en soit le contenu, pourvu que la procédure ait été correctement appliquée. [Ibid., p. 118]

Il n'existe pas de principe vrai, mais des principes considérés comme raisonnables, pour toute personne morale libre et égale.

Il reste cependant possible de distinguer les approches de Kant et de Rawls à d'autres égards, au sens où pour Kant les libertés fondamentales ne sont pas universelles, puisque « *toutes les femmes et en général, toutes les personnes, qui pour pouvoir à leur existence (nourriture et protection) ne dépendent pas de leur propre activité, mais de la volonté d'un autre (sauf de l'État), manquent de personnalité civile et leur existence n'est pour ainsi dire qu'inhérence* » [1993, tome I, p. 197]¹⁸. Par ailleurs, Rawls accorde à l'État un rôle dans la détermination de la justice – il en est même l'acteur essentiel – alors qu'il est pour Kant simplement un « *moyen pour garantir l'état juridique ; principalement contre les ennemis extérieurs du peuple* » [1992b, p. 41].

II.3. Rawls et le libertarisme

Dans le cadre des polémiques au sein de la philosophie politique contemporaine, il est possible de distinguer trois grandes tendances, que nous associons à trois auteurs : le libéralisme (de Rawls), le libertarisme (Nozick), et le marxisme (Cohen). Il n'existe pas d'étanchéité entre leurs propositions, puisqu'elles s'articulent autour d'un axe à double entrée (statut de la propriété de soi et statut de la propriété des ressources externes). Nous envisageons plus précisément les rapprochements et les divergences qu'il est possible d'établir entre les approches incarnées par Rawls et par Nozick. Celles-ci constituent les deux courants les plus représentés dans la philosophie politique anglo-saxonne à partir des années 1970 et « *le livre qui, après celui de Rawls, a exercé l'influence la plus profonde sur la philosophie politique anglo-saxonne contemporaine – Anarchie, État et Utopie de Robert Nozick – est largement consacré à une critique des positions de Rawls* » [Van Parijs, 1991, p. 20].

¹⁸ Compte tenu de la période où écrivait Kant, nous estimons que cette divergence est périphérique.

Les convergences reposent sur une reconnaissance de la liberté et du mérite. Parmi les trois principes de distribution des revenus développés en philosophie politique¹⁹, elles reconnaissent le mot d'ordre « à chacun selon son mérite » et reposent en ce sens sur une anthropologie similaire. De même, les deux accordent une priorité au principe de liberté – le premier principe de justice chez Rawls, la propriété de soi chez les libertariens. Il s'agit également d'un point commun dans la critique de l'utilitarisme. Pourtant, Rawls s'oppose à l'affirmation selon laquelle des situations inégales résultent d'une concurrence juste à partir d'une situation juste, c'est-à-dire caractérisée par l'égalité des chances. Une telle conséquence serait garantie par le fait que la situation des individus serait plus liée à leurs choix et à leurs efforts qu'aux circonstances. Ces dernières constituent le cœur de la différence entre Rawls et le libertarisme. Il semble que les deux théories, tout en se fondant sur le principe « à chacun selon son mérite », divergent sur leur rapport aux circonstances. Pour les libertariens, seul le principe de liberté, auquel s'ajoute le droit à la propriété de soi, fonde la détermination de la distribution des revenus à chacun selon son mérite. Pour Rawls, les circonstances à l'état de nature et l'inégalité des aptitudes conduisent à une situation injuste compte tenu du déséquilibre initial dans les circonstances, qui renvoie notamment aux capacités de négociation. C'est pourquoi il propose le postulat du voile d'ignorance (les agents ignorent leur position sociale, aptitudes naturelles, conceptions du bien, dispositions psychologiques) et le principe de différence. Une divergence centrale s'articule sur ce point, et sur le statut des inégalités – justes ou injustes – résultant de la répartition. Pour Rawls, les structures d'une société doivent être telles qu'elles permettent d'atténuer ces inégalités. Il n'est pas un défenseur de la liberté naturelle, visant à placer tous les agents sur une même ligne de départ²⁰, puisque les avantages liés aux compétences acquises persistent. Ainsi, une théorie de la ligne de départ est injuste au sens de Rawls.

¹⁹ À chacun selon ses besoins, à chacun selon ses mérites, à chacun selon ses droits.

²⁰ Ceci correspond à la « *théorie de la justice de la porte d'entrée* » [Dworkin, 1981b, p. 308]. Nous devons cette traduction de « *starting gate theory of justice* » à Guillaume Dupont, traducteur du texte de John Baker, « *What Egalitarianism is Not* » [1990].

L'inégalité serait juste si les réussites sont méritées. Or, si l'influence des facteurs naturels est considérée comme injuste pour Rawls, rien n'exclut que celle des talents individuels le soit également, au sens où les deux sont des facteurs moralement arbitraires et résultent du hasard. C'est ainsi que Rawls ne considère comme juste la situation où les plus favorisés auront un revenu plus élevé que si les plus pauvres en bénéficient. Il pourrait alors être souhaitable de niveler cette inégalité en offrant à tous des compétences équivalentes. Il évoque l'égalité libérale. Reste qu'il a conscience que la disparité dans la répartition des talents ne disparaît pas pour autant. Le principe de différence a pour but, non pas de supprimer cette inégalité, mais de l'atténuer.

Le principe de différence représente, en réalité, un accord pour considérer la répartition des talents naturels comme un atout pour toute la collectivité, dans une certaine mesure, et pour partager l'accroissement des avantages socio-économiques que cette répartition permet par le jeu de ses complémentarités. [1997, p. 132]

Cela signifie que les talents doivent être partagés par tous, dans le cadre d'une société considérée par les contractants comme une entreprise de coopération en vue d'avantages mutuels. Ainsi, la juste égalité des chances et le principe de différence constituent pour Rawls l'égalité démocratique. Une telle approche s'oppose notamment à celle d'Hayek, pour qui les principes rawlsiens ne peuvent s'appliquer qu'à un nombre restreint de personnes, pas à la « Grande Société »²¹, c'est-à-dire à l'ensemble des individus.

L'œuvre de John Rawls a constitué une révolution, dans la mesure où, en définissant un ensemble de principes de justice visant à régir une structure de base, elle a établi, sur le fondement de la doctrine kantienne, de nouveaux critères de référence au débat en philosophie politique. Contrairement au libéralisme, la notion de justice occupe une place centrale dans son œuvre ; elle est cœur de la philosophie politique post-rawlsienne, qui fera l'objet de la prochaine section.

²¹ Cette expression a été empruntée par Friedrich Hayek à Adam Smith.

SECTION 2. LA PHILOSOPHIE POLITIQUE POST-RAWLSIENNE : L'ÉGALITÉ AU CŒUR DU DÉBAT

L'introduction par Rawls de la notion de justice en philosophie politique renvoie à l'économie du bien-être, et elle se traduit par un désir d'équité, absent de l'approche utilitariste. Les auteurs sont confrontés à deux défis. D'une part, un conflit peut naître entre la notion d'égalité et l'existence de valeurs par nature non égalitaires²². D'autre part, il existe une confusion sur l'objet qui doit être égalisé. Tout principe ne peut pas jouer le rôle de principe fondamental. Pour Rawls, la justice s'applique à trois niveaux : « *l'administration des institutions en tant que système public de règles* » [1997, p. 543] – régularité et application des règles –, « *la structure concrète des institutions* » [*Idem*, p. 544] – ensemble de droits fondamentaux –, « *les sujets moraux qui [...] ont droit à une justice égale* » [*Ibid.*] – égalité des droits. Les sujets moraux sont définis par leur capacité à être dotés d'une conception du bien et d'un sens de la justice. Par conséquent, « *la capacité à être un sujet moral suffit pour avoir droit à une justice égale* » [*Ibid.*]. Une telle assertion repose sur l'hypothèse selon laquelle « *il n'existe pas de race ou de groupe humain qui ne possède pas cet attribut* » [*Ibid.*, p. 545], ce qui peut prêter à confusion, dans la mesure où Rawls spécifie les « *principales institutions de cette structure [comme] celles d'une démocratie constitutionnelle*²³ » [*Ibid.*]. Indéniablement, une telle approche spécifie avec plus de précision les enjeux d'un débat sur la portée de l'égalité. Nous étudions la philosophie politique égalitariste, tout en gardant à l'esprit que l'œuvre de Rawls ouvre des espaces philosophiques relativement vastes et potentiellement porteurs de confusion. Les différents auteurs en philosophie politique – en particulier Rawls, Dworkin et Sen – se positionnent par rapport à la question de l'égalité (I), en particulier sur ce qui doit être égalisé : bien-être (II), ressources et opportunités de bien-être (III), ou capacités (IV). Cohen est alors en retrait dans le débat, puisqu'il ne se positionne pas comme le tenant d'une approche spécifique, mais comme un lecteur et un critique des approches existantes.

²² C'est par exemple le cas de l'institution familiale.

²³ Il désigne de la sorte la Constitution des États-Unis, qui est par ailleurs loin d'être universelle.

I. L'égalité, un principe polymorphe

La philosophie politique dite de gauche est traditionnellement associée à l'égalité et au socialisme, tandis que la philosophie politique dite de droite l'est à la liberté et au capitalisme. La philosophie politique dite du centre a alors tendance à être associée à un assortiment de liberté et d'égalité, joignant au capitalisme un État dit État providence²⁴. Ainsi, la notion de liberté, associée au capitalisme, et la notion d'égalité, associée au socialisme, seraient ultimes et nécessairement contradictoires, au sens où le renforcement de l'un conduirait à l'affaiblissement de l'autre. L'égalité poserait des contraintes à la liberté, tandis que la liberté serait obtenue au détriment de l'égalité. Une telle approche nous paraît peu opérationnelle, en particulier au sens où il est possible de dégager d'autres valeurs ultimes, telles que l'utilité pour les utilitaristes, les droits pour Dworkin, la propriété de soi pour les libertariens... L'égalité peut être utilisée comme critère unique du jugement, contre l'opposition entre égalité et liberté (I.1), et le débat s'articule autour de la nature du critère ou de l'ensemble des critères à égaliser (I.2).

I.1. L'égalité comme critère du jugement

À la question de savoir ce qu'est l'égalitarisme comme défense de l'égalité, on peut répondre par défaut. Celui-ci ne se fonde pas sur un principe unique. Il ne s'agit pas d'une croyance en l'égalité, mais de diverses convictions issues du concept d'égalité, si bien qu'il est possible de dégager une multitude de principes pouvant être égalisés. Il peut s'agir du revenu, des droits, de la liberté, de la satisfaction des besoins – les besoins élémentaires ou l'ensemble des besoins –, du statut social... Face à la difficulté théorique de privilégier une valeur sur toutes les autres, au sens où une telle démarche impliquerait un recours à des éléments subjectifs, il a été proposé de se

²⁴ Notons qu'une telle approche est diamétralement opposée à celle de Marx et Engels, pour qui « *dans la règle, l'État de la classe la plus puissante, de celle qui domine au point de vue économique et qui, grâce à lui, devient aussi la classe politiquement dominante et acquiert ainsi de nouveaux moyens pour mater et exploiter la classe opprimée* » [Engels, 1983, p. 157].

distancier d'une théorie moniste de la justice, au sens où « *l'idée de subordonner à une valeur suprême toutes les autres valeurs apparaît presque comme une forme de fanatisme* » [Kymlicka, 1999, p. 10]. L'objectif de la philosophie politique serait alors de dégager des règles en vue de trancher entre des valeurs politiques, ce qui conduit inévitablement à des compromis. Il est donc impensable d'extraire la théorie de la justice adéquate. C'est dans ce cadre que Ronald Dworkin estime que toutes les théories de philosophie politique partagent une valeur ultime, à savoir l'égalité. « *Certes, il existe des théories politiques ne pouvant pas être présentées comme des conceptions de l'égalité – des théories politiques racistes par exemple – mais nombre de théories différenciées peuvent être présentées ainsi* » [1986, p. 296].

L'approche se fonde sur l'impératif de traiter les êtres humains comme égaux, mais pas nécessairement comme égaux en termes de richesse. Ainsi, il existe de plusieurs interprétations possibles de l'idée abstraite d'égalité. Il deviendrait donc possible de résoudre rationnellement les controverses entre théories de la justice, dans la mesure où chacune repose sur un fondement égalitariste, et d'affirmer que la philosophie politique est passée d'un questionnement sur l'acceptation de l'égalité comme valeur fondamentale à une interrogation sur l'interprétation à donner à cette valeur, et « *un des objectifs centraux de la philosophie politique, par conséquent, est d'évaluer les théories rivales de la justice pour mesurer la force et la cohérence des arguments qu'elles avancent en faveur de leurs thèses* » [Kymlicka, 1999, p. 14].

1.2. Égalité de quoi ?

Il est possible d'affirmer que la philosophie politique égalitariste repose sur un principe ultime, au sens d'un principe fondamental duquel dépendraient tous les autres. En d'autres termes, sans pour autant nier l'importance d'autres valeurs, certains principes d'égalité seraient plus explicatifs que d'autres. Or, le contexte est variable et accorder un ordre hiérarchique à des principes peut relever de l'arbitraire. Pour la même raison, l'égalitarisme n'est pas une doctrine immuable, intemporelle, qui serait insensible au changement. Au contraire, les principes à égaliser sont soumis à des circonstances variables, et il nous semble vraisemblable que chaque étape de développement produit

différents types de normes à égaliser. En outre, cela peut prendre plusieurs formes logiques. Il peut s'agir de la division égale d'un bien particulier, du rejet de certaines formes de discrimination, de l'attribution de droits universels, ou encore d'une distribution d'un certain bien telle qu'elle se rapproche de l'égalité. Celle-ci convoque alors une conception pluraliste et « *fait partie d'une théorie de la justice sociale, construite de telle manière que soient incluses des conceptions concurrentes de l'égalité* » [Dworkin, 1987, p. 24].

Les auteurs en philosophie politique s'accordent globalement sur le fait que quelque chose doit être à égaliser. C'est en prolongement d'un séminaire donné par Amartya Sen en 1979, « Equality of What? »²⁵, que l'interrogation sur ce qui doit être égalisé est devenue centrale en philosophie politique normative. Il s'agit de se demander quel aspect d'une personne doit être considéré comme fondamental, c'est-à-dire ce qui peut être utilisé comme critère de mesure de l'égalité, au sens où il existe un élément qui doit être distribué de manière égale.

L'égalité est un idéal politique populaire mais mystérieux. Les personnes peuvent devenir égales (ou au moins plus égales) d'une certaine façon, avec pour conséquence qu'elles deviennent inégales (ou plus inégales) d'une autre façon. [...] Mais il est nécessaire d'énoncer plus exactement [...] quelle forme d'égalité est importante en définitive. [...] Il est nécessaire de distinguer les diverses conceptions de l'égalité en vue de décider laquelle (ou quelle combinaison) énonce un idéal politique séduisant. [Dworkin, 1981a, p. 185]

Une intuition élémentaire des thèses égalitaristes est de supprimer l'exploitation, entendue au sens moral d'extraction d'un avantage injuste sur une personne ou un groupe de personnes, et la chance brute, au sens où elle ne résulte pas d'un jeu ou d'un risque qui aurait pu être évité, « *correspond à des risques qui ne sont pas des paris délibérés* » [Dworkin, 1981b, p. 293]. Afin d'appréhender ce que signifie une égalité juste, il nous semble nécessaire de distinguer ce qui relève du choix et ce qui relève des circonstances. Cette séparation équivaut à une séparation entre présence et absence de choix, ce qui distingue une personne des circonstances. Ainsi, les goûts et ambitions peuvent être attribués à la personne, tandis que les pouvoirs physiques et mentaux sont attribuables aux circonstances. À la suite de Rawls, qui n'opère pas explicitement une

²⁵ Tanner Lectures, le 22 mai 1979, université de Stanford [Sen, 1993].

telle distinction, les auteurs égalitaristes s'accordent sur le fait que les inégalités liées aux circonstances doivent être compensées. Toutefois, aucun consensus ne se dégage quant à la nature de ce qui est à égaliser. Un vaste ensemble de critères peut être utilisé comme norme pour l'égalisation, desquels il nous semble possible d'affirmer que la littérature en philosophie politique anglo-saxonne contemporaine dégage trois éléments majeurs : le bien-être, les ressources et les capacités.

II. Le bien-être, une notion ambiguë

Dans le cadre d'une approche égalitariste, il paraît intuitivement souhaitable que chacun dispose du même niveau de bien-être, ce qui renvoie à la théorie de Rawls. Cependant, le sens à attribuer à la notion de bien-être est multiple. Il nous paraît difficile de déterminer si le bien-être revêt un caractère objectif ou un caractère subjectif, un problème que soulève la proposition formulée par Rawls d'utiliser les biens premiers comme critère objectif du bien-être (II.1). Amartya Sen, pour sa part, en spécifiant le bien-être comme critère subjectif, nie la possibilité de l'envisager comme critère d'égalité (II.2).

II.1. Entre objectivité et subjectivité : la réponse de Rawls

Il est difficile de déterminer si le bien-être correspond à la subjectivité des individus, c'est-à-dire leurs préférences, ou à leur dotation objective. Dworkin distingue trois types de théories du bien-être. D'abord, les théories « réussite » « *supposent que le bien-être d'une personne dépend de son succès dans la réalisation de ses préférences, de ses buts et de ses ambitions* » [1981a, p. 191]. Ainsi, les ressources doivent être distribuées de telle manière que tous aient le même succès relativement à leurs préférences, qu'elles soient personnelles ou externes [pp. 377-378]. Ensuite, les théories conscientes sont telles que la « *distribution doit tenter de rendre les personnes aussi égales que possibles dans un aspect ou une qualité de leur vie consciente* » [idem, p. 192]. Enfin, les conceptions objectives correspondent aux ressources et opportunités accordées aux personnes, indépendamment de leurs désirs. À cet égard,

Rawls utilise, pour évaluer objectivement le bien-être, qu'il ne considère pas comme opérationnel en soi, la notion de « bonne vie », qu'il mesure à l'aide de biens premiers, qu'il distingue entre biens premiers sociaux et biens premiers naturels [p. 403]. Ce faisant, il abandonne le concept de préférences individuelles pour définir le bien-être en termes de ressources.

Comme première étape, supposons que la structure de base de la société répartisse certains biens premiers, c'est-à-dire que tout homme rationnel est supposé désirer. Ces biens, normalement, sont utiles, quel que soit notre projet de vie rationnel. [1997, p. 93]

Les premiers puisent leur caractère social du fait qu'ils sont distribués par des institutions. Les seconds sont dits naturels en ce qu'ils sont propres à la nature de chaque individu : il s'agit des aptitudes naturelles, de l'intelligence... Rawls se concentre sur les biens premiers sociaux, en estimant que les inégalités naturelles ne doivent pas influencer la distribution des ressources sociales – « *la répartition naturelle n'est ni injuste ni juste ; il n'est pas non plus injuste que certains naissent dans certaines positions sociales particulières. Ce qui est juste ou injuste par contre, c'est la façon dont les institutions traitent ces faits* » [Idem, p. 133] – et il estime que la notion de justice renvoie exclusivement aux institutions.

II.2. Sen et le bonheur : critiques du bien-être comme critère à égaliser

Il peut s'agir d'un bien-être hédoniste, qui correspond à un état de conscience désirable ou appréciable, ou d'un bien-être au sens de satisfaction des préférences. Cette distinction correspond à celle entre bonheur et réalisation des désirs, telle que dégagée par Dworkin [1981b]. Sen envisage [1985a, p. 187] « *d'explorer une approche morale qui considère les personnes de deux perspectives différentes : le bien-être et l'action* ». Il distingue trois interprétations possibles à donner à l'utilité : le bonheur, la réalisation des désirs et le choix. L'approche en termes de bonheur, écrit Sen, « *pose deux problèmes élémentaires quant à son statut de mesure du bien-être* » [Idem, p. 188]. Il est possible que, d'une part, un état mental ignore les autres aspects d'une personne et que, d'autre part, une telle approche ne rende pas compte des autres

activités mentales. « *Même si le bonheur semble être un critère évident et direct pour le bien-être, il est inadéquat comme représentation du bien-être* » [Ibid., p. 189].

Plusieurs types d'objections peuvent être soulevées face à la proposition visant à égaliser le bien-être. D'abord, il s'agit d'une hypothèse totalement égalitariste. Ensuite, une politique d'égalité de bien-être s'oppose à certaines valeurs, comme le maintien des valeurs familiales, et elle peut être coûteuse en termes de ressources, au sens où elle exige une surveillance d'État dont le degré pourrait rapidement devenir intolérable. Enfin, une égalité de bien-être doit être rejetée car elle encourage ceux qui ne fournissent pas d'efforts. La transformation de ressources en bien-être peut se faire de manière inefficace, et les raisons d'une telle inefficacité peuvent se trouver à la fois dans la responsabilité individuelle et dans les circonstances.

III. Ressources et opportunité de bien-être : un rôle accordé à la responsabilité individuelle

Face aux limites du critère d'égalité de bien-être, Ronald Dworkin propose le critère d'opportunité de bien-être, en ce qu'il permet à la fois d'intégrer la notion de responsabilité individuelle (III.1) et d'éviter la chance brute (III.2).

III.1. Ressources et responsabilité individuelle

Richard Arneson a également proposé de remplacer le principe d'égalité de bien-être, au sens où celle-ci peut refléter des choix sans pour autant tenir compte de l'absence d'opportunité, par un principe d'égalité d'opportunité de bien-être et, « *pour parvenir à une égale opportunité de bien-être entre des personnes, chacun doit avoir un ensemble d'options équivalent à celui de tous les autres en termes de satisfaction des préférences* » [1989a, p. 85]. Il considère qu'une telle approche est mieux appropriée qu'une lecture en termes d'égalité de bien-être, au sens où elle n'élimine pas le désavantage involontaire, nuisance dont, par définition, la victime ne peut pas être tenue pour responsable. Il s'agit donc d'égaliser l'accès à l'avantage, au sens où la

notion d'avantage est plus large que celle de bien-être, et où la notion de désavantage est plus large que celle d'absence de bien-être.

Dworkin établit une distinction entre bien-être et ressources²⁶, affirmant que l'égalité d'accès à l'avantage correspond à une égalité en termes de ressources. Le critère de distribution proposé par Dworkin est l'égalité de ressources. Il s'agit d'une théorie de la justice de la ligne de départ, d'un système d'enchères correspondant aux différences d'aspiration. La situation fictive est la suivante : toutes les ressources sont mises à disposition de tous dans une vente aux enchères, où chacun préfère son panier de ressources à celui des autres individus, les différences entre individus étant des différences d'aspiration. Dworkin a pour but de réaliser trois objectifs de la théorie de Rawls : l'égalité de ressources, la compensation et la responsabilité. Par exemple, la compensation des handicaps naturels repose sur un mécanisme assurantiel ; Dworkin envisage que ces coûts supplémentaires puissent être financés par un fonds de ressources sociales et, puisqu'il est impossible, du fait des circonstances, de financer tout handicap naturel, l'égalité totale est rendue impossible. Ainsi, l'approche de Dworkin est similaire à la position originelle avec voile d'ignorance : il s'agit d'un marché assurantiel hypothétique contre le handicap. Dworkin semble estimer que les handicaps naturels sont la seule source d'inégalités. Il néglige l'imperfection de l'information, comme le caractère aléatoire et imprévisible des circonstances. Il établit une distinction concernant l'insuffisance de ressources matérielles selon qu'elle est liée à une déficience physique ou mentale, ou aux préférences des individus. Il reconnaît comme légitime la compensation pour déficience, mais pas l'absence de responsabilité comme condition nécessaire à la compensation. La protection contre la malchance ferait l'objet d'une assurance qui, « *dans la mesure où elle est disponible, crée un lien entre la chance brute et la chance option, puisque la décision de repousser ou d'acheter l'assurance catastrophe est un pari calculé* » [1981b, p. 293]²⁷.

²⁶ Il précise que « *l'égalité de ressources concerne l'égalité de n'importe quelle ressource, parmi celles qui sont détenues de façon privée* » [Dworkin, 1981b, p. 283].

²⁷ Thomas Scanlon propose pour sa part une approche similaire en distinguant le bien-être de la satisfaction des préférences, et donc l'égalité d'accès à l'avantage de l'égalité d'opportunité de

III.2. Ressources et chance brute

Il apparaît que la coupure opérée par Dworkin entre préférences et ressources ne parvient pas à exprimer de manière satisfaisante le refus de la chance brute. Il admet que les ressources détenues par chacun reposent sur les choix passés et, par conséquent, la configuration distributive issue du marché doit être corrigée pour éliminer le différentiel de ressources imputable à la chance, à un avantage initial, ou à une capacité propre à l'individu, pour n'accepter que les différences de dotations fondées sur les choix des individus. Ainsi, Dworkin justifie une compensation pour des raisons de chance, mais il ne la justifie pas pour une différence de fonction d'utilité. Or, il est parfaitement possible d'affirmer que la malchance des personnes repose non seulement sur leur dotation en termes de ressources, mais aussi sur leurs capacités à souffrir et sur le coût de leurs préférences.

En fin de compte, Dworkin a intégré dans la philosophie politique égalitariste la notion de choix et de responsabilité, propre aux auteurs anti-égalitaristes. Ainsi, la coupure dworkinienne entre préférences et ressources s'oppose à la coupure proposée initialement entre choix et chance²⁸, c'est-à-dire entre identité personnelle et circonstances, le choix lui-même étant soumis à des restrictions du fait des circonstances telles que l'asymétrie d'information. Il est même possible d'affirmer que la distinction entre personnes et circonstances est technique, au sens où les personnes forment leurs préférences, mais pas leurs pouvoirs. Par ailleurs, il n'est pas évident de situer les goûts dans cette opposition entre choix et chance. Rawls affirme que les individus sont responsables du coût de leurs goûts, c'est la raison pour laquelle il choisit le critère de biens premiers plutôt que celui de bien-être.

bien-être. Tout déficit de bien-être constituerait alors un cas possible de compensation, mais seuls des faits concernant les choix de l'individu déterminent si tel est le cas. « *Après tout, comment serait-il possible de défendre un critère de bien-être relatif, si ce n'est en faisant appel, en fin de compte, aux préférences individuelles* » [1975, p. 657] ?

²⁸ Nous pouvons noter que, pour Cohen [1987], tout désavantage hors du contrôle de la personne doit être compensé. Il situe la rupture entre responsabilité et chance, plutôt qu'entre préférences et ressources, et ne distingue pas ressources et bien-être.

L'utilisation de biens premiers repose sur la capacité d'assumer la responsabilité de nos objectifs. [...] Ainsi, dans tous les cas, les personnes dotées de goûts moins coûteux ont vraisemblablement, au cours de leur existence, ajusté leurs préférences et leurs aversions au revenu et à la richesse qu'ils pouvaient convenablement anticiper ; il serait considéré comme injuste qu'ils soient moins bien dotés afin de compenser les conséquences de l'imprévoyance et du manque d'autodiscipline d'autres personnes. [1982, p. 169]

Rawls critique le critère de bien-être comme élément à égaliser pour plusieurs raisons, qui tiennent à la question des préférences. D'une part, il considère comme une erreur d'avoir comme objectif d'égaliser des préférences dotées de caractères moraux différenciés. Ainsi, en critiquant l'utilitarisme, il critique le *welfarisme* qui, selon lui, caractérise toute théorie selon laquelle la justice d'une distribution est fonction du bien-être des individus. Par exemple, une situation dans laquelle des individus satisfont leur bien-être en discriminant d'autres individus est condamnable aux yeux de Rawls, et incompatible avec le critère d'égalité de bien-être. D'autre part, le coût différencié des goûts des individus conduit à ce que ceux qui ont des goûts plus chers obtiennent une compensation supérieure à ceux qui ont des goûts moins chers.

Dworkin, pour sa part, estime que les goûts chers correspondent à une déficience de ressources, c'est-à-dire une forme de handicap, et, par conséquent, ils exigent compensation. Il considère que les goûts sont imputables aux circonstances de l'environnement, et il se demande « *pourquoi l'égalité de ressources est-elle moindre lorsqu'une personne a un goût excentrique qui rend les biens moins chers pour les autres, que lorsqu'il a un goût populaire, et rend donc les biens plus chers pour les autres* » [1981b, p. 302]. Rawls postule que les personnes sont responsables de leurs goûts. Or, parmi les goûts, il est parfaitement possible de distinguer ceux pour lesquels l'individu peut être tenu pour responsable de ceux pour lesquels l'individu ne peut pas l'être. Cohen, en revanche, propose la mise en œuvre d'une compensation visant à préserver à la fois l'égalité de ressources et l'égalité de bien-être [1990c].

IV. Les capacités : entre richesse et capacité

Dans le cadre de la critique *welfariste* adressée à l'utilitarisme, Amartya Sen propose un critère de capacité, dans le but de dépasser l'opposition entre l'utilité et les biens premiers, tout en répondant à leurs limites respectives. Ce concept représente une innovation, à travers la notion de fonctionnements²⁹ (IV.1). La possibilité d'associer capacité et liberté est discutée dans le cadre du débat sur les concepts d'égalité et de liberté (IV.2).

IV.1. Au-delà de l'utilité et des biens premiers, la réalisation de fonctionnements

Dans le but de reconstruire l'économie du bien-être, Sen cherche de nouveaux instruments pour la mesure du bien-être collectif. En l'occurrence, il se préoccupe plus de pauvreté que d'inégalité, c'est pourquoi il fait le choix de la capacité qui vise à mesurer la privation imposée par la pauvreté. Il rejette l'évaluation en termes de biens premiers, puisqu'il ne s'agit plus de mesurer les moyens dont dispose une personne pour atteindre un objectif, mais la liberté de l'individu à choisir entre plusieurs modes de vie. Il définit les capacités élémentaires comme « *le fait qu'une personne soit capable d'accomplir des actes fondamentaux* » [1993, p. 210]. Pour Sen, des personnes placées dans des situations différentes – en termes physiques, intellectuels ou sociaux – nécessitent des quantités différentes de biens premiers pour satisfaire les mêmes besoins et « *juger l'avantage uniquement en termes de biens premiers mène à une morale partiellement aveugle* » [Idem, p. 208]. Sen leur oppose les capacités.

L'importance accordée aux capacités de base peut être vue comme un prolongement de l'intérêt naturel que Rawls porte aux biens premiers, si l'on déplace le centre d'attention pour le porter des biens vers l'effet des biens sur les êtres humains. [...] Si les êtres humains étaient très semblables, cela n'aurait

²⁹ Nous employons la traduction de « fonctionings » telle qu'elle apparaît dans la traduction française de *Inequality Reexamined* par Paul Chemla : « *Pour alléger, fonctionings a été traduit par "fonctionnements" au lieu de "modes de fonctionnement" qui serait plus conforme à l'usage français. Il faut oublier totalement les connotations "mécaniques" du mot. Il désigne ici toutes les façons d'être et d'agir des individus. Être bien nourri, aider les autres, participer à la vie collective, etc., sont des "fonctionnements" »* [in Sen, 2000, p. 22, n. e].

guère d'importance, mais on constate que la conversion des biens en capacités varie considérablement d'une personne à l'autre, et l'égalité des biens est loin de garantir l'égalité des capacités. [Ibid., p. 211]

Il serait alors inopérant de se concentrer sur les biens sans se préoccuper de l'effet des biens sur les personnes. Par exemple, toutes choses égales par ailleurs, la quantité de ressources dont a besoin une personne handicapée³⁰ est supérieure à celle dont a besoin une personne non handicapée, au sens où elle n'a pas la capacité d'assurer certaines fonctions comme celle de se déplacer et, pour cette raison, la société devra la dédommager.

Une mesure en termes d'utilité est condamnée, au sens où les personnes peuvent ajuster leurs préférences à leur condition. Sen est parvenu au concept de capacité en jugeant la confrontation entre le bien-être et les biens premiers et il envisage la capacité comme un dépassement de cette opposition. La capacité renvoie à ce que les personnes peuvent extraire des biens, ce qui est absent à la fois d'un raisonnement en termes du biens premiers et d'un raisonnement en termes d'utilité. Au sein de la philosophie politique égalitariste, c'est-à-dire celle qui à partir de Rawls condamne la chance brute, et au-delà de la distinction entre choix et circonstances, Amartya Sen propose la notion de capacité, dont l'absence empêche la satisfaction des besoins. Elle comprend un ensemble d'éléments, des plus élémentaires (se nourrir, se soigner...) aux plus complexes (le respect de soi, l'engagement collectif...). Pour Sen, ce qui est à égaliser est l'ensemble des « *capacités de base* [qu'il présente] *comme une dimension moralement pertinente, qui permet de dépasser l'utilité et les biens premiers* » [Ibid., p. 213], jugeant que les capacités plus complexes ne sont pas pertinentes pour évaluer les éléments de justice. Il refuse la notion selon laquelle la condition d'une personne peut être exclusivement mesurée par la quantité de biens qu'elle détient ou par son niveau de bien-être. Ainsi, il propose d'évaluer, non pas l'état réel d'une personne, mais les opportunités qui lui sont offertes et, au lieu de les mesurer en termes de quantité de biens ou de bien-être, il propose les fonctionnements. Pour Sen, avoir une capacité revient à être capable d'exercer un ensemble de

³⁰ Cette conception doit toutefois spécifier ce qu'est un handicapé, puisque faute d'une définition rigoureuse, tout individu pourra se sentir handicapé.

fonctionnements. Il s'agit des « *traits personnels ; ils nous indiquent ce que fait une personne* » [1984, p. 317]. En d'autres termes, les « *fonctionnements sont ce que la personne parvient à réaliser avec les marchandises et les caractéristiques en sa possession* » [1985b, p. 10]. Les capacités générées par la consommation d'une marchandise résultent d'un fonctionnement.

IV.2. Capabilité et liberté

D'une part, l'approche se présente comme un dépassement de l'opposition entre l'approche de Rawls et l'utilitarisme ; d'autre part, elle a pour but de dépasser l'opposition entre la compensation des préférences (Dworkin) et leur absence de compensation (Cohen, Rawls). Égaliser les capacités revient à égaliser tous les buts qu'il est possible d'atteindre, ce qui correspond plus à un point de repère qu'à un objectif. « *La capabilité de fonctionner est la catégorie qui se rapproche le plus de la notion de liberté positive* » [Sen, 1984, p. 316]. Sen considère la liberté réelle de l'individu, à savoir ce qu'il est capable de réaliser, et c'est en cela qu'il abandonne les biens premiers comme critère d'évaluation, au sens où l'objectif n'est plus l'ensemble des moyens dont dispose une personne pour atteindre son but, mais la liberté dont elle dispose pour choisir entre plusieurs modes d'existence.

Quelqu'un peut gagner et manger davantage, mais être moins libre de mener une vie de personne bien nourrie, en raison d'un métabolisme de base plus élevé, d'une plus grande vulnérabilité aux maladies parasitaires. [Sen, 2000, pp. 122-123]

Une telle lecture se rapproche de l'approche en termes de liberté réelle telle que défendue par Van Parijs [1991, p. 210] :

Que peut être la maximisation de la liberté réelle de tous sinon la maximisation de la liberté réelle de ceux qui en ont le moins, et sur quoi peut reposer la liberté réelle sinon sur ces avantages socio-économiques dont nous avons besoin pour réaliser nos projets de vie, quelle que soit la nature exacte de ceux-ci ? [...] Revoilà bien le principe de différence.

L'exercice de la capabilité correspond pour un individu à la réalisation de soi à travers son activité. Il s'agirait de remplacer la domination des circonstances et de la chance sur les individus par la domination des individus sur la chance et les circonstances³¹.

Selon Cohen, les capabilités sont un sous-ensemble d'une entité plus vaste que Sen nomme *midfare*³², comme un état mental à mi-chemin entre les ressources et le bien-être, et qui « *se compose des états des personnes produits par les biens, états en raisons desquels les niveaux d'utilité acquièrent leur valeur. Il est "postérieur" à la "détention des biens" et "antérieur" à la "production d'utilité" »* [Cohen, 1990c, p. 368]. Le *midfare* est différent de la capabilité ; un *midfare* ne correspond pas nécessairement à une capabilité : par exemple, un bébé n'exerce pas de capabilité, puisqu'il n'est pas capable de se nourrir seul, mais il acquiert du *midfare*, en conséquence des aliments qu'il consomme. Il s'agit d'un effet des biens sur les personnes différent de l'utilité, au sens où il peut contribuer à conduire les personnes dans des états désirables, sans pour autant exercer de capabilité sur les personnes qui en bénéficient. Il fait partie de l'ensemble des effets des biens sur les personnes, sans pour autant correspondre à ces biens. Par exemple, la nourriture donne à une personne la capabilité de se nourrir, mais rien ne garantit que la personne réalise cette capabilité. Être nourri est différent de se nourrir. « *Alors que les biens et services sont dotés de valeur, ils ne détiennent pas une valeur en soi. Leur valeur repose sur ce qu'ils peuvent faire pour les personnes, ou plutôt ce que les personnes peuvent faire avec ces biens et services »* [Sen, 1984, p. 510].

On a une séquence biens-*midfare*-bien-être. Une telle approche se situe dans une position intermédiaire, tout en se présentant comme un dépassement, entre les libéraux égalitaristes, pour qui le bien-être est trop subjectif [Rawls, 1997], dépend des identifications des personnes [Dworkin, 1981a, 1981b], ou est trop spécifique [Scanlon, 1975], et les utilitaristes, pour qui une mesure de type rawlsien est trop objective. Ils ne

³¹ Cette position renvoie à la discussion marxienne sur la domination de la nature par l'homme [Engels, 1957].

³² En l'absence de traduction adéquate, nous conservons le terme dans sa langue originale, l'anglais.

s'intéressent pas aux biens en soi, mais à l'utilité qu'ils procurent. Comme nous l'avons vu précédemment, mener une politique égalitariste passe par autre chose que par la désignation de l'utilité ou des biens comme critère à égaliser, au sens où l'état d'une personne ne se réduit pas à la quantité de biens qu'elle détient, ou à l'utilité dont elle bénéficie. Ainsi, Sen modifie les modalités quant à l'égalité de bien-être, et il passe d'un bien-être réalisé à une capacité, et du bien-être en soi au bien-être comme état souhaitable pour les personnes.

Cette section nous a permis de dégager les enjeux du débat en philosophie politique normative contemporaine. Rawls a pris l'initiative du débat en offrant un cadre d'analyse, et en proposant les biens premiers comme critère à égaliser pour parvenir à une justice équitable, comme représentation du bien-être. Dworkin, estimant que des biens premiers n'accordent pas une importance satisfaisante aux responsabilités individuelles, a proposé le critère de ressources. Sen, quant à lui, s'est positionné dans une situation intermédiaire ou transcendante, en proposant la notion de capacité. Dans la section suivante, nous dégagons comment Cohen se situe au sein de ces débats.

SECTION 3. L'ENTRÉE DE COHEN DANS LE DÉBAT : AU-DELÀ DE RAWLS

Outre des problèmes qu'il a attribués à la structure logique, plusieurs éléments factuels, dont la désintégration supposée de la classe ouvrière, ont conduit Cohen à supposer que l'objectif de transformation sociale doit reposer sur des fondements normatifs, dans une problématique de philosophie politique. C'est la raison pour laquelle il a recentré sa recherche autour des travaux de Rawls.

Ayant passé le premier tiers (qui j'espère sera le seul) de ma carrière universitaire à m'attacher à explorer le fondement et la nature [du matérialisme historique], je me trouve à la fin (je le suppose) du deuxième tiers de ma carrière, intéressé par des questions philosophiques sur l'égalité auxquelles je n'aurais auparavant pas pensé nécessaire d'accorder un intérêt, d'un point de vue socialiste. [1995a, p. 7]

Il a étudié le matérialisme historique du début des années 1970 à la première moitié des années 1980, il a travaillé sur le concept de propriété de soi jusqu'au milieu des années

1990, avant de se pencher plus spécifiquement sur la philosophie politique normative. C'est avec la publication en 1999, de *If You're an Egalitarian, How Come You're So Rich?* [2000b] que Cohen se présente comme un acteur important du débat égalitariste en philosophie politique, bien qu'il se soit engagé sur ces questions dès la fin des années 1980 et tout au long des années 1990 [1988-1989, 1990c, 1990d, 1992, 1994, 1995b, 1995c, 1997b], et il se positionne en tant que critique interne de la philosophie de Rawls. D'abord, il apparaît que son approche applique les impératifs kantien d'une manière plus systématique que ne le fait Rawls (I). Ensuite, la critique qu'il lui adresse porte spécifiquement sur le principe de différence et son corollaire sur la justification incitation (II). Enfin, il s'est avéré que la critique de Cohen le conduit d'une interprétation post-rawlsienne à une position chrétienne (III).

I. Sur la structure de base : institutions et choix personnels, Cohen plus kantien que Rawls

Débarassée de son fondement marxiste, la philosophie de Cohen, aux côtés de celle de Rawls, s'est orientée vers celle de Kant. La différence entre les deux porte sur la structure de base et Cohen tente de « rekantianiser » Rawls en la redéfinissant et en insistant sur la nécessité d'une philosophie égalitaire individuelle. L'approche rawlsienne se fonde sur une philosophie kantienne, notamment *via* le recours à des impératifs catégoriques. Toutefois, elle n'est kantienne que dans un sens général et arbitraire, et Cohen propose une approche qui se présente comme plus fidèle à celle de Kant, dans le détail. Il énonce la proposition selon laquelle le principe de différence doit porter, non seulement sur les droits, mais également sur la vertu (I.1), ce qui le conduit à critiquer Rawls pour son conservatisme (I.2).

1.1. Structure coercitive, structure informelle et action : l'apport de la vertu par Cohen

Un aspect central de la critique de Cohen à Rawls repose sur l'objet auquel s'appliquent les principes de justice, à savoir la structure de base de la société. Il s'avère qu'une distinction entre droit et vertu telle que celle proposée par Kant n'apparaît pas chez Rawls. Sur cet aspect, nous dégagons deux éléments centraux de sa critique. D'une part, la notion de structure de base pose des problèmes opérationnels, au vu de l'ambiguïté de son contenu (I.1.1). D'autre part, contre le holisme de Rawls, Cohen accorde une place centrale au rôle de l'individu, sans pour autant défendre l'individualisme méthodologique (I.1.2).

1.1.1. La structure de base, une notion ambiguë

Cohen dégage un certain nombre d'ambiguïtés quant aux éléments constitutifs de la structure de base. Pour Rawls, elle se compose d'un ensemble d'institutions, auxquelles les principes de justice sont censés s'appliquer. Cohen critique cette spécification de la structure de base qu'il juge insuffisante ; il estime qu'une théorie de la justice n'est pas adéquate si elle se restreint à la structure législative dans laquelle agissent les personnes, sans tenir compte de leurs actions. Pour Rawls [1997, p. 315], « *on doit concevoir le système social de façon à ce que la répartition résultante soit juste, quelles que soient les circonstances* ». Il restreint la structure de base à l'ordre légal coercitif, en excluant à la fois l'ordre non coercitif et l'ordre coercitif informel, qui influent les comportements choisis par les individus au sein de la structure légale. L'objection de Cohen à Rawls repose sur une spécification purement coercitive, et donc arbitraire de la structure de base. Cohen regroupe plusieurs ensembles dans la structure de base : « *la structure coercitive, les autres structures³³, la philosophie sociale³⁴ et les choix des individus* » [1997b, p. 26]. Dans un souci de précision, qu'il

³³ Il s'agit des structures extra-légales.

³⁴ Il définit la philosophie d'une société comme « *l'ensemble des sentiments et attitudes en vertu desquels ses pratiques normales et ses pressions informelles sont ce qu'elles sont* » [2000b, p. 145]. NB : Nous avons traduit par « philosophie » le terme anglais « ethos » utilisé par Cohen.

considère absent chez Rawls, il décompose la structure sociale entre structure coercitive et structure non coercitive. D'une part, la structure coercitive dégage les limites au-delà desquelles les personnes ne peuvent agir sous peine de sanction légale, et elle informe les personnes sur les conséquences de leurs actes. D'autre part, une structure non coercitive ne donne pas d'interdiction formelle, mais un ensemble d'éléments informels tenant lieu d'interdiction (critiques, désapprobations, refus de coopération, violence...). La structure sociale informelle équivaut au mode d'organisation des relations sociales en terme d'interactions non légalement dictées. Elle inclut des distinctions entre catégories sociales, entre sexes, des catégorisations ethniques, des différences de statut, et détermine des trajectoires délimitées de comportements sociaux. Elle résulte de comportements accumulés, fondés sur des normes, des règles, des conventions informelles, non mises en œuvre par des institutions gouvernementales, et conduit à distinguer les comportements acceptés des comportements déviants. Elle est un facteur indépendant dans la distribution des coûts et des bénéfices sociaux.

1.1.2. Cohen au-delà de la structure

Cohen met l'accent, non seulement sur la structure coercitive – à la fois légale et informelle –, mais aussi sur les comportements individuels et les choix personnels au sein de ces structures, qu'il juge fondamentalement explicatifs. Ainsi, la justice d'une société n'est pas seulement fonction de sa structure coercitive, mais aussi des choix personnels des individus dans ces règles, et une société juste au sens du principe de différence exige non seulement des règles coercitives, mais aussi une philosophie personnelle, c'est-à-dire une conception de la justice, pour les choix individuels³⁵. En l'absence de tels choix, censés être fondés sur la promotion d'une distribution plus juste, des inégalités non nécessaires à l'amélioration de la situation des plus défavorisés persisteront, ce qui est contraire au principe de différence, et « *une philosophie qui informe les choix dans des règles justes est nécessaire pour une société engagée dans*

³⁵ Une société fondée exclusivement sur la structure coercitive, c'est-à-dire dans laquelle les choix des individus n'ont pas d'influence, correspondrait à un régime totalitaire.

le principe de différence » [Cohen, 2000b, p. 132]. Ainsi la justice exige une philosophie individuelle au-delà de l'obéissance à des règles et à des normes, à des structures coercitive et informelle, aussi justes soient-elles. À cet égard, en distinguant les choix personnels et la structure législative³⁶, Cohen est plus kantien que Rawls. Pour Kant, « *on appelle la simple conformité ou non-conformité d'une action, abstraction faite des mobiles de celles-ci, légalité, <Gesetzmässigkeit> et, en revanche, moralité (éthique) la conformité en laquelle l'idée du devoir selon la loi est en même temps le mobile de l'action* » [1993, p. 93].

Il est vrai que Rawls a recours à un impératif catégorique de type kantien, mais il s'agit uniquement d'un impératif de droit. En revanche, pour Cohen, il s'agit également d'un impératif de vertu, dans la mesure où les actes individuels, aux côtés de la structure informelle de la société ne font, par définition, l'objet d'aucun cadre légal. Inclure cet ensemble de modes de comportement dans la structure de base de la société reviendrait à admettre que tout comportement individuel peut faire l'objet de jugements de justice. L'alternative est la suivante. Soit Rawls restreint la justice à l'ordre légal coercitif, soit il admet l'application des principes de justice aux pratiques sociales et aux choix personnels non dictés par la loi. Dans le premier cas il délimite arbitrairement son sujet, dans le second cas il échoue dans sa tentative de restreindre la justice à la structure. Il juge la structure, et non les actions. Dans tous les cas, son interprétation assimile la structure de base à la structure légale coercitive. Or, Cohen lui reproche d'être insuffisamment précis sur ce point, au sens où une construction étroite telle que celle énoncée précédemment est jugée arbitraire en ce que la structure légale coercitive n'est pas la seule à exercer des effets sur les individus, et les principes de justice doivent alors s'appliquer à la fois aux ordres coercitif – formel et informel –, non coercitif, et aux comportements et choix individuels.

³⁶ « *Selon Kant, les mêmes principes moraux sont valables pour les deux domaines fondamentaux de la pratique humaine, la vertu et le droit, mais y trouvent une application différente* » [Höffe, 1988, p. 65].

1.2. L'objection structure de base : le conservatisme de Rawls

Un risque auquel s'expose le principe de différence rawlsien est la possibilité d'une contradiction entre la réalisation de ce principe et le comportement d'individus rationnels maximisateurs d'utilité, au sens où il est possible que ces individus maximisateurs n'adhèrent pas au principe de différence. Par conséquent, il est possible que celui-ci ne puisse pas s'appliquer strictement à la structure de base d'une société comprise au sens institutionnel. L'individu occupe une place majeure dans l'analyse de Cohen, sans pour autant que celle-ci puisse être qualifiée d'individualiste méthodologique (1.2.1). Il l'insère l'individu dans une problématique plus large, qui renvoie à une culture de la justice (1.2.2).

1.2.1. Cohen : l'individu sans individualisme méthodologique

Le personnel est politique : pour Cohen, les choix personnels pour lesquels la loi est indifférente sont décisifs pour la justice sociale. Des injustices de distribution peuvent refléter des choix personnels dans une structure coercitive juste, ce qui soulève la question de la responsabilité individuelle. En conséquence, Cohen propose d'appliquer les principes de justice, non seulement aux règles coercitives, mais aussi aux choix non légalement contraints des personnes. En outre, seuls des choix émis par des personnes, qu'elles soient individuelles ou collectives, permettent de faire évoluer la structure légale coercitive. En ce sens, Cohen critique le holisme radical qu'il attribue à Rawls, qui se « *replie sur la structure coercitive* » [1997b, p. 21], comme conservateur, et « *la position à laquelle [il s']oppose est la position rawlsienne selon laquelle les principes de justice ne s'appliquent qu'à ce que Rawls nomme la "structure de base" de la société* » [*Idem*, p. 4].

Les choix des personnes ont acquis le statut de variable pertinente pour juger du caractère juste ou non d'une société, il est nécessaire de s'interroger sur les critères de jugement pouvant être portés sur les individus. D'une part, il est impossible de généraliser sa propre position philosophique, d'autre part, la possibilité de porter un jugement sur des actes individuels ne relève pas d'une logique directement philosophique. Néanmoins, porter l'accent sur la responsabilité des individus n'équivaut

pas nécessairement à accepter un raisonnement en termes d'individualisme méthodologique, mais peut renvoyer à un dépassement de l'opposition entre holisme et individualisme. Les choix des individus s'inscrivent dans un ensemble de pratiques sociales et peuvent être jugés comme tels ; ils sont socialement conditionnés, si bien qu'il peut être coûteux pour les individus de s'écarter des normes sociales. Il n'a donc pas de sens d'analyser de manière indépendante un comportement individuel ou une structure sociale. Ni individualisme méthodologique, ni holisme méthodologique n'ont de pertinence *stricto sensu*. Les individus agissent selon ce qu'ils jugent être leur propre intérêt, sous des contraintes – légales et informelles – déterminées par une structure sociale donnée.

Il est intéressant de rappeler ici que Cohen donne deux sens à « analytique » dans « marxisme analytique » : un sens large, qui s'oppose à « dialectique », et un sens étroit, qui s'oppose à « holiste » [Ke, pp. xxii-xxiii]. Nous avons précédemment étudié le sens large, qui fonde l'approche de Cohen, et ce qui nous concerne ici est le sens étroit, pour lequel le marxisme analytique explique les phénomènes en référence à des composantes et des mécanismes microsociaux. Dans le débat l'ayant opposé à Elster au début des années 1980, Cohen reprochait déjà à Elster de trop insister sur cet aspect analytique étroit. En 2000, il avait perdu une partie de ses réticences, puisqu'il jugeait qu'« *une analyse micro est toujours désirable et toujours en principe possible* » [Ke, p. xxiii]. Pour autant, il ne s'engage pas *stricto sensu* dans une approche individualiste méthodologique. Ses préoccupations ne se limitent pas à la structure dans laquelle les choix sont déterminés, fût-elle coercitive ou informelle, ni à un ensemble de choix individuels, mais à la trajectoire des interactions entre structure et choix, ce qu'il nomme la « *justice distributive* » [1997b, p. 3]. Il en conclut qu'étudiées indépendamment l'un de l'autre, la structure et les choix sont d'une importance secondaire dans la détermination de la justice distributive si les circonstances qui, à travers la chance, font dévier cette trajectoire, ne sont pas prises en compte. Ainsi, il s'agit de rétablir l'alternative entre choix et circonstances.

1.2.2. Structure de base et culture de la justice

Cohen reconnaît que sa formation marxiste orthodoxe le poussait, dans sa jeunesse, à mépriser tout type de défense ou de justification des inégalités. Il en distingue deux formes : une défense « normative » qui approuve l'inégalité et la considère comme juste, et une défense « factuelle », qui ne nie pas l'injustice de l'inégalité, mais qui estime que le coût de sa suppression est trop élevé. Il rejetait alors l'hypothèse, associée à la théorie sociale chrétienne, selon laquelle une suppression des inégalités repose sur une modification des motivations individuelles. Il continue à critiquer une telle approche mais commence à la prendre au sérieux. S'inscrivant dans le cadre d'une structure rawlsienne, il estime que les principes de justice distributive doivent également s'appliquer à des choix non légalement contraints. Ainsi, la justice distributive serait non seulement une question de règles sociales, mais aussi une question d'attitude et de choix personnels, et la justice d'une société dépendrait non seulement de la structure légale coercitive, mais aussi des choix des individus dans cette structure. Ces derniers seraient guidés par une culture de justice dont serait doté chaque individu, sans laquelle persisteraient des inégalités nuisibles à l'amélioration de la condition des plus défavorisés. Il considère qu'une telle culture est nécessaire pour deux raisons liées, d'une part, à l'impossibilité de mettre en œuvre des règles égalitaires pouvant être vérifiées et, d'autre part, au risque encouru par la liberté si les règles devaient être toujours suivies à n'importe quel prix. Il serait peu plausible de réduire la structure de base de la société et l'application des principes de justice aux structures légales coercitives ; ils devraient s'appliquer, *via* une philosophie égalitaire, aux choix et aux comportements des individus dans cette structure élémentaire. Les principes de justice doivent pouvoir correspondre aux comportements des individus non légalement contraints. Puisqu'il est impossible de leur appliquer individuellement le principe de différence, ils doivent faire preuve d'une philosophie égalitaire, par exemple inspirée par le principe de différence, ce qui correspond à un comportement charitable de la part des plus riches à l'égard des plus pauvres³⁷.

³⁷ Nous pouvons noter que cet énoncé renvoie à l'approche de Nozick, pour qui il est moralement condamnable de ne pas venir en aide aux plus démunis.

Pour Cohen, une société devrait être dotée d'une culture de la justice pour appliquer le principe de différence, si bien que les personnes les mieux dotées en talent n'exigeraient pas de salaires élevés. Ainsi, il doit pouvoir exister une correspondance entre philosophie individuelle et structure informelle. C'est pourquoi Cohen évoque une philosophie sociale plutôt qu'une philosophie égalitaire. Toutefois, il accorde une priorité explicative aux choix individuels, au sens où « *les personnes ont des choix* [qui] seuls [...] *reproduisent les pratiques sociales* » [2000b, p. 143], et où seuls des choix individuels peuvent modifier la structure sociale informelle, considérée comme donnée *a priori*. C'est en ce sens que Cohen déplace la théorie politique d'une approche institutionnelle fondée sur la structure légale à une approche interactionnelle fondée sur les comportements, actions et interactions des individus et des groupes d'individus. Il n'est pas possible d'affirmer que Rawls est plus conservateur que Cohen en termes.

Cette sous-section nous a permis de constater le premier élément de critique de Cohen à l'égard de la philosophie rawlsienne, et sa première contribution majeure au débat en philosophie politique normative portait sur la structure de base. En intégrant la vertu à la structure de base, Cohen élargit la problématique rawlsienne à l'individu, sans pour autant défendre une approche en termes d'individualisme méthodologique.

II. Une critique du principe de différence et de la justification incitation

Une autre critique de Cohen porte, non pas sur la structure de base, mais sur le principe de différence, c'est-à-dire un principe général de justice censé s'appliquer à cette structure de base. Le principe de différence repose sur une acceptation des inégalités si elles profitent aux plus défavorisés. Ainsi, les auteurs égalitaristes ont beau accorder peu de crédibilité à la possibilité que les inégalités puissent profiter aux plus défavorisés, ils ne nient pas qu'ils accepteraient les inégalités si c'était le cas, et Cohen « *n'a rien contre le principe de différence en soi* [mais] à [s]on avis, *il n'existe quasiment aucune inégalité sérieuse qui satisfasse les exigences du principe de différence* » [*Idem*, p. 124]. Il développe une critique sur la notion d'incitation qui, pour Rawls, justifierait une

certaine dose d'inégalité. Ainsi, le principe de différence, sous l'hypothèse d'un principe d'incitation, défend factuellement les inégalités et comporte un certain nombre de contradictions (II.1), et des ambiguïtés apparaissent entre le principe de différence et la notion de solidarité qu'il est censé inclure (II.2).

II.1. Une défense des inégalités au nom des incitations

Les égalitaristes que nous qualifions de socialistes s'interrogent sur l'égalité en termes absolus, mais pas en termes relatifs. Leurs préoccupations correspondent à l'existence d'une misère inutile, et l'égalité serait souhaitable en ce qu'elle améliorerait la situation des personnes les plus défavorisées, sans préoccupation quant à la détérioration de la situation des plus riches. En revanche, le principe de différence rawlsien est favorable à l'inégalité dans la mesure où il permet l'amélioration de la situation des plus défavorisés. En ce sens il s'oppose à une égalité stricte. Il serait possible pour un égalitariste de défendre le principe de différence, dans des circonstances où il existe des personnes défavorisées, en ce qu'un tel principe pourrait aboutir à la disparition d'inégalités sociales. Par conséquent, le statut de l'égalité est déplacé d'une prémisse à une conséquence. Le principe de différence soulève un certain nombre de contradictions sur ce point. Une telle défense des inégalités n'est pas tant normative que factuelle (II.1.1), et Cohen juge que ce principe est vide de contenu opérationnel (II.1.2).

II.1.1. Une défense factuelle des inégalités

Pour Rawls, une inégalité est justifiée lorsqu'elle améliore la situation des plus défavorisés. Une interprétation relativement répandue énonce que les incitations matérielles associées à l'inégalité économique exerceraient une influence positive sur la motivation productive. Un tel argument est une interprétation possible du principe de différence, et il peut être utilisé pour justifier une diminution des impôts pour les plus riches. Le raisonnement se décompose de la manière suivante. La prémisse normative majeure énonce que les inégalités économiques sont justifiées lorsqu'elles bénéficient aux personnes défavorisées. La prémisse factuelle mineure énonce que lorsque les

impôts sont plus faibles, alors les plus riches – considérés par définition comme les plus talentueux – sont plus productifs, et les plus pauvres ont une meilleure situation matérielle. Par conséquent, une politique publique visant à améliorer la situation des plus pauvres devrait diminuer les impôts des personnes les plus riches, cette situation étant plus favorable à ceux-là que dans une société plus égale. Le principe de différence peut ainsi être utilisé pour justifier une diminution des impôts pour les catégories les plus favorisées, au sens où celles-ci seraient incitées à améliorer leur productivité. Ainsi, une plus grande somme serait disponible pour la redistribution, et des opportunités d'emploi s'ouvriraient aux plus pauvres. Des incitations porteuses d'inégalités seraient alors justifiées en ce qu'elles amélioreraient la situation des personnes défavorisées. Une politique telle que celles mises en œuvre par les gouvernements britannique et américain au début des années 1980 pourrait alors reposer sur le principe de différence³⁸. Toutefois, cet argument repose sur l'hypothèse du caractère égoïste des préférences et d'un comportement stratégique de la part des personnes riches dotées des caractéristiques permettant l'obtention d'un revenu élevé. L'inégalité n'est nécessaire que si ces personnes décident de produire moins en cas de diminution des inégalités. Or, ce qui semble être une défense normative de l'inégalité, est en réalité une défense factuelle. Rawls ne démontre pas que l'inégalité porteuse d'incitation est juste, il se contente d'affirmer qu'elle est inévitable. Un premier élément de critique est une question de définition : Rawls désigne les personnes les plus favorisées comme les personnes talentueuses. Or, le talent n'équivaut pas à la capacité d'obtenir un revenu relativement élevé. La seule affirmation valable énonce que ces personnes sont dotées d'une situation telle qu'elles peuvent exiger un revenu plus élevé, et qu'elles font varier leur productivité autour de ce revenu. Pourtant, il est possible d'affirmer que leur position résulte de circonstances aléatoires, ce qui est contraire à l'hypothèse rawlsienne selon laquelle les opportunités sont les mêmes pour tous. « *L'argument incitation en défense de l'inégalité représente une application déformée du principe de différence* » [Cohen, 2000b, p. 126].

³⁸ Notons que de telles politiques sont également encouragées par les travaux libertariens de Nozick.

II.1.2. Un principe jugé inutile

Une critique adressée par Cohen à Rawls porte sur l'hypothèse selon laquelle, dans une société entièrement³⁹ fondée sur le principe de différence, et donc caractérisée par la fraternité et la dignité, les talentueux renonceront aux incitations, et l'effet attendu ne se produira pas. L'argument incitation n'est pas nécessaire au principe de différence si les personnes acceptent ce principe. Dans ce cas, des incitations visant à le justifier doivent se situer hors de la communauté. Le principe de différence revient à énoncer qu'une inégalité est justifiable si elle profite aux plus défavorisés ; en revanche, il semble difficile de démontrer que la suppression d'une inégalité ne bénéficie pas aux défavorisés, c'est pourquoi il est difficile de justifier une inégalité au nom de ce principe. Ce n'est donc que dans la contrainte posée par les structures inégales existantes qu'une inégalité peut bénéficier aux défavorisés. Par conséquent, des inégalités sociales ne peuvent apparaître comme avantageuses pour les plus défavorisés que si les structures existantes sont inégales. Le principe de différence repose sur une solidarité implicite entre les catégories de la population, et sa mise en œuvre exige un certain degré d'homogénéité et de cohésion sociale.

Puisqu'une conception publique de la justice nécessite des règles claires, simples et intelligibles, nous comptons sur une division institutionnelle du travail pour préserver la justice et les principes élémentaires qui s'appliquent directement aux transactions particulières entre individus et associations. Une fois cette division mise en œuvre, les individus et les associations sont libres de progresser vers leurs fins (acceptables) dans le cadre de la structure de base, assurés de savoir que les régulations nécessaires à la préservation de la justice élémentaire sont en cours ailleurs dans le système social. [Rawls, 2001, p. 54]

Par ailleurs, il est supposé que les personnes n'auront pas plus d'avantage à moins que ce soit au bénéfice des plus défavorisés. Or, ce n'est pas compatible avec l'hypothèse rawlsienne selon laquelle les individus sont maximisateurs :

La phrase « ne pas vouloir plus d'avantages à moins qu'ils ne bénéficient aux personnes les moins favorisées » est profondément ambiguë. Une personne correspondant à cette description ne souhaite rien gagner à moins que d'autres n'en profitent. Est-ce que cela signifie : à moins qu'ils ne gagnent quelque chose (quelle qu'en soit l'ampleur) ? Dans ce cas, le critère du maximin avancé par le principe de différence n'est pas satisfait, et il est à peine suffisant pour la fraternité. Ou la phrase

³⁹ C'est-à-dire pour les quatre éléments de la structure de base précédemment dégagés.

signifie-t-elle : aucun de leurs gains ne doit être inférieur à ce dont ils ont besoin ? Dans ce cas, compte tenu de l'ampleur suffisante de l'ensemble réalisable, cela exige d'aller vers l'égalité. [Cohen, 1995b, p. 179]

II.2. Principe de différence et comportement individuel

L'absence de l'individu dans la structure de base rawlsienne, telle que la fait apparaître la critique de Cohen, ne suppose pas pour autant son absence du modèle explicatif. À la lecture des travaux de Cohen, il est possible d'établir des liens entre la défense du principe de différence et l'intégration de l'individu à l'analyse. Malgré l'implicite, la pratique de la solidarité n'est pas présupposée par le principe de différence (II.2.1), et la lecture de ce principe repose sur le statut accordé aux individus ; pour Cohen, il exige une culture de la justice (II.2.2).

II.2.1. L'absence de lien entre principe de différence et pratique de solidarité

Contrairement à ce que laisse entendre Rawls, le principe de différence n'est pas nécessairement compatible avec un comportement de solidarité. Une critique porte sur la prémisse factuelle mineure de l'argument, qui conduit à la conclusion selon laquelle les riches seraient plus productifs s'ils payaient moins d'impôts. Une telle affirmation n'est pas justifiée ; il est nécessaire de dégager les raisons pour lesquelles les riches, même en faisant l'hypothèse qu'ils correspondent aux talentueux, seraient plus productifs en payant moins d'impôts. Ce que font les personnes dépend des raisons pour lesquelles elles le font. Soit leur capacité de travail sera accrue, soit leur volonté au travail sera renforcée. Dans la première hypothèse, cela signifierait que les riches doivent consommer plus physiquement pour être plus productifs. C'est peu vraisemblable. En réalité, ce qui est modifié est leur alternative coût-bénéfice. Dans la seconde hypothèse, une diminution d'impôt pour les riches aurait pour effet d'atténuer leur réticence au travail. Or, le bien-être n'est pas uniquement une question matérielle, et il n'est pas la seule chose à laquelle il est rationnel de s'intéresser. Ainsi, la disparition d'une inégalité monétaire pourrait conduire les individus à lui substituer une autre inégalité. Elle pourrait être en termes de statut, telle que décrite par Roemer [1982a], et il peut exister tout un ensemble de motivations non monétaires. Reste que

l'argument incitation, s'il est présenté par les plus riches comme un comportement coopératif, est avant tout une preuve de manque de solidarité à l'égard des membres d'une même communauté, ce qui conduit à nier l'hypothèse de fraternité présentée par John Rawls. Si les membres d'une société acceptaient le principe de différence, aucune incitation ne serait nécessaire.

II.2.2. Principe de différence et culture de la justice

Rawls sous-entend que, dans une société juste, les personnes sont dotées d'un sens de la justice, exprimant leur nature d'hommes libres et égaux. Or, rien ne garantit un tel comportement, puisque les individus sont présentés comme préoccupés par leur propre intérêt. En outre, au-delà de cette contradiction, que ce sens de la justice apparaît dans la redéfinition de Cohen, alors qu'elle n'est qu'implicite chez Rawls. Rawls et Cohen sont donc tous deux préoccupés par l'existence d'une culture de justice, mais pas au même niveau d'explication, ce qui les conduit à s'accorder sur le fait que la valeur à privilégier en philosophie politique n'est pas tant l'égalité que la solidarité.

Il est possible d'avoir plusieurs lectures du principe de différence, selon le rôle accordé aux intentions individuelles. Avec une lecture stricte, qui est celle de Rawls, les inégalités ne sont nécessaires que lorsqu'elles existent indépendamment des intentions individuelles. Comme nous l'avons analysé précédemment, les impératifs catégoriques rawlsiens font référence aux structures institutionnelles, et non aux comportements individuels. En revanche, une lecture plus large, celle de Cohen, tient compte de nécessités relatives à ces comportements. L'affirmation selon laquelle l'existence d'une inégalité ne peut améliorer la situation des plus pauvres que sous l'hypothèse de comportement maximisateur des plus riches résulte d'une lecture large du principe de différence. Une lecture stricte repose implicitement sur l'hypothèse selon laquelle les personnes sont attachées à une conception de la justice articulée par le principe de différence, puisque « *chacun accepte et sait que les autres acceptent également les mêmes principes essentiels de droit et de justice [...], affirme ces principes de justice et agit au quotidien selon eux* » [Rawls, 1980, p. 521]. Une telle conception doit alors agir

sur la motivation des citoyens. Le soutien mutuel entre personnes est un aspect nécessaire du principe de différence.

Pour Cohen [1992, p. 314] « *la justice est elle-même un compromis ou un équilibre entre l'intérêt individuel et les revendications d'égalité* ». C'est en ce sens que, le principe de différence exige une culture de la justice, une philosophie. Cohen est « *convaincu qu'en général, une société juste est impossible sans une [philosophie]* » [Idem, p. 315]. La conjonction entre défense des intérêts individuels et effectivité de la justice sociale ne serait que fortuite. Une philosophie égalitaire rendrait ainsi inutile l'exigence de porter un intérêt conscient aux personnes défavorisées, puisqu'il correspondrait à une internalisation de cet intérêt. Une telle approche se présente comme un substitut à la position d'indifférence mutuelle postulée dans la position originelle. D'une part, rien ne dit que dans le cadre de leurs interactions, les personnes choisiraient un tel comportement. D'autre part, l'indifférence mutuelle est incompatible avec les valeurs de fraternité défendues par Rawls. Par conséquent, la lecture large préconisée par Cohen est plus prudente que celle de Rawls, mais elle ne s'appuie pas fondamentalement sur la justice, et exige des comportements individuels justes. Rawls doit alors abandonner soit les incitations à l'exercice du talent des plus riches, soit les idéaux de fraternité. Cohen « *pense qu'il vaut la peine de conserver les idéaux* » [Idem, p. 322]. Ce sont eux, et leur absence dans le cadre théorique rawlsien, qui vont pousser Cohen à l'abandonner pour privilégier une lecture individuelle sur une lecture sociale, et il va avoir recours pour ce faire à des arguments issus de textes religieux.

III. D'une révolution sociale à une révolution morale

Une transformation massive des hommes s'avère nécessaire pour la création en masse de cette conscience communiste ; or une telle transformation ne peut s'opérer que par un mouvement pratique, par une révolution. [Marx, 1968a, p. 68]

Tel est le cœur matérialiste de l'approche marxienne, et Cohen en vient à formuler l'énoncé inverse. Il s'agit de la dernière étape de son parcours intellectuel. Après avoir abandonné la théorie de l'histoire de Marx, puis le concept de propriété de soi, il a

critiqué la théorie de Rawls pour s'en détacher en faveur d'un rapprochement vers la théorie sociale chrétienne. Pour Cohen, il est impossible de défendre le socialisme avec des outils philosophiques rawlsiens (III.1), et une telle critique, faute de le rapprocher du socialisme scientifique, le pousse vers la métaphysique chrétienne (III.2).

III.1. L'impossibilité d'une défense rawlsienne du socialisme

Quoi qu'il en soit, la mise en pratique de façon rawlsienne des principes et institutions jugés désirables par Marx et Engels repose sur des conditions relativement lourdes. Dans l'hypothèse, qui nous semble plausible, selon laquelle il est impossible pour des « citoyens libres et égaux » de choisir rationnellement le socialisme, la seule possibilité de parvenir au socialisme à partir de la position originelle est que cette dernière soit articulée par la dictature du prolétariat. De fait, l'antagonisme de classe exprimé par la domination de la bourgeoisie permet à celle-ci de se présenter ses intérêts au nom de ceux de l'ensemble de l'humanité. C'est pourquoi une procédure rawlsienne ne pourrait institutionnaliser les principes du socialisme qu'après qu'une révolution a remplacé la société bourgeoise par une société socialiste. Pour Marx et Engels, chaque concept abstrait est étudié à la lumière de la lutte de classes, et n'est autre qu'un concept bourgeois rendu abstraitement universel.

Les catégories de l'économie bourgeoise sont des formes de l'intellect qui ont une vérité objective, en tant qu'elles reflètent des rapports sociaux réels, mais ces rapports n'appartiennent qu'à cette époque historique déterminée, où la production marchande est le mode de production social. Si donc nous envisageons d'autres formes de production, nous verrons disparaître aussitôt tout ce mysticisme qui obscurcit les produits du travail dans la période actuelle. [Marx, 1978a, tome I, p. 88]

La raison correspond au règne idéalisé de la bourgeoisie, le droit éternel à la justice bourgeoise, l'égalité est celle de la bourgeoisie devant la loi, la propriété est détenue par la bourgeoisie, le contrat social équivaut à la république démocratique bourgeoise... Ici, Cohen remplace la lutte de classes par une théorie de l'acceptabilité morale, si bien que le socialisme et le communisme ne pourraient être adoptés que si chaque individu, en situation de position originelle, identifie rationnellement le prolétariat comme porteur de l'avenir de l'humanité. De plus, nous avons précédemment constaté que pour Cohen, il n'existe aujourd'hui rien de tel que le prolétariat, si bien qu'aucun dispositif rawlsien ne

peut soutenir la possibilité d'un passage au socialisme. Plutôt qu'une approche collectiviste en termes de lutte de classes, Cohen défend un égalitarisme individualiste.

III.2. Vers une interprétation chrétienne de la possibilité de transformation sociale

Mon but est le suivant : explorer le thème de la justice égalitaire et de l'histoire, et de la justice dans des structures d'État et dans le choix personnel, de telle manière que soient rassemblés les thèmes du marxisme, les questions de philosophie politique récente et les constantes préoccupations de la pensée judéo-chrétienne. [Cohen, 2000b, p. 4]

Au vu de son approche concernant la philosophie rawlsienne et de la critique qu'il en fait, Cohen est conduit à s'interroger sur les convictions, notamment les apparentes incohérences entre convictions et situation personnelle. Il est perplexe quant à la génération d'une philosophie sociale, d'une culture de la justice telle que, par exemple, il soit possible pour un individu riche d'avoir des convictions égalitaires⁴⁰. C'est pourquoi son dernier ouvrage s'intitule *If You're an Egalitarian, How Come You're So Rich?*. L'objectif n'est plus la propriété collective des moyens de production, mais l'égalité, et il cherche à dégager les moyens pour y parvenir. Avoir quitté Marx, dans un premier mouvement en abandonnant le matérialisme historique puis définitivement en réfutant le concept de propriété de soi, puis s'être écarté de Rawls jugé trop holiste, oblige Cohen, pour ne pas se présenter comme un défenseur de l'ordre existant et donc un conservateur, à se tourner vers des explications métaphysiques.

En un sens, la position défendue par Cohen peut être caractérisée comme rawlsienne, dans la mesure où sa forme est similaire à celle de Rawls, *i.e.* compatible avec une acceptation de l'économie de marché. En revanche, elle diffère par le contenu qui lui est attribué, en ce que Cohen revendique une certaine forme de socialisme. Son approche n'est d'ailleurs pas incompatible avec une lecture en termes de socialisme de marché. Reste que la procédure d'instauration du socialisme n'est pas la prise du pouvoir *via* une révolution sociale et politique comme chez Marx, ni l'ajustement de la structure légale coercitive par le suffrage universel comme ce pourrait être le cas chez

⁴⁰ Notons qu'une telle approche renvoie à une lecture non scientifique de la structure sociale capitaliste, du type de celle proposée par Roemer, pour qui la position de classe se confond avec la richesse.

Rawls. Il s'agirait d'une révolution morale pour chaque individu, l'application de tout principe moral devant faire l'objet d'une acceptation universelle, avoir été construite dans une position originelle, et respectée au quotidien. Pour Marx, les principes normatifs sont impuissants dans la lutte pour la transformation sociale : en se fondant sur la raison d'individus rationnels et désincarnés, aptes à opérer une sélection au sein d'un ensemble de sociétés idéales, ce socialisme a bien peu de chances face aux armes coercitives et idéologiques du capitalisme. Cohen reconnaît explicitement un rapprochement avec la théorie sociale chrétienne :

Cette panacée affirme que, pour mettre fin à l'inégalité, une révolution est nécessaire dans le sentiment ou la motivation, et pas (uniquement) dans la structure économique. Je ne pense pas aujourd'hui qu'elle soit entièrement vraie, mais j'estime qu'elle contient plus de vérité que je n'étais prêt à le reconnaître. [Idem, p. 120]

L'objectif de Cohen a alors évolué d'une révolution collective fondée sur la dictature du prolétariat vers une révolution individuelle fondée sur des principes religieux. La primauté dans l'explication historique n'est plus accordée aux forces productives, comme c'était le cas dans *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, ni aux rapports de production ou à la lutte de classes, mais au comportements individuels des agents. Reste que rien ne prouve qu'une révolution individuelle soit plus rationnelle ou plus facile à réaliser qu'une révolution collective, et les preuves avancées par Cohen pour démontrer à la fois que le potentiel collectivement révolutionnaire du prolétariat a disparu et que le matérialisme dialectique est désavoué, ne sont pas pleinement satisfaisantes. L'approche de Cohen n'est pas tant une critique adressée à Rawls qu'une critique adressée à Marx, en défense de la théorie sociale chrétienne.

Quand j'avais, disons, une vingtaine d'années, j'aurais effectivement été choqué de prévoir que je parviendrais à la position qui est actuellement la mienne, car les trois formes de doctrine égalitaire [marxienne, rawlsienne, chrétienne] que j'ai distinguées peuvent, en un sens, être ordonnées de telle manière que ma position actuelle est à l'opposé de la position marxiste avec laquelle j'ai commencé. [Idem, p. 3]⁴¹

⁴¹ Un tel mouvement se manifeste par le constat qu'en épigraphe de son premier ouvrage, *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, apparaît la Préface de *Contribution à la critique de l'économie politique* de Marx, et que la dernière phrase de son dernier livre, *If You're an Egalitarian, How Come You're So Rich?* [2000b, p. 181], est extraite de l'Évangile selon Saint-

CONCLUSION DU CHAPITRE 8

Après l'abandon successif du matérialisme historique et du concept de propriété de soi, et donc de toute référence à Marx, Cohen a fondé son approche sur des valeurs d'égalité et de justice sociale. Ce chapitre nous a conduit à étudier la dernière étape de son parcours intellectuel, et nous avons pu constater dans quelle mesure il a intégré le débat en philosophie politique normative, articulé autour des travaux de John Rawls. Il a quitté la tutelle marxienne pour se placer sous une protection kantienne, aux côtés d'auteurs égalitaristes tels que Dworkin, Sen et Scanlon. C'est dans ce cadre qu'il a débattu de la théorie de la justice pour en faire une critique interne. Son objet a été de clarifier les fondements de la théorie rawlsienne, de proposer une nouvelle définition de la structure de base en vue de dépasser le contexte institutionnel et de prendre en compte les comportements individuels. Par la suite, faisant état de l'impossibilité de légitimer le socialisme sur des fondements théoriques rawlsiens, il s'est débarrassé de la structure de base pour se concentrer sur les comportements individuels, et sur la philosophie devant leur être attribués. C'est ainsi qu'il s'est tourné vers les Évangiles, qui seraient à même de doter les individus d'une philosophie sociale. Cohen a ainsi clos, selon nous, son parcours intellectuel de la sorte, en parvenant à un résultat contradictoire et irréconciliable avec son approche initiale. Une telle évolution n'est pas inévitable, mais la conjonction entre un certain nombre de fragilités méthodologiques, l'occurrence d'éléments factuels particuliers et son propre parcours l'ont rendu possible.

Marc (chapitre 8, verset 36) : « *Que servira-t-il à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme ?* »

CONCLUSION DE LA TROISIÈME PARTIE

Dès la première moitié des années 1980, peu après la première publication de *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, Cohen s'est engagé dans une réfutation de la théorie qu'il avait envisagé de défendre dans cet ouvrage. Les deux piliers sur lesquels il fondait sa défense de la théorie de l'histoire de Marx, à savoir la Thèse du Développement et la Thèse de la Primauté, firent l'objet d'une vaste modification, les conduisant à perdre leur pertinence. C'est en réfutant le raisonnement dialectique, critiqué pour être obstétrique, que Cohen réfute l'homogénéité de l'ensemble théorique marxiste, et développe ainsi les fondements de sa réfutation du marxisme. Un découpage conceptuel du marxisme l'a artificiellement conduit à opposer divers aspects de la théorie de Marx, notamment son anthropologie philosophique au matérialisme historique. Il a également été sensible à divers aspects de l'évolution des sociétés contemporaines qui, selon lui, constituent autant d'éléments de réfutation du programme de recherche marxiste. L'émergence d'une « classe moyenne », ou de positions de classe contradictoires au sens de Wright, conjuguée à la diversité des prolétariats à l'échelle mondiale, rendant impossible l'unification de la classe ouvrière, la dislocation de l'URSS et de ses satellites conduisant à une perte de crédibilité pour le socialisme, les dangers environnementaux rendant non souhaitable le développement des forces productives, sont pour Cohen autant de preuves de l'incapacité du matérialisme historique à offrir une grille de lecture cohérente pour la compréhension de l'histoire.

La réfutation du matérialisme historique se fondant sur un rejet du raisonnement dialectique, Cohen fut poussé, dans son désir de construction d'une perspective pour l'avenir, à orienter ses préoccupations vers des problématiques de philosophie politique. Il a d'abord poursuivi et accentué ses travaux sur le concept libertarien de propriété de soi, qu'il estimait pouvoir utiliser au compte d'une théorie de l'exploitation, en substitution au concept de plus-value. Il avait ainsi pour but d'utiliser des armes théoriques jugées conservatrices à des fins de transformation sociale. Toutefois, il a été conduit à affirmer la possibilité, puis la nécessité, de rejeter ce concept, notamment sur des hypothèses de nature kantienne, pour des raisons non clairement spécifiées. Après

avoir critiqué la philosophie rawlsienne, il a estimé que la recherche de perspectives de transformation sociale devait passer par une philosophie individuelle, vers la métaphysique chrétienne.

Il paraît indéniable que le Groupe de Septembre a exercé une influence considérable sur la pensée de Cohen, notamment concernant son acceptation partielle de la théorie des jeux et de l'individualisme méthodologique (Elster), sa reformulation des rapports de classe (Wright), son rejet de la théorie de la valeur travail (Roemer), qui ont rendu plus difficile sa défense du matérialisme historique. Alors que le marxisme analytique est né autour de l'affirmation selon laquelle la spécificité du marxisme n'est pas méthodologique, il a acquis une homogénéité après avoir vidé le marxisme de son contenu scientifique. Dans un article initialement paru en 1983, John Gray commentait par anticipation [1993, pp. 83-84] :

Le marxisme analytique prospérera et se développera tant qu'il possède ces éléments mythiques de la pensée de Marx qu'ils se sont compromis à perdre. En même temps, éliminer le contenu mythique du marxisme lui supprimera son pouvoir spécifique et accélérera sa récupération par la science sociale bourgeoise.

Cette prévision s'est réalisée, et il ne fait aucun doute que le mouvement opéré par Cohen et les marxistes analytiques a conduit le marxisme à perdre sa substance.

CONCLUSION GÉNÉRALE

La présente thèse pose la question du statut épistémologique de l'œuvre théorique de Marx. Nous avons interrogé, à travers les travaux de Cohen et du marxisme analytique, la pertinence d'une interprétation de cette œuvre avec des outils épistémologiques traditionnellement présentés comme étant contradictoires avec elle. L'objectif de Cohen était de faire reposer le matérialisme historique sur des fondements épistémologiques à la fois stables et non dialectiques. Nous avons questionné la légitimité d'un tel renouveau, en nous demandant si la reconstruction qu'il a entreprise permet au marxisme de rendre compte de l'histoire et de la société. Nous avons donc étudié et analysé la méthode de Cohen, son apport et ses résultats. Dans un premier temps, nous avons dégagé les éléments spécifiques de sa reconstruction du matérialisme historique. Il avait pour but de préserver les concepts en innovant sur la méthode, en ayant recours à la philosophie analytique et au positivisme logique. Cela correspondait à une remise en cause de l'unité dialectique de l'œuvre de Marx, qui l'a conduit à avoir recours à une explication fonctionnelle, appuyée sur une analogie biologique prédarwinienne. Nous avons ainsi dégagé comment cette approche fut critiquée pour correspondre à un déterminisme technologique. Dans tous les cas, il s'agit d'une double originalité, en ce que le marxisme a été associé, d'une part, à la philosophie analytique et au positivisme logique, d'autre part, à l'explication fonctionnelle. Nous avons pu constater que la première de ces innovations, indéniablement aidée d'une approche althusserienne, a autorisé la constitution du marxisme analytique. Cet ouvrage n'a pas en soi constitué cette école de pensée, mais il l'a impulsée et en est la première expression. Le marxisme analytique généralise le mouvement de reconstruction de l'œuvre de Marx sur des fondements méthodologiques non marxistes. Nous avons ainsi reconstitué les débats fondateurs et dégagé les apports des auteurs majeurs. John Roemer a complété les travaux de Cohen en reconstruisant la théorie économique marxienne sur les fondements de la théorie néoclassique ; Jon Elster a proposé une interprétation générale de l'œuvre de Marx en termes individualistes méthodologiques ; le marxisme de choix rationnel regroupe l'ensemble

des auteurs visant à interpréter l'œuvre de Marx sur les fondements de la théorie du choix rationnel.

Le marxisme s'est alors vu attribuer des éléments qui lui sont contradictoires, un ensemble de paradoxes dont le marxisme de choix rationnel est un paroxysme ; il est alors retourné en son contraire, et le noyau du marxisme est réfuté par ces auteurs. Marx est abandonné, et l'objectif n'a pas été atteint. Il s'agit d'un effet émergent des travaux de Cohen, qui visait avant tout à défendre la théorie marxienne de l'histoire. Pourtant, il a lui-même progressivement abandonné le matérialisme historique pour s'engager de manière plus soutenue dans la philosophie politique normative. Il s'est dans un premier temps tourné vers le concept libertarien de propriété de soi, en tentant de l'utiliser au service d'une théorie marxienne de l'exploitation. Ne parvenant pas au résultat escompté, il a abandonné ce concept, ou plus précisément la possibilité de l'utiliser au service du marxisme, pour se tourner vers la philosophie politique rawlsienne et post-rawlsienne, abandonnant ainsi toute référence à Marx. Il a alors discuté de la question de l'objet à égaliser, avec un ensemble d'auteurs dont John Rawls, Amartya Sen, Ronald Dworkin. La dernière étape de son parcours intellectuel est un abandon de l'œuvre de Rawls, ou plutôt de sa possibilité de proposer une justification au socialisme, pour se rapprocher de la doctrine sociale chrétienne, en estimant que seuls des choix individuels, guidés par cette doctrine, sont porteurs d'une telle alternative. Dans tous les cas, le socialisme est associé à un ensemble de valeurs, et nous pouvons constater qu'un tel mouvement a été également suivi par d'autres auteurs marxistes analytiques. À des degrés divers, Roemer, Elster, Van Parijs... ont intégré le débat post-rawlsien et, s'ils n'ont pas abandonné toute perspective de socialisme, ils l'envisagent sous des modalités spécifiques – le socialisme de marché pour Roemer, l'allocation universelle pour Van Parijs... – sans référence à l'œuvre de Marx, si bien qu'« *il n'est pas évident de trouver des différences entre les marxistes analytiques et des philosophes non marxistes tels que Dworkin, Rawls et Sen* » [Roemer, 1986, p. 191]. La tradition marxiste n'est pas incompatible avec des préoccupations normatives mais, sans faire référence à cette tradition, la philosophie politique normative ne peut pas prétendre au statut de science sociale radicale. Nous estimons donc que la dichotomie,

traditionnellement admise en sciences sociales, entre orthodoxie et hétérodoxie ne permet pas de rendre compte des travaux de ces auteurs.

Cohen est donc passé à une interrogation sur le juste, un concept que les marxistes ont traditionnellement considéré comme secondaire et subordonné aux aspects structurels. Il a intégré le débat post-utilitariste en philosophie politique normative et, d'une position centrale dans le débat sur le matérialisme historique, s'est retrouvé propulsé comme second rôle d'une controverse sur les questions de justice et d'égalité. Dans un mouvement qui associe le Groupe de Septembre, il estime que le passage au socialisme doit résulter d'une acceptabilité morale, et non d'une réponse aux exigences objectives d'une situation sociale. Un engagement socialiste correspondrait alors à l'adoption d'une théorie morale, c'est-à-dire d'idéaux de justice autonomes par rapport à cette situation. Il s'agit alors d'une approche non dialectique. Nous constatons que Cohen et certains marxistes analytiques, dont Roemer et Van Parijs, ont accepté la philosophie politique rawlsienne comme cadre de recherche, en se rapprochant d'une forme de socialisme rawlsien. Il ne s'agit plus de produire une analyse critique et révolutionnaire de la forme sociale existante, mais de dégager les pistes possibles pour réformer la situation présente. En appui à cet énoncé, Cohen fait un usage extensif de la *Critique du programme de Gotha* [Marx, Engels, 1972]. Alors qu'il s'agissait avant tout d'un texte polémique contre les socialistes allemands dans le cadre de la construction de l'Association internationale des travailleurs, ce texte a souvent été utilisé à des fins théoriques pour analyser la position de Marx sur les questions de justice sociale. Or, l'œuvre de Marx est plus une étude de la dynamique du capitalisme qu'une critique de son injustice. L'exploitation en est le cœur, c'est-à-dire l'appropriation par la classe capitaliste d'une partie du produit de la classe prolétaire, rendue possible par la séparation du travailleur et des ressources productives, ce qui l'oblige à vendre sa force de travail au détenteur de ces ressources. La question de la justice sociale possède alors un statut explicatif secondaire et « *les rapports de distribution ne sont que les rapports de production, sub alia specie [sous d'autres espèces]* » [Marx, 1976a, tome III, p. 59]. Ils trouvent leur expression juridique dans les rapports de propriété. « *Ce rapport juridique, qui a pour forme le contrat, légalement*

développé ou non, n'est que le rapport des volontés dans lequel se reflète le rapport économique » [Marx, 1978a, tome I, p. 95]. Dans des conditions de rareté, la justice ne peut pas être la première des institutions. Une distribution plus juste serait de toute façon bloquée par la classe dominante si elle menace ses positions.

Pour Marx, le capitalisme n'est pas injuste, dans la mesure où la force de travail que le capitaliste s'est procuré lui appartient comme un droit qu'il utilise. L'échange d'équivalents se transforme en un vol au cours du processus dialectique de son développement, en l'occurrence le processus de production. Dans le cadre du mode de production capitaliste, la distribution existante est la seule distribution juste, dans la mesure où les conceptions légales résultent des rapports économiques. Les critères de droit sont fixés par la structure de classe, contraints par la structure économique et les ressources d'une société donnée. Par conséquent aucun principe de justice ne permet de porter de jugement transhistorique, dans la mesure où les idées sur la justice et la moralité appartiennent à la superstructure de toute formation sociale ; il est donc impossible de faire référence à des normes de justice générales. Marx estime qu'une considération impartiale des intérêts de tous est une illusion idéologique, et il prend position en faveur du prolétariat comme porteur du progrès de l'humanité, et non pas directement parce qu'il est exploité par la bourgeoisie. Il ne s'agit pas tant d'élaborer des plans de réforme applicables pour l'avenir, mais « *pour les matérialistes pratiques, c'est-à-dire pour les communistes, il s'agit de révolutionner le monde existant, d'attaquer et de transformer l'état de choses qu'ils ont trouvé* » [Marx, 1968a, pp. 34-35]. Reste que ce débat a fait l'objet de controverses. Il a été affirmé par Norman Geras [1985, p. 70], que « *Marx pensait que le capitalisme était injuste mais il ne pensait pas qu'il le pensait* ». Les marxistes sont critiqués pour avoir dévoué leur énergie intellectuelle à la construction d'une carapace intellectuelle surplombant leurs valeurs, élaborant des thèses explicatives sur l'histoire en général et sur le capitalisme en particulier, ce qui leur donnait une certaine autorité morale. À l'inverse, les questions d'égalité, de communauté, d'autoréalisation humaines seraient partie intégrante de la structure marxiste de croyances, même si les marxistes ne le reconnaissent pas forcément. « *J'ai tenu pour garanti que le socialisme devait être préféré au capitalisme en raison d'un*

principe normatif » [Cohen, 1995a, p. 3]. Après avoir reconnu que « *le Manifeste du parti communiste tournait en dérision ceux qui combattaient le capitalisme au nom de valeurs traditionnelles qu'il dégradait* » [1974b, p. 235], Cohen finit par considérer que « *la conviction marxiste révolutionnaire a souvent une mauvaise description d'elle-même, du fait du manque d'une conscience claire de sa propre nature, et le dénigrement marxiste de l'idée de justice est un propre exemple de cette déficience dans la compréhension de soi* » [1981a, p. 12].

Cohen a alors, conjointement avec ses collègues marxistes analytiques, clos la phase théorique ouverte par *Karl Marx's Theory of History: A Defence*. Son parcours intellectuel est achevé, au sens où il a définitivement éliminé de ses travaux ce qui faisait leur originalité au début de sa carrière, une référence explicite à l'œuvre de Marx. Il a ainsi pleinement intégré le débat en philosophie politique normative, en passant du centre à la périphérie du débat, et il en est même sorti *via* la doctrine sociale chrétienne, que nous n'incluons pas dans la philosophie politique, mais dans la métaphysique. L'intérêt de ces résultats est de renforcer la plausibilité de l'hypothèse selon laquelle les travaux de Marx ne peuvent pas être envisagés indépendamment d'une conjonction entre le contenu de la théorie et la méthode de son exposition. Il doit être noté que les résultats auxquels est parvenu Cohen ne sont pas une déduction nécessaire des postulats de sa démonstration initiale, puisque rien ne permet d'affirmer qu'il les aurait obtenus en toute circonstance, mais dans tous les cas, ils ne parviennent pas à la conclusion selon laquelle les propositions théoriques de Marx peuvent être dissociées de la méthode dialectique à laquelle il les associe. Ainsi, ce qui est en cause est la conjonction entre un certain usage de la philosophie analytique et un certain usage du marxisme, et l'œuvre de Marx est incompatible avec les outils de l'orthodoxie en sciences sociales. La possibilité d'une défense matérialiste dialectique, avec unité du contenu et de la méthodes scientifiques, n'est donc pas remise en cause.

Annexe : John Roemer sur la théorie économique marxienne

Cette annexe a pour objet la présentation synthétique des aspects formalisés des travaux de John Roemer, qui sont décrits sous forme littéraire dans la deuxième section du cinquième chapitre de cette thèse. D'une part, nous estimons qu'ils doivent figurer en annexe plutôt que dans le cœur du développement car leur apparition dans celui-ci constituerait une rupture dans le mode d'exposition. D'autre part, nous pensons qu'ils doivent apparaître car ils constituent le fondement de la légitimité que Roemer revendique. Nous dégagerons dans un premier temps les modes technique et social de variations du taux de profit (1), et dans un deuxième temps, nous soulèverons la question de l'exploitation (2). Le modèle de Roemer vise à prouver que le taux de profit et l'exploitation ne sont pas causalement liés.

1. Modes de variation du taux de profit

Nous allons distinguer, dans un premier temps, en quoi le taux de profit peut augmenter à la suite d'un changement technique (1.1). Alors, nous constaterons que seule une hausse du salaire réel peut conduire à une baisse du taux de profit (1.2).

1.1. Taux de profit et changement technique viable

Dans un premier temps, nous dégageons les fondements du modèle sur lequel se fonde Roemer pour le taux de profit (1.1.1). Dans un deuxième temps, nous présentons la façon avec laquelle il envisage l'effet du progrès technique sur le taux de profit (1.1.2).

1.1.1. Les taux de profit valeur et prix

Soit un ensemble de m marchandises :

- n biens de capital (secteur I)
- $(m - n)$ biens de consommation (secteur II)

Soit A_I la matrice $n \times n$ de coefficients inputs-outputs dans le secteur I.

Soit A_{II} la matrice $n \times (m - n)$ de coefficients inputs-outputs dans le secteur II.

Soit L_I, L_{II} les vecteurs d'inputs de travail direct dans les deux secteurs.

Soit b le vecteur des marchandises de subsistance pour les travailleurs

Soit π le taux de profit.

Les hypothèses sont les suivantes :

- Il n'existe pas de technique productive alternative.
- Il n'existe pas de produit commun.
- Tout le capital circule dans l'unité de temps de production.

Les vecteurs valeur travail pour les deux secteurs sont respectivement :

$$\Lambda_I = \Lambda_I A_I + L_I$$

$$\Lambda_{II} = \Lambda_I A_{II} + L_{II}$$

Les vecteurs prix-salaire p_I et p_{II} sont :

$$p_I = (1 + \pi) (p_I A_I + L_I)$$

$$p_{II} = (1 + \pi) (p_I A_{II} + L_{II})$$

Avec les hypothèses de A_I productif et indécomposable, et avec les valeurs et taux de profit positifs, la contrainte budgétaire, avec salaire 1, est $(1 = p_{II} \cdot b)$, puisque le salaire correspond au niveau de subsistance.

Soit M la matrice des « coefficients inputs augmentés » :

$$M = \begin{vmatrix} A_I & A_{II} \\ bL_I & bL_{II} \end{vmatrix}$$

La $i^{\text{ème}}$ colonne de M spécifie les inputs en capital et les inputs en biens de capital nécessaires à la production de la $i^{\text{ème}}$ marchandise.

Les vecteurs de capital constant (C), de capital variable (V) et de plus-value (PI) sont :

$$C = [\Lambda_i A_i, \Lambda_i A_{ii}]$$

$$V = [(\Lambda_{ii}b)L_i, (\Lambda_{ii}b)L_{ii}]$$

$$PI = eV$$

avec e taux d'exploitation tel que

$$e = (1 - \Lambda_{ii}b) / \Lambda_{ii}b$$

DÉFINITION 1

Le taux de profit valeur d'une économie pour un vecteur output x est :

$$v(x) = (PI.x) / (C.x + V.x)$$

DÉFINITION 2

Le taux de profit valeur dans le secteur i est :

$$v_i = PI_i / (C_i + V_i)$$

où C_i , V_i et PI_i sont des composantes des vecteurs C , V et PI .

THÉORÈME 1

Le taux de profit valeur $v(x)$ est la moyenne harmonique des taux valeur par secteur, compte tenu du poids sectoriel déterminé par le temps de travail direct total dépensé dans chaque secteur, tel que

$$v(x) = 1 / (\sum a_i / v_i)$$

$$\text{avec } a_i = l_i x_i / L.x$$

DÉFINITION 3

Un vecteur output x est faisable si et seulement si $x \geq 0$ et $Mx \leq x$. Soit X l'ensemble d'outputs faisable tel que $X = \{x \mid x \geq 0, Mx \leq x\}$

Mx est le vecteur d'inputs consommés dans le processus de production de x , et un vecteur output est réalisable s'il génère un vecteur non négatif de demande finale, $x - Mx$.

X est convexe et $v(x)$ est compris dans $X - \{0\}$, donc admet un maximum et un minimum.

THÉORÈME 2

(1) Si les compositions organiques sectorielles sont toutes égales, alors

$$V_{min} = \pi = V_{max}.$$

(2) Sinon $V_{min} < \pi < V_{max}$

Nous nous demandons si le taux de profit valeur et le taux de profit prix varient dans le même sens en conséquence d'un changement technique.

1.1.2. L'effet du changement technique sur le taux de profit

THÉORÈME 3

Soit une technologie $\{A_I, A_{II}, L_I, L_{II}, b\}$ associée à un taux de profit π_0

Survient une technologie perturbée $\{A_I^*, A_{II}^*, L_I^*, L_{II}^*\}$, b associée à un taux de profit $\pi^* < \pi_0$ mais $v^*(x) > v(x)$ où $v^*(x)$ et $v(x)$ sont les taux de profit valeur pour les deux technologies à un vecteur output x .

Une augmentation d'une composante de A_I forme une nouvelle matrice M^* , et il se peut que la perturbation de M à M^* soit suffisamment faible pour que $v^*(x)$ reste supérieur à $v(x)$. Ainsi, la technologie originale $\{A_I, A_{II}, L_I, L_{II}, b\}$ a été perturbée en $\{A_I^*, A_{II}^*, L_I^*, L_{II}^*\}$ de telle manière que $\pi^* < \pi_0$ et $v^*(x) > v(x)$.

Implications des théorèmes 2 et 3

On ne peut pas inférer la direction du mouvement de π de la direction du mouvement de $v(x)$, comme conséquence du changement technique.

Si le changement modifie les valeurs de $[V_{min}, V_{max}]$ à $[V_{min}^*, V_{max}^*]$ de telle sorte que $V_{min}^* > V_{max}$, alors $\pi^* > \pi$.

Pour des changements techniques de faible ampleur, le taux de profit et le taux de profit valeur peuvent varier différemment ; pour des changements techniques importants, ils varient dans la même direction.

THÉORÈME 4

Si le changement technique est introduit seulement lorsqu'il réduit les coûts, le taux de profit d'équilibre augmente. Après réajustement par les prix, le taux de profit d'équilibre sera plus élevé.

THÉORÈME 5

Soit un changement technique CU-LS (utilise du capital, économise du travail), et un changement technique neutre : $A_I^* \geq A_I$, $A_{II}^* \geq A_{II}$, $L_I^* \leq L_I$, $L_{II}^* \leq L_{II}$. Alors $\pi^* > \pi$.

DÉFINITION 4

Un changement technique à partir de la technologie initiale $\{A, L\}$ sera dénommé :

(a) *viable* si et seulement s'il est réducteur de coûts aux prix initiaux :

$$pA + L \geq pA^* + L^*$$

(b) *progressif* si et seulement si $\Lambda^* \leq \Lambda$

(c) *neutre* si et seulement si $\Lambda^* = \Lambda$

(d) *rétrogressif* si et seulement si $\Lambda^* \geq \Lambda$

Nous nous demandons quelle relation on peut établir entre ces types de changement technique.

Soit un changement technique dans le premier secteur, avec un vecteur

$$\delta = [l_i^* - l_i, a_{11}^* - a_{11}, a_{21}^* - a_{21}, \dots, a_{n1}^* - a_{n1}]$$

Soit p' le vecteur prix augmenté du salaire :

$$p' = [1, p_1, p_2, \dots, p_n] = [1, p]$$

et Λ' le vecteur valeur augmenté :

$$\Lambda' = [1, \Lambda]$$

THÉORÈME 6

Le changement technique décrit par δ est

- (i) *viable* si et seulement si $p' \cdot \delta < 0$
- (ii) *neutre* si et seulement si $\Lambda' \cdot \delta = 0$
- (iii) *progressif* si et seulement si $\Lambda' \cdot \delta < 0$

Le taux de profit et le taux d'exploitation ne varient pas nécessairement dans le même sens, ni dans le sens inverse, et il n'existe pas de relation nécessaire entre les changements innovateurs et les variations du taux d'exploitation et du taux de profit. En résumé [1981, p. 107], « *dans une économie concurrentielle, une baisse du taux de profit ne sera pas uniquement due à un changement technique. [...] Si les innovations techniques introduites utilisent du capital et économisent du travail, alors elles sont socialement désirables* ».

1.2. Changements de salaire réel et taux de profit

Dans un premier temps, nous envisagerons la question avec parts relatives constantes (1.2.1). Dans un deuxième temps, nous étudierons le rôle de la lutte de classes (1.2.2).

1.2.1. Changement technique avec parts relatives constantes

Soit le travail direct l_i et le bien en capital a_i , avec un salaire réel correspondant b unités de biens de consommation, d'où une matrice de coefficients inputs :

$$M = \begin{vmatrix} a_1 & a_2 \\ bl_1 & bl_2 \end{vmatrix}$$

et les équations des prix d'équilibre sont :

$$p_1 = (1+\pi) (p_1 a_1 + l_1)$$

$$p_2 = (1+\pi) (p_1 a_2 + l_2)$$

$$1 = p_2 b \text{ où le salaire est toujours l'unité.}$$

Le tout peut s'écrire : $p = (1+\pi) pM$

Soit une procédure d'innovation : les capitalistes introduisent une innovation viable réductrice des coûts lorsqu'elle apparaît. Il s'agit d'un changement technique (a_1^*, l_1^*) dans le secteur 1, telle que

$$p_1 a_1^* + l_1^* < p_1 a_1 + l_1$$

On a un nouvel équilibre avec π^* et p^* et les travailleurs ajustent leur panier de salaire réel à b^* pour avoir le même ratio relatif qu'avant l'innovation. Le ratio des profits sur les salaires est

$$v = \pi p M x / L x$$

avec x output des deux secteurs.

Après le changement technique en $M^* = A^* + bL^*$, le nouveau ratio profits - salaires devient $v^* = \pi^* p^* M^* x / L^* x$

Il est difficile d'imaginer un mécanisme maintenant *ex post* l'égalité du ratio profits - salaires.

Une deuxième solution est de supposer que les travailleurs luttent dans chaque secteur pour ajuster le salaire réel de telle manière que le ratio dans leur secteur reste identique.

1.2.2. Changement technique et lutte de classes : changements techniques efficaces vs de contrôle

Nous nous demandons si le changement technique est introduit parce qu'il est efficace ou parce qu'il permet aux capitalistes de mieux contrôler les travailleurs et donc d'extraire une plus-value supplémentaire.

$$\text{On a } \pi^{**} - \pi = (\pi^* - \pi) + (\pi^{**} - \pi^*)$$

$$\text{ou } \Delta\pi = \Delta\pi_e + \Delta\pi_b$$

Le changement $\Delta\pi_e = \pi^{**} - \pi$ est l'*effet efficacité* du changement technique.

Le changement $\Delta\pi_b = \pi^{**} - \pi^*$ est l'*effet salaire réel* du changement technique.

Il est alors possible d'établir une taxonomie de changements techniques selon les effets *efficacité* et *salaires réels* :

Type 1a : $\Delta\pi_e > 0, \Delta\pi_b < 0, \Delta\pi < 0$		Changement <i>efficacité</i>
Type 1b : $\Delta\pi_e > 0, \Delta\pi_b < 0, \Delta\pi > 0$		
Type 2a : $\Delta\pi_e < 0, \Delta\pi_b > 0, \Delta\pi < 0$		Changement <i>salaires réels</i>
Type 2b : $\Delta\pi_e < 0, \Delta\pi_b > 0, \Delta\pi > 0$		

Type 3 : $\Delta\pi_e > 0, \Delta\pi_b > 0$ (le plus intéressant pour les capitalistes, mais peu probable)

Type 4 : $\Delta\pi_e < 0, \Delta\pi_b < 0$ (n'apparaîtra jamais, sous l'hypothèse de prévisions raisonnables)

Soit une technologie Leontief linéaire classique (A, L) .

Soit l'hypothèse de compositions organiques du capital égales dans tous les secteurs.

Soit Λ le vecteur des valeurs travail λ des marchandises.

Soit p le vecteur des prix des marchandises p relativement au salaire.

Soit b le vecteur des marchandises de subsistance pour les travailleurs.

Soit e le taux de plus-value :

$$e = (1 - \Lambda b) / \Lambda b$$

Les prix p égalisent les taux de profit dans tous les secteurs et les compositions organiques du capital sont égales, d'où un vecteur prix unique :

$$p = (1 + e) \Lambda$$

et $p b = 1$

et, pour toute marchandise i ,

$$1 + e = p_i / \lambda_i$$

C'est également vrai de la marchandise force de travail :

Prix horaire du temps de travail incorporé : $w / \Lambda b = 1 / \Lambda b = 1 + e$

Les marchandises s'échangent à des prix proportionnels aux valeurs travail incorporées et la théorie de la valeur travail comme théorie quantitative de l'échange est validée.

Pour Roemer [1981, p. 145], « *il n'est pas possible de savoir à partir de considérations purement techniques si le taux de profit augmente ou diminue en conséquence d'innovations techniques capitalistes ; la question [...] implique une considération des conséquences sociales de la confrontation entre travail mort et travail vivant* ».

2. Modes d'exploitation

Le modèle de Roemer envisage les formes d'exploitation lors de diverses périodes historiques, et il considère l'exploitation indépendamment de la théorie de la valeur travail. Nous constatons dans un premier temps son approche sur l'exploitation dans une économie précapitaliste (2.1). Nous remarquons alors que, de ce point de vue, il attribue les mêmes fonctions au marché du travail et au marché du capital (2.2). Enfin, nous envisageons l'exploitation dans une économie d'accumulation (2.3).

2.1. Exploitation dans une économie de subsistance précapitaliste

D'abord, nous étudions le modèle que présente Roemer pour cette question (2.1.1). Ensuite, nous intégrons un marché du travail (2.1.2), ce qui nous conduit à dégager la division de la société en classes (2.1.3). Enfin, nous aboutissons au principe de correspondance classe - exploitation (2.1.4).

2.1.1. Le modèle

Dans cette économie, il n'y a pas de marché du travail ni de marché du crédit, donc les producteurs travaillent pour eux-mêmes (production simple de marchandises).

Soit un ensemble de N producteurs identiques, dont chacun nécessite un vecteur b pour sa subsistance, et peut opérer une technologie Leontief input – output (A, L) où

A est une matrice input-output $n \times n$.

L est un vecteur de coefficients de travail direct $1 \times n$.

Il existe n biens, et la production d'une unité du $j^{\text{ème}}$ bien est réalisée avec l'utilisation des inputs A_j , $j^{\text{ème}}$ colonne de A , et de L_j unités de travail (avec les hypothèses A indécomposable et $L > 0$).

➤ Hypothèse de subsistance :

Il existe des marchés pour n marchandises mais pas pour la force de travail.

Avec un vecteur prix p , chaque producteur choisit la technologie lui permettant de produire pour une valeur d'échange suffisante à l'acquisition de b .

Il choisit un vecteur tel que

min Lx sous contrainte

$$(1) \quad p(I - A)x \geq pb$$

La valeur nette du produit $[p(I - A)x]$ suffit à acquérir b .

$$(2) \quad Lx \leq 1$$

La force du travail du producteur est suffisante pour ces activités.

Soit $A(p)$ l'ensemble des vecteurs x résolvant ce programme, i.e. *individuellement optimaux* (IO) ; les vecteurs satisfaisant (1) et (2) sont *individuellement faisables* (IF).

Un vecteur prix p sera une *solution reproductible* si le produit net est suffisant pour permettre à chacun de satisfaire ses besoins de subsistance.

DÉFINITION 5

p est une solution reproductible (RS) pour une économie de production simple de marchandises $\{A, L, N, b\}$ si et seulement si $(I - A)x \geq Nb$.

Il s'agit du modèle chasseur – pêcheur chez Smith, ou de la production simple de marchandises chez Marx, sans stock, avec production instantanée. Pour Smith et Marx, les prix d'équilibre sont proportionnels au temps de travail incorporé.

THÉORÈME 7

Soit p une solution reproductible en économie à production simple de marchandises $\{A, L, N, b\}$. Alors p est proportionnel à $\Lambda = L(I - A)^{-1}$, vecteur des valeurs travail.

Il existe trois types de rapports de production, donc trois positions de classe comme stratégies optimisatrices :

- Vendre sa force de travail.
- Embaucher la force de travail.
- Travailler pour soi.

2.1.2. Une économie de subsistance avec marché du travail

Soit

- x le vecteur des activités que l'agent v opère seul,
- y le vecteur des activités pour lesquelles v embauche,
- x_0 le temps de travail que v choisit de vendre,
- ω correspond aux stocks.

Le producteur a un vecteur prix (p, w) et cherche à minimiser son travail en obtenant suffisamment de valeur pour acquérir b .

$$\begin{array}{l}
 \text{(Pi)} \quad p(I - A)x + [p - (pA + wL)y] + wx_0 \geq pb \quad (\text{Reproductibilité}) \\
 \text{(Pii)} \quad pA(x + y) \leq p\omega \quad (\text{Faisabilité}) \\
 \text{(Piii)} \quad Lx + x_0 \leq 1
 \end{array}
 \quad \left| \quad \text{(P)}$$

(Pi) Le coût de subsistance ne doit pas être supérieur au revenu net.

(Pii) Les niveaux d'activité choisis doivent être disponibles.

(Piii) Contrainte de la quantité d'offre de travail de l'individu.

Soit $A(p, w) = (x, y, x_0)$ l'ensemble des vecteurs résolvant ce programme.

Soit $E(p, w)$ une économie avec un marché pour tout bien produit à p et pour le marché du travail à w .

DÉFINITION 6

Une solution reproductible dans $E(p, w)$ est un vecteur prix (p, w) tel que

- (i) $(x, y, x_0) \in A(p, w)$
- (ii) $(x + y) \geq A(x + y) + Nb$ (Reproductibilité)
- (iii) $A(x + y) \leq \omega$ (Faisabilité)
- (iv) $Ly = x_0$ (Équilibre du marché du travail)

(ii) signifie que la reproductibilité correspond à ce que la production suffit à remplacer les inputs et à satisfaire les besoins de subsistance. La nouvelle exigence est la condition (iv).

A cet équilibre, tout agent optimise et la société se reproduit.

2.1.3. La division de la société en classes

Dans une société $E(p)$ sans marché du travail à solution inégalitaire, il y a deux groupes : exploiters et exploités (éventuellement un groupe marginal qui travaille précisément Λb). Il n'y a pas d'exploitation au sens marxien car tous les producteurs travaillent sur leurs propres moyens de production.

Dans une société $E(p, w)$ avec marché du travail, il existe des classes. Les producteurs sont différemment liés aux moyens de production. La solution optimale est de la forme (x, y, x_0) . Il existe donc sept classes possibles selon vecteurs nuls ou non nuls : $(0,+,0)$, $(+,+,0)$, $(+,+,+)$, $(+,0,0)$, $(0,+,+)$, $(+,0,+)$, $(0,0,+)$

DÉFINITION 7

Un agent est membre d'une classe (a_1, a_2, a_3) lorsque chaque a_i est le symbole + ou 0, avec (a_1, a_2, a_3) solution optimale pour (x, y, x_0) .

Pour une solution reproductible de $E(p, w)$, on a cinq classes pour toute la société :

(x, y, x_0)

1. $(0, +, 0)$ purs capitalistes C^1
2. $(+, +, 0)$ petits capitalistes C^2
3. $(+, 0, 0)$ petite bourgeoisie C^3
4. $(+, 0, +)$ semi-prolétaires C^4
5. $(0, 0, +)$ prolétaires C^5

$(+, +, +)$ et $(0, +, +)$ sont superflus, puisque tout membre de $(+, +, +)$ et $(0, +, +)$ est également membre de $(+, 0, +)$, $(+, 0, 0)$ ou $(+, +, 0)$.

Soit un membre de $(0, +, +)$ ou $(+, +, +)$

Cas 1 : Si $Ly < x_0$, alors il appartient à $(+, 0, +)$

Le capitaliste doit licencier et travailler sur ses propres moyens de production $(x+y, 0, x_0-Ly)$, pour un même revenu net et un temps de travail inchangé.

Cas 2 : Si $Ly = x_0$, alors il appartient à $(+, 0, 0)$.

Cas 3 : Si $Ly > x_0$, alors il appartient à $(+, +, 0)$.

THÉORÈME 8

Soit (p, w) une solution reproduction reproductible inégalitaire pour $E(p, w)$.

Les producteurs sont ordonnés selon leur temps de travail de telle manière que, pour $1 \leq i < j \leq 5$, tout membre de C^j travaille plus que tout membre de C^i .

NB : Si la distribution était égalitaire, tous les producteurs seraient membres de C^3

- Les rapports de production les plus heureux sont C^1 .
- Les rapports de production les moins heureux sont C^5 .

Ceci vérifie la théorie marxienne traditionnelle

2.1.4. Le principe de correspondance classe – exploitation

L'ordre des classes est endogène, correspond à l'optimisation individuelle face à la contrainte de richesse. Le statut d'exploitation du producteur émerge également de façon endogène ; les riches sont exploités et les pauvres sont exploités : les riches sont capables de travailler moins et le temps de travail est le critère pour le statut d'exploitation. Le seuil de richesse qui sépare les exploités des exploités est déterminé avec le principe de correspondance classe – exploitation.

THÉORÈME 9

- A. Tout producteur qui doit embaucher de la force de travail pour optimiser (C^1 et C^2) est exploités ; tout producteur qui doit vendre de la force de travail pour optimiser (C^4 et C^5) est exploités.
- B. Si les compositions organiques du capital sont identiques entre secteurs, une seule richesse est associée à C^3 et un producteur doté de cette richesse est neutre à l'égard de l'exploitation ; si les compositions organiques du capital sont identiques, C^3 contient des exploités et des exploités.

« Un phénomène d'exploitation de type marxien peut se concevoir avec des marchés concurrentiels et une propriété différentielle, sans institution d'échange de travail, ni accumulation de richesses ni réalisation de surplus » [Roemer, 1982a, p. 54-55].

2.2. L'équivalence fonctionnelle des marchés du travail et du crédit

L'émergence d'exploitation et de classes passe par la propriété privée et les marchés concurrentiels, pas par l'expropriation directe du travail. On introduit un marché du crédit au lieu d'un marché du travail. On a trois types d'activité :

- La mise en œuvre des moyens de production sur ses propres fonds (x) ;
- La mise en œuvre des moyens de production sur des fonds empruntés (y) ;
- Le prêt des fonds à intérêt (z).

Le producteur doit

$$\min Lx + Ly$$

sous contrainte

$$\begin{array}{l} \text{(Qi)} \quad (p-pA)x + [p-(1+r)pA]y + rz \geq pb \\ \text{(Qii)} \quad pAx + z \leq p\omega (= W) \\ \text{(Qiii)} \quad Lx + Ly \leq 1 \end{array} \quad \left| \quad \text{(Q)} \right.$$

DÉFINITION 8

(p, r) est une solution reproductible (même structure que pour (p, w))

1. $(x, y, z) \in A(p, w)$
2. $(x + y) \geq A(x + y) + Nb$ (Reproductibilité)
3. $A(x + y) \leq \omega$ (Faisabilité)
4. $pAy = z$ (Équilibre du marché du crédit)

On a cinq classes :

- | (x, z, y) | |
|----------------------------------|-------|
| ➤ $(0, +, 0)$ purs prêteurs | C^1 |
| ➤ $(+, +, 0)$ prêteurs mixtes | C^2 |
| ➤ $(+, 0, 0)$ petite bourgeoisie | C^3 |
| ➤ $(+, 0, +)$ emprunteurs mixtes | C^4 |
| ➤ $(0, 0, +)$ purs emprunteurs | C^5 |

THÉORÈME 10

Soit (p, r) une solution reproductible inégalitaire pour $E(p, r)$.

Les producteurs sont ordonnés selon leur temps de travail de telle manière que pour $1 \leq i < j \leq 5$, tout membre de C^j travaille plus que tout membre de C^i .

L'isomorphisme entre le marché du travail et le marché du crédit

- Soit l'île du marché du crédit (CM) $E(p, r)$ avec solution reproductible.
- Soit l'île du marché du travail (LM) $E(p, w)$ avec solution reproductible.

Il existe un salaire d'équilibre sur LM tel que chaque producteur travaille exactement autant que son *alter ego* sur CM et est membre de la même classe.

Il existe un taux d'intérêt d'équilibre sur CM tel que chaque producteur travaille exactement autant que son *alter ego* sur LM et est membre de la même classe.

THÉORÈME 11

Soit $E(p, r)$ l'économie CM avec solution reproductible.

Soit $E(p, w)$ l'économie LM avec solution reproductible.

$\Phi : (p^*, r^*) \Rightarrow (p^*, w^*)$ est un isomorphisme quant à l'exploitation et aux propriétés de classe : Chaque producteur travaille la même durée et est membre de la même classe.

Réciproquement, (p^*, w^*) implique (p^*, r^*)

Si un producteur travaille sur des activités financées par ses fonds en $E(p, r)$, il travaille pour lui en $E(p, w)$.

S'il travaille sur des activités financées avec des fonds empruntés en $E(p, r)$, il vend son travail à ses créditeurs en $E(p, w)$.

S'il prête son capital en $E(p, r)$, il embauche ses débiteurs en $E(p, w)$.

Le théorème de l'isomorphisme prouve qu'il n'est pas important que ce soit le capital qui loue le travail (LM) ou le travail qui loue le capital (CM).

« *Les marchés du crédit sont utilisés, aux côtés des marchés du travail, comme instruments d'exploitation* » [Roemer, 1982a, p. 94].

2.3. Exploitation et classe dans une économie d'accumulation

L'exploitation dans une économie d'accumulation est une généralisation de l'exploitation dans une économie de subsistance.

Soit A la matrice $n \times n$ de coefficients inputs

Soit L le vecteur $1 \times n$ d'inputs de travail direct

Soit (p, w) un vecteur $1 \times (n+1)$ prix et salaire

Soit x un vecteur $n \times 1$ de niveaux d'activité

Soit y un vecteur $n \times 1$ de niveaux d'activité

Soit z un scalaire

Soit ω un vecteur $n \times 1$ de dotations

Le producteur choisit une activité $(2n+1) \times 1$

$$\begin{array}{l} \max \{(p-pA)x + [p-(pA+wL)]y + wz\} = \Pi(p, w) \\ \text{sous contrainte} \\ (1a) \quad pA(x+y) \leq p\omega \\ (1b) \quad Lx+z \leq 1 \\ x, y, z \geq 0 \end{array} \quad (1)$$

x est le vecteur des activités que choisit l'agent pour travailler avec la technologie (A, L) .

y est le vecteur des activités sur lesquelles il embauche les autres.

z est le montant de travail qu'il vend.

(1a) est la contrainte en capital.

(1b) est la contrainte en travail.

Le concept d'équilibre est :

(R1) $(x, y, z) \in A(p, w)$

(R2) $A(x + y) \leq \omega$ (Faisabilité)

(R3) $Ly = z$ (Équilibre du marché du travail)

(R4) $(x + y)(I-A) \geq 0$ (Reproductibilité)

Tous les secteurs doivent avoir le même taux de profit, *i.e.* le profit maximal :

(2) On recherche α et β tel que min. $\alpha W + \beta$

sous contrainte

$$\begin{array}{l} (2a) \quad \alpha pA + \beta L \geq p(I-A) \quad x \\ (2b) \quad \alpha pA \geq p-(pA+wL) \quad y \\ (2c) \quad \beta \geq w \quad z \end{array} \quad \left| \quad (2)\right.$$

Cas 1 : $w > 0$

(2a) et (2b) : $x = 0$

(2c): $z = 0$

À son optimum, l'agent ne travaille pas ; or, c'est impossible puisque $w > 0$, donc $\beta = w$ et (2a) et (2b) sont identiques. (2) devient :

On recherche α tel que min. $\alpha W + w$

sous contrainte

$$(3) \quad \alpha pA \geq p-(pA+wL)$$

Soit $\pi = [p-(pA+wL)/pA]$

La solution à (3) est : $\alpha = \max. (0, \pi)$.

La reproductibilité repose sur $\pi > 0$.

Cas 2 : $w = 0$

(2) devient :

On recherche α et β tels que min αW

sous contrainte

$$\begin{array}{l} (1.4a) \quad \alpha pA + \beta L \geq p(I-A) \\ (1.4b) \quad \alpha pA \geq p(I-A) \end{array} \quad \left| \quad (1.4)\right.$$

avec $\alpha, \beta \geq 0$

THÉORÈME 12

Soit (p, w) une solution reproductible non triviale

(A) Il existe un nombre non négatif tel que

$$(5) \quad p = (1+\pi)pA + wL$$

(B) À l'optimum les revenus sont $\pi W + w$

On a trois types de solutions reproductibles :

- | | | |
|-------|-------------------------------------|------------------|
| (i) | (p, w) avec $p = (1+\pi)pA + wL,$ | $\pi > 0, w > 0$ |
| (ii) | $(p, 0)$ avec $p = (1+\pi)pA,$ | $\pi > 0, w = 0$ |
| (iii) | (p, w) avec $p = pA + wL,$ | $\pi = 0, w > 0$ |

THÉORÈME 13

(A) Soit (p, w) une solution reproductible non triviale avec $\pi > 0$ et $w > 0$.

Avec N l'offre de travail et ω le capital total, il faut $N = LA^{-1}\omega$ avec $A^{-1}\omega \geq \omega$, et (p, w) est une solution reproductible.

(B) Si $N > LA^{-1}\omega$, la seule solution reproductible est $(p, 0)$ avec $p = (1+\pi)pA$.

(C) Si $N < LA^{-1}\omega$, la seule solution reproductible est (p, w) avec $p = pA + wL$ et $\pi = 0$.

Une définition de l'exploitation

Soit une solution reproductible pour (p, w) avec le vecteur d'activité totale $x+y$

Ici les agents accumulent ; c'est une généralisation de la notion marxienne d'exploitation.

DÉFINITION 9

Une distribution faisable est toute distribution de produit net $\{f\}$ telle que :

$$(1) \quad \Sigma f = (I-A)(x+y)$$

$$(2) \quad pf = \Pi(p, w) \quad (\Pi(p, w) \text{ est la valeur optimale pour le programme})$$

f est le panier qu'il reçoit.

DÉFINITION 10

Un agent est exploité pour une solution reproductible si et seulement si

$$\max \Lambda f < Lx+z$$

La quantité de travail incorporée dans tout panier de biens qu'il peut recevoir est inférieure au travail qu'il a dépensé.

Un agent est exploiteur pour une solution reproductible si et seulement si

$$\max \Lambda f > Lx+z$$

La caractérisation du statut d'exploitation et de la position de classe des producteurs

THÉORÈME 14

Soit (p, w) une solution reproductible avec $w > 0$ et $p = (1+\pi)pA + wL$. Si $\pi > 0$:

v est exploité si et seulement si $W < (1-\rho_{\max}w) / \pi\rho_{\max}$

v est exploiteur si et seulement si $W > (1-\rho_{\min}w) / \pi\rho_{\min}$

avec $\rho = \Lambda/p$

THÉORÈME 15

On a 4 classes

$C^H = (+, +, 0)$ les agents doivent embaucher de la force de travail pour optimiser.

$C^{PB} = (+, 0, 0)$ petite bourgeoisie : les agents optimisent sans vendre ni embaucher de force de travail.

$C^S = (+, 0, +)$ les agents doivent vendre de la force de travail pour optimiser.

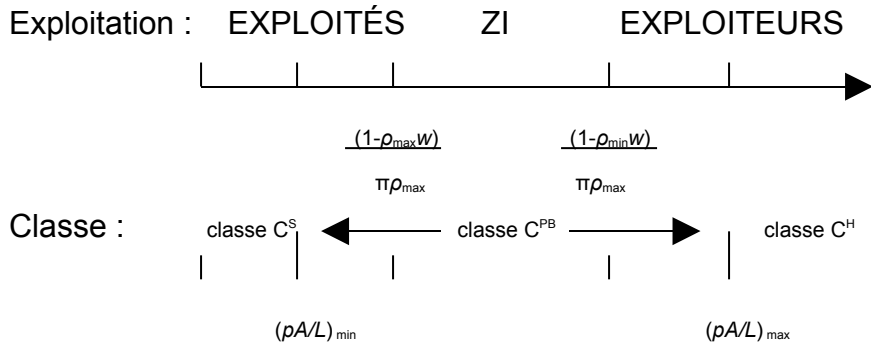
$C^P = (0, 0, +)$ purs prolétaires sans capital.

THÉORÈME 16

Soit (p, w) une solution reproductible avec $\pi > 0$. Alors

(A) Chaque membre de C^H est un exploitateur.

(B) Chaque membre de C^P et de C^S est exploité.



avec ZI zone intermédiaire

« Les agents choisissent leur propre position de classe – *non pas de leur plein gré, mais sous contrainte, comme un résultat de leur optimisation, compte tenu de leurs dotations initiales* » [Roemer, 1988, p. 80].

BIBLIOGRAPHIE

- ABRAMSKY Chimen, WILLIAMS Beryl J. ed. (1974), *Essays in Honour of E.H. Carr*, Macmillan, Londres, Pp. 387.
- ACTON Harry B. (1952), « The Materialist Conception of History », *Proceedings of the Aristotelian Society*, vol. 52, pp. 207-224.
- ACTON Harry B. (1955), *The Illusion of the Epoch: Marxism-Leninism as a Philosophical Greed*, Cohen and West, Londres, Pp. 278.
- ACTON Harry B. (1968 [1967]), *Ce que Marx a vraiment dit*, Stock, Paris, Pp. 192 [*What Marx Really Said*, Schocken Books, New York].
- ACTON Harry B. (1970), « On Some Criticisms of Historical Materialism: A Reply », *Supplement to the Proceedings of the Aristotelian Society*, vol. 44.
- ALBERT Michael, HANHEL Robin (1978), *Unorthodox Marxism: An Essay on Capitalism, Socialism and Revolution*, South End Press, Boston, Pp. 379.
- ALTHUSSER Louis (1970), « Idéologie et appareils idéologiques d'État (Notes pour une recherche) », *La Pensée*, n°151, pp. 3-38.
- ALTHUSSER Louis (1974), *Éléments d'auto-critique juin 1972*, Hachette, Paris, Pp. 128.
- ALTHUSSER Louis (1982 [1969]), *Lénine et la Philosophie*, Maspéro, Paris, Pp. 91.
- ALTHUSSER Louis (1986), *Pour Marx*, La Découverte, Paris, Pp. 258.
- ALTHUSSER Louis (1992), *L'avenir dure longtemps*, Stock, Paris, Pp. 355.
- ALTHUSSER Louis (1994), *Sur la philosophie*, Gallimard, Paris, Pp. 179.
- ALTHUSSER Louis ed. (1996 [1975]), *Lire Le Capital*, La Découverte, Paris, Pp. 665.
- ALTHUSSER Louis (1997), « Lettre à Lucien Sève » in RAYMOND, p. 113.
- AMIN Samir (1985), « Modes of Production: History and Unequal Development », *Science and Society*, vol. 49, n°2, pp. 194-207.
- ANDERSON Perry (1980), *Arguments within English Marxism*, Verso, Londres, Pp. 218.
- ANDERSON Perry (1983), *In the Tracks of Historical Materialism*, Verso, Londres, Pp. 112.
- ANDERSON Perry (1990), « A Culture in Contraflow II », *New Left Review*, n°182, pp. 85-137.
- ANDERSON W.H. Locke, THOMPSON Frank W. (1988), « Neo-classical Marxism », *Science and Society*, vol. 52, n°2, pp. 215-228.
- ANDREW Edward (1983), « Class in Itself and Class Against Capital: Karl Marx and His Classifiers », *Canadian Journal of Political Science*, vol. 16, n°3, pp. 577-584.
- ARISTOTE (1995 [1495]), *La politique*, Vrin, Paris, Pp. 597.

- ARNESON Richard J. (1989a), « Equality and Equal Opportunity for Welfare », *Philosophical Studies*, vol. 56, n°1, pp. 77-93.
- ARNESON Richard J. ed. (1989b), *Symposium on Rawlsian Theory of Justice: Recent Developments, Ethics*, special issue, vol. 99, n°4, pp. 695-944.
- ARNSPERGER Christian, VAN PARIJS Philippe (2003 [2000]), *Éthique économique et sociale*, La Découverte, Paris, Pp. 123.
- ARVON Henri (1983), *Les libertariens américains*, PUF, Paris, Pp. 160.
- ASTON Trevor H., PHILPIN Charles H.E ed. (1985), *The Brenner Debate: Agrarian Class Structure and Economic Development in Pre-Industrial Europe*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 339.
- AUDARD Catherine (1988), « Principes de justice et principes du libéralisme : la "neutralité" de la théorie de Rawls » in AUDARD, DUPUY, pp. 158-192.
- AUDARD Catherine (1993), « La stratégie kantienne de Rawls », *Magazine littéraire*, n°309, pp. 53-55.
- AUDARD Catherine (1997), « Note sur la traduction » in RAWLS, pp. 16-18.
- AUDARD Catherine, DUPUY Jean-Pierre, SÈVE René ed. (1988), *Individualisme et justice sociale. À propos de John Rawls*, Seuil, Paris, Pp. 320.
- AVENAS Denise ed. (1999 [1974]), *Contre Althusser. Pour Marx*, La Passion, Paris, nouvelle édition revue et augmentée, Pp. 320.
- AYA Rod, TROMP Bart (1986), « Taking the Capitalist Road: An Immodest Proposal », *Theory and Society*, vol. 15, n°5, pp. 631-634.
- AYER A.J. ed. (1959), *Logical Positivism*, Free Press, New York, Pp. 455.
- BACHELARD Gaston (2003 [1934]), *Le nouvel esprit scientifique*, PUF, Paris, Pp. 183.
- BAGGULEY Paul (1987), « Review of Wright's *Classes* », *Radical Philosophy*, n°46, p. 46.
- BAKER John (1987), *Arguing for Equality*, Verso, Londres, Pp. 182.
- BAKER John (1990), « Ce que l'égalitarisme n'est pas », intervention au 18^{ème} Congrès mondial de la philosophie [« What Egalitarianism Is Not »].
- BALIBAR Étienne (1974), *Cinq études du matérialisme historique*, Maspéro, Paris, Pp. 291.
- BALIBAR Étienne (1996 [1975]), « Sur les concepts fondamentaux du matérialisme historique » in ALTHUSSER, pp. 419-568.
- BALL Terence, FARR James ed. (1984), *After Marx*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 287.

- BARDHAN Pranab, BOWLES Samuel, WALLERSTEIN Michael ed. (2006), *Globalization and Egalitarian Redistribution*, Princeton University Press, Princeton, Pp. 362.
- BARDHAN Pranab, ROEMER John ed. (1993), *Market Socialism: The Current Debate*, Oxford University Press, New York, Pp. 324.
- BARDHAN Pranab, ROEMER John (1994), « On the Workability of Market Socialism », *Journal of Economic Perspectives*, vol. 8, n°2, pp. 177-181.
- BARRY Brian (1989), *Theories of Justice*, University of California Press, Berkeley, Pp. 675.
- BARRY Brian (1996), « You Have to be Crazy to Believe it – Review of Cohen’s *Self-Ownership, Freedom and Equality* », *Times Literary Supplement*, n°4882, p. 28.
- BÉAUR Gérard ed. (1998), *La terre et les hommes – France et Grande-Bretagne, XVIIe-XVIIIe siècle*, Hachette, Paris, Pp. 256.
- BECKER Lawrence C., BECKER Charlotte ed. (2001), *Encyclopedia of Ethics*, Garland, New York, trois tomes.
- BECKER Uwe (1988), « From Social Scientific Functionalism to Open Functional Logic », *Theory and Society*, vol. 17, n°6, pp. 865-883.
- BECKER Uwe (1989), « Class Theory: Still the Axis of Critical Social Scientific Analysis? » in WRIGHT, pp. 127-156.
- BEIER A.L. ed. (1989), *The First Modern Society: Essays in English History in Honor of Lawrence Stone*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 654.
- BENSAÏD Daniel (1995), *Marx, l’intempestif*, Fayard, Paris, Pp. 416.
- BENTHAM Jeremy (1888 [1789]), *Principes de législation et d’économie politique*, Guillaumin, Paris, Pp. 160 [*An Introduction to the Principles of Morals and Legislation*].
- BERGER Johannes, OFFE Claus (1982), « Functionalism vs. Rational Choice? Some Questions Concerning the Rationality of Choosing One or the Other », *Theory and Society*, vol. 11, n°4, pp. 521-526.
- BERLIN Isaiah (1988 [1969]), *Éloge de la liberté*, Calmann-Levy, Paris, Pp. 282 [*Four Essays on Liberty*, Oxford University Press, Oxford].
- BERTRAM Christopher (1990), « International Competition as a Remedy for Some Problems in Historical Materialism », *New Left Review*, n°183, pp. 116-128.
- BERTRAM Christopher (1996), « Individualisme et rationalité dans le marxisme analytique », *Actuel Marx*, n°19, pp. 103-114.
- BERTRAM Christopher (1998), « Review of Roberts’ *Analytical Marxism: a critique* », *Historical Materialism*, vol. 3, pp. 234-241.
- BERTRAM Christopher (2001), « Le marxisme analytique » in BIDET, KOUVELAKIS, pp. 123-140.

BERTRAM Christopher, CARLING Alan (1998), « Stumbling into Revolution: Analytical Marxism, Rationality and Collective Action », *Poznan Studies in the Philosophy of the Sciences and the Humanities*, vol. 60, pp. 277-297.

BERTRAM Christopher, CHITTY Andrew ed. (1994), *Has History Ended? Fukuyama, Marx, Modernity*, Brookfield, Aldershot, Pp. 180.

BERTRAM Christopher, CHITTY Andrew (1994), « Marx, Moral Consciousness and History » in BERTRAM, CHITTY, pp. 112-132.

BIDET Jacques (1987), « Critique de *Making Sense of Marx* », *Actuel Marx*, n°2, pp. 169-170.

BIDET Jacques (1990), « Sur le marxisme analytique anglo-saxon », *M Mensuel, Marxiste, Mouvement*, n°38-39, pp. 54-57.

BIDET Jacques, KOUVELAKIS Eugène ed. (2001), *Dictionnaire Marx contemporain*, PUF, Paris, Pp. 589.

BIRNBAUM Pierre ed. (1986), *Sur l'individualisme*, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, Pp. 379.

BLACKLEDGE Paul (2002), « Historical Materialism: from Social Evolution to Revolutionary Politics » in BLACKLEDGE, KIRKPATRICK, pp. 8-37.

BLACKLEDGE Paul, KIRKPATRICK Graeme ed. (2002), *Historical Materialism and Social Evolution*, Palgrave, Basingstoke, Pp. 244.

BLACKLEDGE Paul, KIRKPATRICK Graeme (2002), « Historical Materialism and Social Evolution » in BLACKLEDGE, KIRKPATRICK, pp. 1-7.

BOCCARA Paul (1964), « Sur la révolution industrielle du XVIII^e siècle et ses prolongements jusqu'à l'automation » in BOCCARA, HAUDRICOURT, pp. 1-16.

BOCCARA Paul, HAUDRICOURT André (1964), *La conception marxiste des forces productives matérielles*, Centre d'Études et de Recherches Marxistes, Paris, Pp. 24.

BONE Stephen, ADSHEAD Mary (1936), *The Little Boy and His House*, J.M. Dent and Sons, Londres, Pp. 56.

BOTTOMORE Tom ed. (1979), *Karl Marx*, Blackwell, Oxford, Pp. 194.

BOTTOMORE Tom ed. (1983), *A Dictionary of Marxist Thought*, Harvard University Press, Cambridge, Pp. 587.

BOUKHARINE Nikolaï I. (1921), *La théorie du matérialisme historique : manuel populaire de sociologie marxiste*, Éditions Sociales, Paris, Pp. 358.

BOWLES Samuel, GINTIS Herbert (1977), « The Marxian theory of value and heterogeneous labor », *Cambridge Journal of Economics*, vol. 1, n°2, pp. 173-192.

BOWLES Samuel, GINTIS Herbert (1981), « Structure and Practice in the Labor Theory of Value », *Review of Radical Political Economics*, vol. 12, n°4, pp. 1-26.

BOWLES Samuel, GINTIS Herbert (1999), « Recasting Egalitarianism » in BOWLES, GINTIS, BRIGHOUSE, WRIGHT pp. 361-397.

BOWLES Samuel, GINTIS Herbert, BRIGHOUSE Harry, WRIGHT Erik O. ed. (1999), *Recasting Egalitarianism: New Rules for Communities, States and Markets*, Verso, Londres, Pp. 397.

BOYER Alain (2000), « Critique de Kymlicka *Les théories de la justice* », *Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie*, n°47, pp. 270-273.

BRACALETTI Stefano (2004), *Individualisme méthodologique, explication fonctionnelle et théorie des jeux dans le marxisme analytique anglo-saxon*, Thèse pour le doctorat en philosophie, EHESS.

BRAVERMAN Harry (1976 [1974]), *Travail et capitalisme monopoliste : la dégradation du travail au XX^{ème} siècle*, Maspéro, Paris, Pp. 360 [*Labor and Monopoly Capital: The Degradation of Work in the Twentieth Century*, Monthly Review Press, New York].

BRENNER Johanna (1989), « Work Relations and the Formation of Class Consciousness » in WRIGHT, pp. 184-190.

BRENNER Robert (1977), « The Origins of Capitalist Development: a Critique of Neo-Smithian Marxism », *New Left Review*, n°104, pp. 25-92.

BRENNER Robert (1982), « The Agrarian Origins of European Capitalism », *Past and Present*, n°97, pp. 16-113.

BRENNER Robert (1985), « Marx's First Model of the Transition to Capitalism » in CHAVANCE, pp. 203-230.

BRENNER Robert (1989), « Bourgeois Revolution and the Transition to Capitalism » in BEIER, pp. 271-304.

BRENNER Robert (1990 [1986]), « La base sociale du développement économique », *Actuel Marx*, n°7, pp. 65-93 [« The Social Bases of Economic Development » in ROEMER, pp. 23-53].

BRENNER Robert (1998 [1976]), « Structures sociales et développement agricole dans l'Europe pré-industrielle » in BÉAUR, pp. 187-214 [« Agrarian Class Structure and Economic Development in Pre-Industrial Europe », *Past and Present*, n°70, pp. 30-75].

BRIGHOUSE Harry (1996), « Egalitarianism and Equal Availability of Political Influence », *Journal of Political Philosophy*, vol. 4, n°2, pp. 118-141.

BROADBENT Edward ed. (2001), *Democratic Equality: What Went Wrong?*, University of Toronto Press, Toronto, Pp. 263.

BROCHIER Hubert ed. (1997), *L'économie normative*, Économica, Paris, Pp. 336.

BROHM Jean-Marie (1999), « Louis Althusser et la dialectique matérialiste » in AVENAS, pp. 15-79.

BUCHANAN Allen E. (1979), « Revolutionary Motivation and Rationality », *Philosophy and Public Affairs*, vol. 9, n°1, pp. 59-82.

- BUCHANAN Allen E. (1981), « The Marxian Critique of Justice and Rights », *Canadian Journal of Philosophy*, volume supplémentaire, n°7, pp. 269-306.
- BUCHANAN Allen E. (1982), *Marx and Justice: The Radical Critique of Liberalism*, Rowman, Totowa, Pp. 179.
- BUCHANAN Allen E. (1987), « Marx, morality and history: an assessment of recent analytical work on Marx », *Ethics*, vol. 98, n°1, pp. 104-136.
- BUCHANAN James M. (1970), « Equality as a Fact and Norm », *Ethics*, vol. 81, n°3, pp. 228-242.
- BUHLE Paul (1987), *Marxism in the United States. Remapping the History of the American Left*, Verso, Londres, Pp. 304.
- BUHLE Paul (1989 [1987]), « Le marxisme aux États-Unis », *L'homme et la société*, vol. 93, n°3, pp. 11-26 [in BUHLE, pp. 258-274].
- BURAWOY Michael (1987), « The Limits of Wright's Analytical Marxism and an Alternative », *Berkeley Journal of Sociology*, vol. 32, pp. 51-72.
- BURAWOY Michael (1989a [1986]), « Making Nonsense of Marx : le marxisme revu par l'individualisme méthodologique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°78, pp. 61-63 [« Making Nonsense of Marx », *Contemporary Sociology*, vol. 15, n°5, pp. 704-707].
- BURAWOY Michael (1989b), « Marxism without Microfoundations: A Review of Adam Przeworski's Work », *Socialist Review*, vol. 19, n°2, pp. 53-86.
- BURAWOY Michael (1989c), « Analytical Marxism – A Metaphysical Marxism », *Haften for Kritiska Studier*, vol. 22, n°2, pp. 47-58.
- BURAWOY Michael (1995), « Mythological Individualism: The Metaphysical Foundations of Analytical Marxism » in CARVER, pp. 191-199.
- BURAWOY Michael, WRIGHT Erik O. (2001), « Marxism and Contemporary Sociology », *The International Encyclopedia of the Social Sciences*.
- BURAWOY Michael, WRIGHT Erik O. (2002), « Sociological Marxism » in TURNER, pp. 459-486.
- BURLING Robbins (1962), « Maximisation theories and study of economic anthropology », *The American Anthropologist*, vol. 64, pp. 168-187.
- BURKETT Paul (1999), *Marx and Nature*, Macmillan, Londres, Pp. 320.
- BURRIS Val (1988), « New Directions in Class Analysis », *Critical Sociology*, vol. 15, n°1, pp. 57-66 (in WRIGHT, 1989a, pp. 157-166).
- BUSS Sarah, OVERTON Lee ed. (2002), *Contours of Agency: Essays on Themes from Harry Frankfurt*, MIT Press, Cambridge, Pp. 381.
- CALLINICOS Alex (1976), *Althusser's Marxism*, Pluto Press, Londres, Pp. 140.
- CALLINICOS Alex (1982), *Is there a future for Marxism?*, Macmillan, Londres, Pp. 280.

- CALLINICOS Alex (1983), *Marxism and Philosophy*, Clarendon Press, Oxford, Pp. 184.
- CALLINICOS Alex (1987), *Making History: Agency, Structure and Change in Social Theory*, Polity Press, Cambridge, Pp. 275.
- CALLINICOS Alex ed. (1989), *Marxist Theory*, Oxford University Press, Londres, Pp. 281.
- CALLINICOS Alex (1990a [1989]), « Introduction au marxisme analytique », *Actuel Marx*, n°7, pp. 15-28 [« Introduction to Analytical Marxism » in CALLINICOS, pp. 1-16].
- CALLINICOS Alex (1990b), « The Limits of Political Marxism », *New Left Review*, n°184, pp. 110-115.
- CALLINICOS Alex (1995), *Theories and narratives: reflections on the philosophy of history*, Polity Press, Cambridge, Pp. 252.
- CALLINICOS Alex (1997), « History, Exploitation and Oppression », *Imprints: a journal of analytical socialism*, vol. 2, n°1, pp. 19-56.
- CALLINICOS Alex (2000), *Equality*, Polity Press, Cambridge, Pp. 160.
- CALLINICOS Alex (2001a), « Où va le marxisme anglo-saxon ? » in BIDET, KOUVELAKIS, pp. 79-95.
- CALLINICOS Alex (2001b), « Reviews of Cohen, Dworkin, Roemer », *Historical Materialism*, vol. 9, pp. 169-195.
- CALLINICOS Alex (2002), « Theory, History and Commitment: An Interview », *Imprints: a journal of analytical socialism*, vol. 6, n°1, pp. 3-27.
- CALLINICOS Alex (2006), « G. A. Cohen and the Critique of Political Economy », *Science and Society*, vol. 70, n°2, pp. 252-274.
- CANIVET Maurice (1984), « Justice et bonheur chez Rawls et chez Kant » in LADRIÈRE, VAN PARIJS, pp. 153-182.
- CARCHEDI Guglielmo (1984), « Classes and Class Analysis », *Capital and Class*, vol. 13, n°3, pp. 239-252.
- CARCHEDI Guglielmo (1987), *Class Analysis and Social Research*, Blackwell, Londres, Pp. 224.
- CARLING Alan (1985), « Observations on the Labor Theory of Value », *Science and Society*, vol. 48, n°4, pp. 407-418.
- CARLING Alan (1985-1986), « Review of Elster's *Making sense of Marx* », *Science and Society*, vol. 49, n°4, pp. 497-501.
- CARLING Alan (1986), « Rational choice Marxism », *New Left Review*, n°160, pp. 24-62.
- CARLING Alan (1988), « Liberty, Equality, Community », *New Left Review*, n°171, pp. 89-112.

- CARLING Alan (1990), « In Defence of Rational Choice: a reply to E.M. Wood », *New Left Review*, n°184, pp. 97-109.
- CARLING Alan (1991), *Social Division*, Verso, Londres, Pp. 442.
- CARLING Alan (1992a), « Marx, Cohen and Brenner: Functionalism vs. Rational Choice in the Marxist Theory of History » in WETHERLY, pp. 161-179.
- CARLING Alan (1992b), « Bread and Butter Ethics » in WETHERLY, pp. 231-242.
- CARLING Alan (1993), « Analytical Marxism and Historical Materialism: The Debate on Social Evolution », *Science and Society*, vol. 57, n°1, pp. 31-65.
- CARLING Alan (1994), « The Strength of Historical Materialism: A Comment », *Science and Society*, vol. 58, n°1, pp. 60-72.
- CARLING Alan (1997), « Analytical and Essential Marxism », *Political Studies*, vol. 45, n°4, pp. 768-783.
- CARLING Alan (1998), « A question of attitude: Marcus Roberts on Analytical Marxism », *Res Publica*, vol. 4, n°2, pp. 211-228.
- CARLING Alan (2006), « Karl Marx's Theory of History and the Recovery of the Marxian Tradition », *Science and Society*, vol. 70, n°2, pp. 275-297.
- CARLING Alan, NOLAN Paul (2000), « Historical Materialism, Natural Selection and World History – Review of Diamond », *Historical Materialism*, vol. 6, pp. 215-264.
- CARLING Alan, WETHERLY Paul (2006), « Introduction to the Special Issue "Rethinking Marx and History" », *Science and Society*, vol. 70, n°2, pp. 146-154.
- CARNAP Rudolph (1995 [1966]), *An Introduction to the Philosophy of Science*, Dovern, New York, Pp. 300.
- CARTER Alan B. (1992), « Functional Explanation and the State » in WETHERLY, pp. 205-228.
- CARVER Terrell ed. (1991), *The Cambridge Companion to Marx*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 357.
- CARVER Terrell, THOMAS Paul ed. (1995), *Rational-Choice Marxism*, Macmillan, Houndmills, Pp. 338.
- CASAL Paula (1994), « On Societal and Global Historical Materialism » in BERTRAM, CHITTY, pp. 87-111.
- CASAL Paula (1998), « From Unilinear to Universal Historical Materialism », *Poznan Studies in the Philosophy of the Sciences and the Humanities*, vol. 60, pp. 131-151.
- CASTEL Robert, HAROCHE Claudine (2001), *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi*, Fayard, Paris, Pp. 211.
- CHAPMAN J. Roland, PENNOCK John W. ed. (1983), *Nomos*, vol. 26, « Marxism », New York University Press, New York, Pp. 342.
- CHAVANCE Bernard ed. (1985), *Marx en perspective*, EHESS, Paris, Pp. 721.

- CHESSNAIS François (1994), *La mondialisation du capital*, Syros, Paris, Pp. 286.
- CHEVALIER Ludovic ed. (2006), *La politique et ses normes. Le débat contemporain en philosophie politique*, PUR, Rennes, à paraître.
- CLAWSON Patrick (1983), « A Comment on Van Parijs' Obituary », *Review of Radical Political Economics*, vol. 15, n°2, pp. 107-110.
- COHEN Gerald A. (1967), « Beliefs and rôles », *Proceedings of the Aristotelian Society*, vol. 67, pp. 17-34.
- COHEN Gerald A. (1968a), « The Workers and the Word: Why Marx had the Right to think he was Right », *Praxis : Revue philosophique*, Édition Internationale, n°3-4, pp. 376-390.
- COHEN Gerald A. (1968b), « Bourgeois and Proletarians », *Journal of the History of Ideas*, vol. 29, n°2, pp. 211-230.
- COHEN Gerald A. (1970), « On Some Criticisms of Historical Materialism », *Supplement to the Proceedings of the Aristotelian Society*, vol. 44, pp. 121-156.
- COHEN Gerald A. (1972), « Karl Marx and the withering away of social science », *Philosophy and Public Affairs*, vol. 1, n°1, pp. 182-203.
- COHEN Gerald A. (1974a), « Being, Consciousness and Roles: On the Foundations of Historical Materialism » in ABRAMSKY, pp. 82-97 (in COHEN, 1988, pp. 37-50).
- COHEN Gerald A. (1974b), « Marx's Dialectic of Labour », *Philosophy and Public Affairs*, vol. 3, n°3, pp. 235-261 (in COHEN, 1988, pp. 183-208).
- COHEN Gerald A. (1977), « Robert Nozick and Wilt Chamberlain: How Patterns Preserve Liberty », *Erkenntnis*, vol. 11, pp. 5-23 (in COHEN, 1995a, pp.19-37).
- COHEN Gerald A. (1979a), « Capitalism, Freedom and the Proletariat » in RYAN, pp. 9-26.
- COHEN Gerald A. (1979b), « Summary of *Karl Marx's Theory of History* », *History and Theory. Studies in the Philosophy of History*, vol. 18, n°3, p. 434.
- COHEN Gerald A. (1979c), « The Labour Theory of Value and the Concept of Exploitation », *Philosophy and Public Affairs*, vol. 8, n°4, pp. 338-360 (in COHEN, 1988, pp. 209-238).
- COHEN Gerald A. (1980a), « Marx and the Giraffe », *The New York Review of Books*, vol. 27, n°2, p. 44.
- COHEN Gerald A. (1980b), « Functional Explanation: Reply to Elster », *Political Studies*, vol. 28, n°1, pp. 129-135.
- COHEN Gerald A. (1981a), « Freedom, Justice and Capitalism », *New Left Review*, n°126, pp. 3-16 (in COHEN, 1988, pp. 286-304).
- COHEN Gerald A. (1981b), « Karl Marx's Theory of History: A Defence », *Acta Politica*, vol. 16, n°3, pp. 385-403.

COHEN Gerald A. (1982a), « Functional Explanation, Consequence Explanation and Marxism », *Inquiry*, vol. 25, n°1, pp. 27-56.

COHEN Gerald A. (1982b), « Reply to Elster on 'Marxism, Functionalism and Game Theory' », *Theory and Society*, vol. 11, n°4, pp. 483-495.

COHEN Gerald A. (1983a), « Forces and Relations of Production » in MATTHEWS, pp. 111-135 (in COHEN, 1988, pp. 3-29).

COHEN Gerald A. (1983b), « The Structure of Proletariat Unfreedom », *Philosophy and Public Affairs*, vol. 12, n°1, pp. 3-34 (in COHEN, 1988, pp. 255-285).

COHEN Gerald A. (1983c), « Review of Allen Wood's *Karl Marx* », *Mind*, vol. 92, n°367, pp. 440-445.

COHEN Gerald A. (1983d), « Reconsidering Historical Materialism » in CHAPMAN, PENNOCK, pp. 227-252 (in COHEN, 1988, pp. 132-154 et COHEN, 2000a, pp. 341-363).

COHEN Gerald A. (1983e), « Reply to four critics », *Analyse und Kritik*, vol. 5, n°2, pp. 195-222.

COHEN Gerald A. (1983f), « More on Exploitation and the Labor Theory of Value », *Inquiry*, vol. 26, n°3, pp. 309-331.

COHEN Gerald A. (1984), « Restricted and Inclusive Historical Materialism », *Irish Philosophical Journal*, n°1, pp. 3-31 (in COHEN, 1988, pp. 155-181 et COHEN, 2000a, pp. 364-388).

COHEN Gerald A. (1985a), « Nozick on Appropriation », *New Left Review*, n°150, pp. 89-107.

COHEN Gerald A. (1985b), « Marx and Locke on Land and Labour », *Proceedings of the British Academy*, n°71, pp. 357-388 (in COHEN, 1995a, pp.165-194).

COHEN Gerald A. (1986a), « Self-Ownership, World-Ownership and Equality » in LUCASH, pp. 108-135 (in COHEN, 1995a, pp. 67-91).

COHEN Gerald A. (1986b), « Historical Inevitability and Revolutionary Agency » in MASON, pp. 65-87 (in COHEN, 1988, pp. 51-82).

COHEN Gerald A. (1986c), « Self-Ownership, World-Ownership and Equality: Part II », *Social Philosophy and Policy*, vol. 3, n°2, pp. 77-96.

COHEN Gerald A. (1986d), « Walt on Historical Materialism and Functional Explanation », *Ethics*, vol. 97, n°1, pp. 219-232.

COHEN Gerald A. (1986e), « Marxism and Functional Explanation » in ROEMER, pp. 221-234.

COHEN Gerald A. (1987), « Are Disadvantaged Workers who Take Hazardous Jobs Forced to Take Hazardous Jobs? » in EZORSKY, pp. 61-80 (in COHEN, 1988, pp. 239-254).

COHEN Gerald A. (1988), *History, Labour and Freedom: Themes from Marx*, Oxford University Press, New York, Pp. 317.

COHEN Gerald A. (1988), « Base and Superstructure » in COHEN, pp. 30-36.

COHEN Gerald A. (1988), « Fettering » in COHEN, pp. 109-123 (in COHEN, 2000a, pp. 326-340).

COHEN Gerald A. (1988), « On an Argument for Historical Materialism » in COHEN, pp. 124-131.

COHEN Gerald A. (1988-1989), « On the Currency of Egalitarian Justice », *Ethics*, vol. 99, n°1-2, pp. 906-944.

COHEN Gerald A. (1989), « Base and Superstructure: A Reply to Hugh Collins », *Oxford Journal of Legal Studies*, vol. 9, n°1, pp. 95-100.

COHEN Gerald A. (1990a), « Marxism and Contemporary Political Philosophy, or: Why Nozick Exercises some Marxists more than he does any Egalitarian Liberals? », *Canadian Journal of Philosophy*, volume supplémentaire, n°16, pp. 363-387 (in COHEN, 1995a, pp. 144-164).

COHEN Gerald A. (1990b), « Self-Ownership, Communism and Equality », *Supplement to the Proceedings of the Aristotelian Society*, vol. 64, pp. 25-44 (in COHEN, 1995a, pp. 117-143).

COHEN Gerald A. (1990c), « Equality of What? On Welfare, Goods and Capabilities », *Recherches économiques de Louvain*, vol. 56, n°3-4, pp. 357-382.

COHEN Gerald A. (1990d [1989]), « La liberté et l'égalité sont-elles compatibles ? », *Actuel Marx*, n°7, pp. 29-42 [« Are Freedom and Equality Compatible? » in ELSTER, MOENE, pp. 113-126].

COHEN Gerald A. (1991a), « Isaiah's Marx and Mine » in MARGALIT, pp. 110-126.

COHEN Gerald A. (1991b), « The future of a disillusion », *New Left Review*, n°190, pp. 5-20 (in COHEN, 1995a, pp. 244-265).

COHEN Gerald A. (1992), « Incentives, Inequality and Community » in PETERSON, pp. 261-329.

COHEN Gerald A. (1994), « Amartya Sen's Unequal World », *New Left Review*, n°203, pp. 117-129.

COHEN Gerald A. (1995a), *Self-Ownership, Freedom and Equality*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 287.

COHEN Gerald A. (1995a), « Introduction: history, ethics and Marxism » in COHEN, pp. 1-18.

COHEN Gerald A. (1995a), « Justice, freedom and market transactions » in COHEN, pp. 38-66.

- COHEN Gerald A. (1995a), « Exploitation in Marx: what makes it unjust? » in COHEN, pp. 195-208.
- COHEN Gerald A. (1995a), « Self-Ownership: delineating the concept » in COHEN, pp. 209-228.
- COHEN Gerald A. (1995a), « Self-Ownership: assessing the thesis » in COHEN, pp. 229-244.
- COHEN Gerald A. (1995b), « The Pareto Argument for Inequality », *Social Philosophy and Policy*, vol. 12, n°1, pp. 160-185.
- COHEN Gerald A. (1995c), « The Limits of Contractual Equality: A Reply to Jacques Bidet », *Ratio Juris*, vol. 8, n°1, pp. 85-90.
- COHEN Gerald A. (1996), « Self-Ownership, History and Socialism: An interview », *Imprints: a journal of analytical socialism*, vol. 1, n°1, pp. 7-25.
- COHEN Gerald A. (1997a), « Commitment Without Reverence: Reflections on Analytical Marxism », *Imprints: a journal of analytical socialism*, vol. 1, n°3, pp. 23-36.
- COHEN Gerald A. (1997b), « Where the action is: on the site of redistributive justice », *Philosophy and Public Affairs*, vol. 26, n°1, pp. 3-30 (in COHEN, 2000b, pp. 134-147).
- COHEN Gerald A. (1999), « Marxism after the Collapse of the Soviet Union », *The Journal of Ethics*, vol. 3, n°2, pp. 99-104 (in COHEN, 2000a, pp. 389-395).
- COHEN Gerald A. (2000a), « Introduction to the 2000 Edition: Reflections on Analytical Marxism » in COHEN, pp. xvii-xxviii.
- COHEN Gerald A. (2000a [1978]), *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, Expanded Edition, Princeton University Press, Princeton, Pp. 442.
- COHEN Gerald A. (2000b [1999]), *If You're an Egalitarian, How Come You're So Rich?*, Harvard University Press, Cambridge, Pp. 256.
- COHEN Gerald A. (2000b), « Paradoxes of conviction » in COHEN, pp. 7-19.
- COHEN Gerald A. (2000b), « Politics and Religion in a Montreal Communist Jewish Childhood » in COHEN, pp. 20-41.
- COHEN Gerald A. (2000b), « The Development of Socialism from Utopia to Science » in COHEN, pp. 42-57.
- COHEN Gerald A. (2000b), « Hegel in Marx: the Obstetric Motif in the Marxist Concept of Revolution » in COHEN, pp. 58-78.
- COHEN Gerald A. (2000b), « The Opium of the People: God in Hegel, Feuerbach and Marx » in COHEN, pp. 79-100.
- COHEN Gerald A. (2000b), « Equality: From Fact to Norm » in COHEN, pp. 101-115.
- COHEN Gerald A. (2000b), « Justice, Incentives and Selfishness » in COHEN, pp. 117-133.

- COHEN Gerald A. (2000c), « If You're an Egalitarian, How Come You're So Rich? », *The Journal of Ethics*, vol. 4, n°1, pp. 1-26 (in COHEN, 2000b, pp. 148-179 sous le titre « Political Philosophy and Personal Behavior: If You're an Egalitarian, How Come You're So Rich? »).
- COHEN Gerald A. (2001a), « A Brief Look at Socialism: An Interview », *Pensées, Canadian Undergraduate Journal of Philosophy* [En ligne]. Vol. 2.
<http://www.pensées.homestead.com/cohenF.html> (Page consultée le 7 novembre 2001)
- COHEN Gerald A. (2001b), « Why Not Socialism? » in BROADBENT, pp. 58-72.
- COHEN Gerald A. (2002), « Deeper into Bullshit » in BUSS, OVERTON, pp. 322-339.
- COHEN Gerald A. (2003), « Facts and Principles », *Philosophy and Public Affairs*, vol. 31, n°3, pp. 211-245.
- COHEN Gerald A., KYMLICKA Will (1988), « Human Nature and Social Change in the Marxist Conception of History », *Journal of Philosophy*, vol. 85, n°4, pp. 171-191 (in COHEN, 1988, pp. 83-107).
- COHEN Isaac Bernard (1993), « Analogy, Homology, and Metaphor in the Interactions between the Natural Sciences and the Social Sciences, Especially Economics », *History of Political Economy*, volume supplémentaire, n°25, pp. 7-44.
- COHEN Joshua (1982), « Book reviews. *Karl Marx's Theory of History: A Defence* », *Journal of Philosophy*, vol. 79, n°5, pp. 253-273.
- COHEN Joshua (1999-2000), « Equality, Justice and Democracy: An interview », *Imprints: a journal of analytical socialism*, vol. 4, n°2, pp. 103-118.
- COHEN Joshua (2001), « Taking People As They Are », *Philosophy and Public Affairs*, vol. 30, n°4, pp. 363-386.
- COHEN Marshall, NAGEL Thomas, SCANLON Thomas ed. (1980), *Marx, Justice and History*, Princeton University Press, Princeton, Pp. 320.
- COLLIN Denis (1998), « Les faits et les normes. Nouvelles réflexions sur Marx », *Carré Rouge*, n°10, pp. 73-85.
- COLLINS Hugh (1982), *Marxism and Law*, Oxford University Press, Oxford, Pp. 176.
- COMTE Auguste (1908 [1830]), *Cours de philosophie positive*, Schleiser, Paris, Pp. 555.
- COUTURE Jocelyne (1991), « Propriété de soi et propriété du monde extérieur », *Lekton*, vol. 1, n°2, pp. 99-130.
- COWLING Mark, MANNERS Jon (1992), « Pre-History: The debate before Cohen » in WETHERLY, pp. 9-29.
- DAHRENDORF Ralf (1958), « Out of Utopia: Toward a Reorientation of Sociological Analysis », *American Journal of Sociology*, vol. 64, n°2, pp. 115-127.

DAHRENDORF Ralf (1972 [1957]), *Classe et conflict de classe dans la société industrielle*, Mouton, Paris, Pp. 341 [*Soziale Klassen und Klassenkonflikt in der industriellen Gesellschaft*, Enke, Stuttgart, Pp. 270].

DANIELS Norman ed. (1973), *Reading Rawls: Critical Studies of "A Theory of Justice"*, Basic Books, New York, Pp. 353.

DANIELS Norman ed. (1990), « Equality of What? Welfare, Resources or Capabilities? », *Philosophy and Phenomenological Research*, volume supplémentaire, n°50, pp. 273-296.

DARWIN Charles R. (1873), *L'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la lutte pour l'existence dans la nature*, Reinwald, Paris, Pp. 612.

DARWIN Charles R. (1888), *La vie et la correspondance de Charles Darwin*, Reinwald, Paris, Pp. 701.

DAVIDSON David (1993 [1985]), *Actions et événements*, PUF, Paris, Pp. 402 [*Essays and Actions*, Clarendon Press, Oxford].

DE SCHWEINITZ Karl (1979), « Review of Wright's *Class, Crisis and the State* », *Journal of Economic History*, vol. 39, n°3, pp. 835-836.

DEBREU Gérard (1953), *Théorie de la valeur. Analyse axiomatique de l'équilibre économique*, Dunod, Paris, Pp. 174.

DELAUNAY Jean-Claude ed. (2001), *Le capitalisme contemporain. Des théorisations nouvelles ?*, L'Harmattan, Paris, Pp. 221.

DEMARCO Joseph P., FOX Richard M. ed. (1986), *New Directions in Ethics: The Challenge of Applied Ethics*, Routledge, New York, Pp. 335.

DEMERATH Nicholas J., PETERSON Richard A. ed. (1967), *System, Change and Conflict*, The Free Press, New York, Pp. 533.

DENIS Henri (1980), *L'économie de Marx*, PUF, Paris, Pp. 215.

DEVINE James, DYMSKI Gary A. (1989), « Roemer's Theory of Capitalist Exploitation: the Contradictions of Walrasian Marxism », *Review of Radical Political Economics*, vol. 21, n°3, pp. 13-18.

DEVINE James, DYMSKI Gary A. (1991), « Roemer's 'General' Theory of Exploitation Is a Special Case: The Limits of Walrasian Marxism », *Economics and Philosophy*, vol. 7, n°2, pp. 235-275.

DEVINE James, DYMSKI Gary A. (1992), « Walrasian Marxism Once Again: A Reply to John Roemer », *Economics and Philosophy*, vol. 8, n°1, pp. 157-162.

DIAMOND Jared (1998), *Guns, Germs and Steel: A Short History of Everybody for the Last 13,000 Years*, Vintage, Londres, Pp. 480.

DOS SANTOS Theodorio (1970), « The Concept of Social Classes », *Science and Society*, vol. 34, n°2, pp. 166-193.

- DRAPER Hal (1977), *Karl Marx's Theory of Revolution*, tome 1 : *State and Bureaucracy*, Monthly Review Press, Londres, Pp. 728.
- DRAPER Hal (1978), *Karl Marx's Theory of Revolution*, tome 2 : *The Politics of Social Classes*, Monthly Review Press, Londres, Pp. 757.
- DRAPER Hal (1986), *Karl Marx's Theory of Revolution*, tome 3 : *The "Dictatorship of Proletariat"*, Monthly Review Press, New York, Pp. 462.
- DRAPER Hal (1990), *Karl Marx's Theory of Revolution*, tome 4 : *Critique of other Socialisms*, Monthly Review Press, New York, Pp. 373.
- DUCHESNE Ricardo (1993), « Debating the Transition to Capitalism », *Science and Society*, vol. 57, n°1, pp. 80-86.
- DUCHESNE Ricardo (1997), « The Mode of Production and the Problem of Explanation », *Science and Society*, vol. 61, n°2, pp. 257-263.
- DUMASY Jean-Pierre, RASSELET Gilles (1999), « Aperçus sur les développements contemporains de la théorie économique marxiste aux États-Unis », *Revue française d'histoire des idées politiques*, n°9, pp. 77-122.
- DUMÉNIL Gérard (1980), *De la valeur aux prix de production : une réinterprétation de la transformation*, Économica, Paris, Pp. 135.
- DUMÉNIL Gérard (1982), « Une approche fonctionnelle du théorème marxien fondamental », *Cahiers d'économie politique*, n°7, pp. 129-139.
- DUQUETTE David A. (1992), « A Critique of the Technological Interpretation of Historical Materialism », *Philosophy of the Social Sciences*, vol. 22, n°2, pp. 157-186.
- DURKHEIM Emile (2005 [1894]), *Les règles de la méthode sociologique*, PUF, Paris, Pp. 149.
- DWORKIN Ronald M. (1981a), « What is Equality? Part 1: Equality of Welfare », *Philosophy and Public Affairs*, vol. 10, n°3, pp. 185-246.
- DWORKIN Ronald M. (1981b), « What is Equality? Part 2: Equality of Resources », *Philosophy and Public Affairs*, vol. 10, n°4, pp. 283-345.
- DWORKIN Ronald M. (1986), *L'empire du droit*, PUF, Paris, Pp. 468 [*Law's Empire*, Harvard University Press, Cambridge].
- DWORKIN Ronald M. (1987), « What is Equality? Part 3: The Place of Liberty », *Iowa Law Review*, vol. 73, n°1, pp. 1-54.
- DWORKIN Ronald M. (1988), « What is Equality? Part 4: Political Equality », *University of San Francisco Law Review*, vol. 22, n°1, pp. 1-30.
- DWORKIN Ronald M. (1995 [1977]), *Prendre les droits au sérieux*, PUF, Paris, Pp. 515 [*Taking Rights Seriously*, Harvard University Press, Cambridge MA].

DYMSKI Gary A., ELLIOTT John E. (1988), « Roemer versus Marx: Alternative Perspectives on Exploitation », *Review of Radical Political Economics*, vol. 20, n°2-3, pp. 25-33.

DYMSKI Gary A., ELLIOTT John E. (1989), « Marx versus Roemer: Should *anyone* be interested in exploitation? » in WARE, NIELSEN, pp. 333-374.

EASTMAN Max (1928 [1926]), *La science de la révolution*, Gallimard, Paris, Pp. 296 [Marx and Lenin: *The Science of Revolution*, Allen & Unwin, Londres].

Economist (The) (2000), « Forgotten value. Theories of equality from Dworkin and Cohen », vol. 356, n°8189, p. 128.

EDGEWORTH Francis Y. (1881), *Mathematical Psychics*, Kegan, Londres.

EDWARDS Paul (1967), *The encyclopedia of philosophy*, Macmillan, Londres, huit tomes.

EHRING Douglas (1987), « Cohen, Exploitation and Theft », *Dialogue*, vol. 26, n°2, pp. 299-308.

EINSTEIN Albert (1949), « Why Socialism? », *Monthly Review*, vol. 1, n°1.

ELDRED Michael (1987-1988), « The Unreflected Historicity of Historical Materialism », *Science and Society*, vol. 51, n°4, pp. 475-477.

ELDRED Michael (1996), « Review of Cohen's *Self-Ownership, Freedom and Equality* », *Revista internacional de filosofía política*, n°8, pp. 190-194.

ELLIOTT Gregory (1987), *Althusser: The Detour of Theory*, Verso, Londres, Pp. 333.

ELLIOTT Gregory ed. (1994), *Althusser: A Critical Reader*, Blackwell, Oxford, Pp. 214.

ELSTER Jon (1978a), *Logic and Society: Contradiction and Possible Worlds*, John Wiley & Sons, New York, Pp. 235.

ELSTER Jon (1978b), « The Labor Theory of Value: A Reinterpretation of Marxist Economics », *Marxist Perspectives*, n°3, pp. 70-101.

ELSTER Jon (1978c), « Exploring Exploitation », *Journal of Peace Research*, vol. 15, n°1, pp. 3-18.

ELSTER Jon (1979), *Ulysse and the Sirens: Studies in Rationality and Irrationality*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 193.

ELSTER Jon (1980a), « Cohen on Marx's theory of history », *Political Studies*, vol. 28, n°1, pp. 121-128.

ELSTER Jon (1980b), « Reply to Comments », *Inquiry*, vol. 23, n°2, pp. 213-232.

ELSTER Jon (1981), « Un marxisme anglais. À propos d'une nouvelle interprétation du matérialisme historique », *Annales Économie Sociétés Civilisations*, 36^{ème} année, n°5, pp. 745-757.

ELSTER Jon (1982a), « Marxismo – Review of Gilbert, Hobsbawn, Jacoby, Roemer, Wood », *London Review of Books*, vol. 4, n°5, pp. 6-8.

ELSTER Jon (1982b), « Marxism, Functionalism and Game Theory: The Case for Methodological Individualism », *Theory and Society*, vol. 11, n°3, pp. 453-482.

ELSTER Jon (1982c), « Roemer versus Roemer: a comment on “New Directions in the Marxian Theory of Exploitation” », *Politics and Society*, vol. 11, n°3, pp. 363-373.

ELSTER Jon (1983a), « Reply to Comments », *Theory and Society*, vol. 12, n°1, pp. 111-120.

ELSTER Jon (1983b), *Explaining Technical Change*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 273.

ELSTER Jon (1983c), « Exploitation, Freedom and Justice », *Nomos*, vol. 26, pp. 277-304.

ELSTER Jon (1984), « Historical Materialism and economic backwardness » in BALL, FARR, pp. 36-58.

ELSTER Jon (1985), « Further Thoughts on Marxism, Functionalism and Game Theory » in CHAVANCE pp. 627-648.

ELSTER Jon (1986a), « Marxisme et individualisme méthodologique » in BIRNBAUM, pp. 60-76.

ELSTER Jon (1986b), *An Introduction to Karl Marx*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 200.

ELSTER Jon (1986c), « Three Challenges to Class » in ROEMER, pp. 141-161.

ELSTER Jon (1988), « Marx, Revolution and Rational Choice » in TAYLOR, pp. 206-228.

ELSTER Jon (1989a [1985]), *Karl Marx, une interprétation analytique*, PUF, Paris, Pp. 747 [*Making Sense of Marx*, Cambridge University Press, Cambridge].

ELSTER Jon (1989b), *Solomonic Judgments: Studies in the Limitations of Rationality*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 244.

ELSTER Jon (1990a), *Psychologie politique (Veyne, Zinoviev, Tocqueville)*, Minuit, Paris, Pp. 187.

ELSTER Jon (1990b), « When Communism Dissolves », *London Review of Books*, vol. 12, n°2, pp. 3-6.

ELSTER Jon, MOENE Karl Ove ed. (1989b), *Alternatives to Capitalism*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 177.

ENGEL Pascal (1997), *La dispute : une introduction à la philosophie analytique*, Minuit, Paris, Pp. 250.

ENGELS Friedrich (1946 [1886]), *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, Éditions Sociales, Paris, Pp. 55 [« Ludwig Feuerbach und der Ausgang der klassischen deutschen Philosophie », *Die Neue Zeit*, Vierter Jahrgang, n°4-5].

ENGELS Friedrich (1952 [1925]), *Dialectique de la nature*, Éditions Sociales, Paris, Pp. 368 [*Dialektik der Natur*, Progrès, Moscou].

ENGELS Friedrich (1957 [1878]), *Anti-dühring. M.E. Dühring bouleverse la science*, Éditions Sociales, Paris, Pp. 501 [*Herr Eugen Dühring's Umwälzung der Wissenschaft*, Vorwärts].

ENGELS Friedrich (1961 [1890]), « Lettre à Joseph Bloch, 21 septembre 1890 » in MARX, ENGELS, pp. 154-156.

ENGELS Friedrich (1973 [1883]), « Projet d'allocution funèbre à l'occasion de la mort de Karl Marx » in MARX, ENGELS, p. 114.

ENGELS Friedrich (1975 [1871]), « Introduction » in MARX, pp. 13-25.

ENGELS Friedrich (1977 [1891]), *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, Éditions Sociales, Paris, Pp. 220 [*Die Entwicklung des Sozialismus von der Utopie zur Wissenschaft*, Ausgabe, Berlin].

ENGELS Friedrich (1983 [1892]), *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Éditions Sociales, Paris, Pp. 322 [*Der Ursprung der Familie, des Privateigentums und des Staats*, Auflage, Stuttgart].

ESTLUND David (1998), « Liberalism, Equality and Fraternity in Cohen's critique of Rawls », *Journal of Political Philosophy*, vol. 6, n°1, pp. 99-112.

EZORSKY Gertrude ed. (1987), *Moral Rights in the Workplace*, State University of New York Press, Albany, Pp. 312.

FEALLSANACH Am (1998), « Locke and the Libertarian Property Rights », *Critical Review*, vol. 12, n°3, pp. 319-323.

FINE Ben, (1999), « A question of economics: is it colonising the social sciences? », *Economy and Society*, vol. 28, n°3, pp. 403-425.

FINE Ben, HARRIS Laurence (1979), *Rereading Capital*, Macmillan, Londres, Pp. 184.

FISK Milton (1982), « The Concept of Primacy in Historical Explanation », *Analyse und Kritik*, vol. 4, n°2, pp. 182-196.

FLEURBAEY Marc (1990), « Exploitation et inégalité chez J. Roemer », *Actuel Marx*, n°7, pp. 116-130.

FLEURBAEY Marc (1995), *Théories économiques de la justice*, Économica, Paris, Pp. 250.

FLEW Anthony ed. (1979), *A Dictionary of Philosophy*, Pan Books, Londres, Pp. 354.

FRANK Andre Gunder (1966), « Functionalism, Dialectics and Synthetics », *Science and Society*, vol. 30, n°1, pp. 95-107.

- FRANKFURT Harry (1988), *The Importance of What We Care About: Philosophical Essays*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 190.
- FRANKFURT Harry (2002), « Reply to G.A. Cohen » in BUSS, OVERTON, pp. 340-344.
- FREGE Gottlob (1994 [1879-1925]), *Écrits logiques et philosophiques*, Seuil, Paris, Pp. 233.
- FREEMAN Samuel ed. (2002), *The Cambridge Companion to John Rawls*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 585.
- FREUD Sigmund (1995 [1927]), *L'avenir d'une illusion*, PUF, Paris, Pp. 61 [*Die Zukunft einer Illusion*].
- FRIEDMAN Milton (1972 [1962]), *Capitalisme et liberté*, Robert Laffont, Paris, Pp. 250. [*Capitalism and Freedom*, University of Chicago Press, Chicago].
- FRIEDMAN Milton, FRIEDMAN Rose (1980 [1980]), *La liberté du choix*, Belfond, Paris, Pp. 315 [*Free to Choose*, University of Chicago Press, Chicago].
- GARAUDY Roger (1963), *Qu'est-ce que la morale marxiste ?*, Éditions Sociales, Paris, Pp. 232.
- GAVIN William J. ed. (1988), *Context over foundation: Dewey and Marx*, Reidel, Dordrecht, Pp. 259.
- GEORGE Henry (1879), *Progress and Poverty*, Robert Schalkenbach Foundation, New York, Pp. 406.
- GÉRARD-VARET Louis-André, PASSERON Jean-Claude ed. (1995), *Le modèle et l'enquête. Les usages du principe de rationalité dans les sciences sociales*, EHESS, Paris, Pp. 580.
- GERAS Norman (1985), « The Controversy about Marx and Justice », *New Left Review*, n°150, pp. 47-85.
- GIDDENS Anthony (1976), « Functionalism: après la lutte », *Social Research*, vol. 42, n°2, pp. 325-366.
- GIDDENS Anthony (1981), *A Contemporary Critique of Historical Materialism*, tome 1 : *Power, Property and the State*, Macmillan, Londres ; tome 2 : *The Nation-State and Violence*, Polity Press, Cambridge.
- GIDDENS Anthony (1982), « Commentary on the Debate », *Theory and Society*, vol. 11, n°4, pp. 527-539.
- GOLDSTICK Danny, MILLS Charles Wright (1989), « A New Old Meaning of "Ideology" », *Dialogue*, vol. 28, n°3, pp. 417-432.
- GORDON David (1990), *Resurrecting Marx: The Analytical Marxists on Exploitation, Freedom and Justice*, Transaction Books, New Brunswick, Pp. 155.
- GORDON David (1998), « A Reluctant Marxist – Review of Cohen's *Self-Ownership, Freedom and Equality* », *The Mises Review* [En ligne]. Vol. 4, n°1.

http://www.mises.org/misesreview_detail.asp?control=106&sortorder=issue#
(Page consultée le 3 juin 2004)

GORDON David (2000), « The Mythologies of Marxism – Review of Cohen’s *If You’re an Egalitarian, How Come You’re So Rich?* », *The Mises Review* [En ligne] Vol. 6, n°4.
http://www.mises.org/misesreview_detail.asp?control=171&sortorder=issue
(Page consultée le 5 juin 2004)

GORZ André (1975), *Écologie et politique*, Galilée, Paris, Pp. 190.

GOTTLIEB Roger S. (1984), « Feudalism and Historical Materialism: A Critique and A Synthesis », *Science and Society*, vol. 48, n°1, pp. 1-37.

GOTTLIEB Roger S. (1985), « Forces of Production and Social Primacy – Review of *Karl Marx’s Theory of History* », *Social Theory and Practice*, vol. 11, n°1, pp. 2-23.

GOTTLIEB Roger S. (1987), « Historical Materialism, Historical Laws and Social Primacy: Further Discussions on the Transition Debate », *Science and Society*, vol. 51, n°2, pp. 188-199.

GOULD Stephen Jay (1993 [1992]), *La foire aux dinosaures, réflexions sur l’histoire naturelle*, Seuil, Paris, Pp. 489 [*Bully for Brontosaurus: Reflections in Natural History*, W.W. Norton, New York].

GRAHAM Keith (1990), « Self-Ownership, Communism and Equality », *Supplement to the Proceedings of the Aristotelian Society*, vol. 64, pp. 45-61.

GRAHAM Keith (1996), « Identité collective, choix rationnel et marxisme analytique », *Actuel Marx*, n°19, pp. 115-127.

GRAMSCI Antonio (1978-1983), *Cahiers de prison*, Gallimard, Paris, trois tomes.

GRAY John (1988), « Against Cohen and Proletarian Unfreedom », *Social Philosophy and Policy*, vol. 6, n°1, pp. 77-112.

GRAY John (1989), « The Academic Romance of Marxism », *Times Literary Supplement*, 24 février-2 mars.

GRAY John (1993), *Post-Liberalism – Studies in Political Thought*, Routledge, Londres, Pp. 358.

GREFFE Xavier, LALLEMENT Jérôme, DE VROEY Michel ed. (2002), *Dictionnaire des grandes œuvres économiques*, Dalloz, Paris, Pp. 642.

GROSS Llewellyn ed. (1959), *Symposium on Sociological Theory*, Harper and Row, New York, Pp. 642.

GRUNDMANN Reinart (1991), *Marxism and Ecology*, Clarendon Press, Oxford, Pp. 191.

GUERRIEN Bernard (2002 [1993]), *La Théorie de jeux*, Économica, Paris, 3^{ème} édition, Pp. 112.

HAARSCHER Guy (1984), « Rawls, Marx et la question de la justice » in LADRIÈRE, VAN PARIJS, pp. 104-128.

HABERMAS Jurgen (1975a), « Towards a Reconstruction of Historical Materialism », *Theory and Society*, vol. 2, n°3, pp. 287-300.

HABERMAS Jurgen, RAWLS John (1997), *Débat sur la justice politique*, Cerf, Paris, Pp. 197.

HAHN Hans, NEURATH Otto, CARNAP Rudolph (1985 [1929]), « La conception scientifique du monde. Le Cercle de Vienne » in SOULEZ, pp. 105-151 [« Wissenschaftliche Weltauffassung: Der Wiener Kreis », Journées de l'Association Ernst-Mach de Vienne et de la Société « Für Empirische Philosophie » de Berlin, 15, 16 et 17 septembre].

HALFPENNY Peter (1983), « A Refutation of Historical Materialism », *Social Science Information*, vol. 22, n°1, pp. 61-87.

HANHEL Robin (2005), *Economic Justice and Democracy: From Competition to Cooperation (Pathways through the Twenty-First Century)*, Routledge, Londres, Pp. 440.

HARE Robert M. (1960), « A School for Philosophers », *Ratio*, vol. 2, n°2, pp. 107-120.

HARSANYI John C. (1968), « Individualistic versus Functionalistic Explanations in the Light of Game Theory » in LAKATOS, pp. 305-321 et 327-348.

HARSANYI John C. (1976), *Essays in Ethics, Social Behaviour and Scientific Explanation*, Reidel, Dordrecht, Pp. 262.

HAYEK Friedrich A. (1994 [1960]), *La constitution de la liberté*, Litec, Paris, Pp. 530 [*The Constitution of Liberty*, Routledge, Londres].

HEGEL Georg W.F. (1970 [1817]), *Encyclopédie des sciences philosophiques. 1. La science de la logique*, Vrin, Paris, Pp. 647 [*Enzyklopädie der philosophischen Wissenschaften*].

HEGEL Georg W.F. (1999 [1820]), *Principes de la philosophie du droit*, Flammarion, Paris, Pp. 444 [*Grundlinien der Philosophie des Rechts*].

HEGEL Georg W.F. (2002 [1806]), *Phénoménologie de l'esprit*, Gallimard, Paris, deux tomes [*Phänomenologie des Geistes*].

HELLER Agnès (1974), *The Theory of Need in Marx*, Allison and Bussy, Londres, Pp. 135.

HELLER Agnès (1982), *A Theory of History*, Routledge, Londres, Pp. 333.

HELVÉTIUS Claude-Adrien (1988 [1758]), *De l'esprit*, Fayard, Paris, Pp. 576.

HEMPEL Carl G. (1952), « Symposium: Problems of Concept and Theory Formation in the Social Sciences », *Science, Language and Human Rights*, vol. 1, pp. 65-86.

HEMPEL Carl G. (1959), « The Logic of Functional Explanation » in GROSS, pp. 271-307.

HEMPEL Carl G. (1965 [1940]), *Aspects of Scientific Explanation and Other Essays in the Philosophy of Science*, The Free Press, New York, Pp. 505.

HEMPEL Carl G. (1965 [1940]), « The Functions of General Laws in History » in HEMPEL, pp. 231-244.

HEMPEL Carl G. (1965 [1940]), « The Logic of Functional Explanation » in HEMPEL, pp. 297-330.

HERVIER André (1995), « Le concept d'exploitation à la croisée des chemins : Marx et Roemer », *Économie et société*, n°24, pp. 98-118.

HERVIER André (2002), « John Roemer *Free to Lose* » in GREFFE, LALLEMENT, DE VROEY, pp. 474-483.

HOBBS Thomas (1982 [1642]), *Le citoyen ou les fondements de la politique*, Flammarion, Paris, Pp. 408 [*On the citizen*].

HOBBS Thomas (2000 [1651]), *Léviathan ou Matière, forme et puissance de l'État chrétien et civil*, Gallimard, Paris, Pp. 1027 [*Leviathan*].

HOBBSAWM Eric J. (1984), « Marx and History », *New Left Review*, n°143, pp. 39-50.

HÖFFE Otfried (1988), « Dans quelle mesure la théorie de John Rawls est-elle kantienne ? » in AUDARD, DUPUY, SÈVE, pp. 54-72.

HOFFMAN John (1980), « Review of *Karl Marx's Theory of History* », *Science and Society*, vol. 44, n°2, pp. 229-231.

HOFFMAN John (1985-1986), « The Dialectic of Abstraction and Concentration in Historical Materialism », *Science and Society*, vol. 49, n°4, pp. 451-462.

HOLMSTROM Nancy (1983), « Marx and Cohen on Exploitation and the Labor Theory of Value », *Inquiry*, vol. 26, n°3, pp. 287-307.

HOMANS G.C. (1984), « Review of Elster's *Technical Change* », *Theory and Society*, vol. 13, n°4, pp. 609-613.

HONDERICH Ted (1982), « Against Teleological Historical Materialism », *Inquiry*, vol. 25, n°4, pp. 451-469.

HORKHEIMER Max (1996 [1937]), *Théorie traditionnelle et théorie critique*, Gallimard, Paris, Pp. 324 [« Traditionelle und kritische Theorie », *Sozialforschung*, n°6].

HOWARD Michael C., KING John E. (1989), « The Rational Choice Marxism of John Roemer: A Critique », *Review of Social Economy*, vol. 47, n°4, pp. 392-414.

HOWE Roger, ROEMER John (1981), « Rawlsian Justice as the Core of a Game », *American Economic Review*, vol. 71, n°5, pp. 880-895.

HUGHES Jonathan (2000), *Ecology and Historical Materialism*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 230.

HUGHES Jonathan (2001), « Analytical Marxism and Ecology: A Reply to Paul Burkett », *Historical Materialism*, vol. 9, pp. 153-167.

HUME David (1948 [1739]), *Traité de la nature humaine : essai pour introduire la méthode expérimentale dans les sujets moraux*, Aubier, Paris, deux tomes [A *Treatise of Human Nature*].

HUME David (1991 [1751]), *Enquête sur les principes de la morale*, Flammarion, Paris, Pp. 346 [Inquiry into the Principles of Morals].

HUNT E.K. (1992), « Analytical Marxism » in ROBERTS, FEINER, pp. 91-107.

HUNT Ian E. (1993), *Analytical and Dialectical Marxism*, Avebury, Aldershot, Pp. 224.

HUNT Ian E. (1998), « A Dialectical Interpretation and Resurrection of Historical Materialism », *Poznan Studies in the Philosophy of the Sciences and the Humanities*, vol. 60, pp. 153-195.

HUSAMI Ziyad (1978), « Marx on Distributive Justice », *Philosophy and Public Affairs*, vol. 8, n°1, pp. 27-64.

JACOB Pierre (1980), *De Vienne à Cambridge. L'héritage du positivisme logique de 1950 à nos jours*, Gallimard, Paris, Pp. 458.

JACOBS Lesley A. (1996), « The second wave of analytical Marxism », *Philosophy of the Social Sciences*, vol. 26, n°2, pp. 279-292.

JACOBY Russell (1981), *Dialectic of Defeat: Contours of Western Marxism*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 202.

JACOBY Russell (1989 [1987]), « Les derniers intellectuels », *L'Homme et la Société*, vol. 93, n°3, pp. 65-81 [JACOBY, 1987, pp. 115-190].

JAKUBOWSKI Franz (1971), *Les superstructures idéologiques dans la conception matérialiste de l'histoire*, Études et Documentation Internationales, Paris, Pp. 221.

JESSOP Bob (1977), « Recent Theories of the Capitalist State », *Cambridge Journal of Economics*, vol. 1, n°4, pp. 353-373.

KAHN Pierre (1996), *Le positivisme*, Quintette, Paris, Pp. 71.

KALECKI Michael (1971), *Selected Essays on the Dynamic of the Capitalist Economy, 1933-1970*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 198.

KALECKI Michael (1971), « Political Aspects of Full Employment » in KALECKI, pp. 139-141.

KAMOLNICK Paul (1988), *Classes: A Marxist Critique*, General Hall, New York, Pp. 174.

KAMOLNICK Paul (1996-1997), « GA Cohen's Refutation of Inegalitarianism and the Quest for a Contemporary Socialist Ethic », *Rethinking Marxism*, vol. 9, n°1, pp. 81-100.

KANT Emmanuel (1987 [1781]), *Critique de la raison pure*, Flammarion, Paris, Pp. 725 [Kritik der reinen Vernunft].

KANT Emmanuel (1992a [1792]), *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Vrin, Paris, Pp. 155 [Grundlegung zur Metaphysik der Sitten].

KANT Emmanuel (1992b), *Théorie et pratique du droit de mentir*, Vrin, Paris, Pp. 103.

- KANT Emmanuel (1993 [1797]), *Métaphysique des moeurs*, Vrin, Paris, deux tomes. Première partie : « Doctrine du droit ». Deuxième partie : « Doctrine de la vertu » [*Die Metaphysik der Sitten*].
- KATZ Claudio J. (1989), *From Feudalism to Capitalism: Marxian Theories of Class Struggle and Social Change*, Greenwood Press, New York, Pp. 197.
- KATZ Claudio J. (1993), « Karl Marx on the Transition from Feudalism to Capitalism », *Theory and Society*, vol. 22, n°3, pp. 363-389.
- KATZ Claudio J. (1994), « Debating the Dynamics of Feudalism: Challenges for Historical Materialism », *Science and Society*, vol. 58, n°2, pp. 195-204.
- KAUTSKY Karl (1977 [1907]), *Les trois sources du marxisme. L'œuvre historique de Marx*, Spartacus, Paris, Pp. 64.
- KENNEDY Simon B. (2005), « Review of *Karl Marx's Theory of History*, Revised Edition », *Historical Materialism*, vol. 13, n°4, pp. 331-344.
- KIEVE Ronald A. (1986), « From Necessary Illusion to Rational Choice? A critique of neo-Marxist Rational Choice Theory », *Theory and Society*, vol. 15, n°4, pp. 557-582.
- KIEVE Ronald A. (1988), « Review of Roemer's *Analytical Marxism* », *Science and Society*, vol. 52, n°2, pp. 229-232.
- KIRKPATRICK Graeme (1994), « Philosophical Foundations of Analytical Marxism », *Science and Society*, vol. 58, n°1, pp. 34-52.
- KIRKPATRICK Graeme (1994-1995), « On Analytical Marxism: Reply », *Science and Society*, vol. 58, n°4, pp. 487-489.
- KIRZNER Israel M. (1966), *An Essay on Capital*, Augustus M. Kelley, New York, Pp. 147.
- KIRZNER Israel M. (1989), *Discovery, Capitalism and Distributive justice*, Blackwell, New York, Pp. 179.
- KLAWITER Andrzej (1989), « Historical Materialism and the Visions of Social Development. A Study of Transformations of Marxian Periodization Formula », *Poznan Studies in the Philosophy of the Sciences and the Humanities*, vol. 13, pp. 9-38.
- KMITA Jerzy (1975), « Marx's Way of Explanation of Social Processes », *Poznan Studies in the Philosophy of the Sciences and the Humanities*, vol. 1, pp. 86-90.
- KMITA Jerzy, NOWAK Leszek (1970), « The Assumption of Rationality in the Human Sciences », *The Polish Sociological Bulletin*, n°1, pp. 43-68.
- KOHN Melvil L. ed. (1989), *Cross-National research in Sociology*, Sage, New York, Pp. 352.
- KOLAKOWSKI Leszek (1978), *Main currents of Marxism: Origins, Growth and Dissolution*, Oxford University Press, Oxford, trois tomes.

- KORSCH Karl (1964 [1923]), *Marxisme et Philosophie*, Minuit, Paris, Pp. 187 [*Marxismus und Philosophie*, Europäische Verlagsanstalt, Francfort].
- KORSGAARD Christine M. (1993), « G.A. Cohen: Equality of What? On Welfare, Goods and Capabilities. Amartya Sen: Capability and Well-Being Commentary » in NUSSBAUM, SEN, pp. 54-61.
- KORSGAARD Christine M. ed. (1996), *The Sources of Normativity*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 289.
- KOTZ David M., McDONNOUGH Terrence, REICH Michael ed. (1994), *Social Structure of Accumulation: The Political Economy of Growth and Crisis*, Cambridge University Press, New York, Pp. 326.
- KUHN Thomas (1972 [1962]), *La structure des révolutions scientifiques*, Flammarion, Paris, Pp. 251 [*The Structure of Scientific Revolutions*, University of Chicago Press, Chicago].
- KYMLICKA Will (1999 [1991]), *Les théories de la justice*, La Découverte, Paris, Pp. 363 [*Contemporary Political Philosophy: An Introduction*, Oxford University Press, Oxford].
- LA BOÉTIE Estienne de (1983 [1549]), *Discours de la servitude volontaire*, Flammarion, Paris, Pp. 220.
- LABICA Georges (1982), *Dictionnaire critique du marxisme*, PUF, Paris, Pp. 440.
- LABRIOLA Antonio (1897), *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, Giard, Paris, Pp. 349.
- LABRIOLA Antonio (1975), *Lettere a Benedetto Croce. 1885-1904*, Istituto italiano per gli studi storici, Naples, Pp. 420.
- LABRIOLA Antonio (1975 [1898]), « Lettre à Benedetto Croce, le 31 décembre 1998 », pp. 322-324.
- LADRIÈRE Jean (1984), « Philosophie politique et philosophie analytique » in LADRIÈRE, VAN PARIJS, pp. 212-259.
- LADRIÈRE Jean, VAN PARIJS Philippe ed. (1984), *Fondements d'une théorie de la justice : essais critiques sur la théorie de John Rawls*, Institut Supérieur de Philosophie, Louvain-la-Neuve, Pp. 275.
- LAFARGUE Paul (1891), « Karl Marx », *Neue Zeit*, vol. 9, n°1, pp. 10-17.
- LAIBMAN David (1984), « Modes of Production and Theories of Transition », *Science and Society*, vol. 48, n°3, pp. 257-294.
- LAIBMAN David (1987), « Modes of Transition: Replies to the Discussion and Further Comments », *Science and Society*, vol. 51, n°2, pp. 179-188.
- LAKATOS Imre ed. (1968), *Problems in the Philosophy of Science*, North-Holland, Amsterdam, Pp. 448.

LAKATOS Imre (1994 [1986]), *Histoire et méthodologie des sciences : Programmes de recherche et reconstruction rationnelle*, PUF, Paris, Pp. 268 [*The Methodology of Scientific Research Programs – Philosophical Papers*, Cambridge University Press, Cambridge].

LAKATOS Imre, FEYERABEND Paul (1999 [1968-1974]), *For and Against Method*, Chicago University Press, Chicago, Pp. 451.

LAMARCK Jean-Baptiste de Monet de (1815), *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres*, tome 1, Verdière, Paris, Pp. 450.

LAMARCK Jean-Baptiste de Monet de (1994 [1809]), *Philosophie zoologique, ou Exposition des considérations relative à l'histoire naturelle des animaux*, Flammarion, Paris, Pp. 718.

LANGE Oskar (1962), *Économie politique*, PUF, Paris, Pp. 403.

LAWSON Tony (2005), « The Nature of Heterodox Economics », *Cambridge Journal of Economics*, vol. 30, n°4, pp. 483-505.

LEBOWITZ Michael A. (1976), « Marx's Falling Rate of Profit: A Dialectical View », *Canadian Journal of Economics*, vol. 9, n°2, pp. 232-254.

LEBOWITZ Michael A. (1988), « Is 'Analytical Marxism' a Marxism? », *Science and Society*, vol. 52, n°2, pp. 191-214.

LEBOWITZ Michael A. (1992), *Beyond Capital: Marx's Political Economy of the Working Class*, Macmillan, Londres, Pp. 187.

LEBOWITZ Michael A. (1994), « Analytical Marxism and the Marxian theory of crisis », *Cambridge Journal of Economics*, vol. 18, n°2, pp. 163-179.

LEBOWITZ Michael A. (1999), « In Brenner, Everything is Reversed », *Historical Materialism*, vol. 4, pp. 109-129.

LECOURT Dominique (1983), « Comment 'Défendre le matérialisme historique' ? (A propos d'un livre de G.A. Cohen) », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, vol. 108, n°2, pp. 245-255.

LEE Frederic S., KEEN Steve (2004), « The Incoherent Emperor: A Heterodox Critique of Neoclassical Microeconomic Theory », *Review of Social Economy*, vol. 42, n°2, Pp. 169-199

LEFEBVRE Henri (1957), *Le matérialisme dialectique*, PUF, Paris, Pp. 156.

LEMENNICIER Bertrand (1991), « Le corps humain : Propriété de l'État ou Propriété de soi ? », *Droits : revue française de théorie juridique*, n°13, p. 111.

LEMENNICIER Bertrand (2001), « Cyber-interview », *Bulletin du cercle Hayek* [En ligne]. N°7.

<http://membres.lycos.fr/marcgrunert/LA%20PAGE%20WEB%20du%20Cercle%20HAYEK%20de%20Strasbourg.htm> (Page consultée le 11 juin 2004)

LEMIEUX Pierre (1983), *Du libéralisme à l'anarcho-capitalisme*, PUF, Paris, Pp. 171.

- LÉNINE Vladimir I. (1923), *Œuvres complètes*, tome 33 (août 1921 – mars 1923), Éditions Sociales, Paris, Pp. 577.
- LÉNINE Vladimir I. (1923), « Sous la bannière du marxisme, la portée du matérialisme militant » in LÉNINE, p. 236.
- LÉNINE Vladimir I. (1961 [1920]), *Œuvres*, tome 31 (avril – décembre 1920), Éditions Sociales, Paris, Pp. 599.
- LÉNINE Vladimir I. (1961 [1920]), « Le communisme » in LÉNINE.
- LÉNINE Vladimir I. (1970 [1916]), *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, Éditions en langues étrangères, Pékin, Pp. 158.
- LÉNINE Vladimir I. (1973), *Cahiers philosophiques*, Éditions Sociales, Paris, Pp. 607.
- LÉNINE Vladimir I. (1975 [1908]), *Matérialisme et empiriocriticisme*, Éditions en langues étrangères, Pékin, Pp. 465.
- LÉNINE Vladimir I. (1978), *Sur l'économie*, Éditions Sociales, Paris, Pp. 508.
- LEPAGE Henri (1978), *Demain le capitalisme*, Livre de Poche, Paris, Pp. 448.
- LEPAGE Henri (2003), « Entretien. Première partie : Genèse », *Le Québécois Libre*. [En ligne]. N°127, 16 août. <http://www.quebecoislibre.org/030816-03.htm> (Page consultée le 2 février 2005)
- LEVINE Andrew (1977), « Alienation as Heteronomy », *Philosophical Forum*, vol. 8, n°2-4, pp. 256-268.
- LEVINE Andrew (1981), « Althusser's Marxism », *Economy and Society*, vol. 10, n°3, pp. 243-283.
- LEVINE Andrew (1982), « Towards a Marxian Theory of Justice », *Politics and Society*, vol. 11, n°3, pp. 343-362.
- LEVINE Andrew (1984), *Arguing for Socialism – Theoretical Considerations (Critical Social Thought)*, Routledge, Londres, Pp. 241.
- LEVINE Andrew (1985), *The End of the State*, Verso, Londres, Pp. 198.
- LEVINE Andrew (1986), « Review of Elster's *Making Sense of Marx* », *Journal of Philosophy*, vol. 83, n°2, pp. 721-728.
- LEVINE Andrew (1989), « What is a Marxist Today? » in WARE, NIELSEN, pp. 29-58.
- LEVINE Andrew (1991), « Book Reviews. *History, Labour and Freedom: Themes from Marx* », *Journal of Philosophy*, vol. 88, n°5, pp. 267-275.
- LEVINE Andrew (2003), *A future for Marxism: Althusser, the Analytical Turn and Revival of Socialist Theory*, Pluto Press, Londres, Pp. 192.
- LEVINE Andrew, SOBER Elliott (1985), « What is Historical about Historical Materialism? », *Journal of Philosophy*, vol. 82, n°6, pp. 304-326.

- LEVINE Andrew, SOBER Elliott, WRIGHT Erik O. (1987), « Marxism and Methodological Individualism », *New Left Review*, n°152, pp. 67-84.
- LEVINE Andrew, WRIGHT Erik O. (1980), « Rationality and Class Struggle », *New Left Review*, n°123, pp. 47-68.
- LICHNEROWICZ André, PERROUX François, GADOFFRE Gilbert ed. (1996), *Analogie et connaissance*, Maloine, Paris, deux tomes.
- LLORENTE Renzo (2006), « Analytical Marxism and the Division of Labor », *Science and Society*, vol. 70, n°2, pp. 232-251.
- LOCK Grahame (1981), « G.A. Cohen and the crisis of Marxism », *Acta Politica*, n°3, pp. 385-403.
- LOCK Grahame (1988), « Louis Althusser and G.A. Cohen: a confrontation », *Economy and Society*, vol. 17, n°4, pp. 499-517.
- LOCK Grahame (1990), « Le marxisme analytique entre la philosophie et la science », *Actuel Marx*, n°7, pp. 131-138.
- LOCKE John (1967 [1690]), *Deuxième traité du gouvernement civil*, Vrin, Paris, Pp. 256 [*The Second treatise of civil government*].
- LOCKE John (1997 [1728]), *Deux traités du gouvernement*, Vrin, Paris, Pp. 282 [*Two treatises of government*].
- LUCASH Frank S. ed. (1986), *Justice and Equality Here and Now*, Cornell University Press, Ithaca, New York, Pp. 172.
- LUKÁCS Georg (1960 [1923]), *Histoire et conscience de classe*, Minuit, Paris, Pp. 385 [*Geschichte und Klassenbewusstsein*].
- LUKASOVA Adriana (1995), « Nozick's Libertarianism: A Qualified Defence », *Philosophical Notes*, n°32, pp. 1-2.
- LUKES Steven (1982a), « Marxism, Morality and Justice » in PARKINSON, pp. 177-205.
- LUKES Steven (1982b), « Can the Base be Distinguished from the Superstructure? », *Analyse und Kritik*, vol. 4, n°2, pp. 211-221.
- LUKES Steven (1985), *Marxism and Morality*, Oxford University Press, Oxford, Pp. 163.
- LUTHER Sara F., NEUMAIER John J., PARSONS Howard ed. (1995), *Diverse Perspectives on Marxist Philosophy: East and west*, Greenwood Press, Westport, Pp. 168.
- MACDONALD Graham (1992), « Philosophical Foundations for Functional Sociology » in WETHERLY, pp. 67-105.
- MACK Eric (2002a), « Self-Ownership, Marxism and Egalitarianism – Part I: challenges to historical entitlement », *Politics, Philosophy and Economics*, vol. 1, n°1, pp. 75-108.

- MACK Eric (2002b), « Self-Ownership, Marxism and Egalitarianism – Part II: challenges to the self-ownership thesis », *Politics, Philosophy and Economics*, vol. 1, n°2, pp. 237-276.
- MAGUAIN Denis (2002), « Les théories de la justice distributive post-rawlsiennes : revue de la littérature », *Revue économique*, vol. 53, n°2, pp. 165-200.
- MALCOLM Norman (1958), *Ludwig Wittgenstein: A Memoir*, Oxford University Press, Londres, Pp. 100.
- MALINOWSKI Bronislaw (1989 [1922]), *Les Argonautes du Pacifique occidental*, Gallimard, Paris, Pp. 606 [*Argonauts of the Western Pacific*].
- MALINOWSKI Bronislaw (2002 [1944]), *A Scientific Theory of Culture and other essays*, Routledge, Londres, Pp. 228.
- MALTHUS Thomas R. (1992 [1798]), *Essai sur le principe de population*, Flammarion, Paris, deux tomes [*An Essay on the Principle of Population*].
- MANDEL Ernest (1982), *La formation de la pensée économique de Karl Marx de 1843 jusqu'à la rédaction du « Capital »*, Maspéro, Paris, Pp. 218.
- MANDEL Ernest (1989), « How to Make No Sense of Marx » in WARE, NIELSEN, pp. 105-132.
- MANDELBAUM Maurice (1982), « G.A. Cohen's Defence of Functional Explanation », *Philosophy of the Social Sciences*, vol. 12, n°3, pp. 285-287.
- MARCUSE Herbert (1968 [1964]), *L'homme unidimensionnel : Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, Minuit, Paris, Pp. 283 [*One-Dimensional Man. Studies in the Ideology of Advanced Industrial Society*, Beacon Press, Boston].
- MARGALIT Avishai ed. (1991), *Isaiah Berlin: A Celebration*, Hogarth Press, Londres, Pp. 229.
- MARIC Michel (1996), « Égalité et équité, l'enjeu de la liberté. Amartya Sen face à John Rawls et à l'économie normative », *Revue française d'économie*, vol. 11, n°3, pp. 95-125.
- MARIC Michel (2004), « Pour une meilleure analyse des phénomènes de pauvreté et d'exclusion. Où en est l'économie du bien-être ? », *Cahiers du CERAS*, n°47, pp. 1-45.
- MARSHALL Gordon, ROSE David (1989), « Constructing the (W)right Classes » in WRIGHT, pp. 243-265.
- MARTIN Bill (1989), « How Marxism became analytic », *Journal of Philosophy*, vol. 86, n°11, pp. 659-666.
- MARX Karl (1856), « Speech at the Anniversary of the *People's Paper* », *The People's Paper*, 19 avril.
- MARX Karl (1882), « Préface », *Manifeste du parti communiste*, édition russe [En ligne]. <http://www.marxists.org/francais/marx/works/1882/01/kmfe18820121.htm>
(Page consultée le 23 septembre 2002)

MARX Karl (1927), *Œuvres philosophiques*, Costes, Paris, tome V.

MARX Karl (1927 [1842]), « Débat sur la loi tendant à réprimer les vols de bois » in MARX, p. 182 [« Debatten über das Holzdiebstahlsgesetz », *Rheinische Zeitung*, n°298, vol. 25].

MARX Karl (1946 [1845]), « Thèses sur Feuerbach » in ENGELS, pp. 51-53 [*Thesen über Feuerbach*].

MARX Karl (1957 [1859]), *Contribution à la critique de l'économie politique*, Éditions Sociales, Paris, Pp. 310 [*Zur Kritik der Politischen Ökonomie*].

MARX Karl (1963), *Œuvres – Économie I*, Gallimard, Paris, Pp. 1818.

MARX Karl (1963 [1857]), « Introduction générale à la critique de l'économie politique » in MARX, pp. 233-266.

MARX Karl (1964 [1865]), « Lettre à Engels, le 31 juillet 1865 », in MARX, ENGELS, p. 148.

MARX Karl (1968a [1845]), *L'idéologie allemande. Critique de la philosophie allemande la plus récente dans la personne de ses représentants Feuerbach, B. Bauer et Stirner, et du socialisme allemand dans celle de ses différents prophètes*, Éditions Sociales, Paris, Pp. 632 [*Die deutsche Ideologie*].

MARX Karl (1968b [1843]), *La question juive*, Union Générale d'Éditions, Paris, Pp. 186 [« Zur Judenfrage », *Deutsch Französische Jahrbücher*, n°1].

MARX Karl (1968c), *Œuvres – Économie II*, Gallimard, Paris, Paris, Pp. 1970.

MARX Karl (1968c [1880]), « Notes critiques sur le traité d'économie politique d'Adolph Wagner » in MARX, pp. 1531-1551 [« Randglossen zu Adolph Wagners "Lehrbuch der politischen Ökonomie" »].

MARX Karl (1972 [1844]), *Manuscrits de 1844*, Éditions Sociales, Paris, Pp. 178.

MARX Karl (1973 [1860]), « Lettre à Engels, le 19 décembre 1860 » in MARX, ENGELS, p. 20.

MARX Karl (1973 [1864]), « Lettre à Engels, le 4 juillet 1864 » in MARX, ENGELS, pp. 29-32.

MARX Karl (1973 [1868]), « Lettre à Kugelmann, le 6 mars 1868 » in MARX, ENGELS, pp. 59-60.

MARX Karl (1975 [1871]), *La guerre civile en France 1871 (La Commune de Paris)*, Éditions Sociales, Paris, Pp. 128 [« Der Bürgerkrieg in Frankreich », *Der Volksstaat*, vol. 28].

MARX Karl (1976a [1863]), *Théories sur la plus-value (Livre IV du « Capital »)*, Éditions Sociales, Paris, trois tomes [*Theorien über den Mehrwert*].

MARX Karl (1976b [1852]), *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*, Éditions Sociales, Paris, Pp. 156 [« Der achtzehnte Brumaire des Louis Bonaparte » in WEYDEMEYER Joseph, *Die Revolution*].

MARX Karl (1978a [1867]), *Le capital, Livre premier*, Éditions Sociales, Paris, trois tomes [*Das Kapital*. Band I].

MARX Karl (1978b [1885]), *Le capital, Livre deuxième*, Éditions Sociales, Paris, deux tomes [*Das Kapital*. Band II].

MARX Karl (1978c [1894]), *Le capital, Livre troisième*, Éditions Sociales, Paris, trois tomes [*Das Kapital*. Band III].

MARX Karl (1980 [1858]), *Manuscrits de 1857-1858*, Éditions Sociales, Paris, deux tomes.

MARX Karl (1981 [1867]), « Lettre à Engels, le 27 juin 1867 » in MARX, ENGELS, pp. 395.

MARX Karl (1982), *Œuvres – III : Philosophie*, Pléiade, Paris, Pp .1976.

MARX Karl (1982 [1847]), « La critique moralisante et la morale critique » in MARX, p. 754 [« Die moralisierende Kritik und die kritisierende Moral », *Deutsch-Brüsseler Zeitung*].

MARX Karl, ENGELS Friedrich (1961), *Études philosophiques*, Éditions Sociales, Paris, Pp. 208.

MARX Karl, ENGELS Friedrich (1964), *Lettres sur Le Capital*, Éditions Sociales, Paris, Pp. 456.

MARX Karl, ENGELS Friedrich (1969 [1844]), *La sainte famille ou Critique de la critique critique contre Bruno Bauer et consorts*, Éditions Sociales, Paris, Pp. 256 [*Die heilige Familie oder Kritik der kritischen Kritik*].

MARX Karl, ENGELS Friedrich (1972 [1875]), *Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt*, Éditions Sociales, Paris, Pp. 158 [*Kritik des Gothaer Programms*].

MARX Karl, ENGELS Friedrich (1973), *Lettres sur les sciences de la nature (et les mathématiques)*, Éditions Sociales, Paris, Pp. 158.

MARX Karl, ENGELS Friedrich (1981), *Correspondance*, tome 8 : janvier 1865-juin 1867, Éditions Sociales, Paris, Pp. 476.

MARX Karl, ENGELS Friedrich (1986 [1848]), *Manifeste du parti communiste*, Éditions Sociales, Paris, Pp. 186 [*Manifest der Kommunistischen Parte*].

MASON Sir John ed. (1986), *Predictability in Science and Society: A Joint Symposium of the Royal Society and the British Academy Held on 20 and 21 March 1986*, The Royal Society, Londres, Pp. 152.

MATTHEWS Betty ed. (1983), *Marx: A Hundred Years On*, Lawrence & Wishart, Londres, Pp. 312.

- MAYER Thomas F. (1989-1990), « In defense of Analytical Marxism », *Science and Society*, vol. 53, n°4, pp. 416-441.
- MAYER Thomas F. (1994), *Analytical Marxism*, Sage Publications, Thousand Oaks, Pp. 370.
- MAYER Thomas F. (1998), « Review of Roberts' Analytical Marxism: a Critique », *Imprints: a journal of analytical socialism*, vol. 3, n°1, pp. 79-92.
- McCARNEY Joseph (1986), « A new Marxist Paradigm? », *Radical Philosophy*, n°43, pp. 29-31.
- McCLOSKEY Donald (1985), *The Rhetoric of Economics*, Harvester Press, Brighton, Pp. 210.
- McDONNOUGH Terence (1994), « Social Structures of Accumulation, Contingent History and Stages of Capitalism » in KOTZ, McDONNOUGH, REICH, pp. 72-84.
- McLELLAN David ed. (1983), *Marx: The First Hundred Years*, St Martin's Press, New York, Pp. 315.
- McLELLAN David (1987), « Marx anglo-saxon », *Actuel Marx*, n°1, pp. 129-132.
- McLELLAN David, SAYERS Sean ed. (1990), *Socialism and Morality*, Macmillan, Londres, Pp. 194.
- McLENNAN Gregor (1981), *Marxism and the Methodologies of History*, Verso, Londres, Pp. 272.
- McLENNAN Gregor (1986a), « A New Marxist Paradigm – Review of *Making Sense of Marx* », *Radical Philosophy*, n°42, pp. 42-43.
- McLENNAN Gregor (1986b), « Marxist Theory and Historical Research: Between the Hard and Soft Options », *Science and Society*, vol. 50, n°1, pp. 85-95.
- McMURRIN Sterling M. ed. (1980), *Tanner Lectures on Human Values*, vol. 1, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 272.
- McMURTRY John (1978), *The Structure of Marx's World View*, Princeton University Press, Princeton.
- MEIJER G., HEIJMAN W.J.M., VAN OPHEM J.A.C., VERSTEGEN B.H.J. ed. (2006), *Heterodox views on economics and the economy of the global society*, Wageningen Academic Publishers, Wageningen, à paraître.
- MEIKLE Scott (1989), « A Critique of Wright's Theory of Contradictory Class Locations » in WRIGHT, pp. 173-183.
- MÉNARD Claude (1981), « La machine et le cœur. Essai sur les analogies dans le raisonnement économique » in LICHNEROWICZ, PERROUX, GADOFFRE, pp. 137-166.
- MEPHAM John, RUBEN David-Hillel ed. (1979-1981), *Issues in Marxist Philosophy*, Harvester Press, Brighton, quatre tomes.

- MERTON Robert (1965 [1957]), *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Plon, Paris, Pp. 514 [*Social Theory and Social Structure*, Free Press, New York].
- MEW Peter (1986), « G.A. Cohen on Freedom, Justice and Capitalism », *Inquiry*, vol. 29, n°3, pp. 305-313.
- MEYER Michel ed. (1994), *La philosophie anglo-saxonne*, PUF, Paris, Pp. 596.
- MILL John Stuart (1889 [1848]), *Principes d'économie politique*, Guillaumin, Paris, Pp. 220 [*Principles of Political Economy*].
- MILL John Stuart ed. (1968 [1863]), *L'utilitarisme*, Flammarion, Paris, Pp. 185 [*Utilitarianism*].
- MILLER David ed. (1991), *Liberty*, Oxford University Press, Oxford, Pp. 223.
- MILLER David (2002), « Two Ways to Think about Justice », *Politics, Philosophy and Economics*, vol. 1, n°1, pp. 5-28.
- MILLER Richard W. (1981), « Productive Forces and the Forces of Change: a Review of G.A. Cohen, *Karl Marx's Theory of History: A Defence* », *Philosophical Review*, vol. 90, n°1, pp. 91-117.
- MILLER Richard W. (1983a), « Marx and Morality », *Nomos*, vol. 26, pp. 3-32.
- MILLER Richard W. (1983b), « Marx in Analytical Philosophy: The Story of a Rebirth », *Social Science Quarterly*, vol. 64, n°4, pp. 846-861.
- MILLER Richard W. (1984a), « Producing Change: Work, Technology and Power in Marx's Theory of History » in BALL, FARR, pp. 59-84.
- MILLER Richard W. (1984b), *Analyzing Marx: Morality, Power and History*, Princeton University Press, Princeton, Pp. 320.
- MILLER Richard W. (1987), *Fact and Method: Explanation, Confirmation and Reality in the Natural and the Social Sciences*, Princeton University Press, Princeton, Pp. 611.
- MILLS Charles Wright (1985), « "Ideology" in Marx and Engels », *Philosophical Forum*, vol. 16, n°4, pp. 327-346.
- MILONAKIS Dimitris (1993-1994), « Prelude to the Genesis of Capitalism: The Dynamics of the Feudal Mode of Production », *Science and Society*, vol. 57, n°4, pp. 390-419.
- MOENE Karl Ove, WALLERSTEIN Michael (1995), « How Social Democracy Worked », *Politics and Society*, vol. 23, n°2, pp. 185-211.
- MORISHIMA Michio (1973), *Marx's Economics: A Dual Theory of Value and Growth*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 198.
- MORISHIMA Michio (1974), « The Fundamental Marxian Theorem », *Journal of Economic Literature*, vol. 12, n°1, pp. 71-75.

MORISHIMA Michio (1975 [1974]), « Marx à la lumière de la théorie économique moderne », *Économie appliquée*, tome 28, n°4, pp. 693-721 [« Marx in the Light of Modern Economic Theory », *Econometrica*, vol. 42, n°4, pp. 611-632].

MOSELEY Fred ed. (1995), *Heterodox Economic Theories: True or False*, Edgar, Aldershot, Pp. 142.

NAGEL Ernest (1961), *The Structure of Science: Problems in the Logic of Scientific Explanation*, Hackett, Indianapolis, Pp. 618.

NAGEL Ernest (1977), « Teleology Revisited – Functional Explanation in Biology », *Journal of Philosophy*, vol. 74, n°5, pp. 280-301.

NAGEL Thomas (1981), « Libertarianism without Foundations » in PAUL, pp. 191-205.

NEURATH Otto (1959 [1931-1932]), « Sociology and Physicalism » in AYER, pp. 282-317 [« Soziologie and Physikalismus », *Erkenntnis*, vol. II].

NEURATH Otto, CARNAP Rudolph, MORRIS Charles ed. (1970-1971 [1938-1955]), *Foundation of the Unity of Science: Toward an International Encyclopedia of Unified Science*, University of Chicago Press, Chicago, deux tomes.

NICKEL Tim (1992a), *Analytical Marxism: Exposition and Critique*, Thèse pour le doctorat en sociologie, Central Michigan University.

NICKEL Tim (1992b), « Analytical Marxism – The race for respectability », *Critical Sociology*, vol. 19, n°3, pp. 81-106.

NIELSEN Kai (1983), « On taking Historical Materialism seriously », *Dialogue*, vol. 22, n°2, pp. 319-338.

NIELSEN Kai (1993), « Analytical Marxism as critical theory: a theory in crisis », *Manuscrito*, vol. 16, n°1, pp. 5-36.

NIELSEN Kai, PATTEN Steven ed. (1981), *Marx and Morality*, Canadian Association for Publishing in Philosophy, Guelph, Pp. 379.

NOBLE James (1984), « Marxian Functionalism » in BALL, FARR, pp. 105-119.

NOLAN Paul (1993), *Natural Selection and Historical Materialism*, Glenfield Press, Watford, Pp. 256.

NOLAN Paul (2002a), « A Darwinian Historical Materialism » in BLACKLEDGE, KIRKPATRICK, pp. 76-97.

NOLAN Paul (2002b), « What's Darwinian about Historical Materialism? A Critique of Levine and Sober », *Historical Materialism*, vol. 10, n°2, pp. 143-169.

NOLAN Paul (2006), « Why G. A. Cohen Can't Appeal to Charles Darwin to Help Him Defend Karl Marx (But Why Others Can) », *Science and Society*, vol. 70, n°2, pp. 155-179.

NOWAK Leszek (1985), « Marxian Historical Materialism: the Case for Dialectical Retardation » in CHAVANCE, pp. 77-94.

NOWAK Leszek (1998), « The Adaptive Interpretation of Historical Materialism: A Survey – On a Contribution to Polish Analytical Marxism », *Poznan Studies in the Philosophy of the Science and the Humanities*, vol. 60, pp. 201-236.

NOZICK Robert (1988 [1974]), *Anarchie, État et utopie*, PUF, Paris, Pp. 448 [*Anarchy, State and Utopia*, Basic Books, New York].

NUSSBAUM Martha, SEN Amartya ed. (1993), *The Quality of Life*, Oxford University Press, Oxford, Pp. 472.

O'CONNOR James (1971), *The Fiscal Crisis of the State*, St Martin's Press, New York, Pp. 276.

O'KEEFFE Matthew (1992), « World-Ownership is not compatible with Self-Ownership: A Defence of Robert Nozick against G.A. Cohen », *Philosophical Notes*, n°20, pp. 1-10.

OKISHIO Nobuo (1961), « Technical changes and the rate of profit », *Kobe University Economic Review*, n°7, pp. 85-99.

OLSON Mancur (1978 [1965]), *Logique de l'action collective*, PUF, Paris, Pp. 199 [*Logique of collective action*, Harvard University Press, Cambridge].

OVERTON Richard (1998 [1646]), « An Arrow Against All Tyrants and Tyranny » in SHARP, pp. 54-73.

PAKULSKI Jan, WATERS Malcolm (1996), *The Death of Class*, Sage Publications, Londres, Pp. 173.

PANASIUK Ryszard, NOWAK Leszek ed. (1998), *Marx's Theories Today*, Rodopi, Atlanta, Pp. 457.

PARETO Vilfredo (1966 [1906]), *Manuel d'économie politique*, Droz, Genève, Pp. 696 [*Manual of Political Economy*].

PARKIN Frank (1979), *Marxism and Class Theory: A Bourgeois Critique*, Tavistock, Londres, Pp. 217.

PARKINSON George H.R. ed. (1982), *Marx and Marxisms*, Royal Institute in Philosophy Lecture Series, vol. 14, Cambridge University Press, Londres, Pp. 268.

PARSONS Talcott (1951), *The Social System*, Free Press, New York, Pp. 575.

PARSONS Talcott (1973 [1971]), *Le système des sociétés modernes*, Dunod, Paris, Pp. 170 [*The System of modern societies*, Prentice-Hall, Englewood Cliffs].

PAUL Ellen Frankel ed. (1988), *Equal Opportunity*, Blackwell, Oxford, Pp. 192.

PAUL Jeffrey ed. (1981), *Reading Nozick: Essays on Anarchy, State and Utopia*, Rowman, Totowa, Pp. 418.

PETERSON Grethe B. ed. (1992), *Tanner Lectures on Human Values*, vol. 13, University of Utah Press, Salt Lake City, Pp. 358.

PHILP Bruce (1996), « Anti-Reductionism, Methodological Individualism and Analytical Marxism », *Journal of Interdisciplinary Economics*, vol. 7, n°4, pp. 237-253.

PIERIK Roland (2002), « Distinguishing Agency from Structure – G.A. Cohen's Egalitarian Ethos Reassessed », communication à la conférence annuelle de la Law and Society Association, mai-juin.

PLAMENATZ John (1963), *Man and Society: A Critical Examination of Some Important Social and Political Theories from Machiavelli to Marx*, Longmans Green, Londres, trois tomes.

PLEKHANOV Gheorgi (1927 [1904]), *La conception matérialiste de l'histoire*, Éditions du PS SFIO, Paris, Pp. 35.

PLEKHANOV Gheorgi (1947 [1907]), *Les questions fondamentales du marxisme*, Éditions Sociales, Paris, Pp. 223.

POMPA Leon (1980), « Defending Marx's Theory of History », *Inquiry*, vol. 23, n°4, pp. 465-482.

POPPER Sir Karl R. (1978 [1972]), *La connaissance objective*, Complexe, Paris, Pp. 174 [*Objective knowledge: an evolutionary approach*, Clarendon Press, Oxford].

POPPER Sir Karl R. (1979 [1945]), *La société ouverte et ses ennemis*, Seuil, Paris, deux tomes [*The Open society and its enemies*, Routledge, Londres].

POPPER Sir Karl R. (1985 [1963]), *Conjectures et réfutations : la croissance du savoir scientifique*, Payot, Paris, Pp. 610 [*Conjectures and refutations: the growth of scientific knowledge*, Routledge, Londres].

POPPER Sir Karl R. (1985 [1963]), « Qu'est-ce que la dialectique ? » in POPPER, pp. 456-489 [« What is Dialectics? »].

POPPER Sir Karl R. (1985 [1963]), « Prédiction et prophétie dans les sciences sociales » in POPPER, pp. 490-505 [« Prediction and Prophecy in the Social Sciences »].

POPPER Sir Karl R. (1988 [1957]), *Misère de l'historicisme*, Press Pocket, Paris, Pp. 214 [*The Poverty of Historicism*, Routledge, Londres].

POUCH Thierry (2001), *Les économistes français et le marxisme : Apogée et déclin d'un discours critique (1950-2000)*, PUR, Rennes, Pp. 228.

POULANTZAS Nicos (1968), *Pouvoir politique et classes sociales de l'État capitaliste*, Maspéro, Paris, Pp. 399.

POULANTZAS Nicos (1974), *Les classes sociales dans le capitalisme aujourd'hui*, Seuil, Paris, Pp. 364.

PRZEWORSKI Adam (1977), « Proletariat into a Class: The Process of Class Formation from Karl Kautsky's *The Class Struggle* to Recent Controversies », *Politics and Society*, vol. 7, n°4, pp. 343-401.

PRZEWORSKI Adam (1980a), « The Material Bases of Consent: Economics and Politics in a Hegemonic System » in ZEITLIN, pp. 21-66.

PRZEWORSKI Adam (1980b), « Social Democracy as a Historical Phenomenon », *New Left Review*, n°122, pp. 27-58.

PRZEWORSKI Adam (1980c), « Material Interests, Class Compromise, and the Transition to Socialism », *Politics and Society*, vol. 10, n°1, pp. 125-153.

PRZEWORSKI Adam (1982), « The Ethical Materialism of John Roemer », *Politics and Society*, vol. 11, n°3, pp. 289-313.

PRZEWORSKI Adam (1985a), *Capitalism and Social Democracy*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 269.

PRZEWORSKI Adam (1985b), « Marxism and Rational Choice », *Politics and Society*, vol. 14, n°4, pp. 379-409.

PRZEWORSKI Adam (1986 [1985]), « Le défi de l'individualisme méthodologique à l'analyse marxiste » in BIRNBAUM, pp. 77-106 [« The Challenge of Methodological Individualism to Marxist Analysis », *Politics and Society*, vol. 15].

PRZEWORSKI Adam, WALLERSTEIN Michael (1982a), « Democratic Capitalism at the Crossroads », *Democracy*, vol. 2, pp. 52-68.

PRZEWORSKI Adam, WALLERSTEIN Michael (1982b), « The Structure of Class Conflict in Democratic Capitalist Societies », *American Political Science Review*, vol. 76, pp. 215-238.

QUINIOU Yvon (1996), « La question morale dans le marxisme », *Actuel Marx*, n°19, pp. 39-49.

RADER Melvin (1979), *Marx's Interpretation of History*, Oxford University Press, New York, Pp. 242.

RAILTON Peter (1986), « Explanatory Asymmetry in Historical Materialism », *Ethics*, vol. 97, n°1, pp. 233-239.

RASSELET Gilles (2001), « Le taux de profit et son évolution dans les analyses des marxistes et des radicaux américains contemporains » in DELAUNAY, pp. 163-221.

RAWLS John (1957), « Justice as Fairness », *Journal of Philosophy*, vol. 54, n°22, pp. 653-662.

RAWLS John (1975), « A Kantian Conception of Equality », *Cambridge Review*, vol. 96, n°2225, pp. 94-99.

RAWLS John (1977), « The Basic Structure as Subject », *American Philosophical Quarterly*, vol. 14, n°2, pp. 159-166.

RAWLS John (1980), « Kantian Constructivism in Moral Theory », *Journal of Philosophy*, vol. 77, n°9, pp. 515-572.

RAWLS John (1982), « Social Unity as Primary Goods » in SEN, WILLIAMS, pp. 159-186.

RAWLS John (1988 [1985]), « La théorie de la justice comme équité : une théorie politique et non pas métaphysique » in AUDARD, DUPUY, SEVE, pp.279-317 [« Justice as Fairness: Political Not Metaphysical », *Philosophy and Public Affairs*, vol. 14, n°3, pp. 223-251].

RAWLS John (1997 [1971]), *Théorie de la justice*, Seuil, Paris, Pp. 666 [*A Theory of Justice*, Harvard University Press, Cambridge].

RAWLS John (2001), *Justice as Fairness: A Restatement*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 214.

RAYMOND Pierre ed. (1997), *Althusser philosophe*, PUF, Paris, Pp. 184.

REE Jonathan (1980), « Le marxisme et la philosophie analytique – Review of *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, of *Marxism and Materialism* and of *Issues in Marxist Philosophy* », *Critique*, vol. 36, n°399-400, pp. 802-817.

REE Jonathan (1993) « English Philosophy in the Fifties », *Radical Philosophy*, n°65, pp.3-21.

REEVE Andrew ed. (1987), *Modern Theories of Exploitation*, Sage Publications, Londres, Pp. 209.

REICH Michael (1995), « Radical economics: successes and failures » in MOSELEY, pp. 45-70.

REIMAN Jeffrey H. (1987), « Exploitation, Force and the Moral Assessment of Capitalism: Thoughts on Roemer and Cohen », *Philosophy and Public Affairs*, vol. 16, n°1, pp. 3-41.

RESNICK Stephan A., WOLFF Richard D. (1992), « Radical Economics: A tradition of theoretical differences » in ROBERTS, FEINER, pp. 16-43.

ROBBINS Lionel (1947 [1932]), *Essai sur la nature et la signification de la science économique*, Librairie de Médecis, Paris, pp.157 [*An Essay on the Nature and Significance of Economic Science*, Macmillan, Londres].

ROBERTS Bruce, FEINER Susan ed. (1992), *Radical Economics*, Kluwer Academic Publishers, Londres, Pp. 252.

ROBERTS Marcus (1996), *Analytical Marxism: a Critique*, Verso, Londres, Pp. 272.

ROBERTS Marcus (1997), « Analytical Marxism – An Ex-Paradigm? The Odyssey of G.A. Cohen », *Radical Philosophy*, n°82, p. 17.

ROBINSON Hoke ed. (1995), *Proceedings of the Eighth International Kant Congress*, Marquette University Press, Milwaukee, trois tomes.

ROBINSON Joan (1971 [1942]), *Essai sur l'économie de Marx*, Dunod, Paris, Pp. 76 [*An Essay on Marxian Economics*, St Martin's Press, New York].

ROEMER John (1977), « Technical Change and the Tendency of the Rate of Profit to Fall », *Journal of Economic Theory*, vol. 16, n°2, pp. 403-424.

ROEMER John (1978), « Neoclassicism, Marxism and Collective Action », *Journal of Economic Issues*, vol. 12, n°1, pp. 147-161.

ROEMER John (1979a), « Mass action is no individually rational », *Journal of Economic Issues*, vol. 13, n°3, pp. 763-767.

ROEMER John (1979b), « Divide and conquer: microfoundations of a Marxian theory of wage discrimination », *Bell Journal of Economics*, vol. 10, n°2, pp. 695-705.

ROEMER John (1979c), « Continuing Controversy on the Falling Rate of Profit: Fixed Capital and Other Issues », *Cambridge Journal of Economics*, vol. 3, n°4, pp. 379-398.

ROEMER John (1980), « A General Equilibrium Approach to Marxian Economics », *Econometrica*, vol. 48, n°2, pp. 505-530.

ROEMER John (1981), *Analytical Foundations of Marxian Economic Theory*, Cambridge University Press, New York, Pp. 220.

ROEMER John (1982a), *A General Theory of Exploitation and Class*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 298.

ROEMER John (1982b), « New Directions in the Marxian Theory of Class and Exploitation », *Politics and Society*, vol. 11, n°3, pp. 253-287.

ROEMER John (1982c), « Reply », *Politics and Society*, vol. 11, n°3, pp. 375-394.

ROEMER John (1982d), « Property Relations vs. Surplus Value in Marxian Exploitation », *Philosophy and Public Affairs*, vol. 11, n°4, pp. 281-313.

ROEMER John (1982e), « Methodological Individualism and Deductive Marxism », *Theory and Society*, vol. 11, n°4, pp. 513-520.

ROEMER John (1985), « Should Marxists Be Interested in Exploitation? », *Philosophy and Public Affairs*, vol. 14, n°1, pp. 30-65.

ROEMER John ed. (1986), *Analytical Marxism*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 313.

ROEMER John (1986), « 'Rational Choice' Marxism: Some Issues of Method and Substance » in ROEMER, pp. 191-201.

ROEMER John (1988), *Free to Lose: An Introduction to Marxist Economic Philosophy*, Radius, Londres, Pp. 203.

ROEMER John (1989), « Marxism and Contemporary Social Science », *Review of Social Economy*, vol. 47, n°4, pp. 377-391.

ROEMER John (1993 [1992]), « Peut-il y avoir un socialisme après le communisme ? », *Actuel Marx*, n°14, pp. 25-44 [« Can there be Socialism after Communism? », *Politics and Society*, vol. 20, n°3, pp. 261-272].

ROEMER John ed. (1994a), *Foundations of Analytical Marxism*, Cambridge University Press, Cambridge, deux tomes.

- ROEMER John (1994b), *A Future for Socialism*, Harvard University Press, Cambridge, Pp. 178.
- ROEMER John (1997), *Theories of Distributive Justice*, Harvard University Press, Cambridge, Pp. 352.
- ROEMER John (1998), « Socialism's Future: An Interview », *Imprints: a journal of analytical socialism*, vol. 3, n°1, pp. 4-24.
- ROEMER John (2002), « Egalitarianism against the Veil of Ignorance », *Journal of philosophy*, vol. 99, n°4, pp. 167-184.
- ROEMER John (2003), « Review of *If You're an Egalitarian, How Come You're So Rich?* », *Mind*, vol. 112, n°445, pp. 106-112.
- ROEMER John, WRIGHT Erik O. ed. (1996), *Equal Shares*, Verso, Londres, Pp. 288.
- ROTHBARD Murray (1977), « Robert Nozick and the Immaculate Conception of the State », *Journal of Libertarian Studies*, vol. 1, n°1, pp. 45-57.
- ROTHBARD Murray (1978 [1973]), *For a New Liberty, The Libertarian Manifesto*, revised edition, Libertarian Review Foundation, New York, Pp. 333.
- ROTHBARD Murray (1991 [1982]), *L'éthique de la liberté*, Les Belles Lettres, Paris, Pp. 435 [*The Ethics of Liberty*, Humanities Press, Atlantic Islands].
- ROUBINE Isaac (1978), *Essais sur la théorie de la valeur de Marx*, Maspéro, Paris, Pp. 362.
- ROUSSEAU Jean-Jacques (1962 [1761]), *Du contrat social*, Garnier, Paris, Pp. 507
- ROUSSEAU Jean-Jacques (1964 [1755]), *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité*, Gallimard, Paris, Pp. 189.
- RUBEN David-Hillel (1981), « Review Article: Cohen, Marx and the Primacy Thesis », *British Journal of Political Science*, vol. 11, n°2, pp. 227-234.
- RUSSELL Bertrand (2002 [1914]) *La méthode scientifique en philosophie : notre connaissance du monde extérieur*, Payot, Paris, Pp. 290 [*Our knowledge of the external world: as a field for scientific method in philosophy*, Open Court, Chicago].
- RYAN Alan ed. (1979a), *The Idea of Freedom: Essays in the Honour of Isaiah Berlin*, Oxford University Press, Oxford, Pp. 297.
- RYAN Alan (1979b), « What Marx was saying – Review of *Karl Marx's Theory of History: A Defence* », *New Society*, n°85, p. 152.
- RYAN Alan (1986), « The Marx Problem Book », *Times Literary Supplement*, 25 avril, p. 437.
- SAMUELSON Paul (1967), « Marxian Economics as Economics », *American Economic Review*, vol. 57, n°2, pp. 616-623.

SAMUELSON Paul (1971), « Understanding the Marxian notion of exploitation: a summary of the so-called transformation problem between Marxian values and competitive prices », *Journal of Economic Literature*, vol. 9, n°2, pp. 399-431

SAMUELSON Paul (1982), « The Normative and Positivistic Inferiority of Marx's Values Paradigm », *Southern Economic Journal*, vol. 49, n°1, pp. 11-18.

SARTRE Jean-Paul (1958-1960), *Critique de la raison dialectique*, Gallimard, Paris, deux tomes.

SAYER Derek (1983), *Marx's Method: Ideology, Science and Critique in Capital*, Harvester Press, Brighton, Pp. 197.

SAYER Derek (1987), *The Violence of Abstraction: The Analytic Foundations of Historical Materialism*, Blackwell, Oxford, Pp. 173.

SAYERS Sean (1980), « Forces of Production and Relations of Production in Socialist Society », *Radical Philosophy*, n°24, pp. 19-26.

SAYERS Sean (1987), « Jon Elster's New Clothes – Review of Elster's *An Introduction to Karl Marx* and of *Karl Marx: A Reader* », *Radical Philosophy*, n°46, pp. 40-41.

SAYERS Sean (1989), « Analytical Marxism and Morality » in WARE, NIELSEN, pp. 81-104.

SAYERS Sean (1991 [1984]), « Marxism and the Dialectical Method: A Critique of G.A. Cohen » in SAYERS, OSBORNE, pp. 140-168 [*Radical Philosophy*, n°36, pp. 4-13].

SAYERS Sean (1998), *Marxism and Human Nature*, Routledge, Londres, Pp. 203.

SAYERS Sean (2000), « Review of Cohen's *If You're an Egalitarian, How Come You're So Rich?* », *Radical Philosophy*, n°104, pp. 39-41.

SAYERS Sean, OSBORNE Peter ed. (1991), *Socialism, Feminism and Philosophy, A Radical Philosophy Reader*, Routledge, New York, Pp. 256.

SAYRE Robert (1989), « La gauche contemporaine aux États-Unis : mouvements d'hier et pensée d'aujourd'hui. Présentation », *L'Homme et la Société*, vol. 93, n°3, pp. 7-10.

SCANLON Thomas M. (1975), « Preference and Urgency », *Journal of Philosophy*, vol. 72, n°19, pp. 655-669.

SCANLON Thomas M. (1986), « Equality of Resources and Equality of Welfare: A Forced Marriage? », *Ethics*, vol. 97, n°7, pp. 111-118.

SCANLON Thomas M. (1999), *What we owe to each other*, Harvard University Press, Harvard, Pp. 420.

SCHWARTZ Justin (1992), « From Libertarianism to Egalitarianism », *Social Theory and Practice*, vol. 18, n°3, pp. 259-288.

SCHWARTZ Justin (1993), « Functional Explanation and Metaphysical Individualism », *Philosophy of Science*, vol. 60, n°2, pp. 278-301.

- SCHWARTZ Justin (1994), « What's Wrong with Exploitation? », *Nous*, vol. 29, pp. 158-188.
- SCHWARTZ Justin (1995), « In Defense of Exploitation », *Economics and Philosophy*, vol. 11, n°2, pp. 295-307.
- SEBESTIK Jan, SOULEZ Antonia (2001), *Le cercle de Vienne, doctrines et controverses*, L'Harmattan, Paris, Pp. 313.
- SEN Amartya K. (1973), *On Economic Inequality*, Oxford University Press, Oxford, Pp. 130.
- SEN Amartya K (1982), *Choice, Welfare and Measurement*, Blackwell, Oxford, Pp. 460.
- SEN Amartya K (1984), *Resources, Values and Development*, Harvard University Press, Cambridge, Pp. 512.
- SEN Amartya K (1984), « Rights and Capabilities » in SEN, pp. 307-324.
- SEN Amartya K (1984), « Goods and People » in SEN, pp. 509-532.
- SEN Amartya K (1985a), « Well-being, Agency and Freedom: The Dewey Lectures 1984 », *Journal of Philosophy*, vol. 82, n°4, pp. 169-220.
- SEN Amartya K (1985b), *Commodities and capabilities*, North-Holland, Amsterdam, Pp. 130.
- SEN Amartya K ed. (1987), *The Standard of Living*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 125.
- SEN Amartya K (1990), « Justice: Means versus Freedom », *Philosophy and Public Affairs*, vol. 19, n°2, pp. 111-121.
- SEN Amartya K (1993 [1987]), *Éthique et économie*, PUF, Paris, Pp. 364 [*On Ethics and Economics*, Blackwell, Oxford].
- SEN Amartya K (1993 [1980]), « Quelle égalité ? » in SEN, pp. 189-213 [« Equality of What? » in McMURRIN, pp. 197-220].
- SEN Amartya K (2000 [1992]), *Repenser l'égalité*, Seuil, Paris, Pp. 281 [*Inequality Reexamined*, Clarendon Press, Oxford].
- SEN Amartya K, WILLIAMS Bernard ed. (1982), *Utilitarianism and Beyond*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 290.
- SÈVE Lucien (2004), *Penser avec Marx aujourd'hui*, tome 1 : *Marx et nous*, La Dispute, Paris, Pp. 288.
- SÈVE René (1988), « John Rawls et la philosophie politique » in AUDARD, pp. 23-36.
- SHARP Andrew ed. (1998), *The English Levellers*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 262.
- SHAW William H. (1978), *Marx's Theory of History*, Stanford University Press, Stanford, Pp. 202.

- SHAW William H. (1979), « “The Handmill Gives You the Feudal Lord”: Marx’s Technological Determinism », *History and Theory. Studies in the Philosophy of History*, vol. 18, n°2, pp. 155-176.
- SHAW William H. (1983), « Marx’s Historical Materialism: The Traditional Interpretation and its Critics », *South African Journal of Philosophy*, vol. 2, n°3, pp. 97-105.
- SHAW William H. (1986), « Historical Materialism and the Development Thesis », *Philosophy of the Social Sciences*, vol. 16, n°2, pp. 197-210.
- SHAW William H. (1992), « Duquette and the Primacy Thesis », *Philosophy of the Social Sciences*, vol. 22, n°2, pp. 214-217.
- SICA Alan, TURNER Stephen P. ed. (2005), *A Disobedient Generation: Social Theorists in the Sixties*, Sage Publications, Londres, Pp. 336.
- SIDGWICK Henry (1996 [1874]), *The Methods of Ethics*, Thommes, Bristol, Pp. 473.
- SINCLAIR Upton (1923), *The Goose-Step: a study of American education*, publié par l’auteur, Pasadena, Pp. 488.
- SINGER Peter (1976), « Why Nozick is not so Easy to Refute », *Western Political Quarterly*, vol. 29, n°2, pp. 191-192.
- SINGER Peter (1979), « On your Marx », *The New York Review of Books*, vol. 26, n°20, pp. 44-47.
- SINGER Peter (1980), « Marx and the Giraffe – Reply to Cohen », *The New York Review of Books*, vol. 27, n°2, p. 44.
- SKOLIMOWSKI Henryk (1965), « Analytical-Linguistic Marxism in Poland », *Journal of the History of Ideas*, vol. 26, n°2, pp. 235-258.
- SKOLIMOWSKI Henryk (1967), *Polish Analytical Philosophy*, Routledge, Londres, Pp. 101.
- SMART John J.C., WILLIAMS Bernard (1985), *Utilitarianism: For and Against*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 155.
- SMITH Adam (2000 [1776]), *Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Économica, Paris, Pp. 389 [*An Inquiry into the Nature and the Causes of the Wealth of Nations*].
- SMITH Murray E.G. (1992), « The Value Abstraction and the Dialectic of Social Development », *Science and Society*, vol. 56, n°3, pp. 261-290.
- SMITH Murray E.G. (1994), « The “Intentional Primacy” of the Relations of Production: Further Reflections on the Dialectic of Social Development », *Science and Society*, vol. 58, n°1, pp. 72-78.
- SMITH Paul (1998), « Incentives and Justice: G.A. Cohen’s Egalitarian Critique of Rawls », *Social Theory and Practice*, vol. 24, n°2, pp. 205-235.

SMITH Tony (1990a), « Analytical Marxism and Marx's Systematic Dialectical Theory », *Man and World, an international philosophical review*, vol. 23, n°3, pp. 321-343.

SMITH Tony (1990b), *The Logic of Marx's Capital: Replies to Hegelian Criticisms*, State University of New York Press, Albany, Pp. 271.

SMITH Tony (1993), *Dialectical Social Theory and its Critics: From Hegel to Analytical Marxism and Postmodernism*, State University of New York Press, Albany, Pp. 173.

SOBER Elliott (1999), « Altruism, Biology and Society: An Interview », *Imprints: a journal of analytical socialism*, vol. 3, n°3, pp. 197-213.

SOULEZ Antonia ed. (1985), *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, PUF, Paris, pp. 364.

SPENCER David A. (2000), « The demise of radical political economics? An essay on the evolution of a theory of capitalist production », *Cambridge Journal of Economics*, vol. 24, n°5, pp. 543-564.

SPENCER Herbert (1996 [1851]), *Social Statics*, Routledge, Londres, Pp. 476.

SPENCER Neville (1997), « A non-bullshit look at 'non-bullshit' Marxism – Review of Roberts », *Green Left Weekly* [En ligne]. N°270.

<http://www.greenleft.org.au/back/197/270/270p26.htm>

(Page consultée le 22 octobre 2002)

SRAFFA Piero (1970 [1960]), *Production de marchandises par des marchandises : prélude à une critique de la théorie économique*, Dunod, Paris, Pp. 124 [*Production of commodities by means of commodities: prelude to a critique of economic theory*, Cambridge University Press, Cambridge].

STEEDMAN Ian (1977), *Marx after Sraffa*, New Left Books, Londres, Pp. 218.

STEINER Hillel (1977a), « The Natural Right to the Means of Production », *Philosophical Quarterly*, vol. 26, n°106, pp. 41-49.

STEINER Hillel (1977b), « Nozick on Appropriation », *Mind*, vol. 87, n°345, pp. 109-110.

STEINER Hillel (1981), « Justice and Entitlement » in PAUL, pp. 380-382.

STEINER Hillel (1984), « A Liberal Theory of Exploitation », *Ethics*, vol. 94, n°2, pp. 225-242.

STEINER Hillel (1994), *An Essay on Rights*, Blackwell, Oxford, Pp. 352.

STEVENS Jacob (2001), « G.A. Cohen's Revolution in Morals – Review of *If You're an Egalitarian, How Come You're So Rich?* », *New Left Review*, Second Series, n°7, pp. 145-150.

SUCHTING Wallis A. (1982), « "Productive Forces" and "Relations of Production" in Marx », *Analyse und Kritik*, vol. 4, n°2, pp. 159-181.

SUCHTING Wallis A. (1993), « Reconstructing Marxism », *Science and Society*, vol. 57, n°2, pp. 133-159.

- SUCHTING Wallis A. (1994), « Reconstructing Marxism: a Reply », *Science and Society*, vol. 58, n°3, pp. 53-60.
- SWEEZY Paul M. (1942), *The Theory of Capitalist Development: Principles of Marxian Political Economy*, Monthly Review Press, New York, Pp. 398.
- SWEEZY Paul M. (1986), « Feudalism-to-Capitalism Revisited », *Science and Society*, vol. 50, n°1, pp. 81-84.
- SYPNOWICH Christine (2006), *The Egalitarian Conscience: Essays in Honour of G.A. Cohen*, Oxford University Press, Oxford, Pp. 256.
- SZTOMPKA Piotr (1974), *System and Function: Toward a Theory of Society*, Academic Press, New York, Pp. 213.
- TAKAMASU Akira (1994), « Analytical Marxism and Mathematical Marxian Economics », *Chulalongkorn Journal of Economics*, vol. 6, n°3, pp. 330-349.
- TAKAMASU Akira, MATSUI Akira ed. (1999), *Marxisme Analytique*, Presses de Nakanishiya, Kyoto (en japonais).
- TARRIT Fabien (2006a), « Le marxisme analytique américain, un oxymore ? », *Fondations*, n°1, pp. 116-133.
- TARRIT Fabien (2006b), « O materialismo histórico de Cohen: um determinismo tecnológico fadado a uma guinada normativa », *Outubro*, n°14.
- TARRIT Fabien (2006c), « Marxisme et philosophie analytique. Un essai de réconciliation autour de Cohen » in CHEVALIER, pp. 91-102.
- TARRIT Fabien (2006d), « Another Marxism. A Delimitation of Analytical Marxism » in MEIJER, HEIJMAN, VAN OPHEM, VERSTEGEN, à paraître.
- TARRIT Fabien (2006e), « A Brief History, Scope and Peculiarities of 'Analytical Marxism' », *Review of Radical Political Economics*, vol. 38, n°4, à paraître.
- TAYLOR Michael ed. (1988), *Rationality and Revolution*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 271.
- THERBORN Goran (1976), *Science, Class and Society: On the Formation of Sociology and Historical Materialism*, New Left Books, Londres, Pp. 461.
- THOMPSON Edward P. (1980), *The Poverty of Theory*, Merlin Press, Londres, Pp. 406.
- THOMPSON Edward P. (1988 [1963]), *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Seuil, Paris, Pp. 791 [*The Making of the English Working Class*, Gollancz, Londres].
- TORRANCE John (1985), « Reproduction and Development: a Case for a 'Darwinian' Mechanism in Marx's Theory of History », *Political Studies*, vol. 33, n°3, pp. 382-398.
- TROTSKY Léon (1963 [1936]), *La révolution permanente*, Minuit, Paris, Pp. 265.
- TURNER Jonathan ed. (2001), *The Handbook of Sociological Theory*, Kluwer Academic Publishers, New York, Pp. 745.

- VALLENTYNE Peter (2000), « Left-Libertarianism: A Primer » in VALLENTYNE, STEINER, 2000a, pp. 1-20.
- VALLENTYNE Peter, STEINER Hillel ed. (2000a), *Left-Libertarianism and Its Critics: The Contemporary Debate*, Macmillan, Londres, Pp. 408.
- VALLENTYNE Peter, STEINER Hillel ed. (2000b), *The Origins of Left-Libertarianism: An Anthology of Historical Writings*, Macmillan, Londres, Pp. 248.
- VAN DEN BERGHE Pierre L. (1963), « Dialectic and Functionalism: towards a Theoretical Synthesis », *American Sociological Review*, vol. 28, n°5, pp. 695-705.
- VAN DER LINDEN Henricus (1987), *Kantian Ethics and Socialism*, Hackett, Cambridge, Pp. 384.
- VAN DER VEEN Robert J. (1978), « Property, Exploitation, Justice. An Inquiry into their Relationship in the Work of Nozick, Rawls and Marx », *Acta Politica*, vol. 13, n°4, pp. 433-465.
- VAN DER VEEN Robert J. (1987), « Can socialism be non-exploitative? » in REEVE, pp. 81-110.
- VAN DER VEEN Robert J., VAN PARIJS Philippe (1985), « Entitlement Theories of Justice: From Nozick to Roemer and beyond », *Economics and Philosophy*, vol. 1, n°1, pp. 69-81.
- VAN DER VEEN Robert J., VAN PARIJS Philippe (1986), « A Capitalist Road to Communism », *Theory and Society*, vol. 15, n°5, pp. 635-655.
- VAN PARIJS Philippe (1978), « Théorie des catastrophes et matérialisme historique », *Revue française de sociologie*, vol. 19, n°2, pp. 195-220.
- VAN PARIJS Philippe (1979), « From Contradiction to Catastrophe », *New Left Review*, n°115, pp. 87-96.
- VAN PARIJS Philippe (1980), « The Falling-Rate-of-Profit Theory of Crisis. A Rational Reconstruction by Way of Obituary », *Review of Radical Political Economics*, vol. 12, n°1, pp. 1-16.
- VAN PARIJS Philippe (1981), *Evolutionary Explanation in the Social Sciences: an Emerging Paradigm*, Rowman, Totowa, Pp. 255.
- VAN PARIJS Philippe (1982a), « La nouvelle philosophie politique anglo-saxonne. Panorama bibliographique », *Revue philosophique de Louvain*, vol. 80, n°4, pp. 620-652.
- VAN PARIJS Philippe (1982b), « Functional Marxism Rehabilitated: a Comment on Elster », *Theory and Society*, vol. 11, n°4, pp. 497-511.
- VAN PARIJS Philippe (1982c), « Marxism's Central Puzzle » *Analyse und Kritik*, vol. 4, n°2, pp. 197-210.
- VAN PARIJS Philippe (1982c), « Perverse effects and social contradictions: Analytical vindication of dialectics? », *British Journal of Sociology*, vol. 33, n°4, pp. 589-603]

- VAN PARIJS Philippe (1983a), « The Shifting Primacy Puzzle. A Rejoinder », *Analyse und Kritik*, vol. 5, n°2, pp. 223-230.
- VAN PARIJS Philippe (1983b), « Why Marxist Economics Needs Microfoundations: Postscript To An Obituary », *Review of Radical Political Economics*, vol. 15, n°2, pp. 111-124.
- VAN PARIJS Philippe (1985), « Marx, l'écologie et la transition directe du capitalisme au communisme » in CHAVANCE, pp. 135-155.
- VAN PARIJS Philippe (1986), « A Revolution in Class Theory », *Politics and Society*, vol. 15, n°4, pp. 453-482.
- VAN PARIJS Philippe (1987), « Exploitation and the Libertarian Challenge », in REEVE, pp. 111-131.
- VAN PARIJS Philippe (1988), « Rawls face aux libertariens » in AUDARD, DUPUY, SÈVE, pp. 193-218.
- VAN PARIJS Philippe (1989), « In Defence of Abundance » in WARE, NIELSEN, pp. 467-495.
- VAN PARIJS Philippe (1991), *Qu'est-ce qu'une société juste ? Introduction à la pratique de la philosophie politique*, Seuil, Paris, Pp. 311.
- VAN PARIJS Philippe ed. (1992), *Arguing for Basic Income: ethical foundations for a radical reform*, Verso, Londres, Pp. 248.
- VAN PARIJS Philippe ed. (1993), *Marxism Recycled*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 262.
- VAN PARIJS Philippe (1995), *Real Freedom for All: What (if anything) Can Justify Capitalism?*, Oxford University Press, Oxford, Pp. 330.
- VAN PARIJS Philippe (1997), « The Need for Basic Income: An interview », *Imprints: a journal of analytical socialism*, vol. 1, n°3, pp. 5-22.
- VENABLE Vernon (1945), *Human Nature: The Marxian View*, Knopf, New York, pp. 217.
- VON NEUMANN John, MORGENSTERN Oskar (1944), *Theory of Games and Economic Behavior*, Princeton University Press, Princeton, Pp. 625.
- VON WEISZÄCKER Carl C. (1971), *Steady-State Capital Theory*, Springer, New York, Pp. 102.
- WALRAS Léon (1990), *Œuvres économiques complètes*, tome 9 : « Etudes d'économie sociale pure », Économica, Paris, Pp. 535.
- WALZER Michael (1997 [1983]), *Sphères de justice : une défense du pluralisme et de l'égalité*, Seuil, Paris, Pp. 475 [*Spheres of Justice: A Defense of Pluralism and Equality*, Blackwell, Oxford].
- WARE Robert Bruce (1989), « How Marxism is Analyzed: An Introduction » in WARE, NIELSEN, pp. 1-26.

WARE Robert Bruce, NIELSEN Kai ed. (1989), *Analyzing Marxism – New Essays on Analytical Marxism*, University of Calgary Press, Calgary, Pp. 549.

WARE Robert Bruce, NIELSEN Kai (1989), « Analyzing Marxism – New Essays on Analytical Marxism » in WARE, NIELSEN, pp. 497-539.

WARREN Paul (1991), « Explaining Historical Development: A Marxian Critique of Cohen's Historical Materialism », *Clio*, vol. 20, n°3, pp. 253-271.

WARREN Paul (1994), « Self-Ownership, Reciprocity and Exploitation, or: Why Marxists Shouldn't be Afraid of Robert Nozick », *Canadian Journal of Philosophy*, vol. 24, n°1, pp. 33-56.

WARREN Paul (2004), « Locating the Injustice of Exploitation: Some Thoughts on G.A. Cohen's 'Exploitation in Marx' », *Imprints: egalitarian theory and practice*, vol. 8, n°1, pp. 68-81.

WEBER Max (2000 [1905]), *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Flammarion, Paris, Pp. 394 [*Die protestantische Ethik und der 'Geist' des Kapitalismus*].

WETHERLY Paul ed. (1992), *Marx's Theory of History: The Contemporary Debate*, Avebury, Newcastle, Pp. 242.

WETHERLY Paul (1992), « Mechanisms, Methodological Individualism and Marxism: A Response to Elster » in WETHERLY, pp. 107-131.

WETHERLY Paul (1992), « The Factory Acts: Class Struggle and Functional Requirement in the Explanation of Legislative Intervention » in WETHERLY, pp. 181-203.

WETHERLY Paul (2006), « The Theory of the State in Cohen's Functional Interpretation of Marx's Theory of History », *Science and Society*, vol. 70, n°2, pp. 205-231.

WETHERLY Paul, CARLING Alan (1992), « Historical Materialism – An analytical outline of historical materialism » in WETHERLY, pp. 31-64.

WETHERLY Paul, CARLING Alan (1992), « Historical Materialism: An Analytical Introduction » in WETHERLY, pp. 133-159.

WILKINSON T.M. (2001), « Equality and the Moral Revolution – Review of Cohen's *If You're an Egalitarian, How Come You're So Rich?* », *Imprints: a journal of analytical socialism*, vol. 5, n°3, pp. 272-282.

WILLIAMS Andrew (1992), « Cohen on Locke, Land and Labour », *Political Studies*, vol. 40, n°1, pp. 51-66.

WITTGENSTEIN Ludwig (1958), « Letter to Norman Malcolm, November 1944 » in MALCOLM, pp. 39-40.

WITTGENSTEIN Ludwig (1986 [1921]), *Tractatus logico-philosophicus*, Gallimard, Paris, Pp. 364 [*Logisch-Philosophische Abhandlung*].

WOLFF Jonathan (2002), *Why Read Marx Today?*, Oxford University Press, Londres, Pp. 236.

- WOLFF Jonathan (2003), « Karl Marx » in ZALTA [En ligne].
<http://plato.stanford.edu/entries/marx> (Page consultée le 23 novembre 2004)
- WOLFF Robert Paul (1984), *Understanding Marx: A Reconstruction and a Critique of "Capital"*, Princeton University Press, Princeton, Pp. 235.
- WOOD Allen W. (1972), « The Marxian Critique of Justice », *Philosophy and Public Affairs*, vol. 1, n°3, pp. 244-282.
- WOOD Allen W. (1981), *Karl Marx: The Arguments of the Philosophers*, Routledge, Londres, Pp. 304.
- WOOD Allen W. (1986), « Historical Materialism and Functional Explanation », *Inquiry*, vol. 29, n°1, pp. 11-27.
- WOOD Ellen Meiskins (1981), « The Separation of Economic and Political in Capitalism », *New Left Review*, n°127, pp. 66-95.
- WOOD Ellen Meiskins (1984), « Marxism and the Course of History », *New Left Review*, n°147, pp. 95-107.
- WOOD Ellen Meiskins (1986), *The Retreat from Class: A New "True" Socialism*, Verso, Londres, Pp. 202.
- WOOD Ellen Meiskins (1989), « Rational Choice Marxism: Is the Game Worth the Candle? », *New Left Review*, n°177, pp. 41-88.
- WOOD Ellen Meiskins (1990), « Explaining Everything or Nothing? », *New Left Review*, n°184, pp. 116-128.
- WOOD Ellen Meiskins (1995), *Democracy against capitalism: renewing historical materialism*, Cambridge University Press, New York, Pp. 300.
- WOODARD Christopher (2000), « Cohen and the basic structure objection », *Acta Politica*, vol. 35, n°3, pp. 275-301.
- WRIGHT Erik O. (1978), *Class, Crisis and the State*, New Left Books, Londres, Pp. 266.
- WRIGHT Erik O. (1979), *Class Structure and Income Determination*, Academic Press, New York, Pp. 271.
- WRIGHT Erik O. (1980a), « Class and Occupation », *Theory and Society*, vol. 9, n°1, pp. 177-214.
- WRIGHT Erik O. (1980b), « Varieties of Marxist Concepts of Class Structure », *Politics and Society*, vol. 9, n°3, pp. 323-370.
- WRIGHT Erik O. (1982), « The Status of the Political in the Concept of Class Structure », *Politics and Society*, vol. 11, n°3, pp. 321-342.
- WRIGHT Erik O. (1983a), « Capitalism's Futures: a reconceptualization of the problem of post-capitalist modes of production », *Socialist Review*, n°68, pp. 77-126.
- WRIGHT Erik O. (1983b), « Giddens' Critique of Marxism », *New Left Review* n°138, pp. 11-35.

WRIGHT Erik O. (1984), « A General Framework for the Analysis of Class Structure », *Politics and Society*, vol. 13, n°4, pp. 383-423.

WRIGHT Erik O. (1985a), *Classes*, Verso, Londres, Pp. 344.

WRIGHT Erik O. (1985b), « What is Marxist and what is Neo in Neo-Marxist Class Analysis? » in CHAVANCE, pp. 231-250.

WRIGHT Erik O. (1986), « What is Middle about the Middle Class? » in ROEMER, pp. 114-140.

WRIGHT Erik O. (1987a), « Reflections on *Classes* », *Berkeley Journal of Sociology*, vol. 32, pp. 19-49.

WRIGHT Erik O. (1987b), « Reply to Burawoy's comments on "Reflections on *Classes*" », *Berkeley Journal of Sociology*, vol. 32, pp. 51-72.

WRIGHT Erik O. ed. (1989a), *The Debate on Classes*, Verso, Londres, Pp. 356.

WRIGHT Erik O. (1989a), « Exploitation, Identity and Class Structure: A Reply to my Critics » in WRIGHT, pp. 191-211.

WRIGHT Erik O. (1989a), « Rethinking, Once Again, the Concept of Class Structure » in WRIGHT, pp. 269-348.

WRIGHT Erik O. (1989b), « What is Analytical Marxism? », *Socialist Review*, vol. 19, n°4, pp. 37-56.

WRIGHT Erik O. (1989c), « The Comparative Project on Class Structure and Class Consciousness: An Overview », *Acta Sociologica*, vol. 32, n°1, pp. 3-22.

WRIGHT Erik O. (1994a), *Interrogating Inequality: Essays on Class Analysis, Socialism and Marxism*, Verso, Londres, Pp. 271.

WRIGHT Erik O. (1994b), « Historical Materialism: Theory and Methodology – Reconstructing Marxism: a Reply », *Science and Society*, vol. 58, n°1, pp. 53-60.

WRIGHT Erik O. (1996), « The continuing relevance of class analysis – Comments », *Theory and Society*, vol. 25, n°5, pp. 693-716.

WRIGHT Erik O. (1997a), *Class Counts*, Cambridge University Press, Cambridge, Pp. 576.

WRIGHT Erik O. (1997b), « Reflections on Socialism: An Interview », *Imprints: a journal of analytical socialism*, vol. 2, n°2, pp. 100-122.

WRIGHT Erik O. (2005), « Falling into Marxism, Choosing to Stay » in SICA, TURNER, pp. 325-349.

WRIGHT Erik O., HOWE Carolyn, CHO Donmoon (1989), « Class Structure and Class Formation: A Comparative Analysis of the United States and Sweden » in KOHN, pp. 185-217.

WRIGHT Erik O., LEVINE Andrew, SOBER Elliott (1992), *Reconstructing Marxism: Essays on Explanation and the Theory of History*, Verso, Londres, Pp. 202.

WRIGHT Erik O., LEVINE Andrew, SOBER Elliott (1994), « Replies to Reviews of *Reconstructing Marxism* », *Science and Society*, vol. 58, n°1, pp. 53-60.

ZALTA Edward N. ed. (2003), *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Stanford University Press, Stanford.

ZEITLIN Maurice ed. (1980), *Political Power and Social Theory*, JAI Press, Los Angeles, vol. 1, Pp. 334.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
-----------------------------------	----------

PREMIÈRE PARTIE

UNE RELECTURE DE LA PRÉFACE DE 1859 POUR UNE ÉLABORATION ORIGINALE DU MATÉRIALISME HISTORIQUE	21
--	-----------

CHAPITRE 1

LE MATÉRIALISME HISTORIQUE ASSOCIÉ AUX MÉTHODES TRADITIONNELLES DE LA PHILOSOPHIE ET DE LA SCIENCE.....	24
--	-----------

*SECTION 1. FRAGMENTATION ET APPROFONDISSEMENT DES CONCEPTS :
UNE MARQUE DE LA PHILOSOPHIE ANALYTIQUE.....*

I. Une analyse conceptuelle des forces productives, des rapports de production et de la superstructure comme catégories autonomes.....	26
I.1. Des forces productives matérielles.....	28
I.1.1. Définition et spécification.....	28
I.1.2. Le développement des forces productives, une notion quantitative.....	30
I.2. Des rapports de production sociaux.....	31
I.2.1. Définition et spécification.....	31
I.2.2. Une relation nécessaire entre rapports de production et forces productives.....	32
I.3. La superstructure comme fondement de la stabilité du lien entre forces productives et rapports de production.....	33
I.3.1. Définition et spécification.....	34
I.3.2. Une division épistémologique entre base et superstructure.....	35
II. Une distinction entre contenu matériel et forme sociale.....	36
II.1. Forces productives mentales et matérielles.....	37
II.2. Une opposition.....	38
II.3. La forme sociale dissimulée par le contenu matériel.....	40
II.4. Une distinction révolutionnaire ?.....	42
III. Les limites d'une élaboration analytique des concepts du matérialisme historique.....	44
III.1. Une lecture non dynamique des concepts.....	44
III.1.1. Une définition arbitraire des forces productives.....	45
III.1.2. Une fétichisation des concepts.....	45
III.1.3. Une application à l'histoire générale de concepts spécifiques au capitalisme.....	47
III.2. L'hésitation des modes de coopération entre forces productives et rapports de production.....	48
III.2.1. Des forces productives sociales.....	48
III.2.2. Des rapports de production matériels.....	49
III.3. Une définition arbitraire de la superstructure.....	50

SECTION 2. LE MATÉRIALISME HISTORIQUE ARTICULÉ PAR DES THÈSES : UNE MARQUE DU POSITIVISME LOGIQUE.....	52
I. La Thèse du Développement.....	54
I.1. Une élaboration analytique.....	54
I.1.1. Un développement transhistorique.....	54
I.1.2. Une tendance autonome au développement.....	55
I.2. Un trait de l'humanité.....	57
I.2.1. La rareté, un fait empirique : la situation de l'homme face à l'histoire..	57
I.2.2. La rationalité et le savoir, deux faits permanents sur la nature humaine	58
I.3. Les périodes de régression, contre-exemples ou contre-tendances ?.....	59
I.3.1. Le développement des forces productives, une donnée empirique ?..	60
I.3.2. La question du développement bloqué.....	61
II. La Thèse de la Primauté.....	62
II.1. Un aller-retour entre forces et rapports.....	63
II.2. Une primauté à la cohérence logique.....	64
CONCLUSION DU CHAPITRE 1.....	72

CHAPITRE 2

UN RECOURS ORIGINAL À L'EXPLICATION FONCTIONNELLE..... 73

SECTION 1. POUR L'EXPLICATION FONCTIONNELLE, UNE EXPLICATION SCIENTIFIQUE.....	74
I. L'explication fonctionnelle en général.....	74
I.1. Une explication scientifique parmi d'autres.....	74
I.1.1. Un mode inhabituel en sciences sociales.....	75
I.1.2. Une explication causale spécifique.....	76
I.2. Un modèle élaboré de l'explication fonctionnelle, associé au fonctionnalisme sophistiqué.....	77
II. L'explication fonctionnelle chez Cohen : le seul mode d'exposition viable pour le matérialisme historique.....	80
II.1. Une explication contre-intuitive.....	80
II.2. Une nécessité pour le matérialisme historique.....	82
II.3. Un mode d'explication spécifique au matérialisme historique.....	84
SECTION 2. UNE ANALOGIE BIOLOGIQUE : UN MARXISME PRÉDARWINIEN	86
I. Le matérialisme historique, une théorie historique et évolutionnaire.....	86
II. Lamarckisme et darwinisme, les fondements de l'évolutionnisme.....	88
II.1. Le lamarckisme, une évolution adaptative.....	88
II.1. Le darwinisme, la découverte d'un mécanisme.....	89
III. Chez Marx et Engels, une simple notion d'évolution.....	91
III.1. Deux théories historiques.....	91
III.2. Une analogie limitée.....	92
IV. Chez Cohen, une opposition analogique entre Lamarck et Darwin vers un matérialisme historique lamarckien.....	94
IV.1. Une différence quantitative.....	95

IV.2. Une divergence qualitative.....	96
IV.3. Élaboration lamarckienne et fonction latente.....	96
SECTION 3. UNE ASSOCIATION INSOLITE ENTRE MARXISME ET FONCTIONNALISME.....	98
I. Une reformulation.....	100
I.1. Un fonctionnalisme nuancé sur la notion de changement.....	100
I.2. Un marxisme non dialectique.....	101
II. Une synthèse limitée.....	101
II.1. Une priorité au tout sur la partie.....	102
II.2. Une dualité commune conflit-consensus.....	103
II.3. Deux conceptions évolutionnaires du changement social.....	104
II.4. Deux modèles d'équilibre.....	104
CONCLUSION DU CHAPITRE 2.....	106

CHAPITRE 3 UN DÉTERMINISME TECHNOLOGIQUE 107

SECTION 1. UN DÉTERMINISME : UNE HISTOIRE TÉLÉOLOGIQUE.....	108
I. Une histoire linéaire.....	109
I.1. Un développement et une entrave insuffisamment spécifiés.....	110
I.2. Une lecture de l'histoire par étapes.....	111
II. Développement et rationalité.....	113
II.1. La rationalité, un effet émergent.....	114
II.2. Rationalité et individualisme méthodologique.....	117
II.3. Les limites d'une rationalité universelle.....	118
III. Le développement chez Marx, un aspect structurel propre à chaque mode de production.....	121
SECTION 2. UNE APPROCHE TECHNOLOGIQUE : UNE HISTOIRE SANS ACTEUR.....	123
I. Forces productives et action humaine.....	123
I.1. Les forces productives réduites à la science.....	123
I.2. Une place apparemment réduite pour l'action humaine.....	124
II. Primauté des forces productives ou de la lutte de classes ?.....	126
II.1. Les classes sociales dans le matérialisme historique : un statut explicatif dérivé.....	127
II.2. La lutte de classes, forme concrète de la rationalité.....	129
II.3. Intérêts de classe et capacités de classe.....	131
II.3.1. Une distinction négligée par Cohen.....	131
II.3.2. Une question de transformation.....	133
SECTION 3. LA CRITIQUE DE BRENNER : UN « SMITHIANISME MARXISTE »	135
.....
I. Un modèle alternatif : le capitalisme comme effet émergent.....	136
I.1. Une rationalité conditionnée par des rapports de production spécifiques	136

I.2. Le développement, une conséquence non intentionnelle d'actes rationnels	138
II. Deux niveaux d'abstraction inégaux : les fondements d'une complémentarité ?	141
CONCLUSION DU CHAPITRE 3.....	143
CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE.....	144

DEUXIÈME PARTIE

COHEN ET LE MARXISME ANALYTIQUE, UNE FILIATION RÉELLE MAIS CONTROVERSÉE..... 145

CHAPITRE 4

COHEN FONDATEUR DU MARXISME ANALYTIQUE, UN CONSENSUS..... 148

SECTION 1. UN MARXISME SANS SPÉCIFICITÉ MÉTHODOLOGIQUE..... 150

I. Marx et le matérialisme dialectique, fusion de la forme et du contenu.....	150
I.1. La méthode dialectique, une méthode critique et révolutionnaire.....	151
I.1.1. Unité des contraires, mouvement et négation de la négation.....	151
I.1.2. Logique formelle et logique dialectique, deux logiques inséparables	153
I.2. Le matérialisme dialectique, un dépassement de la dialectique hégélienne et une reformulation du matérialisme.....	154
I.2.1. Une critique de l'idéalisme et de l'ancien matérialisme.....	154
I.2.2. Une appropriation matérialiste de la dialectique hégélienne.....	156
II. Cohen : un marxisme post-althussérien.....	159
II.1. Une brèche entre marxismes anglo-saxon et continental.....	160
II.2. Un refus de tous les aspects de l'hégélianisme.....	162
II.2.1. La coupure épistémologique.....	162
II.2.2. Un renversement inapproprié.....	163
II.3. Un emprunt limité de Cohen à Althusser.....	164
II.3.1. Une différence de primauté.....	165
II.3.2. Une lecture pré-hégélienne de Marx.....	166
II.3.3. La possibilité d'un marxisme sans méthode spécifique.....	167

SECTION 2. LA SPÉCIFICITÉ DU MARXISME ANALYTIQUE : DES MÉTHODES TRADITIONNELLES..... 170

I. Pour la philosophie analytique, pour une science sociale positiviste.....	170
I.1. En général.....	171
I.1.1. La philosophie analytique : logique formelle, recherche du simple ...	171
I.1.2. Un refus des théories globales.....	172
I.1.3. Le positivisme logique, un corollaire de la philosophie analytique.....	174
I.2. Chez Cohen.....	176
I.2.1. Marxisme et philosophie analytique : une controverse historique.....	176
I.2.2. Cohen artisan d'une réconciliation improbable autour du marxisme..	178

I.2.3. Cohen précurseur.....	181
II. Le rejet de toute spécificité méthodologique pour le marxisme.....	183
II.1. Une définition par défaut.....	184
II.1.1. Contre une méthodologie marxiste.....	184
II.1.2. Contre tout aspect de l'hégélianisme.....	187
II.1.3. Contre la spécificité du marxisme.....	188
II.2. Le marxisme comme programme de recherche.....	190
II.2.1. Une reconstruction méthodologique.....	190
II.2.1.1. Des postulats méthodologiques traditionnels.....	191
II.2.1.2. Une méthode parmi d'autres.....	195
II.2.2. Qui sont les marxistes analytiques ? Une grande diversité.....	196
II.2.3. Une lecture critique de Marx.....	199
CONCLUSION DU CHAPITRE 4.....	201

CHAPITRE 5

LE MARXISME ANALYTIQUE, HÉTÉROGÉNÉITÉ ET CONTROVERSES MÉTHODOLOGIQUES AUTOUR DE COHEN..... 202

SECTION 1. UN DÉBAT INITIATEUR AUTOUR DE L'EXPLICATION FONCTIONNELLE..... 203

I. Explication fonctionnelle et téléologie.....	205
I.1. L'explication fonctionnelle, un dérivé de l'explication téléologique.....	205
I.2. L'analogie biologique : Lamarck ou Darwin, des fonctions ou un mécanisme ?.....	206
II.3. L'exigence de confirmations.....	210
II. Fonctions ou choix rationnel ?.....	211
II.1. Elster : contre l'explication fonctionnelle en sciences sociales, un monde sans acteurs.....	212
II.2. Cohen : une critique jugée inappropriée.....	214
II.3. Au-delà de Cohen et Elster : une possible réconciliation.....	215

SECTION 2. ROEMER, UNE RECONSTRUCTION NÉOCLASSIQUE DE LA THÉORIE ÉCONOMIQUE MARXIENNE..... 218

I. De l'impossibilité d'une détermination objective de la valeur.....	221
I.1. Une multitude indifférenciée de marchandises créatrices de valeurs.....	222
I.2. Une lecture microéconomique de la valeur.....	223
I.3. Une interprétation malthusienne de la valeur de la force de travail.....	223
I.4. Sur la question de la transformation.....	224
II. Une réfutation de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit.....	225
II.1. Une formulation microéconomique.....	226
II.2. Des contre-tendances érigées en loi.....	227
II.3. De l'impossibilité de la péréquation.....	228
III. Une transformation de la théorie de l'exploitation.....	229
III.1. Exploitation et matérialisme historique : sous l'influence de Cohen.....	230
III.1.1. L'exploitation comme forme historique de domination.....	230
III.1.2. Une continuité critique de Cohen.....	232

III.1.3. Théorie des jeux et mécanisme de transition.....	233
III.2. L'exploitation capitaliste sans travail.....	235
III.2.1. La théorie de la valeur travail empiriquement réfutée.....	236
III.2.2. Exploitation et théorie des jeux.....	237
III.2.3. Le théorème de l'isomorphisme.....	240
IV. Une influence certaine de Roemer sur Wright.....	242
IV.1. La théorisation des positions de classe contradictoires : un travail empirique et sociologique.....	243
IV.2. Une exploitation à entrées multiples : la marque de Roemer.....	245
IV.3. Elster, Van Parijs : la disparition des classes sociales.....	247
SECTION 3. ELSTER, LE PARADOXE POUSSÉ À L'EXTRÊME : UN MARXISME MALGRÉ MARX.....	250
I. Elster et Marx : une discorde méthodologique.....	251
I.1. Une méthodologie antidialectique.....	251
I.1.1. La dialectique désarticulée.....	252
I.1.2. Une préférence à l'individu sur la structure et sur la fonction.....	254
I.1.3. L'œuvre de Marx disloquée.....	255
I.2. La question de la causalité en sciences sociales.....	257
I.2.1. Une défense de l'explication causale et de l'explication intentionnelle.....	257
I.2.2. Une critique de l'explication fonctionnelle.....	258
II. Elster et le marxisme analytique : un rôle moteur.....	260
II.1. Vers le marxisme de choix rationnel.....	260
II.1.1. Pour une théorie individualiste de l'histoire.....	261
II.1.2. Marxisme et explication intentionnelle : une étude de cas.....	262
II.2. Une influence majeure dans le marxisme analytique.....	264
II.2.1. Contre Marx.....	264
II.2.2. Przeworski et Van Parijs acquis à l'individualisme méthodologique.....	265
II.2.2.1. Przeworski, un marxisme réformiste.....	266
II.2.2.2. Van Parijs, de l'explication fonctionnelle à la théorie des jeux... ..	267
SECTION 4. LE MARXISME DE CHOIX RATIONNEL : « AVEC LES ARMES DE L'ENNEMI ».....	268
I. Cohen dépassé par la théorie des jeux.....	269
I.1. La théorie des jeux contre toute détermination structurelle.....	270
I.2. Cohen contre l'exclusivité explicative de la théorie des jeux.....	272
II. Une branche du marxisme analytique.....	274
II.1. Une curiosité méthodologique.....	274
II.2. Un modèle explicatif parmi d'autres.....	277
II.3. Un avatar du marxisme ?.....	279
CONCLUSION DU CHAPITRE 5.....	281
CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE.....	282

TROISIÈME PARTIE

UN GLISSEMENT PROGRESSIF DES PRIORITÉS DE COHEN DU MATÉRIALISME HISTORIQUE VERS LA PHILOSOPHIE POLITIQUE. 284

CHAPITRE 6

UN ABANDON PROGRESSIF DU MATÉRIALISME HISTORIQUE288

SECTION 1. UNE RÉFUTATION THÉORIQUE : VERS UN MATÉRIALISME HISTORIQUE SANS MATÉRIALISME NI DIALECTIQUE..... 290

- I. Un découpage conceptuel du marxisme vers un rejet de la Thèse du Développement..... 290
 - I.1. Le marxisme disloqué en un groupe de théories..... 291
 - I.1.1. Quatre théories au lieu d'une..... 291
 - I.1.2. Matérialisme historique versus nature humaine..... 292
 - I.2. Une assimilation entre production et création : la question de la nature humaine..... 294
 - I.3. Un rejet de la Thèse du Développement..... 296
- II. Une théorie de l'histoire non matérialiste et non dialectique..... 298
 - II.1. Un dédoublement du matérialisme historique vers un abandon du matérialisme..... 298
 - II.2. Contre un marxisme obstétrique : une dénonciation de la dialectique et un retour au socialisme utopique..... 303
 - II.2.1. Contre la dialectique..... 303
 - II.2.2. Des tendances idéalistes..... 305

SECTION 2. UNE RÉFUTATION EMPIRIQUE MAJEURE : LA MODIFICATION DE LA STRUCTURE DE CLASSE..... 307

- I. Une classe ouvrière jugée inadaptée..... 308
 - I.1. Une réponse théorique à des difficultés pratiques liées aux capacités de classe..... 308
 - I.2. Un saut qualitatif de la structure de classe..... 310
 - I.3. Une impossible unité du prolétariat mondial..... 311
- II. Le poids du marxisme analytique..... 312
 - II.1. Les classes de Wright..... 313
 - II.2. Sous la bannière de Roemer et de la théorie du choix rationnel..... 314
- III. Une approche fondée sur un rejet de la théorie de la valeur travail..... 316
 - III.1. Une théorie considérée comme ambiguë et inexacte..... 316
 - III.1.1. Le travail ne crée pas la valeur : doctrine stricte *versus* doctrine populaire..... 316
 - III.1.2. Une marchandise parmi d'autres..... 317
 - III.2. Une association préjudiciable entre exploitation et théorie de la valeur travail..... 318
 - III.3. La moralité comme substitut au surtravail..... 320

SECTION 3. DEUX RÉFUTATIONS EMPIRIQUES MINEURES : LA DISPARITION DE L'URSS ET LA BARRIÈRE ENVIRONNEMENTALE.....	322
I. L'URSS disloquée, un défi historique.....	322
I.1. Un échec pour le socialisme.....	323
I.2. Un succès pour le marxisme.....	325
I.3. Une lecture arbitraire du matérialisme historique.....	326
II. Crise écologique et impossibilité de l'abondance, une réfutation de son déterminisme technologique.....	328
II.1. Le postulat d'une abondance impossible.....	329
II.2. Une primauté problématique et des forces productives étroites.....	331
II.3. Une approche néo-malthusienne.....	333
CONCLUSION DU CHAPITRE 6.....	335

CHAPITRE 7

UNE CONFRONTATION AVEC LES LIBERTARIENS AUTOUR DU CONCEPT DE PROPRIÉTÉ DE SOI..... 337

SECTION 1. UN OUTIL DE DÉFENSE DU CAPITALISME AU NOM DE LA LIBERTÉ.....	340
I. La propriété de soi au cœur du libertarisme.....	341
I.1. Propriété de soi et libertés individuelles, les fondements du libertarisme.....	341
I.2. Le libertarisme n'est pas un libéralisme.....	342
I.2.1. Le libéralisme, un problème de stabilité sémantique.....	343
I.2.2. Le libertarisme, une recherche d'authenticité.....	344
I.3. En défense du capitalisme.....	345
I.3.1. Pour la propriété privée.....	345
I.3.2. Une théorie de la justice.....	348
II. La justification nozickéenne de la propriété de soi.....	351
II.1. Une théorie de la dotation.....	351
II.2. L'argument de la propriété de soi.....	353
II.3. Une défense de la légitimité des dotations.....	354
II.3.1. L'acquisition initiale.....	354
II.3.2. La clause lockéenne.....	356
III. Des limites du concept de propriété de soi.....	357
III.1. Une approche partielle du bien-être.....	358
III.2. Des conditions de pré-appropriation indéterminées.....	358
III.3. Une utilisation inappropriée de l'impératif kantien.....	359
SECTION 2. PROPRIÉTÉ DE SOI ET CRITIQUE SOCIALE : L'APPORT DE COHEN.....	360
I. Propriété de soi et transformation sociale.....	361
I.1. Cohen et la tentation des normes : le choix de la propriété de soi.....	361
I.2. La possibilité d'utiliser le concept de propriété de soi au service du progrès social.....	364
I.3. La propriété de soi comme support à la théorie de l'exploitation.....	366
I.3.1. Propriété de soi et aliénation.....	366

I.3.2. La propriété de soi comme substitut à la valeur travail.....	367
II. Une propriété de soi conditionnelle.....	369
II.1. Seule, la propriété de soi légitime l'esclavage.....	369
II.2. L'égalité de distribution ne garantit pas l'égalité de condition : une nécessaire conjonction entre propriété de soi et propriété commune du monde	370
II.3. Marx et la propriété de soi.....	372
III. Vers un abandon de la propriété de soi.....	374
III.1. La propriété de soi n'est pas incompatible avec l'esclavage.....	375
III.2. La propriété de soi peut restreindre l'autonomie humaine.....	375
III.3. La propriété de soi est incompatible avec l'impératif catégorique kantien	376
CONCLUSION DU CHAPITRE 7.....	378

CHAPITRE 8

VERS LA PHILOSOPHIE POLITIQUE POST-UTILITARISTE :.....379

SECTION 1. LE TOURNANT RAWLSIEN, UN RÉFÉRENTIEL DEVENU INCONTOURNABLE : UNE CRITIQUE KANTIENNE DE L'UTILITARISME.....

I. Une révolution scientifique dans un contexte de domination utilitariste.....	383
I.1. L'utilitarisme : un courant longtemps hégémonique en philosophie politique	383
I.1.1. Des débats internes.....	383
I.1.2. D'une philosophie progressiste à une philosophie conservatrice.....	385
I.2. La réponse de Rawls à l'utilitarisme : des principes de justice.....	386
I.2.1. Un dépassement de l'opposition entre utilitarisme et intuitionnisme..	387
I.2.2. Des limites méthodologiques de l'utilitarisme.....	388
II. L'intégration de la moralité en philosophie politique.....	391
II.1. L'attribution de critères moraux.....	391
II.1.1. La position originelle avec voile d'ignorance : une situation hypothétique.....	392
II.1.2. Structure de base et biens premiers : la justice en pratique.....	393
II.1.3. Des principes de justice, l'éthique mise en œuvre : un contrat social	395
II.1.3.1. Sur le modèle du contrat social.....	395
II.1.3.2. Des termes relativement souples.....	397
II.2. Une filiation kantienne revendiquée.....	399
II.2.1. Des impératifs catégoriques.....	400
II.2.2. L'absence de distinction entre droit et vertu.....	400
II.3. Rawls et le libertarisme.....	402

SECTION 2. LA PHILOSOPHIE POLITIQUE POST-RAWLSIENNE : L'ÉGALITÉ AU CŒUR DU DÉBAT.....

I. L'égalité, un principe polymorphe.....	406
I.1. L'égalité comme critère du jugement.....	406
I.2. Égalité de quoi ?.....	407

II. Le bien-être, une notion ambiguë.....	409
II.1. Entre objectivité et subjectivité : la réponse de Rawls.....	409
II.2. Sen et le bonheur : critiques du bien-être comme critère à égaliser.....	410
III. Ressources et opportunité de bien-être : un rôle accordé à la responsabilité individuelle.....	411
III.1. Ressources et responsabilité individuelle.....	411
III.2. Ressources et chance brute.....	413
IV. Les capabilités : entre richesse et capacité.....	415
IV.1. Au-delà de l'utilité et des biens premiers, la réalisation de fonctionnements.....	415
IV.2. Capabilité et liberté.....	417
SECTION 3. L'ENTRÉE DE COHEN DANS LE DÉBAT : AU-DELÀ DE RAWLS.	419
I. Sur la structure de base : institutions et choix personnels, Cohen plus kantien que Rawls.....	420
I.1. Structure coercitive, structure informelle et action : l'apport de la vertu par Cohen.....	421
I.1.1. La structure de base, une notion ambiguë.....	421
I.1.2. Cohen au-delà de la structure.....	422
I.2. L'objection structure de base : le conservatisme de Rawls.....	424
I.2.1. Cohen : l'individu sans individualisme méthodologique.....	424
I.2.2. Structure de base et culture de la justice.....	426
II. Une critique du principe de différence et de la justification incitation.....	427
II.1. Une défense des inégalités au nom des incitations.....	428
II.1.1. Une défense factuelle des inégalités.....	428
II.1.2. Un principe jugé inutile.....	430
II.2. Principe de différence et comportement individuel.....	431
II.2.1. L'absence de lien entre principe de différence et pratique de solidarité.....	431
II.2.2. Principe de différence et culture de la justice.....	432
III. D'une révolution sociale à une révolution morale.....	433
III.1. L'impossibilité d'une défense rawlsienne du socialisme.....	434
III.2. Vers une interprétation chrétienne de la possibilité de transformation sociale.....	435
CONCLUSION DU CHAPITRE 8.....	437
CONCLUSION DE LA TROISIÈME PARTIE.....	438
CONCLUSION GÉNÉRALE.....	440
ANNEXE : JOHN ROEMER SUR LA THÉORIE ÉCONOMIQUE MARXIENNE.....	445
BIBLIOGRAPHIE.....	466

Résumé

La thèse étudie le parcours intellectuel du philosophe anglais Gerald A. Cohen, en lien avec les travaux du marxisme analytique. Elle interroge la possibilité d'une reconstruction de l'œuvre théorique de Marx sur des fondements méthodologiques non marxistes. Dans un premier temps, elle dégage les éléments fondateurs présentés par Cohen, qui défend le matérialisme historique avec les normes de la philosophie analytique. Il établit ainsi un dialogue entre deux traditions qui se sont longtemps ignorées. Ensuite, elle présente la reconstruction proposée par le marxisme analytique, qui correspond à une réfutation du contenu théorique du marxisme, en particulier avec les travaux de John Roemer et de Jon Elster. Enfin, elle s'inscrit dans le mouvement ayant conduit Cohen à la fois à réfuter le matérialisme historique et à abandonner le marxisme d'une part, et à intégrer le débat post-utilitariste en philosophie politique normative d'autre part. Nous concluons que, dans la mesure où l'interprétation proposée par Cohen et les marxistes analytiques conduit à un échec du marxisme en tant qu'outil de compréhension du monde social, la plausibilité d'une compatibilité entre le marxisme et les outils méthodologiques orthodoxes est affaiblie, et la possibilité de la validité matérialisme dialectique, avec une unité entre contenu et méthode, est préservée.

Title

Cohen and Analytical Marxism. Genesis, Scope and Limits of an Attempt to Refound Marxism

Abstract

The Ph.D. examines the intellectual pattern of the English philosopher Gerald A. Cohen together with the constitution of analytical Marxism. It deals with the possibility to reconstruct Marx's theory on the basis of non Marxian methodological tools. First it displays the founding proposals by Cohen, who defends historical materialism with the norms of analytical philosophy. Therefore, he establishes a dialogue between two traditions who have long ignored each other. Then, it presents the reconstruction proposed by analytical Marxism, which amounts to refute the theoretical content of Marxism, especially with John Roemer's and Jon Elster's works. Finally it describes the move that Cohen both refuted historical materialism and gave up Marxism on the one hand, and entered the post-utilitarian debate in normative political philosophy on the other hand. We conclude that, since the interpretation proposed by Cohen and the analytical Marxists led to a failure of Marxism as a tool for understanding the social world, the plausibility of Marxism to be compatible with orthodox methodological tools is weakened, and the possibility that dialectical materialism is valid, with an unity between substance and method, is maintained.

Discipline : Sciences économiques

Mots-clé : Marxisme, philosophie analytique, matérialisme historique, individualisme méthodologique, économie néoclassique, philosophie politique

Keywords: Marxism, analytical philosophy, historical materialism, methodological individualism, neoclassical economics, political philosophy

Adresse : Université de Reims Champagne-Ardenne
 UFR Sciences Économiques, Sociales et de Gestion
 Laboratoire OMI-LAME
 57 bis, rue Pierre Taittinger
 51096 Reims cedex